SINT ET MOI

ou

Quelque-temps à Dirac

ou

Une enquête sur les sources
de la parole et des langages

ou

Comment les choses changent

Jean-Pierre Depétris

Mai 2021, août 2023

Note de versions

L’autorisation est donnée de télécharger tous ces fichiers et d’en faire l’usage qu’on veut, y compris public, aux deux seules conditions :

- citer ses sources (nom de l’auteur et adresse de l’ouvrage),
- n’attribuer aucun changement à l’auteur (même de typo et de mise en page) sans son accord explicite.*

Le non-respect de ces conditions serait considéré comme un refus de la licence, et rendrait ipso facto applicable le strict droit d’auteur.

* Dit plus simplement, il suffit d’indiquer le nom de l’auteur de la réédition et la date, et de ne pas omettre bien sûr l’adresse de l’original.

Version 1.0, août 2023
Version 0.1, juin 2021

- Version PDF au format A4
- Version ODT au format A4

© Jean-Pierre Depétris, juillet 2021

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude http://www.artlibre.org ainsi que sur d’autres sites.

Adresse de l’original : http://jdepetris.free.fr/Livres/sint/

Sint et moi

Table des matières

Sint et moi

Histoire d’eau....9
Sint....13
En ville....17
Les environs....21
En montagne....25
Entre ville et montagne....29
Un projet....33
Whu....37
Après le départ de Whu....41
Les baraques de bois....45
Jours de pluie....49
À Dirac....53
Moments à Dirac....57
Des cavaliers....61
Shimoun et Sanpan....65
De la langue au palais....69
Illustrations....73
Écriture et langage....77
Septembre....81
La culture à Dirac....85
Rencontres....89
Choses d’importance diverse....93
L’automne....97
Objets....101
Armements....105
Au-delà du son et du sens....109
Intervention à l’université....113
Remarques diverses....117

La musique à Dirac.....121
Dernier quartier.....125
Interarchies.....129
Far West et Far East.....133
Après la chasse.....137
Penser avec les doigts.....141
D’une langue à l’autre.....145
Dialogues.....149
Intelligence en réseau.....153
Les clowns.....157
Nouvel an.....161
Nouvelles du front.....165
Impressions curieuses.....169
Écriture et parole.....173
L’hiver est là.....177
Savoirs.....181
Critique de la science.....185
Questions profondes.....189
L’hiver passe.....193
Le Norouz.....197
Le printemps.....201
Période de fêtes.....205
Changements.....209
Depuis que je suis là.....213
La drôle de guerre.....217
La langue telle qu’elle se parle.....221
Éloge du travail.....225
Hic et nunc.....229
La chaleur.....233
L’esprit de l’escalier.....237
Enquête.....241
En approche de l’été.....245
Au sujet d’un rêve.....249
Anecdotes.....253
Fin du printemps.....257
Sur l’édition.....261

Écriture et civilisation.....265
Le grand été.....269
Impressions.....273
Échanges divers.....277
Mouvements lents.....281
Choses sans importance.....285
Retour de Farzal.....289
Au désert.....293
Retour à la civilisation.....297
Plein été.....301
Le monde ces jours-ci.....305
Sécheresse.....309
La pluie enfin.....313
Attracteurs étranges.....317
Remarques badines.....321
La propreté du ciel.....325
Du vivant et du sauvage.....329
Fin de saison.....333
Questions de fond.....337
Dans les villages.....341
Le vent des montagnes.....345
Entre Shanghai et Tauride.....349
Tournants.....353
Choses subtiles.....357
La rentrée.....361
Nettoyages d’automne.....365
Nour.....369
Changement de saison.....373
Constellation du Scorpion.....377
Pendant la guerre.....381
Le travail.....385
Les temps modernes.....389
Décembre.....393
Questions diverses.....397
Attendant le solstice.....401
Noël.....405

Noël encore.....409
Observations à creuser.....413
Bien dans l'hiver.....417
Au cœur de l'hiver.....421
Des hommes et des choses.....425
Bruits de guerre.....429
Si loin.....433
Critique de la tradition.....437
Dégel.....441
Goûts de printemps.....445
Fondations sans fondements.....449
Chez les humains.....453
Questions difficiles.....557
Impressions de printemps.....561
Où soufflent les vents.....565
L'Orient moderne.....569
Les images mentales.....573
Dialogue.....577
Dialogues.....581
Les lois du vivant.....585
Jours paisibles à Dirac.....589
Fin de printemps.....593
L'été arrive.....597
L'Orient après la pluie.....601
Les papillons de Dirac.....605
Comme les temps changent.....609
L'arme numérique.....613
En passant par la Neva.....617
Index.....621

Histoire d’eau

Le 3 juin, le barrage

On ne se rend pas compte de la puissance de l’eau, lorsqu’on est dans des conditions habituelles. L’eau du barrage tout près fait un bruit à peine audible le jour, mais qui devient terrible dans la nuit. Il n’est pas proprement inquiétant. Il pourrait même devenir rassurant quand on s’y abandonne. Il n’est pas une menace, du moins tant que le courant continue à ronfler ainsi. Mais quelle puissance ! On se sent si peu devant une telle puissance.

Je n’ai jamais vu de barrage si proche d’une ville. Il est au sein même de la ville en fait. Il est vrai qu’on peut même entendre d’ici chanter un coq le matin. C’est pourtant la ville, et les immeubles tout proches du boulevard sont hauts.

Arrêt de courant

La nuit était déjà tombée, c’était avant-hier, je crois. Je marchais dans le centre-ville, à deux pas de la préfecture quand toutes les lumières se sont éteintes. Seuls les phares des voitures jetaient leurs lueurs fugaces sur l’asphalte encore humide de la pluie qui venait de cesser.

Jetée dans l’obscurité la plus complète, la ville offrait une impression saisissante. Cette impression n’était pas sans rapport avec le bruit du barrage la nuit, en cela qu’elle demeurait comme en équilibre entre effrayante et rassurante. Comme elle balançait entre les deux, elle n’était ni l’une ni l’autre.

Ni les magasins ni les cafés n’étaient encore fermés, et tous, clients, passants, furent saisis par la complète obscurité. Ce fut étrange, et cette nuit totale dura longtemps.

Le 4 juin, la pane

Se retrouver dans l’obscurité est devenu une expérience rare dont on doit savoir profiter. Ce n’est pas cependant l’obscurité qui m’a surpris alors, mais le silence. Rentré dans l’appartement, les petites loupiotes familières du boîtier modem, des multiprises, avaient disparu, comme le ronronnement du frigo, du modem.

Sait-on que les nouveaux modems, plus rapides, font du bruit ? Un léger ronflement de moteur que l'on entend seulement si l'on y prête attention. Plus de bruit, plus de téléphone, plus de radio. Seulement le vent dehors, pourtant léger, et la rivière, et une sorte de hulotte qui, de loin en loin, lance son cri.

J'ai retrouvé à tâtons sur l'étagère de la bibliothèque où je l'avais laissée, une lampe de camping à pile. Elle est munie d'un crochet pour la suspendre, et dans sa base, se cache une petite torche. Je n'avais encore jamais trouvé l'occasion d'éprouver son utilité.

Seulement le vent, et bien sûr le puissant et sourd murmure de l'eau.

Le pays est sec ; la ville est pourtant traversée de cours d'eau, et de sources. Ils sont alimentés par le massif rocheux au pied duquel elle est bâtie. La montagne ne retient rien. Les roches ne boivent pas, et l'eau vient alimenter la rivière en aval de la ville.

Son lit est profond, et elle irrigue peu les cultures autour des berges. Nous sommes en altitude ici, l'air y est sec.

Le 5 juin, les rues

Aucune rue n'est droite ici ; ce n'est pas une cité romaine. Elles ne le pourraient pas tant le terrain sur lequel elles furent construites est accidenté. Des Romains l'auraient bâtie plus bas en face de la rivière, dans la plaine.

Certaines rues sont étroites, parfois réduites à des ruelles en escalier ; d'autres sont larges, des boulevards, mais elles se coupent rarement à angle droit. De fréquents passages couverts les relient les unes aux autres, parfois indécelables, se laissant deviner sous les dehors d'une modeste porte laissée ouverte, d'où sortent et entrent un nombre suspect de passants. Il y fait bon flâner.

Le 8 juin, la ville

Oui, il y a des gens dans la ville. J'avoue que je n'y prête pas grande attention. Je n'y connais personne. De plus, on y parle peu de langues que je pratique. Un anglais sommaire fait parfois l'affaire.

Les habitants m'intéressent peu. Pendant des générations, ils ont eu tout le temps de modeler l'espace à leur manière. Ils s'y sont, en quelque sorte, minéralisés. C'est en cela surtout que je les rencontre et les connais.

Parfois, entre le trottoir et la chaussée, quelquefois en plein mitan, courent de petits canaux bien utiles aux cantonniers. Ils alimentent souvent de petits bassins, même dans les passages couverts. Les fontaines ne sont pas rares, où coule une eau fraîche et potable.

L'eau, c'est la vie ; ce sont surtout des sons agréables qui accompagnent bien ceux du vent dans les feuillages.

J'aime ici écrire dans les cafés. Ils sont confortables, avec des chaises en bois sombre et de longues banquettes en cuir. Des hommes y jouent paisiblement au jacquet, dans un angle près d'une fenêtre dont la bâche d'un vert très sombre les protège de l'excessive lumière du jour. Voilà comment les hommes ont inscrit au fil des siècles dans le minéral leur présence.

La ville n'est pas riche en jardins publics, mais plutôt en jardins intérieurs que possèdent presque tous les pâtés de maisons. Il n'est cependant pas nécessaire de marcher longtemps pour trouver une nature sauvage en passant par la haute ville. Par la plaine, ce n'est pas pareil, elle s'éparpille en lambeaux avec de petites exploitations agricoles, des hangars, des garages, où roulent vite des voitures et des camions bruyants. Il vaut mieux longer la large rivière avec ses plages de galets millénaires, bordées de bosquets verdoyants ou de petits marais.

Au-dessus de la ville, une épaisse forêt de mélèzes se faufile entre des roches majestueuses, protégeant des tapis de mousse. Il est inutile de se munir d'une gourde tant il est facile d'y trouver des sources.

Le 9 juin, l'appartement où je me suis installé

L'appartement où je me suis installé n'est pas désagréable. Il n'est pas bien grand ni très confortable, mais tout dépend de comment on a entrepris d'y vivre. Ici, on le sent bien, on a pris l'habitude de vivre dehors, et ce sont des coutumes qui me conviennent.

D'un côté, une fenêtre donne au rez-de-chaussée sur une ruelle ombragée. De l'autre, on est en hauteur. On y voit loin en face, de la fenêtre et de l'étroit balcon, par-dessus les toits des maisons plus basses. On y a une vue plongeante sur ce que je n'ose pas appeler un jardin : un sol rocheux et pentu où des plantes sauvages s'accrochent à la moindre parcelle de terre, quelques arbustes autour d'un ru vaguement contenu dans un canal de ciment et de briques, quelques framboisiers.

Ce jardin se prolonge en suivant le ruisseau sur la bonne longueur d'une rue, entrecoupé par endroits de quelques murets inutiles, car ils sont en partie détruits. Du moins, il s'en dégage des senteurs agréables, surtout quand il a plu, et les oiseaux s'y retrouvent pour gazouiller.

Si ce ne sont ces détails précieux, l'appartement est mal conçu. Le lieu d'aisance est sur le balcon étroit du côté du jardin. La fenêtre du rez-de-chaussée ne voit presque jamais un rayon de soleil, et l'autre côté est au nord. Bref, on s'y sent vite à l'étroit. Alors on sort. On va dans un café bavarder avec des amis, on joue au jacquet.

Moi, je n'ai pas d'amis ici avec lesquels échanger des paroles dans une langue que je ne comprends pas. Qu'importe, leur présence m'est agréable. Je lis, j'écris surtout.

On vit plutôt dehors ici, il est bien rare que les gens se retrouvent chez eux. On s'invite à dîner au restaurant, et ils sont nombreux dans la ville ; on se retrouve dans des bars, autour du thé, du café, ou de quelque boisson fraîche.

Les établissements ont leurs habitués, on le voit tout de suite ; les clients n'ont aucun besoin de passer commande pour être servis. Il n'est pas nécessaire d'être observateur pour constater combien ils se sentent chez eux. Ils n'en deviennent pas pour autant hostiles à l'intrus. Il suffit que vous vous arrêtiez deux ou trois fois pour que les habitués vous saluent comme si vous faisiez désormais partie de leur décor.

L'appartement où je me suis installé n'est manifestement pas conçu pour recevoir, et je me doute qu'il n'est pas une exception.

Sint

Le 14 juin, Sint

– Tu es ici depuis longtemps ? – Non, à peine depuis le début du mois. – Tu es bien installé ? – Oui, enfin c’est un point de vue que je n’hésiterai pas à défendre. Si tu veux bien venir prendre un thé chez moi, tu pourras en juger, et j’en serai honoré.

J’ai rencontré Sintayia dans une librairie. Je parcours peu les librairies depuis que je suis arrivé. À quoi bon ? Je ne trouve pas de titres en français, ni même en anglais, et moins encore en allemand, en arabe, en japonais, ni en provençal. J’exagère : on en trouve quelques-uns en anglais dans des librairies spécialisées, l’une en langues étrangères, l’autre en sciences. La première a même un petit rayon français, les quelques livres que tout francophone un peu cultivé doit avoir lus (les *Essais* de Montaigne, la *Propriété* de Proudhon, le *Manifeste* de Breton, *Ailleurs* de Michaux, *Tout Ubu* de Jarry en poche…).

De toute façon, on ne manque pas de trouver tout ce dont on peut avoir besoin en ligne. C’est très bien lorsque l’on recherche quelques notes précises ; les éditions numériques sont commodes pour s’y retrouver même dans un ouvrage sans index, et y copier des citations à volonté, mais j’apprécie d’avoir un bon bouquin imprimé quand il s’agit de lire un gros volume en intégralité, sinon les yeux sont vite mis à la torture.

Sintayia se fait appeler Sint. Elle enseigne le français. « Des gens apprennent le français ici ? Ai-je demandé surpris. – Bien sûr ! Le français est toujours moins une langue de communication internationale, mais il demeurera longtemps une langue essentielle par sa littérature poétique et scientifique. Comme le persan, par exemple. – Oui, je sais que toutes les universités possèdent un département de persan entre les toilettes et le placard à balais. »

Je sais ce que Sint entend par « poésie » : ce que d’aucuns appelleraient sottement « fiction ». « La poésie », m’a-t-elle expliqué en acceptant de venir prendre le thé chez moi, « ce sont toutes les formes au travers desquelles un auteur ne se contente pas de dire ce qu’il paraît dire ».

Le 18 juin, baraques près du lac

La ville où je me trouve n’est pas une grande capitale, mais elle est une vraie ville. Les quartiers du centre sont animés et ne manquent pas de magasins, bien que les gens ici aient un goût prononcé pour les bazars traditionnels, où l’on trouve de tout, venu des environs aussi bien que du monde entier. Le centre-ville possède de grands et beaux immeubles.

Sint habite de l’autre côté de la ville par rapport à chez moi, et je dois passer par le centre pour répondre à son invitation de venir à mon tour chez elle, traverser un large pont qui enjambe la Garous, l’autre rivière qui rejoint celle dont le barrage est proche d’où j’habite.

Sint ne réside pas loin d’un petit lac entouré d’un parc. Ce n’est pas vraiment un parc, car il n’est cerné d’aucune clôture, d’aucun mur ; le trottoir le longe simplement. Le sol y est un peu caillouteux et jonché d’aiguilles de mélèzes. On y trouve aussi des tilleuls et des marronniers. Trois petits restaurants en planche se suivent à quelques dizaines de mètres de sa rive.

J’étais à l’avance et je me suis arrêté au premier, à l’extérieur où des tables et des chaises sont installées. Je n’ai pas d’horaires impératifs ici, et je ne me préoccupe jamais de mesurer la durée de mes trajets. Je craignais de ne pas arriver à l’heure.

À certains moments de la journée, les jeunes sont nombreux à s’entasser dans les salles des bars et sur leurs terrasses. L’après-midi, on y croise plutôt des retraités qui jouent tranquillement au jacquet. Ce sont des heures qui me conviennent. À l’approche des repas, les tables commencent à se remplir, et je ne vais pas m’attarder.

Chez Sintayia

Sint paraît plus grande qu’elle l’est réellement. Cela tient à la façon dont elle s’habille ; et à ses formes plutôt sveltes. Elle porte une robe croisée de toile couleur sable qui se boutonne jusqu’aux genoux, et des sandales indiennes sans talons.

Elle attache ses cheveux sous un foulard style corsaire, qu’elle coiffe quand elle sort d’un élégant chapeau de paille rehaussé d’un ruban brun. Sa peau est plus mate que celle des gens de la région, et derrière ses fines lunettes, ses yeux bruns tirent légèrement sur le vert.

L’esprit obtus

Les hommes ont une façon particulière de regarder les femmes. Ça vient de très loin. La plupart du temps, nos regards demeurent, pour une large part, subliminaux ; et vague dans notre esprit l’objet précis de leur attention.

Les femmes perçoivent bien nos regards la plupart du temps, et d’une façon tout aussi subliminale ; et nous voyons qu’elles les perçoivent, et elles voient bien que nous aussi nous percevons qu’elles les perçoivent. Alors en résultent de complexes et silencieux dialogues qui se tissent à notre insu.

C’est un problème pour le genre humain qui n’a jamais trouvé de stratégies bien adaptées. Il a inspiré des codes et des mœurs, parfois amusants, parfois ridicules, parfois pervers… Ils ne résolvent rien. Ils compliquent plutôt.

Il n’est pas nécessaire d’atteindre la complète maturité pour comprendre que ces complexes dialogues subliminaux et muets créent une panique dans les relations humaines, d’autant plus que certains hommes portant de tels regards sur d’autres hommes, et des femmes sur d’autres femmes, ajoutent à la confusion, ce qui suffit parfois à faire naître contre eux une agressivité.

Ces relations dont ne participent que le corps et l’âme, sont plus subtiles que ne saurait l’être l’esprit, et se complaisent à l’égarer. J’opte pour que le mien les laisse vivre et les suive ; les suive certes, mais sans les contraindre, les serve plutôt.

C’est plus simple à dire qu’à faire. L’esprit n’est pas un serviteur, il volette, évidemment.

Une conception westphalienne

« La Chine et la Russie partagent la même conception westphalienne de l’État-nation que les États-Unis et l’Europe », dit Sint, « mais ils la partagent différemment. Pour les seconds, elle est un horizon au-delà duquel la vue ni la pensée ne sauraient aller, alors que les Chinois et les Russes y voient une étape historique qu’il serait périlleux de bousculer tant qu’elle fonctionne. »

La politique et la diplomatie sont pour les intellectuels ce que sont la pluie et le beau temps pour le commun des mortels. Pour l’heure, de semblables sujets font un excellent prétexte pour mettre en sourdine le

dialogue de nos regards. Ils n’en sont pas moins susceptibles d’inspirer des remarques profondes et pertinentes à un esprit solide et pénétrant comme celui de Sint.

Il est vrai cependant que la pluie et le beau temps font des conversations consensuelles ; quand il fait doux, il est généralement admis que le fond de l’air soit frais, et inversement (mais l’on saurait bien y trouver matière à dispute si l’on y tenait). Les sujets politiques et historiques se font plus naturellement conflictuels, même si une presse internationale s’évertue à nous renseigner sur ce que tout le monde devrait en principe penser. Sint préfère donc prendre le risque que nous nous querellions. Ce ne sera pas le cas, car je trouve sa remarque intéressante et juste. « L’État-nation westphalien semble bien toucher à sa fin maintenant », dis-je.

« Je serais tenté de la dater de ces jours derniers, le premier mai 2021 précisément, où les forces d’occupation ont entériné leur défaite et débuté leur repli d’Afghanistan. C’était le dernier bastion d’une si vieille résistance qui, dans sa forteresse naturelle du Khorassan, a tenu tête à tant d’autres empires. Ce jour sera à retenir. »

La Grande Tartarie, le 20 juin

J’ai une méfiance instinctive pour les raisonnements étayés et la logique bien ordonnée, qui ne correspondent ni au fonctionnement réel de la pensée ni à celui du monde. La réalité est plus naturellement divagante ; aussi vaut-il mieux, bien que ce soit peu commode, tenter de la saisir à l’aide d’énoncés plus intuitifs.

Je rêve à ce vaste et ancien monde tartare. Je trouve significatif que s’y soit entérinée ces derniers temps la défaite de la guerre folle dans laquelle les États-Unis s’étaient embarqués il y a presque exactement vingt ans. Ce retrait d’Afghanistan n’est qu’un moment dans une longue suite de perte de terrain qui n’est pas prête de s’arrêter, mais pour la première fois, il a pris le tour d’une quasi-reddition en règle.

La situation risque de devenir complexe dans ces régions. Je veux dire peu conciliable avec une conception westphalienne de l’État-nation.

En ville

Climat de montagne, le 21 juin

Il fait chaud en cette saison. Cependant, les nuits sont froides.

On ne sait comment s'habiller. Quand, dans l'après-midi, une légère chemise de lin colle à la peau, à l'aube ou quand la nuit tombe, mon gilet sans manche ne suffit pas, et je dois emporter une épaisse veste de laine.

Je dois donc me munir d'un sac à dos pour transporter mes vêtements quand je m'absente longtemps de chez moi. Il trempe alors mon dos dans la journée, et la sueur colle à ma peau ma chemise légère. Cela vaut peut-être mieux après tout qu'une perpétuelle chaleur accablante. On dort bien.

Les universités au pas, le 22 juin

J'ai pris quelques notes le soir même de mes échanges avec Sint, alors qu'ils étaient tout vivaces dans ma mémoire. Elle m'avait aussi interrogé sur les bruits qui courent en occident d'un climat inquisitorial régnant dans les universités. Ils ne correspondent selon elle ni à ce qu'elle sait de collègues étrangers, ni au bon sens.

Je lui ai dit que ce climat remonte à plus loin, à ce que j'en sais, et a une autre nature que d'aucuns le disent. « Je dois cette idée à un auteur étasunien entendu distraitement à la radio, et dont je n'ai rien retenu d'autre : Pourquoi ce climat de censure dans les universités ? L'explication est si évidente que je m'étonne de ne pas l'avoir trouvée moi-même. »

« Les universités se sont mises à considérer les étudiants comme une clientèle à laquelle elles vendent les codes de ce que l'on doit penser. Les étudiants, de leur côté, achètent cher ce savoir, et ils ne veulent pas être trompés sur la marchandise. Ils veulent entendre strictement ce qu'ils doivent répéter, et non les divagations de quelque universitaire. Ces derniers doivent s'en tenir à la stricte doxa. »

« Bon, ce n'est pas aussi carré que mon résumé le laisse entendre, mais c'est l'idée. Évidemment, il y a des combats pour définir la juste doctrine ; les disputes universitaires ne sont pas mortes. La marchandisation du savoir a seulement changé les conditions de ces disputes. Je ne sais jusqu'à quel point, m'étant éloigné de ce milieu. »

« À l’époque où j’en étais proche, il y a une vingtaine d’années, j’avais été surpris de la façon dont les enseignants-chercheurs devaient séduire leurs étudiants. Je m’en étais ouvert à quelques-uns. Il s’agissait quand même de mettre les supposés sachants sous le contrôle des supposés ignorants. Je ne suis pas de ceux qui méprisent l’ignorance, et je n’ai pas de préventions contre le sens critique, même de ces derniers, mais là il s’agissait de bien autre chose. »

Le 24 juin, croquer la ville

Cette ville me donne des envies de peindre, faire comme les impressionnistes, installer mon chevalet. Elle est étonnante. Un carnet de croquis ferait l’affaire ; les couleurs ne m’intéressent pas. Ce sont plutôt ses formes qui me fascinent. Où qu’on se trouve, elles sont complexes et contournées. Même les quartiers relativement modernes ont ce caractère plutôt particulier aux vieilles villes.

Il n’y a aucun plan, aucun style commun ; une impression d’urbanisme artisanal. Le regard ne manque pas d’y trouver un plaisir subtil.

Il m’arrive parfois de m’asseoir à une terrasse dans la seule intention de décrypter la complexité d’un lieu. Cette occupation retient l’attention un certain temps. Il serait pourtant problématique de chercher à reconstituer ce qu’on a tant scruté. C’est pourquoi l’idée m’a effleuré de me munir qu’un carnet de croquis. Je ne le ferai pas. Je crains de me faire remarquer et de me ridiculiser par mes faibles talents.

Prendre des photos ne serait pas très utile. Amusez-vous à redessiner à main levée une photo que vous avez prise. Même avec le modèle sous les yeux, vous évaluez mal les proportions et les mesures, et vous prenez conscience de l’écart entre les taches de couleur réelles et ce que vous avez cru voir. L’on ne voit bien que ce que l’on dessine.

Les passages dérobés offrent eux aussi un subtil plaisir. Vous passez une porte et avancez dans un couloir aveugle dont la sortie est illuminée d’une vive clarté. Vous débouchez après avoir parcouru quelques mètres dans une toute petite ruelle qui longe un ruisseau herbu avec, de l’autre côté, des arbres touffus et des ronces grimpantes. Sinon la ville n’est pas particulièrement belle ; architecturalement, elle n’a pas d’intérêt, et personne ne vient y faire du tourisme. D’ailleurs, elle est plutôt industrielle.

En remontant dans la vallée de la Garous, qui est plutôt large, on passe de belles usines comme on n'en voit plus en Europe de l'Ouest, et de typiques quartiers ouvriers, avec des balcons aux rampes métalliques par lesquels on accède aux appartements des étages.

Le 25 juin, au bazar

« Tu es complètement fou de sortir tête nue quand le soleil est au plus haut » a affirmé Sint, péremptoire. Elle a probablement raison. Nous sommes en plein solstice, et avec l'altitude et la sécheresse, je risque l'insolation. Elle a donc décidé de m'accompagner acheter un chapeau au bazar. Les hautes voûtes et ses murs épais maintiennent une bienfaisante fraîcheur. « Ils maintiennent aussi une relative tiédeur en hiver », m'avise-t-elle.

On trouve là tous les chapeaux que l'on veut. Les vendeurs du bazar se font un honneur d'offrir toutes les marchandises du monde. On y trouve des casquettes de baseball, des bérets basques, des chapeaux tyroliens, des toques de cuisine…, aux marques les plus suspectes jusqu'aux plus plébiscitées. On trouve du *made in China* et du *made in India, et du made* d'où l'on veut.

Nous découvrons enfin des chapeaux en feutre de Mongolie tout à fait à mon goût, genre chapeau mou des années folles. Certains ont des bords un peu larges, genre aventurier hollywoodien. Ces derniers ne me déplairaient pas si je ne craignais qu'ils ne soient pas assez discrets. Sint ne me contredit pas. J'en choisis un grège.

La jeune marchande doit nous prendre pour un vieux couple – Sint n'est guère plus jeune que moi – et l'on pourrait croire que nous avons passé notre vie à faire les magasins ensemble. « Le grège te va bien au teint », m'assure-t-elle.

Nous avons encore longtemps erré dans le bazar. Il est immense et l'on y trouve de tout.

Le 26 juin, conversation autour du thé

– En somme, tu penses que l'Islam serait pris en otage ?

– Exactement. Il ne constitue pas une réponse particulière à la situation contemporaine. Il n'a aucune vocation à se dresser face à une civilisation occidentale comme s'il en était une rivale.

Sint m’a entraîné dans une conversation, heureusement en français, avec quelques-uns de ses étudiants, dans un des bars en planche près du lac.

– Il n’y a d’ailleurs jamais eu de civilisation musulmane à proprement parler. – Aucune ou bien plusieurs, non ? L’empire des Omeyyades, l’empire Mongol, Ottoman, Moghol… – Ne commençons-nous pas à confondre civilisation et empire ? Intervient un jeune homme. – Littéralement, les deux termes ne sont pas les bons. D’ailleurs, qui saurait les différencier ? Lui répond une élève de Sint.

– Dès les premiers khalifes, ce sont des musulmans qui se sont trouvés en situation de donner des réponses politiques à des questions que nul ne paraissait savoir poser avant ; des réponses à des sociétés qui n’étaient pas et n’ont jamais été si musulmanes. Et elles furent facilement acceptées, même par ceux qui n’étaient pas seulement monothéistes.

– Oui, ce fut même particulièrement troublant chez les Mongols, de Gengis Khan à Babur. On puisa dans le monde de l’Islam les fondements d’un ordre qui n’était pas si particulièrement islamique ni destiné à des peuples qui le fussent.

– C’est étrange quand on s’interroge, d’autant plus que l’on manque terriblement de documents pour savoir quoi penser. On en apprend davantage de poèmes et de romans.

– Comme toujours.

– Ce que nous savons toutefois, c’est que le monde islamique a tenu un rôle bien au-delà de sa mesure, du moins celle du nombre de ses stricts fidèles, pour donner un ordre au monde entre le septième et le dix-septième siècle, avant qu’il ne soit soumis à celui, westphalien, de l’extrême occident.

– Cela ne le met certes pas en situation d’en être l’alternative, même pas l’ennemi, si ce n’est l’ennemi commode à désigner.

– De toute façon, dis-je, l’ordre consensuel qui finit par s’imposer est toujours plus ou moins celui des affaires.

Les environs

Le 28 juin

« “L’ordre consensuel est toujours celui des affaires”, ne trouves-tu pas ta conclusion décevante ? » Sint juge que ma remarque a refroidi la conversation d’hier.

« C’est pourtant une banale évidence – Une banalité triviale, oui ! – On ne doit pas craindre d’énoncer des évidences ; même triviales. Quand elles sont tues, on finit par ne plus y penser. D’ailleurs, toute notre conversation était un tissu d’évidences. »

Personnellement, j’aime énoncer des évidences, se mettre à plusieurs pour les poser bien à plat côte à côte et chercher les figures qu’elles dessinent.

Le 29 juin, fraises des bois

Sint a sorti la voiture pour me conduire le long de la Vallée de la Garous jusqu’au Col du Gordet. J’y ai vu de magnifiques et imposants murs de soutènement en pierre le long de la route et de la voie ferrée.

On en voit même quelques-uns dans le centre-ville, de grands murs aveugles qui cautérisent le relief à travers lequel on a tranché des voies à peu près droites. Comme la région est sèche autant que le sous-sol est humide, partout de l’eau en suinte par de petites meurtrières de drainage.

Ce sont de beaux murs solides, faits de grosses pierres taillées, capables de résister à la rigueur des saisons. Une voie ferrée monte jusqu’à la dernière usine, supportée par plusieurs ponts métalliques.

On atteint le col par une modeste route de terre, mais bien entretenue. De là, nous avons marché jusqu’à la forêt, traversant une prairie rase et vallonnée. Nous avons croisé un troupeau de moutons gardé par ses seuls chiens qui sont venus nous sentir les mollets. Sint a eu droit à quelques coups de langue sur les chevilles, peut-être parce qu’elle est du pays.

Elle s’est chaussée de solides mocassins en cuir aux semelles crantées, elle a changé sa robe pour un pantalon moulant de toile noire et un débardeur qui dévoile son ventre plat. Elle garde une saharienne accrochée à son sac, qu’elle supporterait à cette altitude si l’on s’arrêtait à l’ombre.

L’ampleur de l’horizon et l’inextricable complexité du relief qu’il découvre, comme toujours me troublent et m’emplissent d’une sorte de vertige. C’est une forte griserie que je ressens alors, accrue par la fraîcheur des cimes, différente de celle du soir dans les vallées.

Je n’avais jamais vu autant de fraises des bois. Elles prolifèrent sous des arbustes aux feuilles caduques à l’orée de la forêt. En quelques minutes, nous en avons rempli un petit bidon, tout en ne nous privant pas d’en manger sur place.

Le 30 juin, platanes

On trouve des platanes dans la forêt. On trouve même des forêts de platanes.

Il n’en existe pas en Europe. Le platane y fut introduit tardivement pour ombrager les places et les allées. Il y est un arbre domestique, régulièrement taillé.

Ici, il est un arbre sauvage. On en trouve d’immenses. Les platanes peuvent vivre de longs siècles.

L’épaisse forêt qui s’étend entre les abords du col et la ville est l’une des raisons pour lesquelles se trouvent encore deux usines à sa sortie. L’une était à l’origine une menuiserie. Les platanes donnent un excellent bois pour le bâtiment et l’ameublement. Puis le marché s’est diversifié, la conduisant à employer d’autres matériaux.

Il n’aurait pas été avisé sinon de bâtir une usine à l’autre bout des grands axes de circulation qui desservent la ville. L’autre est une cimenterie adossée à une carrière.

Le 3 juillet, la grande mosquée

La grande mosquée est toute blanche au bord de la rivière, parmi des arbres verts et de la prairie. Les plages de galets, très larges en cette saison, sont blanches aussi.

« En hiver, elle est encore plus belle dans la neige et la glace », me confie Sharif, le jeune barbu avec lequel nous discutions l’autre semaine dans les baraques du lac. Nous nous sommes rencontrés par hasard près de la mosquée, et nous nous sommes arrêtés prendre un thé.

« Quand j’ai découvert la culture islamique », dis-je, et j’ai précisé en aparté, « c’était dans de vieux numéros des *Cahiers du Sud*, je ne savais l’imaginer qu’entre la péninsule arabique et l’Afrique du Nord. J’étais

incapable de concevoir des pays de montagne ni de la neige, ni davantage des régions humides à la végétation luxuriante. »

« C'est pourtant là où son cœur s'est déplacé », confirme Sharif, « jusqu'à l'Orient lointain, depuis le treizième siècle, au sein des grandes civilisations. »

Point aveugle, le 4 juillet

J'étais content de bavarder avec Sharif. Je souhaitais partager mes intuitions sur « la Grande Tartarie ». Elles ne sont pas claires dans mon esprit ; confuses, mais persistantes.

« Cet immense territoire est un point aveugle », dis-je, L'Islam qui s'y est installé, surtout depuis la conquête mongole, y participe, prenant, dans le monde contemporain, une importance d'autant plus hallucinatoire qu'elle est aveugle.

« "Point aveugle" est un anglicisme », m'a répondu Sharif, « *Blind spot* se dit en français "angle mort". »

Je suis touché par la scrupuleuse défense de la langue française qu'exercent mes amis, mais en l'occurrence, les deux locutions n'ont pas la même signification. L'angle mort est dans l'espace en face de notre pupille ; le point aveugle, derrière, dans le fond de notre œil.

« Ce dernier, » ai-je expliqué à Sharif, « désigne un point d'où part le nerf otique, et ce point sur la rétine est aveugle. Nous ne nous en apercevons pas, car nous sommes accoutumés à reconstituer des images cohérentes de nos perceptions visuelles, et aussi parce que nous disposons de deux yeux ; cependant, ce point aveugle existe bien. Aussi, un angle mort, nous voyons distinctement que nous ne pouvons pas le voir ; mais, un point aveugle, nous ne pouvons pas voir que nous ne le voyons pas. »

Il pleut

Ça y est, il pleut. Il fallait bien que ça arrive après un ciel impitoyablement limpide depuis plus d'un mois.

Il n'est pas désagréable de marcher sous la pluie du moment que l'on est convenablement équipé. La température a baissé, mais pas suffisamment pour que la surface trempée des vêtements déperlants ne sèche rapidement sur soi ; de plus, le vent des cimes y contribue.

L'humidité exalte toutes les fragrances végétales et les odeurs de terre. Les oiseaux se taisent et les sons s'assourdissent comme pour nous laisser

tout à notre contemplation olfactive. Les murs trempés de la ville sont devenus plus sombres, comme le ciel plombé. Entre les montagnes et les toits d'ardoise, les nuages dans les mêmes tons de bleu et de gris, déchirés comme du coton humide, se déplacent très vite.

Sint, qui n'a plus rien à faire à l'université, m'a proposé de monter avec elle passer quelques jours en montagne dans un petit chalet familial dont elle à l'accès. « La pluie ne continuera pas, » m'a-t-elle promis. « C'est à partir du mois d'août qu'il pleut ici. »

Ça m'est égal. La pluie ne me déplaît pas en montagne, et j'ai eu mon saoul de sécheresse.

Le 5 juillet, une maison en montagne

L'odeur est saisissante dès qu'on entre dans la pénombre du chalet. Ça sent le bois, la paille, la lavande séchée et quelques autres essences que je n'ai pas reconnues.

Ce n'est pas réellement un chalet, ce qui supposerait qu'il soit en bois. Du bois, il y en a, le plancher et le plafond aux poutres apparentes, sinon la bâtisse est en pierre, avec quelques briques ; un cube de pierre avec un toit d'ardoise très pentu. Il n'y a que deux pièces, une cuisine et une chambre.

Ce ne fut pas une mince affaire que de se frayer un chemin à travers une végétation qui avait repris ses droits : ronces, orties… La fraîcheur, les senteurs, elles m'emportaient l'âme. Il restait une bouteille d'huile sous l'évier, elle était partiellement gelée.

En montagne

Le 6 juillet, la grange

Sint m’a peut-être piégé en m’entraînant ici. Une maison dans la montagne que nul n’habite vraiment demande des travaux perpétuels d’entretien. En l’occurrence, il faudrait changer quelques ardoises dans la toiture.

Quelques-unes sont entreposées dehors contre un mur, mais je dois pour cela monter sur le toit. « Le toit ? Derrière, il est au niveau du terrain ! » répond Sint à mon regard inquiet. Soit, mais devant, où la porte de la cave est presque de plain-pied, il est bien à sept mètres.

On doit aussi couper les ronces et les orties de sorte qu’on n’ait plus à se protéger les chevilles autour de la maison. On n’en trouve qu’autour, dans un rayon de deux mètres, pas plus. Comme si la végétation se défendait de l’agression d’un intrus, une bâtisse qui n’aurait rien à faire là. À quelques mètres plus loin, elle n’est que mousse et gazon, on n’a pas besoin d’être chaussé.

Des personnes viennent ici pourtant, les deux frères de Sin, sa fille et son mari, des neveux, des nièces. Les bûches ne se seraient pas coupées, fendues et amassées toutes seules. Le potager sous la fontaine n’a pas dû s’arroser tout seul, et il était temps qu’il le soit à nouveau.

Le grenier est une ancienne grange. Il est immense. Il est comme un étage supplémentaire, mais ouvert sur toute la hauteur du toit. Des échelles grimpent aux poutres. Entre elles sont jetées des planches sur lesquelles on étalait le fourrage.

La surface de la grange excède celle du bâtiment au sol. Sous la toiture, des murs sont faits de planches si mal ajustées qu’elles laissent passer le jour, quand ce ne sont pas de simples fagots.

Le 7 juillet, les chevaux

On aime les chevaux par ici. On y trouve de nombreux élevages, de tout petits élevages, une douzaine de têtes, même pas. Sint en a emprunté deux.

Peut-être les a-t-elle plutôt loués. Beaucoup d’échanges se font ici sans monnaie ; des échanges de biens ou de services contre d’autres biens ou

d’autres services. Pas de contrat, pas de trace, pas de réglementations… Ces coutumes, me semble-t-il, favorisent l’honnêteté.

Les gens sont honnêtes ici, c’est du moins ce qu’il m’en semble depuis que je suis là. Dès qu’il y a des réglementations, des preuves, des traces…, il est bien plus facile de tricher. Il suffit de réduire l’échange entre seulement deux contractants, et toutes les arnaques deviennent plus commodes. Justement, l’échange se pratique ici le plus souvent entre bien plus que deux particuliers. « Pouvez-vous me rendre ce service ? Un troisième vous le rendra », ou, mieux encore, accomplira ce que vous avez promis à un quatrième…

Cela paraît bien compliqué d’abord, mais l’on s’y retrouve très vite. C’est comme si l’homme avait une aptitude particulière à cela. Même moi, je finis par m’y retrouver. Pas la peine d’avoir fait l’école des Hautes Études Commerciales. C’est naturel, disais-je.

Depuis que je suis arrivé, j’en viens justement à m’interroger sur la nature des échanges entre particuliers auxquels ma vie s’était jusqu’alors presque complètement limitée.

Enfin, Sint nous a procuré deux chevaux. Ils sont vraiment le meilleur moyen de se déplacer ici, d’aller où l’on veut comme de faire quelques courses au village le plus proche.

Les cavaliers

De petits élevages, et de petits chevaux. Les chevaux ici sont petits, mais ils sont nerveux et solides. Ils sont parfaitement adaptés à la montagne. Ils possèdent une longue et volumineuse crinière, et une queue qui descend presque jusqu’au sol.

Ce n’est pas la première fois que je monte, mais je ne fais certes pas ça tous les jours. Aussi je me contente d’une vieille jument qui ne devrait pas me réserver de surprise. C’est malgré tout un bel animal à la robe rousse et blanche et à la crinière platine. Elle ne répugne ni aux côtes, ni au trot, ni au galop, mais elle n’est pas comme le jeune étalon de Sint qui déborde d’énergie.

Avec sa saharienne et son chapeau qui retient ses cheveux que le vent agite, Sint ne manque pas de style ; surtout avec la carabine dans son fourreau attaché à sa selle. Moi aussi, j’en ai une. On fait de mauvaises rencontres dans ces montagnes, on y trouve des ours, des loups, plus

exceptionnellement des panthères des neiges, et d'autres gros félins comme des lynx…

Le danger n'est pas très réel en fait ; ces bêtes ne se risqueraient pas à attaquer l'homme. Il n'est cependant pas tout à fait nul, et il vaut mieux avoir de quoi répondre. Qu'on n'oublie pas cependant que tuer un animal sauvage est presque aussi grave ici que tuer un humain. Il est souhaitable d'être en mesure de prouver une légitime défense. Quand de telles choses arrivent, d'ailleurs, ceux qui y sont impliqués préfèrent souvent disparaître après avoir effacé leurs traces.

Sint est belle dans son personnage de cavalière sauvage, parmi ces vallées sans fin qui sont si bien à sa mesure. Moi aussi probablement, je le sens.

Le 8 juillet

Sint se tenait immobile sur sa monture dont les pattes antérieures étaient droites et tendues, et les postérieures légèrement repliées à cause de la pente. Son dos était souple, presque voûté. Je ne voyais de son visage qu'un profil perdu. Elle était toute à son regard qui parcourait le fond de la vallée, les hauts à-pics rocheux en face de nous, les étendues aux circonvolutions complexes entre les deux.

Je sentais plus que je ne voyais son regard se déplacer très lentement, comme l'aigle que je remarquais planant presque immobile dans les courants, en face de nous, dans le vide à peu près à la même hauteur que celle où nous nous trouvions. Elle m'avait peut-être oublié, mais c'était comme si son regard me montrait ce que je n'aurais peut-être pas vu sans elle.

Nos regards sur le monde, et que nous partageons peut-être, fût-ce sans le savoir, ont souvent plus d'intérêt que ceux que nous portons les uns sur les autres.

Le 10 juillet, les Étudiants

Les Étudiants afghans sont en train de libérer leur pays sans coup férir des forces d'occupation qui fuient comme des lapins. On est forcément ému pour ceux qui ont été abandonnés à un sort funeste après qu'ils eurent collaboré. Les occupants se seront débandés en deux fois moins de temps qu'ils ne l'avaient prévu.

Les Étudiants négocient déjà le contrôle de leurs frontières avec les Iraniens, les Russes, les Chinois… Drôle d'idée pour un mouvement de libération nationale de s'appeler les Étudiants.

– Je suis sûre qu'il a dû leur traverser l'esprit de se dénommer les Savants, m'affirme Sint.

– Je le pense aussi.

– Ils ont dû juger que c'était prétentieux.

– Ils ont surtout dû juger que c'était pour le moins ambigu en arabe, dis-je. Bien sûr l'idée reste la même, avec tout l'humour qu'on leur connaît, et la distanciation ironique envers le savoir qui les caractérise depuis peut-être la prise de Kaboul aux brahmanes.

Cette débandade de l'impérialisme, on peut en être sûr, sera riche d'enseignements dans les temps qui vont suivre. Elle découragera notamment des vocations de collaborateurs. Le discret « redéploiement » des troupes françaises en Afrique occidentale en est déjà un signe certain.

Le soir s'approche lentement pendant que nous bavardons, comme bercés par les pas nonchalants de nos montures. En cette saison, le jour est loin encore d'être couché, mais les ombres s'allongent, noyant les vallons d'obscurité, alors que les neiges accrochées aux lointaines cimes rocheuses deviennent plus éclatantes. Alors, et ce serait étrange si ce n'était pas évident et banal, alors c'est comme si l'espace s'étirait.

Entre ville et montagne

Le 11 juillet, infidélités de la perception

Nous sommes revenus pour trois jours à Dirac, c'est le nom de la ville. « Je trouve les passantes moins jolies que la dernière fois où nous nous sommes arrêtés ici », dis-je à Sharif. « C'est normal, nous venons à peine d'arriver », me répond-il, « l'esprit tend à retenir seulement ce qui l'intéresse le plus. Dans quelques minutes, tu en auras vu passer d'aussi belles que la dernière fois, et tu auras oublié les autres. »

« Vous vous sentez bien tous les deux ? » Interroge Sint. « Ce ne sont pas des propos que l'on tient devant une dame. » Sharif, pris au dépourvu, éclate d'un long rire, à la fois discret, amusé et prolongé, bien dans sa manière.

« Sharif, méfie-toi », le reprend-elle encore, « tu subis une mauvaise influence depuis que vous vous êtes rencontrés. Je ne t'ai jamais connu ainsi. » Bien sûr, Sharif et moi-même comprenons bien que les remarques de Sint ne sont pas aussi sérieuses qu'elle ne les surjoue, mais nous entendons aussi qu'elle nous rappelle à l'ordre. Elles ne nous font pas pour autant oublier la forte pertinence des paroles de notre ami, et nous continuons notre conversation sur les infidélités de la perception.

Sint a remis sa robe croisée couleur sable depuis que nous sommes revenus. Elle porte maintenant aussi un pantalon de la même couleur par-dessous, aussi léger, un peu court et serré au-dessus des chevilles, qui lui donne une élégance à couper le souffle. La température a un peu baissé depuis la pluie en début de semaine.

Son col est largement ouvert sur sa poitrine, ou plutôt pas autant qu'on en a immédiatement l'impression. On ne voit pas jusqu'où il descend, on ne voit pas ce qui empêche son échancrure de se prolonger, de s'ouvrir davantage, alors l'imagination s'emballe. Après que je lui en ai fait la remarque en sortant, elle m'a répondu « tu peux regarder, mais pas commenter. »

La température ne s'est pas réellement rafraîchie en fait, c'est le vent des montagnes qui s'est mis à souffler. Le soleil est toujours aussi

accablant à l’abri du vent qui, même coupé, ne permet pas d’ouvrir les parasols.

Le 13 juillet, impression d’automne

Je trouve qu’il fait bien frais pour la saison. Sur de telles questions, j’ai toujours tendance à me méfier de ce que disent les gens du cru. J’ai déjà eu l’occasion de me rendre compte tout seul que la température est très instable dans la région. En une seule journée, on traverse plusieurs saisons. D’autre part, nos passages, Sint et moi, de la ville à son chalet près du col, font des changements climatiques qui, si je n’y prends garde, pourraient affaiblir mon organisme.

J’ai eu bien du mal à me procurer de la citronnelle chez le pharmacien. *Lemon grass* a-t-il fini par trouver. En huile essentielle, quelques gouttes font merveille quand, par un matin froid où l’on aura négligé de se couvrir suffisamment, on commence à ressentir une légère irritation dans le fond de sa gorge. Attention, on ne doit pas tarder. Si l’on attend qu’une infection s’installe, elles ne pourront rien.

Je suis allé dormir chez moi dans le haut quartier cette nuit. Au matin, j’y ai toujours l’impression qu’il pleut ; c’est le bruit du ru qui traverse la cour, et celui de la rivière plus loin. J’ai entendu aussi celui du vent dans les branches des jardins, plus fort que d’habitude, et puis la fraîcheur singulière de l’aube.

Le 14 juillet, les choucas

Il y a énormément de choucas dans la région. Ils nichent dans les hautes falaises. On en trouve aussi beaucoup en ville où ils nidifient souvent dans les nombreux murs de soutènement.

Le choucas est un cousin du corbeau et de la corneille dont il se différencie peu, si ce n’est principalement par le blanc de l’œil large et parfaitement visible. On distingue ainsi où le choucas regarde, et il paraît qu’il est capable lui-même de voir si on l’observe. Les choucas planent en groupes en croassant au-dessus de la ville et des campagnes.

À l’automne, ils constituent un problème pour les semailles. On a songé à introduire des prédateurs qui viendraient manger leurs œufs, mais bien peu d’animaux sont capables d’atteindre leurs nids. Et puis, utiliser une espèce pour en combattre une autre est un procédé ingénieux, mais qui a souvent réservé de mauvaises surprises. Le monde, le monde vivant, noue

des chaînes causales d’une telle complexité qu’elles produisent généralement des effets stochastiques. On a hésité à s’y risquer. Les choucas viennent picorer sur les trottoirs de Dirac comme les pigeons sur ceux des villes de France.

Le 15 juillet

Qu’est-ce qui peut bien faire que nous trouvions un aliment bon plutôt qu’un autre ? Quel critère de jugement peut-il exister dans un tel domaine ? La même question se pose pour le beau. Les mêmes raisons pour lesquelles nous dirions, par exemple, d’une personne qu’elle est belle pourraient tout aussi parfaitement justifier qu’elle ne le soit pas.

Qu’est-ce qui nous fait trouver un plat délicieux ? Les publicistes semblent avoir bien compris le principe : la mémoire. Ce plat congelé doit nous rappeler ce que nous préparait notre grand-mère dans notre enfance. Voilà le principe. De même, il est connu que nous nous attachons à un air à force de l’entendre. « Pour que vous aimiez quelque chose, vous devez l’avoir vu et entendu depuis longtemps, tas d’idiots », disait une affichette dans une manifestation dada.

Ce que nous aimons devrait réveiller la jouissance d’un plaisir connu et enfoui dans notre mémoire. Oui, sans doute. Il y a du vrai. Cela se conçoit bien pour un homme de mon âge, mais qu’en serait-il pour un enfant ? Quel plaisir enfoui dans sa courte mémoire pourrait bien se réveiller ? Or, les enfants ne sont pas des cibles négligeables pour la publicité.

Il y a deux ou trois pommiers derrière le chalet de Sint. Leurs pommes sont petites et aigres. Je les trouve délicieuses. Certes, je me souviens d’avoir mangé sur l’arbre des pommes semblables dans mon enfance. Oui, je m’en souviens, mais ce ne sont pas des souvenirs de goûts qui se réveillent en moi quand j’en mange. C’est un goût tout actuel qui me surprend et me régale alors.

C’est un goût que je ne trouve pas toujours sur les étalages. J’achète généralement les pommes les moins chères, vertes, petites, pas très mûres ; ce sont les plus goûteuses, quand j’en trouve du moins. Je parle des pommes, mais je pourrais parler des poires, les petites poires vertes et dures sous la dent. Elles sont goûteuses, voilà le mot, voilà le concept : le goût. Elles ont du goût, elles en ont beaucoup.

Tout cela n’est qu’une moitié de la vérité. J’ai l’air de dire maintenant que le plaisir du bon, le plaisir du beau, ne nous rappellent rien, n’ont rien à nous rappeler. Ce n’est pas si exact.

Le goût nous séduit, là, immédiatement, sans appel au passé, cependant il nous rappelle le monde environnant, tout aussi immédiat et présent : le climat, la saison, par exemple. Il nous rappelle les branches qui s’agitent, les bruits dehors, les arômes… Il les réveille. Il ne les rappelle pas du passé.

Le goût qui nous charme ouvre la porte et laisse entrer toutes les sensations qui s’y massaient. Il leur ouvre une brèche, et les voilà qui s’assemblent, s’entendent et sympathisent, résonnent entre elles. Pourquoi une chose serait-elle belle ou bonne prise isolément ? Voilà ce qui serait impossible à expliquer. Elle est belle, ou bonne, parce qu’elle se met en résonance.

Il s’établit un flux continu qui nous révèle la consistance du monde. Aussi est-il bien difficile d’en partager l’impression, à moins bien sûr que nous soyons en train de la partager concrètement. Sinon il est difficile d’en rendre compte, elle est dure à décrire.

Ce n’est cependant pas impossible. Cela s’appelle la littérature. On a des procédés pour ça ; on peut faire sentir à quelqu’un qui n’a jamais quitté ses montagnes les longues lames de l’océan.

Pour ce qui est de partager concrètement, on ne rencontre pas d’obstacle. La frontière des espèces mêmes n’y résiste pas. Les abeilles dans l’arbre me l’ont bien fait sentir quand j’y suis monté, et même un papillon facétieux qui passait par là. Il suffit à peine d’être sensible au goût des petites pommes vertes un peu aigres.

Un projet

Le 17 juillet, mécanique de la langue

« Comment peux-tu t'en foutre ? » me demande Sint. « Tu m'as expliqué l'autre soir pourquoi tu écrivais, pourquoi un beau jour tu as commencé à écrire. Tu m'as dit que l'on ne pouvait s'embarquer dans une aventure intellectuelle qu'en bande, et que l'on ne trouvait pas moyen de s'associer si l'on ne payait pas de sa personne, si l'on ne produisait rien. Que nous soyons curieux ne suffit pas à nous introduire dans l'atelier si nous n'entreprenons pas de travailler aussi. J'ai aimé ta réponse ; trop de gens depuis la nuit des temps cherchent des maîtres. Les maîtres n'ont rien à offrir si l'on ne sait pas collaborer. Ce n'est pas le savoir déjà donné qui t'intéresse ; tu veux monter jusqu'à la source. Je ne trahis pas ta pensée ? »

« Non, à ce qui me semble. – Alors je te répète ma question : comment peux-tu t'en foutre ? »

Sint m'a transmis une proposition, d'elle et de ses collègues, de participer à un séminaire que dirige Sharif. Son objet : une méta-grammaire.

Toutes les langues possèdent des grammaires particulières, sensiblement différentes les unes des autres. Toutes ont des trous, des manques. Beaucoup ignorent le duel, beaucoup le vocatif, toutes n'ont pas les mêmes modes, les mêmes temps, certaines ont deux genres, d'autres trois, d'autres un seul…, et toutes ont des biais pour pallier leurs lacunes. Toutes sont capables d'énoncer les mêmes idées, et au besoin de se traduire.

Quand j'ai découvert la forme duelle en arabe, je me demandais à quoi une telle finesse pouvait servir. Depuis, je remarque toutes les chevilles que j'emploie en français pour énoncer des relations duelles, par exemple en me servant d'adverbes.

Le corollaire de cela est que j'utilise bien le duel en français, ou encore le supin par exemple, pourtant ignorés par la grammaire française. On a donc comme une grammaire virtuelle derrière chaque grammaire réelle, virtuelle et en principe unique. Voilà les grandes lignes du séminaire.

La *Grammaire générative* de Noam Chomsky a sans doute bien dégagé la route, et bien davantage encore les outils linguistiques numériques,

essentiellement les correcteurs grammaticaux, les programmes de vocalisation ou de reconnaissance vocale, et les traducteurs automatiques. Qu'espérons-nous alors apporter de plus ?

« Nous avons beaucoup à apporter, au contraire ! », affirme Sintayia. « Tu connais bien les écrits de Galilée, je crois, et tu n'ignores pas ce que sa mécanique doit aux chantiers navals de Venise dont il suivait de près les ouvrages. On y connaissait déjà très bien la dynamique et la statique. Personne n'y avait pourtant jamais songé à s'en servir pour réviser toute la mécanique depuis Aristote. »

« Ces nouveaux outils linguistiques numériques – je suppose que tu as dû t'informer de comment ils fonctionnaient et de comment on les avait codés – ont été programmés de façon plutôt empirique, et ont fortement utilisé des procédés d'auto-apprentissage des programmes. Leur efficacité, relative mais réelle, et leur ingéniosité reposent donc sur beaucoup d'impensé. Il serait temps d'y porter un regard plus théorique et, pour tout dire, plus philosophique. Alors oui, à ce moment-là seulement, ils nous apprendront beaucoup sur le fonctionnement réel de la langue et de la pensée. »

Le 18 juillet, dialogue à cheval

« Je viens de faire une observation surprenante sur les chevaux ; ma jument, du moins, dis-je à Sint. Si je fixe mon attention sur le chemin que j'entreprends de parcourir sur son dos, elle réagit beaucoup mieux sans que je n'aie rien d'autre à faire pour la guider. C'est comme si je parvenais à lui communiquer ma propre vision. Ce n'est pas très commode en fait pour observer les paysages ou le vol d'un choucas en même temps. Cela te semble-t-il irrationnel ou as-tu fait de semblables observations ? »

« Tu n'as pas à être obnubilé par le chemin que tu empruntes, me répond-elle. Il te suffit d'y avoir fixé ton attention une fois pour toutes. Tu peux alors laisser aller ton regard loin de ta route sans l'oublier, mais s'il papillonne en tous sens à chaque instant, bien sûr, tu déstabilises l'animal. »

« Mais comment, moi sur son dos, peut-il savoir où je regarde ? »

Madame Whu

Madame Whu est une jeune chercheuse chinoise de l'Université de Chengdu, invitée à participer au séminaire de Sharif. Elle n'est pas si jeune

en fait, la quarantaine, qu'elle ne paraît pas lorsque la vidéo d'une conférence que j'ai regardée tantôt ne fait pas de gros plans sur son visage.

De fins cheveux noirs volent dans son dos, et elle garde ses yeux, très bridés, largement ouverts quand elle parle. Elle porte une tunique légère à motif floral, boutonnée jusqu'au col, et suffisamment au-dessus des poignets pour accentuer les mouvements de ses longues mains dont elle ponctue ses paroles. Elle porte un pantalon noir de toile fluide, qui estompe un peu le mouvement de ses jambes quand elle se déplace. Elle est chaussée d'une paire de bottines de cuir, qui donnent une étonnante impression de stabilité à son corps pourtant presque aérien.

Cette apparence qu'elle offre est à l'image exacte de ce qu'elle dit, et c'est ce qui m'a conduit à en faire une description minutieuse. Cette conférence que'lle donnait à l'Université de Chengdu traitait de la langue ancienne de la nation Hu avant que son empire ne soit absorbé par le monde chinois. Cela remonte à une époque bien antérieure à celle des Royaumes combattants.

La conférence était accompagnée de diapositives montrant des éléments d'architecture, des stèles, des sculptures, pour lesquels elle manifestait une étrange et touchante empathie. Elle évoquait ces gens disparus depuis si longtemps en leur restituant une si singulière présence que j'en fus presque ému.

Les Chinois semblent entretenir toujours avec les ancêtres, me suis-je dit, cette relation particulière dont on croirait qu'elle leur tient lieu de foi. La conférence de Whu m'a finalement convaincu de participer au séminaire. Tous les ancêtres ne sont-ils pas un peu les nôtres ?

Le 19 juillet, remarques impromptues

Je n'aime pas le mot « projet ». Je préfère de beaucoup le mot « entreprise », bien plus juste dans la plupart des cas. Malheureusement, le mot « entreprise » a été réquisitionné pour une autre et plus sinistre dénotation, qui renvoie au travail servile, subordonné. J'eusse alors préféré le terme de « maison », largement employé au dix-neuvième siècle et une bonne part du vingtième, dans son sens classique de « Maison des Habsbourg », ou de « Maison des Valois », héritage du *domus* latin, et par là du *dominus*. Oui, entreprise serait un beau mot, rendu à sa signification première, le substantif d'entreprendre.

Les gens de la région ont fière allure. Dans la montagne, ils sont assez typés ; à Dirac, non, c'est comme si les trois continents s'y étaient donnés rendez-vous. Cette ville n'est pourtant pas un carrefour mondial. Il faudra que je demande pourquoi.

Les hommes arborent souvent une barbe, rarement longue, pas nécessairement fournie ; au minimum, une barbe de trois jours. La mode masculine est à la barbe, pas trop taillée, plutôt naturelle, poussant comme elle veut pousser.

On porte plutôt la chemise sur le pantalon, même si ses bords dépassent un peu des pans d'une veste ou d'un gilet. J'en ai adopté avec bonheur la coutume, qui me permet de ne pas mettre de ceinture. Une ceinture tient chaud et fait transpirer en cette saison.

Je ne porte jamais de pantalons sans ceinture, qui donne un effet négligé. La taille cachée par la chemise n'offre plus cette apparence débraillée, même avec un gilet sans manche plus court, ou une veste. L'effet n'est pas dépourvu d'élégance quand on s'y est habitué. Dans une ville qui possède tant de côtes, on transpire en marchant. J'imagine que, même en hiver, quand il fait très froid, on doit arriver jusqu'à mon appartement en sueur.

Les vêtements des hommes sont sobres, quelque peu austères, modestes même. Ils ne sont cependant pas sans élégance ; d'autant que rares ici sont les gens affligés de ce fléau moderne qu'est l'obésité, ou seulement le surpoids, mais rares aussi ceux qui sont chétifs.

Non, je n'aime pas le mot « projet » dont on s'est mis à user et abuser depuis la fin du vingtième siècle pour désigner tout ce qui s'apparente à une entreprise. On devrait faire plus souvent le ménage dans le lexique. Un mauvais lexique a des effets délétères sur la pensée.

Whu

Le 21 juillet

Torride est encore la chaleur l'après-midi. On cherche l'ombre alors, et la fraîcheur de l'eau, sinon son bruit. On ne fait rien pendant que le soleil est si haut. À ces heures-là, on n'entend plus rien, pas seulement dans la montagne, en ville aussi.

On n'entend que les insectes, criquets, sauterelles. Leur bruit paraît même alors assourdissant. En ville aussi, on les entend partout, dans les parcs, dans les jardins.

C'est une chaleur sèche qui vous accable, très sèche, mais le pays ne l'est pas. Partout des rivières, des torrents, des sources, des cascades. Dans la ville, ce sont les cours d'eau, les bassins, les jardins. Il suffit de marcher sous des arbres pour sentir monter des senteurs humides et fraîches.

La clairière entre mélèzes et galets

Je suis resté deux jours seul dans la montagne. Sint a hésité à m'y laisser. « C'est imprudent », disait-elle, « s'il t'arrive quelque chose, qui viendra te secourir ? » En fait, cette idée m'excitait plutôt. Qu'aurait-il pu m'arriver ? Et il est si facile aujourd'hui d'appeler du secours. On a du réseau au chalet ; bien sûr, pas si je m'éloigne.

J'ai pris les chevaux pour descendre me baigner jusqu'à la rivière. Il y a là un endroit paradisiaque : une minuscule clairière entre la forêt de mélèzes et une plage de gros galets polis. Le petit ru qui la traverse alimente un tapis de mousse un peu spongieux où il est agréable de marcher pieds nus. Quelques petits rochers permettent de s'y asseoir à sec. Sint m'y avait déjà conduit.

Le courant est faible à cet endroit. La rivière y fait un large méandre et les lames en ont creusé le lit assez profondément pour qu'il soit possible d'y nager. L'eau y est fraîche, mais suffisamment réchauffée par son long trajet sous le soleil.

En arrivant, j'ai d'abord ôté leurs selles aux chevaux et je les ai laissés s'ébattre dans l'eau avec un évident plaisir, puis je les ai attachés à l'ombre à l'orée de la clairière.

Le 22 juillet, conversation avec Whu

Madame Whu est venue passer quelques jours à Dirac. Sint lui offre le gîte et le couvert, et moi, je suis retourné dans mon appartement après avoir restitué les chevaux à leur propriétaire, et marché jusqu'à la route pour attendre le car.

On ne l'appelle plus Madame Whu, on l'appelle Whu tout simplement maintenant. En français, nous nous tutoyons. Elle préfère parler anglais, dont elle a une meilleure maîtrise, mais elle prononce le français d'une façon fort convenable. Je la comprends plus facilement que le couple de restaurateurs chinois de mon quartier à Marseille, chez qui j'allais déjà lors de notre jeunesse commune, et qui sont maintenant à la retraite. Ils m'avaient ramené parfois du tabac de chez eux, pas des cigarettes, du très bon tabac, pas traité, un tabac fumable, pas celui que l'on trouve dans le commerce depuis la fin du vingtième siècle.

Whu parle donc un très bon français, et les fautes qu'elle fait pourraient être qualifiées de logiques ; « registrer » à la place d'« enregistrer », par exemple, que je trouve mieux.

« "La rivière y fait un large méandre et les lames en ont creusé le lit assez profondément pour qu'il soit possible d'y nager." Cette phrase que tu as écrite hier est grammaticalement complexe. Si tu entreprends de la traduire dans un langage logique formel, selon la méthode et les formules de George Boole dans ses *Laws ot thought*, par exemple, tu n'en douteras plus. »

« Certes, dis-je, mais si tu cherches à la traduire dans n'importe quelle langue, tu rencontreras la même complexité. »

« Je veux bien, répond-elle, mais admets qu'elle n'est pas difficile à comprendre, et, si on l'a bien comprise, il n'est pas très difficile d'en énoncer le contenu dans n'importe quelle autre langue. Aucun effort analytique particulier n'est nécessaire, ni seulement une grande attention aux règles de la grammaire. »

« Oui, je l'admets, la saisie synthétique est simple et limpide, seule l'analytique est complexe. C'est une remarque importante. »

J'ai invité Whu à prendre le thé pour que nous puissions bavarder tout à loisir dans mon appartement qu'elle a trouvé « merveilleusement rustique ».

Le 23 juillet, de la certitude

Dialogue entre Sintayia et l'auteur :

– Ce n'est pas la vérité qui m'intéresse, mais bien la certitude. Des certitudes, nous en avons très peu. Nous en avons si peu que je me demande pourquoi personne n'a jamais songé à en faire la liste exhaustive. Peut-être parce que nous savons tous que les listes exhaustives ont toujours des oublis.

La certitude du levier, voilà une certitude solide. Nous avons aussi celle de la poulie, du vérin, et du plan incliné.

– Et la certitude que deux et deux font quatre ?

– Ce n'est pas une certitude, c'est une règle. Appliquer cette règle à un calcul réel ne nous garantit rien. Il laissera toujours en suspens la question de son rapport réel avec les faits.

Non, nous n'avons que très peu de certitudes. Le génie de la science moderne est de s'être établi sur un nombre très limité de certitudes mécaniques, et de leur avoir appliqué une modélisation mathématique systématique. Attention pourtant à tout ce qu'on bâtit sur ces quelques bases. Plus on construit haut, plus l'édifice se fait instable.

– Et la certitude d'aimer ? Ou la certitude de la présence divine ?

– Je veux bien qu'elles soient des certitudes pour celui qui les éprouve. Nous serions tentés de parler alors de « certitudes privées ». Comment partager de telles certitudes ? Comment les confier à un autre ? La certitude du levier, au contraire, tu n'as aucun mal à l'apprendre à celui qui l'ignorerait ; et lorsqu'il la connaît, on ne voit plus ce qui pourrait lui en faire douter ni la lui faire oublier.

Le 24 juillet, la conférence de Whu

J'ai dû mal suivre la conférence de Whu. J'ai dû être trop attentif à sa mise et à son expression pour saisir précisément ce qu'elle disait. Il existait bien un royaume à l'ouest du Royaume de Shan à l'époque dont elle parlait, mais ce n'était pas celui des Hu. Ils s'appelaient les Shu. On n'a jamais trouvé de trace écrite des Shu. Les seuls écrits qui les évoquent viennent du Royaume de Shan.

Les Hu existaient cependant ; un peuple venu de l'ouest, qui n'est apparu dans l'histoire chinoise que bien plus tardivement. Ils pratiquaient la langue dari, et honoraient Zarathoustra. Whu ne parlait manifestement

pas d’eux. Cependant, on peut penser que ces territoires étaient occupés déjà depuis longtemps.

J’imagine que Whu parlait de leurs plus anciens occupants, à l’époque, précisément, où le royaume de Shu n’avait pas encore disparu. En ces temps, Zarathoustra était loin encore d’être né. Je connais de toute façon très mal ces périodes antiques, et je n’ai qu’une représentation vague de la géographie de ces régions. J’ai aussi le plus grand mal à retenir tous ces noms étrangers.

Je n’ose pas interroger Whu, honteux des confusions que j’ai rapportées dans mon journal. Elle finira peut-être par trouver le passage en ligne. Elle le trouvera sûrement, car je cite son nom. Je verrai bien ce que je lui dirai alors.

Visite de Whu

Les insectes ne s’arrêtent jamais, même pas la nuit. Sous la pleine lune, on les entend crisser. Le bruit qu’ils font a quelque chose de crépitant, et l’on en a que plus chaud.

Sharif m’a apporté de la lavande qu’il a ramassée près de chez lui, pour protéger mon linge des mites, et pour que j’en donne à ma voisine qui m’a offert des tomates qu’elle fait pousser dans la cour.

« J’aime vos coutumes d’échange », me dit Whu qui est revenue chez moi goûter la merveilleuse rusticité de mon logement. « Ce ne sont pas mes coutumes, je ne fais que les suivre. Je suis aussi étranger que toi ici. » Nous nous sommes installés sur l’étroit balcon pour profiter tout à la fois du courant d’air qui traverse l’appartement, et de la fraîcheur de la cour.

Elle ne paraît pas avoir lu mon journal. Me voilà momentanément sauvé.

Après le départ de Whu

Le 27 juillet, Whu est partie

Whu est repartie, et j'en suis attristé. J'appréciais nos conversations, et j'aimais sa présence. Sint aussi, et l'entourage de Sint. L'avantage de ces rencontres informelles est de permettre des relations plus libres, plus détachées des sujets habituels qui les déterminent.

J'ai demandé à Whu si elle pensait, elle aussi, que la défaite des États-Unis en Afghanistan était un événement déterminant pour les temps à venir. « Il est plus décisif que la libération de Saïgon à l'époque où je suis née. C'est le retour au Grand Jeu, mais dans des conditions inverses cette fois. »

Plutôt que de la rencontrer chez moi, ou encore chez Sint, ou chez d'autres à plusieurs, nous avons promené dans la ville. Je la lui faisais découvrir autant que je la découvrais moi-même. Nous y avions des conversations plus personnelles, plus littéraires aussi parfois.

Le 28 juillet, avec Whu

Je suis sûr maintenant qu'elle a lu ce que j'ai écrit sur sa conférence ainsi que mon *mea culpa*. Elle ne m'en a pas parlé, si ce n'est de façon indirecte. « Nos conférences, nos cours, les vidéos que nous en diffusons, sont des rituels consternants », a-t-elle dit. « Ils ne se prêtent pas à la transmission de connaissances, qui devrait plutôt faire appel à l'écrit et à ses commodités de navigation. Ces nouvelles technologies, si bien adaptées pourtant à l'écriture, nous font retourner au Moyen-âge. » Elle a évidemment raison. Nous ferions mieux d'utiliser nos outils, dit « bureautiques », à autre chose qu'à ce que l'on appelle des « présentations », destinées à servir de support à l'oral, et qui n'y sont pas d'une si grande efficacité, ni ne sont très lisibles seules.

Nous avions acheté des prunes près du Palais de Justice, et nous les avons mangées dans son parc devant l'étang sur le gazon, comme de jeunes étudiants. Elle m'a parlé des fruits à peine mûrs qu'elle cueillait sur les pruniers dans le jardin derrière la maison de son enfance, et ceux que nous mangions en devenaient plus délicieux.

Nous avons passé une nuit entière à bavarder, après être sortis un soir dîner en ville. Nous avons parlé jusqu'au matin, passant de bar en jardin, de jardin à bord de rivière. Ce n'est plus de mon âge, mais il est si tentant en cette saison de profiter des heures fraîches.

Le 29 juillet, arrosage du jardin

J'arrose le jardin de la voisine de Sint. Elle a dû s'absenter, et les jardins doivent être arrosés quotidiennement avec cette chaleur. Sint habite à proximité de l'université aux abords du centre-ville, de la forêt, et la petite zone industrielle en amont.

C'est un jardin potager bien sûr. On n'arrose pas un jardin potager avec un tuyau. On va jusqu'au tout petit ruisseau qui le longe, on déplace la plaque d'ardoise qui retient l'eau de se précipiter entre les premières rangées de légumes, libérant une délicieuse odeur de terre humide, et on la laisse circuler jusqu'à ce que la terre ait bien bu. On obstrue alors l'entrée de ces rangées avec la pelle dont on aura pris soin de se munir, et l'on passe aux autres.

Il y a bien longtemps que je n'avais plus fait cela, et j'y ai retrouvé un plaisir intact. J'adore regarder l'eau ruisseler, regarder des vagues aussi bien, celles lointaines, ou celles qui se brisent sur le récif, les lames des rivières, les nuages encore, qui sont toujours de l'eau. Je peux y passer des heures. Je crois que mon imagination travaille intensément en tâche de fond pendant ces contemplations.

Sint cultive aussi un potager. Elle ne m'a jamais demandé de l'arroser, bien qu'elle ait davantage que moi d'autres choses à faire. J'en conclus qu'elle doit y trouver elle aussi un intense plaisir. Comme sa voisine, elle y fait pousser quelques fleurs dont elle décore son intérieur. Non, les fleurs ne décorent pas le jardin. A-t-on besoin de décorer un jardin ? Des courgettes, des aubergines ne seraient-elles pas belles ? Et les pommes de terre, les magnifiques fleurs blanches des pommes de terre ?

La tragédie de l'énergie

La question tragique de l'époque semble bien être celle des sources d'énergie. Depuis longtemps, l'humanité a découvert le feu, et depuis, elle brûle, elle brûle tout, avec la solide conviction que le stock de matière combustible est sans limite. Il est aujourd'hui devenu évident qu'on est

dans une pénurie de matière à brûler. Quand on a compris le problème qui en résulte, tous les autres deviennent subsidiaires.

Tous les autres problèmes butent contre celui-ci. Où va-t-on trouver matière à combustion ? Voilà la clé de l'avenir ; de n'importe quel avenir. Tous les autres problèmes se trouvent pris dans cette équation.

L'effondrement de l'impérialisme (stade suprême du capitalisme) et de la conception westphalienne de l'État-nation sont eux-mêmes subordonnés aux limites des sources d'énergie. Combattre pour des champs pétrolifères conservait un sens tant qu'il y en avait assez. Oui, il serait encore parfois vital de les posséder à court terme, mais à long terme, ça ne mène à rien. L'issue n'est pas dans cette voie.

En d'autres temps, les civilisations avaient fortement avancé sur les sources hydrauliques et éoliennes de l'énergie. L'énergie hydraulique est loin d'être négligeable si l'on ne s'arrête pas seulement à l'antique moulin. Le principe du vérin décuple formidablement la force, comme il le montre toujours dans les domaines les plus divers, et il se marie fort bien avec les techniques numériques. Il a failli, il y a plus d'un siècle, causer la disparition des cétacés pour leur huile précieuse.

Je ne crois pas que notre époque se sortira sans tragédie de cette impasse ; des tragédies comme il y en a tant eu au cours de l'histoire. Je me demande souvent où sont massées aujourd'hui les forces humaines les mieux capables d'affronter une telle situation. Voilà ce que je pensais en arrosant le jardin ; ce qui ne veut pas dire que mon esprit ne travaillait pas en tâche de fond. Toujours l'esprit navigue, divague ; il plonge, il émerge. Une nouvelle pensée surgit d'on ne sait où, poursuivant sa route, sans rapport apparent avec celle qui vient de s'échapper.

Dialogue avec Sharif

« Non, l'énergie nucléaire n'est pas une bonne solution », dis-je. « Elle n'est même pas une solution ; elle est un expédient. Je t'accorde cependant que nous ne sommes pas dans une situation où nous pourrions négliger un expédient. »

« J'entends bien tes arguments », me répond Sharif. « Tu dois considérer cependant tous les aspects de la question. Les nations se sont engagées inconsidérément sur un chemin où aucune marche arrière n'est plus possible. On a construit beaucoup de centrales avant de savoir quoi faire des déchets. Mais ils sont là maintenant, sans que l'on sache

beaucoup mieux quoi en faire. Je ne suis même pas certain que l'on sache démonter des centrales devenues obsolètes. Au mieux, elles coûteront plus de travail pour les démonter qu'il n'en a fallu pour les construire. Enfin, dernier argument mais non des moindres, l'énergie qu'elles fournissent subvient à des besoins pour lesquels elles sont devenues irremplaçables. Dans ces conditions, quoi qu'on entende par stopper le nucléaire ne me paraît pas une perspective crédible. En définitive, on ne peut que progresser. On ne peut que faire progresser la recherche, et tu sais aussi bien que moi que la recherche, d'une façon ou d'une autre, ne peut pas être seulement théorique. »

Le 30 juillet, grâce à Sintayia

Grâce à Sint, j'ai rencontré Sharif, avec qui j'aime prendre le café dans l'un des bars au bord du lac ; j'ai aussi rencontré Whu, que j'ai tant appréciée, et avec qui je continue à correspondre, et bien d'autres gens encore.

J'ai eu de la chance de la rencontrer, et qu'elle me fasse connaître tant de ses amis francophones. Bavarder avec de si nombreuses personnes dans ma propre langue change complètement la nature mon séjour, et me donne envie de le prolonger. Cette chance de la rencontrer n'était cependant pas si considérable quand j'y songe. Que je fréquente une librairie de littérature étrangère n'avait rien d'inattendu, ni qu'une professeur de français ne la fréquente aussi et que je l'y rencontre. J'aurais pu y croiser un professeur d'une autre langue à laquelle je m'intéresse, ou l'un des élèves de Sint, et ils auraient pu me la faire connaître aussi bien. La chance était plutôt qu'elle fût elle, et que je fusse moi, comme aurait dit Montaigne.

Dans ma vie, j'ai souvent fait le pas de proposer directement une rencontre à des gens que je jugeais utile de connaître. On n'a pas que ça à faire, d'attendre après la chance, mais souvent aussi, j'ai pu compter sur elle. Il m'est arrivé aussi de faire d'excellentes rencontres en ligne, à travers les jeux de piste des sites personnels ; mais jamais dans ce qu'on appelle des « réseaux sociaux » où je ne mets jamais les doigts.

Les baraques de bois

Le 31 juillet, le Grand Jeu

« Le retour du Grand Jeu, mais dans des conditions inverses », je n'ai pas interrogé Whu sur ce qu'elle entendait par là. Oui, le pays est une plateforme centrale du continent ; son centre de gravité, par bien des aspects. Que ce Grand Jeu passe maintenant entre les mains des nations asiatiques plutôt que des anciens empires coloniaux doit réjouir Whu, mais ce n'est pas à proprement parler une perspective inversée ; ce pourrait être le même jeu qui se poursuit avec d'autres équipes.

L'inversion serait que cette situation nouvelle libère les cultures nationales plutôt qu'elle ne les soumette à celles dictées par l'étranger. Ce serait alors une véritable inversion, et c'est sur quoi j'aurais aimé l'interroger davantage. Ce n'est plus le moment hélas, car d'autres questions maintenant font l'objet de nos correspondances croisées.

Le 2 août, après la passerelle de bois

« Je n'ai jamais bien compris la Grammaire Générative de Chomsky », me confie Sharif. « Cela est normal », dis-je. « On oublie toujours de se poser la question : finalement, ça sert à quoi ? Chomsky lui-même est resté évasif à ce propos. » Il est toujours facile de répondre sottement à une telle question, au point que nombreux sont ceux qui ont fini par penser que c'était une question sotte. Y répondre intelligemment est plus subtil, et tout à fait essentiel, dis-je à peu près. Comprendre à quoi sert une connaissance est l'essence de cette connaissance. À quoi sert-elle, à quoi pourrait-on s'en servir, comment s'en sert-on, comment s'y prend-on… Le succès critique qu'a connu Chomsky en son temps a laissé dans l'ombre ces questions.

– Dans le contexte de l'époque, l'intérêt porta surtout sur l'acquisition et l'apprentissage des langues. Confirme Sharif, toujours attaché à l'emploi démodé quoique rigoureux du passé simple. – On n'en tira de toute façon rien de bon, c'était logique, poursuis-je sur le même temps grammatical. Ça se fait seul, pourrait-on caricaturer. Celui qui prétend nous apprendre ce que la nature fait seule ne nous apprend pas grand-chose, a écrit fort pertinemment Léonard de Vinci dans ses carnets. Il s'agirait plutôt

d’observer cette « forme de vie » que Wittgenstein avait repérée dans le langage. Le sens part comme seul à partir de l’activation des règles d’une langue, et son élan tend à les redessiner à son tour sur le long terme, mais aussi sur le moyen, et même le court terme, on parle alors de rhétorique et de poétique.

– Oui, dit-il, on voit bien alors ce que les nouveaux outils linguistiques numériques ouvrent de champ d’expérience, et avec le cadre strict de leur rigueur quasi mécanique. – Exactement, c’est en quoi la pensée est comme rivée à la langue, et en quoi pourtant elle en est affranchie, comme le surfeur et sa planche.

Nous nous étions retrouvés pour prendre le café dans l’une des buvettes près du lac, et nous avons résolu de profiter de la fraîcheur des bois. La forêt s’étend tout de suite après la première rangée de maisons de l’autre côté de la rivière. Il suffit de descendre un chemin de terre sur quelques centaines de mètres, et de traverser la passerelle de bois.

Le 3 août, Nadina

Oui, confirme Nadina, *soufisme*, *at-tasawwuf*, vient probablement de *sophisme*. Bien sûr, la notion a pris un sens différent dans cette nouvelle culture, mais pas si lointain qu’il le paraît d’abord.

Nadina est une jeune élève de Sintayia. Jeune, elle ne paraît guère plus de vingt ans, avec un visage d’ange où s’inscrit la passion quand elle parle. Un foulard aux couleurs éclatantes est accroché par une barrette à ses longs cheveux qu’il ne cache quasiment pas, et allonge les traits de son visage.

« Le *motazilisme* aussi, al *mu’tazila*, qui est une traduction littérale de *stoïcisme*, a pris un sens différent, bien que l’on ne puisse dire qu’il se soit développé sur une terre étrangère à celle d’Épicure, Damas. »

Nadina prépare une thèse sur le Surréalisme, sa critique de la raison et sa méfiance envers le langage. Sint me l’avait déjà fait connaître parmi d’autres dès les premiers jours. Elle est venue avec Sharif me rencontrer dans les baraques de bois.

Oui, ce sont des baraques, c’est du moins l’impression qu’elles donnent près du lac sous les arbres. Ce lieu me plaît. Pas très loin de l’université, l’on y rencontre souvent des étudiants et des enseignants. Il n’en est cependant pas si proche, et il n’en vient heureusement qu’assez peu. Il m’est donc assez facile, pour ainsi dire, de me l’approprier ; tout

particulièrement de bon matin, à l'orée du jour, quand toutes les tables ne sont pas encore installées.

Ne s'y arrêtent alors, pour un café ou un sandwich, que quelques ouvriers qui s'apprêtent à rejoindre l'une des usines plus haut. C'est l'heure où j'aime y prendre quelques notes en attendant que les premières lueurs du soleil dorent les hautes branches. J'aime aussi y passer quand les derniers clients qui ont déjeuné s'en vont, en début d'après-midi.

De la relativité des mœurs

Nadina et Sharif, qui paraît nettement plus âgé qu'elle, mais la barbe vieillit les jeunes gens, surtout quand elle est épaisse, ont un rapport plutôt intime. Je ne saurais pourtant quoi en dire de plus. Les relations entre les deux sexes sont ici sensiblement différentes de chez moi. Ils sont déterminés par le mariage. On comprend vite comment : Le mariage donne la place d'une personne dans sa vie publique. Il ne se réduit pas à la relation entre un homme et une femme, ni même avec leurs enfants, mais aussi avec les oncles et les tantes, les parents et les beaux-parents, les cousins, les neveux… Cela fait beaucoup de monde, et c'est diablement sérieux. Ceci ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de relations amoureuses extra-conjugales. Elles sont discrètes, bien sûr, mais qu'on ne s'y trompe pas, leur discrétion dépend moins des amants que de leur entourage même. Tout le monde s'en fout, ou feint de s'en foutre, je ne sais pas.

« Comprends bien une chose » m'a expliqué Sint, que j'interrogeais à ce propos. « Quand un homme te présente sa femme, ce n'est pas pour que tu les imagines copuler. Ils copulent probablement, mais ce n'est pas ce qui nourrit ton imagination. Il te renseigne sur sa famille, aussi, peut-être seulement par politesse, tu lui en demanderas des nouvelles en le croisant. Que t'apprendrait celui qui te présenterait son amante ? »

« Le type de relation qu'ils entretiennent, je pense. – Crois-tu ? La diversité des relations qu'entretiennent les êtres entre eux est bien plus subtile. Il ne t'en apprend rien. Il ne te laisse même pas deviner l'importance qu'elle a à ses yeux. – Nul n'a pourtant envie de vivre en cachant ses relations. – Les cacher ? Mais tu ne saurais même pas quoi montrer. Caches-tu tes relations ? Cachons-nous les nôtres ? Tout notre entourage sait que nous avons passé plusieurs jours dans une maison passablement petite dans la montagne, que nous nous voyons presque tous les jours, et que tu dors souvent chez moi. Chacun sait donc en conclure

que nous sommes proches, mais qu'a-t-il besoin de savoir ou d'imaginer ce que nous ferions ou pas ensemble de nos corps ? Qui cela pourrait-il intéresser ? »

Elle m'expliquait ainsi la discrétion particulière des gens d'ici. Au fond, ce n'est même pas de la discrétion, c'est de l'indifférence, non pas sur ce qui concerne la puissance des liens qui se nouent parfois entre les êtres, au contraire ; une indifférence en ce qui concerne seulement la nature corporelle ou pas de ces liens. « Cette dimension corporelle me paraît pourtant d'une importance considérable, telle qu'on aimerait parfois ne pas la garder sous le boisseau. – Non, c'est une illusion. Elle est, par sa nature même, sous le sceau du secret, même pour un couple légitime ; ce n'est d'ailleurs pas ce qu'il rend public. »

« Ces rapports corporels n'exigent même pas toujours des relations si fortes, continue Sint. – Peut-être, mais souvent ils en sont les prémices. – Ce qui ne leur donne pas plus d'importance pour ceux qui ne les ont pas partagés. » Une telle façon de voir est déroutante quand on n'y est pas habitué. Quand on y songe, ça donne vraiment à réfléchir.

Le 4 août

– Sint n'a pas tout à fait raison, m'explique Sharif. Des confidences entre amis proches ne sont pas déplacées. Ce sont des choses qui se font. Peut-être cela nous arrive-t-il plus souvent que chez vous. « Elle est mon soleil, elle est l'air que je respire… » – Soit, mais il n'y a rien de particulièrement corporel dans les paroles que tu me cites. – Ce n'est pas non plus exclu : « Son regard est comme un océan où tous mes sens se noient ; sa voix fait battre mes tempes… – …? – Ne feins pas d'ignorer que rien n'est plus corporellement érotique qu'une voix et un regard ; cela parce qu'ils sont l'émanation du corps tout entier et qu'ils sont adressés.

Je crois finalement que Sint a raison, nous n'avons que bien peu à dire. En fait de confidences, je crois que ce sont surtout nos yeux et notre voix qui les font.

Jours de pluie

Le 5 août, La pluie est arrivée

La pluie est arrivée. « Nous sommes en août, elle ne va plus tarder », répondait-on à mes inquiétudes sur les possibles conséquences de la sécheresse.

La pluie est arrivée sans retard, et plutôt à l'avance. Elle ne fut pas diluvienne, mais suffisamment forte pour grossir les cours d'eau. Je suis rentré exprès chez moi pour entendre la rivière près du barrage. Le niveau a monté aussi devant les baraques de bois, le niveau d'eau, et son niveau sonore.

Fini les dorures du jour qui se répandent infiniment lentement sur les ramures. Mais que les nuages sont beaux, si proches qu'on s'y sent parfois dedans, si gonflés d'humidité et de saveurs, si frais aussi ! La température et la durée du jour avaient chauffé les appartements, si bien qu'on en laissait les fenêtres fermées. Voilà qu'on les ouvre maintenant quand la direction de la pluie le permet.

Peut-être était-ce le temps, peut-être était-ce mes dernières conversations, quelqu'un m'a livré des confidences sur son amour. Non, je ne dirai pas qui. Peut-être était-ce Sharif, ou peut-être moi-même, mais peut-être bien d'autres. Je ne trahirai pas l'auteur. Je commence à entretenir ici des relations qui autorisent des confidences. D'ailleurs, il n'est pas exclu qu'on se confie plus volontiers à un étranger attentif, plus détaché par la force des choses. Non, on ne saura pas qui.

L'amant disait : « Je lis parfois dans ses yeux un tel abandon à moi, un tel bonheur de m'appartenir tout entière, que j'en ressens un vertige, une extase, et même parfois un effroi au point que j'en tremble. »

Sharif avait raison, oui. Ces paroles transmettaient une forte émotion corporelle que j'ai ressentie intensément. Je l'ai ressentie d'autant plus fortement qu'elle s'était immédiatement détachée de mon confident autant que de sa compagne. Elle était comme un rappel, une mémoire, telle qu'évoque souvent Socrate dans de nombreux dialogues platoniciens.

Conversation avec Nadina

« Le temps est bon pour la pêche. Ne pêches-tu jamais ? », me demande Nadina pendant que nous parcourons à nouveau le chemin dans la forêt, que j'avais emprunté lundi avec Sharif. « Non. Jamais seul du moins. Je ne suis pas encore assez retraité pour cela. »

Elle rit. « La pêche ici n'est pas particulièrement recommandée aux retraités quand il a plu en montagne. Tu as vu à quoi ressemblent les rives des cours d'eau depuis hier ? »

Elle a raison. Des gerbes d'écume tourbillonnante cachent maintenant des rochers sur lesquels on grimpait à pied sec. Des branches cassées se sont amassées en barrages improvisés, des plages recouvertes d'un sable légèrement granuleux sont devenues bourbeuses.

Je ne sais pourquoi, elle m'a parlé d'Arthur Schopenhauer.

« Après avoir écrit *le Monde comme volonté et comme représentation*, Schopenhauer a traversé une profonde dépression », avait-elle commencé. « Il l'expliquait lui-même en disant qu'il avait oublié qui il était. Il s'était pris pour un professeur d'université qui ne parvenait pas à obtenir une titularisation, et il avait oublié qu'il était l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*. Il disait que ce dernier aurait été bien moins affecté par de telles déconvenues. »

« C'est une intéressante expérience qu'il partageait alors. Il nous arrive à tous parfois de nous oublier, » dis-je. « Je n'ai jamais su par quel bout prendre Schopenhauer ; à l'évidence, faute de pouvoir le rattacher à un courant de pensée. »

« C'est vrai », approuve Nadina. « Il ne fut pas ignoré de son vivant ni après sa mort, mais son œuvre ne fut pas prolongée, ni même sérieusement critiquée. On identifie son influence plutôt chez quelques écrivains. Marcel Proust en a tiré peut-être le meilleur profit pour ce qui est du fonctionnement inconscient de la pensée. Curieusement, les Surréalistes les ont ignorés tous les deux. J'ai vérifié. Sigmund Freud a fait référence à Schopenhauer, mais s'il va plus loin, grâce à ses expériences cliniques et son *Analyse des rêves*, il reste souvent en de-ça de quelques intuitions. »

« Le philosophe qui me semble résonner le plus étrangement avec lui est Alfred Whitehead. » Nadina paraît surprise de mes propos : « Schopenhauer s'inscrit nettement dans le prolongement et le

dépassement du Kantisme, alors que je vois plutôt Whitehead dans une tradition empiriste », s'étonne-t-elle.

« Je ne dirai pas le contraire, mais il y a d'étonnants croisements entre les deux, notamment sur la notion de représentation : *presentation* chez l'un, et *Verstellung* chez l'autre. La traduction française de ces deux termes par "représentation" est contestable, et notoirement contestée pour Whitehead. Le préfixe "re", en effet, ne s'accorde pas bien avec l'idée d'immédiatetés qui lui est inhérente, et l'on préfère "présentation". La même raison serait pourtant tout aussi valable pour Schopenhauer. Lui-même n'a pas contesté les traductions de ses ouvrages, alors qu'il parlait très bien le français et aurait pu les faire lui-même. »

« J'ai accepté "présentation" pour mes propres traductions de Whitehead, car le terme est à peu près unanimement admis par les traducteurs, mais il ne me plaît pas. Dans cette acception, "présentation" n'est pas du français. J'avais d'abord cherché du côté de l'*intuitio* de Descartes. »

« Ces imprécisions de traduction font souvent paraître plus éloignés qu'ils ne sont des cheminements de pensées, ou au contraire, entretiennent l'illusion que des auteurs parleraient bien de mêmes choses. » À ce moment précis, j'ai craint de devenir ennuyeux, et j'ai tourné le regard vers mon interlocutrice. Elle m'écoutait en silence, paraissant plutôt passionnée, et elle n'a cessé de me questionner.

Elle n'est pas ignorante de l'influence des antiques pensées indiennes sur Schopenhauer, dont il ne faisait d'ailleurs pas mystère, sans davantage les expliciter, étranger aux postures d'un orientaliste. Ces philosophies anciennes jouaient un peu pour lui un rôle similaire à celui de la philosophie grecque chez les universitaires normaux. Non, il ne cherchait pas à les faire connaître ni comprendre ; il y trouvait des points d'appui pour sa propre pensée, qui pouvaient passer inaperçus, ou paraître anecdotiques à une lecture peu attentive. « Je connais mal Schopenhauer, » ai-je avoué, « mais beaucoup mieux Whitehead chez qui j'ai trouvé de semblables points d'appui, plus discrets encore. »

Le 6 août

Mon chapeau fait merveille quand il pleut. Il n'est pas désagréable de marcher sous la pluie quand on est bien chaussé. Avoir les cheveux

trempés ne me dérange pas, ce sont les gouttes sur les lunettes qui m'ennuient. Mon chapeau m'en protège.

Je l'avais acheté pour le soleil, et je ne l'utilise pas beaucoup. En effet, qu'en fait-on lorsqu'on n'est plus au soleil ? Un chapeau est vite encombrant, c'est pourquoi je n'en porte jamais. Mes cheveux moyennement longs protègent bien assez mon crâne.

Je l'ai mis ce matin pour aller prendre le café devant le lac. Il pleuvait. Je me suis installé dans le premier bar, le premier sur la droite en arrivant. C'est celui que je préfère, à cause de sa vue dégagée sur l'autre rive, et sur le chemin par lequel les gens viennent. Je n'aime pas être surpris quand j'écris, être surpris avant la fin d'une phrase.

Aussitôt que j'en fus capable, j'ai trouvé un plaisir intense à écrire : construire mes phrases, les recomposer, rechercher le mot le mieux approprié. C'est comme un jeu, et je m'y livre parfois même quand je n'ai rien à dire, comme je suis en train de le prouver.

Ce soir

On trouve beaucoup d'escaliers dans la ville, parfois d'étroits passages entre deux ruelles, parfois, au contraire, très larges, des boulevards en escaliers. Parfois, ils sont couverts entre deux rues, ou conduisant encore vers une petite place dont on sort par d'autres escaliers, comme dans ce lieu si particulier où j'ai été introduit ce soir.

Ce n'est pas un lieu où n'importe qui entrerait. J'étais accompagné de mes amis, Sint, Sharif, Nadina, et deux autres dont je dirai peut-être davantage plus tard.

Il y a un bassin sur la place, un simple bassin de pierre rectangulaire, dont l'eau sort d'une tête de serpent en bronze, et coule par une rigole taillée sur le côté opposé jusqu'à une grille dans la chaussée.

À Dirac

Le 7 août, hier soir

La salle, légèrement au-dessous du niveau de la chaussée, dans laquelle on entre en descendant un escalier, est agréablement éclairée par de fausses fenêtres. À travers leurs vitres dépolies, de fortes lampes imitent parfaitement la lumière naturelle. La grande salle est divisée en deux par un système de portes-fenêtres sur glissières.

La partie du fond était inoccupée à notre arrivée. Des tables de tapissier y étaient installées côte à côte, avec quelques chaises autour. D'autres chaises demeuraient entassées dans les coins. Une part de l'assistance se massait autour du bar à gauche de l'escalier d'entrée. Nous serrâmes des mains, chacun disant son nom que je m'empressais bien sûr d'oublier. D'autres étaient déjà assis à de petites tables, certaines basses avec des fauteuils-divans, à consommer diverses boissons, du thé surtout, semblait-il.

J'hésitais à suivre mes amis de table en table serrer des mains. Je le fis cependant, disant chaque fois mon nom que chacun s'empressait lui aussi d'oublier. Je parlais avec mes amis en français, mais presque toutes l'assistance était anglophone, et je pus participer à des conversations. Nous avions tous amené à boire et à manger. Les victuailles et les boissons s'entassaient sur le bar, parmi les verres, les assiettes, les théières et les coupes, et l'eau qui avait versé, car on pratique ici l'arrosage du thé à haute altitude.

À un moment, une bonne part des hommes et des femmes présents – il y avait surtout des hommes – se sont déplacés lentement vers l'autre salle. Sharif et Nadina, ainsi que Shimoun et Sanpan les ont suivis. Sint et moi sommes restés à notre table, continuant la conversation avec trois barbus très férus sur les algorithmes des programmes de traduction. Heureusement, si je maîtrise l'anglais un peu vieilli de Locke, Shakespeare ou Bacon, je suis assez à l'aise aussi avec l'anglais technologique et mathématique.

Nous avons parlé jusqu'à plus de minuit en dégustant des insectes grillés accompagnés d'un bon vin du pays ; sauterelles ramenées par nous

du chalet de Sint, larves diverses, idéales pour ce genre d'occasion. Nous sommes restés ensemble jusqu'à ce que la salle d'à-côté se soit vidée, et les derniers groupes, dispersés. « Finalement, c'était quoi ? » ai-je demandé à Sint en rentrant avec elle.

Le 8 août, j'aime voir à ma manière

Je viens de griffonner un plan grossier de Dirac. Quand je l'ai eu fini, je me suis rendu compte qu'il était incliné et renversé par rapport aux points cardinaux : le Nord en bas à droite, et le Sud en haut à gauche. C'est très curieusement ainsi, si je m'interroge, que je me figure la topologie du site. Ne me sort pourtant jamais de l'esprit d'où le soleil se lève ni vers où il se couche.

Inclinée ainsi, ma carte entre mieux dans le format A5 de mon carnet, bien sûr, mais j'aurais pu simplement l'incliner et non la renverser. Sans doute est-ce à cause de l'orientation de ma table. Je faisais face au Sud.

C'est ainsi que je m'installe chez moi. Quand j'ouvre une carte sur mon ordinateur, elle est retournée. Je note que je m'installe aussi dans la même direction chez Sint. En y songeant, je note encore que j'ai tendance à choisir les bars où j'aime m'attabler, à cause de l'orientation de leurs tables et de leur devanture.

Je remarque que j'ai un fort penchant pour m'installer face au Sud. J'ai tendance à me placer ainsi, face au soleil, même si je demeure à l'ombre ; ou face à la lune la nuit, qui mérite bien une telle attention. Je ne l'avais encore jamais remarqué.

C'est donc ainsi que je me situe dans l'espace. Je comprends mal d'ailleurs cette sotte coutume sans fondement, qui place le Nord en haut. Je dois toujours interpréter à l'envers la direction du vent quand je regarde une carte météo.

Le 9 août, les clubs

À Dirac, on trouve de nombreux clubs, comme celui où m'ont entraîné mes amis. Je ne vois pas comment les appeler autrement. On pourrait entendre « club » dans le sens où le mot fut d'abord employé en Angleterre, puis en France sur la lancée, aux temps révolutionnaires. Ce ne sont pourtant pas des clubs partisans, où tous les membres devraient partager de communes analyses ou poursuivre des objectifs identiques. Ce sont plutôt des groupes de réflexion et de formation.

Régulièrement, l’un des membres, ou celui d’un autre club, vient donner une conférence, ou un cours, ou animer un atelier sur les sujets les plus divers. On n’est pas obligé de les suivre, on peut continuer à bavarder à part dans l’autre salle, comme nous l’avons fait avant-hier.

Il est possible de se rendre au club à n’importe quelle heure, du moment que quelqu’un nous ouvre, ou que nous fassions nous-mêmes partie des rares possesseurs des clés. On peut y travailler, converser… On est invité seulement à ne pas encombrer le lieu pour de simples bavardages amicaux qui se tiendraient aussi bien n’importe où ailleurs. On y aborde des questions techniques et pratiques.

Cela peut aller des luttes entre les grandes nations pour contrôler le système mondial des communications, jusqu’au choix le plus judicieux d’un système d’exploitation pour contrôler les siennes. J’évoque ces sujets parce qu’ils sont particulièrement stratégiques dans l’époque, mais ils s’étendent aussi parfois dans des champs bien différents, comme me l’a expliqué Sint. « Récemment, une rencontre exposait l’actualité des problèmes linguistiques et nationaux à la lumière des analyses de Joseph Staline et de Mao Tsé-Toung. »

Comme je l’avais remarqué avant-hier, ceux qui fréquentent ces clubs sont des gens très informés, à l’esprit critique et souvent caustique. Celui qui y dirait n’importe quoi sans s’être assuré de sources solides et factuelles provoquerait vite une remarque humoristique, qui, sans être bien méchante à son égard, serait dévastatrice pour ses propos. Aussi les polémiques sont rares, et plus encore les échanges agressifs. Personne ne tient beaucoup à échanger des opinions, à connaître celles des autres, ni à savoir qui partage les siennes. On va plutôt pratiquer cela dans la relative intimité d’un bistrot.

Le 10 août, le Palais de justice

Le plan d’eau devant le Palais de justice est encore un lac qui paraît naturel. On en trouve plusieurs répartis dans la ville. Un lac, un étang avec beaucoup de joncs. Quelques barques y naviguent, mais peu, deux ou trois ; les gens ici ne paraissent pas aimer les efforts inutiles. On peut bien contempler un plan d’eau de la rive, ou s’y tremper un peu. C’est ce que certains font, peu là encore, surtout des enfants ou de très jeunes gens. On préfère s’allonger dans l’herbe qui s’étend généreusement entre quelques taillis.

On trouve dans le parc de vieux et hauts platanes, des cèdres aussi, des saules au bord des rives. C’est un bien agréable lieu pour se détendre une heure près du centre, ou déjeuner dans l’herbe. On y trouve deux buvettes, et deux bars-restaurants avec de grandes terrasses à l’entrée.

Le Palais de Justice est massif. Le grand arceau qui surmonte son entrée principale est soutenu par six colonnes aux chapiteaux doriques. Cette forme incurvée introduit le dôme en verrière de l’arrière-corps, qui éclaire durant le jour une bonne part de l’intérieur du bâtiment. Ce verre de la toiture atténue l’impression de solidité de la construction, qui serait sinon excessive, entretenant le sentiment d’une justice implacable. Le palais a dû être construit, au plus tôt, à la fin du dix-neuvième siècle.

À l’une des buvettes, on peut prendre le café presque les pieds dans l’eau, ce n’est qu’une image. La rive a été consolidée par une rangée de pierres plates plantées à la verticale pour retenir la terre à une hauteur suffisante pour qu’elle ne soit pas humide. Une pergola et quelques arbustes entretiennent une ombre et une fraîcheur agréables. On a de là une excellente vue sur le palais, ni trop proche ni trop lointaine, avec son reflet parfaitement symétrique dans le lac.

Il me plaît finalement ce bâtiment dont je me demande où l’architecte est allé chercher ces formes que je ne retrouve dans aucune civilisation. C’est en face de lui que je me suis attablé.

J’ai dit à Sint en partant que j’emportais ses notes pour les lire au Jardin zoologique, dans ce genre de lapsus dont j’ai le secret

Moments à Dirac

Le 11 août, les moments

Sint : Tu me sembles un peu déprimé aujourd'hui. Moi : Ce sont les nouvelles du monde. Sint : Quelles nouvelles pourraient bien provoquer cet effet aujourd'hui, que d'autres n'auraient pas provoqué hier ?

Je ris. Elle a raison, rien ne s'est passé de nature à bouleverser le cours des choses qui, comme d'habitude, va mollement. Il advient des instants pourtant où tout se retourne brusquement. Je ne fais pas allusion à des événements extraordinaires : nous faisons de telles expériences tous les jours.

Chaque matin, le jour se lève ; il se lève très lentement. On peut bien l'attendre avec impatience, jamais il ne se presse. De longues dizaines de minutes s'écoulent entre les premières lueurs de l'aube et le grand jour.

Si l'on a loupé le point du jour, on peut refaire la même expérience le soir venu. À un moment, il fait grand jour, et à un autre, il fait nuit. Il n'est pas la peine de faire de longs voyages pour connaître cela.

Il n'y a pas un instant spécifique où le jour passe à la nuit ; ni la nuit, au jour. C'est un changement continu d'une grande lenteur. Et à un moment pourtant, on doit bien dire : « Il fait nuit maintenant » ; ou : « Le jour s'est levé ».

Le 12 août, Rayan

Je viens souvent faire la cuisine chez Sint. Dans son jardin, j'ai même fait pousser un plan de tomates. Elles y faisaient cruellement défaut. Je lui fais des plats de chez moi, avec beaucoup d'huile d'olive et de l'ail.

On trouve une fameuse huile d'olive ici. Elle vient de quelques centaines de kilomètres plus bas dans la plaine, où l'olivier ne s'acclimate pas trop mal à la relative rigueur des hivers. L'olivier a surtout besoin de soleil et de sécheresse, et surtout pas trop de gel.

On y élève aussi de fameux vins. On en a toujours fait, même à l'époque où les préceptes de l'islam étaient bien davantage pris au sérieux ; et bien avant, naturellement. De toute façon, l'islam ne représente que la plus forte minorité religieuse du pays, et il est tellement divers.

Nous sommes partis en voiture hier visiter quelques vignobles et quelques coopératives bien plus bas sur les rives de la Garous. Sint y a un cousin viticulteur, Rayan, un barbu de mon âge, tout de blanc habillé d'un solide coton, mais à la barbe et aux cheveux moins blanchis que les miens. Il porte une veste de chasse noire, et un chapeau semblable au mien mais noir lui aussi. Il a la peau plus cuivrée encore que celle de Sint, qui ne passe pas ses journées dans les vignes.

Rayan nous a accompagnés, et plus que cela même, introduits dans nos visites et nos dégustations. Il semblait ravi de me connaître. « Je n'ai jamais vu Sintayia aussi épanouie », m'a-t-il dit. « Elle n'a pas encore parlé une seule fois de son travail. »

« C'est parce qu'elle est en congés », lui ai-je répondu. « Syntaya n'est jamais en congés », m'a-t-il renvoyé. « C'est toi qui l'a mise en congés. » Rayan a fait lui aussi quelques études dans ses jeunes années. Il avait préparé une thèse de maîtrise sur Charles Sanders Peirce, le père du Pragmatisme. « Sais-tu », m'a-t-il demandé, « que Peirce était allé étudier l'œnologie en France dans les années mille-huit-cents-cinquante ? »

« Tu parles si je le sais ! C'est à l'époque où il a écrit sa série d'articles en français, les premiers textes que j'ai lus de lui. »

Nous avons bavardé longtemps au dîner sur les remarques de Peirce à propos du langage du vin ; sur la façon dont on en parle, la très intéressante façon dont on le décrit, mais aussi sur la façon dont les goûts eux aussi sont articulés comme un langage.

« Vous devriez tous les deux venir parler de ça à l'université, et faire un atelier de dégustation » a fini par lancer Sint tout de go. « Tu vois Rayan, » dis-je, « même avec moi, Sint ne reste pas en congés bien longtemps.

« Oui, » me répond-il en levant son verre, « mais grâce à ta saine influence, c'est pour introduire le vin à l'université. »

Le 13 août, impressions

Il faisait vraiment très chaud chez Rayan ; une chaleur intense et sèche qui ne donne pas l'envie de se dévêtir, mais de se couvrir davantage, tant elle brûle la peau même à travers une chemise. Même le vent qui souffle toujours dans la région, comme les cyprès penchés en témoignent, ne rafraîchit rien ; il est brûlant.

« Tu as lu *L'Ornement* d'Al Kalby ? » m'a interrogé Rayan. *L'Ornement* est un très ancien texte des premiers temps du Coran. Il est

peu connu. Je l'ai lu attentivement, mais j'en ai tout oublié, si ce n'est qu'il évoquait les flammes de la Géhenne en des termes assez efficacement réalistes, si je ne confonds pas mes souvenirs. Peut-être était-ce la chaleur infernale qui faisait y penser Rayan.

Comment pouvait-il s'imaginer qu'un Français comme moi, même pas musulman, ait pu lire ce livre que personne n'a lu ? Je me souviens pourtant de m'être interrogé sur ce terme d'ornement, tiré d'un verset coranique dont il est le titre, et dont je n'ai jamais totalement percé le sens. Je crois me souvenir que c'était la raison qui m'avait fait ouvrir le livre.

« Ornement » me renvoyait à ce même mot employé par Lucrèce dans son *Natura Rerum*. Le sens de ce mot m'est toujours resté énigmatique. J'avais l'intuition que Lucrèce et Al Kalby parlaient d'une même chose, mais que les mots traduisaient mal. Je ne me souviens plus d'ailleurs des mots exacts employés en latin et en arabe. Certains passages du *Natura Rerum* me sont toujours restés obscurs.

Je ne sais ce que j'ai répondu à Rayan, ni ce qu'il en a dit. J'imagine que nous avons dû passer l'auvent de pierre d'une coopérative vers laquelle nous marchions, et que la fraîcheur des murs et l'arôme des vins ont chassé la pression étouffante de la chaleur avec les idées qu'elle nous avait mises en tête.

Le 14 août, la forteresse

Au-dessus de chez moi, à moins de deux kilomètres sur une crête qui domine la Gamash, l'affluent de la Garous où est construit le barrage tout proche, se dresse une ancienne forteresse. Elle est bien située, au croisement des deux vallées, sur un étroit massif aux parois abruptes, aussi imprenable qu'une fortification de Vauban, dont elle doit être contemporaine, ou plus tardive.

Il n'y avait pas une grande utilité à construire de tels ouvrage avant de disposer de canons suffisamment puissants et précis. Il est vrai cependant que l'Asie disposait jusqu'au dix-septième siècle bien accompli, d'une confortable avance en matière militaire.

J'ai une attirance particulière pour ces architectures de guerre, non parce qu'elles seraient intrinsèquement militaires, mais parce que, de par la nature même de leur fonction, elles épousent les formes géodésiques et les soulignent. Je parle principalement des architectures de l'époque moderne.

En approchant de l’époque contemporaine, elles perdent ce caractère sauvage.

Ces fortifications s’agrippent le plus souvent à des lieux escarpés et sauvages qu’elles magnifient. Comme elles ne laissent pas ignorer leur fonction : apporter la mort dans le camp ennemi, la beauté naturelle et sauvage qu’elles renforcent en acquiert une touche de cruauté.

J’ai cherché à savoir si je pouvais visiter la forteresse. C’est impossible, elle est toujours en service. De nos jours, sa valeur stratégique n’est pas loin d’être nulle, et elle en est réduite à servir de caserne. Maintenant, des images satellitaires et un essaim de drones assureraient bien mieux leurs anciennes fonctions.

Il n’en demeure pas moins que si j’étais moi-même stratège, je ne négligerais pas ces anciennes défenses. Les commandes radio-numériques courent toujours le risque d’être brouillées, détruites, voire de passer sous le contrôle de l’ennemi.

L’efficacité de ces ouvrages de défense, mais aussi d’attaque par leurs pièces d’artillerie, ne sont pas encore définitivement nulles. J’imagine que ceux qui les tiendraient ne seraient pas facile à déloger s’ils étaient déterminés.

Je ne vois pas la forteresse de chez moi. J’adorerais la contempler avant de m’endormir les nuits de lune. Je la vois cependant parfaitement en montant les rues pentues quand je rentre. Avec les rudes hivers, ces rues seraient impraticables les jours de gel si elles n’étaient pas en escaliers, au moins partiellement.

Des cavaliers

Le 16 août, cavaliers dans la ville

Je continue à observer attentivement la libération de l'Afghanistan. Je ne suis pas quotidiennement les événements, ce serait inutile ; je glane le plus souvent avec deux ou trois jours de retard, c'est bien suffisant.

J'avais compris depuis l'été qu'au cours où allaient les choses, Kaboul tomberait avant septembre. J'ai jeté quelques coups d'œil sur des chaînes comme France 24, où l'incompréhension semble complète, même chez certains analystes qui s'étaient montrés parfois plus avisés. On y pêche quelques informations, mais que personne ne se montre capable de cerner et d'articuler en un récit acceptable. Il y transpire seulement un mépris profond des Afghans qui ne facilite pas la compréhension de leurs succès.

À les croire, les questions essentielles concerneraient par exemple le droit des femmes à porter des jupes, ou des jeunes gens à sortir le soir. L'avance des Étudiants semble seulement ralentie par quelques difficultés chez les occupants à vider les lieux assez vite et à effacer quelques-unes de leurs traces, comme si les combattants ne souhaitaient pas se laisser distraire par des escarmouches ou des négociations aussi vaines. Visiblement, tout le pays est déjà tombé, et depuis plus longtemps qu'on le dit à mon avis.

J'ai croisé un détachement de chasseurs alpins montés dans les rues de Dirac. Je dis « chasseurs alpins », car je ne sais pas comment les appeler autrement. On les voit rarement défiler en ville, car les casernes sont situées dans la périphérie d'où ils gagnent directement la campagne, mais cela arrive. Ceux que j'ai vus devaient avoir quitté la forteresse de la Gamash pour remonter les rives de la Garous jusqu'à l'autre sortie de la ville.

Ces unités montées sont probablement les plus efficaces dans ces régions rocheuses et boisées, peu accessibles à tout engin motorisé. Leurs chevaux, petits et robustes, doivent faire merveille sur un tel terrain pour débusquer des unités de guérilla. Je suppose que la libération de l'Afghanistan a mis en éveil l'État-major. On sait qu'un certain nombre de lansquenets ont fui les combats contre les étudiants très loin au-delà de la

frontière. C’est un souci pour les pays limitrophes, et même plus éloignés ; chacun préférant sûrement ne pas trop regarder s’ils traversent leur territoire pour se déplacer chez un voisin.

Les lansquenets, c’est ainsi que nous appelons ces brigades plus ou moins mercenaires, toujours susceptibles de changer d’employeur. Partis sans doute au début pour se battre au nom de causes auxquelles ils croyaient, mais contraints au fil des aléas à devoir assurer leur intendance contre tous les compromis, mettant côte à côte d’anciens ennemis, opposant d’anciens compagnons.

Le 17 août, missiles légers

Les petits détachements montés que j’ai croisés dans les rues de Dirac sont toujours suivis d’un ou deux mulets portant des lance-missiles et leurs munitions. Ce sont des armes légères et faciles à utiliser, probablement des Strala ou des Iglas russes du début du siècle, peut-être des HN-5 chinois ; je n’y connais pas grand-chose. Ils sont bien suffisants pour de telles unités, et capables de les débarrasser d’un avion volant à basse altitude, et à plus forte raison d’un hélicoptère. Ils ne sont pas plus gros qu’une ancienne arquebuse, et sans doute moins lourds ; quant aux missiles eux-mêmes, un homme en transporterait sans peine plusieurs sur son dos.

Les Afghans ont gagné la guerre, ils doivent maintenant gagner la paix. Ce ne sera pas le plus facile, et leurs ennemis semblent décidés à leur rendre cette issue aussi impossible qu’ils pensaient être leur victoire, notamment en bloquant tous leurs avoirs à l’étranger. Ils souhaiteraient probablement une catastrophe comme au Cambodge. Que ce soit improbable ne signifie pas que la tâche sera facile.

Je vois là la principale raison pour laquelle la libération s’est faite à marche forcée ; il y avait urgence à prendre les occupants de court. Le pays doit être ravitaillé et organisé au plus vite. Mon petit doigt me dit que la diplomatie chinoise a mis tout son poids pour en arriver là. Elle tient plus que quiconque à ce que le pays ne sombre pas dans le chaos.

Nous ne sommes plus en mille-neuf-cent-soixante-quinze. La Chine a de gros atouts pour que ce soit possible. Le premier est que les Afghans le savent, et qu’elle a donc leur confiance. Le second est qu’elle a beaucoup d’amis dans la région qui lui accordent aussi leur confiance ; le troisième est qu’elle a acquis assez de puissance pour accréditer cette confiance.

Tout cela ne ressemble pas moins à une aventure aux contours imprécis. Personnellement, je ferais moi aussi plutôt confiance à l'esprit chinois pour s'y lancer sans chercher à forcer les faits ni à les plier à leurs fantaisies passagères, et c'est peut-être le quatrième et principal atout de la Chine.

En glanant mes informations, j'ai noté avec curiosité que les régions du pays où la résistance est aujourd'hui la plus forte sont précisément celles où les Étudiants avaient été repoussés au vingtième siècle, et connu leurs pires revers. Voilà qui donne à réfléchir.

Le 18 août, le fil à couper le beurre

Sint possède un petit appareil qui ne cesse de me fasciner depuis que je fréquente son foyer : un aspirateur robot. Une fois qu'on a conçu l'aspirateur, il est très simple de le doter de deux petites roues motrices qui le propulsent en avant, et d'un petit châssis pivotant qui les soutient, leur permettant de braquer légèrement. Le robot est alors capable de se sortir de toutes les situations dans lesquelles il ne manque pas de s'enfermer, sans aucune intervention extérieure.

L'objet est tout aussi admirable qu'il est d'une simplicité confondante. Je ne manque jamais de le contempler longuement quand Sint le met en service. « Si tu restes planté à le regarder », me fait-elle remarquer non sans pertinence, « tu irais plus vite avec un balai. »

Il m'évoque la condition du vivant, toujours condamné à trouver sa route dans un environnement dont il ne perçoit pas l'exacte topologie, sans davantage savoir précisément le but qu'il poursuit. Il nettoie ainsi minutieusement une pièce sans en avoir, bien sûr, la moindre intention. Comment ne pas demeurer admiratif à regarder le petit objet triompher, avec ce qui ressemblerait à du courage, de tous les obstacles mobiliers.

Nous sommes bien loin pourtant des systèmes électroniques et de l'Intelligence artificielle ; pas de puce intégrée, pas de carte-mère, deux commandes seulement, avancer et tourner, purement mécaniques, auxquelles suffisent un moteur électrique, une fine courroie d'entraînement et deux ou trois petites roues dentées en plastique. Un niveau technologique à peine supérieur au fil à couper le beurre.

Je l'ai bien observé, car j'ai dû le démonter. Un cheveu avait malencontreusement bloqué le châssis des roues, qui tournait sur lui-même, obligeant l'appareil à faire de même. Sint l'avait cru définitivement

cassé. La seule difficulté consistait à ne pas briser les petites pièces de plastique en les démontant.

Le 18 août, boulevard du Vent des Cimes

J’ai fait une pose sur le très beau boulevard du Vent des Cimes (je traduis le nom que je ne retiendrai jamais dans la langue locale). C’est encore un boulevard principalement en escaliers, avec de nombreux bancs et des arbres qui poussent dans de larges carrés de terre retenue par d’épais et bas murets de pierre, où des racines courent parmi du gazon et des fleurs.

Les arbres sont des tilleuls qui ne sentent plus rien maintenant, mais dont les fleurs répandaient encore leur agréable parfum quand je suis arrivé à Dirac. J’ai commandé un café dans un petit bar en m’installant à l’une des tables de bois devant la porte. Le boulevard a un faible dénivelé qui permet de larges à-plats entre les marches.

Un jeune officier est venu s’asseoir à la table d’à-côté pour déguster un thé à la menthe. J’ai vu à ses bottes qu’il était des unités montées, et je n’ai pu me retenir de l’interroger. J’ai essayé l’anglais, il le comprenait. « Je vois beaucoup vos unités patrouiller ces derniers jours. Craignez-vous des infiltrations rebelles ? »

« Non, nous surveillons les départs de feu, et repérons les lieux les plus à risque », m’a-t-il répondu sur un ton des plus naturels. « La sécheresse a été redoutable cette année, »

« Et vous combattez le feu avec des missiles sol-air ? » n’ai-je su me retenir d’ajouter. « Non bien sûr, mais nous pouvons en même temps poursuivre nos entraînements habituels », m’a-t-il rassuré sur le même ton. « Évidemment », ai-je fait sur un ton toujours identique. Il a souri, moi aussi.

Shimoun et Sanpan

Le 19 août, Shimoun

– Réfléchis, si les forces de défense voulaient nous cacher qu'il y ait un risque que des mercenaires s'introduisent dans la région, m'explique Shimoun d'une voix amicale, ils commenceraient par ne pas circuler en ville avec des missiles portables. Là, on nous signifie seulement que nous ne devons pas en faire des gorges chaudes ni s'exciter les uns les autres à ce propos. Nous savons tous, et nous n'avons rien à en dire de plus. Il ne se passe rien et il ne se passera probablement rien. Ceux qui en ont la charge veillent seulement au grain.

– D'accord Shimoun, dis-je amusé. J'avais déjà compris l'officier que j'ai rencontré. Je ne dirai rien à personne. Bouche cousue, promis.

– Ne fais pas le mariole, comme si les autres, moins intelligents que toi, n'en seraient pas venus aux mêmes conclusions. Nous savons tous que les risques sont insignifiants, alors qu'en dire ? Les ressasser jusqu'à les monter en épingle ? C'est la réponse que t'a faite l'officier, et il ne se moquait pas du tout de toi.

– Shimoun, je suis stupéfait par ton niveau de langue. Tes propos sont chargés de locutions idiomatiques peu courantes. Il y a des années que je n'avais plus entendu dire « mariole ».

Shimoun est un homme plutôt retenu, timide même, maigre et de petite taille, les cheveux et la barbiche un peu blanchis, et des lunettes rondes sur les yeux. C'est un homme qui n'attire pas l'attention, au point que je n'avais encore rien trouvé à écrire de lui dans mon journal, bien qu'il compte parmi les premiers de ses proches que Sint m'ait présentés.

Pourtant, si l'on s'attarde à le connaître, il est des plus savants et des plus avisés, et il a, sans y paraître, une forte influence chez ceux qui le côtoient. Depuis bientôt une saison, j'ai appris à être attentif à ses jugements, notamment à propos de ce que je prépare pour notre séminaire. Shimoun est un ami des plus précieux pour quelqu'un comme moi dont souvent l'imagination s'emballe et tend à me faire croire ce que je ne sais pas. J'ai souvent besoin qu'on me corrige, même si l'imagination, je le

sais, permet de saisir des pans du réel peu accessibles à la raison. Shimoun s'occupe du département de logique expérimentale à l'Université de Dirac.

Le 20 août, Sanpan

« Wittgenstein s'est moqué de Poincaré qui soutenait que la langue française permet d'énoncer les mots dans l'ordre où on les pense », dit Sanpan. « Wittgenstein ne connaissait probablement pas le français. En anglais, la valeur grammaticale de chaque mot est fortement déterminée par la place qu'il occupe dans la phrase, et elle l'est devenue toujours plus au fil du temps. Au dix-septième siècle, on aurait pu encore dire "I gave a book to Paul". »

« La grammaire française offre une plus grande souplesse. Songe au dialogue du *Bourgeois Gentilhomme* sur la lettre à la comtesse. Ce qui ne manque pas parfois de dérouter les correcteurs grammaticaux. » Sanpan est un collègue de Shimoun au département de logique expérimentale. Lui aussi est un bon connaisseur de la langue française.

« Je t'accorde que cela peut donner plus de liberté au mouvement de la pensée », dis-je en réponse. « Malheureusement, cette liberté se paye souvent d'un excès d'adverbes, de pronoms relatifs et de chevilles diverses qui n'apportent que lourdeur. »

Sanpan a des traits nettement asiatiques. Il porte une fine barbe impeccablement taillée, très noire comme ses cheveux, bien qu'il ait probablement passé la cinquantaine. Il ne quitte presque jamais son chapeau de cuir, coupé un peu comme le mien, mais noir lui aussi. Pas très grand, mais de bonne carrure, il dégage une impression d'énergie. Shimoun et lui sont très liés.

« Mais le français a des déclinaisons », répond-il à la sotte remarque que je viens d'ajouter, que le français en manquerait. « Tu devais vouloir dire qu'elles sont muettes ; mais elles ne le sont pas. Elles se prononcent dans les liaisons. Celles-ci n'ont pas une importance grammaticale moindre que les déclinaisons de l'arabe, du latin ou de l'allemand. Parfois, on ne peut pas les prononcer, mais le plus souvent, oui, et cela suffit. »

« Je t'accorde », ajoute-t-il, « que les liaisons sont généralement négligées dans l'enseignement du français. On tient les déclinaisons pour des indications grammaticales purement scripturales. Non, elles sont phonétiques, sonores, tout autant que les voyelles de l'arabe. Tu as peut-être lu la *Grammaire* d'Al Fârâbî? Tout repose sur elles. Les consonnes

sont paradigmatiques comme les voyelles sont syntagmatiques. Deux, trois ou quatre consonnes définissent un paradigme, le vocaliser est immédiatement lui donner une fonction syntaxique. »

« C'est vrai, et j'ai lu Al Fârâbî, dont la *Grammaire* m'a fait faire des progrès inattendus en m'introduisant dans la logique intime de l'arabe. J'ai hélas cherché en vain ses écrits sur la musique, dont ceux sur les langues me faisaient entrevoir l'intérêt. »

« J'imagine que c'est pour ne pas se tromper », ajouté-je, « que beaucoup de locuteurs de l'arabe avalent souvent les voyelles quand ils parlent, au risque de laisser croire que l'arabe ne possède que des consonnes. Les imprimés aussi prennent l'habitude de les ignorer, comme si tout le monde les connaissait assez. Moi pas. Alors, ne sachant quelle voyelle choisir, moi aussi je les avale. »

« Il est seulement plus commode de ne pas les noter pour être plus rapide quand on écrit à main levée, » ajoute Sanpan, « mais à force de ne pas les écrire, on finit par ne plus savoir construire des phrases. »

Sanpan, toujours inséparable de son ami Shimoun, nous accompagnait à la soirée où je fus introduit au début du mois, dans ce lieu curieux où l'on entre en descendant quelques marches. C'est là où nous sommes retournés ensemble aujourd'hui, et où nous avons tenu cette conversation, assis près d'une fausse fenêtre, buvant du thé à la menthe sur une table basse.

Le 21 août, pour aller chez Sint

J'aime le chemin qui me conduit chez Sint. La rue qui longe le parc devant le lac commence à ressembler là à une route nationale. Nous n'y sommes plus loin de la sortie de la ville, quoiqu'elle reprenne ses droits un peu plus haut, avec ses petites cités aux rampes métalliques et ses magasins. En face du parc, on trouve surtout des maisons individuelles et leurs jardins, après la station-service, accouplée à l'épicerie. C'est une grande épicerie. On y trouve de délicieux fromages de montagne, des tartes aux fruits rouges comme je n'en avais jamais goûtées ailleurs. Rien de tout cela ne vient de bien loin. On y trouve aussi de la pâte de coing, un peu moins compacte que celle de mon enfance, et qu'on peut à peine saisir entre les doigts, mais aussi savoureuse. On y trouve encore, dans des sachets de papier, des biscuits secs aux pignons de pin.

De nombreuses petites fabriques, à la limite de l'artisanat, réalisent encore des produits de ce genre à Dirac. Sur la route, dès que je commence

à sentir l’odeur de l’essence, l’essence fraîche qui n’a pas encore brûlé, celle de la station-service qui m’annonce l’épicerie, je commence à saliver. J’aime aussi cette odeur de l’essence, prélude à voyages sur des routes de montagne. Bien sûr, je ne mange pas tout de suite. Je porte mes emplettes chez Sint pour le désert, pour le thé, ou lorsque passe quelqu’un, comme hier Shimoun.

Deux cents mètres plus loin, un pont de ciment enjambe un peu profond cours d’eau, celui qui longe la maison de Sint. Il est endigué de solides murs de pierres au croisement de la route, car il lui arrive de devenir tumultueux à la saison des pluies, bien que les dernières avaient à peine fait monter son niveau. Après avoir monté sur trois cents mètres l’allée qui le longe, les digues disparaissent, puis les trottoirs. On arrive bientôt à la grille d’entrée, où quelques saules se penchent sur l’eau. Sint les a plantés, et a fait en sorte qu’ils ne meurent pas de soif, en créant une petite mare artificielle devant la maison. Au rez-de-chaussée, il n’est qu’un garage et la buanderie, où Sint prépare ses bocaux de confitures, ses conserves de fruits, de légumes et d’insectes.

On doit contourner la maison pour atteindre l’entrée du balcon qui en fait le tour jusqu’à l’autre côté, où il rejoint le niveau du terrain. Ombragé par des plantes grimpantes, c’est un lieu idéal pour contempler les nuages qui passent, avec une vue ouverte jusqu’au col de la Garrous. Sur la gauche, on y voit, tout près, le formidable massif de l’Actar ; une masse rocheuse au dénivelé vertigineux, dont la base boisée nous reste cachée.

De la langue au palais

Le 22 août, Sinta

J’écris « Sint », mais nous prononçons « Sinta », enfin la plupart du temps. La langue locale est un lointain dérivé de l’ancien dari. Nous déclinons donc le nom de Sint, comme les autres noms propres ; moi aussi, j’en ai pris l’habitude. Je décline en entendant les autres qui, parfois, déclinent les noms propres même en français. Je vais peut-être continuer dans mon journal. « Sint » est un peu sec en français. Rares sont d’ailleurs les mots où deux consonnes se suivent ici, et ils sont souvent étrangers. Consonne veut dire « sonner avec », et elles doivent bien consonner avec quelque chose.

Quand il n’y a désespérément pas de voyelles entre deux consonnes, on les prononce quand même séparément, en deux syllabes, comme si, en français, elles étaient déparées par un ‘e’, comme dans « bouleversant ». Sinta me l’a expliqué en me lisant et me traduisant des poèmes ; ça n’a justement d’importance que pour la versification.

Néo-laïcité

Il y a une malhonnêteté foncière dans le discours néo-laïque contemporain. Il consiste à légitimer les clercs tout en prétendant leur rogner les ailes, et en le faisant, en effet. Cependant, il met dans le même sac les abbés et les fidèles, comme si ces derniers ne pouvaient en définitive être fidèles qu’aux clercs. Or, c’est bien loin d’être le cas dans l’histoire réelle.

Les plus radicales critiques qui aient visé l’Église romaine ont été formulées par des gens qui, certes, se réclamaient de la laïcité en ce qu’ils opposaient laïcs à clercs, mais qui ne rejetaient ni leur foi, ni les Écritures, ni rien de tel. Ils s’en faisaient au contraire les plus fidèles et les plus radicaux interprètes.

La néo-laïcité les a mis dans le même sac que les clercs, pour ne reconnaître finalement de légitimité qu’à ces derniers. « Surveillez vos ouailles », leur était-il seulement demandé. Et ça a marché en Europe, où ni esprit critique ni spiritualité ne survivent encore dans les églises, même les plus marginales. L’on y tremble devant toute idée de radicalisation,

sans paraître capable de comprendre que toute critique radicale, parce qu'elle est justement radicale, parce qu'elle s'attaque aux racines, tend vers l'universel. C'est bien ce qui s'est passé factuellement en Europe, non ? achève Sinta.

« Oui, oui dis-je, et j'ai toujours gardé une affection pour John Milton, pour les *Diggers* et les *Levellers*, pour Jean Calvin, pour les Camisards, et même pour les pirates des Caraïbes. »

Le 26 août, conflits d'intérêts

« L'expression "conflit d'intérêts" est amusante, me dit Sanpan en brandissant sa petite mais solide hache avec laquelle il coupe les branches arrachées qui ont fait barrage sur le cours d'eau. Il habite un peu au-dessus de chez Sinti, et nous avons entrepris de dégager ensemble les rives encombrées, avant que de prochaines pluies ne provoquent des débordements.

« Conflit d'intérêts ? S'agit-il bien d'intérêts ? » Poursuit-il sans faiblir à la tâche. « L'intérêt d'un homme libre, rationnel et informé, tel que le conçoit la philosophie libérale, qui seul pourrait entrer en conflit avec sa déontologie ? Non. »

Heureusement qu'il est son voisin, car Sinta n'est pas très outillée pour un tel travail, et moi, moins encore. « Je ne suis pas certain », continue-t-il, « que notre homme soit si libre, ni que le conflit concerne ses intérêts d'homme libre et rationnel, ni qu'il soit en situation de les calculer à l'aune de sa déontologie. Notre homme, je le vois seulement subordonné, subordonné toujours à quelque autorité de tutelle. Le monde est fait ainsi : chacun ses tutelles, et il coûte toujours de ne pas se plier aux attentes de ses supérieurs. »

Le dernier coup de hache a suffisamment libéré la grosse branche pour que je la tire sur la rive, lui laissant le temps de souffler. « Et où aboutirions-nous si nous entreprenions de mettre bout à bout tous ces fragments de chaînes, ce réseau sans fin des tutelles ? » Il essuie son front avant de reprendre. « À un suprême pouvoir dont on ne saurait plus de qui ni de quoi ? À des complots qu'ourdiraient ceux qui en sont au bout, au sommet ? Mais il n'y a ni bout ni sommet dans un réseau. »

« Non », reprend-il en levant sa hache, « je vois plutôt une mécanique simple, aussi simple que celle de l'aspirateur robot de Sintan à propos duquel j'ai lu tes réflexions : à peine plus ingénieuse que le fil à couper le

beurre. » Assénant un grand coup qui tranche la branche qu'il a saisie, il conclut : « Conflit d'intérêts ? Tu parles ! Subordination ! Subordination des compétences ! »

Le 27 août, parole et écriture

« On néglige un aspect essentiel des langues », dis-je. « L'énonciation orale et l'énonciation écrite ont des modalités qui leur sont propres, et une relative autonomie. Dans certaines langues, elles se mêlent si intimement qu'on n'en voit plus les distinctions, comme dans l'arabe. Dans d'autres, on aurait l'impression de deux langues distinctes, dont la conjonction pourrait être attribuée au hasard, comme le chinois. »

« Je crois qu'il est très facile de parler japonais, par exemple » intervient Sinta. « C'est une autre histoire que d'apprendre à l'écrire et à le lire. Moi, j'y ai renoncé. » Sinta a invité la fine fleur du séminaire, non pas pour discuter de questions techniques ou théoriques en déjeunant devant le balcon dans le jardin, mais pour goûter mes tomates à la Provençale avec de l'ail et du persil.

« Je ne pense pas que cette remarque précise plus que nécessaire la question soulevée par Jean-Pierre », la reprend Shimoun. « Et je crois qu'il serait pertinent de l'étendre encore davantage, jusqu'aux langues de gestes. Celles-ci ne sont pas aussi anecdotiques qu'on l'imagine d'abord. De nombreux peuples ont conçu des langues de signe élaborées, notamment les Amérindiens et des Lapons. »

Shimoun a interrompu Sintan avec un ton très courtois, comme à son habitude, et la plus grande gentillesse, qui lui est naturelle ; il ne l'a pas moins interrompue. J'aurais été vexé à sa place. Cependant, je le comprends. Les conversations souvent s'égarent ainsi, quand on ne bat pas le fer pendant qu'il est chaud, qu'on laisse virevolter l'idée qui passe. « Tu as raison », intervient Sharif. « Il serait probablement fructueux d'étudier plus profondément ces langages, au moins, pour trianguler la question. »

La cuisine, travail de femme

« Tu ne devrais pas faire la cuisine chez Sinti », me dit Sharif après déjeuner, quand nous nous sommes éloignés pour faire quelques pas le long de la petite rivière. « Et pourquoi diable ? – Parce que la cuisine est le domaine des femmes. Elles y sont chez elles. Elles rangent leurs ustensiles à leur façon. Elles te laisseront peut-être faire, elles se régaleront peut-être

des plats exotiques que tu leur auras préparés, mais tu finiras par les agacer. Tu finiras par mettre le désordre dans leurs affaires, casser le plat auquel elles tenaient, laisser du gras sur la cuisinière. »

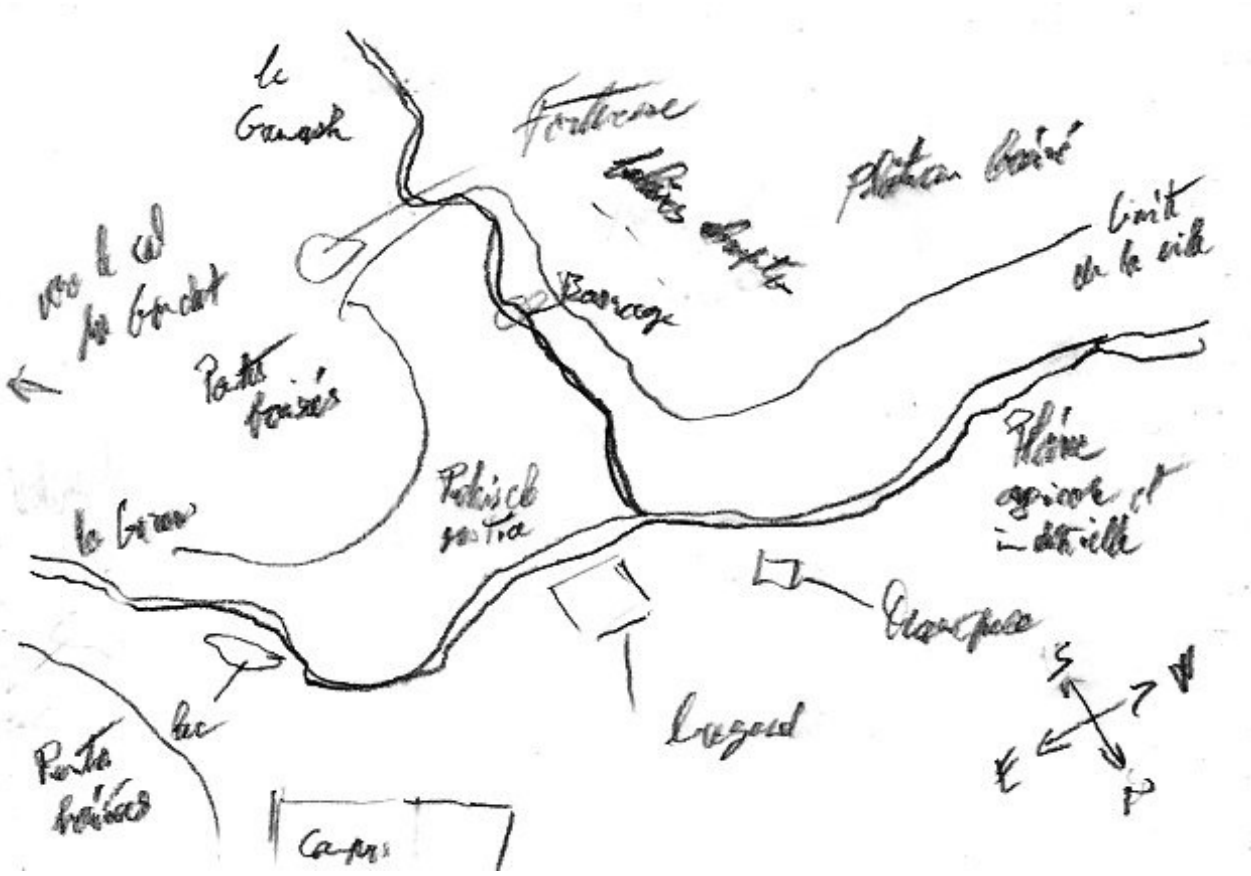
« Tu parles d'expérience ? – Non, je n'en ai jamais pris le risque, mais je le sais. Nous le savons tous. » Nous nous sommes arrêtés à regarder le faible courant dans le lit que nous avons nettoyé hier, Sanpan et moi. « Au début, en t'écoutant », dis-je en m'asseyant sur un rocher, « j'ai pensé que tu traînais de sacrés préjugés pour un homme de ton âge, mais à la réflexion je commence à me dire que tu as peut-être raison. » Sharif s'assoit sur le tronc d'un pin penché : « J'ai raison. Chacun ici te le dira. »

« D'un autre côté », reprends-je, « l'idée me déplaît que les femmes pussent nous interdire les arts culinaires. Seulement consommer ce que l'on serait incapable de produire nous prive, j'en suis convaincu, de la meilleure part de sa jouissance. » Sharif regarde l'eau rêveusement et les montagnes qui s'y reflètent déformées dans le léger courant, comme s'il prenait la pleine meure de ce que je viens de dire. Devant son silence, j'ajoute : « La question se pose peu là d'où je viens, où cuisiner se réduit à glisser un surgelé dans un four micro-ondes. Préparer ce que l'on va manger n'en est pas moins une part capitale du plaisir gustatif. Et ce plaisir ici ne coûte presque rien. D'où je viens, les fruits et les légumes étant déjà utilisés dans la cuisine industrielle ; ceux que l'on trouve à l'état brut sont rares et chers, ou de piètre qualité, ou les deux. »

Je me suis mis moi aussi à regarder le courant qui semble fasciner Sharif. J'en viens moi-même à rêver, à songer comment cette eau, par capillarité, parvient jusqu'aux racines du jardin, à celles des arbres fruitiers, probablement, et bien sûr, des plans de cassis, de framboisiers, de groseilliers qui la bordent. Sharif qui a suivi mon regard me saisit, inquiet, par le bras : « Tu ne songes pas à faire des confitures au moins ? »

Illustrations

Carte de Dirac grossièrement crayonnée



Je viens de griffonner un plan grossier de Dirac. Quand je l’ai eu fini, je me suis rendu compte qu’il était incliné et renversé par rapport aux points cardinaux : le Nord en bas à droite, et le Sud en haut à gauche. C’est très curieusement ainsi, si je m'interroge, que je me figure la topologie du site. Ne me sort pourtant jamais de l’esprit d’où le soleil se lève ni vers où il se couche. (Page 54)

Portrait de Sinti

J’ai dessiné un portrait de Sinta. Je l’ai un peu rajeunie. Si je l’ai faite trop jeune sans le vouloir, je n’allais pas ensuite la vieillir exprès. De toute façon, elle paraît plus jeune que son âge. (Page 169)

Les yeux de Sinti

Sinta a l’œil gauche légèrement plus bridé que le droit, et la pupille droite légèrement plus grande que la gauche. Ça ne se voit pas sans y regarder très attentivement. (Page 99)

Attracteurs étranges

« À mon avis », me suggère Sinta qui a suivi, intéressée, mes commentaires, « cette nouvelle devrait être accompagnée d'une illustration représentant les différents attracteurs : point-col, source, puits, cycle-limite. L'on comprendrait mieux si l'on pouvait se les figurer. » Elle l'était lorsqu'elle fut publiée dans *À travers champs*. Je vais essayer de retrouver l'image, si Sharif veut la mettre sur le site. (Page 317)

Écriture et langage

Le 28 août, l’apparition de l’écriture

« Je connais tes ouvrages, » me dit Sharif. « Je t’ai lu attentivement. » Ses paroles me réjouissent. Je l’ai lu attentivement moi aussi, en anglais évidemment, littérature universitaire oblige. Je lis toujours attentivement les gens que je rencontre et avec lesquels je collabore, ou échange seulement des idées. À quoi bon feindre de repartir à zéro ? On ne repart jamais à zéro, alors autant ne pas perdre en vain un temps précieux ensemble.

« Ta conception qu’il y a deux moments distincts dans l’apparition de l’écriture est décisive. Le premier, antérieur à celui où on la situe habituellement, est le moment de l’inscription dans la seule mémoire. On ressasse des paroles jusqu’à ce qu’on parvienne à les réciter à l’identique, autant que faire se peut ; et naturellement, on les modifie, on les condense, on les améliore pendant ces ressassements, et c’est cela proprement l’écriture, qui se distingue alors de la parole improvisée. Puis on a le second moment, très postérieur, qui est celui de l’apparition de l’auteur. On a l’auteur d’un texte, plus seulement un scribe, un retranscripteur de la parole d’un autre. Tu situes cette apparition et tu la dates du Râmâyana et de son auteur Vâlmîki. »

« Excellent résumé. Je n’aurais pas su faire meilleure synthèse, » l’applaudis-je. Il me félicite aussi : « Tu as évité l’ornière d’en faire la naissance de la poésie seule, mais tu y as vu le plein emploi, enfin, de l’écrit. »

Les travaux de Sharif concernent surtout l’apparition de l’écriture aux marges de la langue seule : écriture mathématique, écriture musicale… Sharif, qui connaît le chinois, a publié une excellente monographie sur la notation de la musique chinoise depuis l’antiquité, et une autre sur l’extrême complexité logarithmique de sa gamme chromatique. Je les ai lues avec une passion désespérée, la seconde surtout, qui atteint les limites de mon entendement.

L’apparition de l’écriture n’est pas terminée

On est peu dérangé par la circulation automobile à Dirac. On en est protégé par les nombreux espaces verts, petits et grands, les fréquents escaliers, les canaux, ruisseaux, cours d’eau, qui ménagent ensemble des lieux plus tranquilles dans lesquels on trouve toujours où s’installer confortablement. Malgré tout, la circulation automobile est faible. Les forts dénivelés de la ville et ses escaliers, ne rendent pourtant pas commode l’usage de vélos ou de trottinettes, même électriques. Comment font les Dirakïn ?

Sharif m’apprend qu’on y pratique assidûment le covoiturage. On peut faire aussi bien de l’auto-stop ; les gens s’arrêtent volontiers. Il y a un site municipal pour le covoiturage. « C’est aussi simple qu’appeler un taxi », m’explique-t-il, « ça fonctionne par SMTP, *simple mail tranfer protocol*. Les adresses de courriel et les numéros de téléphone sont automatiquement convertis en caractères ASCII, ce qui est bien suffisant. »

« Attention », précise-t-il, « je ne dis pas une entreprise : seulement un site que quelqu’un a programmé. De municipal, il n’y a que le lieu qu’il dessert. C’est un site extrêmement simple, une banale base de données avec des entrées par destinations, par lieux de départ, et par horaires. Il n’y a aucun dispositif de traçage, ni de récupérations de données, ni moins encore de paiement. Toi ou moi, aurions su le faire. Encore un fil à couper le beurre, comme tu dirais. »

Cette anecdote nous ramène directement au cœur de notre propos, et à la question que nous nous étions déjà posée chacun de notre côté : à savoir si l’invention de la programmation ne serait pas un troisième moment de l’apparition de l’écriture.

Écriture des nombres et de la musique

Il fallut bien trente siècles entre l’apparition des premiers alphabets, et le moment où l’on commença d’apprendre s’en servir. On en fit d’abord des stèles mémorielles, des formules magiques, des inscriptions pour protéger des mauvais sorts, des contrats et même des codes entiers de lois, et toute autre sorte de sornettes.

Il fallut bien encore vingt siècles pour qu’on s’avise qu’il était nécessaire qu’un nombre significatif d’hommes apprenne à écrire, si l’on attendait plus. Nous espérons qu’il n’en faudra pas autant, ni davantage, pour apprendre à coder. L’écriture commença à être utilisée avec

intelligence pour calculer des nombres, et pour la composition musicale. Le plein emploi de l'écrit vient assurément de telles pratiques. Sharif a aussi écrit une monographie montrant comment les instruments de musique sont structurés acoustiquement comme des langages. Les tablatures des luths, les cordes d'un Koto…, sont autant de tables de logarithmes simplifiées. Le plein emploi de l'écrit, et les progrès des mathématiques, doivent assurément beaucoup à la pratique des instruments de musique.

Sharif travaille régulièrement avec Whu, et ils ont passé de longues heures ensemble quand elle est venue à Dirac. Elle m'avait pourtant accordé déjà beaucoup de temps. « Elle a passé beaucoup de temps avec chacun », m'a-t-il répondu.

« C'est quand même un peu le but quand on se déplace, non ? » a-t-il ajouté, « mais si tu tiens à le savoir, tu l'as fortement impressionnée, surtout par la vétusté de ta demeure, et par ton esprit divaguant »

« Elle a dit ça ? Non, vous avez dû parler chinois ensemble, et tu traduis mal. Whu devait vouloir dire "le pittoresque de ma demeure, et mon esprit vagabond" », disconvins-je. « Oui, c'est une traduction recevable, si elle te plaît davantage », admet Sharif avec son rire coutumier, long et aussi profond que peu sonore ; un rire qui prend sa source dans les yeux.

Un quartier perché

Nous n'étions pas très loin du centre. C'est dans un quartier où la pente des rues commence à forcir considérablement, et où elle rend folle l'architecture. Je le connais bien puisqu'il est sur la route la plus directe entre chez moi et chez Sinti. Il se trouve que ce quartier est aussi à mi-chemin entre chez moi et chez Sharif. C'est pourquoi je lui ai donné rendez-vous à un endroit où j'ai souvent souhaité m'arrêter sans jamais en avoir eu le temps, ni peut-être osé m'y installer seul par crainte de faire tache.

Je ne tenterai même pas de le décrire tant sa structure est compliquée. Des escaliers qui vont de gauche et de droite sans aucune symétrie, des passerelles de ciment et de briques, avec des structures et des rampes métalliques, des murets de pierres entre lesquels poussent des arbustes, ou encore des plantes grasses d'altitude dans les coins secs et ensoleillés, de petites portes aux montants décorés de mosaïque, des bassins étagés…, et

une vue plongeante sur le cœur de la ville et les hautes montagnes en face, le massif de l'Actar et sa paroi vertigineuse.

Cette structure aussi complexe qu'improvisée est comme surmontée par un petit bar, tout petit à l'intérieur, avec des tables basses, des tapis et des poufs, qui s'ouvre sur une terrasse, pas bien grande elle non plus, comme un balcon dans le vide, fermée par des rambardes de métal noircies et polies par les ans, juste au-dessus de la fontaine et de son petit bassin rond.

Le 31 août, le langage des machines

Je suis loin d'avoir tout lu d'Ada Lovelace. Je ne sais même pas exactement ce qu'elle a écrit. Je n'ai pas beaucoup recherché, mais j'ai toujours trouvé chez elle une intelligence étonnante, bien supérieure à celle de son compère Babbage. Pendant longtemps, je n'avais pourtant entendu parler que de lui. Elle est la véritable inventrice de la programmation, et paraît en avoir immédiatement perçu toutes les perspectives. En cela elle allait même plus loin que George Boole, que je tiens en haute estime.

« En somme, tu penses que Lovelace et Boole ont, ces derniers siècles, ouvert les plus larges perspectives à l'esprit humain ? » Interroge Sinta. « J'ajouterais un troisième nom : Robert Lapointe. », dis-je.

« Je ne connais pas », s'étonne Sinta. » Robert Lapointe était un ingénieur, excellent mathématicien, qui s'est fait également connaître en écrivant de délicieuses chansons comiques sous le nom de Boby Lapointe. « Et qu'a-t-il fait qui lui donne à tes yeux une telle importance ? » me demande-telle.

Il a inventé le Bibi, la notation bibi-binaire, qui permet commodément d'écrire, de prononcer et de compter, par écrit et de tête, avec le système hexadécimal. Quand ce Bibi sera adopté, ou peut-être réinventé, si l'on tient compte qu'il n'a toujours pas rencontré le succès qu'il mérite, l'humanité pourra enfin accomplir les pas qu'elle avait entamés.

« Mais un système bi-bi-binaire qui n'est pas employé, ça ne sert à rien », observe Sinta en portant sur le balcon où nous avons dîné, la tarte aux myrtilles que j'ai ramenée de l'épicerie. « Oui, dis-je, comme le zéro par exemple. »

Septembre

Le 2 septembre, étoiles

Quelques feuilles mortes commencent à joncher le sol. De minuscules et magnifiques fleurs blanches aussi, sur le chemin des baraques du lac. Elles ont la forme parfaite d'étoiles à cinq branches sur la terre brune des talus, et le vert sombre de la pelouse.

Elles tombent de buissons épineux et touffus qui dégagent un capiteux parfum. Cette plante doit être bien connue pour sa senteur exceptionnelle. Ces effluves éveillent en moi des souvenirs. Où ai-je déjà senti cet arôme ? Il a attiré mon attention ; sans lui, je n'aurais pas vu les minuscules étoiles tombées dans le pré et sur les talus du chemin.

Le 4 septembre, pluie

La pluie fut brève mais violente. Elle m'a surpris dans la forêt. Il y eut d'abord une chaleur humide et étouffante, puis quelques grosses gouttes parcimonieuses qui libérèrent brutalement les senteurs de la terre et du bois, longtemps emprisonnées par la sécheresse ; et enfin une pluie drue et bruyante, ponctuée de roulements de tonnerres. La température chuta.

J'avais pris le chemin du retour aux premières gouttes, mais j'ai vite compris que l'étais trop loin pour rentrer avant d'être trempé. Je me suis mis à l'abri d'un gros rocher. On en trouve beaucoup dans la forêt, couverts de mousse et profondément fichés dans le sol, à ce niveau de la vallée. La pente boisée est surmontée d'une paroi rocheuse d'où ils chutent au fil des siècles.

De mon abri, j'ai eu tout le loisir de contempler la forêt trempée pendant presque une heure. Ce ne sont que les premières minutes qui sont longues. Après, l'on ne voudrait plus partir tant l'on trouve toujours de nouveaux détails à contempler. La forêt est ici très dense. Il y fait sombre même les jours ensoleillés. Là, je me serais cru à la nuit tombante au beau milieu de l'après-midi.

La pluie ne dura pas davantage, et j'eus le temps de rentrer chez Sinti avant qu'elle ne reprenne. Elle recommença de la même façon : quelques grosses gouttes éparses s'étalant sur les pierres qui avaient déjà commencé

à sécher. L’orage se déchaîna, puis cessa aussi vite. Le soir, le cours devant la maison était devenu une véritable rivière.

Le ba ka, la façon dont les nombres sonnent

« Le système hexadécimal n’est vraiment pas commode à utiliser sans le bibi de Lapointe » dis-je en allongeant les jambes à côté de la table basse du jardin sous l’ombre des saules, presque jusqu’à toucher l’eau. « Autant dire qu’il n’est tout simplement pas utilisable sans un programme qui manipule les nombres à notre place. C’est quand même paradoxal : devoir employer un programme pour manipuler les chiffres avec lesquels nous le programmons ! »

« Tu t’en sers quelquefois », me demande Shimoun en posant sa tasse pour prendre un morceau de tarte, « je veux dire du bibi ? » Lui en avait déjà entendu parler, mais il n’y avait vu qu’une excentricité de matheux.

« Oui, bien sûr, c’est si pratique. Pas si souvent pourtant, au point que j’ai tendance à l’oublier et à devoir me rafraîchir la mémoire chaque fois. Sinta a raison, une base de calcul qui n’est pas utilisée ne sert à rien. Si tu affiches les nombres hexadécimaux employés par un programme, tu verras les dix chiffres arabes auxquels sont ajoutées les six premières lettres de l’alphabet latin. Que peut-on faire avec ça ? »

« C’est vraiment dommage », poursuis-je en contemplant les nuages immaculés qui passent au-dessus des branches dans le ciel bleu, « car calculer en bibi est plus simple qu’en décimales quand on en a pris l’habitude, surtout pour de gros chiffres. Et l’on en prend vite l’habitude, tant les phonèmes sont faciles à retenir. Et puis les chiffres ne sont pas aussi gros qu’en décimal. Prends par exemple la date d’aujourd’hui : le quatre - neuf - deux-mille-onze. En bibi ça donne : le ba – ka - bideba. »

« Tu nous as dit », reprend Sharif », qui paraissait somnoler, appuyé contre un saule, « que le bibi n’utilisait que quatre consonnes et quatre voyelles choisies parmi les plus employées dans toutes les langues du monde. Que fais-tu du ‘e’ en arabe ? »

« Et le soukoum, il sert à quoi ? »

« À interdire de coupler deux consonnes », admet-il en souriant. « Oui, ce n’est pas vraiment une voyelle, et il n’a aucune fonction grammaticale, mais soit, il peut faire fonction de ‘e’. »

« Le bibi s’écrit et se lit au contraire très bien avec l’alphabet arabe », dis-je en repliant une jambe et en prenant appui sur mon coude pour faire

face à mes interlocuteurs. « À peine quatre lettres modulées par quatre accents. »

« C'est bizarre » soulève Sinta en reprenant de la tarte aux myrtilles, « que ce système n'ait pas été universellement adopté, surtout depuis l'expansion de l'informatique. Les nombres en sont plus courts, mais peut-être pas si intuitifs. »

« Mais si, » la contredis-je vigoureusement, « bien au contraire. Prononcer les nombres en bibi, les décompose automatiquement en binaire. Dans la plupart des cas, la décomposition en décimales ne t'apprend rien d'intéressant sur un nombre. Tu t'en rends compte quand tu le décomposes en produits de facteurs. C'est autrement intéressant en binaire. »

« Oui », reprend Sharif, toujours appuyé et détendu contre son saule, « et le nombre de ses syllabes te renseigne sur la valeur d'un nombre. En décimales, toutes les syllabes nécessaires à prononcer 'quatre-vingt-dix-neuf' donnent l'intuition d'un grand nombre, alors que 'mille' semble petit. » Ayant saisi son ordinateur de poche, il continue : « Si j'utilise le petit programme que tu m'as donné, on a respectivement en bibi : …behi, et… hideko. »

Puis, décollant son dos du saule, et avec plus de conviction, il ajoute : « Le plus important, le plus remarquable, n'est pas encore là. Avec le bibi tu introduis une note rythmique dans le quantitatif, et pour tout dire, musicale. »

« C'est un aspect auquel je n'avais jamais réfléchi, » dis-je songeur, « mais je l'avais remarqué cependant ; la façon dont les nombres sonnent. Le "ba - ka - bideba", vous n'aimez pas ? »

Le 6 septembre, le musée de Dirac

Je note que toujours plus de gens me saluent en me croisant. Je leur rends naturellement leur salut, mais la plupart du temps, je ne les reconnais pas. Certains tiennent probablement des commerces où j'ai dû entrer. J'ai dû en croiser d'autres à l'université, où j'ai eu l'occasion de passer plusieurs fois, je n'en sais rien.

J'ai une fâcheuse tendance à associer les visages aux lieux et aux situations où je les ai vus pour la première fois. Ailleurs, je ne les reconnais plus. C'est affligeant.

Sans doute est-il plus facile de se souvenir d'un Européen quand on est un Dirakïn à Dirac, que d'un Dirakïn quand on est européen. Nous sommes pourtant un peu parents. Marseille a été fondée par des Grecs d'Orient au sixième siècle avant notre calendrier actuel ; Dirac le fut deux ou trois siècles plus tard par des Grecs aussi.

Nul n'est sûr qu'on y parlât longtemps la langue grecque, comme à Massalia, mais on la lut et l'étudia jusqu'à la chute des Sassanides. Entre-temps, Dirac fut attaquée et occupée par des peuples divers, Sartes, Ouïgours, je cite sans ordre, Scythes, Mongols… Tous intégrèrent finalement la république qui conserva son indépendance, tout en maintenant malgré tout ses liens avec l'Empire perse.

Les Grecs de Dirac adoptèrent le Bouddhisme à l'époque du roi Ménandre. Puis, la république ayant dégénérée en une aristocratie de citoyens minoritaires, comme il est fréquent, les Grecs et leur Bouddhisme furent renversés par une population qui avait majoritairement opté pour l'Islam, et déjà, quelques siècles avant, pour l'Hébraïsme et pour le Manichéisme. Ces renseignements m'ont été donnés par une responsable du musée d'Histoire. Encore un visage qu'il m'arrivera bien de saluer sans la reconnaître, ces prochains jours.

J'y ai vu de nombreuses stèles en langue grecque, et des bas-reliefs figurant des épisodes de la vie de Gautama. Le tout en parfait état, malgré leur long abandon, et la quantité qui en fut délibérément brisée. On trouve ici heureusement une meilleure pierre que celles des antiques capitales de l'Amou-Daria. C'était évidemment un Bouddhisme Mahayana, le même que celui de la Chine et du Japon, très sensiblement différent du Téravâda de l'Inde qui domina l'Asie du Sud-Est.

J'ai acheté une brochure en français, qui n'est pas une langue si oubliée telle qu'elle le paraît en France. Elle me servira d'aide-mémoire. Si l'on devait croire tout ce que l'on entend, il semblerait que l'Asie centrale, entre l'introduction de l'Islam et les guerres russes du dix-neuvième siècle, n'ait tout simplement pas eu d'Histoire.

La culture à Dirac

Le 7 septembre, les tribus

Quand on entend la presse internationale parler de tribus en Afghanistan, on sourit. On sent que chacun pense aux Indiens des westerns. Les villes du Khorassan avaient déjà pourtant une longue histoire et se situaient au carrefour des grandes civilisations quand Lutèce était un village de huttes. Toutes les prestigieuses cités des plus grandes civilisations abritaient des tribus, et pas seulement en Orient, ni en Afrique. C'était le cas d'Athènes, de Rome et, bien sûr, de Marseille.

Qu'étaient exactement ces institutions tribales ? Honnêtement, je n'en sais pas grand-chose, si ce n'est que la tribu formait comme une unité intermédiaire entre la famille et la cité. Comment ont-elles survécu pendant des dizaines de siècles, malgré les mariages inter-tribaux, les brassages de peuples, les brassages de langues, les religions et les institutions qui passent… ? Je n'en sais rien. Ni comment l'Europe de l'Ouest n'a pas connu cela après la conquête romaine, puis sa chute, ni dans son tardif mais brusque retour dans l'histoire mondiale.

Je ne saurais donc pas donner des leçons efficaces aux spécialistes de plateaux, mais je peux remarquer quand je suis pris pour un idiot.

Le 8 septembre, une touche sauvage

Mes précédentes descriptions des baraques du lac en donnent une image, ainsi que du lieu, plus champêtres qu'ils ne sont. Le parc n'est pas bien grand, et peu éloignées donc les rues et les maisons de la ville. Seul moi peux l'oublier quand les premiers rayons du soleil tombent sur les branchages.

Les trois bars-restaurants sont de vrais bar-restaurants, en bois certes, mais aux planches bien jointes et bien cirées, raisonnablement spacieux, avec de larges tables et un comptoir bien garni de boissons diverses, une arrière-salle à peine voilée d'un rideau plastifié où sont préparés les repas. De vrais bars-restaurants comme dans toutes les villes, avec de larges vitres ornées de rideaux transparents qui donnent sur le lac, avec, derrière, le petit banc de terre avec ses arbres, qui le sépare de la rivière, puis, de l'autre côté de la rivière encore, d'autres maisons et d'autres rues.

Où que l’on regarde, donc, on ne peut ignorer que l’on soit dans une ville, une petite ville admettons, ou dans la banlieue d’une grande, mais en ville. On ne peut ignorer non plus la voie ferrée qui remonte la rivière et l’enjambe sur un long pont métallique, et qui enjambe même les rues et les immeubles de la rive opposée, et qui poursuit sa route dans une profonde tranchée un peu plus haut. Le parc n’en a pas moins quelque chose de sauvage, urbain mais sauvage, c’est ce que je n’ai pas su décrire. Tout à Dirac a quelque chose de sauvage. Les hautes montagnes qui ferment l’horizon y sont pour beaucoup certainement ; et puis la présence de nombreuses petites fabriques aussi, qui ne sont pas repoussées ici, comme en Europe, dans des zones industrielles extra-muros.

On voit même dans les grands boulevards du centre, entre le Palais de Justice et la Mosquée Blanche, et c’est étrange quand on n’y est pas habitué, promener des ouvriers à peine finie leur journée. À quoi les reconnaît-on ? Au casque qui dépasse de leur sac à dos, à des taches significatives sur leur veste, de limaille, de rouille, des grappillons de trous minuscules brûlés par la soudure à l’arc… On les reconnaît aussi à ce qu’ils parlent fort, habitués à des lieux bruyants et spacieux où ils doivent souvent se tenir éloignés les uns des autres.

Ismaïl

Justement, j’ai rencontré un ouvrier dirakïn. « Tu ne devinerais jamais où », ai-je écrit à un ami en France, « Dans la librairie de langues étrangères, et devant le rayon francophone. Il est poète, et c’est pour lire les poètes français qu’il s’est pris peu à peu à en connaître la langue. J’ai moi-même ce type de rapport avec les langues étrangères, et si je peux me faire parfois un fin traducteur, je ne suis pas très habile à les parler. Lui non plus. »

Je lui ai demandé quel était le poète français qui l’avait déterminé. Descartes, m’a-t-il répondu. Je ne lui ai pas caché ma surprise. « Tu as lu le *Traité de la Lumière* », m’a-t-il demandé ? Il m’en a récité quelques lignes par cœur, sans marquer de pauses, comme si elles étaient dépourvues de ponctuation. J’en ai retrouvé le passage déjà numérisé en ligne. Je le copie ici après en avoir supprimé moi aussi la ponctuation, que je n’ai plus jugée nécessaire :

« Or puisque nous prenons la liberté de feindre cette matière à notre fantaisie attribuons lui s’il vous plaît une nature en laquelle il n’y ait rien

du tout que chacun ne puisse connaître aussi parfaitement qu'il est possible et pour cet effet supposons qu'elle n'a point expressément la forme de la Terre ni du Feu ni de l'Air ni aucune autre plus particulière comme du bois d'une pierre ou d'un métal non plus que les qualités d'être chaude ou froide sèche ou humide légère ou pesante ou d'avoir quelque goût ou odeur ou son ou couleur ou lumière ou autre semblable en la nature de laquelle on puisse dire qu'il y ait quelque chose qui ne soit pas évidemment connu de tout le monde et ne pensons pas aussi d'autre côté qu'elle soit cette Matière Première des Philosophes qu'on a si bien dépouillée de toutes ses formes et qualités qu'il n'y est rien demeuré de reste qui puisse être clairement entendu. »

« Oui », ai-je approuvé, « c'est bien un poète, et tu as prononcé ses mots parfaitement comme ils doivent être entendus, sans chercher à découper les idées et les arguments comme le font les philosophes. Tu t'es laissé emporter par le flux. » Il s'appelle Ismaïl.

Le 9 septembre, Ismaïl et la langue

Ismaïl est jeune, enfin à mes yeux ; il semble avoir nettement dépassé la trentaine. Je lui ai offert de venir continuer la conversation chez moi. Il a refusé, mais il ne m'a pas invité chez lui. À Dirac, on n'a pas l'habitude de s'inviter les uns chez les autres. On préfère les lieux publics, et nous sommes allés prendre un thé sur le boulevard tout proche. Je m'avise que je ne suis jamais entré chez aucun de mes amis ici.

Ismaïl n'écrit pas en français, ou plutôt d'une façon qui m'a fortement intéressé. Il écrit parfois en français, puis retraduit dans sa langue natale. « Je fais trop de fautes », m'a-t-il confessé, « trop de maladresses, de tournures bizarres. Je me sers seulement du français pour énoncer ce qui ne me viendrait pas naturellement dans ma langue, ni dans une autre, je crois. Je suis surpris des tournures de style et des pensées qui se trament alors à mon insu. »

Je lui ai demandé s'il connaissait mes amis du Département de langues étrangères. Il ne les connaît pas, et je lui ai proposé de les lui faire rencontrer.

Une praxis

Ismaïl et moi avons échangé l'adresse de nos sites. Il pourra naviguer comme il veut dans le mien ; moi, hélas, je ne connais pas sa langue. Je ne

peux déchiffrer ses écrits, mais je peux les entendre du moins, les entendre mentalement, car le dari modifié tel qu'il se parle ici, utilise l'alphabet arabe, et Ismaïl ne fait pas l'économie des accents.

« C'est intéressant », me dit Sinta en butinant les pages, « C'est même très intéressant ! » Elle m'en traduit quelques pièces, sans grandes difficultés puisque Ismaïl les aura probablement traduites du français.

Nous avons pu remarquer qu'une façon banale de dire dans une langue source, devient une saisissante image quand on la traduit littéralement. Ce n'est peut-être pas aussi simple qu'il n'y paraît ; un certain sens poétique est requis.

Ce qu'il est important de remarquer est que les contraintes d'une langue nouvelle, et surtout si elle n'est pas parfaitement maîtrisée, délient l'esprit. C'est plutôt contre-intuitif au premier abord. On s'attendrait davantage, logiquement, à ce que des contraintes le lient. Comment cela se produit-il ?

À l'évidence, elles brisent les enchaînements automatiques : un mot en appelant un autre ; un syllogisme, sa conclusion. Il n'est pas très évident dans une langue nouvelle, d'utiliser un mot sans le penser, sans l'interroger sur son étrangeté, sans penser ses ancrages avec sa famille de mots. Quel locuteur natif du français s'arrêtera sur le mot « trottoir », pour prendre un exemple aussi simple que trivial, et y retrouvera le verbe « trotter » ? Qui sera saisi spontanément par les sonorités étranges du jeu des voyelles et des consonances ? Et l'on est plus attentif encore à leurs transcriptions quand on traduit.

« Nous autres théoriciens », note Sinta, « ne nous intéressons pas assez aux praticiens ; les vrais, ceux que nous avons sous la main, et dont il est loisible d'observer avec eux comment ils s'y prennent ; et même, tout simplement, pas assez à la pratique. Propose-lui de passer un soir aux baraques du lac quand nous nous y rencontrons. »

Rencontres

Le 11 septembre, les mosaïques

Depuis que je suis arrivé à Dirac, j'en observe les mosaïques. Je n'en ai encore rien dit, parce qu'elles sont plutôt discrètes. Sur les montants d'une porte, autour d'une fenêtre ; elles ne prennent pas beaucoup d'espace. Rares sont pourtant les maisons, même des plus modestes, qui n'en soient discrètement décorées.

Ce sont presque toujours des motifs calligraphiques, et je ne les comprends pas, sauf ceux qui sont quelquefois en arabe. Je ne les comprends pas, mais je les entends.

On les trouve sur les bâtisses déjà anciennes ; moins souvent sur les plus récentes. Les maisons riches et spacieuses n'en ont pas ostensiblement davantage que les plus modestes ; comme si ceux qui avaient été récompensés par la vie considéraient qu'ils ne devraient pas en faire un étalage excessif ; et comme si ceux qui ne l'avaient pas été autant, se considéraient malgré tout d'une égale importance et d'une même dignité.

Les calligraphies utilisent souvent des caractères kufiques, sobres et réguliers ; d'autres fois, des formes plus orientales, j'entends l'Orient du Moyen-Orient, aux couleurs chatoyantes et au dessin convulsif. Elles ressemblent à des compositions abstraites, voire à des motifs floraux, pour celui qui ne saurait y lire des mots comme : « Laissons les vents gémir et les princes murmurer. »

La poésie de téléphone

« Pourquoi n'as-tu pas poursuivi des études à l'université, et n'as-tu pas cherché à y faire carrière », me demande Ismaïl ? « Tu ne devrais pas être embarrassé pour écrire une thèse. »

« Voilà une question bien compliquée, mais pour répondre le plus simplement, je n'y percevais pas assez de sérieux. Entends-moi bien et ne déduis aucune déconsidération de ma part envers les enseignants et les chercheurs. Je compte parmi eux beaucoup d'amis, et je leur suis reconnaissant de m'avoir permis l'accès aux bibliothèques universitaires, surtout en un temps où la Bibliothèque du Congrès n'était pas en ligne, ni

aucune autre. Tu ne peux pas imaginer comme tout a changé en vingt ans. »

Ismaïl n'est pas encore passé au parc près du lac, mais je l'ai revu avec quelques-uns de ses amis au sortir de l'usine. Il m'avait invité à les rejoindre. Je n'étais pas très décidé, craignant que toute conversation fut impossible. « Nous parlons tous anglais », m'a-t-il rassuré. « On ne peut plus rien faire de nos jours si l'on n'est pas capable de lire un manuel forcément en anglais. C'est devenu la langue universelle du travail, et c'est plutôt cocasse depuis que les pays de langue anglaise ne produisent plus grand-chose ; mais c'est plus facile qu'apprendre le chinois, même simplifié. »

Ismaïl et ses amis se retrouvent en fin de journée autour d'un thé pour parler de versification, et commenter leurs poèmes. Se lire, ils l'ont déjà fait à l'aide de leurs téléphones portables. La nouvelle téléphonie a bouleversé la pratique de la poésie à Dirac, et ailleurs bien souvent. Une nouvelle poésie semble en être née, on l'appelle ici en arabe *as schar oul hâtifi*, la poésie de téléphone. On a toujours beaucoup pratiqué la versification dans ces régions.

Ils se publient souvent les uns les autres sur leurs sites. Bien que la plupart des gens écrivent, et qu'un nombre considérable publient aussi, certains trouvent le moyen de se distinguer, de devenir célèbres, du moins dans les limites de leur aire linguistique. Arrêté par la langue, je ne saurais dire davantage.

Le 12 septembre, critique du savoir

« Je ne comprends pas ce que tu voulais dire à Ismaïl sur le manque de sérieux de l'université », s'inquiète Sinta qui a lu mon journal.

« Je me le demande moi-même », dis-je en tentant de déduire au bruit de la rivière si son cours a décru. « Ce n'est pas facile à dire, c'était une impression, et une impression s'éprouve, elle ne s'explique pas. À notre âge vénérable, tu as dû te rendre compte que presque tout ce que nous avons appris au cours de notre jeunesse, et que nous devions en principe tenir pour vrai, a changé ; jusqu'aux données les plus physiques qui ne sont plus les mêmes. Ce qui était vrai est devenu faux. »

« C'est normal, et il en va toujours ainsi », poursuis-je en regardant les nuages et en me demandant s'il a plu en altitude. « L'esprit critique et corrige perpétuellement ses acquis. C'est ce qui devrait nous être

enseigné : que nous apprenons des données provisoires. La jeunesse devrait apprendre à discerner entre des vérités précaires, et des certitudes dont on ne peut douter une fois qu'on les a perçues. »

« Au lieu de cela, tout tend à nous convaincre que nous nous trouverions, par le plus improbable des hasards, dans ce lieu et ce moment où toutes les connaissances seraient vraies, toutes les explications justes ; les mœurs, enfin parfaites, et les lois, bonnes. Ce ne serait pas le cas ailleurs ; cela n'a jamais dû arriver en d'autres temps. Une si grossière attitude est aisément perceptible. Si nous paraissons nous en satisfaire la plupart du temps, ce n'est que par commodité pour mieux restituer ce que nous avons assimilé », conclus-je. « Accorde-moi qu'elle ébrèche le sérieux de l'institution. »

« Tu exagères comme de coutume », me répond Sinta, qui doit partager mes inquiétudes climatiques, car elle a suivi mon regard jusqu'aux nuages qui coiffent les arrêtes de l'Actar, « mais je veux bien t'accorder que ta critique n'est pas infondée si, et seulement si, tu embrasses le corpus des connaissances comme une seule structure systémique. Alors oui, seulement, tu peux remettre en question la confiance excessive accordée au système des connaissances, sans perdre ton temps avec telle ou telle connaissance particulière affirmée un peu trop présomptueusement, ce qui n'a pas grande importance pour notre propos. »

« Toute progression de la science », reprend-elle, « remet en question ses structures, son système, et doit en reconstruire un autre. – Bien sûr que je fais allusion aux travaux de Thomas Khun, », répond-elle à ma question qui l'interrompt, « mais peu importe. »

« Le nouveau système remplace l'ancien, et d'une certaine manière, change toutes les connaissances, modifiant la façon dont elles sont articulées les unes aux autres. Naturellement, il n'y a aucune raison de croire que la nouvelle structure soit définitive, et non pas fragile et provisoire. Sur ce dernier point, je t'accorde que l'université manque le plus souvent de sérieux, et je comprends que tu te sois sauvé. »

« C'est exactement ce que je voulais dire », admets-je. Elle me répond, ironique : « Je ne l'avais pas entendu. »

Le 13 septembre, les métallos

Ismaïl est métallurgiste, chaudronnier plus précisément. Il est passé au parc près du lac où la conversation fut riche entre nous tous, et

multilingue. L’atmosphère mit un peu de temps à se réchauffer au début, puis elle prit une tournure amicale et passionnée.

Nous avons dîné sur place, peu pressés de nous quitter, et comme je voulais rentrer chez moi récupérer du linge et des documents, Ismaïl m’a raccompagné en voiture. Nous avons un peu parlé avant que je n’en descende. Il m’a parlé de Shaïn et du centre de formation que gère leur syndicat. J’en fus si impressionné que, le lendemain, je suis passé à leur atelier comme il m’y avait invité, en fin de journée.

Comme me l’avait expliqué Ismaïl dans sa voiture, c’est un syndicat de métier, comme le fut la première *American Federation of Labor* de Samuel Gompers ; celui des métallos. Son centre de formation a pour vocation déclarée de permettre aux travailleurs de posséder le plus parfaitement leur technique afin d’imposer leur façon de travailler et leur prix à tous ceux qui font appel à leurs services.

J’observe avec étonnement qu’ils utilisent des règles à calcul en plastique, quand ce n’est pas en bois. « C’est mieux que des logiciels », m’explique Ismaïl, « on perçoit mieux ce qu’on fait. C’est aussi rapide et ça parle mieux à l’esprit. »

Shaïn semble être son mentor. Une bonne soixantaine, un mètre quatre-vingts, large et solide, une barbe rase, blanche et drue. C’est lui qui est à la tête du centre. Il était occupé et j’ai à peine pu lui serrer la main.

Les ouvriers à Dirac portent de solides tenues kakis, des tenues de camouflage, qui leur donnent des airs de guerriers. Je ne dirais pas de militaires à cause de leur aspect hirsute et débraillé, qu’ils cultivent à mon avis.

Ici, on apprend tout du métal, des alliages, du feu, de la chaleur, et il plane une odeur de métal brûlé et de graisse, qui m’exalte.

Choses d’importance diverse

Le 13 septembre, les lois

« Plus » signifie « davantage », et accordé à la double négation, « ne plus » signifie, disons, le contraire. Pour éviter la double négation, ou pour la rendre simplement plus audible, on a pris la coutume de prononcer « plusse » pour dire « davantage », et de ne plus prononcer le ‘s’ final dans l’autre cas : « ya plusse », « ya plu ». À mesure que cette coutume s’imposait, la double négation devenait moins nécessaire.

Ce qu’il importe de remarquer est que lorsqu’on cesse de respecter une règle, on la remplace par une autre. On la remplace automatiquement et à son insu, là où elle était nécessaire.

Si l’on cesse d’employer la double négation, on doit prononcer « plus » de deux manières distinctes. On doit instaurer une règle purement phonétique. C’est par de tels processus que les grammaires évoluent, ou encore que les langues s’hybrident.

Il est difficile de faire comprendre à des élèves que ce n’est pas une affaire de convenances, d’étiquette, qui nous décide pour le respect d’une règle, mais les effets lointains qu’elle produit dans la cohérence de la langue.

C’est Nadina, la jeune amie de Sharif, qui m’a parlé ainsi ce matin. Je l’ai rencontrée qui prenait un café près du lac avant de se rendre à l’université. Elle commence cette année à enseigner. Elle remplace Sinta pour quelques cours. Sinta va prendre sa retraite, et elle compte lui laisser définitivement sa place l’année prochaine, ou la suivante.

« En France, des pans de grammaires se perdent dans l’usage courant », lui ai-je dit. « Peu de gens emploient la double négation, le passé simple n’est plus d’usage, de même que l’imparfait du subjonctif. Personnellement, je trouve dommageable de se passer de ces ressources. Elles ne sont pas sans utilité. Celui qui ne sait pas les employer n’en subit aucun préjudice, car il n’a aucun mal à les comprendre, alors autant s’en servir. »

Le 15 septembre, de sortie

Ici, à Dirac, on n’est pas trop fixé pour savoir si l’on doit s’asseoir sur une chaise en face d’une table, ou sur des tapis, des divans bas, des coussins, des poufs, en face de plateaux ou de tables basses. On fait les deux. Moi, je préfère la table et la chaise ; c’est très compréhensible puisque j’ai presque toujours un stylo à la main.

Ici pourtant, on écrit volontiers en tailleur sur une table basse. On chante même dans cette position.

Sinta m’a entraîné à venir écouter un chanteur persan, un célèbre chanteur de passage à Dirac. « Ça te plaira », m’a-t-elle assuré. Tout me dérouta. Nous sommes entrés dans ce qui m’a paru un théâtre, avec de somptueuses mosaïques qui décoraient les murs et les colonnes, des verts pistache, des orangés, des vermillons… Je fus rassuré en voyant les rangées de fauteuils.

La scène était vide, recouverte seulement d’un tapis. Quand les lumières de la salle se sont éteintes, et qu’elle fut éclairée, nous vîmes entrer un vieil homme, si gros qu’il se déplaçait avec peine. Deux hommes, en chemise au col déboutonné et pantalon de toile, l’aidaient à se déplacer avec beaucoup de déférence. Arrivés à ses deux micros, qui ne devaient pas se trouver à plus de soixante centimètres pour le plus haut, et une trentaine pour l’autre, l’homme entreprit avec peine de s’asseoir, toujours aidé par les jeunes barbus.

Ses cheveux et sa barbe étaient blanchis. Il tenait une sorte de petit oud, un oud à trois cordes qui, d’où je me trouvais, semblait fait de bois blanc. Il était vêtu d’une sorte de peignoir menthe claire, ouvert sur une djellaba safran. Il mit un certain temps à chercher ses lunettes enfouies dans une poche intérieure. Il les chaussa et recommença à fouiller ses poches dont il finit par sortir quelques feuilles pliées, qu’il coinça entre un genou et une cheville. Le silence respectueux du public rendait étrange cette scène.

Il commença à jouer et à chanter, je devrais dire à réciter, disons, à psalmodier. Je me demandais comment, obèse, il allait tenir une heure ou deux sans manquer de souffle, dans une position que je n’aurais pas supportée plus d’un quart d’heure. Il avait une belle voix, pas forte, mais ferme ; étonnamment ferme et juste pour un homme de son âge. Ses doigts caressaient les trois cordes avec une vivacité, une énergie et une souplesse tout aussi étonnantes.

Cette vivacité n'était qu'à peine perceptible si l'on ne lui prêtait pas toute son attention. Je l'oubliais tant la rapidité de ses doigts semblait naturelle, et sa musique enveloppait si délicatement ses mots et sa voix. Les grappes de notes vibrantes conduisaient discrètement les paroles que je ne comprenais pas. Il chantait des poèmes épiques, et il en rendait toute la violence avec des moyens en réalité bien pauvres.

J'en restai fasciné, et j'aurais pu demeurer des heures à l'écouter. La mesure des phrases et la voix, à la fois calmes et frénétiques, devenaient entêtantes.

C'était immense. Je voyais… Je me demande ce que je voyais. Je voyais ce que je vois quand je lis l'Iliade, le Mahabharata, le Shahnameh. Je crois qu'il chantait des extraits du Shahnameh de Ferdowsi. C'était comme un envoûtement.

Le 16 septembre, avec Shaïn

« Le secret de la richesse, ce sont les bons travailleurs » m'explique Shaïn. « Ce sont les travailleurs ouest-européens et nord-américains, qui ont créé la richesse et la puissance du monde atlantique. »

On se trompe si l'on croit que n'importe quelle équipe d'ouvriers pris au hasard fera le même travail qu'une autre, même si Marx l'a écrit dans *le Capital*. L'usine tayloriste l'a tenté, mais cette usine, elle doit bien d'abord être construite. Des travailleurs sans techniques éprouvées n'y suffiront pas, ni non plus les ingénieurs. Des ingénieurs sauront décrire les éléments, les matériaux, déterminer des pressions, des débits, des résistances et des viscosités ; c'est leur métier, mais ils ne sauront pas les réaliser ; ce n'est plus le leur. Comment on fait, ils le demandent à des travailleurs. La prestigieuse industrie française du nucléaire s'y est cassé le nez, comme l'industrie militaire des États-Unis.

On ne forme pas un bon métallurgiste en quelques mois de stage. On doit bien avoir pratiqué dix ans pour devenir un bon métallo, et même alors, on n'est efficace que dans une bonne équipe où l'on se comprend à demi-mot et où l'on a appris à se fier les uns aux autres. Les travailleurs suivent les plans des ingénieurs, mais les bons ingénieurs entendent aussi les suggestions des travailleurs, et même leurs injonctions. Encore les travailleurs doivent-ils être capables d'en faire.

Voilà à peu près les premières paroles que m'a dites Shaïn. J'ai enfin eu le temps de le rencontrer. C'est plutôt lui qui l'a trouvé. Moi, mon temps,

je l’utilise, mais il ne m’en manque pas. Je craignais même de lui faire perdre le sien, car je ne me voyais rien de quelque importance à lui dire.

Il souhaitait manifestement obtenir quelques informations sur le mouvement ouvrier en France. « Le mouvement ouvrier en France ? » ai-je répété. « C’est donc si grave que ça », conclut-il.

Je lui livrai brièvement mes impressions subjectives, avouant que je n’avais plus beaucoup de contact avec le monde du travail, du vrai travail. C’était exactement ce qu’il paraissait attendre, et qu’il est si difficile d’obtenir de l’étranger : pas des témoignages ; des informations subjectives.

« Ça a l’air de t’affecter », remarqua-t-il. « Ça réveille le souvenir de vieux camarades aujourd’hui disparus », expliquai-je. Ma réponse lui donna l’idée de sortir une bouteille d’eau-de-vie venue directement de la plaine au-dessous de Dirac, là où est le cousin de Sinti. À partir de là, notre conversation prit une tournure plus personnelle. Nous échangeâmes des souvenirs. Balades en vélo, adolescent ; bal au village sous la lune ; tiges coupées qui craquent sous les pieds quand on rentre les foins ; premiers contacts avec un kamânche… « Tu sais jouer du kamânche ? » dis-je surpris et admiratif.

C’est un instrument à cordes frottées dont, comme le violon, il n’est pas facile de maîtriser les quatre cordes. Sa caisse de résonance est ronde, généralement en bois de mûrier, et sa base est prolongée d’une tige métallique qui permet de le poser au sol pour jouer, du moins si l’on est assis en tailleur. Contrairement au violon, on doit faire pivoter l’instrument, et non le bras qui tient l’archet, pour passer d’une corde à l’autre.

Il possède quelquefois une tige plus courte qui permet de le poser sur la cuisse si l’on préfère les chaises. « Tu en joues toujours ? » demandai-je. « Quelquefois, pour moi seul, quand je veux me calmer les nerfs. »

Les rencontres avec les gens de la région sont souvent ainsi, gourmandes de subjectivité.

L’automne

Le 18 septembre

En descendant le boulevard, un jeune barbu me salue cordialement. Je lui rends son salut avec la même cordialité, car elle est communicative, mais je ne vois pas qui il peut être. Un barbu rouquin, ce n’est pas si courant ici.

Le 20 septembre, automne

Le temps a bien fraîchi. Ils sont déjà lointains les moments où l’on ne supportait pas une légère veste de chasse l’après-midi, et où l’on cherchait les trottoirs à l’ombre. Il fait même bien froid le matin.

La température n’est pas ce qui importe le plus : l’ambiance a changé. Elle est maintenant automnale. Les fragrances sont différentes dans l’air frais. Les couleurs, et la lumière-même, n’ont plus les mêmes tons.

Encore une fois, l’évolution fut lente, mais le tournant, brutal. Il fut instantané. D’un coup, j’ai senti l’automne en descendant du balcon de Sinti.

Tourisme

Sinta a fait en sorte d’officialiser ma participation au séminaire. J’ai maintenant une carte de l’université. Je n’en voyais pas l’utilité, si ce n’est de profiter du restaurant universitaire. Elle n’avait pas échappé à Sinta. « C’est pour que tu ne sois pas ennuyé par le ministère du tourisme », m’a-t-elle expliqué.

Le souci du ministère du tourisme est que le moins possible de touristes soient présents à Dirac. Les Dirakïn ne souhaitent pas que des étrangers viennent manger leur pain en paressant dans leurs lieux publics. Ça ne leur plaît pas.

« Ce n’est pas de la xénophobie », m’a encore bien expliqué Sinta. « Nous comprenons que des gens aient envie de connaître notre pays, notre histoire, nos cultures, nous connaître. Tout le monde a pu observer pourtant que, lorsque le tourisme se développe, ce n’est pas exactement de quoi il est question. Pris dans l’engrenage, les effets deviennent délétères sur l’économie locale, la convivialité, l’environnement, que sais-je… »

Je suis donc heureux d’apprendre que je ne suis plus un touriste ici, comme on m’en a toujours fait le reproche partout ailleurs. Il suffisait que je vienne à Dirac.

Le 21 septembre, vacuité

Chez moi, en me levant ce matin, j’ai entendu un chant mongol, un chant diphonique. Ces sons-là creusent l’espace. On s’y sent plus solitaire et plus tranquille.

Le chant venait des hauteurs de la ville, là où est la forteresse. Quand je fus prêt, l’envie me vint de monter dans sa direction.

Un chant mongol est plutôt inattendu à Dirac. On est très loin de la Mongolie.

Je n’avais jamais fait un pas dans cette direction. Plus je grimpais des escaliers, plus je voyais s’élargir la plaine en aval de la Garous, mieux je voyais la falaise au-dessus de la Gamash, et son plateau boisé. De mon balcon, le regard ne porte pas loin dans cette direction.

Le ciel était traversé de nuages lourds et épais qui annonçaient la pluie, mais encore suffisamment clairsemés pour laisser de larges plages de soleil qui zébraient la plaine en glissant lentement. Les vendanges devaient déjà avoir commencé chez le cousin de Sinti, et l’on devait s’y hâter avec inquiétude.

Rien autant que ces lents déplacements de bancs ensoleillés n’élargissent un horizon, et ne font apparaître distinctement les reliefs de la terre. La lumière légèrement voilée favorisait les verts pâles, les tons un peu pastel, qu’avait si bien saisis Paul Cézanne dans les environs d’Aix-en-Provence et de Marseille.

J’avais pris mon chapeau craignant la pluie, mais elle ne se précipitait pas. Toujours de nouvelles bandes de ciel bleu surgissaient derrière les rangées de nuages immaculés, ou parfois d’un bleu d’orage, sentant l’éclair.

Une odeur de foin et de mélèze humide avait lentement remplacé celle de la ville. Toujours montaient des escaliers, mais traversant maintenant de petits champs fermés par des barrières de bois, encore gorgées d’eau des dernières pluies et devenues presque noires. Les maisons aux grosses pierres et aux toits d’ardoises se faisaient plus rares.

Le 22 septembre, à propos de Sinta

Sinta a l'œil gauche légèrement plus bridé que le droit, et la pupille droite légèrement plus grande que la gauche. Ça ne se voit pas sans y regarder très attentivement.

Je n'oserais dire qu'elle ne fait pas son âge. Non, elle paraît bien la soixantaine, ce serait mentir que le nier, même si son ventre est plat et ses jambes fines, et ses poignets, et ses chevilles.

Son charme, ce sont ses yeux, ses lèvres, sa voix. Je n'ai jamais vu un tel regard chez une personne de son âge. Il a gardé l'émerveillement d'un monde qui lui paraîtrait encore neuf. Il témoigne aussi d'un total abandon.

J'ai cité au début de mon journal des paroles qui mentionnaient l'abandon. Je crains de ne pas avoir été parfaitement clair. Les mots, comme mon commentaire, ne visaient pas alors seulement l'abandon à l'aimé ; ils évoquaient un abandon bien plus absolu, radicalement intransitif. Tel est l'abandon de Sinta.

Le regard de Sint reste pourtant attentif, amusé, curieux, parfois mutin. Ses lèvres sont incisives. Je sais bien que ces deux mots sonnent étrangement ensemble ; les incisives sont derrière les lèvres, mais la voix de Sinti est vorace, gourmande.

Kilos perdus

Je viens de faire un nouveau trou à ma ceinture. J'ai encore minci depuis que je suis ici. Ce doit être à cause de la marche, de mes innombrables montées dans les rues de Dirac, car je mange beaucoup et je dors bien. Peut-être est-ce plutôt à cause du chi gong auquel je me suis mis il a un an, et que je continue à pratiquer quotidiennement.

Sinta m'a demandé de lui apprendre. Ce n'est pas très difficile, mais moins simple quand même qu'il n'y paraît. On doit oublier d'abord les gymnastiques occidentales qui ne cherchent qu'à s'étirer, s'élever, s'alléger. Non, on doit plutôt cultiver sa pesanteur ; l'accepter et se faire pesant.

La pesanteur et le lent mouvement, tel celui des nuages sur la plaine, nous demandent, à nous qui ne sommes pas nébuleux, de solides assises. Les pieds doivent s'étendre le plus qu'ils peuvent, ce qui n'est pas si naturel. On tend à serrer les orteils pour garder l'équilibre, comme pour s'agripper à la terre. C'est inutile, la pesanteur y suffit, nous avons plutôt besoin de surface portante.

Je n’ai alors qu’à faire circuler ma gravité à travers mes membres. Essentiel est alors le rôle du regard. Le chi gong est comme une gymnastique du regard, du regard horizontal, c’est pourquoi, lorsqu’on le peut, il vaut mieux le pratiquer en extérieur.

Ma vision doit devenir, et elle y tend d’elle-même, comme le niveau à bulle de ma gravité. Pour maintenir mon équilibre, je dois me tenir à mon regard, pourrais-je dire. La position de la tête suivant naturellement la ligne horizontale de son point-de-fuite, se dresse sans raideur. Les mains s’ajustent, étirant lentement les bras, et ouvrant le buste.

Non, ce n’est pas difficile. Sinta, qui est plus souple, y est arrivée bien plus vite et bien mieux que moi ; mais ça ne vient pas tout seul naturellement. Nous sommes en Asie ici, mais encore à ses marges occidentales, loin de l’Extrême-Orient. Pour ce qui est du corps, on y a plutôt hérité des pratiques des Grecs, de leur « gymnastique », et de celles de l’antique Iran qui étaient justement les mêmes.

Je me suis souvent demandé si ces approches du corps qui caractérisent le chi gong sont descendues de la Chine du Sud jusqu’à l’Indonésie, dont elles auraient inspiré la musique et la danse, ou si elles ont fait le parcours inverse. Nous avons peu d’indices de datation.

Le chi gong est assez tardif, puisqu’il vient des moines tchan, et de leur art martial, le thaï chi gong, à une époque où paraissaient déjà fixés les canons des danses classiques de la Sonde. L’influence première viendrait donc du sud de l’Asie.

Objets

Le 23 septembre, tournevis à cran d’arrêt

Sharif s’amuse de ce que je m’embarrasse toujours, même en voyage, de petits outils qui se montrent pourtant utiles, comme lorsqu’il s’agit de raccourcir une ceinture.

« C’est joli et peu encombrant », convient-il en manipulant ma boîte à outils de poche. « Fermée, on s’attendrait à y trouver un petit livre ; comme ces Corans que l’on emporte dans un étui pour l’avoir toujours sur soi. »

« C’est plus pratique pour réparer rapidement des matériels électriques », dis-je. « Le Prophète lui-même ne te contredirait pas », admet Sharif, « Glorifié soit son nom. »

J’ai un autre outil qui ne me quitte jamais : mon tournevis à cran d’arrêt. Il ressemble au premier abord à une vape. Un poussoir fait surgir sa pointe comme une lame de couteau. Dans le manche, on en trouve de diverses formes : cruciformes, carrées, larges ou fines.

Un bouton sur le côté allume une petite diode électroluminescente, car souvent l’on ne voit pas où l’on doit visser. Il a sur le dos un niveau à bulle, et à l’autre extrémité un mètre déroulant. Malgré toutes ces garnitures, on l’a bien en main et il est solide. On serait surpris de la quantité d’occasions que j’ai de m’en servir.

Le 24 septembre, la poésie à Dirac

Shaïn écrit, il versifie, et il se retrouve souvent avec Ismaïl et ses amis pour dire, écouter et commenter leur travail.

Shaïn accompagne souvent ses vers avec son kamânche, et il compose aussi.

Il ne m’en avait pas parlé. J’imagine que de telles activités sont si courantes à Dirac, qu’il n’avait pas dû le juger utile.

Le 25 septembre, ornements

Les questions de versification sont toujours renouvelées ici. Depuis des siècles, elles demeurent d’actualité. Je me demande parfois pourquoi la poésie a presque complètement disparu en France, et l’on me le demande aussi. Je n’en vois pas de raisons spécifiques.

Je répondrais que la poésie a disparu dans la chanson. Même alors, elle n'y tient la plupart du temps qu'une faible place, au profit de la musique, de la voix, du son. On connaît peu de gens qui en écrivent. L'on n'en voit guère plus qui chantent, qui jouent, qui composent, alors que de nouvelles technologies permettraient à chacun de disposer d'un véritable studio à la maison, voire dans le creux de sa main.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle on s'est dépris de la poésie, qui s'est trop compromise avec les vains ornements de la voix et du son. Si l'on entend poésie dans son sens le plus étroit, celui qui s'oppose à prose, je ne m'y intéresse plus beaucoup moi non plus. La poésie française privilégie la prose. La prose est devenue le genre dominant de la poésie française. Je crois qu'elle l'a toujours été plus ou moins.

La versification est un excellent exercice pour acquérir une parfaite aisance dans la métrique des périodes. On devrait la pratiquer assidûment à l'école, dans toutes les écoles, pas seulement primaires. Quand nous la possédons, l'envie nous prend plutôt de nous en servir dans la langue la plus prosaïque, délaissant l'aboli bibelot d'inanité sonore.

Voilà ce que j'ai retenu de ma conversation d'hier, quand je suis passé rencontrer Ismaïl, Shaïn et leurs amis à la sortie de l'atelier.

Le 27 septembre, Sinta aime la montagne

Nous sommes repartis dans la montagne. Sinta aime la montagne. Moi aussi.

Il n'y fait pas encore très froid. Oui, on doit se couvrir bien sûr le matin. La température est nettement plus basse qu'à Dirac, mais on dirait que le froid pénètre moins.

On sent bien la morsure du vent à l'aube. Il y a toujours du vent près des cimes, à l'aube. Ce sont les premiers rayons du soleil et les ombres qu'ils creusent qui agitent l'air. Il glace la peau mais reste à sa surface : c'est l'impression qu'on en a.

Le ciel est pur ces jours-ci, et l'on voit bien les sommets sur la pente desquels la neige est maintenant plus basse. « Si tu es là cet hiver, » m'a dit Sinta, « nous irons faire du ski de fond. » Si je suis là cet hiver… Voilà une idée qui s'imprime tout doucement en moi.

Comme nous l'avions fait cet été, nous avons loué des chevaux, les mêmes, ou empruntés, ou échangés. Sinta a confié ses cours à Dina. Elle s'entraîne ainsi à la retraite. Elle en reçoit cependant les vidéos en ligne.

« Dina n’a pas besoin de mon contrôle », m’a expliqué Sinta, « mais je dois savoir où ils en sont. » Elle ne les regarde pas très attentivement.

Le 28 septembre, camp désert

Si ce n’est la ville de Dirac, particulièrement bien arrosée, et qui draine toutes les eaux des massifs qui la cernent, le pays est bien sec. Les forêts conservent l’eau, bien sûr, dans l’humus qu’elles protègent, et dans leur tapis de mousse, mais la mousse elle-même jaunit vite là où les branchages sont moins denses. Il a pourtant déjà bien plus depuis le début de la saison.

« C’est curieux », dis-je, « il y a des campeurs ici ? » Autour d’une clairière, aux abords d’un petit torrent, nous avons trouvé les restes d’un campement : les cendres de feux de bois ; deux tables fichées dans le sol, construites avec des branches droites de sapins ; des bancs de la même facture ; des emplacements tout propres de petites tentes… « Ce sont probablement des militaires », me renvoie Sinta. « Qui d’autre viendrait camper si loin de tout ? »

En effet, même un engin à chenilles n’aurait été capable d’approcher un tel endroit, loin de tout chemin carrossable, coupé des vallées proches par de vertigineux éboulis ou des falaises. Elles demeurent certes franchissables à pied par bien des endroits, ne nécessitant pas d’équipement particulier si l’on connaît le chemin, et permettant même le passage en tenant des chevaux par la bride.

Je songe que les détachements montés, cantonnés si nombreux à Dirac, sont idéaux pour contrôler ces vastes territoires montagneux et boisés. Leurs chevaux passent partout, et là où ils en seraient définitivement incapables, on les laisserait sur place pour continuer avec rappels et piolets.

« À moins que ce ne soit un campement de terroristes ? » dis-je avec un rien d’inquiétude. « Trêve de fantaisies romantiques », me rassure Sinta. « Ils eussent été plus discrets. Les gens qui ont fait ce camp se sentaient chez eux. »

Sinta, qui s’est éloignée jusqu’à la petite cascade, me fait signe de la rejoindre. Je suis curieux de mieux voir ce qu’elle tient dans les mains. Deux cartouches à blanc. « Tu vois, ce sont bien les unités montées. »

Les cartouches à blanc, comme leur nom permet de le deviner, sont blanches. Elles ont la taille et la forme de véritables cartouches de fusil, mais sont en plastique blanc, sauf leurs détonateurs en cuivre. Elles ont

servi : leur pointe est légèrement éclatée et noircie. Je trouve l'objet beau, très beau même. Je les emporte.

Le 29 septembre, feu de camp

Nous sommes restés dormir là. Il était trop tard pour rentrer avant la nuit. Nous avons été surpris par les jours qui raccourcissent si vite en cette saison. Le lieu était grandiose, et nous nous y trouvions bien. Voir tomber le jour sur les montagnes et apparaître les premières étoiles valait bien de s'y attarder.

Le soir, nous nous sommes réchauffés d'un beau feu de bois, écoutant les insectes et les oiseaux nocturnes. La nuit, nous nous sommes réchauffés l'un contre l'autre dans notre minuscule et unique tente. L'aube, elle, fut glaciale.

J'avais bien trop froid pour pratiquer le chi gong en me levant. J'ai plutôt saisi la hache encore sanglée à la selle qui m'avait servi de dossier pendant toute la soirée, pour couper quelques branches et faire un café. L'opération me réchauffa pendant que Sinta dormait encore.

Les dernières étoiles brillaient toujours dans un ciel pâle quand je me suis extrait de la tente avec toutes les peines du monde pour ne pas la réveiller. Elle dormait roulée en boule, et broncha à peine quand je jetai sa parka sur la couverture.

L'aube n'avait rien à envier au crépuscule. Sa beauté m'aida à sortir de ma torpeur glacée. Le ciel passa au rouge, puis au doré, et il devenait bleu quand Sinta sortit de la tente. Elle s'étira comme si elle était insensible au climat, but un grand verre d'eau et me proposa souriante : « On fait du chi gong ? »

Nous prenions notre petit déjeuner quand surgirent les cavaliers.

Armements

Le 29 septembre, hier donc

Nous prenions donc notre petit-déjeuner quand ont surgi les cavaliers. Il est passablement inquiétant de vous vois cernés par des hommes en armes à cheval (ils n'étaient pas plus de six), quand vous vous croyiez seuls au point de penser que le soleil ne se levait que pour vous.

Le commandant nous posa une question que je ne compris évidemment pas : « veuillez décliner vos identités », ou bien : « Ne trouvez-vous pas le temps frais ? » ou encore : « avez-vous bien dormi ? » ; et avant que Sinta n'ait eu le temps de répondre, le lieutenant avec qui j'avais bavardé à Dirac, me reconnut. Le détachement avait convenu de prendre son petit déjeuner sur l'emplacement de leur ancien campement que nous avions sans manières investi, près de la cascade où l'eau est bien fraîche. Le commandant s'enquérait s'il ne nous dérangeait pas que nous le prîmes ensemble. Quand nous nous fûmes suffisamment substantés, les cavaliers nous ont proposé de nous escorter jusqu'à ce qu'ils continuassent leur route vers Dirac.

Après avoir franchi les passes difficiles, difficiles pour les chevaux qui pour être solides n'en craignent pas moins de se briser une patte dans des éboulis, nous eûmes tout loisir de converser deux par deux. Le lieutenant qui chevauchait devant moi sur l'étroit sentier me demanda ce que je pensais de l'affaire des sous-marins entre la France et l'Australie. C'est incroyable comme l'actualité est capable de venir nous chercher dans les lieux les plus improbables.

« Je pense que c'est une bénédiction. » Il tourna la tête surpris. « Songe », continuai-je, « dans quels embarras risquait de nous entraîner un tel accord. Laissons l'Australie à la Couronne britannique, et la Couronne britannique aux États-unis, et laissons-les à leurs querelles avec la Chine. Ce sont de dangereux amis. La France finira par se réjouir que cet accord ait capoté. » Le lieutenant me répondit par un sourire : « La France n'est même pas responsable de cet échec », se moquait-il en se tournant vers moi. « C'est là toute l'ironie », dis-je.

Le 30 septembre, la vie au grand air

Sinta a un regard quelque peu hautain ; il n'en est pas moins empreint d'une douceur angélique. Peut-être est-ce pour la compenser qu'il s'est composé une expression suffisante. Qu'importe, son charme y trouve son compte.

Son sourire aussi a une douceur angélique. Il maintient pourtant une certaine distance, une distance d'altitude, dirais-je. « Je vous souris d'au-delà de toute contingence », semble-t-il dire. On pourrait y deviner quelque tristesse, mais non, c'est du détachement.

Sinta est plutôt habitée d'une joie vivace, qui surgit aussitôt qu'elle s'applique à la moindre activité. Elle est très appliquée, même quand elle parle. Et sa voix prend alors parfois la candeur d'une enfant.

Je me sens bien chez elle dans ce chalet sauvage, même si la vie y est rude. Elle n'est pas sans une forme de confort pourtant. Dès l'aube, le soleil réchauffe la façade et toute la clairière alentour. Le feu de bois attiédit bien le petit appartement, et fendre les bûches réchauffe aussi. L'eau est glacée à la fontaine, mais si l'on bouche le bassin de bois, elle devient raisonnablement tiède pour s'y baigner en début d'après-midi.

Quand nous nous éloignons à cheval, nous ramenons toujours quelques grosses branches mortes pour le feu, que nous leur laissons traîner. C'est pourquoi nous gardons une hache accrochée à la selle. J'aime regarder Sintan fendre du bois. Quand je la vois, déjà si contente, enfiler ses gants pour ne pas abîmer ses longues mains fines, je croirais qu'elle ne va pas leur faire grand mal, mais non, son geste est juste, et la bûche se fend.

Le premier octobre, Sariana et Farzal

En rentrant à Dirac, j'apprends que la Suisse se propose de faire l'achat de F-35 aux États-unis, plutôt que de Rafales à la France. Les États-unis doivent avoir des moyens de pression extraordinaires pour fourguer leur camelote au monde entier.

Là, ce n'est plus le même cas de figure qu'avec les sous-marins australiens, où l'on peut deviner un pas timide vers l'ébauche d'une toute nouvelle *Organisation du Traité d'un Pacifique Nord*. La Suisse n'a aucune raison de s'encombrer de ces machins. Elle en a au moins deux de ne pas le faire.

La première est que le F-35 est un mauvais avions, un magistral ratage techno-industriel ; et qu'il ne serait de toute manière pas adapté à la

défense d’un petit pays montagneux, ni moins encore à l’esprit de sa défense, c’est-à-dire populaire et indépendante. Les F-35 sont conçus pour être intégrés, et donc soumis, à un vaste dispositif militaire, et à son commandement unifié. Voilà la seconde raison : celle de se doter d’armes dont on soit réellement maître.

Le Rafale est un choix excellent pour tout cela. Bien sûr, d’aucuns y verront une arme de collection, conçue une cinquantaine d’années plus tôt. On craindrait qu’il ne soit devenu obsolète, ou sur le point de le devenir, quand le F-35 ne risquerait au contraire que d’être amélioré. Le Rafale a pourtant été exceptionnellement bien conçu, et enrichi avec le temps de dispositifs ingénieux. Tout dépend bien sûr de ce que l’on veut en faire.

Il existe de telles armes qui ne se périment pas, comme le AK 47. J’ai même remarqué dans le détachement qui nous a escorté, la présence d’une arbalète. Qu’on ne rie pas : « c’est une arme puissante et précise », m’a affirmé le lieutenant, « qui offre l’avantage de ne faire aucun bruit ni éclat de lumière permettant d’identifier l’origine d’un tir, avec laquelle on se débarrasse aisément d’un guetteur. »

Nous nous sommes entretenus de tout cela avec le lieutenant, il s’appelle Farzal, que Sinta a invité chez elle avec sa femme, Sariana. Elle est militaire elle aussi, dans les systèmes de radar et de guidage des missiles, et elle enseigne à l’université militaire.

« Si l’on veut de bons avions de dernière génération à des prix raisonnables », nous confia-t-elle, « on ferait mieux de regarder du côté de la Russie ou de la Chine. Sinon, le Rafale et les armements français en général restent les meilleurs pour des pays jaloux de leur indépendance ; ceux qui assujettissent le moins les clients à leur fournisseur, pour ce qui est du fonctionnement comme de l’entretien, de la formation des personnels, des pièces de rechange… Par son âge vénérable, le Rafale a conservé comme un esprit gaulliste. » Je lui laisse évidemment la responsabilité de ses commentaires.

Le numérique et les armes

Sariana et Farzal ne sont pas venus habillés en civil. Ils ont mis leurs uniformes de sortie ; lui : une somptueuse veste noire avec des cartouchières brodées d’argent sur la poitrine, ouverte sur une chemise rouge sans col ; une toque astrakan, un énorme poignard courbe au manche finement ciselé, dans un fourreau de cuir pendu à la ceinture, un pantalon

moulant plongeant dans des bottes noires plus fines que celles que je lui avais déjà vues. Elle : un tailleur noir sur une chemise rouge, un foulard noir noué en turban, une paire d'escarpins.

Nous avons longuement parlé de la commande numérique appliquée à l'armement. Sariana connaît parfaitement le sujet. « La complexité et la vitesse des systèmes d'armement ne permettent plus aux hommes de les contrôler sans automatisations numériques. » Nous explique-t-elle. « C'est en soi un danger. Il tend à ne laisser à l'homme que la seule décision ; et toute l'exécution, à la machine. »

« L'esprit ne fonctionne pas ainsi. Nous décidons en agissant, et donc en percevant les effets immédiats de nos actions. Plus sont nombreuses les médiations entre nos différentes proprioceptions, plus nous avons du mal à réagir avec pertinence et rapidité ; plus, donc, nous avons besoin de systèmes qui réagissent pour nous, et nous entrons dans un cercle sans fin qu'il serait nécessaire, au contraire, de briser. »

« Oui, je comprends, s'en remettre à la mécanique numérique accroît le problème auquel il devrait remédier. Mais comment faire ? » interroge Sinta.

« C'est à quoi nos ingénieurs cherchent à répondre. Dans le principe, nous devrions doubler tous les éléments des systèmes par des dispositifs de débrayage. Nous devrions, au moins dans l'apprentissage et dans l'entraînement, ou dans des opérations particulières pour lesquelles nous disposerions d'assez de temps et de sécurité, les débrayer le plus possible », répond Sariana. « Il serait vain de chercher seulement à accroître notre vitesse de réponse au dispositif numérique lui-même. »

Farzal ajoute : « Un autre avantage est que l'homme demeure alors opérationnel même en cas de panne électronique majeure. »

Au-delà du son et du sens

Le 4 octobre, impressions de pluie

Ça sent bon le bois humide. Ça sent la cave où l'on fend les bûches, et les fortes effluves de vieilles sciures de mélèzes et de sapins. Je suis sous la verrière du bar près du lac, et je regarde tomber la pluie. Je l'écoute qui cogne sur les vitres. On ne se rend pas toujours compte de combien l'humidité porte les sons et les senteurs.

On attend un gros orage dans la matinée, et je ferais peut-être bien de ne pas trop m'attarder. Qu'importe, je ne déteste pas marcher sous la pluie, et j'ai changé mon chapeau grège pour un noir, davantage de saison. Les nuages sont si sombres que les lampes sont allumées sous la verrière.

Le 5 octobre, étranger

Mes amis attendent toujours de moi une intervention orale pour le séminaire. Je ne voudrais pas les décevoir, mais je ne le sens pas. Je ne suis pas très à l'aise, faute de savoir correctement me situer. Il y a longtemps que je n'ai plus fait d'intervention publique, sauf dans des cauchemars, où je n'étais pas prêt, où j'étais en retard, où mon intervention était reportée, plus tôt ou plus tard, où le lieu n'était plus celui qui avait été convenu, ou les déconvenues se multipliaient. Oui, j'ai fait de nombreux rêves de cet ordre.

J'avais pris l'habitude de très bien préparer mes interventions, toujours écrites, bien écrites. Certainement pas des présentations *Powerpoint*. J'ai appris à écrire comme je parle et à parler comme j'écris. Je ne distingue moi-même plus sur une vidéo, les moments où j'ai scrupuleusement lu mes notes, de ceux où j'ai improvisé. Quand on a le tempo, il est aisé d'improviser.

Il est difficile d'être à la fois bon orateur et bon auteur. Les deux attitudes mettent en œuvre des aptitudes opposées. Je ne suis pas un bon orateur, c'est pourquoi je prépare avec soin mes interventions. Quand on écrit, on navigue, on revient sur ses pas, on s'arrête, on corrige, on reconstruit. Je le fais peut-être moins que d'autres. Avec la plume, je fraie mon chemin comme avec une serpe, spontanément, sans me relire ; mais évidemment, je finis par corriger, ré-articuler, recomposer. Je peux le faire,

et je sais que je le peux pendant que j'improvise, et je finis par le faire inévitablement.

Il est vrai que l'orateur, lui, se répète. Quand Sinta parle de l'usage du point-virgule par Marcel Proust, elle en aura déjà parlé des dizaines de fois, et elle se sera donc corrigée, aura reconstruit sa pensée comme si elle l'avait écrite. Se répéter est une façon d'écrire ; et l'écriture, une forme avancée du ressassement.

Il y a bien longtemps que je n'ai plus parlé en public, et j'ai dû perdre quelques automatismes que je m'étais forgés. J'étais devenu bon à ce jeu il y a quelque vingt ans. Je me souviens pourtant de ce que j'avais appris à l'époque : l'important est ce que l'on doit dire.

Que t'importe-t-il de dire ? Et surtout, de le dire à qui ? Et pour les inciter à quoi ? Quand tu tiens la réponse à ces questions, le travail de rhéteur est facile ; or ce sont ces réponses que je ne sens pas bien.

Peut-être parce qu'ici je suis un étranger. Étranger ? Allons donc ! Étranger à quoi ? Étranger à la langue française ? À la langue en général ? Au langage ?

Le 10 octobre, la maladie

Avec ce temps instable, il n'est rien d'étonnant à ce que je prisse froid. Depuis mercredi, à la nouvelle lune, je n'ai pas écrit une ligne. Tout a commencé par une légère irritation de la gorge. J'y ai répondu par l'huile essentielle de citronnelle, comme je le fais d'habitude. Cette contre-offensive fut assez efficace pour contenir le mal, mais pas assez pour le faire disparaître, et peut-être trop tardive. Je fus affligé d'une fatigue générale, de douleurs dans les muscles et les articulations, de sueurs alternant avec des frissons. Je passais mon temps à ôter et remettre une veste.

J'ai un problème : je ne sais pas me reposer tant que je n'ai pas atteint l'épuisement total. J'imagine que tout le monde a subi ces états où l'on n'est pas assez malade pour se coucher et se soigner, c'est-à-dire principalement dormir bien au chaud, le corps se chargeant tout seul de se rétablir, mais pas assez guéri pour accomplir quoi que ce soit de bon.

Je ne suis pas dupe : j'ai pris froid parce que j'étais affaibli par le manque de sommeil. Sinon, j'avais déjà bien assez fait d'imprudences ces derniers temps. Je m'étais mis à veiller en travaillant jusqu'à plus d'heure.

Il y a plus de quarante ans que j'ai bien compris que ça ne me réussissait pas, mais je suis incorrigible.

L'effort musculaire n'est rien ; on l'interrompt et l'on s'endort comme une brute. L'effort mental, ce n'est pas pareil. Les muscles n'y trouvent pas leur compte ; ils exigent leur part. Comment se résoudre à aller dormir, et comment y parvenir ? Comment seulement se défendre d'un mauvais virus qui passe ?

L'irritation commence maintenant à se déplacer sur mes bronches. J'ai remplacé l'huile de citronnelle par du pin. Je n'ai pas oublié le miel, l'hysope, le thé au citron ; j'ai demandé à Sint de me ramener du fromage bleu de France du bazar. Elle a tenu à me garder chez elle, et surveille qu'il ne me passe pas en tête de donner un coup de râteau dans le jardin, ou de tremper mes mains dans l'eau froide pour dégager une canalisation obstruée par des feuilles mortes.

– Je ne comprends pas, m'a-t-elle dit quand elle m'a surpris à cette dernière opération, pourquoi des gens qui ont une partie de leur cervelle correctement remplie, en conservent d'autres complètement vides. – C'est pour que l'intelligence respire, lui ai-je expliqué.

Le 11 octobre, les lèvres de Sinti

Sinta a des lèvres fines, fines et mobiles. Son sourire bienveillant, ou peut-être seulement auto-satisfait (et pourquoi pas ?), ne lui donne en rien un air sévère ; seulement attentif. On a plaisir à la regarder, attentive et occupée, et, comme je l'ai déjà observé, la voir y trouver plaisir elle aussi. Dans tout ce qu'elle fait, Sinta donne l'impression d'être musicienne. C'est cela : elle joue de la musique.

La musique, en soi, ne fait rien ; au mieux, elle rythme l'action. Elle ne signifie rien non plus ; elle ne dit rien et n'a rien à dire. Elle est l'expression sonore de la subjectivité pure.

Par là, elle est liberté et plaisir. C'est curieux d'ailleurs, car rien n'a plus de contraintes que la musique.

Le 11 octobre, la musique et le son

Le son est l'ébranlement mécanique d'un milieu. Cependant, le son n'est pas la musique. Toute description ou définition mécanique du son, ne dira jamais ce qu'est la musique, ce qu'il en est de la musique dans ce son ; car la musique est précisément ce qui ne se laisse pas réduire à une

description causale, pas plus qu'elle ne se résumerait à l'interprétation sémantique de sa signification.

Quand tu parles, tu émets des sons ; tu énonces aussi des significations. La musique de tes paroles, et ce pourrait aussi bien être de ton chant, est ce qui ne se laisse pas réduire à une description physique du son, par plus qu'à une lecture sémantique.

De quoi s'agit-il donc alors ? D'une chose assez simple : Tu reconnais, ou peut-être crois-tu seulement reconnaître, la libre expression d'un sujet. Tu reconnais, par exemple, le chant d'un oiseau, que tu ne saurais nommer « le bruit d'un oiseau », sauf à ne faire allusion qu'au bruit de ses ailes qui passent. On ne dira pas « le bruit d'un oiseau », comme on dit « le bruit d'un avion ».

Tu ne sais ce que veut dire l'oiseau, tu ne peux le savoir. Tu ne sais même pas s'il veut dire vraiment quoi que ce soit, mais tu identifies que ce son n'est pas seulement un effet, un effet causal ; tu perçois immédiatement qu'il est l'expression d'une subjectivité.

Dans certains cas, l'on a des doutes : l'on prend pour musique de simples sons, ou l'inverse. Des bruits de sabots, un bruit de moteur, sont parfois ambigus, car ils expriment la subjectivité du conducteur, ou du cavalier et de sa monture. Parfois, les branches dans le vent semblent chanter. Il arrive aussi qu'on parle de la musique d'un moteur, ou du bruit d'une discothèque. On en fait aussi bien des effets rhétoriques.

Intervention à l’université

Le 13 octobre, la musique

Je n’ai jamais rien lu qui me satisfît pleinement sur la musique ; ni Hegel, ni Adorno, ni Xénakis, qui pourtant m’a fasciné. Quoi que je lusse ou que j’écoutasse sur la musique, j’étais supposé posséder déjà un savoir préalable. Or, c’est bien celui-ci qui m’intéresse. Je n’ai non seulement pas l’impression de le posséder, mais je doute seulement qu’il existe.

J’ai lu sur la musique arabo-persane, j’ai lu sur la musique chinoise, sans parvenir à en déduire qu’existât où que ce soit ce présupposé su.

Qu’est-ce que la musique ? Voilà ce que j’aimerais qu’on m’apprenne. L’expression d’un sujet – on dirait ici *anaïya*. Voilà ce que je sais, mais je dois reconnaître que, jusque-là, ça ne me conduit pas loin.

Je n’ai jamais lu ce que les philosophes arabes ont écrit sur la musique, Ibn Sina, Al Kindy… Je n’en ai pas trouvé les traductions, et j’aurais trop de mal dans le texte. Je n’en ai pas fait l’effort car je suis convaincu, peut-être à tort, que je n’y aurais pas trouvé ce que je cherche.

Les Perses et les Grecs avaient une conception parente de la musique, celle dont se fit le principal interprète Pythagore ; une conception proche de celle des mathématiques. L’on comprend bien que là se trouve la source, le cœur… – ici, l’on dirait *al ʿaïn*, la prunelle, l’interface entre la subjectivité et le réel.

Ce que l’on recherche intensément, le plus souvent, on le connaît déjà. Alors j’écoute, j’écoute le plus attentivement possible la musique, pour le retrouver.

Le 14 octobre, une sub-sémantique

Il est instructif d’écouter des gens se parler dans une langue que l’on ne connaît pas. Il y a de la musique dans ce que tu entends. Tu sais qu’ils parlent pour se dire quelque-chose, mais tu perçois que ce qui est en jeu va plus loin que cette seule dimension sémantique. Moins tu comprends, mieux tu perçois cette méta-sémantique.

Cette méta-sémantique serait plutôt une sub-sémantique ; un substrat nécessaire pour que prenne pied la signification, le *vouloir dire*. Du vouloir dire, elle serait le préalable vouloir, le vouloir inaugural à toute

énonciation. Ce serait à comprendre dans le sens que donne Arthur Schopenhauer à « volonté » dans son ouvrage *le Monde comme volonté et comme représentation* (*Die Welt als Wille und Vorstellung*), et Friedrich Nietzsche à sa suite.

La proposition est réflexive quelquefois me semble-t-il : l'énoncé paraît se faire prétexte à musique. On le perçoit dans la chanson, voire dans la versification. Le sens y prend souvent une importance moindre que le son, semble-t-il.

J'y vois une cause du succès des chansons en langues étrangères. J'y ressens, moi comme les autres, la fascination de ces mots que je ne comprends pas.

Quand cette magie a eu tout le loisir de s'exercer, je finis cependant inévitablement par vouloir comprendre. Le web nous comble alors depuis plus d'une vingtaine d'années, en nous offrant des vidéos accompagnées de traductions, ou du texte non traduit qui défile en suivant le son. En Asie du Sud-Est, où l'on semble accorder une grande importance au texte, souvent les lettres s'illuminent au fur et à mesure qu'elles sont vocalisées.

Les instruments d'Asie centrale

J'ai vu en me relisant que j'avais qualifié de petit oud l'instrument qu'utilisait l'artiste que nous étions allés voir le mois dernier. Ce n'était évidemment pas un oud, même petit, c'était un citar, qui accompagne si bien la poésie par les modulations de ses quatre cordes, grâce a son très long manche. C'est l'instrument préféré des lettrés, m'a-t-on dit.

Le citar, le kamanche (prononcer kamanché), l'oud, sont les principaux instruments des régions d'Asie centrale, avec le tar, que j'allais oublier. Un très bel instrument à corde pincées, le tar, avec son corps en forme de double cœur, qui souvent se suffit à lui-même dans la musique classique.

Pour que ma liste soit complète, je ne dois pas oublier le kanoun, de la famille des cithares sur table, qui n'est pas sans rappeler le koto japonais en nettement plus petit, ou ses cousins chinois et indonésiens ; ni non plus les instruments à vent, le ney, et le duduk ; ni le daf.

Le daf est un grand tambour plat d'une cinquantaine de centimètres de diamètre, dont la membrane de peau est tendue sur un solide cadre de bois de quelques centimètres seulement où sont attachés des anneaux métalliques. Comment on en joue ? Les mains tiennent fermement l'instrument tandis que les doigts créent le son. Les mains se lèvent et

s’abaissent, agitant le cadre pour faire résonner les anneaux. Ces mouvements de la main et des doigts créent un large éventail de variations tonales et rythmiques.

Le daf a une voix forte avec des sonorités étonnantes. Elles vont du crépitement de détonations, au tonnerre lointain en passant par des modulations de torrents et de chutes, ou de galets roulés par des vagues… Il est à utiliser avec parcimonie, car il a les moyens d’écraser un orchestre. Il donne alors à la musique des profondeurs troublantes. C’était l’instrument préféré des soufis, me suis-je laissé dire.

Le 16 octobre, une conférence

« Ton intervention a suscité des réactions contrastées », m’informe Sinta le lendemain, après avoir quelque peu sondé les présents. « D’aucuns se sont demandé si tu ne te foutais pas du monde, les autres l’ont trouvée géniale. »

Mes interventions publiques suscitent souvent ces deux types de réactions. J’ai repris pour cette conférence à l’université, mes récentes notes prises dans mon journal. Je les ai étayées de documents précis, notamment de citations de Yanis Xénakis, et surtout de celles où il cite George Boole.

J’avais ajouté quelques informations sur la musique granulaire, et les logiciels permettant de la produire et de l’analyser, sans m’étendre beaucoup car ce n’étais pas le cœur de mon sujet, et surtout, je peux bien le dire entre nous, parce que je n’y comprends rien. Je me suis même permis d’illustrer mon propos de couplets de Boby Lapointe pour détendre l’atmosphère.

De toute façon, quand je parle en public, je me soucie peu d’être génial ni de paraître fantaisiste. Mon souci est d’énoncer le plus parfaitement possible ce que j’ai préparé. Mon souci est d’imposer mes énoncés, d’en imposer le ton ; et ensuite, peut-être, quand j’y suis parvenu, les laisser susciter un échange avec l’assistance. Car, soyons sérieux, moi seul suis assis sur une estrade, et dispose d’un micro.

Ce n’est pas facile, et je ne réussis pas à tous les coups. Je crois que cette fois, j’y suis bien parvenu. Sinta aussi m’a trouvé bon, malgré les retours contrastés dont elle m’a fait part. Le plus important est que Sharif ait apprécié. Il m’avait personnellement invité et présenté, et je n’aurais pas aimé le décevoir. « Il t’a vraiment bien présenté », a constaté Sinta le

soir même, où nous avions retenu une table dans l'un des restaurants près du lac.

En effet, je ne crois l'avoir jamais été aussi bien. « Il a bien situé l'intervention que tu allais faire, dans la continuité de ton travail », continue-t-elle. « Je me demande pourquoi tu ne t'es pas placé toi-même dans cette perspective, plutôt que dans des marges un peu floues où tu ne t'es pas souvent aventuré. »

« Peut-être aurais-tu suscité moins de réactions négatives, et t'aurait-on plus aisément suivi », ajoute-t-elle. « Et peut-être m'aurait-on trouvé moins génial », dis-je. « Ça n'a aucune importance. Sous mes airs affirmatifs, j'interroge. À travers les questions du public auxquelles j'étais censé répondre, j'ai entendu des réponses intéressantes. C'est ce qui compte dans ces événements qui ne seraient sinon que des cérémonies. » C'est vrai j'ai trouvé les présents bien savants ; et leur esprit, vif.

Le 17 octobre, objection d'Ismaïl

« Ces programmes qui produisent automatiquement de la musique ne la font-ils pas précisément sortir du champ dans lequel tu l'as définie : l'expression d'une subjectivité ? » C'est l'excellente objection que m'a faite Ismaïl, qui était venu assister à ma conférence après avoir quitté de bonne heure son chantier.

« La question comme la réponse étaient déjà contenues dans la photographie au dix-neuvième siècle » lui ai-je répondu. « Dit le plus simplement, est-ce l'appareil ou le photographe qui prennent la photo ? La réponse, on l'a dans la photo. »

« On l'a immédiatement, ou bien elle reste énigmatique », m'a renvoyé Ismaïl. « Je crois la question bien antérieure aux programmes de musique, et même à la photographie. Elle est celle du langage lui-même. »

Remarques diverses

Le 19 octobre, remarques sur la performance

– Tu as vu la dernière performance de Yasamin Shahhosseini ? M'a demandé Ismaïl pendant le repas dans l'un des restaurants du lac le soir de mon intervention.

– Bien sûr. Pourquoi m'en parles-tu ? Tu songes encore à la question que tu m'as opposée tantôt ?

– Non, je n'y pensais plus, mais maintenant que tu me la rappelles, je vois nettement le rapport.

Yasamin Shahhosseini est une jeune joueuse d'oud iranienne, dont Ismaïl et moi avons déjà quelquefois parlé, et dont nous admirons le travail. Elle a un succès international bien mérité à notre goût, même si Wikipédia l'ignore. Il suffit de saisir son nom dans n'importe quel moteur de recherche pour trouver à profusion de quoi elle est capable.

Elle multiplie les expériences d'improvisation avec des interprètes d'autres musiques, notamment le baroque nord-européen, mais pas seulement, elle flirte avec la musique contemporaine. On lui sent un esprit explorateur et expérimentateur. On l'a vue récemment se risquer dans la performance.

La performance est devenue un genre à part entière, héritier du *happening*, qu'on a aussi appelé « événement », dans le prolongement de la poésie, des arts plastiques, et pourquoi pas de la musique. C'était intéressant à la fin des années soixante, et avait le goût de la nouveauté. Je trouve maintenant les performances un peu surfaites, j'oserais presque dire surannées.

– Tu penses que la performance est une velléité de redonner la main au sujet ? Me demande Ismaïl. Il le dit en arabe, probablement parce que le mot « sujet » y est moins chargé de connotations contradictoires. Si je n'avais craint de paraître pédant, j'aurais pu traduire : « une velléité de redonner la main au je ».

– C'est ce que ton questionnement m'a donné à penser : du moins que le succès actuel de la performance serait provoqué en réaction envers la place prise par des procédés cybernétiques dans la création ; une réaction qui

paraît être devenue quelque peu excessive, pour ne pas dire désespérée, du moins qui ne paraît pas assez probante, ni ne semble nous convaincre suffisamment pour ne pas devoir être perpétuellement renouvelée.

Le 21 octobre, les dames de Dirac

Les femmes de Dirac ont une façon particulière de se comporter avec les hommes. Elles font comme si elles étaient nos petites sœurs. J'ai mis du temps à m'en rendre compte, probablement parce qu'il n'est pas facile de concevoir avec assez de netteté ce qu'est un comportement de petite sœur ?

Toute femme ayant un grand frère, sait bien que ce n'est pas une posture de soumission ; et tout grand frère sait bien qu'il n'existe pas de petite sœur soumise. Celui qui n'a pas de petite sœur a au moins une petite cousine ou quelque-chose comme ça, et comprendra bien de quoi je parle.

Pas question de prendre trop de liberté avec une petite sœur. Au besoin, les autres y veilleraient. Les petites sœurs sont toujours plus mignonnes que les grands frères, aussi chacun prend leur parti. « Sois gentil avec ta petite sœur. »

Un grand frère, ça n'impressionne pas particulièrement une petite sœur ; elle attend seulement de lui qu'il soit plus fort, plus grand, plus courageux, plus réfléchi, plus habile, plus vif, plus infatigable, plus avisé… Elle attend qu'il le soit naturellement, sans devoir seulement se surpasser ; et s'il n'y parvient pas, c'est son problème. Bref, ce n'est pas une soumission, c'est un challenge.

Pas question d'attendre de l'admiration pour nos éventuels exploits, ils seront simplement tenus pour naturels. Il s'agit seulement de ne pas perdre la face. Je préfère quand même un tel défi, placerait-il la barre un peu haut, plutôt qu'elles ne nous prennent pour leurs petits frères.

Le 22 octobre, considération sur ce qui précède

« Avec la pandémie d'agressions sexuelle qui sévit ces derniers temps, la stratégie des dames de Dirac serait peut-être la bonne », m'a dit Sharif dans un sourire. « Rien ne décourage plus toute agression, sexuelle ou pas, que l'impression d'avoir à faire à une petite sœur. »

« Si l'on ressent du désir pour elle, on y regardera à deux fois », a-t-il ajouté, « et certainement pas par crainte du jugement des hommes ni des

dieux. Si l’on y cède, ce sera avec tout l’amour et la douceur dont on est capable, et peut-être un enivrant vertige. »

Oui, c’est bien la littérature et même la chanson de toute la région qu’il me résume là.

Le 23 octobre, à propos de George Boole

George Boole enseignait les mathématiques à l’université alors qu’il ne possédait aucun diplôme. Ce qu’il savait, il l’avait appris de son père, qui n’en possédait pas non plus, puisqu’il était un pauvre cordonnier. Le père de Boole était cependant un cordonnier savant qui possédait parfaitement le latin et le grec, le français et l’allemand, et je ne sais quelles langues encore. Il connaissait les mathématiques et la mécanique, et bien d’autres merveilles où il voyait l’œuvre du Créateur.

George Boole avait réalisé très jeune des travaux remarqués, et primés, par les principaux mathématiciens de son temps. Il avait aussi écrit beaucoup de poèmes qui demeurent seulement remarquables. Pour obtenir son titre de professeur de mathématiques à l’université de *Queens College* à Cork, près de chez lui en Irlande, il dut faire appel aux recommandations des meilleurs mathématiciens qui connaissaient ses travaux.

Il devint donc professeur, ce qui lui permit de faire vivre décemment sa petite famille, ses frères et sœurs, sa femme et ses cinq filles, d’avoir plus de disponibilités pour ses recherches, et surtout de disposer d’une bibliothèque dont il avait la charge, et tout particulièrement des commandes.

Bien sûr, *Queens College* à Cork était une petite université que l’on venait à peine d’ouvrir dans ce trou perdu de l’Irlande où personne ne voulait aller et où il pleut tout le temps. Cette pluie finit même par tuer George Boole d’une fluxion de poitrine.

On imaginerait mal aujourd’hui que des chercheurs, aussi prestigieux soient-ils, disposassent d’une telle autorité face aux administratifs ; leurs recommandations suffisant à faire nommer à un tel poste un homme dépourvu de diplômes, fût-il un génie, sans autre formalité. On s’étonne aussi que George Boole, de son coin perdu d’Irlande, eût les moyens de faire connaître ses idées, et de correspondre avec les meilleurs mathématiciens.

On s’étonnera encore qu’il ait pu publier, adolescent, quelques-unes de ses traductions d’Ovide dans le journal local, et surtout qu’un tel journal trouvât naturel de les proposer à ses lecteurs.

Il n’est pas moins surprenant qu’existât, en ces temps farouches, bien avant l’internet qui doit tant pourtant à George Boole, des cordonniers savants, et tant d’autres détails si peu imaginables aujourd’hui à l’ouest de l’Europe, dans un pays si viscéralement classiste.

Le 24 octobre, orchestre nocturne

De temps à autre, Sint et ses amis se réunissent pour jouer de la musique. Quand elle les reçoit chez elle, je préfère m’absenter. Je ne suis pas très habile avec les instruments de musique, en particulier quand ils sont orientaux. Sinta m’a pourtant souvent proposé de rester. Elle affirme qu’il existe des quantités de façons de participer.

Tous ces instruments sont complexes à utiliser. Même le daf qui paraît simple à première vue, offre des difficultés à découpler le mouvement des poignets d’avec celui des doigts ; d’autant plus qu’il est loin de ne servir qu’à marquer un rythme comme le font généralement les instruments à percussion. Il n’est pas commode non plus de faire pivoter le kalanche plutôt que le bras qui tient l’archet. Les quatre cordes du citar et son long manche n’offrent pas de grandes difficultés pour y placer des doigts malhabiles, mais plus il est facile de prendre en main un instrument, plus il l’est aussi d’en jouer mal.

J’ai finalement cédé, accompagnant Sint jusque chez Sanpan en remontant la petite rivière dans la nuit déjà tombée, et je ne l’ai pas regretté.

La musique à Dirac

Le 26 octobre, orchestres improvisés

C’est une pratique courante à Dirac que de se réunir le soir pour jouer de la musique. Cela se pratique également dans les lieux publics, bars, restaurants, voire sur les places et dans les parcs quand le climat le permet.

Les plus discrets préfèrent se réunir chez eux. Ce ne sont pas les moins bons musiciens, ce sont souvent les plus exigeants. J’ai l’impression qu’ici tout le monde sait se servir d’un instrument, et tous les musiciens sont susceptibles d’en changer plusieurs fois dans la même soirée.

Parfois, ces orchestres plus ou moins improvisés suscitent des danseurs. La ville est souvent animée le soir quand il fait beau. Il fait beau justement ces jours-ci depuis la pleine lune ; un peu frais le soir, mais beau.

Depuis que je suis arrivé, j’ai noté quelques particularités dans la musique d’ici. Les couplets qui divisent une chanson ne sont pas découpés comme chez nous, ils le sont plutôt comme des *râgas* indiens. Le passage de l’un à l’autre se fait par des changements de mode, de rythme, de mélodie, de couleur, et ils ne sont pas séparés par des refrains.

Les instruments ne tiennent pas dans chacun le même rôle. Tantôt le kanoun conduit, puis c’est le tour du kamanche, puis du tar ; ou du ney, ou même du daf… Une chanson dure toujours plus de trois minutes, contrairement à ce qui est coutume sur nos radios, mais quatre au moins, ou davantage. Plusieurs chanteurs également, tour à tour, se passent le relai.

Dans ces conditions, on comprend qu’il n’y ait pas un musicien ou un chanteur protagoniste dans le groupe. Ce rôle tourne, et en passant de l’un à l’autre, rend la musique plus entraînante, ou, du moins, si elle ne cherche pas à l’être, plus entêtante.

Le 27 octobre, musique populaire et savante

Il existe sans doute une différence entre la musique populaire et la musique savante. Je la crois pourtant factice. Pourquoi ? Parce que la musique n’est jamais complètement fixée. On l’interprète ; on la réinterprète. On croise, on métisse, on déplace et on réinvente, ici tout particulièrement.

On a toujours fait de l’excellente musique savante avec de la musique populaire. Et après ? Qu’en apprenons-nous de l’une et de l’autre ?

Le 28 octobre, musique et catastrophe

Qu’en apprenons-nous de l’une et de l’autre ? Ici, des quantités de musiciens traitent leurs musiques et celles des régions voisines, populaires ou non, comme Pete Seeger ou Woody Guthrie ont traité leur folklore. On en fait sans doute de même en Afrique ou en Chine.

On introduit volontiers des instruments exotiques : contrebasse, violoncelle, et même accordéon, koto japonais, cithare indienne…

Il y a la musique que l’on joue pour s’amuser…, mais s’amuser à quoi ? S’amuser à danser et faire la fête, ou s’amuser à composer et inventer ? Vaste question…

Ces temps-ci, je suis hanté par la musique d’ici. Elle me tourne perpétuellement en tête. Il est des chansons dont je connais presque par cœur les paroles, les paroles que je ne comprends pas.

Elles m’ont imprégné depuis le printemps sans que j’y prête une grande attention, puis, ce fut soudain, elles m’ont envahi.

Je suis fasciné par les phénomènes de retournements brusques ; les catastrophes, telles que les a étudiées René Thom. J’ai lu attentivement les travaux de Thom dans les années nonante. Je l’ai même rencontré.

Bref, la prégnance des musiques de Dirac a donné lieu à un retournement catastrophique en moi, comme les floraisons du printemps, ou comme la défloraison à laquelle on vient d’assister ce mois-ci.

Comme il y a de la poésie par téléphone, il y a aussi de la musique par téléphone ; aussi, je ne cesse d’en écouter.

La musique par téléphone se diffuse en vidéo. C’est absurde, et c’est un gaspillage éhonté de bande-passante, d’autant qu’elle est affichée par défaut en haute définition. Le monde est fou.

C’est absurde, mais intéressant quelquefois. Je préfère écouter sans regarder, mais il est intéressant de suivre la caméra parfois, qui passe d’un instrument à l’autre, d’un chanteur à l’autre. C’est intéressant, mais dans l’ensemble, je trouve qu’on entend mieux sans rien voir. Peut-être doit-on s’y essayer pour entendre mieux par la suite.

Le 29 octobre, au repas

Personnellement, je préfère la musique seule, sans paroles ; et encore la poésie sans musique. J'aime de la même manière l'écriture sans image, ou l'image seule. Je n'en fais pas une obsession, et j'ai parfois cédé moi aussi aux joies du mélange des genres. Cependant, comme en cuisine, je n'ai pas grand goût pour les mélanges. Même le vin, je le bois rarement à table. J'apprécie plutôt un ballon de rouge ou de rosée en digestif l'après-midi. Ça tombe bien, on n'en propose jamais à table ici.

« Yasamin Shahhosseini joue un répertoire d'oud des plus classiques », m'interroge Sinta après le repas que nous sommes allés prendre près du lac, « que craindrait-elle de la place prise par la cybernétique, au point qu'on n'en distinguât plus la part de la sienne ? »

« Elle n'en a aucune raison en effet », lui réponds-je pendant que la serveuse dépose sur la table nos ballons de rouge. « Si tu as bien compris la critique que m'a adressée Ismaïl, ce serait avec l'oud lui-même qu'elle cherche à déployer la bonne distance. »

Nous avons été pris de court pour faire des courses à cause de la pluie diluvienne de ce matin, et l'occasion était trop belle de déguster les succulents poulets à l'ail et aux épices qui y sont proposés tous les jours. « D'accord, mais je ne comprends pas bien », insiste Sinta.

« L'erreur serait de ne voir en Yasamin Shahhosseini que la virtuosité. Elle est virtuose, c'est vrai. Des quantités de musiciens sont virtuoses. Rien d'étonnant s'ils ne cessent de jouer. Je crois que c'est ce qui l'a entraînée à céder au rituel de la performance. Tout n'est pas que virtuosité dans la musique. »

Le 30 octobre, ma nouvelle canadienne

J'ai trouvé une belle canadienne au bazar. Ma parka faisait un peu trop ville pour circuler dans les bois. Je suis content de mon achat : elle est parfaitement ajustée à ma taille. Elle n'entrave pas mes mouvements. Deux grandes poches à soufflets me permettent d'y glisser mon carnet en le pliant en deux. L'appareil photo qu'il m'arrive de prendre, y entre aussi : j'ai essayé sur place. Je l'avais sentie mienne dès que je l'ai aperçue sur son cintre dans la boutique. Elle est ocre, avec un grain de peau de bête. Il suffit de l'enfiler et l'on se sent déjà en montagne.

Il a plu ces deux derniers jours. J'ai ressorti les chaussures épaisses. Ce sont des bottes, de lourdes bottes aux semelles crantées qui adhérent bien

sur tous les sols. Dans ce pays où l'on se déchausse systématiquement en entrant dans un appartement, les chaussures montantes à lacets ne sont pas commodes. Quand la saison est plus clémente, je porte des mocassins.

Bottes de cuir et chaussettes en pur coton. C'est un pays où l'on serait mal à l'aise à sentir des pieds. Je préviens qui voudrait me rejoindre.

Musique et possession

Les adolescents sont des malades de musique, de consommation hypnotique de musique. La consommation de musique se manifeste vite comme une puissante possession, c'est ce qui la rend si nécessaire au spectacle marchand.

Je n'ai jamais vraiment été un fan de musique. J'ai bien eu des chanteurs favoris dont il m'est arrivé d'acheter les disques, mais sans enthousiasme débridé. Je me souviens quand même d'avoir écouté en boucle Gérard Manset, Joan Baez chantant *Bachianas Brasileiras*, Léonard Cohen, rare chanteur anglophone dont je comprenais sans peine et me régalais des paroles.…J'ai toujours, de loin en loin, écouté du flamenco. Plus tard, je me suis entiché de London Grammar, Nathalie Rize, Rising Appalachia…

Ce sont des airs qui colorent une période de notre vie, celle où on les a entendus, parfois tardivement. C'est ainsi que j'ai aimé la folk américaine, à défaut de folk française. La France est demeurée trop royaliste et trop jacobine à la fois pour savoir quoi faire de ses cultures et notamment de ses langues.

Je n'ai jamais été ce qu'on appelle un fan, même d'Henry Purcell ou d'Érik Satie. Pourtant ici, mon adolescence me rattrape. Il ne s'en faudrait pas de beaucoup que je me promène avec des écouteurs sur les oreilles, inutiles puisque la musique est déjà dans ma tête.

Sans doute, la musique, s'agit-il plutôt d'en jouer. Je ne vois hélas aucun instrument suffisamment facile à prendre en main pour accompagner mes amis et me désenvoûter.

Dernier quartier

Le 31 octobre, évalué

« L'intervention de JP fut parfaite », affirme à mon propos le courriel de Shimoun. S'il le dit, peu soutiendront le contraire ; ou alors plus mollement, car ils ont probablement de bonnes raisons.

« Il était clair qu'il s'agissait d'un séminaire de recherche, pas d'un cours », ajoute-t-il. « Il n'y a donc pas lieu de lui reprocher des improvisations et des tâtonnements. Il fut même cohérent et rigoureux, malgré son savant désordre »

« Je croyais qu'il improvisait en suivant ses notes », écrit Sanpan. « Non, Il les lisait textuellement comme il les avait écrites, nous économisant un long travail de retranscription. Je ne lui connaissais pas ces talents d'acteur. »

Je renvoie à tous dans un insert : « Seulement dans mon propre rôle, je le crains ».

« Il fut limpide », relève Sharif, toujours fidèle au passé simple. « Beaucoup ont jugé qu'il avait ouvert de larges perspectives. Moi-même en percevais mal l'ampleur avant. »

« Ce n'est pas sans peine », confie Sinta, « que je suis parvenue à lui faire entrevoir les horizons que nous dessinions, et le convaincre de nous rejoindre. S'il les voit si bien maintenant, c'est qu'il les avait déjà en tête. »

Il semble que ceux qui ont aimé mon intervention soient en passe de l'emporter sur les plus critiques. Il serait assurément utile que je me relise. Je ne sais plus bien ce que j'ai dit, et la cohérence baroque de mes propos m'échappe quelque peu maintenant. Ils étaient probablement plus intelligents que je ne le suis moi-même.

Ces évaluations me laissent toujours un sentiment de mal à l'aise. Les vraies idées géniales se glissent souvent dans les esprits comme des oracles, et un oracle n'a pas besoins d'être évalué, mais compris. Je crois savoir que quelques critiques de mon intervention, m'avaient justement jugé un peu trop oraculaire.

Le 2 novembre, quand la pluie cesse

Dès que la pluie cesse, les oiseaux chantent.

Les pluies ont été diluviales à l'approche de la nouvelle lune. Tous les cours d'eau sont en crue. Je n'aime guère cette période de la Toussaint, à plus forte raison quand elle coïncide avec la nouvelle lune. C'est le moment où la saison tourne.

Les pluies ont fait des dégâts. Des dégâts contrôlés. Elles en font tous les ans, on me l'a confirmé, mais nous savons tous bien que la pluie seule intervient comme une cause mineure des inondations. La cause principale est toujours le mauvais entretien des rives et des lits des cours d'eau. Sur ce point, on est entraîné ici à ne pas se laisser surprendre.

Où j'habite, près du barrage, les petites rues en escaliers étaient devenues des torrents impétueux, et j'eus beau faire, l'eau entra dans mes bottes. Aucune matière n'est assez déperlante pour ne pas se retrouver trempé. L'on ne sait comment s'aventurer dehors : des trombes d'eau comme des vagues.

Les oiseaux se taisent. Ce n'est pas les bruits de l'orage qui recouvrent leurs cris. Ils doivent se serrer dans leurs cachettes.

Ce n'est pas comme d'où je viens. Là, les oiseaux de mer crient comme des fous quand il fait ce temps. Ils aiment ça, les éléments qui se déchaînent. Ils hurlent de plaisir, se laissant emporter par la force du vent et des eaux. Leurs fortes et amples ailes, elles sont faites pour cela, nourrissant la leur de la puissance qui les porte.

Ils hurlent comme des hommes qui monteraient une 750, forceraient un cheval à peine dompté… Ils nous emportent le sommeil. Nous n'en avons plus besoin pour vivre, éveillés dans notre lit, leurs rêves de puissance et d'orage.

Mais dès que la pluie cesse, les oiseaux recommencent à chanter.

« Tu commences souvent les épisodes de ton journal par des phrases banales », commente Sinta qui vient de se lever, en passant devant l'écran ouvert de mon portable.

« Tu es bien indiscrète de lire ce que j'écris avant que je ne l'aie mis en ligne », lui fais-je reproche. « Et je ne trouve pas que ce soit une phrase banale. »

Elle répète : « Dès que la pluie cesse, les oiseaux chantent. »

« Non, » dis-je, « ce n’est pas une phrase banale ; c’est une phrase poignante. C’est une phrase aussi profonde que bien balancée dans un souple rythme impair. Elle réveille des impressions prégnantes et vives, avec l’austère authenticité d’un tanka. »

« Dès que la pluie cesse, les oiseaux chantent. Ne vois-tu vraiment pas dans cette phrase, énoncés simplement, sans détours ni affectation, tous les mystères et toutes les saveurs de l’existence ? Les as-tu seulement entendus ce matin, les oiseaux ? Tu te piques de littérature, et tu ne t’arrêtes même pas à ce que la littérature dit, et qui vaut plus qu’elle. »

« Tu es sérieux ? » me demande-t-elle en riant pendant qu’elle sort de la cuisine où j’aime m’installer pour écrire devant un café le matin. Je lui réponds en riant aussi : « Bien sûr que je suis sérieux ! »

Le 3 novembre, presque la nouvelle lune

On dit « la nouvelle lune », mais je suis sûr que c’est la même. La même ressortant de l’ombre.

J’écris vite. J’écris de plus en plus vite avec l’âge. Ceux qui me voient écrire sont étonnés. J’écris plus vite et je forme toujours plus mal mes lettres. Je dois m’empresser de saisir mes notes au clavier pendant que je suis encore capable de me relire.

C’est dommage, quand il serait si facile de scanner une page manuscrite et de lui appliquer un programme de reconnaissance de caractères, si l’on avait du moins continué à écrire aussi lisiblement qu’on le fit pendant des siècles ; ou si facile encore d’envoyer seulement la copie par courriel.

J’écris vite sans me relire ou presque, d’un trait. Je rature quelquefois, j’ajoute quelques incises, quelques renvois, mais assez peu. Je n’y passe pas beaucoup de temps.

J’en passe bien davantage à saisir et à corriger au clavier. Je passe surtout du temps à rechercher de la documentation pour m’assurer que je ne dise pas trop de sottises ; pour m’assurer de l’orthographe des noms propres et des mots étranger. Je vérifie aussi les acceptions de quelques termes. Ces recherches m’inspirent quelquefois des modifications substantielles.

Sinon, j’écris avec ce que je sais, sur un coin de table, sans livres ni fiches. Ahmad Ghazali rentrait de la bibliothèque de Damas par le Liban quand sa caravane fut attaquée par des brigands. Il supplia leur chef de ne pas lui dérober ses notes sans lesquelles il aurait perdu des années d’étude

et de travail. Le voleur s'était moqué de lui : « Quel savant tu fais qui ne sais plus rien si l'on te vole tes notes. » Cette aventure lui donna à réfléchir ; et à moi aussi quand je l'ai lue.

Lorsque j'ai corrigé mon texte à l'écran, que je l'ai bien relu, et que je l'ai fait relire éventuellement par le programme de reconnaissance vocale dont la voix monotone révèle souvent des coquilles et des ponctuations défectueuses, je l'imprime, le relis et le corrige à nouveau sur papier ; ce qui me prend encore un peu de temps.

Quand je suis satisfait, je l'exporte et l'édite en ligne, ce qui ne me prend jamais plus que quelques minutes, même si je dois vérifier le code, le corriger éventuellement, et mettre à jour des liens.

J'aime que mon code soit bien propre. Sur le moment, on ne voit pas la différence, mais sinon, au fil des ans, l'affichage se corrompt. Pour moi, c'est une part intégrante de l'écriture. Je n'en fais pas pour autant un fétichisme pour le livre en ligne, comme d'autres pour le papier.

Je m'étais bien accoutumé à écrire directement au clavier, et même au clavier virtuel quand j'ai disposé d'une tablette. Mais non, j'aime mieux la plume, plus définitive. Elle a quelque-chose de l'arme blanche.

Mon choix d'écrire et d'éditer en temps réel n'est pas sans risque. Enfin, le risque n'est pas bien réel puisque je peux tout reprendre et modifier à chaque instant. Je ne tiens pas cependant à tirer parti de cette possibilité. J'aime suivre ma route sans savoir où elle me conduit ; devoir poursuivre chaque phrase, chaque paragraphe et chaque chapitre sans rebrousser chemin où qu'ils m'entraînent ; devoir résoudre les problèmes que je me serai inconsidérément posés ; démonter les pièges que je me serai tendus à mon insu. La perception, la sensation, la conception, l'imagination (l'imagination, pas l'imaginaire dont je n'ai que foutre) en sont plus déliées. La plume, plus définitive que le clavier, fait un bon outil pour cela.

Interarchies

Le 6 novembre, l'air glacé

Il est tombé un froid brutal depuis que les pluies ont cessé. Tout autour de Dirac, les cimes sont devenues blanches. Le ciel limpide ce matin est traversé d'immenses nuages si immaculés et lumineux qu'on en est ébloui. Aussi grands soient-ils, on les sent perdus si haut entre l'azur et la blancheur des cimes. C'est d'une beauté à renverser l'âme, mais qui serait moindre, je crois, et surtout moins sensuelle, sans le froid qui pique la peau.

Le froid fait de l'air un élément pondérable ; littéralement, qui a une densité, qu'on peut toucher, ou plus exactement qui nous touche lui-même de ses caresses glacées. L'air, ne se réduit plus alors à n'être que cet espace vide tel qu'il nous échappe quand il est tempéré, mais l'air glacé en conserve la vacuité. Plus creux que l'air brûlant du grand été, il contient l'immensité quand on sent à même sa peau le vent glacé descendu des neiges. On est revigoré, et pour le dire tel qu'on l'éprouve, on est saisi.

C'est quand le soleil a pointé, que l'air devient le plus glacé, pas avant, dans la nuit ou dans le petit jour ; mais cela, je crois que tout le monde le sait.

Le 7 novembre, musique et révolutions

« La limite de la Grande Révolution », avait dit Shimoun ; il parlait bien sûr de la Révolution de quatre-vingt-treize, « est d'avoir conçu un Grand Architecte, mais pas le Grand Musicien. »

Nous avions, lui et moi, engagé la conversation sur la musique. Je me souviens d'avoir dit : « Il n'est pourtant rien de plus hiérarchique qu'un groupe de musiciens. » Il m'avait répondu : « Le secret de la musique, du moins celle que je pratique avec mes amis, est qu'elle harmonise les autorités et qu'elle les recompose dans ce que tu appelles des *interarchies*. »

Je me souviens que nous parlions de ce qui se passe dans les relations qui s'établissent entre des personnes qui jouent de la musique ensemble. C'était fort intéressant, mais j'en ai presque tout oublié. Tout me reviendrait peut-être si j'y réfléchissais plus longuement plume en main ;

ou encore, tout resurgira quand je n'y songerai plus et que je me préoccuperai de tout autres questions. Je me souviens qu'il avait dit aussi : « Camarades, encore un effort pour devenir Pythagoriciens. »

Le 9 novembre, la nouvelle lune

Je regarde Sinta qui traverse la pelouse devant le Palais de justice pour me rejoindre près de l'étang. Nous nous y sommes donnés rendez-vous pour déjeuner, profitant d'un radoucissement de la température. Le parc est à mi-chemin entre chez elle et chez moi.

Quand je vais la voir, je ne passe jamais de ce côté-là. Je passe par la forêt. Je vais tout droit, longeant les vieux quartiers autour de la forteresse jusqu'à la lisière des bois. De là, je descends vers la longue passerelle qui traverse la Garous et rejoint les restaurants de planche. Ce n'est pas un raccourci, mais le chemin est bien plus agréable.

Qu'est-ce qui peut donner à Sinta un pas si vif et si altier quand elle marche vers moi tout de noir vêtue ? Sa tête est enchatonnée dans un ample voile noir tenu sur ses cheveux par une sorte de couronne d'argent avec, sur le front, ce que je commence à identifier d'ici comme un gros diamant rouge surmonté d'un court plumet : Une apparition.

« Il est beau ton blouson fourré », dit-elle tout en s'approchant de moi. « Je ne te l'avais jamais vu. »

« Je ne l'avais pas encore mis depuis que je suis arrivé. Le froid est tombé si vite que j'étais passé sans transition à des vêtements plus épais. »

Je n'aime pas cette période de début novembre. Je ne m'étonne pas qu'on y ait trouvé prétexte à des fêtes lugubres. Le jour y tombe trop vite, et surtout, l'allongement des nuits suit une progression croissante. Trop brusquement aussi tombent les températures. Le corps et le moral sont secoués, ne sachant à quoi rattacher leurs habitudes. On est comme emporté par des ondes maléfiques.

Le vol des choucas dans le ciel de Dirac était devenu moins harmonieux ces jours-ci ; presque fébrile. J'avais de la peine pour ces oiseaux en entendant leurs cris. « J'en ai vu un qui s'était posé sur une rampe, en traversant la vieille ville ce matin, et nos regards se sont croisés », dis-je à Sinti.

« Tu sais que les choucas sont de ces rares oiseaux, les seuls peut-être, dont nous voyons le blanc de l'œil autour de l'iris, aussi savons-nous quand ils nous regardent, et eux savent aussi si nous posons les yeux sur

eux. C’est ce qui les distingue des corbeaux et des corneilles, leurs cousins. »

« Mon regard et celui du choucas, donc, se croisèrent. J’aurais tant aimé savoir ce que lui et les siens ressentaient pour pousser des cris si terribles que j’en étais meurtri. Peut-être l’ai-je pensé si fort que son regard me répondit : “Ne ressens-tu donc rien ?” Si, je ressentais, mais je ne pouvais dire quoi. Son regard alors me dit encore : “Comment moi, simple oiseau, le saurais-je, quand toi, à qui le Créateur a offert son dépôt, tu l’ignores ?” »

« Ah, c’est joliment tourné », reprend Sinta en riant. « On dirait un conte traditionnel tel qu’on en fait chez nous. Pourquoi n’écris-tu pas des choses comme ça ? »

« Je vais l’écrire en rentrant, comme ça tu ne pourras plus le dire. »

Le 13 novembre, le mystère et la merveille

Je ne me suis guère occupé de tenir mon journal cette semaine. Ce n’était pas faute temps, puisque cette indisponibilité à moi-même m’a plutôt perturbé pour accomplir quoi que ce soit d’autre. C’était plutôt à cause de l’incidence maléfique de ce second décan du scorpion.

Je ne voudrais pas que l’on se méprenne sur ce que je viens de dire. Je ne crois évidemment pas à une influence maléfique, ou quoi que ce soit de cet ordre, de la constellation du scorpion elle-même. On pourrait même dire que, *stricto sensu*, la constellation du scorpion, n’existe pas. Elle n’a du moins aucune consistance physique ni matérielle ; pas plus que les autres constellations. Elles ne sont que des figures que des hommes, il y a très longtemps, ont dessinées en traçant des lignes entre de proches étoiles fixes que l’on aperçoit tous les soirs, occupant la même place à la même heure, à hauteur de la Voie Lactée, mais se décalant lentement chaque jour d’à-peu-près une minute d’angle vers l’est.

La Voie Lactée non plus, en un sens, n’existe pas, du moins sous la forme de cette poudreuse traînée d’étoiles en plein ciel, si ce n’est pour celui qui la regarde. Nous voyons ainsi cette galaxie parmi tant d’autres, dans laquelle nous nous trouvons ; et, quand nous observons de tous les côtés pendant que la terre tourne, nous voyons très nettement que cette galaxie est plate.

Les constellations donc n’existent pas, si ce n’est comme des figures qui servent de points de repère, de simples signes sur la roue du zodiaque, et

nous les appelons justement « les signes du zodiaque ». Ce sont des points de repère spatio-temporels, tout simplement.

Il serait donc à mon avis bien vain d'imaginer une occulte influences des astres eux-mêmes, qui n'entretiennent entre eux aucune autre relation particulière que les traits qui les relient pour tracer des figures fantaisistes. Ces figures, ces signes, n'ont pas d'autres fonctions que découper l'espace-temps.

Il serait tout aussi vain d'en dénier toute influence aux saisons et aux lunaisons, dont ces figures sont les points de repère ; à la hauteur du soleil, au climat, à la taille et la longueur des ombres, à la durée des jours et des nuits, aux phases de la lune… ; incidences qui n'ont évidemment rien d'occulte. Le mystère est toujours moins merveilleux que l'évidence simple.

Le 14 novembre, distance estimée au réel

Il est un point fixe dans l'univers, un point immobile et dont on serait tenté de dire qu'il en est le centre : l'étoile polaire. Naturellement, l'étoile polaire est seulement le centre tel qu'on le voit de la terre. Il est le centre de notre univers terrien.

Vu d'une autre planète, même très proche, mais dont l'axe de rotation n'aurait pas la même inclinaison, l'univers aurait un autre centre : le centre de l'univers martien, par exemple. Voilà une remarque intéressante ontologiquement.

L'étoile polaire est au bout de la queue de la petite ourse. La constellation de la petite ourse ne ressemble pas vraiment à un ours. Elle ressemble davantage à une casserole dont l'étoile polaire serait au bout du manche. La petite ourse a une très longue queue, c'est ce qui m'a toujours surpris : une longue queue à un ours…

Depuis tout petit, je sais retrouver dans le ciel l'étoile polaire. Ça n'a rien d'un exploit. Hélas, elle est devenue invisible dans un ciel urbain. Voilà encore qui nous éloigne du réel.

Far West et Far East

Le 15 novembre, des sensations subtiles

On ne se lasserait pas de voir tomber la pluie. C’est un spectacle toujours renouvelé. Je la regardais de l’autre côté des vitres dans le salon de Sintin. La pluie renouvelle perpétuellement la lumière, dehors et à l’intérieur. Je ne sais qui a bâti cette maison ; il était un génie de l’éclairage. Je suis pourtant convaincu qu’il n’avait pas dû y penser. On ne produit de telles réussites qu’en n’y pensant pas, subliminalement.

Il n’est pas rare que de vielles maison aient un éclairage sublime, bien plus beau que celui qui aurait été recherché avec soin. Il doit y avoir une raison à cela. Les constructeurs devaient être attentifs à d’autres effets qui entraînaient automatiquement celui-ci. L’éclairage naturel de chez Sintin, qu’il soit la pleine lumière où volent des poussières en suspension, celle délicate des jours humides, qui donne à l’air un aspect vaporeux mais flamboyant quand un rai de lumière traverse les nuages, est sublime ; qu’il soit celui des jours finissants qui estompent les teintes, celui qui dore les rideaux au matin, celui qui se réfléchit sur les murs…

On ne se lasse pas de voir tomber la pluie, mais jusqu’à un certain point toutefois. J’ai donc fini par regarder un vieux western de 1957 en attendant Sinti. Quand j’étais enfant, j’allais souvent en voir dans le cinéma de mon quartier, et j’aime, de loin en loin, y retrouver avec recul leur responsabilité dans ce qui n’a pas toujours tourné tout à fait rond dans ma tête, comme identifier toute altérité à une menace ou au moins à un défi.

Le héros bivouaquait devant un feu de bois avec un joueur de carte professionnel rencontré par hasard. Ils venaient de décider de poursuivre ensemble leur trajet pour en tromper l’ennui. Je notai alors que sa chemise était exactement semblable à la mienne. Ses carreaux verts, jaunes et noirs, s’harmonisaient parfaitement aux troncs et aux feuillages à l’arrière-plan. Il portait par-dessus un fin gilet de peau qui ressemblait aussi au mien, d’une même couleur taupe, mais sans les fermetures-éclair et les boutons-pression, et, comme moi, des pantalons de toile noire et des bottes de cuir.

Au moment-même où je faisais ces observations, il conseillait à son compagnon de route des chemises de flanelle, plus adaptées à passer des

nuits dehors, que sa chemise blanche d'habitué des saloons. La remarque me surprit à la fois par sa relative incongruité dans un western, son genre Michel Audiard si l'on veut, et sa pertinence. Le cinéma maîtrise parfaitement le visible, l'audible et leur mouvement, mais il est démuni pour témoigner des sensations tactiles. Cette évocation en apparence triviale de la flanelle et de sa chaleur venait étonnamment élargir ses limites.

Le 17 novembre, plus de flirts dans les bois

Il va devenir difficile de flirter dans les bois. Pendant l'été, l'on voyait souvent des couples se diriger vers la forêt, ou se séparer quand ils en sortaient. Ils n'étaient pas particulièrement discrets, mais il semble qu'ici personne ne tienne beaucoup à savoir ce dont il n'est pas formellement informé.

La neige est tombée très bas. Elle ne recouvre plus seulement les cimes, elle s'est étendue sur la plus grande part des pentes boisées.

Le 18 novembre, une proposition du lieutenant

Je suis passé ce matin faire un tour à la librairie de langues étrangères. J'y ai déjà fait tant de si belles rencontres, que j'ai pensé qu'il vaudrait la peine que je m'y arrête plus souvent. Ce genre de choses ne marche pas à tous les coups. Ce fut malgré tout l'occasion pour moi de découvrir que le grand barbu roux qui m'a plusieurs fois cordialement salué, en est le propriétaire, toujours aussi chaleureux que lorsqu'il me rencontre dans la rue.

En ressortant, je suis tombé sur le lieutenant Farzal. Nous avons échangé quelques mots, et il s'est très vite mis à me parler des affaires du monde. Elles me paraissent toujours moins être les miennes, mais mon contact semble tout précisément les lui rappeler, sans doute parce que je viens de loin. Le soleil était déjà haut et nous avons convenu de poursuivre à une terrasse, profitant de ses rayons dont la saison le rend avare.

Il me parla du récent exercice de destruction d'un vieux satellite soviétique par un missile russe. Il m'en a fait une analyse serrée à la fois technologique et stratégique, la replaçant dans le contexte des provocations presque quotidiennes des États-Unis, et de la propagande de guerre occidentale. Je l'ai écouté avec le plus grand intérêt, le sachant plus savant que moi sur le sujet. J'avais appris que les Chinois s'étaient déjà livrés à

un même exercice au début du siècle, ou peut-être un peu avant, mais je suis complètement ignorant des capacités exactes d'autres puissances en la matière. Puis, sans transition, il m'a parlé de ses chasses en montagne. « Même quand tu as fini de surveiller les risques d'incendies, tu trouves encore des prétextes à courir les monts et les forêts ? » lui ai-je répondu amusé.

Il releva la touche ironique : « Tu as tort de ne pas prendre plus au sérieux nos relevés sur les dangers de feu. On a connu des dernières années des incendies où l'on n'en avait encore jamais vus. Nos observations sont très utiles ; elles sont centralisées au niveau continental. » Puis il ajouta plus en confidence : « Mais tu as raison, je suis très attaché à ces montagnes. Elles sont mon vivier. »

– Et Sariana, tu la laisses seule ? N'a-t-elle jamais envie d'aller chasser avec toi ?

– Sariana ? Non, elle ne supporte pas l'idée de tuer.

– Et elle guide des missiles ?

Il rit : « j'aime les pointes que tu lances sans arrière-pensées, peut-être à ton insu. Tu n'es pas de ceux qui retournent leur langue avant de parler. Cela ne te joue-t-il jamais de tour ? » Puis il me lance tout de go : « Et toi ? Cela te plairait-il de venir chasser le mouflon avec moi un jour ou deux dans la montagne ? J'aimerais te montrer des choses merveilleuses. »

Le 19 novembre, on va chasser demain

L'offre de Farzal m'a pris hier au dépourvu. Bien sûr elle m'a tenté. Pourrait-on espérer meilleur guide ? Cependant, j'ai vieilli, et je crains de l'encombrer et de le ralentir seulement. Même à vingt ans, d'ailleurs, la perspective de bivouaquer dans la neige m'aurait donné à réfléchir.

Farzal ne paraît pas même la quarantaine. Il n'est pas très grand, mais son corps est élancé et souple. Ses vêtements bien ajustés dissimulent mal sa carrure et sa musculation. Maintenant que la saison est avancée, il porte la toque de fourrure traditionnelle. Ses cheveux sont très noirs, et son épaisse moustache tombe autour de sa bouche.

Je m'avise que mes craintes sont idiotes. Farzal n'ignorait pas mon âge en m'invitant, et il n'avait probablement pas l'idée d'en faire une occasion de nous mesurer. Voilà que je cède encore aux perverses influences des westerns de mon enfance.

Bien sûr, il est plus jeune, mieux entraîné et plus vigoureux que moi, mais nous n'avons rien à nous prouver. Il m'a bien vu le mois dernier camper dans la montagne avec Sint, et fendre des bûches au réveil, et il se doute que je suis bien assez solide pour le suivre. J'ai donc accepté.

Le 20 novembre, à l'aube

« Quelle drôle d'idée d'avoir pris une parka rouge pour chasser les mouflons », dis-je à Farzal. « Ils te verront venir de loin. »

« Les mouflons ne voient pas le rouge », me répond-il, « comme bien d'autres animaux. »

Nous nous sommes retrouvés à l'orée de la forêt, entre la forteresse et chez moi. Il m'attendait avec deux chevaux et une mule. La lune encore pleine était déjà passée derrière les montagnes. La nuit était étoilée. Ce n'était pas encore l'heure du grand froid qui nous tombera dessus quand nous aurons eu le temps de nous réchauffer.

Nous sommes restés silencieux pour ne pas nous essouffler alors que nous montions. Les lumières de la ville rétrécissaient au fur et à mesure que le ciel pâlissait. Quand le chemin s'est aplani, Farzal m'a confié la carabine qu'il avait prise pour moi.

– C'est une arme de guerre, dis-je.

– À quoi t'attendais-tu ? À partir d'une certaine taille de gibier, la distinction avec une arme de chasse devient formelle. Rassure-toi, tout ceci est parfaitement légal tant que tu restes avec moi. Tu sais t'en servir ?

– On appuie sur la gâchette, j'imagine.

– On ne peut rien te cacher, mais ne place ton doigt qu'au dernier moment, et pense à ôter la sécurité si tu dois tirer vite.

Je vérifie qu'elle est bien où m'avait montré Sinta.

Après la chasse

Le 22 novembre, lendemain de chasse

Nous avons eu du beau temps. Le seul ennui est que la neige fond si vite dans la journée, que partout la terre est trempée. Même les roches se couvrent d'humidité.

Nous avons dîné de bonne heure hier sur le chemin du retour, juste avant d'arriver à Dirac, dès que la nuit a été trop noire pour voir le chemin. Nous sommes repartis quand la lune s'est levée ; elle est encore pleine et nous éclairait bien.

En nous quittant au même endroit d'où nous étions partis, Farzal a pris le mouflon sur sa mule, qu'il a lui-même tué d'ailleurs. Il m'avait proposé de tirer, mais je l'ai trouvé trop éloigné pour être sûr de l'atteindre. Rien n'est plus pénible que de rechercher dans la montagne le corps d'une bête blessée. Nous nous retrouverons un soir pour le manger ensemble avec Sariana et Sinta. Il en restera encore, que nous nous partagerons.

J'ai fait la grasse matinée, et je suis encore épuisé. La ville est aussi humide que la campagne hier. On dirait qu'il a plu cette nuit, mais je ne le crois pas.

Des brumes planent en bas sur la ville, des nuages à raz de terre, comme une mer de coton au-dessus de laquelle émerge la moindre butte.

Le 24 novembre, les merveilles des monts de cristal

À partir d'une certaine altitude, ce qui serait perçu plus bas comme contradictoire ne l'est plus.

Je n'ai pas encore eu le temps ni la disposition d'esprit d'écrire un mot sur les merveilles que Farzal m'a, en effet, fait découvrir. Je ne sais pas si je le ferai.

J'ai découvert aussi que Farzal était affligé d'une sorte d'infirmité qui ne m'est pas si étrangère, et qui me l'a fait paraître plus proche. Farzal ne supporte pas de vivre entre des murs, pas seulement ceux d'un appartement, ceux d'une ville aussi bien.

Le lieutenant Farzal n'aime pas les murs. Je n'en suis pas au point où il en est. Les murs tiennent chaud ; je suis un peu douillet. Nous avons dîné ensemble chez lui hier avec Sariana et Sinta. Pendant que nous prenions un

thé, en tailleur sur le tapis du salon, parlant du silence des montagnes, Sinta a rejoint Sariana dans la cuisine pour s'instruire sur la façon de cuisiner le mouflon. Je n'en avais encore jamais mangé.

Le 29 novembre, ce qui rend heureux

Un vent glacial et violent descend des vallées, et balaie un ciel qui reste pourtant, en aval de Dirac, traversé de hauts nuages longs et découpés comme au rasoir.

Dans de telles journées, on s'étonne de la simplicité de ce qui rend heureux : des murs bien chauffés, des vêtements bien couvrants, suffisamment de réserves de calories dans les placards et le réfrigérateur, de l'eau chaude pour se laver.

Le premier décembre, la terrine de mouflon

Sinta est savante sur les épices et les plantes aromatiques, qui sont tout à la fois alimentaires et médicinales. Je la laisse à sa cuisine maintenant que je lui ai fait goûter celle de mon pays.

Sa cuisine renforce notre organisme et nous maintient en parfaite santé. Je crois lui devoir beaucoup pour être rentré de la chasse avec une simple fatigue naturelle, et, pour tout dire, saine. Comme d'habitude, je ressens bien encore quelques raideurs entre les cuisses pour être resté en selle, et je pense que sa médecine a dû les atténuer. Je suis de toute façon assez peu resté à cheval ; nous avons beaucoup marché, et escaladé.

Je ne sais quoi penser de la terrine de mouflon. Je sens que c'est bon, mais je ne parviens pas à en saisir parfaitement le goût. Il me demeure imprécis ; je n'ai pas encore appris à le connaître.

J'ai eu l'idée de l'accompagner de quelques olives. Elles donnent à mes papilles comme un repère connu.

« Des olives avec de la terrine de mouflon ! » Commente Sinta indignée. « Mais tu es un Américain. »

Le 2 décembre, la chair du mouflon

L'on ne doit surtout pas trop cuire la viande de mouflon. Malgré leur apparence, ces animaux paraissent en effet au premier abord plutôt rudes, toujours occupés à se battre, à faire s'entrechoquer leurs cornes dont les bruits sourds s'entendent de loin dans les vallées, au point qu'il est le meilleur indice de leur présence, et qu'il nous guide sans peine jusqu'à eux, toujours occupés à se battre sur les terrains les plus hostiles, à flanc de

pentes vertigineuses, les grimpant ou les dévalant à se poursuivre, quand ils ne sont pas poursuivis eux-mêmes par de gros prédateurs, malgré leur apparence, leurs énormes cornes, leurs cous épais, leurs pattes nerveuses et puissantes, ces animaux ont une chair fort délicate. Elle est plus fine que celle de l'agneau, et moins grasse.

Le 3 décembre, vision

Il y a quelque chose de diabolique dans ces animaux ; la taille de leurs cornes, d'abord. Leur démesure possède quelque chose de surnaturel, surtout associé à l'agilité de leurs membres. On n'en croit pas ses yeux à les voir s'agiter ainsi, petits diablotins, avec une grâce qui se concilie mal avec leurs gestes belliqueux. On a de la grâce où l'on attendrait de la haine ; au moins de la colère.

On a l'inverse aussi bien, car ils ne jouent pas, ils se battent. Ils se battent avec autant de sérieux que des hommes en société.

C'est déroutant, et ils dessinent des images qui se gravent profondément. Leurs mouvements ont impressionné nos yeux longtemps après qu'ils ne sont plus là ; que nous ne sommes nous-mêmes plus là.

C'est comme certains mauvais cauchemars dont on ne parvient pas à se défaire, qui demeurent au fond l'œil.

Dressés sur leurs pattes postérieures, le regard fou, et les cornes altières dans la grâce de mouvements à la fois sautillants et brutaux. Cela ferait peur. Et on les voit toujours, comme s'ils avaient impressionné la rétine, la rétine ou le paysage, le lieu, l'on ne saurait dire. Ils demeurent.

C'est un peu effrayant, par la grâce surtout, qui se met à nous hanter et à nous entraîner dans des histoires qui ne sont pas les nôtres, celle de bêtes sauvages, mais qui sont bien un peu les nôtres aussi, et qui se mettent à nous habiter.

Et leurs regards surtout, leurs regards fous… Qu'ai-je bien pu en voir de la distance où je me trouvais ? Et en si peu de temps… Qu'ai-je vu exactement ?

Le mouflon a le regard du poulpe, sais-tu ? Et il se cache vivement dans l'étendue de l'espace, comme le poulpe dans son encre.

Comme moi je fuis brusquement dans ma lucidité. Oui, beaucoup de brusquerie, et qui laisse comme des traces d'encre.

Le 4 décembre, une paix est descendue

Depuis le premier du mois, une grande paix est tombée sur Dirac. L'air est limpide, et les nuits sans lune sont magnifiquement noires et somptueusement étoilées.

Les ciels sont souvent limpides sur Dirac, et même avec des brumes ou des nuages bas, ils demeurent, au-dessus, dans les lointains, merveilleusement purs.

La nébulosité est toujours faible ici. Les fumées qui s'élèvent des toits en cette saison sont vite dispersées par le vent des cimes. La nuit, la ville est peu éclairée. Aussi le ciel paraît-il proche ; proche des yeux, et donc du cœur.

Le jour, les yeux qui courent de l'autre côté des vitres, découvrent toujours de nouveaux alpages, de nouveaux éboulis qui fracturent une haute forêt. On en serait alors comme étouffé par tant de visions lointaines, si les poumons, eux, ne respiraient puissamment l'air frais chargé d'odeurs de mélèzes et de sapins. On respire bien dans la paix qui est tombée avec le froid sur Dirac.

Cette paix, j'ai vu, est aussi tombée dans les yeux de Sinta.

Je me suis assoupi derrière les vitres de son balcon en l'attendant. Quand je me suis réveillé, le jour commençait à décliner, jouant déjà de lueurs ocres et roses sur les roches immenses de l'Actar.

« Je suis impressionné par tes notes de chasse », m'a dit Ismaïl que j'ai croisé en descendant de chez moi. « Pourquoi n'écris-tu pas plus souvent des choses de ce genre ? » Je me demande ce qu'ils ont tous. « Je les ai écrites, non ? »

Je ne sais pourquoi je lui ai fait lire ces lignes encore manuscrites. Je me doutais qu'elles lui plairaient. Il me fait lire parfois des textes qu'il écrit en français. Il écrit bien en français. Je lui donnerai des adresses ; il est dommage que je sois ici presque son seul lecteur en français.

Penser avec les doigts

Le 5 décembre, algorithmes et syllogismes

« Algorithmes, algorithmes… Ce n’est pas le plus important. Vous répétez algorithme comme si c’était un mot magique. Ce ne sont que des équations. Un programme, c’est du code, » insiste Shimoun.

« Cela me rappelle », dis-je, « la pointe ironique de Poincaré au sujet des *Principia* de Russell et de Whitehead. “Je croyais que la logique était stérile,” écrivait-il, “nous savons maintenant qu’elle engendre des contradictions.” En fait, il se trompait : la logique engendre du code, qui engendre des commandes, ce que ne sauraient faire les vérités engendrées par les mathématiques. »

Je me tais, un peu embarrassé. J’ai beau me répéter toujours que les mouches n’entrent pas dans une bouche fermée, je ne sais pas me retenir. Je ne peux m’empêcher de mettre mon grain de sel, même dans une conversation qui dépasse un peu mes compétences, entre des gens qui en savent plus que moi. Pourquoi ai-je dit cela ? Je cherchais à prouver quoi ? Y a-t-il seulement un rapport avec le sujet de la dispute ?

« Jean-Pierre a raison », me surprend Shimoun. Et il poursuit son idée, la mienne peut-être, en évitant le piège d’une trop complexe philosophie du quantitatif et du qualitatif entre numérique et sémantique.

Nous étions retournés dans la salle en sous-sol en face du bassin au serpent de bronze. Je l’appelle « le club », *critic linux users band*, ce qui fait rire mes amis. « La prochaine fois que tu diras n’importe quoi qui te passe par la tête, » me prévient malicieusement Shimoun après nos échanges, « je ne serais peut-être pas là pour te rattraper par le col. »

Nous avons porté nos deux derniers thés au citron sur une table basse au fond de la salle pour nous réchauffer et nous donner la force de repartir dans la nuit glaciale. Il est déjà tard.

– Je n’ai pas dit n’importe quoi. Tu l’as toi-même magistralement prouvé.

– Mais pas toi ; et je crois que si tu en avais été capable, tu l’aurais fait toi-même.

– Tu as prolongé ma pensée, peut-être mieux que je n'aurais su le faire, mais elle demeure la mienne. J'ai même écrit sur ce sujet au siècle dernier. Je te montrerai le texte si je le retrouve.

– Je te mets au défi d'en retrouver le contenu ici même dans ta propre mémoire, me renvoie-t-il, me rappelant à son insu l'aventure de Ghazali et des brigands.

– Je suis rompu aux polémiques, ajoute-t-il avec toujours autant de malice, et je lis dans l'esprit des débatteurs comme dans un livre ouvert.

Le 6 décembre, quand savoir borne la pensée

« Je ne voudrais pas écorner vos bonnes relations », dit Sinta, « mais je donnerais raison à Shimoun. Ce que tu as dit ou rien c'est pareil. Ce qu'il a développé ensuite était peut-être intéressant, peut-être génial ; peut-être était-ce bien ce que tu avais toi-même en tête, peut-être était-ce ce que tu avais écrit au siècle dernier. Pour autant, je n'en sais rien ; tu n'en dis rien dans ton journal, pas plus que tu n'as su me le résumer ici »

Je dois admettre que Sinta a raison. Je sais que je sais. J'ai tourné ces questions en large et en travers dans les années nonante, et je suis incapable d'énoncer le plus simple syllogisme à leur propos. Pas deux idées qui se suivent. Je ne sais même pas résumer ce qu'a développé Shimoun hier à peine.

Et je sais pourquoi. Il arrive que le savoir devienne obstacle à la pensée. Vous savez. Cela, vous le savez bien. Vous en êtes certain. Vous savez que vous savez, mais vous ne savez pas bien dire quoi.

Vous pourriez recommencer à penser, tout repenser. Quelque chose vous en retient : la conviction qu'il serait inutile de reparcourir le chemin déjà fait. Inutile ? Peut-être pas ; mais peu exaltant, sans enjeu, sans découverte ; ennuyeux pour tout dire. Au mieux, vous retrouverez votre chemin déjà parcouru, mais vous n'y trouverez plus de surprise, plus d'émerveillement. À quoi bon ? Et la pensée s'arrête devant le savoir ; même pas devant lui : devant sa place vide.

– Quel drôle de savant tu fais, se moque Sinta, qui sait seulement qu'il a su quand il pense à ce qu'il a écrit. Retrouve-le donc ton texte, puisque tu sais que tu l'as.

– Mais je ne sais plus où.

Le 7 décembre, les lois de la pensée

Je me souviens, dans les années nonante, j'avais lu une préface de François Récanati qui m'avait donné du grain à moudre.

– Pourquoi tu te mets maintenant à dire « nonante » comme si tu étais belge ? Me demande Shimoun. – Parce que c'est mieux, c'est du meilleur français. Il n'est pas nécessaire d'être belge pour le comprendre : un mot simple et évident, plutôt que trois.

Je me disais donc que le projet de George Boole de déchiffrer l*es lois de la pensée*, ou plutôt, en quelque sorte, de les chiffrer, ou plus exactement d'appliquer à la pensée les lois des mathématiques, était stérile s'il s'agissait d'une tentative de forger des outils plus rigoureux, et donc plus efficaces pour énoncer la pensée.

Rien ne vaut pour cela les langues naturelles, la parole, orale et surtout écrite. Pour autant, mathématiser la pensée, cela veut dire la numériser, et c'est bien à quoi l'aventure a abouti. Elle n'était plus stérile alors.

Les nombres se prêtent à une manipulation très fine des langages, mais pas de la pensée pour autant. Pour la pensée, pour l'intelligence, on n'a rien de mieux que la parole…, ou peut-être ce que l'on fait de ses mains.

Celui qui croirait que des algorithmes sauraient allonger la pensée, dans le sens où l'on allongerait du vin avec de l'eau, serait aussi bête que celui qui voudrait allonger de l'huile avec de l'eau. Huile et eau ne se mêlent pas. Cette limite serait susceptible aussi bien de devenir un atout pour celui qui apprendrait à s'en servir.

Après avoir à peu près tenu ce discours, j'ai donc remercié Shimoun : « Voilà vers quel genre de raisonnements inextricables et propices à toutes les confusions je risquais de plonger avant-hier soir, face à des interlocuteurs aussi retors que savants et caustiques, si tu n'étais pas opportunément venu me prêter main forte. »

Le mystère de la cité perdue

Je me suis arrêté plusieurs fois ces temps-ci à la station-service à côté de l'épicerie. On y sert des boissons chaudes ou froides sur une petite table installée au soleil. Ce que j'apprécie dans ce lieu, c'est l'odeur de l'essence, la bonne essence fraîche qui n'a pas encore brûlé.

J'ai trouvé un raccourci pour y aller. Je traverse le bout de terrain qui entoure la maison de Sinti, et je suis un sentier qui conduit jusqu'à une

petite cité, une jolie petite cité dans la verdure : quatre blocs, trois étages, et deux appartements chacun.

Beaucoup de briques entre les aplats de ciment lui donnent une dominante rouge-mat du plus bel effet parmi les feuillages. Ce n'est pas du haut de gamme, mais je suis sûr qu'on y trouve tout le confort.

On traverse le lieu avec plaisir. Le terrain est suffisamment accidenté pour lui ôter la monotonie, aménagé de quelques escaliers avec des rampes de métal qui ont toute l'élégance de ces choses qui n'en ont pas, quelques sapins, quelques rochers qui affleurent, quelques ronces. Un coin pour les enfants avec un toboggan somptueusement peint d'une laque rouge, et un bac à sable.

Bien que l'on s'y croirait à la campagne, elle est à quelques dizaines de mètres seulement de la rue qui ressemble à une départementale, à hauteur de la station-service et de son épicerie adjacente.

Ismaïl habite là. Je l'ai rencontré justement un midi, qui s'arrêtait faire le plein en rentrant déjeuner. Il s'est assis quelques minutes à ma table.

Vous y aurez un peu froid aux doigts bien sûr le matin en cette saison si vous écrivez, mais s'il y a du soleil et peu de vent, une bonne parka suffit.

Digital traduit numérique en anglais. Le mot fait explicitement allusion aux doigts, et au système décimal si commode pour compter sur ses doigts. La langue anglaise a beaucoup de mots comme cela, qui ne donnent pas envie de les traduire.

D’une langue à l’autre

Le 8 décembre, légère bruine

J’ai dormi chez Sinti. Je me suis réveillé avant le jour. Une légère bruine tombait lentement quand je suis sorti. À la station-service, la table était restée à l’intérieur devant la fenêtre. On y sent aussi bien l’essence, avec des notes d’huile et de graisse de moteur. Ce sont des arômes que j’aime en prenant mon premier café, des odeurs de matin.

J’ai vu s’arrêter Ismaïl pour faire de l’essence. Je l’ai appelé et lui ai offert de prendre un café avec moi.

– J’ai appris que tu donnes maintenant des cours de français à l’université.

– Les nouvelles vont vite, j’ai à peine commencé. Shimoun m’a recruté, tu sais le vieux barbichu au regard futé derrière ses lunettes rondes. Il y a longtemps que le département recherchait un vrai français.

– Tes amis tiennent vraiment à tirer le meilleur parti de ta présence.

– C’est un signe de vitalité. Je donne des cours aux matheux. Je les aide à lire dans le texte Joseph Fourier, Henri Poincaré, Évariste Galois et Alexandre Grothendiek.

Le 9 décembre, l’art de traduire

Rien n’est plus agaçant que les mots qu’on répète d’une langue étrangère sans les traduire. C’est tentant parfois, comme je l’écrivais hier, mais la plupart du temps, c’est pour énoncer des sottises ; et l’on verrait tout de suite que ce sont des sottises si elles étaient traduites dans un langage clair.

L’on emploie l’anglais, l’arabe, le latin, le grec, l’allemand…, pour se donner plus de sérieux à moindre frais, comme si l’on utilisait des termes techniques qui ne supporteraient pas l’immixtion dans une autre langue. Les savants, notamment religieux, ont usé jusqu’au dégoût de ce procédé pour impressionner les gens simples.

C’est souvent un signe, quand on s’adresse à vous ainsi, que l’on vous tient pour un esprit simple, ou plus fréquemment encore, que votre interlocuteur en est un. Cocassement, ce sont la plupart du temps des

paradigmes qui n’offrent pas une bien grande difficulté pour les traduire, et qui n’en subiraient aucun dommage.

On a fait jargonner Martin Heidegger en refusant, par exemple de traduire *Dasein*, qui n’a rien de jargonneux en allemand, alors que le recours au français « présence » s’imposait selon moi. Bien sûr, le mot « présence » ne s’emploie pas exactement en français comme *Dasein* en allemand, quelques ajustements syntaxiques seraient nécessaire, comme toujours, évidemment, quand on traduit.

Bien sûr, en traduisant *digital*, on perd l’évocation du décimal et des doigts. En traduisant *body (somebody*, *anybody…)*, on perdrait l’invocation des corps. Reste à savoir si de telles évocations ont la moindre importance dans leurs contextes. Si c’est le cas, cela arrive souvent en poésie, l’on devra faire appel à quelques procédés stylistiques ou rhétoriques. On ne traduit jamais mot à mot. En français, on ne dira jamais « un village de quelques corps », mais « de quelques âmes ». En français, le mot « corps » n’évoque pas le corps vivant, mais le cadavre.

Si l’on traduit *jihad* par guerre, ou par combat, on perd son évocation d’*ijtihad*, la décision délibérée, presque l’idée de libre arbitre, mais si pour cette raison l’on ne traduit pas, on suppose alors une connaissance si fine de la langue arabe de la part du lecteur, qu’il n’aurait pas besoin de traduction pour la lire. En définitive, on choisira souvent de ne pas traduire pour sa consonance avec croisade, dans l’intention plus ou moins naïve de laisser imaginer une version musulmane de la croisade, aussi incongrue qu’en soit l’idée.

Si l’on traduit *edificatio* par « édifiant » en français, on ne comprendra plus ce qu’entendaient Sénèque ou Paul dans leurs ouvrages. L’on perd cette dimension performative (quand dire c’est faire) qu’ils avaient en tête. Dans ce cas, ce n’est plus traduire, mais seulement franciser un paradigme latin mal compris, du latin de sacristie.

Dans tous les cas, quoi que l’on fasse, le lecteur doit savoir lire, mais l’on ne doit exiger de lui aucun autre savoir. Il doit savoir mastiquer le texte correctement, se le mettre en bouche comme un bon vin.

Le 12 décembre, le stylo-bille

Trois degrés, ça ne paraît rien, mais c’est énorme. Ils suffisent pour que le froid aux mains devienne supportable sans gants, surtout si le vent est tombé. Ils suffisent à permettre d’écrire au grand air.

Mon stylo-plume métallique est bien froid pour l'hiver. J'aimerais en trouver un dans un matériau moins glacé, mais, comme je l'ai déjà dit, j'écris avec une si grande célérité que peu de stylo sont capables d'en alimenter la plume continûment, surtout quand une basse température rend l'encre moins fluide. Hier, je me suis résolu à acheter un stylo bille à la station service. Un stylo-bille des plus communs en plastique noir et à la pointe rétractable. Quoique ces objets soient vendus à des prix symboliques, je les trouve magnifiques et parfaitement conçus. Dans l'ensemble, j'aime la matière plastique, tout particulièrement noire, quand elle évoque le pétrole dont elle est dérivée.

Le stylo-bille était agréable au toucher. Il écrivait bien, la pointe glissant sans résistance sur le papier, traçant des lignes d'un noir intense et régulier, avec une agréable souplesse. Il glissait même un peu trop bien pour moi, déformant mon écriture plus encore que de coutume.

L'avant du stylo est d'un plastique transparent creusé de stries circulaires du plus bel effet. Il permet de s'assurer du niveau d'encre. L'autre extrémité se prolonge du bouton qui fait sortir la pointe, lui aussi en plastique transparent, ainsi que celui, sur le côté, qui la fait se rétracter automatiquement. La symétrie est contrariée par une épaisse patte permettant d'accrocher le stylo à une poche. Le tout est d'une simplicité évidente, aussi ingénieuse qu'élégante. Dans le creux de ma main, je tiens le fruit de millénaires de civilisations de l'écrit. Ils ont abouti à la perfection de cet objet, qu'on ne résiste pas à porter à sa bouche.

C'est avec quoi j'ai écrit hier ; mais rien de bon. J'ai tout jeté. Le stylo n'est pas en cause ; peut-être l'air, sans doute insuffisamment oxygéné à l'intérieur de la station où je m'étais installé. Je crois plutôt que j'avais trop réfléchi avant d'écrire.

La bille ne fait aucun bruit en glissant, contrairement à la plume acérée. J'aime ce crissement de plume métallique, j'aime l'entendre rythmer mon écriture et m'emporter.

Le 15 décembre

Sinta s'est coiffée d'un fichu rose du plus bel effet. Je ne le lui avais encore jamais vu. Il est d'un rose puissant et lumineux, un peu fuchsia, qui s'harmonise avec son cardigan pistache.

– Ça ne fait pas un peu trop couleur de Norouz, s'inquiète-t-elle quand je l'en complimente ?

Le Norouz est le jour de l’an de l’ancien empire iranien, puis sassanide. Il correspond à peu près aux Ides de Mars des Latins. Il est encore bien respecté au nord du Golfe Persique, et il tend à se revivifier au-delà. Le Norouz a une importance comparable à la Noël chez nous, qui correspond à peu près aux Saturnales du Sol Invictus des Latins. Comme à la Noël, on s’offre des cadeaux au Norouz ; on y mange des dattes et des figues sèches, et toute sorte de gâteaux et de sucreries.

– Oui, tu ressembles à un gâteau de Norouz, dois-je admettre. Tu donnes envie de te croquer.

Gens d’ici

J’apprécie combien les gens de Dirac ont de ressources pour vous faire une petite place quand vous arrivez chez eux. Ça ne leur coûte rien, au contraire ; ils s’arrangent plutôt pour tirer le meilleur parti de votre présence. C’est bien de quoi je leur suis le plus reconnaissant.

J’ai toujours regretté que trop rares aient été ceux qui avaient su, au cours de ma vie, se servir utilement de moi ; même les gens dont c’était le métier.

J’ignore si a traversé l’esprit de mes amis ici que, si je mangeais leur pain, je devais m’efforcer de le gagner, mais ils ne m’ont jamais donné l’occasion de les en soupçonner. Je suis sûr qu’ils n’ont jamais rien pensé de tel.

Ne leur a sans doute jamais traversé l’esprit non plus, qu’en agissant ainsi, ils me rendaient service. Non, plutôt m’ont-ils laissé penser qu’ils me demandaient un service ; ils l’ont pensé eux aussi.

Il en résulte une forte sérénité, de vivre ainsi dans un monde où il est si naturel et si facile de se demander et de se rendre service. On en ressent une puissante vitalité qui ne cesse de se transmettre.

Dialogues

Le 17 décembre, après la Sainte Luce

Ça y est, les cours d'eau sont gelés. La glace demeure du matin jusqu'au soir. Ce gel est plutôt tardif cette année, me suis-je laissé dire.

Depuis plusieurs jours déjà, la mare était couverte de glace au matin, mais elle fondait avant le milieu de la journée. Même la Garous a gelé, enfin, pas entièrement, de l'eau encore circule au milieu de son cours.

De la neige est tombée. Elle n'est pas bien épaisse, et le froid n'est pas très vif, surtout quand le soleil monte un peu, mais il n'est jamais bien haut en cette saison, et il ne s'attarde guère ; il se couche quand même une minute plus tard depuis la semaine dernière.

Le 18 décembre, dialogue avec Sinta

– Chez moi, l'on dit : « à la Sainte Luce, les jours avancent du saut d'un puce ».

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Qu'à partir du 12 décembre, le soleil commence à se coucher tous les jours un peu plus tard de quelques minutes.

– Ce n'est pas à partir du solstice ?

– Non, car il continue à se lever un peu plus tard le matin pendant encore une dizaine de jours après le solstice. Aussi les jours continuent à raccourcir. Le solstice est quand ils s'allongent le soir autant qu'ils raccourcissent le matin. C'est alors la nuit la plus longue de l'année.

– Je ne comprends pas comment c'est possible.

– Pourtant, c'est un fait.

– Je n'en vois pas la raison.

– Pour être tout à fait franc, je ne la vois pas non plus. Je l'avais très bien comprise dans ma jeunesse, mais maintenant, je serais bien embarrassé pour te l'expliquer. L'interrelation entre les mouvements des divers météores est souvent complexe à décrire et à expliquer, parce que ce sont justement des interrelations.

– Tu es sûr de tout ce que tu dis ?

– C'est très facile à vérifier. Trouve un point fixe dans les montagnes en face de ton balcon, là où le soleil apparaît et là où il se couche, et tu verras

ce que je te dis. Plus simplement encore, il ne manque pas ici de calendriers indiquant les heures de la prière. Regarde donc en ligne.

– Pourquoi ne peux-tu pas l'expliquer ?

– Parce que pour bien expliquer, il faut bien comprendre ; et pour bien comprendre, il faut d'abord voir, voir distinctement avec ses deux yeux. Ensuite, sans peine, le regard de l'intelligence s'accoutume à voir aussi. Quand on commence avec des explications, très vite l'on croit comprendre, mais dès que l'on tente d'expliquer, l'on voit que l'on n'a pas bien compris.

– « Commencer avec » est un anglicisme, *to begin with*, en français l'on dit « commencer par ».

– Non, non, je dis bien « commencer avec ». La nuance n'est pas indifférente. Il ne faut pas commencer avec des explications, jamais. Il faut commencer non pas avec, mais sans explication, voir d'abord, avec les yeux de la certitude. Sans les yeux de la certitude, aucune explication ne tient.

– Tu me fais penser parfois à un étrange soufi ; un guide sur la voie d'une étrange mystique.

– Je te parle là de la voie de toutes les voies. C'est comme s'il s'agissait d'expliquer la poulie ou le levier. Ce n'est pas commode à expliquer ; dès que l'on s'écarte de la description, l'on ne dit plus rien de bien consistant, mais si on l'expérimente, on se demande ce qui pourrait encore tenir lieu d'explication. Tu comprends sur quoi tiennent toutes les explications ? D'elles-mêmes, elles ne tiennent rien.

Le 19 décembre, au parc du palais de justice

– Tu vas toujours chez le barbier dont je t'ai donné l'adresse, me demande Sharif ? Nous nous sommes retrouvés à la buvette du palais de justice devant le lac gelé. Nous y dégustons un thé glacé à la menthe verte, réchauffés par un bas et blême soleil.

– Oui, il est parfait, il laisse mes cheveux pousser dans le sens qui leur est naturel. Je n'ai même plus à me coiffer pour qu'ils demeurent toujours en place.

– Et c'est lui aussi qui a taillé ta barbe autrement ?

– Il m'a suggéré de suivre les courbes de mon visage. Maintenant, quand elle commence à me piquer, il me suffit de passer un coup de rasoir électrique sur les surfaces planes de ma peau.

– Ça te va bien, tu as toujours un peu l’air d’un chasser de bison, mais plus vraiment d’un homme des bois.

J’aime le thé vert à la menthe, mais je ne le bois jamais glacé, et j’ai tort car c’est très bon. C’est agréable quand il fait un peu froid. Boire des boissons chaudes quand il fait froid ferait paraître le froid plus vif.

– Tu es même élégant avec ta canadienne ouverte sur ton gilet de chasse, et ta vaste écharpe indienne sur les épaules, continue Sharif, élégant comme un tueur de bison, mais tu as de l’allure. On peut même te trouver très beau. Je t’en préviens en camarade, car les femmes n’oseront pas te le dire.

– Cesse un peu de déconner. Nous devions parler de choses sérieuses.

– Déconner, voilà bien un verbe fascinant, fascinant d’ambiguïté. Il commence par le préfixe dé, mais ne connaît pas de forme sans préfixe.

– Certes, mais tu as son antonyme enconner.

– Cette ancienne acception n’a alors plus guère de rapport avec l’usage commun. Dans ce dernier, il est morphologiquement proche de déchanter.

– Je ne vois pas le rapport. Je crois me souvenir pourtant que Jacques Lacan avait fait un tel rapprochement avec le déchant dans un de ses *Séminaires*, mais je pense que, comme toi, il déconnait un peu.

– Le déchant est une forme polyphonique qui construit sa ligne mélodique au-dessus du plain-chant, et parfois inversée. Il est très pratiqué ici dans nos musiques. Je crois que c’est ce qui te donnes tant de peine souvent à la noter, comme tu me le disais.

– Où veux-tu en venir ? Tu y vois un rapport avec le déconnage ?

– En effet.

– S’amuser à dessiner une ligne sémantique au-dessus du discours manifeste ?

– Oui, à-peu-près ; la laisser se tracer, et ne jamais savoir exactement si elle est totalement involontaire, ou entièrement assumée.

– Sans déconner…

Le 21 décembre, principes de l’empirisme

Les jours sont devenus bien courts, plus encore que chez moi, puisqu’on est ici légèrement plus au nord. L’après-midi est à peine entamée, qu’on est déjà au soir.

Les soirées, elles sont si longues qu’on n’a plus envie de se coucher. D’un autre côté, les aubes sont si tardives qu’on n’a aucune raison de se lever de bonne-heure.

– Regarde, l’éclairage urbain vient à peine de s’allumer, et c’est l’heure où, cet été, il m’arrivait de sortir prendre le soleil. Je me tais un instant en contemplant le givre sur les galets derrière les vitres d’une des baraques du lac.

– Parfois, je m’en inquiète un peu ; j’imagine la terre penchée sur son orbite comme une moto dans un virage, et j’en viens à craindre qu’elle ne parvienne plus à se redresser, qu’elle se jette comme un bolide fou dans le vide sidéral. Imagine que la terre, comme lâchée par une fronde, sorte de son orbe.

– Quelle drôle d’idée, me répond Sinta.

– On ne s’en rend pas compte quand on n’y prête pas attention, mais tout se déroule à des vitesses tellement considérables.

C’est pourquoi je voulais te faire comprendre l’autre jour qu’il ne sert à rien d’expliquer pourquoi le soleil commence à se coucher moins tôt, tandis que le matin, il continue toujours à se lever plus tard. Il ne servirait à rien de le comprendre tant que nous n’en ressentirions pas, dans notre propre corps, l’élan et la vitesse, la formidable accumulation d’énergie cinétique et gravitationnelle qui anime la terre, sa vitesse et sa masse, pour le dire plus simplement ; et nous éprouvons alors notre propre force, la tienne comme la mienne, notre propre vitesse, car la terre, c’est encore toi et moi.

– Et tu n’en éprouves pas le vertige ?

– Bien sûr que si.

Intelligence en réseau

Le 22 décembre, le premier regard

Un préjugé veut que le premier regard soit toujours trompeur, qu'il soit empreint d'illusions et de préconceptions, et qu'ensuite seulement, en apprenant davantage, l'on se rende capable de le corriger. Je n'en crois rien. Le premier regard est le bon ; il ne trompe pas.

Si le préjugé s'impose, c'est que le premier regard a souvent été immédiatement oublié. On ne se souvient plus que des interprétations subliminales qui sont venues très vite l'oblitérer. Le premier regard que j'avais eu sur Dirac ne m'avait pas trompé.

Je suis passé devant le musée ce matin. Il est bâti sur une falaise en pleine ville, une sorte de château fortifié. La falaise longe une rue, en vis-à-vis des façades sur l'autre trottoir. Si l'on s'enfonce à l'abri d'une porte, comme je l'ai fait ce matin sous une pluie battante, on ne voit plus que le roc en face, avec, par endroits, des à-plats de ciment pour empêcher que des pierres ne s'en détachent. Il pleuvrait fort, et l'eau ruisselait sur la roche toujours couverte d'une pellicule de givre.

L'eau qui tombait en trombes, la falaise de pierre luisante, prenaient par je ne sais quelle aberration lumineuse, des tons verts sous les feux de croisement des voitures que beaucoup de conducteurs avaient allumés, ou peut-être encore sous l'effet des enseignes lumineuses ; le vert d'une eau profonde dans une faible lumière. Tout prenait alors des airs de déluge.

Non, mon premier regard sur Dirac ne m'avait pas trompé : l'eau. L'eau a taillé Dirac dans la roche.

Le 23 décembre, devant le lac

– C'est ton téléphone, me dit Ismaïl. – Oui, il fait souvent ça. – Et tu ne décroches pas ? – Il ne répond jamais, lui confie Sinta.

– Bien sûr, quand j'attends quelqu'un à un rendez-vous, je décroche. J'ai passé une part de ma vie sans téléphone, même pas fixe, et beaucoup de mes amis n'en avaient pas non plus. Quand nous avions rendez-vous, nous nous assurions du moment et du lieu. Je ne comprends pas comment vous parvenez à vous occuper perpétuellement les mains avec ces petits instruments et à effectuer quelque travail utile, au moins quelques heures

par jour. Ces gadgets idiots ont fait passer l'humanité à côté du numérique. Ils retarderont le progrès d'au moins plusieurs siècles.

– Ces gadgets idiots ne sont-ils pas numériques ? m'interroge-t-elle.

– Ils reposent sur une architecture numérique, mais qu'en vois-tu ? Que vois-tu du code ? Perpétuellement, tu télécharges de petites application qui écrivent des lignes de code sur ton disque dur sans que tu en aies le moindre accès, et moins encore le contrôle. Au siècle dernier, c'est ce qu'on appelait des virus. Les réseaux, ah les réseaux, l'architecture des réseaux, mais l'architecture des systèmes, on en est où ?

– Tu as un tempérament excessif, commente Sinta, mais je sais que Shimoun dit aussi des choses qui vont dans ton sens.

– Bientôt il n'y aura plus d'internet, mais autant d'intranets qui nous englueront à leurs toiles.

Un peu plus tard, le léviathan

« Étourdis, vous ne voyez pas quel Léviathan tisse son web ? » disais-je de bon matin à mes amis en attendant le jour devant un bon feu de bois dans l'un des restaurants du lac.

« C'est quoi un Léviathan ? » a demandé Sinta.

« Léviathan, est un nom hébreu cité dans le Livre de Job, les Psaumes, et je ne sais plus où, qui désigne un monstre gigantesque, maléfique et destructeur. » Puis j'ai ajouté d'un ton théâtral : « C'est le diable. C'est Sheïtan. C'est aussi le titre d'un livre de Thomas Hobbes. »

On est injuste envers Thomas Hobbes. On ne retient que ses livres politiques, qui sont à mes yeux la résultante d'autres travaux que je juge supérieurs. Sa question à René Descartes sur ses *Méditations* était d'une intelligence étonnante, et elle a inspiré à ce dernier une réponse qui ne l'était guère moins. Descartes devait en être tellement épuisé, qu'après cela il ne voulut plus entendre parler de celui qu'il s'est mis à appeler « l'Anglois ».

On est injuste et incohérent envers Hobbes, voyant en lui l'inventeur du contrat social et le défenseur de la monarchie ; celui de la citoyenneté et de la dictature, le précurseur du libéralisme et du totalitarisme. Il est bien un peu tout cela, et indiscutablement, le défenseur de la monarchie constitutionnelle, mais l'on doit d'abord le comprendre.

Descartes, lui, n'a jamais professé d'option politique, sauf, à ma connaissance, en deux lignes dans une lettre. Il y disait qu'en politique

comme en architecture, il valait mieux tout détruire avant de reconstruire. Ce point de vue aurait effrayé Thomas Hobbes, qui en avait fait l'expérience pendant la guerre révolutionnaire anglaise. Il n'est pas aussi simple que ne le laissait entendre René Descartes de tout détruire, et il en coûte beaucoup de cruautés. On ne détruit pourtant jamais assez. Les révolutions ne sont jamais assez radicales et pourtant toujours trop cruelles. Hobbes cherchait autre chose, et l'on ne le comprend pas sans comprendre cela.

« L'homme est un loup pour l'homme », disait Hobbes. C'est aller un peu vite qu'en conclure que pour lui l'homme était mauvais. C'est la société des hommes qui est fondamentalement mauvaise ; pas celle-ci ou celle-là. Toutes. Voilà à quelle idée il a appliqué l'image du Léviathan. En groupe, les pires instincts s'agrègent et se renforcent. La question n'est pas que toi ou moi soyons personnellement vertueux, mais que nous sommes nécessairement pris dans les filets d'une société mauvaise.

Je crois qu'il est le seul philosophe à avoir développé ce point de vue dans toute sa logique : si la société est fondamentalement mauvaise, ce n'est pas elle qui va corriger l'homme.

« Et toi, qu'en penses-tu ? » me demande Sinta. « Moi, j'ai été frappé quand j'ai lu Hobbes dans mon adolescence, par quelques évidences qu'il m'avait mises sous les yeux. Mais n'allons pas si vite. Thomas Hobbes a été le premier philosophe à aborder un phénomène qui est devenu prégnant dans l'époque contemporaine. On commence à peine à l'approcher en tâtonnant, et on l'a appelé "intelligence en réseau". Voilà le léviathan. »

Le 25 décembre, devant le lac encore

Je vais plus souvent prendre le café à la station service. J'y suis moins dérangé qu'aux restaurants du lac, qui servent trop de repaires à mes amis. J'y passe seulement quand je souhaite les rencontrer, ou quand je considère que leur présence ne me dérange pas. Je les sais cependant très soucieux de ne pas perturber l'attention de quelqu'un qui serait occupé à écrire ou à lire. Ils s'installent alors à une autre table. Ce matin, je me suis rendu près du lac, dans le restaurant qui tient toujours un bon feu de bois allumé sur sa terrasse fermée.

« Si j'ai bien compris, » me demande Sanpan alors que nous reparlons des conversations que j'ai tenues ces derniers jours avec Ismaïl et Sinta,

« les réseaux informatiques donnent naissance à un monstre que la Bible avait décrit. » Shimoun et Sinta sont là aussi.

« Mais non, le monstre était déjà là. Sinon Hobbes n'aurait pas pu en parler. Les réseaux informatiques lui donnent seulement une assistance technologique qu'il n'avait jamais eue. Hobbes aurait été très intéressé par la téléphonie mobile. Nul ne sait ce que son intelligence y aurait trouvé. Non, ce qu'on appelle aussi "intelligence en essaim" était déjà là, bien avant l'homme, régissant les bancs de poissons, les nuées d'oiseaux, les essaims d'abeilles… »

« Je comprends », dit Simoun en repliant son couteau avec lequel il avait fait ses tartines, après l'avoir consciencieusement essuyé et en le replaçant dans l'étui de sa ceinture, « ce sont des commandes très simples s'exerçant sur les individus, et qui, agissant ensemble, les combinent dans des comportements plus complexes qui semblent obéir à une stratégie bien élaborée, une intelligence dont on serait bien en peine de trouver une source. On ne la devine nulle part ailleurs que dans des interactions machinales. »

« De plus, » ajoute-t-il, « ces petits appareils, l'action du moins de leurs petits programmes opaques, s'appliquent à détruire méthodiquement les capacités de réflexion de leurs utilisateurs. »

« De si complexes dispositifs » enchéris-je, « ne sont cependant pas nécessaires pour produire un tel résultat. Il suffit d'avoir toute son attention prise par le souci de sa pitance. Enfin, ce n'est pas si simple, » me reprends-je, « car trouver sa pitance se fait aussi parfois un efficace aiguillon pour aiguiser et pour tremper ses capacités cognitives. »

« Je pense, » me répond Shimoun, « que si l'on y regarde de près, un certain sentiment d'insécurité et de précarité, ne doit pas se trouver si éloigné du bon fonctionnement de l'intelligence en réseau. Probablement facilite-t-il l'abandon à ses interactions. »

Les clowns

Le 26 décembre, idéologie et téléphonie

Il fait trop doux pour ce qui devrait être un climat continental de faible à moyenne altitude. Dirac se situe autour des neuf cents mètres. On devrait déjà pelleter la neige devant les entrées, pas seulement la balayer, et se munir de raquettes selon où l'on va. Le froid finira par venir. Les jours ont déjà rallongé d'une minute.

Sinta n'abuse pas de ses parfums. Elle n'en a pas besoin. Sa peau a naturellement une saveur de noisettes encore fraîches et de mures, que j'apprécie quand elle vient m'embrasser dans la cuisine pour partager notre petit-déjeuner et nos conversations matinales. « Mais pourquoi, pourquoi devrions-nous craindre de nous abandonner à cette intelligence en essaim ? Pourquoi devrions-nous la redouter plus que ne le font les bancs de poissons, les nuées de migrateurs, les essaims d'abeilles… ? »

« À mon tour de te renvoyer la question, Sinta. Et toi, qu'en penses-tu ? »

« Quand tu as commencé à parler de cela, tu m'as spontanément fait penser à ce qu'avait écrit Louis Althusser à propos de l'idéologie qui interpelle l'individu en sujets. »

Je suis très surpris par la remarque de Sinta. Je n'y aurais pas pensé. Dans l'ouvrage de Louis Althusser sur les appareils d'état, ouvrage fort intéressant à mes yeux par ailleurs, ce passage m'avait spontanément paru la parole d'un fou. Je n'étais pas alors prévenu des problèmes psychiatriques de l'auteur, mais il me les avait fait soupçonner.

Il me paraissait certes fou d'écrire de telles choses quand on voulait passer pour un philosophe marxiste sérieux, pour le directeur d'une école tout à la fois normale et supérieure, ou être seulement compris et suivi par ses élèves et ses disciples. Elles me paraissaient surtout cliniquement folles, car visiblement inspirées par une expérience psychotique. J'en ai été désolé pour leur auteur que je n'ai pas cessé pour autant de tenir en estime, ne serait-ce que pour ses talents exceptionnels de traducteur de l'allemand ; et j'en suis toujours attristé.

« Et alors, reprend Sinta ? Je préfère la vérité d'une expérience psychotique authentique, que des explications qui ne soutiennent rien, comme tu aimes le dire. »

« Je regrette, j'ai lu attentivement et apprécié cet ouvrage, mais ce passage où il pète les plombs ne soutient rien, si ce n'est mon inquiétude à propos de son état mental. »

« Et alors ? Qu'il ne puisse énoncer son expérience d'une façon plus tangible, ni ne sache l'étayer sur autre chose qu'une exégèse biblique, la récuse-t-elle ? Est-il le premier à avoir été génial sous le coup d'états mentaux critiques ? Ce sont plutôt à travers de tels états que les hommes ont souvent trouvé leurs voies les plus fertiles. Et tu le sais mieux que moi. » Je me tais un instant, sensiblement agacé, puis je dois l'admettre : « Tu n'as pas tort. »

« Alors songe combien l'idéologie a de facilités pour interpeller l'individu en sujets à travers la téléphonie mobile. »

Le 27 décembre, l'avis de Sharif

Ce matin, j'ai écrit un courriel à Sharif avec copie à tous :

« Je crois que nos dernières conversations étaient des conneries. Je crois que nous n'avons fait que tourner autour de ce qui aurait dû être notre cible : le langage. Nulle part l'intelligence en essaim n'est plus active que dans les langages. »

Sa réponse avec copie à tous :

« Je suis heureux de te l'entendre dire. Dès que tu as mis les dernières pages de ton journal en ligne, j'ai bien senti que vous aviez reniflé quelque-chose, puis vous n'avez débité que des fadaises, alors que la question touchait pourtant le cœur des travaux de notre séminaire : la grammaire générative. Oui, nulle part l'intelligence en essaim ne fonctionne mieux que dans les langages humains, notamment les langues naturelles, la parole. »

Le 28 décembre, au cirque

Sinta et moi sommes allés au cirque. Il en passait un par Dirac. Pourquoi pas, entre l'équinoxe et le jour de l'an ? Le spectacle m'a plu. Peut-être étais-je trop bon public ; il m'a plu.

Les clowns m'ont toujours impressionné. Ils n'ont pas souvent de langue bien fixe à leur disposition, alors ils doivent se limiter à des

onomatopées. Pas de mots d'esprit, moins encore de jeux de mots. Les clowns n'étaient pas habillés comme il est coutume chez nous : larges pelisses et toques de fourrure. Sinon, rien de particulièrement nouveau, mais des jeux de mime intéressants. Une tonalité onirique.

Le cirque ne payait pas de mine au départ, d'abord quand on voyait passer les fourgons décorés dans les rues pour en faire la promotion avec fort tintamarre. Il s'en dégageait quand même une impression chaleureuse et sympathique. Devant le chapiteau, il était dressé dans le parc en face du lac, derrière les restaurants de bois, l'impression demeurait d'un modeste cirque de province. Tout a commencé avec la musique.

L'orchestre était superbe, composé des plus improbables instruments. Kamânche à coffre carré, comme on en fait dans l'Altaï, une énorme contrebasse, un accordéon, une superbe cithare indienne, des instruments à percussion allant du daf au simple bidon de fer blanc, puis une trompette bouchée, un saxo, un ney, et l'inévitable oud, et le tar, et enfin une guitare flamenco.

Les musiciens n'avaient pas de signes distinctifs, et moins encore d'uniformes. Ils ressemblaient à un groupe d'étudiants et de quelques professeurs un peu plus âgés, et ils dégageaient une impression d'intense plaisir à jouer ensemble. J'ai distingué des sonorités balouches, kurdes, arméniennes, tatares, et même klezmer, ou encore flamenco.

Les numéros étaient ceux qu'on s'attend à voir au cirque, jeunes orientales contorsionnistes (je ne sais pourquoi, ce sont souvent des orientales qui s'y collent), équilibristes, jongleurs, charmeur de serpents, acrobates… ; et la musique savait en décupler l'effet, se faisant tour à tour envoûtante, endiablée, joyeuse, crépitante…

C'était une excellente idée de mettre les musiciens bien en vue, chacun bien identifiable, qui accompagnaient les circassiens de leurs mimiques, de leurs échanges de regards en même temps que de leurs échanges de notes. Ils exerçaient une transition étonnante entre la piste et le public, qu'ils chargeaient de magie en la triangulant.

Beaucoup de feu et beaucoup de glace, qui tenaient lieu de décors et d'ustensiles. Je ne sais s'ils utilisaient toujours de la vraie neige ou de la vraie glace, mais elles le paraissaient. Du vrai feu ? Je ne sais ce que serait du faux feu. Ils utilisaient du moins un feu qui ne brûlait pas, ou très peu. L'un des clowns s'est baladé un bon moment avec sa toque enflammée.

Un souvenir

« Quand j'étais tout enfant », dis-je à Sinta pendant que nous rentrions dans la neige un peu boueuse du parc, « j'ai dîné un soir avec Achille Zavata, le célèbre clown. Je l'avais vu le soir même sur scène. Après le spectacle, un parent qui le connaissait avait tenu à l'inviter dans un restaurant chic de la ville. Je ne pouvais croire que l'homme assis à côté de moi dans un élégant costume noir, avec sa cravate bien nouée et sa moustache de bandit mexicain débonnaire bien taillée, qui me le rendait sympathique, fût Zavata. Assurément, je l'aurais reconnu. Il ne lui ressemblait ni ne parlait comme lui. Je ne comprenais pas pourquoi lui et ma famille cherchaient à me faire croire qu'il était bien Zavata. »

« Qu'as-tu fait finalement », m'interroge Sinta. « J'ai joué le jeu, pensant qu'il était peut-être un authentique bandit mexicain, ou peut-être un guerriero cachant sa véritable identité avec la complicité de mes parents. Ils devaient savoir ce qu'ils faisaient ; il fallait donc jouer le jeu. J'étais un peu dépité qu'on ne m'ait pas fait confiance ; mais la confiance, on doit peut-être prouver d'abord qu'on la mérite, non ? »

« Prendre l'identité d'un clown pour cacher la sienne ! » Éclate de rire Sinta. « Tu avais déjà l'esprit fantasque, mais le caractère bien trempé. »

« Je ne voulais pas interroger mes parents. Qui ne sait rien ne dit rien. J'ai attendu longtemps en vain que ma famille m'apprenne la vérité, avant de comprendre seul qu'il était probablement bien Achille Zavata. Il ne devait certainement pas être toujours habillé en clown. »

La lune était cachée par des nuages, mais quelques étoiles brillaient. La blancheur de la neige nous permettait de distinguer assez nettement où nous posions les pieds. « Tous ceux qui, à l'amour de la vérité / Ont consacré la ferveur de leurs vingt ans / Et qui, faisant descendre la sagesse étoilée / Vers le clown et le paysan / Ont partagé avec autrui / Les fruits de leur contemplation / Tous ils forment dans la sphère de l'esprit / Avec nous, une indissociable constellation. »

« Qu'est-ce que c'est ? me demande Sinta en marchant blottie contre moi. – Un poème de George Boole. »

Nouvel an

Le 30 décembre, réseaux et raison

Je n'avais plus reparlé de l'intelligence en réseau avec Ismaïl depuis notre première conversation.

– Tu l'as revu ?

– Oui Sinta, et tu sais son idée ? Il m'a parlé de la raison, de la raison discursive.

– Je reconnais là le fin lecteur d'André Breton et des Surréalistes.

– Je suis toujours admiratif de la façon dont son esprit travaille.

– Voulait-il dire que la raison est ce qui nous fait nous comporter comme des bancs de poissons ? Je caricature peut-être. Sais-tu expliquer mieux ce qu'il a dit exactement ?

– Ismaïl n'écrit jamais ses pensée. Je le regrette. On doit l'écouter et s'en saisir à la volée. Ou bien, s'il les écrit, c'est dans des poèmes, et tu sais que je ne peux pas les lire.

– Oui, c'est dommage. De plus, il est souvent laconique.

– Il m'a parlé aussi de l'astrologie.

– Je ne vois pas le rapport.

– Moi non plus je ne l'ai pas vu tout de suite. Je lui ai dit que l'épingle que nous cherchons tous à tirer du jeu, il est en effet tentant d'en chercher la tête dans les étoiles, selon la formule de Breton, mais de là à y trouver des rapports de causalité… « Qui te parle causalité ? Ce sont des rapports sémantiques. Ce sont des signes, et les signes, on les lit, » m'a-t-il répondu. « À ce moment-là, je suis d'accord : si tu vois l'astrologie comme de la voyance, comme on lit dans les cartes, ou dans le marc de café, » ai-je convenu. Son idée est que pour fonctionner, l'esprit a besoin de signes, de systèmes de signes. Grâce à eux, il voit ; il devient voyant. Que voit-il ? Ce qu'il est capable d'y lire.

– C'est lui qui a dit ça ?

– Non, c'est moi qui le reformule.

Le 31 décembre, aube paresseuse

Le soleil s'est levé maintenant. Il s'est levé depuis plusieurs minutes. Vous le savez en consultant votre montre, mais vous vérifiez qu'elle soit à

l’heure. Le brouillard étouffe le jour. L’éclairage urbain s’est quand même éteint. Le jour ne vient toujours pas. C’est le dernier de l’année, il traîne. On peut le comprendre.

Le balcon est humide comme s’il avait plu, et l’on n’y voit rien à cent mètres. L’éclairage urbain est accroché à des poteaux de bois ; les câbles électriques aussi, ceux du téléphone et de l’internet également. Ça en fait des lignes pour que les migrateurs se posent. À la saison, les chats du quartier les regardent la salive aux lèvres.

Les poteaux électriques donnent une bonne idée des distances dans le brouillard épais. Ils rétablissent une perspective là où il n’est plus d’horizon. Ils restituent une apparence terrestre là où l’on se croirait dans les nuages malgré les senteurs de la terre mouillée et des arbres.

J’ai posé mes pieds nus sur la marche humide de l’escalier devant la porte de la cuisine, à l’extrémité du balcon. L’air et le sol sont glacés, mais pas autant que l’on s’y attendait. Le brouillard maintient une relative douceur.

Jour de l’an

J’ai pris une canne à bout ferré. Dirac est toujours dans le brouillard, mais il n’empêche pas le gel. Tout au contraire, cette humidité permanente associée à une température toujours un peu en dessous de zéro, fait naître un monde de cristal non dépourvu de féerie dans cette ville à peu près déserte. Ce matin, le bois des poteaux électriques était noirs d’humidité sous le givre.

Mes chaussures ne glissent presque pas sur la glace, mais la marche est vite dangereuse. Je n’ai pas osé renter chez moi : les rues en pente ont des escaliers et des rampes, mais j’ai craint que la marche ne soit laborieuse et périlleuse dans les hauts quartiers. Pour descendre seulement jusqu’au lac, je n’étais pas bien sûr de mon pas sous lequel craquaient les pierres et le gazon gelés.

Le 2 janvier, dans le brouillard

Dirac dort toujours dans le brouillard. J’aurais pu en profiter pour faire de longues promenades en forêt, mais je ne suis pas équipé. On s’enfonce dans la neige jusqu’aux genoux et davantage sur les chemins qui ne sont pas déneigés ; et d’abord, on ne distingue plus les chemins. Avec cette visibilité à cent mètres, on risque de se perdre. Je conserve des souvenirs

pénibles d’avoir vadrouillé par un temps pareil à travers bois dans les Alpes.

J’étais jeune alors, mon corps était bien plus solide qu’il ne l’est aujourd’hui, mais pas mon esprit. On se perd par un temps pareil dans un espace étonnamment petit. Quelques centaines de mètres paraissent des kilomètres ; quelques dizaines de minutes, des heures. Si l’on retrouve les lieux par une claire lumière, on n’en croit pas ses yeux.

C’est une expérience instructive au fond ; on y apprend que le monde est toujours plus dense, plus complexe, plus profus qu’un regard bien éclairé ne nous en donne immédiatement l’image. C’est vrai du monde physique, mais tout autant de celui de l’esprit, des langages, des mathématiques et de la logique, ou de la mathématique et des logiques si l’on veut, ou de celui de la parole, des lettres, comme l’ont si bien appris les littératures orientales. Se perdre est toujours une expérience instructive. Heureux qui a rencontré l’occasion de se perdre.

Le 3 janvier, rémanences

Enfin le soleil ! Il est bas sur les montagnes, et bien pâlichon. Les jours ont déjà gagné une dizaine de minutes. On le sent au crépuscule.

Je suis allé prendre le café dans le parc du Palais de Justice. Il est un des rares endroits qui reste ensoleillé assez tard, c’est-à-dire plus de quinze heures en cette saison. Ces sorties plus lointaines me manquaient. Il fait étrangement bon pour la latitude et l’altitude où nous sommes. Le gazon et le lac sont gelés, mais je peux voir le givre fondre lentement autour de moi.

J’écris encore une fois au stylo-bille. Je l’ai emprunté à la buvette. Je ne vais pas en acheter un chaque fois que je sens mon stylo métallique trop glacé pour mes doigts ; et je ne voulais pas non plus perdre quelques précieuses minutes d’ensoleillement à sortir du parc en chercher un.

Je ne sais pas si le stylo-bille me convient bien. Apparemment, ce que j’écris est encore dépourvu d’intérêt.

Mon premier contact avec le Coran, je l’ai eu au lycée. Le proviseur était titulaire d’un doctorat d’arabe. Un beau jour, il eut une idée qui me déconcerta. Il vint dans notre classe pour nous présenter le Coran. Il ne se contenta pas seulement de nous en parler, plutôt bien pour autant que je m’en souvienne.

Il nous parla principalement de sa prosodie, et il nous en lut des passages pour illustrer son propos, me déconcertant plus encore. Je n'étais qu'un adolescent de quinze ans. Nous étions à l'époque du *Monthy Python's Flying Circus* et des Shadocks, et c'est sous un tel éclairage que je perçus d'abord la chose.

Sans rapport avec l'événement qui précède, le proviseur me convoqua quelques-temps plus tard dans son bureau. Il m'avait vu traverser la cour avec ma veste sur les épaules, ma cravate défaite sur le col déboutonné de ma chemise, et les manches retroussées sur mes avant-bras. C'est à peine croyable si l'on en parle de nos jours.

On trouve dans le Coran des rappels récurrents à une réalité tellurique. Sinta rappelait justement mon attention sur ce point l'autre jour en allant faire sa prière. En fait, elle ne prie pas, elle récite des sourates. C'est une sorte de chi gong de l'âme qu'elle pratique.

Et la lumière de l'aube

Et la nuit quand elle descend…

Pourquoi débuter une sourate par ce rappel énigmatique ? S'il est placé là, c'est bien pour donner sa couleur à la sourate tout entière. Pour dire quoi ?

Je ne me souviens plus si notre proviseur nous en avait parlé. Je suis sûr que oui. Comment aurait-il pu l'ignorer ? Je n'étais alors qu'un adolescent idiot, et j'ai tout oublié.

Nouvelles du front

Le 8 janvier, la Saint Lucien

La Saint Lucien, c'est l'équivalent de la Sainte Lucie, ou plutôt l'opposé si l'on veut. À la Saint Lucien, le soleil commence à se lever quelques secondes plus tôt. Les crépuscules, eux, continuent à gagner à peu près une minute quotidienne ?

Rien à écrire ce matin. J'ai glané des nouvelles sur mon mobile. Il y a donc des gilets jaunes au Kazakhstan. Avec une telle augmentation de l'essence, on pouvait s'y attendre. L'essence demeure le nerf de la guerre, et son prix se répercute absolument partout. Cependant, de tels mouvements populaires n'ont pas coutume d'aller manifester avec des armes à feu, ni de décapiter des policiers, même en Asie Centrale. L'on suppose donc qu'il n'y avait pas que des gilets jaunes.

Quelques forces russes et d'autres alliés voisins sont venus aider à rétablir l'ordre ; très peu, juste de quoi sécuriser quelques centres-clés. Les États-Unis jurent qu'ils n'y sont pour rien. Rien du tout ? Qui n'aurait peine à le croire ? Rien du moins qui ne se serait déroulé comme attendu. Ils semblent embarrassés, et déménagent leur ambassade.

Peut-être serait-il avisé de chercher le rapport avec la récente libération de l'Afghanistan. Je sais, les deux régions sont éloignées, mais pas autant que ne l'atteste le seul kilométrage. Elles sont reliées par le bassin de la Transoxiane. La géographie physique a son importance, plus forte et plus durable que la géographie politique. J'ai toujours cette idée en tête de la Grande Tartarie.

Finalement, la libération de l'Afghanistan ne se passe pas si mal, du moins en comparaison avec ce que l'on redoutait. Tout a été détruit par les envahisseurs pendant vingt ans, et ils ont maintenu leurs efforts jusqu'à la dernière minute en saccageant les installations de l'aéroport de Kaboul. Les Soviétiques avaient au moins abandonné un pays à peu près habitable. Il faudrait avoir des informateurs susceptibles de circuler partout pour s'en assurer, mais si ça se passait comme au Cambodge, ou si seulement des indices l'accréditaient, la propagande s'empresserait de nous en informer, forçant le trait au besoin.

La presse nous avait appris que les femmes n’avaient plus le droit d’enseigner ni d’étudier à l’université de Kaboul. Nous avons su depuis, de source sûre, qu’il n’en est rien, et que les étudiantes et les enseignantes continuaient à donner ou à suivre leurs cours. Comme d’habitude, la presse a fait largement circuler la propagande, mais plus discrètement le démenti.

Le 9 janvier, l’homme et la terre

« D’où te vient cette idée-fixe sur la Grande Tartarie ? » me demande Sharif avec lequel je partage mes réflexions d’hier. Il m’a rejoint à la buvette du Palais de Justice où nous profitons du soleil qui y demeure chaque jour plus longtemps.

Elle me vient de loin assurément, et je peux en retrouver des sources dans mon enfance, qui m’ont fait rêver de ces régions : contes, romans, bandes dessinées, films… Ce n’est pas le plus important : mon idée-fixe vient surtout de mes questionnements sur l’Occident.

L’Occident Moderne n’a pas de profondeur historique. Il remonte au dix-septième siècle ; un peu plus tôt pour la navigation. Tout commence là. L’histoire de l’humanité, celle des civilisations, remonte bien plus loin.

L’Occident Moderne s’est construit une plus longue histoire imaginaire. Il s’est voulu gréco-latin et chrétien, bien que ni Athènes ni Jérusalem ne soient dans cet Occident ; une histoire qui, pour imaginaire qu’elle soit, ne remonte pas non plus bien loin dans celle des civilisations. Même un enfant, s’il y réfléchit, ne se satisfait pas de ces constructions légendaires. J’y ai réfléchi, et j’ai tiré les fils.

« Tu me sembles accorder beaucoup d’importance à la terre, aux rapports de l’homme et de la terre », remarque Sharif. « Oui, je partage la formule de Scipion, si je ne me trompe pas, Publius Cornelius Scipio Africanus : “On n’emporte pas sa vie à la semelle de ses souliers.” »

Le 10 janvier, chez moi

« J’espère que ça ne t’ennuie pas si je passe cet après-midi. Ne prends pas de dispositions pour moi. J’ai les clés si tu es sortie. Je prendrai quelques affaires sans m’attarder. » Voilà le texto que j’ai envoyé à la jeune étudiante à laquelle j’ai prêté mon appartement.

Je ne voulais pas le laisser vide. Je trouvais idiot, et même dangereux de garder le chauffage alors que je n’y passe presque plus, et je craignais que le gel ne casse les canalisations si je ne chauffais pas un peu. Que faire ?

Le laisser à un étudiant ou une étudiante qui devait venir quotidiennement des environs de Dirac à l'université. Raïssa a été ravie, et moi rassuré pour la plomberie. En prime, elle tiendra le lieu propre, que je commençais à négliger. Je suis content que ce soit une étudiante. Les femmes, ça tient propre. Nous, les hommes, nous oublions toujours les détails.

Elle était là quand je suis passé. Non seulement Raïssa sait tenir propre un appartement, mais elle a su aussi lui donner un air coquet comme je ne l'aurais pas cru possible. Je la félicite. Elle me remercie encore de ne lui avoir rien demandé. « Tu es une parfaite ménagère, Si j'avais quarante ans de moins, je te demanderais en mariage » dis-je pour plaisanter. Ça la fait rire, mais un peu trop à mon goût, comme si elle trouvait l'idée totalement absurde. Pas à ce point quand même.

Elle m'apprend que la chasse coule. Je sors ma minuscule boîte à outil d'une poche. Une clé-à-molette eut été mieux, mais je me contente de la pince à bec, aussi petite qu'une pince-à-ongle. L'affaire est vite réglée. « Toi aussi, tu es bon à marier », me dit l'espiègle jeune-fille.

Le 11 janvier, devant le musée

« Tu as bien vu le rapport entre le Kazakhstan et l'Afghanistan », me félicite Farzal. « Des quantités de Takfiri ont passé la frontière à la fin de l'été, les occupants étant bien décidés à ne pas les laisser fuir en Europe : c'est la raison pour laquelle nous étions quelque peu sur le qui-vive cet automne, comme tu l'avais remarqué. Ils n'avaient que l'Ouzbékistan à traverser.

Quant aux États-Unis, sur ce coup, ils semblent avoir été un peu déstabilisés par le zèle de leurs alliés britanniques, qui ont plus de relations avec ces régions, et dont un grand nombre d'anciens kleptocrates sont concentrés à Londres. Depuis qu'ils sont sortis de l'Union Européenne, les Britanniques se sont mis à délirer sur leur ancien empire. Ils se croient toujours aux temps du *Grand Jeu*. »

« Tu es sûr de pouvoir me livrer de telles confidences, » m'enquiers-je ? « Bien sûr », me répond le lieutenant, « et tu peux le répéter si ça te chante. Tu pourrais très bien le lire dans la presse locale, si tu en connaissais la langue. »

Naturellement, si nous nous y attendions, et toi aussi, m'explique Farzal, la Fédération de Russie s'y attendait également, ce qui explique la

réaction rapide de l’organisation de défense des pays de la région, qui avait pourtant toujours parue bien léthargique.

Farzal est descendu de sa maison près de la forteresse pour me rejoindre devant la porte du musée. C’est une belle et majestueuse porte en bois massif. Elle est enchâssée dans un imposant renfoncement rectangulaire nettement plus haut et plus large qu’elle, dessinant un étroit parvis.

Elle reste toujours ouverte sur une rue intérieure qui longe les façades des diverses dépendances du musée. Je compte y retourner. Des conférences, des lectures, des expositions, se tiennent souvent dans l’un de ces bâtiments.

Cette rue que nous voyons en face du bar où nous prenons le thé, est rectiligne, mais étroite et raide, comme ses trottoirs en escaliers, donnant l’impression d’une architecture moyenâgeuse. J’imagine qu’on devait attacher à son extrémité la plus haute, des palans pour haler les pièces d’artillerie ou des charrettes de ravitaillement, comme dans le Fort Saint Nicolas à l’entrée de Marseille.

Farzal n’a rien à faire aujourd’hui, et Sariana travaille.

Personnellement, je n’aime pas le nom de « takfiri » ; plus généralement, je n’aime pas qu’on donne à une formation un nom qu’elle ne s’est pas attribué elle-même. – Comment veux-tu que je les appelle, me demande Farzal ?

– Des mercenaires, peut-être ? Il sourit : – Mais des mercenaires, il y en a bien d’autres, et eux, ce sont des mercenaires takfiri.

Impressions curieuses

Le 14 janvier, regards croisés

Un choucas est venu s'asseoir à ma table à la buvette du Palais de Justice. Il s'est perché sur le dossier du fauteuil en plastique qui me fait face. Le blanc de ses yeux lui donne un regard expressif.

Il est essentiel de voir le blanc de l'œil autour de l'iris afin de distinguer le déplacement du regard, de le distinguer du seul déplacement de la tête. La tête du choucas se déplace aussi, et pas seulement ses pupilles. Ce double déplacement rend son regard particulièrement expressif, et même intelligent.

Il me regarde écrire. Le mouvement de ma main droite sur la feuille l'intéresse. Se doute-t-il que j'écris sur lui ? Il voit probablement que mon regard se porte maintenant tour à tour sur lui et sur ma plume. Qu'il se soit intéressé à moi m'a fait m'intéresser à lui, et cela l'intéresse plus encore.

Le 15 janvier, maquillage

J'ai dessiné un portrait de Sinta. Je l'ai un peu rajeunie. Si je l'ai faite trop jeune sans le vouloir, je n'allais pas ensuite la vieillir exprès. De toute façon, elle paraît plus jeune que son âge.

Quand on dessine, ou encore quand on écrit, on n'a pas une totale maîtrise. On en est souvent surpris. Toujours des gestes nous échappent, et nous donnons une image du monde qui n'est pas exactement celle que nous tentions de construire. Quelquefois, c'est décevant ; le plus souvent, intéressant ; parfois, stupéfiant.

Sinta paraît de toute façon plus jeune qu'elle n'est. Elle se donne assez de mal pour cela. Elle passe un temps considérable dans sa salle de bain où elle collectionne les crèmes, les huiles et les herbes. Toutes les femmes se comportent un peu ainsi.

Les femmes s'épilent aussi, elles se maquillent… Nous autres, les hommes, nous ne ferions rien de semblable ; de différent peut-être, mais que nous pourrions comparer. Les femmes consacrent beaucoup d'efforts à ces choses, et pour des résultats qui ne sont pas toujours si heureux si l'on y regarde de près. Parfois si, mais pas toujours.

Elles se maquillent les yeux, se peignent les ongles, les lèvres. C'est étrange. Le font-elles pour plaire aux hommes ? Quels hommes le leur demanderaient ? Quel homme attendrait cela d'une femme qui aurait de beaux yeux, de belles lèvres, de belles mains ? Et si elle n'en a pas, à quoi bon ?

Beaucoup aiment se couvrir la tête de voiles colorés, ou sans couleur, pour mettre en évidence ces yeux maquillés, ces lèvres, ces mains. Pour exercer quel charme, quel ensorcellement ?

Elles le font pour elles, c'est bien évident. Et quelle idée se font-elles de leur féminité pour se sentir obligées de la « maquiller » ?

Les hommes ont-ils jamais maquillé leur virilité ? Probablement l'ont-ils fait aussi… os dans les narines, tatouages… C'est étrange, et c'est même un peu inquiétant quand on y songe.

Notons que mes remarques ne visent en rien à critiquer les femmes, ni à leur dire comment elles devraient être. Je m'en garderais bien ; peut-être le savent-elles, mais moi, je n'en sais rien, et c'est bien justement pourquoi je me questionne. Voilà, c'est bien cela, je m'en étonne, c'est tout.

Le 17 janvier, diplomatie curieuse

Le gouvernement ukrainien vient de subir une attaque informatique puissante. Depuis plusieurs jours, il ne s'en est toujours pas sorti. Cette affaire a eu lieu à bas bruit, je m'en étonne.

La Russie a été accusée, bien sûr, mais du bout des lèvres, comme si l'attaque ne visait que sa préparation d'une éventuelle invasion. L'OTAN ne s'en est donc servi que pour accréditer cette improbable hypothèse. Autant dire qu'il ne se serait encore rien passé ; rien de définitif, ni de bien grave donc. Maintenant, on accuse la Biélorussie. C'est donc moins grave encore, rien qui ne justifierait d'agir ; seulement de brandir des menaces au cas où.

Les menaces aussi m'étonnent. L'Europe n'était pas à la table des négociations. Elle était donc au menu. Les États-Unis menacent les Russes de sanctions dévastatrices contre l'Europe.

Les nations européennes ne s'en relèveraient pas. Que vont-elles faire ? Probablement rien. On se dira que les États-Unis bluffent, et que ce n'est pas le moment de discréditer leur surenchère. Le souffle du boulet ne sera pourtant pas passé loin cette fois.

Menacer les Russes en cas d'invasion de l'Ukraine ne coûte rien. Ils ont prouvé qu'ils n'en avaient ni l'intention ni l'intérêt, au moins depuis qu'ils ont récupéré la Crimée. Ils ont alors clairement fermé la porte derrière eux. L'Ukraine est une gangrène dont l'OTAN espérait bien qu'elle contamine toute la Fédération. Les Russes préfèrent qu'elle contamine l'Europe.

L'attaque informatique ressemble à ce dont Vladimir Poutine venait de menacer l'OTAN. À l'évidence, elle vise à décapiter les forces ukrainiennes s'il leur venait l'idée d'envahir les républiques du Dombas.

Le 19 janvier, retour de nuit

La voiture nous berce doucement dans la nuit, hypnotisés par la lumière des phares. Nous ne croisons presque aucune circulation. Au volant, Sanpan ne semble pas savoir négocier les virages en contrebalançant la force centrifuge, freinant d'abord légèrement, puis accélérant doucement avant d'en sortir.

Ce balancement monotone n'est pas déplaisant. La température dans l'habitacle est agréablement tiède, et les fauteuils douillets. Nous roulons lentement, et le moteur ronronne à peine. Ce bercement auquel j'aimerais m'abandonner, me fait craindre quelque peu que Sanpan ne s'endorme. Une sortie de la route qui longe ici d'obscurs précipices au-dessus de Dirac, pourrait être mortelle.

Ce soir, nous somme allés à la cinémathèque. Elle est à la sortie de la ville, après la Grande Mosquée. Nous avons choisi de rentrer par la route qui domine la vallée. Ce n'est pas plus rapide la nuit, où la circulation est rare dans le centre, et où les feux tricolores sont souvent éteints, mais la vue y est plus belle, et je n'y étais encore jamais passé. Sinta est assise derrière, silencieuse elle aussi, à côté de la femme de Sanpan, que je ne connaissais pas encore.

Cette route permet de passer la ville sans devoir la traverser. Elle est surtout utilisée par les poids-lourds, notamment des camions de bois qui descendent des zones forestières. Aussi est-elle bien entretenue.

Nous voyons briller les éclairages urbains en bas sur notre droite, dans la pénombre des vallées. Les cônes de lumière des phares illuminent furtivement leurs portions de la route qui danse mollement avec la voiture, les parapets, les buissons et les troncs, les gravillons. Sur eux, les pneus produisent par moments des crissements atones et reposants.

L’on ne voit plus grand-chose d’autre dehors. La pleine lune s’est cachée dans les nuages. Elle paraissait immense à son lever derrière les montagnes quand nous sommes partis.

Malgré mes inquiétudes, Sanpan semble bien éveillé au volant, immunisé contre sa propre conduite hypnotique. La route est jalonnée de petits villages, de hameaux, sur les pierres desquels passe la lumière des phares.

D’où je viens, une telle route serait bordée de villas luxueuses. À cause de la vue et de l’ensoleillement, le prix du terrain serait prohibitif, sans compter la proximité avec les stations de ski au fond de la vallée de l’Actar. Pas ici : de modestes villages de paysans, et de petites fermes aux toits d’ardoise et aux barrières de bois.

Je ressens comme une hâte d’être rentré, tout en souhaitant confusément que s’éternise ce moment. « Tu es bien silencieux, » remarque Sanpan, la main sur le changement de vitesse qu’il se refuse obstinément d’utiliser. « Je te vois scruter la nuit avec attention. On ne distingue rien pourtant dehors, depuis que le ciel s’est bouché. »

Si, l’on distingue confusément le contour des montagnes. J’aimerais revenir par un ciel étoilé. La Voie Lactée est juste au milieu du ciel au-dessus de la ville.

Écriture et parole

Le 21 janvier, je n’aime pas lire

Non, je n’aime pas lire. Je déteste ça. Dans l’ensemble, je déteste tout ce qui m’impose une immobilité : regarder des films, écouter de la musique, m’immobiliser devant une feuille ou un écran.

Pourtant, j’aime regarder les nuages, regarder l’eau, les branches dans le vent. Mon regard alors n’est pas captif. Il court là où il veut, quand il veut.

Je pourrais certes écouter de la musique, ou des mots, en marchant, mais je déteste écouter avec quelque chose sur les oreilles. Là encore, je sens mon audition sous contrainte. Les sons sont généralement compressés ; c’est pénible, et plutôt nuisible. Je peux lire aussi en marchant, je le fais quelquefois. La marche en est quand même entravée, et le regard aussi.

Parfois, la nuit, j’entends le bruit d’une moto. Je l’entends rouler vite dans le lointain sur une route dégagée. Ce doit être toujours la même, avant minuit. Le même bruit : un moteur puissant et une conduite singulière ; un motard expérimenté.

Il roule vite, il débraye et il embraye avec souplesse. Il contrôle bien son engin. Son plaisir est perceptible. Le bruit m’entraîne avec lui dans la nuit glacée. J’aime ça. Mais je n’aime pas lire. Non, je n’aime lire ni sur un écran, ni sur des feuillets. Écrire oui, ce n’est pas pareil.

Écrire, ce n’est pas du tout la même chose, même si, quand je lis, j’ai toujours un crayon à la main, un porte-mine précisément, et quelques feuilles découpées que je glisse entre les pages. Chaque motard a sa façon bien à lui de conduire, grâce à laquelle on le reconnaîtrait de loin, comme à son pas, ou à sa voix.

J’utilisais parfois du papier pelure quand je lisais plus souvent du texte imprimé. Il devient dur à trouver. Je prends aussi des notes en marchant avec ma tablette, sur des fichiers PDF à l’aide d’un programme approprié. Ça ne me fait pas pour autant aimer la lecture.

Ce soir, je n’ai pas encore entendu mon motard. Il me donne envie de sortir moi aussi dans la nuit glacée. Peut-être est-ce une femme. Elle retient sans doute ses cheveux dans un bonnet sous son casque. Non, ce n’est pas une femme, c’est une conduite d’homme ; sans doute un

travailleur de nuit. Il faut que des gens travaillent la nuit, le monde ne s’arrête jamais. Il est agréable de le penser.

Non, je n’ai jamais aimé lire, même enfant. Alors, si j’ai tant lu dans ma vie, c’est que je devais bien savoir ce que je cherchais dans les livres.

Le 23 janvier, feu de bois

Ça sent bon le feu de bois chez Sinti. Comme pour beaucoup de maisons à Dirac, les sources d’énergie sont diversifiées : des panneaux solaires, chez elle, ils ne sont pas sur le toit, mais sur le petit terrain en pente à l’arrière de la maison, face au sud, où il n’est que du rocher ; une petite éolienne, une turbine, en aplomb du mur à la sortie de la cuisine ; une turbine hydraulique alimentée par le cours d’eau qui passe devant la maison à travers une longue canalisation partant en amont d’un bassin métallique.

Le problème est qu’en hiver l’eau gèle, on vide le bassin, et l’on ferme la canalisation ; et que le soleil passe furtivement. Précisément quand nous avons le plus besoin de nous chauffer, ces ressources nous manquent. Heureusement, il y a presque toujours un peu de vent qui descend des cimes, mais quand il n’y en a pas, et même quand il y en a, nous avons besoin du bois.

Heureusement, Dirac ne manque pas de bois. La forêt se régénère plus vite que nous n’en coupons. Les scieries au sortir de la ville ont besoin de troncs, mais n’ont rien à faire des branches, et moins encore des pignes. Divers débitants leur rachètent celles qu’ils ont stockées pendant toute une année.

Des particuliers sillonnent les chemins forestiers en quête d’arbres morts et de branches cassées. Ils vont quelquefois très loin en chercher. Partout des gens scient et fendent des bûches, parfois dans la rue, devant chez eux sur le trottoir. De ce fait, la forêt est bien entretenue, et cette quête de bois alimente les échanges et les accords entre les gens, générant cette modeste part de commerce qui échappe à la monnaie.

Je note que de petites installations qui alimentent des usages de proximité constituent la façon la plus rentable d’utiliser le solaire, l’éolien, l’hydraulique, nettement plus qu’en construisant de grandes centrales qui perdent beaucoup d’énergie en la transportant loin, et coûtent aussi beaucoup en terrains fertiles. Je parle évidemment de rentabilité calculée

en barils équivalent pétrole, pas en monnaie, qui dépend seulement des arrangements.

Je passerais des heures à regarder et à entendre les bûches craquer dans la grande pièce. La grande pièce est celle qui est ouverte sur l'entrée, au sud, devant le balcon. Elle est devenue notre bureau commun, où nous travaillons souvent côte à côte.

Je prépare un cours sur la ponctuation française en me servant de l'excellent ouvrage de Jacques Drillon que je me suis fait envoyer et qui contient mes notes. Le feu craque doucement dans la cheminée, et dégage une envoûtante odeur de mélèze. Tout en lisant et en écrivant, je lève les yeux de loin en loin sur les surfaces du bois qui rougissent, puis noircissent, parcourues de languettes translucides et gazeuses, de flammèches bleues, puis jaunes, rose pâle, puis rouge. Je guette le moment où ne resteront plus que des formes noires parcourues d'étincelles incandescentes, où je devrai remettre une bûche, et la voir lentement s'enflammer au contact de la braise.

Le 24 janvier, la ponctuation

La ponctuation est un sujet passionnant : il suffit de commencer à ne plus y chercher des conventions d'écriture normatives. Ponctuer, c'est plutôt moduler au plus près le rythmes des périodes. Ponctuer, c'est introduire des silences plus ou moins longs dans l'énonciation. Ils tiennent un rôle semblable à celui des connecteurs logiques dans les langages des mathématiques et des logiques formelles ; mais si ces derniers sont graphiques, dans la parole, ils sont essentiellement audibles.

Ces silences bien employés autorisent le plus souvent l'économie de quelques adverbes, pronoms, conjonctions et autres chevilles qui alourdissent les périodes ou les rendent maladroites. On doit apprendre à s'en servir. C'est cela la ponctuation.

Bien sûr, avant de les écrire, on doit d'abord apprendre à entendre ces silences, puis à s'en servir. Il ne serait pas vain d'utiliser un métronome. Dans la langue française, la ponctuation tient un rôle particulièrement important, notamment parce qu'elle possède peu de déclinaisons, qui ne sont pas toujours audibles ; parce qu'elle ignore aussi ce recours des langues sémitiques au jeu sur l'articulation des consonnes et des voyelles…

– Ton approche de la ponctuation, me dit Sinta quand je lui en parle, intéresserait notre séminaire. On devrait en parler avec Sharif. Tu peux écrire quelques pages pour débroussailler des directions ?

Elle note que j'englobe spontanément la diversité des langues naturelles, notamment à travers l'arabe et le japonais. Elle y trouve des perspectives qui vont plus loin que le seul enseignement du français. Bien sûr…

Le 25 janvier, un nouveau quartier

Je suis passé avec Ismaïl et Shaïn dans le nouveau quartier qu'on reconstruit là où la Gamash se jette dans la Garous, sur la petite plaine en face de la vieille ville. On construit sans avoir tout rasé. De nombreux bâtiments restent debout, et même habités.

Le travail est bien avancé et donne déjà une idée de l'aspect final. Ce sera beau, et même discrètement étrange. Je crains pourtant que la nouvelle architecture ne soit un peu écrasante. Le relief naturel l'est déjà. La ville est bornée ici par les falaises qui enserrèrent le plateau. Ce sont des roches pelées où s'accrochent quelques troncs et quelques buissons, et que l'on aperçoit où que l'on regarde.

De grands espaces ont été créés ainsi autour des anciennes constructions. Ce sont des bâtiments de pierres ou de briques, pas nécessairement très haut, dont les façades reposent sur des arcades. Dirac bénéficie d'un fort taux d'ensoleillement (pas loin de deux-mille-trois-cents heures par an), qui peut donner envie de marcher à l'ombre, surtout dans ce quartier pendant l'été. Pendant l'hiver, elles abritent de la neige l'entrée des maisons.

Le vide laissé par leurs vis-à-vis met en valeurs ces façades et leurs arcades, qui dégagent une impression plus monumentale, fort différente de celles qu'elles devaient avoir à l'origine. De grands immeubles ont été construits, qui laissent entre eux de vastes espaces, certains vierges ; des tertres rocheux. La cité nouvelle m'évoque quelques peintures de Piero della Francesca ; d'un Piero della Francesca oriental.

L’hiver est là

Le 27 janvier, enfin le grand froid

Le froid est tombé, brutal. C’est la saison, et je ne comprenais pas pourquoi cette bulle de tiédeur protégeait la région de Dirac quand toute l’Asie occidentale tremblait de froid. Les chasse-neiges sillonnent la ville. Nous ne balayons plus, nous pelletons la neige sous des rafales de vent glacées. Les éoliennes tournent à plein régime.

Le 28 janvier, griffonné dans la nuit

C’est la marque d’une profonde inculture de croire que la colonisation fût une invention occidentale. Les Grecs et les Romains furent de grands colonisateurs, mais c’est une autre marque d’inculture de croire que les nations de l’Europe atlantique en seraient les exclusifs successeurs, et en auraient repris le flambeau.

Non. Ce monde atlantique, d’abord l’Espagne et le Portugal, puis l’Europe du Nord, notamment Hollandais, Anglais, Français, se sont laissés entraîner tardivement dans cette aventure qu’ils n’ont jamais comprise.

Ils y ont pourtant d’une certaine manière excellé. Même aujourd’hui après la décolonisation, ils ne comprennent toujours pas. Cocassement, ils se sont vus des civilisateurs, alors qu’ils ont failli détruire toute civilisation. Ils en ont détruit de nombreuses.

La dernière sottise à la mode consiste à regarder la colonisation, le colonialisme si l’on veut, fusse pour le condamner, comme une affaire européenne. L’Europe baignait encore dans la barbarie longtemps après que le monde fut peuplé de grandes civilisations divisées en vastes empires. Elle n’en était pas très loin quand elle fut transportée par ces empires, embarquée dans sa propre aventure coloniale sans rien comprendre. Elle en est encore transportée dans son imaginaire.

Pour se faire une idée de ce qu’il s’est passé, il faudrait d’abord comprendre pourquoi la Chine décida brutalement de tourner le dos à la mer, abandonnant l’empire qu’elle avait semé très loin. Les plus intelligents de nos contemporains ont vu l’importance de cette question, mais nul n’a trouvé les réponses, car les Chinois eux-mêmes se sont

efforcés à cette époque d’en brouiller les traces, d’en détruire les sources. Pourquoi ? C’est la clé de l’énigme de la modernité.

On devrait comprendre du moins que ce n’est pas l’Europe qui fit surgir d’elle-même le monde moderne. Elle l’a seulement capturé. Ce n’est pas rien, mais ce n’est pas tout. L’on n’a pas encore bien compris comment. Les études coloniales et décoloniales s’intéressent aux époques postérieures, après le moment où le tour fut joué. Le tournant reste un angle mort.

Le 30 janvier, musique, parole et nombres

Mes amis m’ennuient un peu à vouloir me faire écrire quelques pages sur la ponctuation par un froid pareil. Avec ce temps, je n’ai guère de goût pour sortir, m’installer quelque-part en plein air pour lire et prendre des notes. Pour travailler, il m’est nécessaire de changer de lieu. Passer de la table de la grande pièce chez Sinti, à celle de sa cuisine ne me suffit pas. J’ai besoin de marcher, de réfléchir en marchant.

Bon, réfléchissons quand même. Penser la ponctuation suppose de penser la musique, pas seulement la musique de la parole ; la musique dans sa diversité. La musique consiste à combiner des sons et des silences, si l’on en croit la définition des dictionnaires. C’est exactement celle de la ponctuation.

« La musique est moins ambiguë que le langage », écrivait Francis Wolff dans « Pourquoi la musique ? ». (Peut-être à creuser.) Je ne comprends pas bien, seulement qu’elle serait plus univoque.

Je crois que la question devrait être abordée à partir de ces trois termes à la fois : musique, parole, mathématique ; en prenant garde, bien sûr, de ne pas les confondre avec leurs notations. Bon, je devrais pouvoir sans peine résumer tout ça en cinq-mille signes bien construits et y joindre une petite bibliographie à compléter : Iannis Xénakis, Jean Sébastien Bach, des fragments de Pythagore, Al Kindy, Jily…, et bien sûr quelques ouvrages de notre propre groupe.

Le 31 janvier, questions pratiques de traduction

Ma proposition de travail a été bien reçue. Sharif m’a demandé de la traduire en anglais. Les vocabulaires de la linguistique de l’anglais et du français ne sont pas parfaitement symétriques, ou bien ont de fausses symétries, me forçant à reformuler et à repenser quelque peu mon propos.

Choisissant de ne pas trop me casser la tête, j’ai traduit à la volée, comme les mots me venaient ; en quelque sorte, recomposant mon écrit, comme si je le pensais immédiatement en anglais. Je crois que c’est la meilleure façon de traduire. C’est aussi la plus rapide, surtout quand on est l’auteur du texte source. La meilleure façon de s’y prendre, en tout domaine, est souvent la plus rapide.

Dans tous les cas, c’est une excellente façon de corriger sa pensée. Il n’est pas rare de la voir alors se déplier d’une façon sensiblement différente, dégageant des éclairages nouveaux. Immanquablement, on en vient à corriger le texte source si l’on en est aussi l’auteur.

J’ai recommencé à sortir. Dirac dort toujours sous la neige, mais la situation s’est stabilisée. Les chaussées et les trottoirs ont été dégagés, demeurant séparés par des monticules de neige. Des pelletées de sel ont été jetées un peu partout, qui ne paraissent pas faire de miracles, même quand quelques pâles rayons de soleil daignent venir caresser les masses blanches. Je descends pendre le café dans les restaurants de bois devant le lac gelé. Je m’installe à côté de la cheminée, prêt à rajouter une bûche si besoin est.

« Reste bien au plus près des murs quand tu marches dans les rues », m’a conseillé Sinta qui semble savante sur la question, « si un toit décharge, que sa neige ne t’écrase pas. Quand elle vient de tomber, la neige fraîche et poudreuse pèse entre trente et cinquante kilos par mètre cube, en se tassant elle est capable de multiplier son poids par dix. »

Le premier février, conversation au coin du feu

– J’aimerais vraiment comprendre pourquoi les Chinois ont brutalement abandonné leur empire maritime. Car ce fut brutal, le fruit d’une décision impérative et soudaine.

– Tu aurais dû interroger Whu quand elle était là, me répond Sharif. Il a posé les pieds sur le rebord en briques de la cheminée, dans le restaurant de bois qui nous sert de repaire.

– Nous n’en avons pas vraiment eu le temps. Toi-même, tu connais bien la Chine et la langue chinoise, et tu dois en savoir plus long que moi sur la question.

– Je n’en suis pas si sûr ; pas plus, je pense, que tu n’as dû te donner la peine d’en apprendre.

– On a détruit des livres, des journaux de bord, des cartes, des plans d'architecture navale. C'est inhabituel pour des Chinois. Reconnais que c'est complètement incompréhensible.

– On en a cherché et trouvé des explications.

– On trouve toujours des explications à n'importe quoi, mais l'on ne peut en comprendre un retournement d'une telle ampleur. Comment une civilisation peut-elle renoncer délibérément à sa suprématie maritime, et abandonner ses comptoirs lointains ? Elle a tourné le dos à tous ses ressortissants d'outre-mer. Tu imagines ce qu'ont dû vivre les Chinois de la Sonde et de l'Indonésie ? La culture Chinoise et Confucius impriment profondément l'Indonésie et la péninsule malaisienne. Singapour demeure encore aujourd'hui une ville chinoise.

L'on parvient à imaginer la décision d'un gouvernement, mais la seule Chine intérieure était déjà immense. Comment de telles décisions se sont-elles imposées à tous ? Comment l'imposer aux navigateurs, aux armateurs, aux commerçants… ? L'idée devait probablement reposer déjà sur un sentiment largement partagé dans toute la population, du peuple aux mandarins. C'est surtout cette idée-là que j'aimerais comprendre. Tourner le dos au monde pour s'enfermer dans un empire déjà trop grand et trop divers, me semble trop contraire à l'esprit chinois.

– Qu'est-ce que tu appelles l'esprit chinois ? m'interroge Sharif.

– L'idée d'être placé au centre du monde, et de s'en être fait le modèle. La Chine aurait bien imaginé qu'il fût inutile d'exercer une violence et une contrainte pour que touts les hommes, où qu'ils soient, s'évertuent à l'imiter et à rechercher ses enseignements. Son empire outre-mer fut d'ailleurs constitué plutôt pacifiquement, même sans tomber dans la candeur.

Tu vois ce que je veux dire ; même si l'empire n'a plus voulu s'étendre au-delà des mers, ce ne pouvait être au prix de renoncer à ce qu'avait été son rayonnement. Se replier sur soi pour se perfectionner peut-être, mais non sans continuer à diffuser sa perfection sur le monde, fût-ce en n'intervenant pas, y réussir d'autant mieux peut-être.

Savoirs

Le 3 février, livres et bouquins

J’ai vendu un bouquin ces jours-ci, un livre imprimé en ligne. C’est un événement très rare. C’est pourquoi je ne fais plus imprimer mes ouvrages. À quoi bon ?

J’ai amorti mes mises. L’impression à la demande ne coûte pas cher, et l’on a toujours quelques amis qui en commandent pour faire plaisir. Ce n’était cependant pas le but recherché. J’ai arrêté.

Je m’attendais à en vendre davantage, et j’avoue avoir été déçu. Je voyais fréquemment mes ouvrages téléchargés sur mon site au format PDF. Des retours m’avaient convaincu qu’ils avaient quelquefois été lus du début à la fin. J’en ai donc conclu que certains lecteurs apprécieraient peut-être l’opportunité de les commander imprimés.

Le livre imprimé et broché reste une belle façon de lire et de conserver l’écrit. C’est commode pour le tenir en main, pour écrire des notes dans les marges, et pour lire le titre sur la tranche quand on le range dans une bibliothèque.

Quand j’ai commencé, au début du siècle, les liseuses étaient rares, et les tablettes n’existaient pour ainsi dire pas. Lire des fichiers PDF sur l’écran d’un ordinateur, fût-il portable, n’était pas bien pratique, et l’affichage n’était pas encore ce qu’il est devenu.

Le bouquin était donc pour moi la forme sous laquelle un livre devait exister. J’utilise ce mot, « bouquin », pour le distinguer de celui de « livre ». Les livres existaient bien avant l’imprimerie, et deux mots différents me semblent nécessaires. Un livre, tout le monde sait ce que c’est ; un bouquin est un livre imprimé et broché, ou relié.

Depuis quelques années, il est devenu beaucoup plus commode de lire un livre correctement numérisé, qu’un livre imprimé ; de le lire, l’annoter, d’y chercher des citations (tout livre numérisé possède virtuellement un index) et de les copier-coller à volonté. Mieux encore, grâce aux tablettes et aux téléphones mobiles, l’on peut faire tout cela dans n’importe quelle position, assis, debout, couché, et accéder à l’ouvrage à peu près de

n’importe où. Je ne vois donc plus l’intérêt de faire imprimer mes livres, et je ne m’étonne pas que plus personne n’en achète.

Je sais qu’il existe aussi d’autres raisons. L’internet est fait maintenant de telle sorte qu’aucun flâneur ne risque plus de tomber par hasard sur mes pages. Cela ne me chagrine pas. Il y aurait trop de flâneurs, qui d’ailleurs ne flânent plus, mais courent où on leur suggère d’aller et n’ont de cesse d’ameuter leur « communauté ».

Le 4 février, attraction des corps

« Ils sont durs tes biceps », remarque Sinta quand je l’enlace et la soulève. Elle a raison et ça ne manque pas de m’étonner moi-même, car je ne m’en sers guère. Ce serait mes cuisses et mes mollets, mes longues marches l’expliqueraient.

Oui, j’ai coupé et fendu beaucoup de bûches ces derniers jours, mais j’étais musclé avant. J’imagine mal que ce soit dû à l’usage du stylo et du clavier. Oui, j’ai beaucoup de force dans les bras pour un homme qui va avoir soixante-neuf ans le mois prochain, et cette force, je la ressens.

« Si j’avais pu en décider, » lui réponds-je, « je n’aurais pas choisi les biceps. » Elle rit : « Non, j’aime quand tu me soulèves, douce et légère comme une poupée de velours. »

Le 4 février, structures désordonnées

On est à l’aube d’une révolution épistémologique. Les rencontres que j’ai faites avec des chercheurs du département des sciences de l’université m’en ont encore convaincu.

Nous nous sommes rencontrés à la cafétéria. J’étais avec Sinta quand j’ai reconnu l’un des mathématiciens qui participe à mon atelier libre de français du jeudi matin. Il dirige le laboratoire des structures désordonnées. On l’appelle Licos.

Je l’avais accompagné une fois dans ses locaux, curieux que j’étais de savoir ce qu’était l’étude des structures désordonnées. Je notai tout de suite que son département était lui-même dans un désordre comme je n’en avais pas souvent vu. Des tasses, des sous-tasses, des cuillères et des verres traînaient partout. Ballais, seaux, serpillières qui ne semblaient pas beaucoup servir, se promenaient dans les couloirs plutôt qu’ils ne fussent rangés dans un placard. Les tables débordaient de blocs-notes, de livres, de dossiers, de polycopes, d’emballages de casse-croûte, de bouteilles de

plastique, de tournevis et de clés diverses, et d'une quantité d'objets qu'il deviendrait fastidieux d'énumérer. Comme tous étaient des spécialistes des structures désordonnées, ils s'y retrouvaient, Licos trouva même deux tasses propres pour m'offrir un café.

Les travaux de son laboratoire s'articulent sur trois axes, m'a-t-il appris. Le premier se consacre à des applications techno-industrielles. Son équipe collabore avec des exploitations pétrolières, et même avec l'armée. Elle travaille alors sur la protection et l'attaque de systèmes d'exploitation informatiques.

Un deuxième axes se concentre sur à la théorisation mathématique pure, sur la modélisation d'une géométrie à *N* dimensions. Un troisième enfin, en association avec d'autres départements de physique théorique, poursuit des recherches sur la réalité-même de la matière. En effet, beaucoup de paradigmes de la physique contemporaine se réduisent pour l'essentiel à des objets mathématiques.

Licos a tenté de m'expliquer qu'une nouvelle approche laisserait espérer l'économie du paradigme d'anti-matière. J'ai dû lui avouer que je n'avais rien compris. « C'est normal », m'a-t-il répondu, « puisque c'est moi qui suis docteur. » Devant mon regard, il a ri, et ajouté « c'est un argument recevable, mais, je l'admets et je n'en démordrai pas, il ne mène pas loin. »

Sinta et moi avons justement rencontré Licos en compagnie de deux collègues d'autres départements avec lesquels il travaille sur ce dernier axe.

Le 5 février, l'avenir d'une illusion

Il se passe quelque-chose dans les sciences ces temps-ci. Beaucoup de choses, également, ne s'y passent pas. À mon sens, la science a débrayé, et nul ne saurait dire quelle vitesse elle s'apprête à passer.

Comme ce fut si souvent le cas au cours de l'Histoire, la science se voit appelée à étayer des croyances. On en est à ce point que la science est invitée à étayer précisément les croyances scientifiques. L'on perçoit bien l'aporie.

Si tu veux me faire croire quelque-chose, n'appelle pas à l'aide la science. Elle se sentira mal à l'aise dans ce rôle. Ne m'abreuve pas de preuves scientifiques. Dis-moi seulement ce que je dois croire, il se peut que je l'admette ; si cette croyance, du moins, est assez belle, assez

heuristique, assez bouleversante, éblouissante ; si elle me donne de la force, du courage, de la clairvoyance…

Tes inutiles preuves me feront au contraire douter, c'est dans leur nature. La science n'a pas pour vocation d'offrir la tranquillité de convictions partagées. Ses certitudes sont trempées au doute radical, et elles n'ont pas pour ambition de rallier les opinions à des consensus apaisants.

Le 6 février, systèmes du monde

Au cours de l'histoire, de nombreux systèmes du monde furent élaborés. Il s'agissait de recenser toutes les connaissances dont on s'était assuré, et d'en tirer systématiquement toutes les conclusions. L'on était donc bien certain alors que le monde fût ainsi, mais à la condition quand même que ces connaissances fussent certaines, et leur ensemble complet. Elles ne l'étaient évidemment jamais.

Le système d'Aristote, parachevé par Ptolémée, était ingénieux, rigoureux, intelligent et consistant ; mais il était faux. On est surpris de nos jours d'y découvrir des affirmations dont le caractère erroné était déjà pourtant évident. Aux temps d'Aristote, d'excellents chasseurs en Asie parvenaient à atteindre un oiseau en plein vol en décochant leur flèche à l'instant précis où aucun des sabots de leur monture ne touchait le sol. Selon la physique d'Aristote, la flèche n'aurait pas conservé la vitesse du cheval au galop et aurait loupé sa cible. C'était une observation évidente dont on s'étonne d'avoir dû attendre Galilée pour en tirer les conclusions. Des savants orientaux avaient pourtant déjà compris, et même mesuré, les vitesses de rotation de la terre autour du soleil et autour d'elle-même, mais ne comprenant pas pourquoi, quoique si grandes, elles demeuraient imperceptibles, ils préféraient ne rien affirmer.

Il y eut beaucoup de systèmes du monde. Chacun sert tant que les technologies d'une civilisation sont capables d'y trouver appui. Ensuite, alors qu'il se complexifie toujours davantage pour tenter de s'accorder aux techniques, l'on doit bien en changer. Je sens que nous en sommes là.

Critique de la science

Le 8 février, science et vérité

Science et vérité s'accordent moins bien que le commun ne le croit. Si les systèmes du monde doivent subir de successives révolutions pour se coordonner avec les techniques, qu'ils contribuent eux-mêmes à faire progresser, ils ne sont donc pas proprement vrais. La science produit des vérités provisoires.

La science est le grand marché mondial de la dernière vérité à la mode, dit Licos. « Je devrais plutôt dire les institutions scientifiques », ajuste-t-il, « Le plus paradoxal est que ces produits qu'elle parvient à monétiser sont pourtant tirés de la stricte méthode de la science moderne : généralisation de l'expérience et modélisation mathématique. »

Je suis retourné prendre un café dans le bureau de Licos. J'étais curieux d'observer encore comment un spécialiste des structures désordonnées s'y prenait pour trouver des tasses propres. Plus sérieusement, je suis surtout curieux de savoir comment sa géométrie à N dimensions concerne la défense des systèmes d'exploitation au point d'intéresser l'armée.

– Tu as raison de penser que tout n'était pas à jeter dans la physique d'Aristote, me confie Licos en curant sa pipe dans un gobelet de plastique, notamment dans sa dynamique. La faiblesse de la nouvelle physique tient à ce que tout événement trouve ses explications dans d'autres événements qui lui sont contiguës. En quelque sorte, rien ne s'explique sans que tout ne l'explique. Tout événement se voit soumis à une interprétation holistique, si tu vois où je veux en venir ?

– Et pourquoi est-ce une faiblesse ? – Parce que l'univers tout entier est bien moins accessible qu'un événement particulier, évidemment.

Je comprends bien, mais l'ancienne physique était fausse, et elle exigeait un patient travail de complète reconstruction à partir de quelques certitudes fraîchement découvertes.

– Je vois, dis-je, on dépouille un événement, un corps disons, de tous ses attributs, pour les chercher dans l'environnement. La force de gravité, par exemple, elle s'exerce sur lui ; elle n'est en rien la sienne.

– C’est une convention formelle, évidemment. Disons que c’est une simple façon de voir, mais les façons de voir, ou de dire, ne sont pas indifférentes à ce qu’elles nous font voir.

– Je comprends…

– Il fait déjà nuit noire ! s’interrompt soudain Licos. Je ne vais pas te laisser rentrer à pied par un temps pareil. Tu repasseras me voir pour que nous poursuivions cette conversation. – Ne te dérange pas. Je rentre chez Sinta, elle habite à peine à un gros quart d’heure. – Avec la glace et la neige qui est encore tombée ? Accompagne-moi jusqu’à ma voiture. Sinta va s’inquiéter.

Licos paraît jeune pour diriger un département de recherche. Sa barbe et ses cheveux châtains, sans le moindre poil blanc, certainement le rajeunissent, et ses larges lunettes rondes aux montures moirées. Toute sa physionomie est en rondeurs. Il n’est pas gros, pas du tout, ses traits sont arrondis, ce qui lui donne un aspect débonnaire. Je me demande pourquoi on l’appelle Licos. Peut-être à cause du moteur de recherche.

Le 9 février, de la Sémiophysique

Licos et moi avions parlé de René Thom lors de mes premiers ateliers libres de français. René Thom est un auteur difficile, particulièrement en français. Nous avions travaillé sur son ouvrage *Esquisse d’une sémiophysique*.

Thom a une façon déroutante d’articuler le texte et le graphe. Alors que l’on s’attend à ce que la figure illustre l’énoncé, et que l’énoncé explique la figure, ils se prolongent plutôt l’un l’autre. Le texte poursuit son idée dans le graphe, avant qu’elle ne se prolonge en un nouvel énoncé. Rares, je crois, sont les auteurs qui écrivent ainsi.

René Thom est un fin lecteur d’Aristote, chez qui il va souvent puiser, et tout particulièrement dans la part de l’œuvre qui y est tenue pour la plus périmée, la part qui touche aux sciences dures. Il me l’a fait redécouvrir.

Licos est impressionné que j’aie rencontré René Thom en personne. J’étais moi-même trop intimidé alors pour avoir quoi que ce soit d’utile à lui rapporter. Thom est un homme impressionnant. Je ne dis pas qu’il aurait été imbu de lui-même. Il ne l’était pas du tout, mais il avait une haute idée de son travail.

Il ne m’avait pas rendu la tâche facile pendant la table ronde que je modérais. Il m’avait posé une question que quelques-uns avaient prise

pour un piège, une tentative de déstabilisation. Pourquoi l'aurait-il fait ? En réalité, il me passait un relais, et j'avais tout de suite compris quelle sorte de retour il attendait de moi. C'était un peu comme s'il m'avait envoyé un trapèze volant, et je n'étais pas très sûr de moi en m'élançant. Je crois ne m'en être quand-même pas si mal sorti, non sans quelques bredouillements. René Thom ne tenais pas les colloques pour de simples cérémonies. Il voulait du roboratif, il voulait qu'en résultent quelques étincelles susceptibles d'enflammer des suites intéressantes.

– Je trouve qu'il y a dans la topologie de René Thom quelque-chose qui résonne avec le paradigme de *superposition cosmique* de Wilhelm Reich, me lance Sinta qui connaît un peu ses premiers travaux qui lui avaient valu la médaille Fields. Elle me surprend. – J'aime la façon dont ton esprit travaille. Si l'on ne voit aucun rapport entre deux choses, c'est toi que l'on doit interroger.

L'ancien temps

Il n'y a pas si longtemps, Dirac et ses environs foisonnaient de chameaux. On en croisait partout. Ils servaient parfois de montures, mais tiraient le plus souvent des charrettes, quelquefois des voitures de bois somptueusement décorées. D'autres fois, en file, ils portaient des charges, livraient des magasins. Le grand bazar était toujours entouré de chameaux. Le chameau est un animal robuste, et il ne craint ni la chaleur ni le froid. Ses pieds sont à l'aise aussi bien dans le sable que dans la neige. Je me demande pourquoi les chasseurs montés de Dirac ont abandonné leurs chameaux pour des chevaux. Je parle bien sûr des chameaux, pas des dromadaires, que l'on n'a jamais trouvés par ici.

Sinta a connu cette époque quand elle était enfant. Moi aussi j'ai connu le temps où l'on voyait encore des chevaux à Marseille. Ils tiraient les charrettes de maraîchers locaux qui allaient ou revenaient du marché. On en croisait dans la rue de Rome, sur le Prado, sur la Canebière. Chevaux et Charrettes étaient encore très utilisées autour de Marseille dans mon enfance, et même dans des espaces cultivables d'arrondissements centraux, dans les champs et les potagers qui ont depuis été remplacés par des barres d'immeubles concentrationnaires. L'on travaillait la terre à la faux et à la faucille à l'époque. Cette époque dura plus longtemps à Dirac qu'à Marseille, c'est pourquoi Sinta, quoiqu'un peu plus jeune que moi, en a aussi profité.

Le 10 février

En m'installant sur la terrasse ensoleillée d'un bar du centre-ville avec Licos, j'aperçois Farzal qui passe sur le même trottoir. Je l'invite bien sûr.

Je les présente. – Je crois que je connais déjà ta femme, dit Licos, je la connais professionnellement. – Je crois qu'elle m'a déjà parlé de toi, répond Farzal en posant sa casquette sur la table.

– Voilà ce que j'aime chez les militaires, dit Licos en la prenant délicatement entre ses doigts : les galons. Nous le regardons surpris. – Les militaires portent leurs galons sur leur casquette, et dans certaines circonstances, ils l'ôtent. Les universitaires les ont dans leur tête, et ils ne l'ôtent jamais. Vous n'imaginez pas le bien que ça pourrait nous faire. Nous éclatons de rire. – J'imagine que les militaires comme les chercheurs les ont gagnés, dis-je. – C'est qu'il y a chercheurs et chercheurs, répond-il.

Je recherche les occasions de converser avec Licos. Il m'apprend beaucoup sur les relations entre la recherche scientifique et les techniques industrielles, dont je n'ai plus de nouvelles depuis longtemps. – Il y a des chercheurs qui cherchent, expérimentent, pratiquent, et des chercheurs qui administrent. Savoir écrire une thèse, à supposer qu'on l'ait écrite soi-même, ce n'est rien, c'est ce que l'on fait après qui compte. Après, on peut devenir un mandarin, et administrer le travail des autres ; l'on peut encore choisir d'écrire des papiers. Mais ce ne sont pas non plus les publications qui comptent, ni leur taux de citations, ni le prestige des revues.

J'avais déjà remarqué combien Licos est critique envers l'institution scientifique. – Pourquoi croyez-vous que je travaille à Dirac ? Nous demande-t-il. Il est des universités plus prestigieuses. C'est parce que la recherche y est d'autant plus vigoureuse, que l'administration est plus faible. Tu as dû voir combien elle se mêle peu de nos affaires. Il suffit de ne pas avoir besoin de gros moyens, ou de travailler avec l'industrie pour utiliser les siens. – Et l'argent, et la gloire, et le pouvoir ? Plaisante Farzal. – Et la subordination ? Continue Licos.

Questions profondes

Le 11 février, heuristique de la rencontre

Le climat change vite à Dirac. Le soleil, qui est maintenant toujours plus haut au-delà des cimes, commence déjà à bien réchauffer. Les nuits demeurent glaciales, et les aubes et les crépuscules. La température qui descend alors nettement en dessous de zéro, se met à avoisiner les dix, et par endroits davantage, en début d'après-midi. C'est le climat de Dirac en toute saison, tel que je l'ai déjà éprouvé depuis que je suis ici.

– Oui, je comprends, reconnais-je devant les arguments de Licos. Je me souviens d'avoir emprunté une revue où un article semblait promettre toute la lumière sur la réception par Montaigne des ouvrages de Nicolas de Cusa. J'étais très intéressé, car connaissant l'œuvre des deux auteurs, je n'y avais jamais discerné le moindre rapport. J'ai lu l'article attentivement, et j'y ai appris que Montaigne avait bien acheté un Ouvrage de Nicolas de Cusa en latin lors de son voyage à Rome, mais qu'on ne trouve aucune allusion dans ses essais ni sa correspondance laissant seulement supposer qu'il l'ait lu.

– C'est bien cela, répond Licos, et si tu écris dans une autre revue que cet article ne t'aura avancé en rien, ce sera comptabilisé comme une citation dans les moteurs qui ont pour fonction de classer les chercheurs. La plus grande part de la littérature universitaire et scientifique fonctionne ainsi.

Nous sommes cette fois descendus prendre un café au soleil devant la cafétéria de l'université, car il n'était pas parvenu à trouver des tasses propres. Déjà, dans le petit parc qui nous fait face, bien ensoleillé dès le lever du jour, je crois voir les amandiers bourgeonner.

– Et toi, poursuit-il, pourquoi t'intéressais-tu à la question ? Tu n'es pas un historien de la Renaissance. Elle devait concerner tes propres recherches et t'en entraîner fort loin. Non, ce n'est pas ainsi que ça marche. Ce sont des hyper-spécialistes qui pinaillent sur des questions hyper-spécialisées entre eux. Crois-tu que cela mène loin ?

Cependant, je suis bien d'accord avec toi que nous devons suivre les travaux des autres chercheurs avec la plus grande attention, et ce n'est pas

facile. Les mathématiques du chaos sont nées grâce à la rencontre d'un météorologue et d'un chercheur en économie ; ils s'étaient rencontrés dans une manifestation contre la guerre au Vietnam. Elle n'est pas née de leur lecture assidue des publications scientifiques dans leur discipline respective.

Le 13 février

J'ôte ma chaude veste de laine, et j'enfile à nouveau ma canadienne. Je la plie délicatement et la glisse dans mon sac à dos. Voilà comment l'on doit pratiquer à Dirac pour ne pas grelotter le matin puis se noyer dans sa sueur à l'approche de l'après-midi. C'est simple du moment qu'on assume de s'encombrer perpétuellement d'un sac.

Le 16 février, le traité de Münster

Ce qu'il se passe ces mois-ci entre l'Otan et la Russie autour de l'Ukraine est fortement intéressant. Oui, je sais, il ne se passe rien ; seulement des provocations et des menaces militaire de la part des États-Unis, et les campagnes hystériques des entreprises de presse. Je sais, c'est sans intérêt, cela ne mérite même pas un commentaire. Mais je parle d'autre chose. Je parle de ce radotage compulsif de la diplomatie occidentale. Oui, il est intéressant, il est même fascinant. Pourquoi ? Parce qu'il est une résurgence, comme une crise soudaine, une crise délirante de la diplomatie, inspirée par le Traité de Westphalie pendant la Guerre de Trente Ans, signé à Münster en 1648.

Voilà une résurgence curieuse, non ? Que leur prend-il ? Et je me demande ce qu'en pensent les Russes, Vladimir Poutine, Sergueï Lavrov, et les autres. S'en rendent-ils compte ? Ce sont des gens instruits et intelligents, Poutine lui-même a vécu de nombreuses années en Allemagne. Il n'est pas possible qu'ils ne s'en soient pas rendu compte, qu'ils n'aient pas pris la mesure de l'absurdité de cette scène initiale qui se rejoue compulsivement ; car ce qui est en jeu n'a plus rien à voir avec le Traité de Westphalie. Le Kremlin n'a rien en tête qui rappellerait un tel traité. C'est fini tout ça, le monde westphalien est terminé. Je l'écrivais moi-même quand j'ai débuté mon journal. Fini.

Ce que veut la Russie est simple, clair, bref et constant, ça tient en quelques lignes. Rien à voir avec les obscurs marchandages territoriaux du Traité de Westphalie. Ça tient en quelques lignes. Même moi j'ai compris,

qui ne suis pas instruit par une cohorte d'assistants. Des exigences ont été énoncées, ni des projets de négociations, ni un ultimatum ; des exigences que l'on acceptera ou pas, et dont dépendra toute stratégie future des réponses.

Les diplomates occidentaux ont ressenti un choc traumatique qui les a fait remonter dans un passé de quatre siècles, un passé traumatisant dont on ne parle jamais, ou mal, et qu'ils rejouent hagards, comme des possédés. Je ne suis pas sûr pourtant qu'à l'Ouest, l'on connaisse si bien cet épisode traumatique. Je me souviens de mes cours d'histoire ; c'était incompréhensible. On doit creuser pour commencer à comprendre la Guerre de Trente Ans, le Traité de Westphalie, l'origine de l'Occident Moderne ; comprendre aussi son double fond, qui plonge dans les eaux profondes des océans d'Extrême-Orient et des Indes Occidentales.

C'est fini, il s'est passé tant de choses depuis, tant de choses qui ont levé.

« Nous te comprenons mieux », me disent, chacun à sa façon, Sinta, Farzal et Sariana. J'ai synthétisé notre conversation en monologue pour plus de concision. Nous avons dîné ensemble chez eux. Ils m'ont compris. Je bois une gorgée du vin que nous a apporté Rayan, le cousin de Sinti auquel nous avions rendu visite cet été, en humant les senteurs de mélèze du feu de bois dans mon dos.

Le 17 février, la prosodie

Les correcteurs grammaticaux posent un problème. Ils traitent bien les signes de ponctuation comme des connecteurs logiques, mais les signes typographiques seuls, pas les silences qu'ils marquent. La plupart du temps, il n'en résulte aucune différence ; quelquefois, si.

Le correcteur grammatical ne comprend tout simplement pas la valeur grammaticale des silences. Le signe typographique, il le voit comme le connecteur lui-même, et quelquefois il ne lui permet pas d'interpréter la période. Il n'identifie pas alors une faute de ponctuation, mais voit une faute de grammaire, et choisit de souligner des déclinaisons qui ne sont en rien fautives.

Il suffit le plus souvent d'une légère modification dans l'ordre des mots pour que plus rien ne soit souligné. On remarque alors que la phrase est devenue plus simple, elle se comprend plus aisément, mais elle y a perdu des nuances.

Les correcteurs grammaticaux nous entraînent vers une grammaire simplifiée, une grammaire plus accessible, mais au détriment de la prosodie. La prosodie est susceptible de modifier profondément les significations ; comparons « la lune sur la mer immense », et « la lune sur la mer, immense ». Dans la première occurrence, la mer est immense, dans la seconde, c'est la lune. Les correcteurs grammaticaux nous encourageraient plutôt à employer une construction telle que « la lune immense sur la mer ».

Branchement de l'âme

J'ai commencé à apprendre l'anglais à l'école, à l'âge de onze ou douze ans, je l'ai pratiqué dans toute sorte d'occasions, pour voyager, pour travailler, pour lire, pour écrire, pour traduire, et il est impensable que je ne maîtrise pas mieux cette langue, largement moins bien que ma langue maternelle. Elle ne devrait plus avoir de secrets pour moi. Pourtant je peine bien souvent à comprendre ce que j'entends ou ce que je lis. Je sais lire l'anglais ancien, au vocabulaire et aux tournures vieillies. J'en connais les vocabulaires spécialisés, ceux de la typographie, des mathématiques, de la linguistique, de la navigation…

Il est vrai qu'il m'arrive quelquefois de comprendre l'anglais mieux que ma langue maternelle, et d'autres fois, de ne même plus bien comprendre cette dernière. C'est curieux. J'en viens à soupçonner un phénomène très profond que je ne saurais encore bien décrire.

Disons que ce serait une affaire de connexion ; plus trivialement encore, de « branchement », de branchement de l'âme (de l'âme, même pas de l'esprit).

« Bien s'entendre », voilà la façon la plus simple de dire. Parfois l'on s'entend bien, parfois l'on ne parvient pas à s'entendre. Nous nous entendons bien, Farzal, Licos et moi, quoique nous ne puissions converser en français.

L’hiver passe

Le 19 février, noté au lever

Évidemment, l’approche intelligente des systèmes informatique est bien la topologie, et certainement pas la base de données. Un lycéen le comprendrait. Les militaires de Dirac le comprennent aussi, et c’est ce qui les intéresse dans les recherches du département de Licos. Sariana me l’a expliqué hier soir.

« L’idiot cherche désespérément un ordre dans ce qui n’en a pas, ni ne peut foncièrement en avoir. » J’ai mémorisé cette forte remarque de Sariana. Nous nous sommes rencontrés dans la ville par hasard hier soir, et nous avons bu un thé en regardant la nuit tomber derrière la vitre d’un bar.

Le 20 février, ordres et nombres

– Sais-tu, Licos, que dans les langues naturelles, les nombres sont des adjectifs. C’est justement la réponse que j’avais faite à la question piège de René Thom : « le quantitatif est-il du qualitatif pauvre, ou bien l’inverse ? » Je ne sais plus le détail de mon raisonnement, mais je pense toujours que ce n’est pas un élément insignifiant.

Les nombres sont des adjectifs numéraux, et il en est de deux sortes : les ordinaux et les cardinaux. Si les uns sont dits cardinaux, c’est qu’ils sont les plus importants. Les autres sont dits ordinaux, pour ne pas dire ordinaires, employés à une tâche subalterne. Voilà qui montre le peu de respect dans lequel les mathématiques tiennent l’ordre.

Les cardinaux, c’est du solide, comme les points cardinaux, mais ce nom ronflant ne doit pas faire oublier qu’ils sont des adjectifs, et à ce titre, le seul attribut de ce qu’ils numérisent.

– Voilà ce que tu devais vouloir prouver à René Thom, me coupe Licos, que le quantitatif est du qualitatif pauvre, puisque seul attribut du prédicat. Ça a dû lui plaire, c’est un développement inédit de sa polémique avec ce célèbre mathématicien dont j’oublie le nom.

– J’avais moi aussi oublié son nom, et j’aurais voulu le citer, citer leur polémique.

– Pourquoi n’as-tu pas dit simplement que le nom t’échappait ?

– J’étais intimidé, je te l’ai dit. En fait, à l’instant où je butai sur cet oubli, je me suis souvenu que les nombres étaient des adjectifs.

– En somme, cet oubli a lui-même stimulé ta remarque. À moins que ce ne soit l’inverse, que cette idée, en surgissant, n’ait effacé le nom auquel tu pensais. Je crois que c’est une idée intéressante…, poursuit-il songeur, puis en riant : sur l’instant, je ne vois pas en quoi, mais je vais y réfléchir.

Le 21 février

On ne trouve plus rien sur les moteurs de recherche. On ne trouve plus rien qui ne s’achète pas. J’ai recherché le nom du mathématicien avec lequel René Thom avait polémiqué. Je crois bien que c’était plutôt un biologiste, un généticien. Mes recherches m’ont finalement conduit à moi-même. Les citations étaient de moi, dans mes livres qui sont en vente mais ne s’achètent pas.

J’aurais pu utiliser un moteur plus efficace, il en existe, Lycos par exemple. Je le ferai peut-être plus tard, je ne faisais qu’une recherche rapide en me relisant.

La plupart des moteurs ne sont que des clones de Google, et ne donnent généralement rien de bien mieux. Le web est en train de se disloquer lentement. Je me demande si Sariana et Licos, le chercheur, pas le moteur, s’en occupent.

Le 22 février, chez Sariana

Sariana est colonelle ; c’est son grade et non le titre d’épouse de colonel, puisque son mari est lieutenant. C’est un grade considérable pour son jeune âge, nettement supérieur à celui de son compagnon. Je suis venu prendre le thé chez eux, où elle m’attendait seule. Pour la première fois je l’ai vue en civil. Elle porte bien l’uniforme qui moule son corps de gymnaste, mais je l’ai vue alors d’un regard neuf, et l’ai trouvée plus belle encore.

De coupe, son vêtement était semblable aux tenues de judo, mais il était d’un lin léger et écru. Il affinait la longueur de ses poignets et de ses chevilles. Elle m’a reçu « en cheveux », comme l’on disait aux temps modernes. Ils étaient curieusement attachés en mèches tressées sur le dessus de son crâne, et finissaient en une courte queue de cheval. Son visage en était encore allongé, qui dégageait une étonnante impression de

tranquillité et de, oui, de bonté. Sariana est une femme séduisante… De bonté et d'intelligence.

Il faisait chaud chez eux. Le soleil tapait sur les grandes vitres, et les panneaux solaires devaient être à plein rendement.

Le 28 février, l'hiver touche à sa fin

Une divine fraîcheur accompagne un soleil magnifique comme je n'en avais encore pas vu depuis le début de l'année. Je me suis assis dans l'ombre déchiquetée des branches d'un platane qui n'a évidemment plus de feuille. Je profite de son effet de treille pour me protéger légèrement des rayons du soleil qui sont vraiment très forts à cette altitude par ce vent sec et ce ciel dégagé.

De petits nuages blancs viennent jeter leur ombre sur moi et je sens la fraîcheur. Je remonte mon col. Ils passeront vite. On ne sent presque pas le vent ici, mais il paraît souffler fort en altitude, un vent du nord. La neige a fondu sur la pelouse du Palais de Justice, mais il y en a encore partout sur la ville et ses environs. L'hiver finit, et je n'en suis pas fâché.

Une semaine s'est passée sans que je n'aie écrit une page de mon journal depuis le début des opérations russes en Ukraine. Le 22:2:2022, une date qui sera facile à retenir.

Tout le monde connaît l'histoire de l'enfant qui criait au loup. C'est ce qu'il s'est passé, et, comme tout le monde, j'ai été surpris. J'ai passé beaucoup de temps ces derniers jours à chercher à comprendre. Je n'ai toujours pas tout compris.

Le 3 mars, la panique occidentale

Les forces russes ont brisé la défense ukrainienne en quarante-huit heures. Depuis, les Russes ne sont pas pressés. Ils ne vont pas écraser sous des tapis de bombes les régiments nazis réfugiés dans des zones urbaines comme l'auraient fait une attaque de l'Otan.

Contrairement à ce qu'affirment certains annalistes, pas nécessairement malveillants, les Russes savent que le temps joue pour eux. Aux États-Unis, en Grande-Bretagne en Europe une propagande infantile, paraît avoir emporté l'opinion, mais on se garde quand même de l'interroger. Comme le notait Gianfranco Sanguinetti, si l'hostilité de l'opinion publique est dangereuse pour les autorités, son soutien ne lui apporte aucune aide. Cette opinion ne va d'ailleurs pas tarder à se fracturer comme elle a déjà

commencé à le faire, tandis que le coût des sanctions commence à frapper plus vite l'Europe que la Russie. Se fracture aussi le splendide isolement dans lequel la Russie aurait été enfermée. L'isolement commence à changer de côté, et ce sera toujours plus visible.

– La menace existentielle ne te semblerait-elle pas avoir changé de camp ? Note Sariana.

– J'en fus inquiet au début, reconnais-je. Les États-Unis allaient-ils ne rien faire ?

– Faire quoi ? Me demande-t-elle.

Le 5 mars, la guerre mondiale a bien lieu

Peu de victimes civiles, pour ce qu'on peut déjà en savoir du moins, mais on le saurait assurément dans le cas contraire. Si l'Otan ne disposait pas des moyens d'une contre-attaque militaire, elle semblait mieux armée pour une guerre économique sans merci. Elle l'a lancée la promettant fracassante. Elle ne le fut pas.

Avant de se tirer une balle dans le pied, la main du Pentagone a tremblé, et elle a jugé plus prudent de tirer une balle dans la tête de l'Europe. C'était prévisible : qui aurait pu croire que des jeux avec des monnaies chancelantes allaient peser plus lourd que des sources d'énergie réelles, des produits agricoles réels, des matières première ?

Le résultat a été de faire passer la guerre sur un autre plan, celui d'une guerre qui implique maintenant le monde entier dans ce qui avait, au début, les couverts d'un conflit frontalier aux confins de l'Europe.

Pour l'instant, c'est le bloc occidental qui la perd, sans pourtant être formellement en guerre. L'Otan risque son crédit d'alliance protectrice, les USA perdent la domination du dollar, le contrôle des échanges monétaires internationaux, leur crédit de première puissance militaire. Le bloc occidental ne peut pas l'accepter. Il ne s'en relèverait pas. On se demande quelle porte de sortie va lui offrir la Russie, avec l'aide de quelque médiateur qui se présentera, Israël, Inde, Chine, Turquie.

Le Norouz

Le 6 mars, état multinational

J’ai beaucoup parlé avec Sariana ces jours-ci, nous nous sommes souvent rencontrés avec Farzal et avec Sinta. Nous partageons nos sources d’information.

« Deux mots m’ont particulièrement frappé », dis-je, « quand j’ai entendu le premier discours de Vladimir Poutine, “notre état multinational”. Il les a encore plusieurs fois employés dans les suivants. »

Bien sûr, nous ne parlons pas que de cela. Ils m’ennuieraient sinon. Nous sommes si bien dans leur maison sur les hauteurs de la vieille ville, à boire du thé noir en regardant le soleil jouer à redécouper les contours des montagnes.

Le 7 mars, courriel d’Ismaïl

À mon sens, l’opération en Ukraine est terminée. Il n’y a plus d’unités militaires en état de manœuvrer, ni de gouvernement opérationnel ; il n’y a plus que des poches d’escadrons nazis qui se terrent dans des centres urbains, profitant de la présence des populations pour ne pas être pilonnés.

C’est un drame pour ces populations prises en otages, et un problème épineux pour les Russes qui n’ont d’autre choix que réduire l’ennemi au prix de pertes civiles importantes ou de leurs propres pertes d’autant plus importantes qu’ils tenteront de ménager les civils ; ou encore de laisser mourir d’inanition la population. C’est un problème dramatique, mais qui se résoudra assez vite d’une façon ou d’une autre. En face, au contraire, il n’y a pas de solution. Alors qu’attendent les nazis et les pitoyables négociateurs de Kiev, l’improbable arrivée de la cavalerie ?

Peut-être attendaient-ils au début les effets des sanctions, et peut-être aujourd’hui ceux de la propagande atlantique. Ils doivent croire que le temps joue pour eux. Il semble que ce soit le contraire. La guerre en Ukraine est devenue un leurre. Personne ne regarde plus où il le devrait. Ce ne sont pas les Russes qui l’ont manigancé, mais la propagande occidentale elle-même.

Incapable d’agir militairement, l’Ouest s’est mis lui-même sous blocus. Son économie s’effondre comme un château de cartes et il manque de

sources d’énergie au moment où il en avait le plus besoin. Il doit inverser vite sa stratégie alors même qu’il a chauffé à blanc son opinion publique. Les bombardements de la propagande furent d’ailleurs maladroits, ciblant seulement les populations nord-atlantiques et s’aliénant les autres ; déniant impudemment la prégnance nazie qui contrôle l’État et l’armée en Ukraine. C’était un peu court, sauf à être parvenu à briser l’offensive russe en quelques jours, avant que l’on eût seulement le temps de comprendre. Maintenant, ce n’est plus important, tout se passe partout ailleurs.

J’ai reçu ce courriel d’Ismaïl hier.

Le 11 mars, approche de Norouz

Les fêtes du Norouz commencent bien avant le 21 mars. L’Université, par exemple a fermé hier jusqu’au 25. Partout l’on s’offre des sucreries, des fruits secs, des gâteaux. Je raffole des figues sèches et des pâtes d’amande. Je dois faire de gros efforts pour me retenir, car cette nourriture est trop riche en calories quand le temps s’adoucit, et que les congés me rendent moins actif.

Je ne savais pas que le Norouz était tant pratiqué dans toute l’Eurasie, des Kasakhs aux Kurdes, du Tatarstan au Pakistan, et au-delà encore. L’on ne se doute pas à quel point l’antique empire iranien y demeure prégnant. En Russie, on appelle le Norouz le nouvel an des Musulmans.

Sinta a installé un peu partout dans son appartement des coupes et des soucoupes pleines des friandises traditionnelles. Partout l’on pratique ainsi, et l’on s’empresse d’en déposer sur la table devant les invités.

J’ai toujours aimé cette période qui va de mon anniversaire à l’équinoxe, quand Apollon remplace Dionysos. L’on sent partout un réveil de la vie, avec les premiers arbres qui commencent à fleurir, et les pousses qui percent ce qu’il reste de neige.

Le 13 mars, remarques de Sinta

– Je ne savais pas que chez toi ce sont les mythes gréco-latins qui étaient demeurés si prégnants.

– Les Grecs étaient parvenus à figurer des idées purement abstraites sous la forme de personnages parfaitement bien dessinés, des traits et des caractères bien identifiables, bien plus réalistes que ceux de leurs équivalents chinois, mais dont les récits étaient tout aussi fantastiques.

J’aurais pu dire, par exemple, « quand l’ivresse commence à être remplacée par une lucidité onirique ». Si je cherchais alors à préciser ces deux concepts, tu imagines dans quel embarras je me trouverais. L’évocation de deux personnages si nettement dessinés que le sont Dionysos et Apollon pour incarner ces idées font merveille.

– Voilà sans doute ce qui a généré le culte des images dans le Christianisme romain et byzantin.

– Sans doute ; mais je préférerais dire « l’importance » plutôt que « le culte », car ces images ne sont pas des fétiches, sauf pour quelques esprits simples. Cependant un livre pourrait aussi bien en tenir lieu à ce compte. L’on peut toujours finir par concevoir ce que l’on se figure clairement. L’on y parvient bien mieux que si l’on s’évertue de le saisir à travers des énoncés abstraits. Bien sûr si les énoncé se font poésie, musique, calligraphie, on y parvient plus aisément encore. Enfin, qui suis-je pour affirmer péremptoire que l’on y parvient mieux ?

– Je te trouve bien nuancé ces jours-ci.

Le 21 mars, Norouz

Quelle splendide idée de commencer l’année avec le Printemps, au moment où tout, absolument tout, paraît recommencer aussi. Il fait merveilleusement beau ce Norouz, le soleil brille et il fait doux.

Les intérieurs sont agréables à Dirac. Des murs blancs, des meubles en bois, sombres et massifs, des tissus brodés richement colorés, des tentures, des tapis, des peaux. Ça sent bon, planent partout des fragrances de plantes séchées. Ça sent la campagne.

Les gens s’invitent volontiers les uns chez les autres pour le Norouz, ce qu’ils font peu d’habitude, et j’ai eu l’occasion de découvrir beaucoup d’intérieurs. Ils diffèrent les uns des autres, évidemment, selon les générations, les niveaux de vie, les quartiers, ou seulement les personnalités. De lourds meubles en bois, pourtant, à peu près partout. Cela m’a frappé. Du bois sombre, parfois finement enluminé d’arabesques ; d’autres fois, le plus souvent, bâtis avec de simple planches sans décoration, ce sont ces derniers que je préfère, teintés et cirés, ils donnent l’envie d’y faire glisser ses doigts, de les caresser. Ils tentent le sens du toucher, contrairement aux arabesques qui donnent l’envie de les lire.

Au début, l’on apprécie de faire sonner les sons et le sens, mais cela peut devenir vite agaçant, d’autant que, l’alphabet arabe étant ce qu’il est, l’on parvient aisément à discerner des lettres, et donc des sons, dans toute forme. L’on se prend à lire n’importe quoi, les ramures des arbres, les nuages, quand on s’y prend, les taches des murs, du bois. Cela peut devenir agaçant. On s’en fatigue.

Ce sont un peu comme ces taches, ou ces ombres où l’on croit discerner des visages, ou des paysages. Dès que l’on commence, l’on en voit partout. Du moins restent-ils silencieux.

L’on cultive les ombres dans les appartements de Dirac, les ombres et les à-plat lumineux. L’on aime les verts et les bleus très sombres, qui paraissent noirs dans les contrastes de lumière, plus noir que le noir, qui paraîtrait gris.

L’on ne perçoit pas immédiatement le confort, pas tout de suite ; tout paraît trop sobre, trop austère. Les tissus, les fourrures, sur les chaises et les divans ne semblent pas assez épais. L’on y est bien pourtant, la position n’y est jamais entravée. Ce n’est pas douillet, non, mais c’est confortable, l’on s’y étire et s’y détend, sans s’y vautrer ni se répandre.

Ce matin de Norouz, j’ai apprécié plus encore l’appartement de Sinti, et je comprends mieux pourquoi je m’y suis tant attaché.

Le printemps

Le 24 mars, l'ail du Norouz

Pendant le Norouz, on expose *les sept S*. Les sept S sont sept denrées dont le nom commence par S ; elles symbolisent le printemps : vinaigre, pommes, ail, jujubes, lentilles mises dans une soucoupe pour qu'elles aient poussé le jour du Norouz. Leur liste varie selon les langues car c'est la première lettre qui compte. Les sept S sont exposés dans des soupières ou des coupelles sur une petite table, ou sur n'importe quel meuble, dans la principale pièce où l'on reçoit.

Chez moi, l'on fait aussi pousser des lentilles pour Noël. Les trois ou quatre têtes d'ail que l'on expose au Norouz m'ont davantage surpris. « Tu as encore mangé une gousse », me reproche Sinta, et elle va en chercher une nouvelle tête.

Je ne comprends pas pourquoi l'on ne devrait pas y toucher puisqu'on les offre au regard. Une tête d'ail entamée me semble au contraire plus engageante, invitant à y goûter. J'aime l'ail, et je ne néglige pas d'en croquer une petite gousse accompagnée d'un bout de pain, petit croissant de lune blême, bien protégé dans sa peau que je fais sauter avec le couteau que je porte à la ceinture.

Le 25 mars, je joue au grand-père

Le petit-fils de Sinti est venu passer quelques jours, profitant des fêtes du Norouz. Il m'a accompagné plusieurs fois dans mes promenades. Sinta se trouve alors tranquille pour s'occuper de l'entretien de la maison. Les gens sont très propres à Dirac. Contrairement à moi, ils n'aiment pas laisser la poussière et la saleté s'accumuler. Oui, je suis ainsi, ce n'est pas à mon âge que je vais changer.

Idris a treize ans. Je ne suis pas très à l'aise avec les gamins. Je n'y suis pas habitué, et je me demandais ce que j'allais bien pouvoir en faire. Il ne connaît personne ici. Enfin, plus maintenant que nous avons croisé Ismaïl avec son fils. Ils ont fait connaissance, et ça lui fait un ami à deux pas, chez qui il peut aller seul, ou qu'il peut inviter. Il est bon que les jeunes gens côtoient ceux de leur âge.

Apparemment, Idris aime sortir promener avec moi. Il en profite pour m'abreuver de questions. Il a un esprit solide et curieux, et ses questions sont difficiles. « Qu'est-ce que le *Jabarat* ? », m'a-t-il demandé l'autre matin.

Al Jabr est le terme par lequel on traduit les idées platoniciennes dans la philosophie arabo-persanne. Le *Jabarat* est le monde des idées, distingué du monde sensible. Je lui ai expliqué le mythe de la caverne, lui montrant que notre rétine, notre voûte crânienne toute entière aussi bien, est à l'image d'une caverne sur le fond de laquelle les données des sens se déposent comme autant d'ombres. C'est ce monde réel, de l'autre côté des organes sensoriels, qu'il nous appartient de découvrir. « Tu l'apprendras bientôt au lycée quand tu étudieras Al Fârâbî et Ibn Sina ; et tu apprendras aussi la philosophie de Platon. *Al Jabr*, est ce qui a donné le nom *algèbre*. Tu as déjà dû commencer à étudier l'algèbre ? »

Ah oui, me dit-il passionné, avant de me demander de lui expliquer le rapport entre l'algèbre et la philosophie musulmane. « Tu sais ce qu'est un nombre ? » lui demandé-je…

Idris adore m'abreuver de questions, et tout autant que je sois capable de l'abreuver d'autant de réponses. C'est le seul avantage d'avoir des cheveux blancs.

Le 26 mars, les enfants sages

J'aime m'entretenir avec des enfants. Avec des enfants, il n'est pas très difficile de faire la part entre le supposé connu et le présumé ignoré. Le plus souvent, ils savent peu. On doit donc leur donner des explications complètes, sans se soucier d'éventuels prérequis. Avec les adultes, c'est autre chose. Comme nous sommes toujours tentés de cacher nos ignorances plutôt que d'interroger, et comme nous sommes aussi perversement tenté au contraire de demander plutôt des explications sur ce que nous connaissons bien pour tester notre interlocuteur, les conversations deviennent souvent inutilement compliquées.

Les enfants, c'est bien, ils nous ramènent immédiatement aux sources. Leur ignorance nous nettoie l'esprit, bien qu'elle nous laisse quelquefois marcher vertigineusement dans le vide. Ils nous font spontanément remonter à la source : ce qui s'observe, ce dont on a l'intuition immédiate, ce dont nous n'avons pas besoin de faire l'apprentissage, et dont nous

savons tirer des déductions, des inductions, des abductions simples. Les enfants sont naturellement des sages.

Les enfants ne sont pas pour autant des interlocuteurs crédules. Ils ne nous contrediront pas forcément ; ils soulèveront peut-être seulement des contradictions, des imprécisions, des incohérences, mais surtout ils vont vite nous faire savoir à leur manière que nous ne répondons pas à leur interrogation. Leur regard semble nous dire « tu répètes la leçon, tu ne m'apprends rien. Ce que tu dis n'a pas d'intérêt. » Le plus souvent, les enfants sont sages, mais pas toujours comme des images.

Les enfants adorent les évidences dérobées. J'emploie souvent cette expression empruntée à Roger Caillois, mais ce que jeux veux dire renvoie plutôt à Charles Peirce. Je parle souvent de ces évidences que l'on a sous les yeux, mais que des vies successives auraient pu ne jamais voir, alors qu'il n'est plus possible d'en douter dès qu'on les a découvertes.

En grandissant, l'enfant devient plus bête, et il se met à accorder du prix à ce qui ne l'aurait pas intéressé plus jeune, précisément à ce qui le fait paraître intelligent quand il apprend à le répéter. Je me souviens encore bien moi-même de l'expérience que j'en avais faite quand ce fut mon tour. Les enseignants devraient être plus attentifs à ce penchant naturel, plutôt que de l'encourager. (Penchant qui ne serait d'ailleurs peut-être pas naturel si l'on ne l'encourageait pas.) Ils y gagneraient des rapports plus apaisés avec leurs élèves quand ils atteignent ce que l'on appelle « l'âge bête ».

« Tu es plus à l'aise avec les enfants que tu ne le prétends », remarque Sinta quand je lui fais entendre mes commentaires. « Idris t'adore, et ça me fait plaisir. »

Moi aussi, je l'aime bien.

Le 28 mars, incorporer la langue

Les ramures de quelques arbres commencent à se couvrir de feuilles. Ce ne sont encore que de petites feuilles qui n'arrêtent pas complètement le soleil, mais qui ont commencé à dispenser une ombre pâlotte et tachetée. Je m'installe donc à l'ombre devant le lac du Palais de Justice, et je reste en gilet. J'ai même ôté mon écharpe en coton indien d'un bleu sombre et profond comme on les aime à Dirac.

J'ai laissé Idris à la maison, qui attendait le fils d'Ismaïl. Il va rentrer chez lui à la fin de la semaine. Je le regrette un peu. La présence d'un

enfant apporte une touche de merveilleux à la vie. Je le découvre un peu tard.

Je n'ai pas de regrets. Ce qui aurait été grave, ce serait que je ne l'aie jamais découvert. Je crois qu'Idris m'a aidé à mieux m'aimer. Il m'a aidé à déplacer l'enfant qui continue à vivre en moi plus de côté, où je le vois et le comprends mieux.

Si les gosses nous aident à mieux comprendre cet enfant qui demeure en nous, ils nous font aussi voir parfois l'adulte qui vit déjà en eux. Je crois que nous parvenons mieux que les femmes à le distinguer, car si ce sont elle qui fond les gosses, c'est nous, je pense, qui faisons les adultes.

Je ne suis pas sûr que l'esprit des enfants soit si puéril qu'on ne le pense. Il est étonnamment mûr quand nous parvenons à établir certains états de grâce. Les enfants semblent plutôt manquer de connaissances, et surtout de vocabulaire, d'aisance dans la langue.

L'on ne se rend pas compte combien il est difficile de s'approprier complètement la langue. Je dis bien « la langue » ; ni « les langues », ni « le langage » ; d'incorporer la langue.

Il y faut du temps, il y faut de l'âge, et même ceux qui paraissent avoir une langue pauvre, ceux qui semblent mal alphabétisés, y parviennent très bien à l'usage, violentant au besoin les règles.

Période de fêtes

Le 30 mars, le pain à Dirac

Le pain à Dirac a une qualité non-négligeable : il se conserve longtemps, plus de trois jours sans durcir. Honnêtement, je préfère le bon pain français, quand il est bon du moins. Le pain à Dirac se présente sous la forme d'une épaisse et large galette souple. Celui que j'achète régulièrement près de la station est très bon.

Je répugne à jeter du pain. Ne pas s'y résoudre est difficile en France. J'ai coutume d'utiliser le pain dur en tartines au petit-déjeuner. Comment faire en sorte de n'en avoir ni trop ni pas assez ? Avec un pain qui durcit dans la journée, on est à peu près sûr d'en manquer ou d'en jeter. Je n'ai jamais manqué de pain dans ma vie, ni de nourriture, et pourtant, en jeter me perturbe. Que puis-je faire alors ? Je ne vais quand même pas nourrir les oiseaux dans les parcs.

Le 5 avril, apprendre la langue

Voilà que le Ramadan a commencé avant même que les fêtes du Norouz soient entièrement terminées. Le mardi qui suit le Norouz est en effet férié. « On ne vous voyait plus depuis longtemps. Vous étiez parti pour les fêtes ? », me demande la jeune serveuse d'un des restaurants du lac. « J'espère que vous reviendrez plus souvent. On vous apprécie ici. »

Voilà qui fait plaisir à entendre. Et puis, c'est rassurant. Si l'Europe décidait de s'effondrer réellement, il est bon de savoir qu'il existe un endroit où l'on vous aime bien, au moins le temps de se retourner.

« Pourquoi tu penses à rentrer en Europe ? » m'a demandé Farzal l'autre matin. « Tu ne te plais pas à Dirac ? Beaucoup de gens t'aiment ici et t'estiment. » Cela encore fait plaisir à entendre.

Je pourrais bien me décider d'apprendre la langue. On m'en inspire l'envie. La grammaire est proche de celle du farsi. Ce n'est pas difficile quand on a approché les langues aryennes. Karl Marx pestait contre l'alphabet arabe. Il écrivait dans une lettre à son ami Friedrich Engels qu'il apprendrait sinon le farsi en peu de temps. Je crois qu'il exagérait ; l'alphabet arabe est moins dur à assimiler qu'il ne le paraît ; ce qui est difficile, ce sont les phonèmes, du moins pour un palais européen. Il existe

bien quatre ou cinq phonèmes distincts qui ressemblent aux diverses façons de prononcer le ‘r’ en français (catalane, alsacienne, provençale…), et même à aucune précisément. Dans une langue, le plus important n’est pas l’écrit. La preuve est que l’on peut en changer l’alphabet.

Le 6 avril, Dina

En avril, ne te découvre pas d’un fil, dit-on chez moi. C’est bon aussi pour Dirac. Ce matin, il faisait un temps printanier, puis le ciel s’est obscurci de nuages épais quand un vent froid et humide s’est levé de l’ouest. Ce matin, il faisait sec et bon, et la campagne dégageait pourtant déjà une délicieuse odeur d’herbe humide quand j’ai ouvert la fenêtre. Les effluves de la grange où l’on scie le bois étaient fortes aussi ; de sciure et de bûches entassées. Comment ne pas se sentir bouleversé par de telles merveilles ? J’en oublie tout ce à quoi je ferais bien de penser.

Maintenant, c’est la petite-fille de Sinta qui est venue pour le Ramadan. Elle est venue avec sa mère qui n’est pas restée. Elle s’appelle Dina, un diminutif de Nadina, qui est un prénom courant ici. Naturellement, je m’en occupe comme je l’avais fait pour Idris. Je l’emmène promener avec moi et, comme pour le Norouz, je néglige mon journal.

Lewis Carroll adorait les petites filles, et il aurait probablement eu de gros ennuis de nos jours, bien qu’il ne semble pas s’être comporté avec elles de façon inconvenante. Moi, je m’entends mieux avec les petits garçons. Je dois dire qu’il y a très longtemps, j’en étais un aussi.

J’en suis étonné quand je me vois dans une glace, car, d’une certaine façon, je suis toujours le même, émerveillé d’une odeur de campagne et de grange humide.

Le 8 avril, changement et réalité

Le printemps me fait remarquer que Dirac est une ville plus verte que je ne l’avais déjà noté. Rares sont les rues dont la chaussée n’est pas agrémentée d’une double rangée d’arbres. Ils font une agréable séparation entre les trottoirs et la circulation, et ils ne vont plus tarder maintenant à répandre une ombre généreuse.

Tous n’ont pas encore de feuilles, les platanes notamment, qui bourgeonnent à peine, d’autres ont déjà des ramures bien chargées. Bientôt les marronniers seront en fleur, de magnifiques fleurs bleues qui poussent en bouquets. Bientôt les tilleuls commenceront à diffuser leur parfum.

L’on voit partout de la verdure dans la ville. Je l’avais oublié depuis cet automne, quand les feuilles ont commencé à tomber. La végétation resurgit vite ces jours-ci, c’est pourquoi je la remarque mieux. J’aime à la passion ces lents changements où l’on ne voit rien changer, où on les découvre seulement accomplis.

La guerre qui se déroule maintenant en Ukraine me surprend profondément sur deux points. Le premier est que pour la première fois au cours de ma vie, je vois les populations épargnées autant qu’il est possible, du moins par les Russes qui consentent à de lourdes pertes militaires plutôt que de nettoyer sans risque les bâtiments résidentiels où l’ennemi s’est retranché parmi les civils, sous des tapis de bombes, comme ils en ont abondamment les moyens.

Me surprend plus encore l’usage que fait le bloc atlantiste de sa propagande. Oui, nous savons tous ce qu’est la propagande ; qu’il est légitime et compréhensible qu’en temps de guerre l’on ne dise pas tout, qu’on ne renseigne pas l’ennemi sur les situations et sur les décisions tactiques et stratégiques ; et que l’on fasse circuler de fausses rumeurs pour tromper l’adversaire. Quand on y regarde bien, ce n’est pas exactement ce que fait la propagande atlantiste. Ce qu’elle fait est bien plus étrange.

Le récit qu’elle propose dans une unanimité à provoquer la nausée, paraît obéir à d’autres objectifs. Notamment, elle ignore toute tactique et toute stratégie dont elle ne dit finalement rien, ni ne paraît se soucier.

Elle semble animée d’une idée fixe, celle-ci : lorsqu’un nombre critique de gens croit une chose, celle-ci devient automatiquement vraie.

Je veux bien admettre que les croyances ne sont pas sans incidences sur la réalité ; qu’elles possèdent même, pour ainsi dire, une certaine réalité, mais de là à s’y substituer ?

Je pense ici à William James, *The Will to Believe*, ou *The Meaning of Truth*, et même à Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*. Non, la croyance est capable de stimuler une volonté réalisatrice, mais seule, elle ne réalise rien. Personne ne s’en rend-il compte dans le monde atlantiste ?

Le 9 avril, avec Dina

La circulation n’est guère abondante dans les rues de Dirac ; à l’exception notable de la grande rue qui coupe la ville en deux, reliant ses quartiers industrieux avant la forêt et la montagne, avec ceux qui se diluent dans la plaine en aval ; celle où est l’épicerie accolée à la station. Partout

ailleurs les rues sont calmes et les passants y sont maîtres. Ce sont des rues, des boulevards ou des ruelles où il fait bon promener.

J’y promène souvent ces jours-ci accompagné de Dina. Nous découvrons ensemble la ville ; les rues du moins que j’avais négligées depuis mon arrivée. J’ai eu de la chance de rencontrer très vite tous ceux qu’il m’était précieux de connaître, et j’en ai rapidement perdu ma posture de touriste. Je me rattrape donc avec elle. Nous faisons maintenant du tourisme ensemble. C’est mieux à deux.

J’ai pris mon appareil photo. Je lui permets de s’en servir, mais elle n’en a pas besoin. Elle a son téléphone mobile. Moi, j’ai pris en grippe ces engins, ils ne sont pas agréables à utiliser, pour autant qu’ils soient utilisables. Je ne sors d’ailleurs presque jamais avec. Dina, elle, s’en sert bien. L’idée même qu’on puisse me joindre à chaque instant m’est insupportable. Je n’ai pas pris encore une seule photo avec. L’on n’a aucun réglage, comme si l’appareil savait mieux que moi filtrer l’éclairage et les couleurs. J’ai tenté une fois de saisir des jeux de lumière dans des feuillages. Pas moyen : le programme n’en voyait pas l’intérêt.

J’apprends un peu à Dina à se servir du mien. Avec l’argentique, l’on avait choisi une fois pour toutes la vitesse de la pellicule. Les réglages ensuite étaient plus simples. Avec le numérique, les possibilités sont plus vastes. Heureusement, nous pouvons lire les réglages enregistrés avec la photo. C’est ainsi que j’ai appris, et j’ai montré à Dina comment faire.

Je ne m’attendais pas à ce qu’elle soit si intéressée. Les femmes sont réputées peu sensibles à la technique, je l’ai moi-même observé quelquefois, mais ce n’est pas si simple. Nous, les hommes, en nous affrontant au monde réel ensemble, nous apprenons à nous connaître. Les femmes, semble-t-il, fonctionnent en sens inverse : il leur suffit de sentir que l’on s’intéresse à elles, pour qu’ensemble, elles le rencontrent. Le résultat est cependant exactement le même quand ça marche.

Changements

Le 13 avril, la guerre entre l'OTAN et la Russie

C'est incroyable, en quatre jours, les branches des platanes se sont garnies de petites feuilles vertes qui changent tout.

Depuis le tour nouveau qu'a pris cet hiver la guerre entre les pays de l'OTAN et la Russie, il semble que ceux-ci soient placés devant un choix qu'ils devraient faire vite. Ou bien ils pensent qu'ils ont une chance de faire plier la Russie rapidement, et ils ne doivent pas craindre alors d'accroître leur pression quoi qu'il en coûte ; ou bien ils comprennent que la Russie ne pliera pas, et ils devraient rétropédaler rapidement avant qu'il ne soit trop tard. En fait, il est trop tard, mais pas au point de renoncer à limiter les pertes.

L'OTAN était contente de son plan : mener une guerre meurtrière contre la Russie sans perdre des combattants de ses pays membres, ce que leurs opinions publiques n'auraient pas supporté. Elle trouva les Ukrainiens pour mourir à leur place. Elle souhaitait aussi mener une guerre sans démasquer son retard technique.

Le Pentagone s'attendait-il à ce que les Russes attaquent avant que les forces ukrainiennes n'entrent au Dombas ? Moi, non. Je n'étais pas informé alors de ce que la suite des événements m'a appris. La forte préparation d'artillerie laissait prévoir une attaque imminente. Les Russes ont décidé de passer à l'action sans délai. Si l'attaque devait avoir lieu avant la fin de la semaine, la meilleure stratégie était de frapper les premiers.

L'opération se présentait comme, quatorze ans plus tôt, l'intervention en Géorgie : s'avancer profondément dans le territoire ennemi, couper les soixante à soixante-dix pour cent de l'armée ukrainienne présente dans le Sud-Est de ses réserves, détruire l'aviation, les défenses antiaériennes, les postes de commandement…, réduire l'armée ennemie à des unités incapables de manœuvrer. Ce fut fait en quarante-huit heures. Le 25 février, la Russie avait gagné, ce que confirma la propagande otanesque en renonçant à toute information sérieuse, et en commençant à censurer.

Je n’étais pas prévenu non plus des défenses qu’avait accumulées l’armée ukrainienne en huit ans. Elle avait été bien préparée par les intervenants de l’OTAN, présents en grand nombre, accompagnés de mercenaires et de spécialistes divers de toute nationalité. On parle de plus de cent mille combattants étrangers. Elle s’était enterrée dans des bunkers à proximité ou à l’intérieur d’agglomérations urbaines, où elle était pratiquement indébuscable, même au prix de lourdes pertes civiles. Ceci m’a permis de reconsidérer la position russe, et de mieux comprendre les raisons de l’opération. Ce n’est pas l’Ukraine qui menait la manœuvre, mais bien l’OTAN.

Comme on l’apprend à West Point, réduire une force retranchée dans une agglomération demande une supériorité numérique de cinq contre un, et les Russes sont inférieurs en nombre. L’OTAN pouvait donc croire que l’armée ukrainienne tiendrait indéfiniment, contraignant par-dessus le marché ses adversaires à des massacres de civil dont la propagande se régalerait.

Finalement Mariopol est tombée avec des pertes civiles relativement faibles, principalement imputables aux forces de l’OTAN. Je ne l’aurais pas crû possible, mais tout le monde sait maintenant, comme moi, que ce fut le cas. L’OTAN s’était convaincue que la Russie ne pouvait pas gagner cette guerre, et elle s’est évertuée à l’intensifier plutôt qu’à négocier efficacement.

Pour briser l’initiative russe, le monde atlantiste a pris des mesures économiques fracassantes, mais mal pensées. Leur efficacité était conçue pour un court terme, et le rouble est déjà revenu à son cours de février. Les contre-mesures russes sont d’une bien plus grande portée, et elles sont irréversibles. Une volte-face de l’OTAN n’y changerait plus rien. Il est déjà trop tard.

Pour simplifier, il s’agit de basculer le système monétaire pour le faire reposer sur des matières premières, or, pétrole, blé, et renverser la fonction du dollar. Pour l’instant, les effets ne sont pas encore bien sensibles, sinon à la marge. À terme, ces mesures seront fatales pour l’Empire, et une telle issue m’inquiète au plus haut point. Figés dans leur espoir fou, au bord du gouffre, les pays du pacte pourraient prendre des mesures suicidaires. J’espère que les services de Sergueï Lavrov seront vigilants, d’autant que l’Europe et les États-unis sont dans des situations politiques instables.

– Ça t’inquiète vraiment ? Me demande Farzal. – Bien sûr ! Ma retraite est en euros, et je ne peux pas exiger qu’elle me soit versée en roubles, moi. – Que comptes-tu faire ? – J’ai commandé un nouvel ordinateur avant que les prix ne s’envolent. Ceux dont je me sers sont hors d’âge.

Le 14 avril, mon nouvel ordinateur

Douze ans pour un ordinateur portable est un âge vénérable. C’est celui de mon Lenovo qui fonctionne encore bien, quoi qu’il soit devenu fort lent. J’ai pensé lui ajouter de la mémoire, mais je n’imaginais pas qu’il tiendrait encore si longtemps. J’y ai installé un Linux poids plume, pas très beau mais efficace. Je m’en sers pour écrire et pour coder, ce qui n’est pas exigeant en ressource.

L’autre est son cadet d’un an, et il est davantage en bout de course. La prise du casque ne marche plus, les ports USB sont à la limite, et surtout, l’angle en haut à gauche du clavier, là où sont la prise d’alimentation et la charnière de l’écran, se casse. Je n’ose plus le fermer par crainte de ne plus pouvoir l’ouvrir. J’y suis à peine parvenu les dernières fois. Il reste donc ouvert sur une table chez Sinta, à se couvrir de poussière. Peut-être pourrais-je le réparer quand je n’aurais plus à craindre de le casser définitivement. Il servira toujours à dépanner quelqu’un.

La première fois que j’ai saisi mon Lenovo il y a douze ans, j’ai été surpris par sa légèreté. Celle de mon nouvel appareil m’a cette fois plus surpris encore tant il est plus fin.

Jusque-là, je ne m’étais jamais beaucoup soucié des écrans. J’avais toujours utilisé des Apple, dont même les entrées de gamme en disposaient d’excellents. Les écrans, c’est comme les haricots : si vous voulez qu’ils soient fins, n’achetez pas des « fins », ni même des « très fins », mais des « ultra fins ». Vous ne devez pas prendre un écran « haute définition » (HD), mais à très haute définition (full HD), et mat. C’est plus cher, mais indispensable si vous tenez à travailler confortablement. Les écrans de mes ordinateurs étaient épouvantables, et il y a bien longtemps que j’aurais dû en changer.

Changer d’ordinateur, de système, ou seulement de version de système, entraîne toujours des complications ; contraint à prendre de nouvelles habitudes, à changer des programmes devenus obsolètes, à opérer de nombreux ajustements. C’est un peu comme changer d’appartement. Cette

fois, j’y suis à peu près parvenu en quarante-huit heures. Je m’en sers déjà depuis une dizaine de jours, et je dois me faire violence pour le lâcher.

Le 15 avril

Je n’aurais pas dû garder ces vieux ordinateurs si longtemps avec leurs si mauvais écrans. Ils fatiguent les yeux, et je vois bien la différence avec le nouveau. J’ai rangé dans un coin celui que je tenterai plus tard de réparer.

Même si le nouvel écran est bien plus reposant, j’en ai quand même abusé ces derniers jours pour toutes mes importations, mes installations et mes ajustements. Je m’efforce maintenant d’utiliser mes ordinateurs en cas seulement de nécessité. Je promène, je prends le soleil, l’écris à la plume, j’envoie même du courrier sur papier.

Le 16 avril, le rite du café et du verre d’eau

Le rite du café et du verre d’eau, c’est important pour moi. De quoi s’agit-il ? Une tasse de café bien noir, il est préférable qu’il soit italien, et un verre d’eau bien fraîche. Il est important que les tasses qui contiennent le café aient un diamètre supérieur à la hauteur.

Beaucoup de bars ne respectent pas ces règles simples. Quelques-uns s’y sont mis à Dirac, depuis que je les leur ai apprises.

L’autre matin, quand je suis arrivé avec Dina à la première baraque du lac, la serveuse expliquait à des clients que c’était comme le rite du thé au Japon. – C’est un rite occidental ? M’a-t-elle interrogé dès qu’elle m’a vu. – Non, c’est un rite africain, un rite de l’Océan Indien.

Je ne manque jamais d’imagination, mais contrairement à une certaine propagande, je ne pense pas que ce que j’imagine deviendrait vrai à partir du moment où un certain nombre de personnes le croirait. Mon imagination fonctionne autrement ; je tends à imaginer ce qui est déjà vrai ; je l’ai souvent constaté. Ce n’est guère étonnant : l’imagination a une propension naturelle à se diriger vers la réalité. Là, je n’ai pas encore vérifié.

Depuis que je suis là

Le 17 avril, des accords

Décidément, l'on ne doit pas se découvrir d'un fil en avril. Je viens de mettre mon écharpe, ma belle écharpe sombre, bleu indigo aux motifs blancs, en coton indien. On dit chèche. C'est un chèche ; c'est très à la mode. On en trouve de très beaux ici. Ils servent d'écharpe aux hommes, et de voile aux femmes.

Il n'y a pas trois ans que j'en porte, avant donc de venir ici. Je prenais l'hiver des foulards de laine. Pour les climats plus cléments, il m'arrivait de nouer un foulard autour de mon cou, un petit de coton. Quelque chose manquait assurément à la mi-saison, les temps d'avril trompeurs, les mois d'octobre. Je ne connaissais rien entre l'épaisse et chaude laine et les cotons légers. Le chèche est arrivé pour mon bonheur ; pour protéger mes voies respiratoires. Comment faisais-je avant ?

Choisir son chèche permet de tirer un grand parti de la couleur de sa chemise. L'on a le sens des couleurs ici, et le sens des motifs. Il m'est agréable d'en contempler la diversité chez les passants quand je m'adonne au rite du café et du verre d'eau à la terrasse d'un bar.

Comme pour beaucoup de choses, ce ne sont pas les couleurs prises pour elles-mêmes qui sont belles, ce sont leurs accords. L'on peut faire des accords superbes avec des couleurs dont aucune ne serait belle ; des formes, des tons, des substances.

Quand il m'arrive d'étendre le linge, je me livre quelquefois à de telles compositions ; pas seulement avec le linge, mais avec les épingles de plastique aussi. Un matin je me suis trouvé particulièrement satisfait. Avant même que je ne songe à une photo, une jeune passante l'avait prise avec son ordinateur de poche.

Le 18 avril, le pain

L'on confectionne ici des galettes de blé que l'on assaisonne de diverses manières, avec des légumes, des olives, des herbes…, ou encore du fromage ou de la viande. C'est une solution pratique pour des repas rapides, quand on n'a pas le temps de s'attabler ou même de s'asseoir, ou encore pour manger sans interrompre sa marche, sa lecture ou sa rédaction.

Cependant ces galettes sont souvent un peu grasses, et il n’est pas recommandé de toucher du papier ni un clavier pendant que l’on mange.

On leur donne le nom générique de « pain », comme nous disons « pain au raisin », ou « pain au chocolat ». L’on fait toute sorte de pains. L’on ne les cuit pas au four, mais sur des pierres chaudes, ou de grandes poêles de céramique.

Parfois Sinta fait elle-même son pain, son pain ordinaire, quand elle n’en confectionne pas de spéciaux. Peu de choses sont nécessaires pour faire lever la pâte, même la levure ne l’est pas toujours pour qu’elle gonfle. Je n’imaginais pas toutes les possibilités du blé, ni la diversité des pains.

L’on ne déteste pas la cuisine grasse ici, c’est mon regret, et Sinta badigeonne souvent son pain qui vient de gonfler, d’un pinceau trempé dans de l’huile végétale. Il nous reste la possibilité de le tenir avec une serviette de papier.

Le 21 avril, automate

La civilisation occidentale moderne part en lambeaux. Depuis la libération de l’Afghanistan, depuis donc que je suis ici, tout s’est accéléré. De sourds coups de boutoir se répètent. Je dois admettre que j’en ressens comme une angoisse ontologique.

Le plus curieux, ce sont les personnages qui semblent jouer les rôles maîtres dans la manœuvre destructrice : un vieillard président visiblement gâteux, un comédien président visiblement drogué… L’on ne peut croire que l’un comme l’autre soient les acteurs réels de quoi que ce soit, si ce n’est dans un sens théâtral. Alors ? De quoi s’agit-il ? Qu’y a-t-il derrière ?

Probablement rien ni personne. C’est encore un cas de ce que l’on appelle « l’intelligence en essaim », même s’il n’y a pas proprement d’intelligence (de qui ?). Plutôt une sorte de mécanique, de comportement d’automate, que personne n’anime, mais dont des gens se trouvent susceptibles de jouer tout aussi automatiquement des rôles de meneurs, automatiquement et théâtralement.

Ce que nous pourrions appeler « le monde atlantique », je préférerais « le monde atlantiste » puisque qu’il ne se situe pas intégralement sur les rives de l’Océan Atlantique, s’autodétruit. Plus précisément il détruit la civilisation occidentale moderne, ce qui n’est plus maintenant tout à fait la même chose. Ce monde ne doit pas représenter plus de dix-sept pour cent de la population du globe, même s’il aime continuer à se nommer

pompeusement « Communauté internationale », et s'il est traversé de fractures croissantes.

En vérité, je ne me fais pas beaucoup de souci pour la civilisation occidentale moderne. Elle s'est *terriannisée*, si j'ose ce néologisme, elle s'est internationalisée. Les hommes du monde entier en ont pris la quintessence et en ont fait leur miel. L'occident moderne avait d'ailleurs agi de même avec les civilisations antérieures : algèbre, boussole, système décimal… C'est pourquoi j'écrivais l'été dernier que tous les ancêtres sont un peu les nôtres.

Le 22 avril, l'herbe mouillée

Les fleurs blanches des amandiers sont tombées. Elles ont quelque temps couvert les sol comme un rappel de la neige. Maintenant, ce sont de magnifiques fleurs mauves qui recouvrent les ramures d'autres arbres, des pruniers je crois.

Les feuilles velues des orties ont reverdi dans le jardin de Sinti, bien urticantes si l'on n'y prend pas garde. Je crois me souvenir qu'elles seraient comestibles.

L'herbe autour de la maison est mouillée. Je dis bien mouillée, pas humide. Humide, cela signifierait que si l'on s'y asseyait, l'on se relèverait avec le fessier mouillé.

L'herbe mouillée, c'est autre chose : en y marchant, le bas de nos pantalons est trempé, ainsi que nos chaussures. Il serait préférable de les retrousser et de se déchausser.

Je ne dirais pas non plus que l'herbe serait trempée, ce serait excessif, comme s'il avait plu, comme après un orage. Elle serait alors bien plus que mouillée.

Il est agréable de marcher pieds nus dans l'herbe mouillée. L'on sent alors bien plus la campagne, même si l'on n'est pas précisément à la campagne.

L'herbe mouillée m'émeut, elle est bouleversante, elle me donne envie de pleurer l'occident moderne.

Je n'aime pourtant pas beaucoup la civilisation occidentale, ses églises, ses palais et ses parlements, si ce n'est sa modernité radicale, de Michel de Montaigne à Henri Michaux, des coordonnées à l'hexadécimal. Je ne dois sûrement pas être le seul ces temps-ci, occidental ou non.

La pleurer en ce qu'elle fut l'Occident, mais riche toujours d'un futur radical, et c'est pourquoi elle change, lentement, imperceptiblement.

Le 23 avril, ateliers d'écriture

– Ce que tu fais faire à tes étudiants est trop difficile, m'a déclaré Sharif. – Je ne crois pas. Ils te l'ont dit ? – Non, personne ne s'est plaint, mais en y regardant et en les écoutant, ça m'est paru bien complexe, ou, pour le dire autrement, trop byzantin. – La plupart des ateliers que j'ai faits avec eux, je les avais testé aussi avec des enfants. – Et personne ne t'as dit que c'était trop difficile ? – Si, tous les pédagogues.

– Tu es parvenu à leur faire comprendre ce que tu leur demandais ? – Oh, comprendre, ce n'est pas ce qui compte. Tu dois connaître cette phrase d'Henri Michaux : « Quand un méditatif tombe à l'eau, il essaie de comprendre l'eau, et il se noie. » Imiter suffit. Les enfants imitent bien. Je les invite pour cela à lire à haute voix pour les autres le texte sur lequel nous travaillons, à tour de rôle. Je les corrige sur la ponctuation et les liaisons.

Les yeux lisent plus vite que la voix ; l'on comprend alors avant que la parole ne prononce, et elle prononce ce que les yeux ont compris. Ce n'est pas bon, les yeux comprennent mal. Le mieux est de lire le texte sans chercher à le comprendre, appliquant strictement ses indications typographiques. L'on ne comprend pas ce qu'on lit, mais on comprend ce que l'on entend à la perfection. Le texte doit bien sûr être parfaitement écrit, bien ponctué, scrupuleusement typographié.

Ce que l'on entend est miraculeusement devenu plus intelligible. Le texte, d'un premier abord difficile, devient limpide. Un enfant est vite bon à ce jeu, meilleur que l'adulte cultivé qui butte souvent sur de pervers automatismes.

– Et quel est le but ? – Bien écrire. Quoi d'autre ?

La drôle de guerre

Le 25 avril, nouvel ordre mondial

« Je m'étonne de voir si nombreux les pays qui font bon accueil au nouveau système économique », m'a dit Sinta ce matin sur le balcon. « J'avais toujours pris l'Arabie Saoudite pour une entreprise pétrolière nord-américaine déguisée en théocratie islamique. La voilà qui s'émancipe donc. Israël m'a plus surprise encore. Je pensais le pays bien plus prisonnier des USA, ne serait-ce que par sa dépendance militaire. Décidément, le monde bascule rapidement. »

« Ce basculement de l'ordre économique » lui ai-je répondu, « fut complètement ignoré lors des élections présidentielles en France. Il rend pourtant caduques tous les programmes, des plus élaborés aux plus fumeux. »

Le 26 avril, Gradiva

Je regarde la jeune femme qui gravit les escaliers du Palais de Justice. Ses marches sont larges et imposantes, comme il se doit à un palais. Je n'y avais jamais prêté attention. Les marches ne sont pas si nombreuses, mais l'escalier est large, ce qui le rend majestueux, de pierres blanches, probablement du marbre calcaire. La svelte silhouette qui les monte d'un pas léger a pour la première fois attiré mon attention sur eux.

J'ai failli encore écrire « palais zoologique ». Je ne sais pourquoi, il m'évoque plus la zoologie que la justice. Je m'attendrais à ce qu'il abrite des squelettes de gros mammifères, des animaux naturalisés. Il en ferait un bel écrin. J'imaginerais bien un éléphant derrière sa superbe porte de bois ciré : dans le grand hall sous la verrière, un éléphant d'Afrique imposant, trompe dressée, qui saisirait de stupeur les gens qui entrent.

La femme qui monte les marches est en sandales. Beaucoup ont commencé à en porter. Certaines dévoilent leur nombril (mais pas leurs cheveux). Le soleil est fort. Je commence à transpirer dans mes chemises de flanelle.

À la façon dont les gens s'habillent, on devine l'heure où ils sont sortis ; anoraks et bottines pour les lève-tôt, sandales et débardeurs pour ceux qui sortent à midi. L'on s'est accoutumé ici aux variations quotidiennes du

climat. Qui à midi supporte encore sa parka déboutonnée, qui se contente d'une chemise légère sur son tricot de peau au crépuscule. Les gens doivent être en bonne santé ici.

« Il ne faut pas faire attention à la température », m'a-t-on conseillé. « Il faut l'ignorer. » Moi, la sueur ou la chair de poule me gagnent vite, puis je mouche. Je ne joue pas avec cela.

La femme qui montait les marches, je ne l'ai vue que de dos. Je ne sais si elle était jeune, ni si elle était jolie. Jeune probablement pour une démarche aussi légère. Légère, mais je ne dirais pas aérienne. Je percevais, au contraire, tous les jeux de forces qui se déplaçaient avec grâce dans ses membres et dans tout son corps quand elle avançait en s'élevant. C'était beau. C'était très beau.

Le 28 avril, à côté des ponts

Je me suis arrêté dans un bar devant les deux ponts où les rivières se rejoignent. L'idée aurait pu se révéler mauvaise, car c'est là que la circulation automobile est la plus dense de la ville. Le lieu m'a attiré cependant à cause des berges et des peupliers devant la terrasse de bois qui les surplombe.

La circulation est dense mais fluide, bien éclusée par des feux tricolores. Les effluves de carburant sont emportées au loin par le fort courant d'air entraîné par les rivières. La Garous sort sur ma gauche d'un tunnel de feuillage, avec une fraîcheur qui serait excessive si je n'avais pas gardé encore ma chemise de flanelle. En définitive, l'endroit est paisible, et le charroi alimente plutôt des rêveries de trajets.

Les rivières rendent le lieu sauvage, bien qu'il soit l'un des plus centraux de la ville. Les berges sont quelque peu laissées à l'abandon. Elles n'en sont pas moins protégées par des digues de grosses pierres maintenues dans des maillages d'acier. La végétation a eu le temps d'y reprendre ses aises. Les rives ne sont pas non plus envahies des détritus qui encombrent souvent le lit des rivières. Peut-être les pêcheurs les emportent-ils jusqu'aux lieux où la voirie les débarrasse. J'ai vu souvent des pêcheurs par ici en passant.

D'où je suis, l'eau fait un bruit de cascade. En face de moi, les ponts sont bas, mais larges. Quand on y marche, l'on perçoit le lieu très différemment. Nous sommes à proximité des plus grandes rues, des plus belles boutiques et des centres administratifs de la ville.

Sur les ponts, passent des femmes élégantes, des hommes en costume. Une jeune femme a noué son chèche autour de ses hanches, dont les extrémités lui descendent entre les jambes jusqu'aux chevilles. C'est chaste, mais aussi très sexy.

Le 29 avril, où j'étais hier

Licos s'est mis à pratiquer le chi gong depuis que je lui en ai parlé. Il a même constitué un groupe qui le pratique à l'université, et il m'a proposé de m'y associer. J'étais très disposé à accepter car le chi gong se pratique en groupe bien mieux que seul, et surtout à l'extérieur. De plus, il permet alors de se corriger les uns les autres, et j'en aurais bien besoin. Les horaires ne me convenaient cependant vraiment pas.

L'on ne se regarde pas soi-même en pratiquant le chi gong, pas question de s'y adonner devant un miroir. Il est préférable que les yeux prolongent horizontalement les lignes de fuite de nos forces. Il est très agréable de le pratiquer en groupe, au moins à deux, comme nous faisons Sinta et moi dans le jardin le matin après le premier verre d'eau.

« C'est plutôt singulier que ce soit toi, arrivé de l'ouest, qui aies introduit cette pratique chinoise à Dirac, non ? » Relève Whu qui est venue passer quelques jours pendant les fêtes chez Sinta. Je lui ai proposé un café où je m'étais arrêté hier, près des deux ponts. J'y aime la terrasse de bois et l'escalier de planches qui descend jusqu'aux galets de la rive, et que le bruit de nos bottes fait résonner.

« Cet endroit que tu as trouvé est plus agréable qu'on le croirait d'abord », remarque-t-elle, « avec le bruit de l'eau qui étouffe celui de la circulation. »

C'est un fait, il est des bruits qui en avalent d'autres. Le plus intéressant ici est que ce bruit du courant qui deviendrait tout seul monotone et répétitif peut-être, se trouve relevé, comme je dirais épicé, par celui des moteurs qu'il incorpore et qui, pour être mécanique n'en est pas moins humain, produit par des hommes qui accélèrent ou embrayent et qui ont tous leur manière unique de conduire.

Ma remarque fait rire Whu. « C'est un plaisir de retrouver tes perpétuelles observations. »

Guerre de propagande

Nous avons en rentrant parlé de la guerre. « La guerre que l'Otan a provoquée contre la Russie en Ukraine » m'a dit Whu, « est devenue principalement une guerre de propagande dépassant toutes les limites, à commencer par celles de la raison. Même les opérations proprement militaires du camp "ukrainien" n'ont d'autres buts que psychologiques. »

« Je m'interroge : y a-t-il un sens à mener une guerre sur un tel terrain quand on perd sur tous les autres, militaire, économique, industriel, diplomatique ? À quoi ressemble une victoire sur le seul terrain de la propagande ? L'Otan a-telle renoncé à toute réalité ? Certains s'inquiètent même de la puissance qu'elle y déploie, de sa brutalité, de sa fureur et de son efficacité. Oui, mais ce n'est que de la propagande. »

« Si tu demandes à un atlantiste à quoi sert-il de gagner la bataille de la propagande, il te répondra que c'est vital, que l'on n'a rien gagné tant qu'on n'a pas convaincu le monde qu'on aurait gagné. C'est même à quoi on les reconnaît. Mais je m'interroge. Pour qui l'Otan se donne-t-elle cette peine ? Pour son opinion publique ? À quoi lui sert-elle ? L'opinion ne produit pas de pétrole, elle n'extrait pas de minerais, elle ne cultive ni fruits ni céréales, elle ne construit pas d'armements, elle ne prend pas de positions à l'ennemie… L'opinion, combien de divisions ? »

« Il me semble », réponds-je, « que cette guerre psychologique soit plus tordue encore qu'elle ne le paraît. Il s'agirait moins d'imposer le consentement à l'opinion, que de faire croire qu'elle opine. Opine-t-elle ? Je n'en sais rien et c'est sans importance. Ceux de qui le consentement importe, ce sont les décideurs : hommes politiques, parlementaires, oligarques, journalistes, états-majors, chefs d'industrie, haut fonctionnaire, financiers…, ceux que l'on appelle "les élites". Ce sont eux que la propagande vise : elle cherche à les convaincre de ce que jugerait l'opinion, et à leur faire obligation de ne pas s'en écarter. »

La langue telle qu’elle se parle

Le 30 avril, une idée de Whu

J’ai accompagné Whu jusqu’à la librairie polyglotte que tient le grand barbu roux. Elle propose un bon rayon chinois. « Ah vous vous connaissez », lui a-t-il dit en nous voyant ensemble. « Je rencontre souvent votre ami qui travaille à la terrasse d’un bar. »

Nous sommes remontés jusqu’aux baraques du lac pour y attendre l’heure du repas. Nous avons entamé en chemin une conversation passionnante sur les conséquences à longue portée de la double articulation des langues humaines. Whu a remarqué que le système hexadécimal offrait des moyens d’analyse et d’observation de processus dérobés, « comme l’on dit passages dérobés », précisa-t-elle. « Nous devrions en parler avec mon ami Licos, » dis-je, « Je dois te le faire connaître ? »

L’heure du repas avançait doucement, et la plupart des tables étaient déjà servies, quand des travailleurs des hauts quartiers industriels sont entrés bruyamment. « Tiens, pour une fois vous n’êtes pas en train de travailler », m’a dit le plus jeune. Puis se ravisant en voyant Whu et en la saluant. « Excusez-moi, madame. Je vois toujours votre ami ici, qui de longue noircit des pages. – Vous appelez cela travailler ? » Lui demande-t-elle amusée. « Quand on voit un homme, presque tous les jours de bon matin, qu’il vente ou qu’il neige, prendre sa plume comme il saisirait un burin, et écrire sans seulement rêvasser, j’appelle cela travailler. »

« Notre ami s’y connaît », dis-je, « c’est un travailleur lui aussi, et les travailleurs entre eux se reconnaissent, surtout quand ils prennent leur premier café le matin en frottant leurs mains glacées. »

Avant de revenir à notre conversation Whu m’interroge : « Comment fais-tu pour connaître déjà tant de gens ici, et plaisanter ensemble comme si vous étiez des amis d’enfance ? Et tu ne t’es même pas donné la peine de commencer à apprendre leur langue ! »

« Je me fais vieux, je n’ai plus le courage de me lancer dans une telle aventure dont le but me paraît trop lointain », soupirai-je. « Avec tous ceux qui la parlent tous les jours autour de toi ? Tu la comprendrais déjà si tu t’y mettais. – Trop de gens connaissent celles que je parle. »

La suite de notre conversation sur la double articulation et le système hexadécimal aurait été plus commode devant un tableau. Il était aussi peut-être temps de laisser notre table à ceux qui venaient déjeuner, et de rentrer chez Sinti. « Bon appétit, jeunes gens, dis-je aux travailleurs restés assis derrière nous, et à demain. »

« À demain ? » s'étonne Whu. « Oui, nous serons le premier mai. Tu veux venir avec Sinta ? »

Le 2 mai, l'hexadécimal tel qu'on le parle

Alors que je marchais entre midi et deux heures sous un soleil accablant, voilà qu'il se cache quand je me suis assis à l'ombre pour un thé au citron.

J'ai présenté Whu à licos, et nous avons passé un long moment devant un tableau avec nos marqueurs. Je maintiens mon idée que si l'on adoptait le bibi de Robert Lapointe, l'on se casserait moins la tête. L'hexadécimal est inutilisable tel qu'on l'emploie, alors qu'il est fondamentalement plus intuitif. Le seul véritable avantage du décimal est la possibilité qu'il offre de compter sur ses doigts. Nous sommes morphologiquement adaptés au décimal, mais si nous attendons qu'il nous dévoile des correspondances cachées, comme dit Whu… et si nous l'attendons de l'hexadécimal noté avec des chiffres arabes et les premiers caractères de l'alphabet latin, nous n'y verrons pas plus clair.

Cependant, je vois bien la piste qu'a levée Whu. Des outils mathématiques sont nécessaires maintenant, à chercher dans la topologie bien plus que dans l'arithmétique et l'algèbre classiques.

C'est amusant, l'arithmétique et l'algèbre, auxquelles la science moderne doit tout, elle les a reçues toutes construites de la civilisation arabo-persanne. La civilisation occidentale en a cependant fait autre chose ; elle les a dépassées. Ou plutôt, elle ne les a pas dépassées.

Évariste Gallois, Joseph Fourrier, George Boole, Henri Poincaré, Robert Lapointe, René Thom, Alexandre Grothendieck… n'ont-ils pas ricoché sur l'occident moderne ? Qui aurait l'impression qu'ils aient donné à la modernité occidentale le souffle qu'avaient lancé Descartes ou Galilée, ou qu'ils y aient si superbement fait école ? Les zélotes de la modernité en sont restés, au mieux, à Diderot et à l'Encyclopédie.

Le 5 mai, la culture des regards

Avant-hier, au parc du Palais, j'ai passé un agréable moment avec une ravissante japonaise. Je ne me souviens plus de comment nous nous sommes adressé la parole ; ah oui, c'est une troisième dame, dans mon dos, qui a parlé à la japonaise que je n'avais pas encore vue elle non plus, et qui prenait des photos avec son téléphone. Moi j'écrivais, je notais quelques idées, glanées plus tôt avec Whu et Licos, sur la double articulation et le bibi. (Je ne les intégrerai pas dans mes cahiers, ce sont les idées de Whu, et je lui en laisse la primeur.)

L'échange qui s'était prolongé entre mes deux voisines, de leurs tables respectives auxquelles je tournais le dos, m'a fait me retourner, et j'ai esquissé un salut. J'ai immédiatement observé que la Japonaise était plutôt jolie. Je crois qu'elle s'en est aperçu. Il y a quelque chose dans le regard des hommes qui trahit toujours ce genre d'appréciations. Ce fut elle qui me parla quand l'autre dame fut partie, nous saluant tous les deux.

J'avais reconnu son accent quand elle parlait anglais ; et elle, le mien. Elle connaissait parfaitement le français. Elle avait passé dix ans en France. Elle avait un charmant sourire et un merveilleux regard ; plus exactement, un regard émerveillé, comme les Japonaises savent si bien en avoir. Un regard émerveillé et curieux ; les civilisations cultivent les regards de façons différentes les unes des autres. Le regard des Japonaises n'est pas exactement celui qu'elles adoptent sur les photos. Nous devons les avoir devant nous pour en sentir l'émerveillement, le leur et celui qu'elles nous procurent.

La voix des Japonaises me séduit au moins autant, leur voix et leur accent. La voix est façonnée par l'accent, et l'accent par la langue, sa phonétique et sa syntaxe. Le japonais est comme mû par les longues vagues de l'océan. La langue est façonnée par la géographie.

Nous étions bien ensemble. Elle m'a montré ses photos sur l'écran fendu de son téléphone. Elle avait saisi la beauté du lieu qui m'avait largement échappée, la lumière qui irradiait derrière les feuillages au bord du lac et qui tachetait sa surface.

J'étais bien avec elle qui me montrait un monde plus beau et plus réel que je ne l'avais vu, d'autant plus beau que plus réel. Je crois que c'est ce qui émerveille les Japonaises, et les Japonais aussi : la réalité du monde. Leur littérature en témoigne. Nous avons parlé de la littérature japonaise,

de Bashô, de Moritaké, et je lui ai parlé de Sôkan. Je connais du japonais juste ce dont j'ai besoin pour lire des poèmes en édition bilingue ; les lire à l'oreille.

J'aurais aimé la revoir, mieux la connaître. Je ne cherchais pas une aventure ; j'étais bien trop vieux pour elle. Nous étions bien ensemble, c'est tout.

Nous étions passés sur mon site à l'aide de nos ordinateurs de poche. Elle non plus n'aime pas beaucoup ces instruments, mais parfois, c'est pratique. Je lui ai dit de m'envoyer un courriel si elle y repassait. Elle ne l'a pas fait.

Je n'en suis pas si surpris, mais je le regrette. Je le regretterais surtout si elle n'avait pas su le retrouver. Je me dis qu'une Japonaise et un Français à Dirac, il est impossible qu'ils ne se rencontrent pas, mais je ne sais pas pendant combien de temps elle doit y rester encore.

Je ne l'ai pas revue, même au parc où je suis encore passé. Je demanderai au libraire. Je l'ai quittée trop rapidement. Qu'y puis-je ? Nous avions oublié l'heure. Je n'ai regardé ma montre qu'au dernier moment, me souvenant d'un rendez-vous.

Je suis trop vieux pour elle, quoiqu'elle ne soit plus toute jeunette, assez seulement pour que puisse être son père, mais certainement pas son grand-père. L'émerveillement de son regard, pourtant, la rajeunit.

Je ne cherchais pas une aventure. Elle aussi semblait se sentir bien avec moi. Elle parlait parfaitement le français. Je le lui ai dit. Elle m'a répondu que ça dépendait avec qui.

Le vocabulaire que nous employions était quelquefois complexe, notamment quand nous avons discuté de musique et des différents systèmes de notation selon les traditions du monde.

Il est vrai que nous entendons plus ou moins bien une même langue selon la personne avec qui nous la parlons. Nous nous entendions bien.

Éloge du travail

Le 7 mai, éloge du perfectionnisme

J’ai enfin trouvé le client FTP de mes rêves. Il est en source lisible (*Open Source),* il est bien sécurisé, et très léger. Il est simple et bien paramétrable. Pas de fioriture, rien de trop, mais il n’y manque rien. Je n’ai jamais mis mes pages à jour si rapidement.

Touche « Méta » plus « gf », le voilà ouvert. Un clic sur mon signet et voilà affiché le répertoire local et le répertoire distant. Je sélectionne ce que je veux télécharger ou téléverser, un clic sur la flèche dans le sens idoine, un clic sur « Écraser » dans le dialogue, et le tour est joué. « Contrôle D » pour déconnecter, et « Contrôle Q » pour quitter. Tout est rapide, tandis que les informations s’affichent dans la fenêtre du bas. J’ai jeté celui que j’utilisais et qui n’était plus sûr.

Sur mon nouveau système, *Libre Office* me donne quelques soucis. Il génère un code HTML redondant. Ce n’est pas très grave : deux ou trois « Rechercher – Remplacer » et c’est fait. J’aimerais autant m’en passer.

Il me semble aussi qu’il n’intègre plus les polices dans les PDF. C’est un problème lorsque l’on travaille avec un imprimeur. L’on risque des modifications de mise en page. Il vaudrait mieux alors passer par *Scribus* : pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

Le code redondant est-il aussi un problème ? Pas vraiment, il n’a pas d’incidence sur l’affichage, mais enfin je n’aime pas. La page est moins lisible si l’on entreprend des modifications. Souvent en ligne, quand je vois une belle page, avec une bonne typographie, j’aime afficher le code ; une sorte de réflexe de bibliophile numérique. Je sais que je ne suis pas le seul.

Les livres imprimés respectent toujours moins bien les règles de la mise en page et de la typographie, et je ne souhaite pas que l’édition en ligne soit contrainte de suivre la même pente. Ce n’est pas une vaine lubie si l’on est soucieux que le texte se lise à l’oreille.

Pour autant, je n’aime pas faire prononcer le texte. J’admets que ce soit un repos pour les yeux, mais il fait perdre tous les avantages de la chose écrite : facilité pour relire, possibilité de copier, de marquer des passages,

d’adopter son rythme, de s’interrompre pour des recherches ou des vérifications… Dire, ou faire prononcer un texte prend pourtant nettement plus de temps, souvent trop, ralentissant le travail de l’esprit, engourdissant les pensées. Au contraire, d’autres fois, la lecture mériterait d’être ralentie, de laisser tout le temps dont les mots ont besoin pour couler et sonner.

À propos du travail

– Tu n’as pas l’impression de travailler quand tu écris, toi ?

– Ça dépend, me répond Whu hésitante. Ça dépend de ce que j’écris. Sérieusement, tu as toujours l’impression de travailler quand tu t’assois à la terrasse d’un bar ?

– Toujours, même quand j’écris des sottises.

Whu est amusée par ma réponse. – J’imagine que tout dépend de ce qui tu appelles travailler. – C’est probable. – Qu’appelles-tu travailler ?

– Travailler, c’est s’atteler à une tâche précise dont on ne se distrait pas avant d’avoir atteint une étape significative, ni savoir qu’on la reprendra si l’on ne l’a pas terminée.

– Comment sais-tu quand tu l’as terminée ? – Il arrive toujours un moment où l’on doit se dire : voilà, cela s’arrête ici.

Whu rit encore. – Si tu regardes un film, il arrive bien aussi un moment où tu dois te dire qu’il est fini.

– Non, c’est le film qui te le dit. Ce n’est pas toi qui l’achèves, à moins que tu ne le visionnes pour en reprendre le montage, ou en tirer un article critique.

– Tu veux dire que le travail serait le contraire d’un spectacle ?

– Je pourrais faire mienne la formule, mais je ne sais évaluer à quel point tu mesures la pleine signification de ce que tu dis.

– Attends, fait Whu, je réfléchis afin de bien prendre cette mesure. Puis elle s’esclaffe à nouveau. Voilà, je crois l’avoir bien mesurée. C’est comme cheminer jusqu’à un point que l’on devait atteindre ; vers lequel on devait cheminer ; mais surtout ne pas attendre qu’il vienne à nous ?

– Oui, comme lorsque l’on chasse.

– Cela supposerait sans doute que l’on sache où l’on va.

– Pas nécessairement. Assez peu, dirais-je même. C’est comme si tu savais à l’avance où se trouve le gibier : ce ne serait plus vraiment de la chasse.

– Mais tu sais au moins quel est ce gibier ?

– Tu le sauras surtout quand tu l'auras trouvé.

Whu reste un instant songeuse. – J'ai l'impression que tu n'avais pas la moindre idée d'où notre dialogue allait aboutir quand tu l'as lancé, m'interroge-t-elle.

– En effet, mais je suis d'accord avec toi, il a abouti. Nous pouvons dire maintenant qu'il se termine ici.

– Nous avons bien travaillé alors, éclate-t-elle encore de rire.

Le 10 mai, guerre et simulacre

Nous assistons à une drôle de guerre depuis le 14 février où l'Otan a commencé à lancer une préparation d'artillerie sur la Nouvelle Russie. Pour la première fois depuis le début du siècle dernier, les pertes militaires sont supérieures à celles des civils. Ceci est le signe que l'Otan ne domine plus le jeu. Et plus les pertes militaires des forces ukrainiennes s'accroissent, plus les pertes civiles diminuent en proportion. Bien sûr les chiffres sont imprécis et sujets à cautions, mais pas leurs proportions justement.

Contourner les forces de l'Otan sous leur faux nez ukrainien, était la tactique la plus judicieuse qu'a proposé l'état-major russe, et celle qui fut appliquée. : clouer le plus gros des forces ennemies à terre, puis les réduire lentement et méthodiquement. Je ne l'ai pas compris tout de suite, m'étant laissé enfumer par la prétendue « invasion ». Tout s'est passé pourtant comme les Russes l'avaient dit. Il suffisait d'écouter plutôt que de « décrypter ».

L'Otan veut mener sa guerre sans prétendre la faire, sans en avoir l'air disons, alors qu'elle en a bien l'air au contraire, et même de la perdre. L'Otan, à tout prix, ne veut pas l'avouer, à tout prix, quoi qu'il arrive. C'est une faiblesse dont la Russie se joue. Elle en garde la carte dans sa manche.

C'est ce que m'a expliqué Farzal, moi, je pensais au 9 mai, le jour de la victoire. L'Ouest s'étonne de « l'obsession » du Président Poutine pour le nazisme ; j'avoue la partager, s'il faut le dire ainsi. Sans cette victoire, je ne serais probablement pas là. Mon père n'aurait pas pu encore bien longtemps échapper à la Gestapo ; c'était bien avant que je ne voie le jour. Tant de morts pour que je me réjouisse de vivre, c'est cher payer. Pourtant,

nous tous qui nous réjouissons de la vie, savons qu'elle le valait, et ça nous engage.

Le 11 mai, les femmes de Dirac

Les femmes de Dirac me plaisent. Elles suscitent une impression de faiblesse et de force tout à la fois, qui déconcerte. Elles se montrent sans défense, mais il n'en résulte pas une impression de faiblesse, ce n'est pas cela, je me trompais, le mot est mal choisi. Elles se montrent désarmées avec leur regard pur, leur plus petite taille, que des talons ne compensent pas, leurs fins poignets que des bijoux affinent encore, leurs mains délicates dont les ongles peints allongent les doigts. Elles affichent cependant une assurance déroutante. Elles se dressent bien droites, sûres d'elles, les épaules dégagées, le regard direct. L'on se sentirait intimidé. Elles m'impressionnent, toutes, Sinta, Sariana, Nadina…, les jeunes serveuses des restaurants du lac…

Tiens, justement Sharif m'a demandé si j'accepterais d'aider son amie Nadina à préparer sa thèse de français. « Moi ? » Lui ai-je répondu surpris. « Ne te sens pas tenu si tu n'as pas envie », m'a-t-il mis à l'aise. « Elle prépare une thèse sur le Surréalisme et l'Asie. J'ai pensé que personne ne serait mieux placé que toi ? Mais si tu n'y tiens pas… »

« Ce n'est pas cela » lui ai-je répondu, « au contraire, je travaillerais volontiers avec elle. Comprends ma surprise. Vous n'auriez pu trouver plus médiocre maître de thèse : as-tu songé que dans le cours de ma vie, je n'ai jamais rien écrit d'aussi vain qu'une thèse. »

Oui, les femmes de Dirac paraissent étonnamment sans défense, mais tout aussi curieusement, sûres d'elles. Elles intimident tout en donnant envie de les conforter.

Hic et nunc

Le 13 mai, la voix et la vertu

J’aime les voix des femmes de Dirac. Encore une fois, cela tient de la langue, très construite comme toutes les langues aryennes. Comme avec le farsi ou le darî, une vue architecturée de ce que l’on entreprend d’énoncer est requise.

Ces langues n’ont rien à voir avec le japonais où le sens s’élance comme seul ; où la pensée se déploie avant même que le locuteur ne l’ait bien conçue. Il la découvre, parfois surpris. Je m’y suis essayé, émerveillé de découvrir ce que je disais avant même d’en avoir eu une idée bien claire. (Attention, il est vrai que toutes les langues ont tendance à « partir seule ».) Je pense que c’est ce qui contribue à donner aux Japonaises leur regard surpris et émerveillé, et aux Japonais aussi. (À propos, je n’ai pas revu ma Japonaise.)

Je crois que c’est aussi ce qui rend les Japonais timides, polis jusqu’à être obséquieux, toujours craignant une parole déplacée qui leur aurait échappé. La pensée se déplace si vite en japonais.

Pas en Farsi ni dans ses langues dérivées. Le risque est alors de se perdre dans les méandres de sa grammaire. À Dirac, la langue est sinueuse, offrant bien des ressources aux mots d’esprit. Elle donne vite à ceux qui la parlent, des tons de sincérité et de sérieux, que vient toujours piquer une pointe d’humour.

Le bon pasteur Nietzsche, docteur en philologie, avait bien pénétré l’esprit des langues de l’antique empire dans son Zarathoustra, passant de la docte sagesse à l’insolent mot d’esprit. Il y a un mot en arabe pour désigner cela, je l’ai, si j’ose dire, au bout de la langue.

Cet esprit est souvent difficile à comprendre, difficile à traduire en d’autres langues. J’en suis déçu, ne les connaissant pas, quand je lis la traduction des classiques, ou encore la presse, ou en écoutant les chaînes iraniennes en français ou en anglais. J’ai toujours le sentiment de ne pas tout comprendre ; que la traduction a perdu quelque chose dans l’enchaînement de la pensée.

Les adeptes du mot d’esprit n’aiment pas le jeu de mots, car ce dernier ne se traduit pas ; mais l’esprit est quelquefois bien dur à traduire dans une autre syntaxe.

L’on est aux antipodes de l’anglais. Il est toujours difficile de traduire dans la langue anglaise sans s’y sentir un peu à l’étroit. J’adore quelquefois écrire en anglais, quand ce que je veux dire est simple, limpide et sans détours. Je ne suis pas ironique en disant cela : son « simplisme », si j’ose dire, souvent n’est pas sans beauté : Walt Whitman, ou dans un tout autre registre, Bertrand Russell. Rien de tel que de s’entraîner à écrire en anglais pour apprendre à épurer sa pensée.

Les femmes de Dirac, quand elles parlent, expriment à leur insu une touchante conviction, même à bavarder de la pluie et du beau temps, elles en paraîtraient naïves parfois, jusqu’à l’éclat de rire acéré comme un dard. La voix en revêt un charme fou.

Ici, dans les régions orientales de l’antique empire, les voyelles se prononcent avec un léger nasillement un peu moins marqué que dans les langues de l’Extrême-Orient ; quelque chose du miaulement. Il va bien aux voix féminines, il rend plus féline la féminité. Aux voix masculines, il donne plus de chaleur.

Le 14 mai, Fédération Tartare

Je dis tout le temps « la Russie », « les Russes » ; je ne devrais pas. Je devrais prendre le temps de préciser « la Fédération de Russie », car ce n’est pas la même chose. Tous les ressortissants de la Fédération de Russie ne sont pas Russes, loin s’en faut, bien que ces derniers en constituent la plus grande portion.

Remplacer le nom d’Union Soviétique par celui de Fédération de Russie n’était pas une idée très heureuse. L’on a pu vite le comprendre quand la guerre de Tchétchénie a éclaté. L’on aurait pu choisir « Fédération de Tartarie ». Une majeure partie du territoire actuel correspond à peu près à ce que l’on a longtemps appelé « Grande Tartarie » sur les cartes occidentales. Ça n’aurait pas davantage convenu, l’on comprend aisément pourquoi. Il serait temps de corriger.

L’on y songe à la Douma. Il ne serait pas crédible de reprendre le nom d’URSS vu l’état des conseils ouvrier, et aussi bien ce qu’ils étaient devenus, mais l’on devrait abandonner le nom actuel aux connotations impériales.

La guerre avec l'Otan en Ukraine serait propice à cette décision, en particulier à l'occasion des référendums d'autodétermination des territoires libérés : Fédération des Républiques Multinationales d'Eurasie, ou quelque chose comme ça. Il est d'autres urgences pour l'heure, mais l'idée est dans les têtes.

Dans la Fédération de Russie, l'on ne change pas souvent de président ni de gouvernement. Ce serait inutile, c'est le président et les ministres eux-mêmes qui changent. Je ne connais aucun autre exemple d'un virage à cent quatre-vingts degrés d'une ligne politique, qui n'ait été accompagné du moindre bouleversement dans les institutions ni d'un ébranlement du pouvoir. C'est donc la fédération toute entière qui opéra ce tournant, et le président, le porte-parole de la nation multinationale, a viré à l'unisson. Pas besoin de révolution, pas même de renversement : le monde eurasiatique avait déjà beaucoup donné en un siècle, et il avait dû en perdre le goût.

Je ne comprendrais pas un tel retournement depuis le début du nouveau siècle sans les guerres tchétchènes. Ce sont elles qui ont inspiré l'option de l'Eurasie plutôt que de l'Europe. Qui a gagné cette guerre, qui l'a perdue ? Je ne saurais le dire. Les Russes ont plus perdu qu'ils n'y ont gagné, si ce n'est de faire disparaître une menace ontologique ; les Tchétchènes semblent y avoir gagné bien plus qu'ils n'auraient pu espérer des pays qui les auraient soutenus.

Le 15 mai, la culture des ombres

Dirac me rappelle la Provence, la Haute Provence, les Alpes même, selon où je vais, selon où je regarde. L'air est humide ce soir. Dirac est souvent humide. Un puits d'humidité dans un pays sec. Quand il n'y a pas de vent, on la sent bien dans l'air.

Tant de rivières, de torrents, de ruisseaux, de sources et de canaux y convergent dans des lacs et des bassins. La chaleur s'est installée maintenant, et l'on entend les crapauds la nuit.

L'on sent l'humidité qui s'élève des tout petits jardins de Dirac. Chaque maison a le sien. Avec la chaleur et l'humidité qui se sont installées au cours du printemps, la végétation y devient dense. Elle attire les insectes qui attirent les oiseaux. Le moindre carré de terre prend des airs de jungle en cette saison, des jungles miniatures avec leurs prédateurs et leurs proies.

On les voit derrière les grilles métalliques, les barrières de bois. Elles sont ouvertes à tous les regards, surtout dans les ruelles pentues. Elles ne sont pas cachées par de hauts murs, sinon, elles les débordent. Personne ne paraît craindre ici qu'il y ait trop d'humidité, trop d'insectes, trop de crottes d'oiseaux.

Moi, ça me rappelle la Provence de mon enfance. L'on ne connaissait pas alors les réfrigérateurs, et moins encore l'air conditionné ; ça ne me rajeunit pas. L'on y gardait l'eau dans un coin frais et ombragé, dans une gargoulette de terre. L'on cultivait les ombres alors ; à Dirac, l'on continue.

Le 16 mai, les combattants tchétchènes

Les combattants tchétchènes, c'était une idée géniale. La Fédération de Russie a fait un carton en les mettant sur le boisseau. La propagande adverse, croyant qu'ils effraieraient, en ont vite pris le relai. Ils ont peut-être effarouché les atlantistes, mais dans le reste du monde, les combattants tchétchènes sont parus fortement sympathiques.

Ils ont contribué à rassurer les diverses populations du monde sur les intentions de la Fédération de Russie. D'aucun auraient pu craindre que cette opération de sauvetage des Russes d'Ukraine ne soit le prétexte à un retour aux vieux démons de l'entre-deux siècles : priorité à la russéité, et donc à l'européanité, au détriment de l'Eurasie. Crainte peu fondée sans doute, mais autant la lever avec des images sans équivoque.

La chaleur

Le 17 mai, la Futuwwah

Dans la lourde chaleur juste après le repas, je suis venu prendre un thé avec Sharif devant les restaurants de bois, profitant de l'humidité du lac. Le bras de la rivière qui l'alimente, en agite doucement la surface, et je suis du regard avec délectation les traînées de bulles blanches qui en dessinent le faible courant.

Sharif m'a parlé de la *Futuwwah*. C'est la chevalerie en arabe, l'on dit ici *Jawanmardi*, en farsi. C'est un élément très important de la culture islamique en Eurasie.

– Pour la comprendre, m'a dit Sharif, pense aux troubadours. Tu les connais bien, ces chevaliers du Midi. Et tu dois connaître aussi la *Gaya Scienza*.

– Je connais bien sûr, mais j'émets quelques réserves : j'ai trop lu de leur *cansoun* qui dénotait leur mépris des bourgeois et des artisans.

– Si ça te chante, m'accorde Sharif, avec son long rire sans bruit dont il est coutumier, mais n'oublie pas que la voie de l'épée n'est jamais si éloignée de celle de l'athanor. Songe à l'ancien traité de *la Guerre des Chevaliers*.

Sharif me paraît souvent connaître l'Occident mieux que moi-même. Il saurait presque m'en convaincre. Qu'est-il allé me dénicher ce vieux traité d'alchimie que personne ne connaît, dont j'ai presque tout oublié et dont je me souviens seulement n'y avoir rien compris ?

– Le maniement de la lame et celui de la plume sont proches, ajoute-t-il ; la poésie amoureuse, et la quête spirituelle. Dis-toi que ce que nous en savons, nous le tenons des poètes.

La *futuwwah* est fortement enracinée dans cette terre ; et ses racines, le sang n'a jamais cessé de les irriguer. La chevalerie s'est terminée chez toi dans la géniale et touchante ironie de Cervantès. Ici, elle n'a pas connu de semblable fin.

Le 18 mai, le gamelan

Sinta et moi avons fait une intéressante découverte : le chi gong se pratique mieux et plus agréablement sur une musique de gamelan. Qu'est-

ce que le gamelan ? C’est une musique classique de l’Indonésie, des régions de la Sonde plus précisément. Elle remonte à des temps plus anciens que l’Islam qui s’y acclimata. J’aime cette musique. J’aime les musiques de ces régions.

Le gamelan se pratique principalement avec des cuivres frappés à l’aide de petits marteaux. L’orchestre, on l’appelle « gong » par métonymie, comprend un nombre important de musiciens. Une composition dure aisément une heure ou deux, voire davantage. Une flûte et un instrument à corde semblable au kâmanche, y tiennent une place importante.

C’est une musique très liquide, qui s’écoule paisiblement comme entre de vastes mangroves. Elle invite aux lents mouvements du corps, jouant avec souplesse de la pesanteur. Le gamelan accompagne parfois des chorégraphies. Elles rappellent le chi gong, et je soupçonne bien quelque rapport à travers cette homonymie. S’y joint aussi quelquefois du vocal, voix féminine un peu miaulée, avec la lente souplesse du chat.

Un gong contient beaucoup de musiciens, une dizaine, une vingtaine, une trentaine, peut être davantage. La plupart du temps, chacun se tient immobile, son petit marteau à la main sans jouer. Ils s’attendent les uns les autres pour frapper chacun doucement quelques notes. C’est lent, c’est majestueux.

Je connais un groupe espagnol qui compose une musique qui n’est pas sans air de parenté avec le gamelan, à l’aide d’instruments plus modernes, notamment le handpan, apparu très récemment, en Suisse je crois. Constitué d’une double coque métallique assortie de quelques bosses, on le frappe avec les doigts. Yasamin Shahhosseini a accompagné avec son luth une composition au handpan qui a retenu mon attention. Nous parlions d’elle justement, Ismaïl et moi, cet hiver après mon intervention à l’université.

Ce groupe espagnol comprend deux joueurs de handpan, un violoncelle et une flûte traversière. Nous avons adopté leurs compositions, d’autant qu’elles ont des durées plus appropriées pour pratiquer le chi gong.

Les longues compositions de gamelan me conviennent mieux quand j’écris. Pas quand je manipule du code cependant ; alors, je n’entends rien. Curieusement, quand j’écris, si ; parce qu’alors j’entends aussi mes énoncés. Le gamelan accompagne subliminalement le mouvement de mes périodes.

Le 20 mai, salade de tomates

S’il est des couleurs que j’aime, ce sont le noir et le blanc, celles de l’écriture évidemment, mais surtout quand ce sont celles du blanc d’œuf et des olives noires, précisément quand l’huile les a rendus luisantes. Parmi le rouge des tomates et le jaune d’œuf, le blanc et le noir sont magnifiés. Nul n’oserait plus dénier qu’elles ne soient de véritables couleurs.

– Prends-les en photo, me suggère Sinta rieuse, si tu veux finir de manger. L’idée me retient, mais non, j’aimerais mieux les peindre, une petite nature morte de facture impressionniste à l’huile, avec, dans la pâte épaisse, les minuscules éclats blancs de l’ail coupé en fins morceaux. À quoi bon cependant, puisque j’ai déjà composé savamment ma salade de tomates aux œufs durs, et que dégustant sa saveur, je veux simultanément en goûter l’image.

– Tu aimes les nourritures viriles, relève Sinta.

L’adjectif me surprend d’abord, puis songeant à ce que l’on mange volontiers à Dirac, je comprends mieux. Pâte, riz, blé concassé…, crème fraîche, sarriette et autres herbes…, des olives aussi, et de l’ail, qui jouent alors une partition différente. Whu aurait dit Yang.

Le 21 mai, un boulevard tranquille

J’ai découvert un boulevard tranquille. Je découvre encore des lieux à Dirac. C’est normal, il n’y a pas un an que j’y suis. On peut passer une vie à découvrir tous les lieux d’une ville, et elle n’y suffirait pas. D’ailleurs, ils changent perpétuellement. On construit, on détruit, les arbres poussent, d’autres sont coupés. Un arbre est susceptible de modifier profondément l’impression d’un lieu. La saison aussi, l’heure, le temps qu’il fait, changent tout.

Ce sont les arbres qui m’ont plu dans ce boulevard tranquille où j’étais pourtant souvent passé. C’est un sujet d’étonnement : combien un arbre peut être reposant. La marche et la sueur m’avaient épuisé. On est pourtant encore en mai.

Il y a peu de gens dehors dans la journée à Dirac. Les gens travaillent, et alors les rues sont vides, et plus encore les terrasses. Moi aussi je travaille, mais, comme on le sait, je travaille sur les terrasses. J’ai besoin de changer de place. Je pourrais sinon très bien rester travailler chez Sinti. Je pourrais tout aussi bien rester à l’université, l’on y est très bien, et il ne manque

jamais de salles vides, de bibliothèques, où il serait notamment plus facile de me rencontrer, mais je ne le souhaite pas.

Non, j'ai un besoin impérieux de changer de place ; mettre de la distance quand je passe d'un travail à un autre : tenir mon journal, lire mon courrier, prendre en main un logiciel, préparer un cours ou un atelier… Quand je dis me déplacer, je veux dire marcher, marcher un certain temps pour passer vraiment d'une chose à l'autre.

J'ai besoin de ne pas rester plus deux heures au même endroit à me concentrer sur un seul objet. Oh, je ne me chronomètre pas. Au bout de deux heures, l'attention faiblit. Il est préférable de se vider l'esprit et de passer à autre chose ; marcher, donc.

Whu et Licos m'ont associé à leurs échanges de courriels sur la double articulation et l'hexadécimal, et deux heures à s'y consacrer sont une extrême à ne pas dépasser. Le courrier numérique permet une profusion de pièces jointes qui mange un temps considérable.

J'aime savoir que je dispose de deux heures devant moi, marche incluse, j'en ai généralement besoin de beaucoup moins. Ça me laisse le temps de regarder les arbres.

Mon boulevard tranquille a de beaux arbres dont les branches se rejoignent au-dessus de la chaussée comme une voûte. De petits buissons forment quelques haies au bord des trottoirs. Beaucoup de verdure s'étend alors sous mes yeux de la table où j'écris.

Le boulevard est bien large pour son peu de chaland. Il y a seulement la caserne de pompiers toute proche, et il n'est pas rare d'être saisi par le bruit d'une sirène et le moteur vrombissant d'un camion ou d'une ambulance. C'est un son qui ramène bien l'esprit où il se trouve.

L’esprit de l’escalier

Le 22 mai, ce que j’ai écrit hier

Ce que j’ai écrit hier m’a fait songer au Coran, ce que j’ai dit de la ville, qu’une vie ne suffirait pas à connaître toutes ses rues, toutes ses places qui changent tout le temps. C’est l’effet que me fait le Coran.

Faisant fi de l’ordre que les livres ont d’ordinaire, dont les pages se suivent, l’une après l’autre, selon un classement quelconque, selon l’ordre de leur succession, évidemment, car elles se succèdent, dans un livre, de la première à la dernière, la suite des sourates n’a pas de signification : de la plus longue à la plus brève. Cet ordre n’a aucun sens, il ne suit aucune logique, aucune chronologie, aucune progression.

Les sourates nous apprennent où et quand elles ont été dites, sans rapport avec l’ordre du livre. Elles se laissent parcourir dans n’importe lequel. Leur cheminement ressemble à celui qu’offrent les rues d’une ville, plus que la succession, ou même le plan, ou même l’index d’un livre. Il introduit, hors d’un espace bidimensionnel de l’énonciation, dans celui tridimensionnel d’un réseau urbain.

Un territoire urbain demeurerait pourtant soumis à l’ordre de la distance et de la proximité ; à sa topographie. L’espace du Coran s’en émancipe, permet, à partir de n’importe quelle rue, de déboucher sur n’importe quelles autres.

C’est un espace d’un ordre différent, où l’on passe d’une rue, d’une place, d’une ruelle, à une autre quelconque. C’est une ville à multiples dimensions laissant imaginer combien elle devient immense pour celui qui la parcourt, combien elle devient infinie, dans le sens le plus simple que le cheminement n’y prendrait jamais fin.

Le 24 mai, ce que j’ai écrit ces jours-ci

Les dernières pages de mon journal me rappellent le premier texte un peu volumineux que j’aie écrit. Je n’avais alors pas loin de vingt ans. Par volumineux, j’entends quelques dizaines de pages qui se tiennent, constituant un ensemble bien compact : un petit livre quoi, pas un simple recueil. Ça n’a l’air de rien, quand on ne l’a jamais fait, quelques dizaines

de pages sans s’égarer, ce n’est pas si simple, surtout qui ne ressemblent à rien de connu.

Je l’avais appelé *Périphérie*. J’avais d’abord pensé à « Banlieue », mais le mot s’était déjà chargé de connotation qui ne me convenaient pas. La banlieue pour moi, ce sont les prolongements plus ou moins sauvages de l’urbi dans l’orbi, par lesquels la ville opère lentement ses jonctions avec les villages alentours ; bourgeonne, en quelque sorte. En bon Marseillais, pour moi, banlieue va avec cabanon ; avec les ruelles sinueuses qui découpent des pinèdes. Ce sont les vues de l’Estaque peintes par Paul Cézanne, ou quelques fauves, ou des nabis.

Quelques amis seulement ont lu ce texte qui se trouve pourtant sur mon site. Je ne sais plus s’il est libre d’accès.

Les banlieues de Dirac sont assez semblables à ce que je concevais alors : elles n’ont jamais été envahies par ces sordides barres d’immeubles que j’ai vu construire dans mon enfance : Sainte-Marguerite, les Caillols… Pour autant rien n’y a totalement disparu : des ruelles demeurent, les jardins, les murets, parfois même enserrés dans des arrondissements pas si périphériques ; des villages en pleine ville, protégés de l’urbi, dont on croirait par endroits qu’ils vont nous conduire directement dans l’orbi. C’est un peu ainsi qu’est construite Dirac.

Le 25 mai, le multivers

Je suis surpris par tout ce que j’ai entendu à propos de l’Ukraine depuis quelques mois, du côté de la Fédération d’abord, et plus encore chez ses ennemis, voire chez ceux qui se voudraient neutres. Rien ne correspond à ce que j’en connaissais.

Je n’en connaissais pas beaucoup, je l’avoue, mais enfin, connaître c’est connaître, et même si l’on en connaît peu, et peut-être à plus forte raison, ce peu sera sans doute modifié par ce que l’on apprend de nouveau, mais ne devrait pas demeurer sans rapports avec lui.

Ce que je connais, ce sont l’ouvrage de Nicolas Gogol, *Taras Boulba*, et celui de Nestor Makhno, *la Révolution Inconnue*. Ce qu’ils décrivent serait apparemment sans rapport avec les événements actuels ni avec leurs sources. Les doctes analyses qui nous assaillent évoquent des faits qui se seraient déroulés dans un autre univers, si ce n’est dans d’autre multivers.

Ma remarque a fait rire Sanpan. Il y avait longtemps que nous ne nous étions plus rencontrés. « Nous savions que les civilisations étaient

mortelles », m'a-t-il répondu en faisant manifestement allusion aux paroles de Paul Valéry, « nous savons maintenant comment elles meurent : elles se détournent de la réalité pour se perdre dans des mondes fantasques sans consistance ; encore vivantes, elles se dégradent dans des mythes. En fait, elles renoncent à l'imagination pour de l'imaginaire. Oui, c'est cela, les civilisations disparaissent dans de l'imaginaire. »

Le 26 mai, la fûtûhât

La pluie a cessé. Elle a été drue un moment, et elle a dégagé une forte odeur de campagne trempée en tombant sur les trottoirs brûlés par le soleil depuis des jours.

La pluie sur des trottoirs brûlants a une odeur très forte, et pas seulement à Dirac qui est une ville particulièrement verte. Je me souviens à Marseille, j'avais peut-être sept ans, un fort orage de printemps nous avait surpris, mon père et moi quand nous roulions en voiture sur le Boulevard des Dames. Ceux qui connaissent savent que le lieu n'est pas particulièrement champêtre. Pourtant, l'odeur que je respirais goulûment par la fenêtre ouverte, me surprenait et m'enivrait au point que je m'en souviens encore.

La *fûtûhât*, la pluie de printemps, c'est le mot qui désigne la révélation en arabe, la pluie qui fait germer les pousses. Depuis nos conversations avec Sharif, je fais le lapsus entre *futuwwah* et *fûtûhât*. J'ai failli le faire encore à l'instant.

Dans des ruelles de banlieue à Marseille, j'avais découvert, bien rangés à côté d'une porte, une série de numéros des *Cahiers du Sud*, et des publications surréalistes. J'y avais lu un article sur l'un des livres des *Fûtûhât al makkiyyâ* de Muhyi d-din Ibn 'Arabî, (*les Révélations de la Mecque*) qui m'avait poussé à le lire. J'avais recherché dans le Coran, la traduction d'Albert Kazimirski, les passages auxquels il était fait allusion. C'était après que j'avais écrit *Périphérie*. Ce fut mon deuxième contact avec le Coran ; le premier était l'intervention du proviseur dans notre classe, dont je parlais cet hiver.

Puis j'ai lu d'autres auteurs, Rûmî, Fariddudine Attar… Henri Corbin bien sûr, notamment son *Histoire de la Philosophie islamique*. Enfin, j'ai dû me résoudre à apprendre l'arabe.

Fûtûhât al makkiyyâ est plus qu'un livre, c'est une bibliothèque, une somme immense de nombreux livres. Le premier que j'ai lu, *la Sagesse*

des Prophètes (*fuçus al hikam*), plutôt long et dense, est un sommet de la littérature mondiale. Un autre, plus court, *l'Alchimie de la Grâce*, m'a retenu à plusieurs reprises.

Tout cela me revient avec la pluie de printemps, peut-être parce qu'hier j'ai retrouvé le fichier d'un livre que j'avais scanné à l'université d'Aix : *Logique aristotélicienne et grammaire arabe* (Études et documents) par Elamrani-Jamal (Paris 1983). Cet ouvrage m'avait fait faire un bond dans l'acquisition de l'arabe, et aussi dans l'intelligence de la langue en général.

Le 27 mai, hier

Un jour, une petite fille à la plage qui m'avait vu lire, m'a demandé si je parlais arabe. « Naham, kalilan » (oui un peu), lui ai-je répondu, car je n'aime pas me vanter devant une enfant. « Et tu crois en Dieu ? » m'a-t-elle encore demandé, comme si ma réponse entraînait automatiquement la seconde question. J'ai hésité car je n'aime pas mentir à une enfant. Alors j'ai dit : « Il ne s'agit pas de croire, l'on doit savoir. L'on ne prend pas des paris. »

« Quel sophiste tu fais » a conclu Sanpan quand hier je lui ai raconté l'anecdote. « Comprends-moi », lui ai-je expliqué. « Si j'avais répondu "oui", j'aurais menti, et si je lui avais répondu "non", elle m'aurait pris pour l'un de ces intellectuels qui ne comprennent rien à ce qu'ils étudient et n'en ont cure, et je l'aurais induite en erreur. »

« Et à moi, que répondrais-tu ? – Non. Non sans hésitation. C'est la réponse la plus simple et sans détours. »

« Et pourquoi non ? » m'a-t-il demandé en riant. « Parce qu'il n'y a aucune différence entre le créateur et la créature ; entre création comme fait accompli, et création comme acte ; tout au plus un mode grammatical. Toi, tu es assez grand pour comprendre. »

Enquête

Le 28 mai, les mots ramollissent

J’ai encore oublié un détail en comparant les livres avec la ville. J’ai dit que les villes changeaient perpétuellement. Un nuage qui passe, seul, en modifie l’aspect. Les livres aussi.

C’est agaçant pour l’auteur. On aimerait tracer des mots définitifs, et non pas fluctuants selon l’état d’âme de la lecture, les préoccupations de l’époque, les évolutions linguistiques… L’on s’y efforce.

Les mots changent, au moins leurs connotations. J’ai évoqué celui de « banlieue », qui ne me satisfaisait plus, mais qui recommence à me plaire. Que l’on songe par exemple à « étonné », littéralement frappé du tonnerre. On lui préférera « stupéfait », pourtant plus faible que le sens d’origine. Les mots s’amollissent en vieillissant. Les mots ramollissent et l’on sent que l’on doit en changer. L’on en cherche de plus forts le plus souvent, et ce n’est pas la bonne voie ; la meilleure serait de plus simples et de plus justes, de plus concrets.

Les mots concrets sont ceux qui résistent le mieux au temps, enfin, tant que les choses concrètes ne changent pas. Le mot qui désigne dans le Coran le message, l’appel adressé, a donné « téléphone » : *hâtif*. Il a donné aussi un prénom féminin. (Tu imagines, s’appeler Téléphone ?)

Il est des livres qui résistent mieux au temps. Quand on les a écrit, on n’aime pas les voir changer, l’on veut faire du solide ; mais qu’importe, cela ne fait pas du changement un mal, il est quelquefois une bonification.

D’ailleurs le livre tel que son encre sèche à peine sous la plume de son auteur, n’est pas plus définitif, il n’est pas plus le livre authentique, et l’on se sent toujours prêt à le réécrire à nouveau, que ne l’est une ville dans un état donné. Décidément, je ne sors pas de l’esprit de l’escalier.

Le 29 mai, audition et raison

Je suis revenu sur l’ouvrage que j’avais scanné à Aix au siècle dernier : *Logique aristotélicienne et grammaire arabe (Études et documents)*. Il est accompagné de ce qui pourrait constituer un second livre, un recueil de traductions de philosophes aristotéliciens arabes, dont Al Fârâbî, At Tawhîdî et bien d’autres.

J’y ai retrouvé mes notes. À l’époque, j’avais déjà appris à annoter mes documents en format portable (PDF pour les intimes). Pour cela, l’on doit se doter d’un bon programme de lecture. Je conseille vivement Okular, c’est le meilleur. Il permet de saisir des notes, de souligner, d’encadrer, de cercler, de placer des onglets, et bien d’autres choses nécessaires pour lire un livre.

J’envisage d’en tirer un petit travail pour le séminaire. Je crains que mes amis ne me trouvent plutôt improductif ces temps-ci. « Tu sais bien », m’a prévenu Sinta, « qu’une telle crainte entretient la pire attitude pour un travailleur, manuel ou digital, qu’il soit ouvrier, artisan, artiste ou tout ce que tu voudras. C’est la pire posture pour parvenir à travailler bien. »

« En ce qui me concerne », lui ai-je répondu, « je sais bien qu’il s’agit seulement d’une ruse de ma raison pour me donner le petit élan nécessaire à un effort qui, je le sens, me sera quand même considérable. »

Je lui ai lu un court extrait de ce qu’avait écrit At Tawhîdî dans le *Kitâb al Muqâbasat* : « La grammaire est une configuration auditive, et la logique une configuration rationnelle. La preuve de la grammaire est sensible, celle de la logique est rationnelle. La grammaire emprunte plus à la logique pour être mieux fondée, que la logique n’emprunte à la grammaire pour se consolider et s’affirmer. La logique est “le poids étalon” de la raison ; la grammaire est une unité de mesure du “volume” de l’expression. »

Le 30 mai, le chant des matelots

Mon propos n’est certainement pas de faire une étude exhaustive sur la logique aristotélicienne arabe. Elamrani-Jamal l’a déjà très bien faite ; ni même de montrer comment les spécificités de la grammaire arabe, l’absence de la copule « être » notamment, ont posé de telles difficultés aux traducteurs, que les solutions entraînaient une complète réforme de la logique grecque, qui lui était inaccessible par ses propres moyens. Tous les progrès dans la logique analytique et les mathématiques pendant les premiers siècles de l’Hégire ont surgi de la grammaire arabe et des critiques qu’elle générait d’elle-même.

Le fichier numérique que j’ai retrouvé aurait certainement orienté un peu différemment mon intervention de cet automne à l’université. Elle ne l’aurait peut-être pas orienté dans la meilleure voie. Parfois, l’ignorance est un atout. D’ailleurs, je ne l’ignorais pas, puisque je l’avais lu ; et je ne

l’avais pas oublié, certaines intuitions seulement ne m’étaient pas venues seules.

La logique repose fermement sur l’écriture. Les inférences, on les écrit spontanément. On les simplifie, on fait usage de lettres conventionnelles et de signes spéciaux, on produit même des langages formels. La grammaire est plus auditive, comme l’enseignait At Tawhîdî, plus sonore et plus mouvante, à l’opposé de la logique et des mathématiques, plus immobiles.

Cependant, les lois de la logique et des mathématiques, on les trouve dans le comportement mécanique des matériaux. Pas de mesure sans balance, et pas de balance sans point d’appui ni levier. La logique est produite par les mains, le travail des mains et leur curiosité. La grammaire, c’est-à-dire essentiellement la vocalisation, viendrait peut-être des chants de travailleurs qui rythment les gestes en commun. L’hypothèse d’une grammaire virtuelle, commune à toutes les langues, il serait judicieux d’en chercher le principe à la jonction du travail manuel et du chant ; le chant des matelots cher à Mallarmé, qu’il met en balance avec « la chair est triste » et « j’ai lu tous les livres ». (Voir la thèse de Sharif.)

Le 31 mai, l’enquête

J’ai demandé à Nadina de passer me prendre chez Sinti pour aller déjeuner ensemble près du lac et parler de sa thèse, dont elle m’a déjà fait lire les premières approches. « Je t’offre le repas bien sûr », l’ai-je mise à l’aise. Je ne pouvais pas faire moins.

« Alors, tu as trouvé la carte ? » Je lui avais parlé d’une carte dessinée par les Surréalistes, qui avaient représenté les nations dans des tailles relatives à leur importance pour l’histoire de l’esprit. L’Afghanistan y était immense. Cette carte, je dois en avoir une mauvaise copie sur mes disques durs, mais je ne saurais seulement où la chercher. Je ne connais rien de son contexte ni ne sais quand elle fut publiée, si tant est qu’elle l’ait été. Je pense que le surdimensionnement de l’Afghanistan devait beaucoup à ses luttes victorieuses contre l’impérialisme britannique.

Il n’en demeure pas moins que le pays bénéficiait d’une certaine estimes des Surréalistes, et certainement pour bien d’autres raisons. Je sais pour lesquelles sa dimension ne paraît pas à mes yeux si disproportionnée, et je n’ignore pas ce que ce pays a apporté à la civilisation humaine tout entière, mais j’aimerais mieux savoir ce qu’en pensaient les Surréalistes à un

certain moment du vingtième siècle. J'imagine que c'est un indice à creuser et une piste à suivre.

Voilà que je me mets à parler comme un enquêteur des soporifiques « séries » policières. Je me dis que si leurs enquêtes abandonnaient les meurtres dépourvus d'intérêts qu'ils s'efforcent d'élucider, pour des sujets plus exaltants, comme celui-ci par exemple, ces feuilletons seraient peut-être regardables.

– Tu crois que ça n'intéresserait pas des producteurs, Nadina, une *série* sur des enquêtes qui concerneraient des projets de recherche et des sujets de thèses ?

– Des documentaires ?

– Non justement, de vrais feuilletons, avec les personnages attachants de l'équipe d'enquêteurs, du suspense et tout ce qui va avec. Les *séries* deviendraient peut-être intéressantes ; et les documentaires, eux aussi, traités de cette façon, pourraient également le devenir.

– Tu as peut-être raison, avec peut-être en filigrane des critiques fines de ce que deviennent les institutions de la recherche. Tu vois, un peu dans le genre des propos critiques et acides du Professeur Raoult ? On l'a beaucoup entendu ici.

– Oui, c'est une bonne idée, d'ailleurs c'est une véritable *série* qu'a produite la chaîne YouTube de l'Institut, très suivie, avec les personnages attachants des autres chercheurs, ses rebonds juridiques… Il suffirait de scénariser un peu.

En approche de l’été

Le premier juin, l’eau fraîche

J’ai trouvé un gobelet au bazar, un comme j’en cherchais depuis longtemps. J’avais le même petit, mais je n’en ai jamais plus retrouvés : un gobelet pliant. Le principe en est simple, des cylindres de métal s’enchâssent les uns dans les autres. Bien dépliés, ils forment un récipient suffisamment étanche et résistant. Plié, il tient dans une poche.

Qu’avais-je besoin d’un tel objet ? Eh bien : le vent. À la plupart des buvettes, le serveur m’apporte toujours mon verre d’eau dans un gobelet en carton ou de plastique, et le moindre coup de vent l’emporte avant qu’il ne soit entièrement vide. J’ai de la chance s’il ne mouille pas mes feuilles, ou mon pantalon. Mon gobelet métallique a une base un peu plus épaisse et plus large qui lui donne une bonne assiette.

J’ai donc demandé au serveur de me remplir mon gobelet métallique, lui ayant expliqué succinctement mon intention pour qu’il ne me juge pas trop excentrique. J’ai déjà dit que je bois toujours mon café accompagné d’un verre d’eau pour goûter le contraste entre la chaleur de l’un et la fraîcheur de l’autre. J’y ai gagné sans le chercher qu’il me laisse maintenant une carafe. Peu me chaut en fait, puisque je viens de dire que je bois pour la seule fraîcheur de l’eau, et je vide rarement mon verre.

Si j’avais soif, je prendrais de l’eau minérale. Il y en a une excellente ici, l’*Eau de Dirac*, avec une belle calligraphie sur l’étiquette, « Al Ma‘ou l’Diraky », qui fait penser à Kandinski, et elle a comme une arrière-saveur de sureau.

Ce qui me chagrine est que plus la chaleur progresse, moins j’ai de poches pour y glisser mon gobelet si commode pour me désaltérer aux fontaines.

Je suis toujours frappé par l’heureuse diversité avec laquelle les femmes d’ici attachent leurs cheveux dans des tissus de toutes formes et de toutes couleurs. Souvent elles portent comme pour mieux les maintenir un collier qui leur ceint la tête.

Sinta en porte souvent un qui laisse pendre un éclatant bijou sur son front : un beau rubis enchâssé dans une couronne de plus petites

émeraudes. Il me fait irrésistiblement penser à l'ouvrage d'Ibn 'arabî, *al Fuçus al hikam*. *Fuçus* est le mot qui désigne les diamants qui couronnent un plus gros, montés sur une bague ou un collier. En français, l'on dit « chattons ». Traduit ainsi, le titre serait incompréhensible. L'on a choisi *la Sagesse des prophètes*, où l'enseignement de chaque prophète est comme une pierre précieuse enchâssant l'ultime sagesse.

Ce bijou qui illuminait son visage m'a fasciné dès que j'ai rencontré Sinta, et toute sa charge métaphorique.

Le 2 juin, s'abandonner à la chaleur

Je suis sûr qu'il doit y avoir un moyen de contrôler sa transpiration. Quand j'étais plus jeune, il me semble que je transpirais moins. Les montagnes et la proche forêt tempèrent quand même le climat à Dirac. Peut-être est-ce l'humidité et la densité de l'air sur la ville. Je crois que je supporte mieux la chaleur sèche.

Je crois surtout que je transpirais moins dans ma jeunesse. Peut-être doit-on apprendre à s'abandonner à la chaleur pour mieux la supporter.

Je crois que c'est précisément ce que je faisais quand j'étais plus jeune. Je crois aussi que j'ai un peu grossi depuis la fin de l'hiver. Je ne dors pas assez.

La plupart de ceux qui souhaiteraient perdre du poids sont aveugles à l'évidence : ils ne dorment pas assez. Ce n'est pas le seul manque de sommeil qui provoque la prise de poids, c'est le besoin de plus de calories. Si l'on en manque, la solution ne consistera pas à se priver de manger ; inévitablement, l'on cédera. La solution sera de dormir davantage, et de faire cesser ce manque.

En réalité, je n'ai heureusement jamais eu besoin de beaucoup de sommeil. Mais l'on ne peut exagérer. Il m'apparaît qu'au cours de ma vie, le monde semble avoir souvent comploté pour m'empêcher de dormir.

Je soupçonne même qu'il existe un réel complot pour empêcher les gens de dormir. L'on connaît des quantités de méthodes pour y parvenir. Elles prennent dans ce siècle des proportions industrielles.

Qui me dira comment il est possible à la fois d'écrire et de dormir assez ? Dormir, écrire, non, ce n'est pas le plus important. Le plus important est de maintenir son esprit dans la perspective d'une longue portée. Pas moyen d'y parvenir si tu ne peux dormir assez.

Ici, à Dirac, l’on est mieux qu’en Europe, l’on vit mieux, l’on dort mieux, mais il ne faudrait pas croire que soient absents les fléaux de l’époque.

Finalement, oui, je crois que je devrais apprendre à m’abandonner à la chaleur. L’aimer mieux et m’y laisser couler. C’est comme si tu tombes à l’eau : inutile de te débattre. Tu n’es pas submergé. Il te suffit de te laisser flotter.

Le 3 juin, vingt-neuf l’après-midi

Vingt-neuf l’après-midi. Oui, c’est chaud pour l’altitude, l’exposition, la saison, mais dans l’absolu, ce n’est pas si considérable. La vérité est que je n’ai pas eu le temps de m’y habituer. Et puis l’air reste frais le matin. Il ne devait pas faire dix-sept quand je me suis éveillé au petit jour. Le temps était à la pluie. J’avais prévu de laver et d’étendre. Je me suis recouché. J’ai dormi jusqu’à dix heures. On dort bien quand il pleut. La pluie a cessé peu après, et le soleil est apparu avec la chaleur et la sueur. Vingt-neuf l’après-midi.

Le 4 juin, essaims et esprit

Finalement l’Afghanistan s’en sort bien. Le moment difficile est passé. Leurs voisins n’ont aucune envie que la situation ne se dégrade, et dans l’ensemble, elle se rétablit mieux qu’on ne l’aurait espéré : l’on ne mange pas à se faim, quelques mosquées ont sauté, mais le pays revient de loin.

J’ai suivi les chamailleries entre des Partis Communistes de la Fédération de Russie et celui de la Grèce. Les positions sont opposées, mais la dispute reste relativement fraternelle. Les Grecs reprochent aux Fédérés d’épouser la cause d’une guerre impérialiste lancée par un gouvernement capitaliste. Les Russes n’ont pas de mal à leur opposer que ce gouvernement a plutôt épousé leur cause, et repris les positions que leur parti défend depuis dix ans : reconnaître les républiques démocratiques de Donetsk et de Luhansk, et les appuyer militairement. Le Parti Communiste de la Fédération de Russie accuse les Grecs d’une lecture intemporelle de *l’Impérialisme stade suprême du Capitalisme* de Vladimir Ilitch Lénine, ce qui est le moins que l’on puisse dire. Ce qui se poursuit en Ukraine, ce n’est pas la Guerre de Trente ans, puis de Sept Ans, jusqu’à la Guerre Civile Mondiale de 14-45. Cette histoire est terminée.

Ce n’est pas ce que dit exactement le Parti Communiste de la Fédération de Russie. C’est ce que moi je dis. Ce n’est que l’OTAN qui y joue encore, de plus en plus seule. Jusqu’à ce qu’elle tombe brutalement de ses multivers dans le monde réel.

La Fédération de Russie combat le nazisme, c’est ce que dit le PCFR, et apparemment ce qu’elle fait. Mais l’Ouest entretient un malentendu sur ce qu’est le nazisme : le nazisme serait essentiellement l’antisémitisme. Non, il est essentiellement le suprématisme. L’antisémitisme n’en est qu’une conséquence. *Ein Reich, ein Folk* ; optionnellement, *ein Gott* : jusqu’où va, et où s’arrête ce *Folk* ? Il n’est pas difficile de comprendre pourquoi cette limite s’est fixée historiquement aux Juifs d’Europe centrale. Elle n’a plus beaucoup de sens aujourd’hui. Jusqu’où va, et où s’arrête ce peuple, cette civilisation qui serait la Civilisation par excellence, la mère de toutes les civilisations, pour toujours et de toute éternité, et auprès de la-quelle les autres hommes seraient des barbares ?

Sur le balcon où Sinta travaille à côté de moi, une guêpe qu’elle observe avec méfiance s’est posée sur ma main. L’hyménoptère passe d’un doigt à un autre pendant que je la tourne.

Sinta a accepté de ne plus rien faire contre son rucher à côté de la fenêtre, et elle ne voit pas encore que les guêpes sont devenues plus amicales. Elle devrait apprendre à communiquer maintenant. Les guêpes n’ont aucune raison de nous piquer ; elles se nourrissent principalement de moucherons, pas de chair humaine. Sinta reconnaît qu’on en trouve moins autour des compotiers.

Il ne déplaît pas à Sinta de vivre avec un homme qui parle avec les guêpes, mais elle reste méfiante. « Ces animaux m’apprennent beaucoup sur les langages », lui ai-je confié. Elle m’a parlé de Soulaymān (Salomon) qui, le Coran l’atteste, connaissait la langue des fourmis.

Au sujet d’un rêve

Le 7 juin, prétention

Ici les gens ne manquent pas de prétention, une saine prétention qui m’est sympathique. Sinta baigne dans la prétention, c’est ce qui m’a immédiatement plu chez elle.

Elle est une chercheuse, il est donc normal qu’elle prétende à chercher ce qui n’a encore jamais été trouvé, des terres vierges, inconnues de tous. Elle n’est pourtant pas la seule à épouser une telle posture. « Tout être tend vers sa plus haute perfection », avait écrit Maître Eckhart dans un sermon. Chacun ici semble avoir fait sienne cette saine pensée.

La jeune serveuse du restaurant du lac tend vers la plus haute perfection du foie de mouton aux petits pois. Je l’ai vue moi-même réceptionner son cageot de petits pois encore dans leurs cosses avec son regard attentif et critique, et je l’aie vue les écosser. Elle m’a rappelé l’ouvrage de Dôgen Kigen, *Conseils au cuisinier zen*, où la spiritualité le dispute à l’esprit.

Tendre vers la perfection semble être une occupation bien partagée par les Dirakïn. Aussi perçoit-on peu ici d’inégalités. Que vaut l’inégalité à l’aune de la perfection ?

Je ne sais les herbes que met Leïli dans son foie de mouton. Elle n’a pas voulu me le dire, bien que je lui aie parlé du copyleft, et lui aie assuré que son secret seul ne me permettrait pas de l’égaler. On n’égale pas la perfection, on peut seulement en trouver une autre, et ça, c’est le secret de l’entraide. Je lui ai expliqué tout cela, mais elle n’a rien voulu entendre. Elle m’a quand même appris son prénom : Leïli. C’est un beau prénom, c’est la nuit. Elle a des cheveux très noirs comme la nuit ; des yeux plus noirs encore.

En pensant à Dôgen, je me suis souvenu de son recueil de poèmes qu’il avait écrit dans ses jeunes années en Chine, avant de repartir contribuer à introduire le Bouddhisme au Japon : le *Carnet du bois de pin*. Je ne suis plus si certain du titre. Il m’évoque un recueil de Francis Ponge qui porte à peu près le même, à moins qu’il ne soit le même, écrit dans la région d’Aix après qu’elle fut libérée.

J’avais lu Ponge bien avant de connaître Dôgen, et j’ai découvert dans ces deux recueils comme un air de famille, disons une « inspiration ». Je suis sûr que Ponge le connaissait, Dôgen bien sûr, mais ce recueil précisément.

Je compte en parler à Nadina, et lui suggérer d’y regarder de plus près. Je ne pense pas que ce qu’elle y trouvera sera seulement anecdotique. Je n’aimerais pas l’encourager dans de vaines recherches, l’entraîner à trouver des détails pour caler des portes ouvertes. Je ne voudrais surtout pas être en-deça ses prétentions.

Le 8 juin, le rêve de Nadina

Ici aussi, les gens semblent parler seuls dans la rue. Ils parlent à leur téléphone. Cela m’arrive bien aussi quelquefois. Peu, car la plupart du temps, je ne le porte pas sur moi.

Je ne réponds jamais au téléphone. Il s’agit moins d’une décision que d’une impossibilité foncière. Au début, j’avais essayé, mais je n’y arrive pas.

Je ne sais comment font les autres. Je ne suis pas perpétuellement à attendre que mon téléphone sonne. On est toujours en train de faire quelque chose ; un peu de vaisselle, se brosser les dents, écrire, éplucher un fruit, traverser une rue animée, parler, placer une cartouche d’encre dans son stylo, ou dans son imprimante, ou ajouter du papier à celle-ci, relever son courrier en ligne, faire un café, couper des branches, essuyer la table, se laver les mains, ramasser ce que l’on vient de renverser, modifier les préférences d’un programme, changer une pile, prendre une douche, réparer une poignée de porte, coller une enveloppe, surveiller le feu… et l’on ne va pas tout lâcher en catastrophe, sans s’essuyer les mains, s’excuser à son interlocuteur, achever son paragraphe, enfiler ses bottes, finir de visser son écrou, pendre sa veste…

À l’époque où je décrochais encore, c’était toujours trop tard. J’ai fini par ne plus essayer. Je ne sais comment font les autres. J’aurais pu rechercher des réglages retardant le déclenchement du répondeur. À quoi bon ? Qu’on me laisse un message. Le plus souvent, il n’y en a pas, alors à quoi bon décrocher.

Nadina m’a laissé un message : « Comme d’habitude, tu ne réponds pas. Je t’envoie un courriel. »

J’ai reçu son courriel une heure plus tard, bien qu’il fût court. Elle avait dû prendre le temps d’effacer ce qui était inutile. Heureusement que je n’avais pas décroché.

« J’ai vu comme en un éclair le pivot de ma thèse : c’est Louis Aragon. », m’avait-elle écrit. « J’ai rêvé de lui. Il jouait du piano devant un canon comme ceux de la Première Guerre Mondiale et de la Révolution d’Octobre. »

– Je crois qu’elle tient une piste, me suis-je dit comme les enquêteurs des *séries*.

Pendant ce temps, il s’était mis à tomber quelques gouttes, pas petites, mais clairsemées. Elles n’avaient pas eu le temps de mouiller le sol et la table. Tant mieux, ma chemise étendue était déjà sèche. Un bon vent chaud souffle maintenant avec force.

Le 9 juin, à propos du rêve de Nadina

Le rêve de Nadina m’a fait penser à Érik Satie, le canon précisément, qu’elle voyait derrière Aragon jouant du piano. Le canon précisément, pas le piano. Satie était intervenu quelques minutes derrière un tel canon dans le film de Luis Buñuel dont il avait composé la musique : *l’Âge d’or*.

J’aime la musique de Satie. Je ne sais quel stupide préjugé dressait André Breton et Louis Aragon contre la musique, sinon Satie méritait bien d’être membre du Mouvement Surréaliste, et pas seulement dans sa marge.

J’aime la musique qui n’utilise qu’un seul instrument ; l’orgue ou le clavecin de Bach par exemple. J’ai écouté ces jours-ci trois interprétations au kamânche de Dina Doosti, la musicienne iranienne que l’on a trop peu l’occasion d’entendre en solo.

J’ai pu par deux fois tenir un kamânche entre mes mains : ces derniers temps à Dirac, et très jeune chez le père d’un ami qui ramenait souvent des instruments de ses voyages lointains. Il n’est pas difficile de tirer des sons harmonieux de cet instrument, contrairement par exemple au hautbois dont je ne suis jamais parvenu à sortir un son. Après cette satisfaction vite acquise, c’est une autre histoire qu’obtenir plus. Je suis incapable d’appuyer sur les cordes pendant que la même main ferait pivoter l’instrument sur mon genou quand je frotte l’archet. Je n’y suis jamais parvenu, et je n’y arriverai pas maintenant où mes doigts ont perdu beaucoup de l’agilité de ma jeunesse.

Il me semblait en l'écoutant qu'il était impossible qu'elle jouât seule, et qu'un seul instrument eût la capacité de sortir tant de sons et de rythmes. J'ai affiché la vidéo, et je l'ai vue appuyer ses doigts sur les cordes en pivotant son manche, tout en tapant d'un ongle sur la corde la plus aiguë. On aurait juré en l'écoutant qu'un instrument à percussion l'accompagnait.

Je n'ai pas la religion de la virtuosité. Il ne m'impressionne guère qu'à force d'entraînement l'on parvienne à exécuter des gestes qui semblent impossibles au commun. Ce sont des attractions de foire. M'impressionne davantage comment l'organisme parvient à se projeter à travers ses outils. Voir pour ainsi dire l'âme se prolonger ainsi à travers ses organes, et au-delà même de ses instruments.

Le 10 juin, il y a des jours

« Les gens sont plutôt beaux aujourd'hui », me dis-je en descendant la rue qui longe la rivière. « Ils sont frais, reposés, souriants » me dis-je en marchant, « les femmes sont séduisantes, beaucoup sont ravissantes. » Il y a des jours…

Peut-être est-ce seulement moi qui serais disposé à les voir ainsi aujourd'hui. Moi seul. Pourquoi moi et pas eux ?

Cela peut dépendre du temps, ou de la saison, comme les choucas cet automne.

Anecdotes

Le12 juin, j'ai rencontré Sariana

J'ai rencontré Sariana dans le boulevard Ferdousi. Elle est en civil, dans un élégant ensemble dont je ne dis pas plus, tant il m'a semblé, en me relisant, que je perdais beaucoup de temps en descriptions vestimentaires. Elle m'a offert un thé dans un endroit que je ne connais pas, mais qui me plairait sûrement selon elle.

Elle m'entraîne dans un bar sombre et élégant. Les parquets sont cirés et recouverts de beaux tapis persans. Les murs en portent quelques-uns. Les meubles sont marquetés de motifs octogonaux. Nous traversons la pièce sans que j'ose m'approcher des murs pour caresser les tapis qui me paraissent doux comme de la soie. Sariana me conduit, descendant quelques marches, dans un petit jardin merveilleusement entretenu qui rappelle ceux de l'Alhambra, avec un jet d'eau qui surgit d'un bassin en son centre.

Je n'aurais jamais découvert cet endroit que l'on ne devine pas en passant dans la rue. Sariana n'y invite probablement pas n'importe qui. – Je viens souvent ici quand j'ai envie d'être tranquille, me confie-t-elle comme si elle avait lu dans mes pensées. – Je suis honoré que tu m'y invites. L'homme venu nous servir verse le thé dans nos coupes d'une hauteur impressionnante sans produire d'éclaboussure.

« Comment comprendre que, dans la situation catastrophique où se trouvaient déjà les États-Unis, ils purent avoir l'idée démente de s'en prendre à la Fédération de Russie », dis-je, car il était prévisible que nous parlerions de la guerre.

Nous sommes confortablement assis sur des fauteuils bas, couverts de coussins fuchsia, doux comme du velours, qui vont merveilleusement bien au teint de Sariana. « Je pense la même chose de la France et des autres membres de l'OTAN », poursuis-je. « En début d'année, je craignais déjà des coupures de courant si l'hiver avait été trop rigoureux, et peut-être même un accident dans une centrale vétuste. Je m'inquiétais aussi de la situation africaine, et des risques sur les importations de minerais et de sources énergétiques. Même si rien n'arrivait de nouveau, la situation était

déjà bien périlleuse pour le monde atlantiste. Comment comprendre alors que les États-Unis aient osé la folie de s'en prendre à la Fédération par Ukraine interposée ? »

« En effet », conclut Sariana, « et trois jours ont suffi pour envoyer les force armée ukrainiennes au tapis. »

« Et pourtant l'Otan a répondu par le déni et la surenchère. »

« Oui, le monde entier a été surpris : les États-Unis ont pallié les moyens d'observation et de communication des forces armées ukrainiennes qui venaient d'être détruits, infligeant des pertes sévères aux alliés. » Le thé à la menthe est sucré au miel du pays, dont le pot a été laissé sur la table. Je n'en rajoute pas, n'aimant pas le thé trop doux, mais j'en apprécie le parfum.

« Oui, tout le monde a été surpris », reprend-elle, « se demandant quelle carte les États-Unis cachaient encore dans leur manche. Ils n'en avaient pas. »

Les coupes dans lesquelles nous buvons me paraissent être en argent. Ce n'est peut-être que de l'acier inoxydable. Elles sont pourtant ciselées d'élégantes calligraphies que je me prends à lire.

« Je me suis demandée comment la Fédération allait réagir », continue Sariana, « et je crois qu'elle est restée perplexe aussi un certain temps, paraissant même ne pas bien comprendre. Contre-attaquer ouvertement l'OTAN d'une façon ou d'une autre, qui était si effrayée de s'impliquer directement ? C'était faire monter le conflit en puissance. Le plus simple aurait été de nettoyer le ciel de ces satellites parasites. Ce n'était pas bien difficile, et l'Ouest tout entier a eu peur un moment pour l'internet. Toutefois ces satellites sont privés : ils appartiennent principalement à des oligarques étasuniens, mais pas seulement, et ils sont susceptibles de desservir indistinctement n'importe qui sur la planète. La Fédération, toujours scrupuleuse avec le droit international dont elle se voit bientôt la première gardienne, n'était pas acculée à ce point. Elle était capable de vaincre de toute façon. L'OTAN avait décidé que ce serait sanglant. Soit, même en se donnant la peine d'épargner les populations. »

Le 13 juin, sur la guerre

« Faire la guerre, c'est stupéfier l'adversaire », m'a expliqué Sariana hier. « La Fédération de Russie a stupéfié l'Otan en contournant les forces armées ukrainiennes avant qu'elles n'attaquent, et en les plaquant au sol.

Dans un deuxième temps, ce fut l'Otan qui stupéfia la Fédération en employant impudemment les satellites civils. Elle parut renverser la situation, c'est ce que proclamait la propagande atlantiste, puis la surprise changea encore de camp. Les alliés n'allaient pas attendre immobiles de se faire hacher par des tirs devenus précis. Elle changea de stratégie. »

« Je crois que l'Otan n'a jamais compris cette guerre qu'elle avait pourtant provoquée », ai-je répondu, « et dont elle croyait contrôler la stratégie. Elle n'est pas parvenue à reprendre l'initiative. Prendre l'initiative et la garder, n'est-ce pas ainsi, Sariana, que l'on mène une guerre ? »

Elle avala songeuse sa gorgée de thé, paraissant m'approuver. « Je connais un peu tes conceptions sur la fin d'une ère westphalienne, mais les détails m'en échappent. »

« Rien n'est encore très clair pour moi non plus ni pour personne », avouais-je. « Il est toutefois évident que l'Otan ne possède pas une conception claire de ses buts. La propagande nous les confesse naïvement comme s'ils étaient déjà des faits accomplis : affaiblir la Fédération de Russie et l'isoler, détruire son économie, assujettir davantage les pays de l'Otan, étendre ses alliances. L'écart devient chaque jour plus évident avec la réalité. Les buts de la Fédération sont au contraire bien nets et concordent mieux avec le monde présent ; ils sont chaque jour davantage à sa portée. »

Le 14 juin, un éloge de la fadeur

Quand on est loin de toute mer, la chaleur devient forte aux alentours du solstice, forte et sèche. Le soleil est au plus haut, et jusqu'à juillet, les nuits ne s'allongeront pas sensiblement. Les lacs, les cours d'eau, les jardins et les bassins de Dirac ne suffisent plus à adoucir cette chaleur. Cela me convient mieux que la moiteur.

Je viens de passer chez le barbier ; on est à la pleine lune. J'étais surpris de combien ma barbe et mes chevaux avaient poussé en moins d'un mois, au point que je me demande si je n'en ai pas sauté une.

– Je me le demande aussi, surenchérit Sinta. Tu étais devenu hirsute. Comment supportais-tu la chaleur ? – Je ne la supportais plus ; mais je ne voulais pas tailler mes cheveux et ma barbe avant. Il n'est pas donné à tout le monde de garder une chevelure si épaisse et si souple jusqu'à mon âge.

J’adore les récits dans lesquels il ne se passe rien. C’est ce que prônait André Breton pour les romans, et ce que fit Julien Gracq. Marcel Proust est pourtant celui qui osa le premier. J’ai connu Proust très jeune, à l’école communale au hasard d’une dictée. Je fus émerveillé par l’évocation de ses madeleines.

Comment pouvait-on écrire ainsi sur un événement et des souvenirs aussi anecdotiques et triviaux, carrément pour ne rien dire ? J’avais trouvé Proust culotté, quasiment provocateur. J’en avais été charmé.

Je n’ai jamais compris pourquoi les Surréalistes ne lui avaient jamais accordé d’importance, de même pour Érik Satie. Bien sûr, Proust n’était pas disposé à donner plus d’importance à la Révolution d’Octobre qu’à une madeleine. Il mentionne bien l’affaire Dreyfus, mais n’en tire rien de plus que de pittoresques et conventionnelles conversations mondaines. Il en ressort le plus souvent un humour spontané et ravageur, et, oui nous pouvons le dire, subversif.

Les Surréalistes qui se donnaient pour mission d’étudier « le fonctionnement réel de la pensée », ne semblent pas avoir vu que Marcel Proust s’attelait à la même tâche. C’est en effet ce « fonctionnement » dont nous voyons se frayer le chemin dans les anecdotes les plus triviales entrecoupées par la beauté foudroyante de ce que nous voyons tous les jours, de pensées éclatantes sinuant à travers les marais de réflexions convenues, incapables de les énoncer rationnellement, mais non d’en discerner le sillage.

– Tu t’es tapé toute la recherche, me demande Sinta ?

– Je n’en sais rien. Je ne l’ai jamais lue dans l’ordre. À quoi bon, il ne se passe rien ? Il suffit d’en ouvrir l’un des livres au hasard et de se laisser emporter par le flux proprement insipide, que l’on croirait ressurgi d’une ancienne source chinoise. Tu as lu l’*Éloge de la fadeur* de François Julien sur l’esthétique chinoise ?

Fin du printemps

Le 16 juin, apparition merveilleuse

Je me suis demandé ce que pouvait être ce point noir immobile dans l'air devant mes yeux. J'ai cru un moment qu'il était sur ma prunelle, ou ma rétine. Je me rassurai en déplaçant imperceptiblement mon regard. Non, il était bien immobile dans l'air, devant mon nez.

Ce n'était pas une mouche. Un gros moucheron peut-être. Mais un gros moucheron, en quoi n'est-il pas une mouche ?

Je n'identifiais pas bien l'espèce, le corps était trop effilé pour une mouche, et comme il ne semblait toujours pas décidé à se déplacer, je redoublai d'attention pour l'observer. Il était parfaitement immobile, et ses ailes s'agitaient à une telle vitesse qu'elles étaient invisibles.

Je ne parvenais pas à discerner s'il en avait quatre, ou seulement deux. Chez les diptères, une paire s'est atrophiée et qui fait maintenant fonction de balancier pour stabiliser le vol. Je n'osais pas avancer la tête de peur que le minuscule animal ne s'enfuît.

J'aurais dû depuis longtemps prendre rendez-vous chez un ophtalmo, mais il est, ici aussi, si long d'en obtenir un qu'on en retarde l'initiative. J'ai baissé mes lunettes sur mon nez. J'ai conservé une excellente vue de près, disons vingt centimètres, mais il était plutôt à trente-cinq. Je plissai les yeux, je forçai ma vue. J'étais terriblement frustré.

Puis le diptère, oui, je suis sûr qu'il en était un, est enfin parti avant qu'une guêpe du voisinage ne fonde sur lui, lui arrache les ailes et les pattes afin de le garder en réserve pour nourrir ses larves. La vie est merveilleuse et cruelle. Oui, ce fut une apparition merveilleuse.

Le 17 juin

J'ai trouvé l'épicière près de la station plus cordiale que ces derniers jours. J'ai attribué ce changement à l'excellent travail du barbier. Se peut-il que les relations entre les êtres tiennent à si peu ?

Le 18 juin

– Quand te vient une idée, comment la notes-tu ? – Je ne la note pas. Elle reviendra quand ce sera son tour. Nadina paraît surprise. – Je la laisse voler. Elles reviennent. Elles ne peuvent pas s'échapper.

Le 19 juin

« J'ai toujours tenu la morale en politique pour la cosmétique du cynisme. » C'est une remarque de Licos.

Je n'ai pas tenu mon journal bien assidûment ces derniers jours. Je me suis surtout appliqué à dormir. Mes pantalons me serrent déjà moins.

Le 21 juin, l'avis de Farzal

J'ai félicité Farzal pour sa promotion. Il prend sous son commandement la compagnie de cavalier, mais aussi celle héliportée. Le voilà devenu maintenant le Commandant Farzal. Il n'en a pas perdu le goût de partager avec moi ses avis sur les questions militaires.

« La campagne d'Ukraine est pour ainsi dire terminée. Le Dombas est virtuellement libéré. Les États de moins en moins Unis ne veulent tout simplement pas l'admettre, ils préfèrent sacrifier en vain de pauvres recrues, quand on ne les fusille pas pour désertion. » Il m'a invité à une petite fête donnée à l'occasion de sa promotion pour ses amis et les autres officiers.

« C'est une guerre singulière, à la fois d'une intensité forte, si l'on tient compte des pertes dans les forces armées ukrainiennes, et faible par le petit nombre de victimes civiles, la localisation limitée des combats, et la précision extrême des missiles de longue portée. » Nous étions à la forteresse sur les hauteurs de Dirac, dans une grande salle qui donnait sur le gouffre en amont du barrage, à profiter de la vue vertigineuse et d'excellents alcools.

Farzal m'avait pris en aparté près d'une étroite fenêtres qui donnait sur le précipice. « L'essentiel de la guerre se joue maintenant sur d'autres terrains : diplomatique, industriel, économique…, et militaires aussi, mais ailleurs. À mon avis, c'est aussi pourquoi les alliés ne se pressent pas : tout cela doit marcher ensemble. »

Nous avions nos verres à la main, un très bon vin venu de la plaine que nous voyions se dessiner plus loin entre les deux falaises, et que nous prenions le temps de déguster en portant nos verres sous nos narines pour le humer. Surtout moi, car Farzal buvait lentement d'abord parce qu'il parlait.

« Les véritables enjeux militaires sont maintenant l'isolement des États-Unis et de l'Union Européenne qui se sont enfermés dans leur propre rideau de fer ; l'élimination de l'économie fondée sur le dollar ; la

progression ou l’effondrement des niveaux de vie selon les nations ; les capacités de production industrielle, à commencer par celle des armements ; la recherche, notamment spatiale : toute une série de terrains sur lesquels l’Otan reçoit des coups meurtriers. »

Farzal but enfin. « Un autre front essentiel est la normalisation et la reconstruction des régions libérées, qui s’effectue, elle, avec une étonnante rapidité. »

« Les forces alliées peut-être aussi ne se pressent-elles pas pour ne pas humilier l’Occident ? » Induis-je. « À mon avis », répondit Farzal, « elles se soucient peu de psychologie. »

Le 23 juin, l’âme métallique

Sinta et moi sommes allés à la cinémathèque hier soir. Elle se situe dans l’une des annexes du musée. Nous sommes allés voir *le Tigre blanc*, un film russe en version originale sous-titrée en anglais. Nous y sommes allés en voiture, puis, pour promener, nous sommes rentrés par la route de la montagne que nous avions empruntée avec Sanpan et sa femme. J’ai bien pu voir la Voie Lactée et le dernier quartier de la lune.

Il me semble que les cinéastes russes ont un talent particulier pour montrer des images qui se suffisent souvent à elles-mêmes, et lire les sous-titres m’a peu gêné. *Le Tigre blanc* est un étrange film militaro-fantastique.

Le tigre, en l’occurrence, est un blindé allemand, le fameux *Tiger*, au moteur, au blindage, au canon et au poids exceptionnels. Le scénario entraîne presque tout de suite au-delà des limites de la raison. Un tankiste brûlé à quatre-vingt-dix pour cent survit. C’est impossible, une telle chose ne s’est jamais vue. Les médecins sont surpris, stupéfaits, ils s’étonnaient déjà qu’il ait survécu au transport et ne lui donnaient pas deux heures à vivre. L’on évoque une singularité génétique, mais le fait est là, et pas l’explication vraisemblable. Sa peau se régénère inexplicablement vite : on en restera là. Le ton est donné : comme dans la vraie vie on n’a pas toujours les réponses aux pourquoi.

Ce tigre peint en blanc devient pour le tankiste survivant ce qu’était la baleine blanche pour le Capitaine Achab. Le tank allemand était déjà devenu une légende qui courait sur le front, parmi les deux armées. Un char surnaturel qui surgit dans les batailles d’on ne sait où, et disparaît l’on ne sait comment, après avoir fait des ravages dans le camp soviétique.

Probablement un prototype, pour l'état-major qui tentait de rationaliser. Je ne vais pas raconter le film, d'autres l'ont fait.

J'ai aimé dans ce film l'apparition du surnaturel où l'on n'est pas habitué à l'attendre. J'ai aimé les carcasses de tanks qui parlent au cœur du héros, lui disent comment ils furent détruits. Il apprend de son propre char qu'il a été la victime du tigre blanc. Partout il interroge les carcasses. J'ai aimé « le Dieu des Tanks », qui le guide et le conseille dans sa quête pour le retrouver.

Ces carcasses de métal brûlées, belles, en devenaient émouvantes, d'autant qu'on avait pu voir dans les scènes précédentes les souffrances des hommes qui y mouraient. Cela n'en faisait pas un film d'épouvante, plutôt un film sur les souffrances des hommes, dont les âmes mécaniques témoignaient.

J'ai aimé les mesures de Wagner à la première apparition du tigre à l'orée d'un bois à travers les ramures : très justes, pas lourdes le moins du monde, ce qui eût été trop. J'ai moins aimé celles qui accompagnaient le charge des T34, trop romantiques à mon goût. Je n'avais jamais vu autant de T34, sans doute le meilleur char de l'époque. Tous les tanks étaient authentiques, même ceux allemands.

J'ai aimé la folie, la place laissée à la folie, car l'on se rendait bien compte que le héros était fou, ses camarades, ses officiers ; et leur parti pris, ou peut-être leur contrainte, de la lui reconnaître ; cette place que le film tout entier lui donnait.

Sur l’édition

Le 24 juin, la place de la folie

– Tu connais Jean-Pierre Petit me demande Licos ?

– Pas personnellement, mais quelques amis oui.

– J’ai entendu dire qu’il avait découvert comment atteindre des vitesses hypersoniques dans un studio.

– Non, pas dans un studio, dans un laboratoire du CNRS à Marseille.

– Et pourquoi ce sont les Russes qui fabriquent des missiles hypersoniques, et pas les Français ?

– Il n’a pas eu comme Grothendieck à refuser de travailler pour l’armée. On ne le lui avait pas demandé. Son travail intéressa les Russes, mais il était accessible et n’était pas breveté : ils n’avaient rien à lui demander. Il a toujours été un chercheur qui trouvait, et il ne se donnait pas la peine de breveter.

– C’est étrange, constate Licos en étendant les jambes et en prenant ses aises dans la cafétéria encore vide de bon matin. Dans le monde il est connu. J’en ai souvent entendu parler alors qu’il semble ignoré chez toi.

– Tu dois savoir qu’il aurait eu maille à partir avec des extraterrestres. Ce ne sont pas des aventures qui donnent beaucoup de crédit chez moi si l’on ne les tait pas.

– Oui, mais les missiles hypersoniques, ils volent.

– Selon lui, les extraterrestres qui l’ont enlevé venaient d’une planète où règnent de puissants champs de force, et cette particularité avait orienté leur technologie. Petit s’est servi de ce qu’il en aurait appris dans ses récents travaux. On les trouve librement en ligne. Tu veux que je t’envoie les liens ?

– C’est vraiment curieux… Les recherches dans de telles voies seraient sûrement décisives pour les problèmes énergétiques présents.

– Ses démêlés avec les extraterrestres semblent très fumeux. L’on peut légitimement se demander s’il n’est pas un peu fou.

– Pourtant, quand bien même serait-il complètement fou, et il en aurait bien le droit, les missiles hypersoniques, ils volent, eux.

Le 25 juin, mes cours sur l'édition

« C'est bien lourd ! » me crie la livreuse en descendant de son fourgon avec un paquet qu'elle ne semble pas pressée de me porter en haut de l'escalier ensoleillé. « C'est du plomb ? »

« Non, c'est du papier. Attendez, j'arrive. » Je lui prends sa charge et la hisse sur mon épaule. « C'est moins lourd comme ça. Vous voulez boire quelque chose ? »

« Les papiers, ça se scanne de nos jours », me dit-elle après avoir accepté, visiblement satisfaite de la sueur que je lui ai épargnée. Il fait déjà très chaud, la canicule est là malgré la proximité des montagnes. Le temps rafraîchira bientôt avec le climat continental.

Je me suis fait envoyer mes cours sur l'édition. Je les avais donnés dans les années nonante à des étudiants de licence.

« C'est un travail impressionnant », observe Cinta. « Tu as fait un historique mondial depuis les premières xylographies et même avant. – Malheureusement, ces cours ne doivent plus être très à jour pour les périodes récentes. »

Le 26 juin

Sinta et Sharif, nous savons tous comment ils sont, voudraient maintenant, alors qu'ils viennent d'en prendre connaissance, que je donne à nouveau ces cours à l'université pour la rentrée prochaine. Vu l'état de mes notes, sans parler de celui de ma mémoire, ce serait comme reprendre mon travail à zéro. Ces deux-là voudraient aussi que je les donne en anglais. Ils savent pourtant avec quel soin je prépare par écrit la moindre de mes interventions. Je n'en ai pas envie, mais comment refuser ?

« Comment se fait-il, m'interroge Sharif, que ne possédant aucun diplôme universitaire, la faculté ait fait appel à toi ? – En ces temps héroïques, elle se piquait de faire appel aux professionnels. »

Sinta n'a jamais ciré mes bottes au sens propre, mais elle n'hésite jamais à le faire au figuré : « Tu sais que Jean-Pierre maîtrise toutes les techniques d'impression, de la vieille presse à bras jusqu'à la PAO, en passant par la litho et l'offset. – Professionnellement ? Demande Sharif – Bien sûr ! »

« Il y a toujours eu en France des passerelles entre les syndicats des imprimeurs, principalement anarcho-syndicalistes, et les militants révolutionnaires. Tu appelles cela "professionnellement" ou pas »,

éclaircis-je. « Cependant, ce n’est pas la raison pour laquelle on a fait appel à moi, mais pour la publication de mes propres ouvrages. »

« En attendant, ce sont les meilleurs professionnels », insiste Sinta. « De toute façon, ça m’est égal », conclut Sharif. « Le plus intéressant dans ce cours, ce sont ses dimensions historiques, synthétiques et théoriques. Les reprendre ne devrait pas te demander un travail trop écrasant. » Le plus cocasse est que moi, ces cours, je ne les ai pas encore relus, et je ne sais pas bien ce qui intéresse tant mes amis.

Le 27 juin, sur l’édition

L’édition, je ne la confonds pas avec l’imprimerie, ni seulement avec la reproduction ; je ne suis pas sot. Je ne les confonds pas non plus avec l’alphabétisation ; je prends les trois ensemble.

Reproduire l’écrit suppose des gens susceptibles de le lire évidemment. L’on n’a pas l’un sans l’autre. Aussi mes cours se sont intéressés de très près aux pratiques de l’écriture et de la lecture. Les deux sont indissociables, et ce qui les relie matériellement, techniquement, ce sont justement des techniques et des outils de reproduction, notamment l’imprimerie.

J’avais été surpris de voir comment la civilisation arabo-persane, pourtant civilisation de l’écriture par excellence, avait été longtemps rétive à l’imprimerie. La voie royale de la diffusion des textes était le lecteur-copiste. L’on a très peu connu cela ailleurs. (Bien sûr, l’on a fait appel aussi à la xylographie très tôt et pendant longtemps.)

La principale raison en vient évidemment de l’alphabet arabe, de la facilité à l’écrire, de la lisibilité de ses lettres même déformées, de la rapidité pour les tracer, comparable à celle de la sténo. À moins que ce ne soit l’inverse, l’usage qui a refaçonné l’alphabet. L’on copiait des manuscrits pour les déposer dans des bibliothèques, où l’on venait les recopier en les lisant. Mais qui étaient ces lecteurs à la fois auteurs, commentateurs et copistes ?

L’alphabétisation a été laborieuse dans le monde arabe, et elle le demeure souvent encore. L’on peut s’en étonner. La langue arabe a une syntaxe complexe et une prononciation difficile. Lorsqu’on les connaît, il n’est plus difficile d’en apprendre l’alphabet pour écrire et pour lire, contrairement par exemple au français, et ne parlons pas du chinois.

Contre toute attente, ce fut dans les pays où il est le plus difficile d'écrire, que l'alphabétisation fut la plus précoce. Il est plutôt facile d'apprendre à parler japonais, mais vicieusement compliqué de l'écrire. Pourtant, dès le seizième siècle, on lisait, on écrivait et l'on avait des bibliothèques même dans des villages paysans. Voilà ce qui m'intéressait : ce que des gens ont réellement eu à faire de l'écriture. Ce qu'ils en ont fait est divers et souvent inattendu. Et puis quels gens particulièrement ?

Tout cela, la matérialité des moyens mécaniques nous l'enseigne le mieux. Cette histoire est en perpétuelle construction et déconstruction. De là, on commence à envisager ce qu'est l'édition, et surtout ce qu'il en est survenu depuis le début des années nonante, quand j'ai rédigé ces cours, et dont ils ne parlent évidemment pas.

– Voilà tout ce que nous aimerions que tu mettes en forme, m'a expliqué Sinta, mais en anglais. Tu peux bien le faire ?

– Oui, mais vos étudiants, ils font quoi ? Ceux à qui je donnais ces cours se destinaient aux métiers du livre.

– Je t'invite à les donner à l'université, pas dans un centre de formation professionnelle, me répond Sharif quelque peu suffisant.

– Pour ce qui est de l'édition en ligne, je n'ai rien préparé évidemment. C'est quand même important.

– Tu auras bien le temps d'ici là.

Écriture et civilisation

Le 27 juin, éthique de la paresse

J’adore mes amis de Dirac. Ils me donnent toujours du travail qui stimule mon esprit. Vous n’entreprendriez pas de tels travaux sur votre propre initiative, n’en percevant pas l’utilité immédiate, et qui pourtant vous nourrissent toujours substantiellement. Je ne me voyais pas reprendre ces cours que je m’étais pourtant fait envoyer. Donc mon esprit flairait bien déjà dans cette voie, sans se décider pourtant à la creuser. Quel champ inattendu m’ouvrirait cette piste ?

Le libraire vient de passer dans la rue, celui de la librairie polyglotte, mais il ne m’a pas vu, tout absorbé par l’écran de son ordinateur de poche. Il marchait imprudemment à vive allure malgré son regard et ses doigts occupés. Combien il semble énergique pour un libraire !

Le ciel est couvert d’une nappe de nuages d’altitude presque immobiles. La chaleur est difficilement supportable malgré un peu de vent, mais brûlant et sec comme celui d’un séchoir. La canicule devrait cesser dans la semaine, et je ne crois pas qu’elle reviendra en juillet.

Je sais ce que je vais faire : je vais donner mes cours jusqu’où je les avais interrompus, et demander à mes étudiants de faire eux-mêmes les recherches sur les changements de ces trois dernières dizaines d’années. Ce travail servira par la même occasion d’évaluation. Elle permettra d’évaluer justement comment ils auront su se servir de mon travail pour le prolonger ; et en ce qui me concerne, j’aurais une équipe d’assistants qui chercheront pour moi.

« Ce sera aussi une excellente façon de dépasser le rapport enseignant-enseigné ; de lui donner une dynamique. – Je te trouve génial, me répond Sinta quand je lui explique mon projet. La perspective de t’épargner du travail, je l’avais remarqué, a toujours un effet stimulant sur ton esprit. – Ce n’est pas s’épargner du travail, puisque nous en accomplirons davantage ; seulement d’en économiser l’effort. C’est tout le sens du progrès technique. La science est une éthique de la paresse. »

« Tu es sûr que tes étudiants en seront capables ? Si tu dois trop être derrière eux, ils ne t’épargneront pas beaucoup d’efforts. – Je suis au

contraire certain qu’ils lèveront des pistes qui m’auraient échappées à les chercher seul. »

Le 28 juin, édition et révolution

Ce travail dont je ne voyais pas immédiatement l’intérêt, me détourne opportunément de deux idées fixes qui me tournaient trop stérilement en tête. La première concerne l’effondrement de l’occident moderne, qui n’est pas une prévision ; et la seconde la recherche des prémisses d’une révolution scientifique qui permettrait de sortir de « l’ère de feu », de commencer à percevoir l’énergie autrement que surgissant d’une combustion.

Il ne manque pas de bonnes raisons pour songer à ces choses, mais la première est soumise à trop d’incertitudes, et je suis trop ignorant en ce qui concerne la seconde pour inférer quoi que ce soit de tangible. L’imprimerie, quant à elle, est une invention essentielle qui orienta profondément la modernité occidentale, et dont j’ai l’opportunité d’interroger les évolutions récentes.

Certes, l’imprimerie fut inventée en Corée, du moins sous sa forme de caractères de plomb mobiles, telle qu’elle fut presque immédiatement introduite en Europe. Elle était apparue en Chine plusieurs siècles avant. Les Coréens venaient précisément de réformer leur alphabet pour l’adapter au nouveau procédé. Je ne sais comment Gutenberg a pris si vite connaissance de cette technique, mais son effet en Europe fut bien plus révolutionnaire qu’en Asie, où il mit des siècles à se perfectionner et à s’étendre.

L’édition offre certainement une prise importante pour s’introduire dans les rouages de l’histoire, présidant aux révolutions scientifiques et aux surgissements de civilisations. Ses évolutions récentes, l’écriture numérique, l’édition en ligne, les pratiques du copyleft, même si l’époque paraît peiner à en trouver l’usage, donnent des clés décisives. Des clés auxquelles je ne pensais pas.

Le 29 juin, une décision

Depuis deux jours, je ne suis plus incommodé par la chaleur. On m’assure pourtant qu’elle n’a pas diminué, à commencer par les thermomètres. Venue trop brutalement, elle a dû me surprendre, à moins que ce ne soit l’effet du tour de taille que j’ai perdu. Je perçois l’infime

fraîcheur des ombres, et je supporte sans peine mon léger gilet de chasse, même quand je marche au soleil. Ma chemise n'est plus trempée quand je monte une côte.

Quoi qu'on dise pourtant, les aubes se sont rafraîchies à l'heure où je laisse le soleil se lever seul. Je suis bien dans la douce fraîcheur de cette fin d'après-midi, caressé d'un vent léger, quand l'enseigne électronique du pharmacien en face affiche quand même ses trente degrés.

Depuis le début, j'écris le nom de Sinti n'importe comment, tantôt avec un 'S', tantôt avec un 'C'. La phonétique ne change pas. En fait la lettre est un « sad » (ص), non un « sin » (س), ce qui ne change rien non plus phonétiquement. Elle a elle-même choisi « Sint », et je vais m'y tenir.

J'ai un problème avec l'orthographe et ses usages souvent absurdes. J'hésite encore par exemple à mettre un seul *t* à « atelier ». Je sais très bien qu'il n'en faut qu'un, mais « atteler » en prend deux. Pourtant « atelier » vient d'« atteler », alors j'hésite.

Le 30 juin, le principe du réseau

« Le réseau qui s'était établi autour de René Descartes marque pour moi la réelle origine de la modernité occidentale. – Tu la situes si tard ? », relève Shaïn que je n'avais plus vu depuis septembre.

« Rien n'apparaît du jour au lendemain. Je veux parler de la véritable émancipation d'une civilisation. À ce moment, la civilisation d'occident a rompu les amarres qui la rattachaient à d'autres, d'ailleurs ou du passé. À ce moment, elle a réellement innové, et pas seulement repris les découvertes et les idées des autres : polissage des lentilles, imprimerie, sphère armillaire, gouvernail à étambot… – S'il s'agissait de ne plus citer les sources, il n'y a pas grand mérite », m'objecte Ismaïl qui est là aussi.

« Oui, c'est vrai, mais ces sources étaient bien connues des lettrés d'alors. Une ou deux générations plus tôt, on n'hésitait pas à y chercher des arguments d'autorité. C'est ce qu'avait définitivement ruiné les recherches de Galilée, qui inaugurèrent cette posture nouvelle. Je l'ai bien vérifié. Ta remarque est seulement devenue vraie postérieurement. D'autre part, en Europe, l'on s'est mis à faire des découvertes absolument nouvelles… – Qu'y a-t-on découvert que l'Orient ignorait encore ? Me demande Ismaïl. – Sur l'heure, je n'ai rien en tête, mais si tu me mets au défi, je trouverai. On a fait des inventions et des découvertes nouvelles, anecdotiques au début, puis de plus en plus nombreuses. »

« Quoi qu’il en soit », poursuis-je, « les plus grands esprits du dix-septième siècle s’étaient mis en réseau : Descartes, bien sûr, le Duc de Luynes, Hobbes, Galilée, Gassendi, Huygens, Mersenne, Fermat, et beaucoup d’autres. Somme toute, ces gens étaient marginaux en leur temps, même si l’on y trouvait une ou deux têtes couronnées, des savants connus, quelques personnages intouchables. Je veux dire que, comme l’on parle aujourd’hui du “siècle de Descartes”, l’on aurait plutôt dit alors : “le siècle de Malebranche”. »

« Que faisaient ces gens ? Ils s’écrivaient. Ils travaillaient, ils cherchaient, ils expérimentaient, puis ils s’écrivaient. Ils n’avaient ni structure ni hiérarchie ; pas le moindre soupçon d’organisation, mais certainement le sens de l’importance de ce qu’ils accomplissaient. Aucun n’écrivait à tous, mais ils constituaient un puissant réseau, entièrement ouvert, semblable à ceux que l’internet a permis au siècle dernier. C’était un réseau très lent. L’on y faisait appel à la profession des copistes, et les longues lettres allaient au pas de la malle-poste à travers le continent. Le caractère essentiel d’un tel réseau était de n’avoir pas de centre ; de faire que tous les points qui y étaient reliés en devinssent aussi bien autant de centres : le centre d’un réseau qui était le même, et un autre à la fois. »

« Ne trouve-t-on pas l’équivalent dans toutes les civilisations, chez les arabo-persans, dans les empires perse et moghol ? » relève Shaïn. « Bien sûr, et en Chine aussi, mais son originalité était son absence de centres géographiques. Il n’y avait pas de Samarcande, de Chengdu, de Nankin, de Lahore… Il avait seulement besoin d’un service de poste. »

Le grand été

Le premier juillet

Oui, hier j'ai rencontré Shaïn. J'ai peine à croire qu'il y avait si longtemps que je n'avais plus donné suite à nos premières rencontres.

Il passait en camionnette avec Ismaïl dans la rue que je traversais. Ils transportaient un compresseur jusqu'aux nouveaux chantiers à la sortie de la ville en face de la grande mosquée. Je suis monté avec eux pour voir où les travaux en étaient. La camionnette était pleine de manches à air.

Je les ai aidés à les décharger, malgré leurs injonctions de ne pas y toucher de crainte que je ne salisse la chemise immaculée que je portais par-dessus le pantalon comme il est de mode à Dirac. Je l'ai ôtée et j'ai enfilé une paire de gants.

Je me souviens des premières fois où j'ai mis les pieds sur un chantier. En deux ou trois jours, ma salopette était complètement noire. C'est toujours ainsi au début, puis on acquiert les gestes et l'on ne se salit presque plus. Comme le vélo, ça ne s'oublie pas.

Après avoir ôté nos gants, nous être lavé quand même les mains et rafraîchi le visage, nous sommes allés boire un thé refroidi aux glaçons dans une baraque où je les ai irrésistiblement entraînés dans mes propres réflexions.

Les constructions avaient bien avancé depuis l'automne.

Le 2 juillet, propos décousus

Aujourd'hui 2 juillet, j'ai l'esprit plus vide que le ciel bleu au-dessus de ma tête. L'on commence à bien sentir que le soleil se lève un peu plus tard et se couche déjà un peu plus tôt. Il n'en faut pas davantage pour que les nuits commencent à fraîchir. Il fait toujours aussi chaud après midi, mais on ne peut plus parler de canicule.

C'est un temps pour promener en forêt, ce que j'ai un peu fait ces derniers jours. Il fait plus frais en forêt, surtout en longeant un torrent. Il est malheureusement plus difficile de s'installer pour écrire dans une position commode. On le peut cependant, si on le veut.

J’ai trouvé une petite plage encombrée de rocher où l’eau clapote à peine. Assis sur une grosse pierre, je peux prendre appui dur une roche plate tout en gardant les pieds dans l’eau.

Avant-hier, Shaïn m’a proposé de travailler avec eux. Sait-il l’âge que j’ai ? Je peux bien donner un coup de main pour décharger quelques manches pendant quelques minutes, mais pas pendant des heures. « Qui te demande un travail de force ? Tu n’aurais qu’à conduire la camionnette et entretenir un peu le matériel à l’atelier. – C’est ça, et je regarderai les autres décharger ou se glisser sous un moteur à ma place en sirotant une boisson fraîche ? Sur un chantier ou dans un atelier, on fait du travail de force, sinon autant ne pas y mettre les pieds. »

La corporation manque de bras, m’a expliqué Shaïn. Beaucoup sont à l’étranger. L’Orient s’offre des travaux pharaoniques. Des hommes sont en déplacement comme formateurs. Shaïn a du mal à admettre que je suis vieux. Certes il l’est lui aussi, bien qu’il paraisse fort comme un Turc, mais il ne doit pas parler de ses douleurs articulaires, de ses mains moins agiles ni de ses jambes moins sûres.

L’alphabet coréen a été entièrement recomposé pour s’adapter à l’imprimerie. L’alphabet latin fut lui aussi modifié, mais moins radicalement. Tous les alphabets l’ont été. Certains ont disparu : l’alphabet gothique. Des langues ont changé d’alphabet, comme le turc. Ce n’est plus un problème avec l’écriture numérique, et surtout l’Unicode, l’UFT 8 et 16.

L’imprimerie, puis la machine à écrire, ont été un lourd handicap pour les langues orientales. Aujourd’hui, c’est le contraire ; leurs alphabets sont devenus plus commodes que ceux d’Europe à éditer sur un ordinateur.

Le 3 juillet, une métaphysique nouvelle

Sinta et moi faisons souvent la cuisine ensemble. Pas tous lesjours, mais souvent, et elle n’en paraît toujours pas agacée, n’en déplaise à Sharif. C’est une rencontre créative quotidienne, et qui ne nous empêche pas de parler.

« L’imprimerie fut le modèle de la production industrielle, disons de la manufacture : la reproduction à l’identique d’un modèle initial. Rien n’est moins évident si l’on s’y arrête. Les menuisiers ne faisaient pas des meubles à l’identique ; ni les forgerons, des armes ou des outils. »

« Les imprimeurs », dis-je en émincant les oignons, « avaient des librairies en devanture ou à proximité de leurs ateliers. Ils étaient des libraires-imprimeurs. Ils étaient payés par les auteurs qui demeuraient les propriétaires des livres imprimés. Les libraires conservaient une commission sur les ventes. Ils s'efforçaient de faire parvenir leurs exemplaires chez d'autres libraires, qui agissaient de même. C'est comme cela que tout a commencé. »

« Était-ce ainsi que pratiquaient les copistes et les enlumineurs, ici en Orient ? » je demande à Sinta. – Comment veux-tu que je le sache ? Ce n'est pas moi qui donne des cours sur l'édition. » Je ne le sais pas non plus. Des allusions que j'avais trouvées dans des préfaces ou des colophons de poètes persans et moghols m'ont fourni quelques indices, mais rien de très clair.

« Qu'importe », dis-je en m'attaquant aux poivrons. « L'important était que nous eussions un modèle, un ouvrage, que nous disons "de l'esprit", pour signifier que son existence fût toute virtuelle, et qu'il ne devînt réel qu'une fois incorporé à un "support", que nous disons "matériel" : un livre manufacturé. Ce modèle est caractéristique de la modernité occidentale, et inaugure une étrange partition entre l'esprit et la matière. »

« Si vous prenez une telle conception dans son sens le plus strict, elle présuppose qu'il n'existât jamais de livres avant l'imprimerie. C'est ce que fit le vingtième siècle, et ce que défit la numérisation de l'écrit. Le livre était devenu une marchandise manufacturée ; et l'auteur, l'heureux propriétaire de son modèle virtuel, disons "spirituel", qui lui donnait un certain nombre de droits, notamment ceux de les "céder ". »

« Ce n'est plus ce qu'est un livre depuis la fin du vingtième siècle. Actuellement, le livre est un fichier numérique dont les rapports avec l'esprit et avec la matière se sont fait beaucoup plus complexes et ambiguës. De quoi réinventer une métaphysique nouvelle. »

« Le fait est qu'aujourd'hui », reprend Sinta, « l'auteur a les moyens d'éditer tout seul son fichier numérique, immédiatement reproductible à l'identique et à l'infini, sans travail ni coût supplémentaire. »

« Mais peut-être pas sans relecteurs ni correcteurs », dis-je pendant que Sinta allume la cuisinière. « On n'imaginerait pas combien l'auteur peut être aveugle à ses propres fautes et à ses maladresses. »

« Cependant », réaffirme Sinta, « le fait est bien que là où l'on avait des moments successifs et des personnes distinctes, est apparu un processus continu et parcourable en tous sens. Le travail intellectuel humain n'en demeurera pas inchangé. Imagine les effets sur un réseau comme celui que tu décrivais de Descartes. »

Le 4 juillet, comme le temps passe

En France, les travailleurs de l'imprimerie devinrent l'avant-garde du mouvement ouvrier. Émile Pouget, le fondateur de la CGT anarcho-syndicaliste, était un ouvrier de l'imprimerie, comme de nombreux penseurs révolutionnaires. Cette avant-garde était donc bien placée pour publier sa propre littérature à moindres frais. Ce fut vrai jusque dans les années mille-neuf-cents-septante, quand mes camarades publiaient *Guerre de Classes*.

Cependant, le syndicat CGT des correcteurs d'imprimerie avait fait mieux encore. Il proposait un dictionnaire de la langue française : vocabulaire, orthographe, syntaxe, ponctuation, typographie ; comme un double de celui de l'Académie française. Je m'en servais, j'avais un lien sur mon navigateur.

« Qu'est-il devenu ? », m'interroge Sinta.

« Je n'en sais rien, j'en ai perdu toute trace. Nous disposons aujourd'hui de tant d'outils linguistiques, et tant de choses ont changé. La définition, et même la syntaxe, du mot "éditer" ont changé. »

Impressions

Le 5 juillet

« Tu es fou de ne pas prendre de chapeau. » Sinta a raison, mais les chapeaux m'agacent maintenant. Ils me font transpirer le tour de tête. L'an dernier, ce fut une nouveauté ; un autre genre que je me donnais.

« Je marche à l'ombre », justifiais-je. Non, quand le soleil est si haut, l'on ne peut pas marcher toujours à l'ombre. « Tu es bronzé comme un Indien », m'a-t-elle dit. Elle a raison. Avec ce ciel si vide, cet air sec et ce vent qui évapore la sueur, ce n'est pas bon.

J'ai pris le noir, celui que j'avais acheté l'an dernier pour l'automne. J'ai trouvé le blanc trop assorti à ma tenue.

« Tu n'es pas obligé de prendre une veste », m'a dit aussi Sinta. Si, j'ai besoin de poches. Et puis, je ne trouve plus qu'il fasse si chaud. Un vent descend sans cesse des cimes. Je ne dirais pas qu'il est encore frais quand il arrive à Dirac ; il est brûlant, mais il ventile agréablement.

« Tu es fou de prendre le chapeau noir », m'a dit Sinta. « Il est plus épais, et le noir absorbe la chaleur. » Je le sens, mes pensées bouillonnent sous mon chapeau : des idées inattendues qui me sont ordinairement étrangères. Je songe que si j'avais été plus avisé cet hiver, je me serais empressé d'acheter des roubles quand ils étaient au plus bas. J'aurais pu doubler ma mise. L'Euro se dévalue encore plus vite que le dollar. Une bonne part de mes économies s'est envolée. Si l'on ne m'avait pas donné ici de quoi compléter mes revenus, je serais dans la gêne.

Les fruits sont partout maintenant sur les marchés. Ils sont aussi dans les arbres du jardin : prunes, toutes petites poires vertes que j'aime quand elles ne sont pas encore tout à fait mûres, et craquent sous la dent ; cerises ; coing, dont Sinta fait une délicieuse pâte comme je n'en avais plus goûté depuis mes jeunes années.

Je tente de dissimuler à Sinta mes difficultés à grimper dans les arbres. Pourquoi le cacher ? J'ai appris qu'on ne gagnait jamais rien de bon à se faire plaindre. Et puis, je ne veux pas qu'elle ait peur que je tombe.

Le 6 juillet, ouvriers et hypersonique

Je suis allé déjeuner avec Sariana dans son restaurant surprenant où nous nous étions arrêtés le mois dernier. Aujourd'hui, Sariana est en tenue militaire, salopette kaki et casquette de toile qui lui donnent des airs de *guerriera*. Sa promotion occupe maintenant davantage Farzal. Il est en déplacement. Je suppose que s'il voulait que je sache où, il me l'aurait dit.

Sariana est donc plus souvent seule, et je n'hésite pas à lui tenir compagnie autant que je le peux, de peur que, belle comme elle est, de plus jeunes que moi ne profitent de l'absence de mon ami pour tenter de la séduire. C'est ce que je lui ai expliqué pour déconner. (Maintenant je n'hésite plus à employer ce mot, depuis qu'avec Sharif nous en avons fait un concept.)

« Tu te sous-estimes, » me répond-elle, pour déconner aussi j'imagine. « Là, dans la pénombre des feuillages, avec ta chemise sans col et ton chapeau noir, tu sais que tu es très beau. » J'éclate de rire : « Et encore, tu ne m'as pas vu dans la nuit ! » Sariana rit aussi : « Ce n'est pas ce que je voulais dire », fait-elle en me tapant sur l'avant-bras.

Sariana est venue me parler du nouvel échec d'un missile hypersonique essuyé par les États-Unis. « Les causes en sont exactement les mêmes que les fois précédentes : des défauts de construction », m'apprend-elle sur un ton laissant penser que son information soit de première importance. « Bien sûr que c'est important », insiste-t-elle. « Ils ont les chercheurs et la technologie, ils ont les ingénieurs, mais ils n'ont pas la main d'œuvre compétente. » Je commence à discerner l'intérêt tandis qu'elle me suggère ce qu'il pourrait en résulter s'ils passaient à la production industrielle. « Comment es-tu au courant ? »

« C'est un rapport confidentiel du pentagone pour les divers administratifs qui suivent l'affaire. » Elle ouvre sa serviette et m'en montre une copie. « Comment as-tu pu te procurer ce document ? » Elle m'explique qu'il avait peu de chances de rester confidentiels longtemps. « Il est déjà en ligne sur de nombreux sites d'analystes. Tu n'en avais pas déjà entendu parler ? » Je n'avais pas encore entendu parler de ce dernier échec, mais déjà de plus anciens sur des blogs bien informés.

« C'est la grande faiblesse de l'industrie occidentale. Ils manquent d'ouvriers experts. Leurs projets échouent pour de petits problèmes de soudure, des défauts de réalisation. Leur mentalité les rend incapables de

concevoir l’importance de la perfection dans de tels travaux, et de la très haute qualification nécessaire des travailleurs. Ils ne conçoivent que des rapports hiérarchiques là où ils doivent être plus interactifs entre ouvriers, ingénieurs et chercheurs. Leur façon de travailler peut encore marcher pour des technologies éprouvées, mais elle conduit à des catastrophes dans l’innovation, surtout si ce sont des administratifs qui tiennent les commandes. Tu n’as qu’à voir la Bérézina du nucléaire français. »

« Je dois te faire connaître mon ami Shaïn, c’est exactement ce qu’il pense. – Je le connais, je lui ai posté moi-même ce rapport. Tu le connais aussi ? »

Sariana pense qu’il n’y a pas de raison que la petite République de Dirac ne fabrique pas elle-même ses missiles hypersoniques. « Il paraît que celui qui en a inventé la technique travaillait dans un studio. Alors pourquoi n’y parviendrions-nous pas avec la fédération des métallos, l’université, et l’armée ? »

« Pas dans un studio, dans un laboratoire du CNRS d’Aix-Marseille. »

Le 7 juillet, je m’égare

Ces temps-ci, Sinta s’est remise à attacher ses cheveux dans un long foulard noir à la façon des pirates ; un long foulard dont les extrémités lui pendent dans le dos. Elle porte un pantalon corsaire en jute écru, et un bustier dans le même tissu. Il dévoile son nombril et son ventre qui plisse un peu quand elle se penche, ce qui n’est pas sans charme.

J’aime les seins qui tombent un peu. Pas trop, bien sûr, des seins ronds et lourds, pas très gros quand même. C’est nouveau chez moi. Avant, je n’y prêtais pas autant d’attention. Des seins qui me rappellent la gravité, qui illustrent ses lois, les seules qui m’inspirent un respect sans partage. Mais qu’est-ce que je raconte ?

Scène de la vie quotidienne

« L’internet était un outil proprement idéal pour un réseau semblable à celui de Descartes », dit Shimoun. « Une adresse HTTP, une adresse FTP, et tout devenait commodément possible. On l’a rendu inutilisable, et pour ainsi dire, inutilisé. »

Une canalisation a éclaté devant le bar où nous nous sommes allés prendre un café, Shimoun, Sanpan, Licos et moi. Pas d’eau, donc pas de café, ni de thé non plus. Je m’en console en me disant que les cafés ne sont

pas très sains par les fortes chaleurs. J'ai commandé une eau minérale. « À quoi t'attendais-tu ? » dit Sanpan. « Les oligarques des nouvelles technologies n'allaient pas nous regarder faire les bras croisés. »

Pas de chance, nous aurions peut-être mieux fait d'aller ailleurs : voilà qu'une équipe d'ouvriers arrive dans leur camionnette qui remorque une toute petite pelleteuse. Pour autant, le spectacle n'est pas dépourvu de tout intérêt. Ils sont efficaces, ils ne se pressent pas, mais ils vont vite. Je redoute le moment où ils vont mettre la pelleteuse en marche.

Ce n'est finalement pas si bruyant ; moins que les agaçantes petites vespas qui passent de loin en loin sur le boulevard. « Ils nous ont pourtant bel et bien regardés les bras croisés », le contredit Licos. « Ils nous ont seulement proposé des outils inutiles autant qu'inutilisables pour les remplacer. Et les masses hébétées se sont précipitées. »

C'est encore en criant que les ouvriers font le plus de bruit. Pourtant, ils crient assez peu. Ils font surtout des gestes. Je m'intéresse à comment ils communiquent par gestes. Ils vont vite, sans hâte. « C'est vrai, les oligarques de la Silicone Valley n'ont même pas compris ce qu'ils faisaient », reprend Licos. « Ils se voyaient toujours les pionniers d'une communication nouvelle… »

« Celle des réseaux de Descartes et de la modernité ? » relève Shimoun. L'eau ne coule plus. Les travailleurs ont coupé le moteur de la pelleteuse. Ils se sont assis et mangent des glaces. Nous n'avons toujours pas d'eau.

Une mère en passant montre à son enfant le gros engin sur le trottoir. La pelleteuse est imposante et petite à la fois, comme un gros jouet. Sans doute le gamin aimerait qu'on le laisse s'installer aux commandes.

Échanges divers

Le 8 juin, Sur mes prochains cours

Il est évident que les nouvelles technologies de l'internet apparues au cours du siècle sont des instruments de captation, et donc, par la force des choses, virtuellement de censure, d'intoxication, de manipulation et de répression. Comme elles le deviennent avec toujours plus d'évidence, on en souhaite d'alternatives ; qui fassent les mêmes choses, mais en même temps qui ne les fassent pas. C'est évidemment idiot, ce sont d'autres usages qui doivent être pratiqués. « Abonnez-vous et cliquez sur le pouce bleu » vous disent les machines à décerveler.

Il y a trente ou quarante ans, j'ai été fasciné par les nouveaux moyens d'écrire. J'avais remarqué qu'ils étaient de nature à nous permettre d'utiliser plus intelligemment les nouvelles facilités d'imprimer, qui auraient pu n'être qu'un excès de moyens. L'excès de moyens a souvent le même effet qu'un excès d'oxygène sur un feu : il l'étouffe.

Tiens, je pourrais proposer à mes étudiants des thèmes personnels sur lesquels prolonger mon cours. « (i) Les effets pervers qu'ont provoqués un excès de moyen dans la production de l'écrit, sur papier d'abord, puis en fichiers numériques. »

Il ne faudrait surtout pas oublier le plus important : « (ii) Les ressources qu'apportent à la pensée écrite la numérisation du texte, et ses éventuels dangers. » Voir aussi « (iii) Ce que l'écriture apporte à la pensée, et donc aussi un méta texte du code source. »

Autres questions : « (iv) Pourquoi savoir écrire n'est pas indifférent à savoir coder, et inversement. » ; « (v) La question des royautés, du droit d'auteur, du droit de copier et de la gauche d'auteur. »…

Lectures : Gottlob Frege, *De ce que les mathématiques ont besoin d'une symbolique* ; George Boole, *An Investigation of the Laws of Thought* ; Ada Lovelace, *Correspondances* ; Éric Raymond, *How to bekome a hacker* ; Jean Ricardou, *la Textique ; Fred Brooks, the Mythical Man-Month.*…

Le 9 juin, j'ai gagné un trou à ma ceinture

Je perds du poids sur les côtés d'abord, sur les hanches. C'est pourquoi l'on ne s'en aperçoit pas beaucoup au début, surtout avec les chemises que je porte amples. Ensuite seulement, je perds le ventre.

Je n'ai pas gagné plus d'un trou à ma ceinture. À deux elle me serre encore un peu. Combien ça fait l'espace entre deux trous ? Oh dans les deux centimètres et demie. Ce n'est pas grand-chose, mais les effets sont énormes sur la façon dont on perçoit son corps et dont on se déplace. Il a suffi que je fasse en sorte de dormir davantage. Comme je l'écrivais, la méthode est radicale.

Pour dormir davantage, je dois d'abord contrôler ma hâte. J'ai une méthode là encore. Il me suffit de bien régler mon temps. Quand je ferais mieux de m'interrompre, je dois pouvoir me dire que je continuerai le lendemain à une heure précise, et je dois être sûr que je le ferai. La hâte qui m'habite se transformera alors en attente du lendemain, et n'exigera rien de plus urgent de moi que de l'attendre.

Pour cela, je dois être certain de m'y mettre le lendemain à une heure précise, enfin pas si précise quand même, après le déjeuner par exemple, ou quand la lune se lèvera (je sais toujours quand la lune se lève). Ça marche très bien. J'ai gagné un passant, et je pourrais même passer au suivant si mon pantalon n'était pas suffisamment bien taillé pour ne pas tomber quand je ne serre pas la ceinture.

Il me reste quand même du ventre. Je sais que je n'y peux rien, c'est ma morphologie. Je la tiens de mon père, et même si je parais plus élancé qu'il ne l'était, cela vient de ma façon de me tenir et de me déplacer.

Je n'ai pas des épaules si larges, elles sont surtout épaisses, et si j'ai une bonne contenance thoracique, c'est à cause de l'épaisseur de mon buste. L'on trouve à Aix-en-Provence un torse de Dionysos taillé un peu comme le mien. Je n'aurai jamais le ventre bien plat, et je n'ai jamais cultivé mes abdominaux. D'ailleurs je m'en fous. Ce qui compte est qu'une chemise XL me serre aux pectoraux, mais pas aux abdominaux (je porte du XXL).

Je n'ai pas compté depuis combien d'années les États-Unis n'ont plus réussi une révolution de couleur. Je crois qu'on n'est pas près d'en revoir. Voilà le sujet qui m'a fait prendre la plume, mais je me suis laissé distraire par mon pantalon qui ne me serrait plus en m'asseyant. Je continuerai

demain après avoir déjeuné avec Nadina près du lac. Je dois la rencontrer pour parler de sa thèse.

Le 10 juin, occultation de la culture

Je crois qu'on n'est pas près de revoir des révolutions de couleur. Raison de plus pour ne plus en parler. La question à l'ordre du jour serait celle de l'occultation de la culture.

La culture est déjà occultée sous autre chose que l'on appelle aussi « culture ». Cette occultation est souhaitable et devrait être organisée plus scrupuleusement.

Par culture, nous entendons le travail de l'esprit (en existe-t-il un autre ?) : recherche, lettres, mathématiques, arts, technologie… Elle est déjà très occultée par l'opacité des applications informatiques et par le tournant captatif de l'internet.

Quand je dis occultation, c'est un peu par métonymie avec celle du Surréalisme dont il fut question dans les années trente. Mon idée est de ne pas interdire l'entrée ; de favoriser même l'accès le plus complet jusqu'aux ultimes sources pour celui qui les cherche, mais de ne rien faire qui pût attirer celui qui n'en attend rien. Les temps étant ce qu'ils sont, rien de plus n'est nécessaire à un complet camouflage.

L'idée m'en est venue de ma rencontre à l'instant avec Nadina. Elle a fait du bon travail. Je me demande toujours si je la « dirige » bien, quoiqu'elle ne donne pas vraiment l'impression d'avoir besoin qu'on la dirige, mais assurément je la stimule. Nos rencontres sont un plaisir que je crois partagé.

Le 10 juin, énigmes de la droite française

« Le Général De Gaulle était l'archétype de l'homme de droite, aristocrate, militaire, de sensibilité maurrassiène. Le Maréchal Pétain, héros de guerre proche des troupes et du peuple, lettré, accueilli à l'Académie française par Paul Valéry lui-même, paraissait plus rassurant sur CV », suis-je en train d'expliquer à Sanpan, pour l'éclairer sur certaines spécificités de la politique en France. « Cependant, la différence entre les deux hommes est que le premier était bien plus intelligent. »

« Il avait compris que l'Allemagne n'avait pas gagné la Guerre, et qu'elle n'y parviendrait probablement jamais. Pour beaucoup de gens alors, l'Europe s'identifiait au monde entier. Pour eux, la Grande-Bretagne

se débattait contre le monde entier, qui était devenu fasciste. Avec ses empires coloniaux, l'Europe s'identifiait d'autant plus à ce monde entier. »

« Oui, me répond Sanpan, mais les grands empires coloniaux, ils étaient d'abord ceux de la Grande-Bretagne et de la France. N'était-ce pas ce qui scellait le pacte entre Churchill et De Gaulle ? »

« Bien sûr, mais c'est oublier surtout l'URSS et les USA. Dans ce cas, c'était l'Allemagne qui se débattait devant la Manche en attendant que le monde entier lui tombe dessus. L'on sait qui avait raison. »

« Adolphe Hitler était aussi un homme intelligent, et il comprenait bien qu'il était en train de perdre la guerre s'il attendait que l'armée rouge décide quand ce serait le bon moment. Une attaque surprise dévastatrice sur l'armée rouge déjà massées aux frontières, pouvait renverser la situation. Au milieu de l'automne, je pense qu'il avait compris que sa guerre était perdue. Son armée n'était pas allée assez vite, et la puissance industrielle des soviets n'était pas assez entamée. »

« Que veux-tu en conclure ? »

« Qu'on voit parfois à droite des initiatives qu'on attendrait plutôt d'un autre bord. Pour autant, les empires qui faisaient le ciment de l'alliance n'allait pas y résister longtemps. Là encore, Charles De Gaulle le comprit assez vite, même s'il dût certainement se le faire expliquer longtemps, plus vite du moins que beaucoup dont on aurait attendu plus de vivacité. »

« C'est un peu ce qui se rejoue ces temps-ci avec l'attaque de l'Otan en Ukraine », remarque Sanpan. « Tu fais confiance à cette droite ? »

« Certainement pas. Elle est trop confuse et contradictoire, notamment avec son hostilité aux Français originaires de l'empire colonial, ou aux réfugiés qui ne sont pas Ukrainiens. Mais qui sait dire où cela conduira ? On verra bien. »

« C'est moins une droite singulière que tu décris, qu'une gauche bizarre. »

Mouvements lents

Le 12 juillet, infimes changements

Nous savons tous que de nombreux petits sauts quantitatifs finissent par produire un changement qualitatif. Ces changements n'ont souvent rien de spectaculaire. Il est possible qu'on ne les voie pas quand ils ont lieu. Par exemple, la végétation si verte du mois dernier, est passé au jaune. Quand cela ? Nul ne saurait le préciser, mais l'herbe est jaune maintenant. Les touffes qui poussent le long des murs ont séché et elle sont constellées de minuscules épis qui brillent comme autant d'or et d'argent au soleil, et que le vent agite. Qui l'aurait imaginé ?

Les gens arrosent leurs jardins heureusement, et les arbres plongent profondément leurs racines. La terrasse en face de nous, Sanpan et moi, celle où la canalisation avait cassé la semaine dernière, est cernée d'herbes folles qui ont dû alors bien se désaltérer. Elles sont sèches maintenant. Le soleil les inonde, et le vent agite leurs tiges lumineuses et leurs épis dorés devant l'ombre sous la terrasse de bois montée sur pilotis. La canalisation brisée nourrissait un petit torrent bien rafraîchissant en cette saison.

Nous connaissons tous ces changements qui se produisent comme ce jaunissement de l'herbe au début de juillet, et dont personne ne saurait dire à quel moment précis ils ont eu lieu, et que rien ne nous permettrait de prédire si nous ne les attendions pas comme chaque année. De même, rien ne nous permet de prédire quand nous verrons les changements que va entraîner la guerre en Tauride. Toute déduction serait elle-même incertaine.

La semaine dernière, je ressentais un plaisir certain à voir l'eau jaillir devant la terrasse, et je m'étonne aujourd'hui de n'en avoir pas parlé dans mon journal, car cette irruption du tant d'eau où l'on ne l'attendait pas avait comme un goût de miracle.

– Et comment penses-tu que la guerre va évoluer en Tauride ? M'a demandé Sanpan.

– Oh pour moi, elle est terminée. Il ne reste qu'à empêcher les armes lourdes de l'Otan de bombarder les civils, et à assurer le passage de ceux qui veulent rejoindre les territoires libérés sans se faire massacrer, comme dans la gare où ils s'apprêtaient à prendre le train affrété par la République

de Lougansk ce printemps. Les alliés finiront bien par y parvenir d'une façon ou d'une autre en nettoyant les derniers territoires. Ensuite, ce sera l'affaire du lent mouvement de ce que l'on ne voit pas bouger.

Le 13 juillet, les yeux de Sinta

Sinta a un regard hautain, et pourtant rêveur ; les yeux d'une pythie. L'on se demande ce qu'ont vu de tels yeux. Parfois il me semble que Sinta me permet de voir à travers ses yeux.

Sinta m'impressionne. Ce n'est pas le mot juste, qui laisserait entendre qu'elle m'inspire comme une retenue ; que je n'oserais pas me permettre d'être entièrement moi-même avec elle. Elle ne me retient de rien, au contraire. Avec elle, je suis entièrement ce que je suis.

Cependant elle m'impressionne. Je dois la surestimer un peu. Je n'aime pas surestimer, c'est un peu comme charger quelqu'un d'un poids qu'il n'a pas à porter : être à la hauteur, ne pas décevoir. Elle aussi, je crois, me surestime un peu. Je sais pourtant que nous n'avons rien à craindre : le charme veut que quoi que vous fissiez, vous ne décevriez pas ; sauf si le charme se rompait, et quoi que vous fissiez alors, vous décevriez. Comment avoir pu se laisser prendre au charme ?

Les yeux de Sinta font aimer les chansons d'amour. Ils les rendent profondes, comme son regard. Peut-être que toutes les chansons d'amour sont profondes quand on les entend bien. Sinta a tout un répertoire de chansons de son pays, ou de pays tout proches : des chansons populaires, profondes par leur simplicité. Elle en fredonne souvent, et leurs paroles finissent par m'imprégner quand elle me les a traduites. Parfois, elle les chante en s'accompagnant de son kamanche ou de son setar. Elle a une belle voix, un peu soprano avec les tons et les modulations orientales.

Les chansons ici sont fortement rythmées, et les gens aiment se rencontrer pour les jouer, les chanter et, éventuellement, danser. Ils n'iront pas pour autant à un concert écouter un chanteur ou un groupe, ni dans des discothèques. Ces principes ne les intéressent pas.

L'on se sert des téléphones ici, comme avec la poésie, pour transmettre la musique. Pas pour l'écouter : pour la faire connaître afin qu'on la rejoue, l'interprète, l'adapte. C'est un usage sympathique de ces outils diaboliques.

Mais pourquoi pas des sites propres et nets ? L'humanité va vers une analphabètisation numérique. À travers les yeux de Sinta, je regarde tout cela de loin, et à travers eux, il me semble que je vois plus loin encore.

– Tu n'as pas l'air d'aimer beaucoup notre époque, m'a dit l'autre jour Sinta. – Si, je l'aime puisqu'elle est aussi la tienne, mais pas plus ni moins que j'en aurais aimé une autre. Le grand mérite des époques est qu'elles passent.

Les époques sont transitoires, c'est ce qui les rend fascinantes et attachantes.

Les arbres dans le jardin ont soif

Les arbres dans le jardin ont soif. Il y a déjà bien longtemps qu'on n'a plus vu la pluie.

Je me demande si Nadina ne force pas le trait pour ce qui est des rapports entre le Surréalisme et les poètes mystiques, Attar, Roumi, etc. Pour moi, le rapport ne serait évident qu'avec Rabia Basri, une poétesse et une mystique musulmane qui vécut à Bassorah entre 713 ou 717 et 801. Je serais bien tenté aussi de dire Ibn Arabi, mais je sais combien rares seraient ceux qui me suivraient.

Pour autant, Nadina a enquêté avec rigueur sur les lectures des membres du groupe surréalistes, leurs commentaires, leurs échanges. J'ai tenté de la convaincre que la clé de voûte serait dans l'histoire de Majnoûn et Leïla de Jâmi.

Je lui ai déniché un article publié dans *Peuples de Méditerranée*, la revue d'Henri Lefebvre parue vers la fin des années septante, écrit par Habib Tengour : *Le Surréalisme au Maghreb*. Il m'avait séduit à l'époque, au point de prendre contact avec son auteur.

J'ai parlé aussi à Nadina des trois ouvrages qu'il avait écrits à la suite, je ne sais plus dans quel ordre : *Le Vieux de la Montagne* ; *l'Épreuve de l'arc* ; *Sultan Galiev*. Ils me paraissent ne pas être sans rapports lointains et justes avec le sujet de sa thèse. Ils évoquent respectivement : Hassan ibn al-Sabbah, le chef de la branche chiite ismaélienne des Nizârites, qu'il dirigeait depuis la forteresse d'Alamut, Ulysse et l'Odyssée, et Sultan Galiev, l'un des plus connus et des plus influents communistes musulmans de Russie entre 1918 et 1923.

Le 14 juillet, un temps de saison

Le cours d’eau devant la maison de Sinti est devenue un modeste ruisseau qui serpente entre des pierres. Le saule au bord de ce qu’il reste de la mare est plus pleureur que de nature. Sous les ponts de Dirac, le niveau des rivières a fortement baissé.

On me rassure. « C’est un temps de saison », m’affirme-t-on, « les pluies vont arriver. » Bon. Les nuits sont devenues suffisamment fraîches pour que la chaleur ne m’incommode plus.

On a coupé la canalisation qui alimente la turbine de l’électricité. À quoi bon. Nous n’avons pas d’air conditionné et nous n’en consommons plus beaucoup. La bâtisse est suffisamment bien conçue pour produire assez de courant d’air. Les murs sont épais, et nous nous sentons bien parmi les tentures qui bougent lentement dans l’ombre des volets croisés.

La Tauride, oui, j’aime utiliser les noms anciens des pays ; la Transoxiane plutôt que le Turkestan. Dans l’Histoire, seule la géographie donne un peu de stabilité ; autant ne pas en changer les noms plus qu’il n’est nécessaire. Sinon l’on ne s’y retrouve plus. L’Anatolie pour le Kurdistan.

Choses sans importance

Le 15 juillet, bribe métaphysique

Tente d'imaginer le monde sans vie. En es-tu capable ?

Qu'imagines-tu ? Ce monde sans vie, comment pourrais-tu encore lui appliquer un attribut comme existant ?

En quel sens ce monde existerait-il ? Qu'existerait-il ? Et pour qui ?

Autre bribe

Je suis surpris par ceux qui doutent de l'âge du monde et de l'évolution, sous prétexte que leurs livres disent qu'il fut créé il y a quelques milliers d'années seulement. Au point où ils sont, je n'aurais aucune peine à imaginer qu'il fut créé avec un passé déjà riche de milliards d'années et davantage.

Ils disent que Dieu est grand, mais ils ne perçoivent pas la grandeur de la création. Ô gens de peu de foi.

Plaisir d'offrir

Sharif m'a rassuré : « Nadina est très contente que tu diriges sa thèse. Vous avez déjà commencé à concevoir un plan ? – C'est encore trop précoce, dis-je, mais il s'ébauche comme seul. – Oui, approuve-t-il, le meilleur plan est celui qui suit le cheminement de la pensée. » Je lui fais part de combien je suis rassuré que Nadina soit satisfaite. « Je n'avais encore jamais dirigé de thèse de ma vie. – On ne le croirait pas à l'entendre. »

Les allées du bazar sont curieusement fraîches. Elles ne sont non plus jamais bien froides en hiver. Les hauts plafonds, les voûtes, les pierres et les briques sont bien thermostatiques. Nous y venons souvent, Sinta et moi. Nous y parcourons les boutiques, toujours attentifs aux cadeaux que l'un peut offrir à l'autre.

Dans ma jeunesse, où la mode était à la psychologie de pacotille, l'on disait qu'offrir des cadeaux à une femme était une compensation pour ne pas lui offrir la satisfaction sexuelle attendue. L'on se prononçait peu sur la réciproque. Aujourd'hui, on le dirait moins pour ne pas nuire à la consommation. Tout cela n'a rien à voir avec le principe du cadeau.

Le plaisir du cadeau, et il récompense d'abord celui qui le fait, est de découvrir l'attraction qu'exerce sur l'autre un objet, vêtement, bijou, sac, parfum…, et les doutes qui l'assaillent alors. En ai-je vraiment besoin ? Me va-t-il bien ? Enfin, tous ceux qui se manifestent en de telles circonstances. Celui qui offre doit alors trouver la réponse nette et indubitable : « Il est fait pour toi ! »

Si du moins c'est vrai ; sinon, il doit être intraitable. Il doit mériter la confiance qu'on lui accorde. Mieux encore, il doit être le premier à découvrir l'objet : celui qui sera bien porté par l'autre, qui lui sera utile, qui répondra à sa personnalité, celui qui, en un mot, lui manquait.

Quand elle ou lui en est convaincu, l'autre insiste pour le payer, pas pour qu'elle ou lui fassent des économies bien sûr, mais comme pour lui dire, ou peut-être lui demander : « Quand tu le mettras, quand tu le verras, quand tu t'en serviras, tu penseras à moi, tu repenseras à nos promenades côte-à-côte. Tu repenseras à ces lieux qui deviendront les nôtres. »

Nous aimons, Sinta et moi, nous offrir des cadeaux, être chacun attentif jusqu'à être le premier à découvrir ce qu'il manquait à l'autre, et faire que chacun se souvienne de ce que l'autre a découvert. Et le cadeau pourrait aussi bien n'avoir pas plus de prix qu'un galet strié de cristaux trouvé dans la rivière ; une minuscule racine séchée pas l'eau aux formes baroques.

Il nous arrive aussi de nous choisir des cadeaux pour nous deux à la fois ; ou pour ses petits-enfants, Idris, Dina ou ceux que je ne connais pas encore.

Et puis c'est une façon de conjurer les mauvais jours, ceux où l'on comptait le prix du pain, à moins que ce ne soit les plus beaux, ceux de la bohème. Quelle tristesse que nous ne les ayons vécus ensemble.

Nous nous arrêtons souvent prendre un thé quand nous allons chiner dans le bazar, sous le léger courant d'air des longues pales qui tournent lentement au-dessus des lampes éteintes.

« Alors Sharif t'a dit que Nadina était contente de travailler sa thèse avec toi ? » Me dit-elle en posant son verre de thé parfumé à l'orange. « Te voilà rassuré. »

Le 16 juillet, une voiture comme je les aime

Sinta me demande pourquoi je ne prends pas la voiture. Parce que je n'aime pas conduire, surtout en ville. Sur les petites routes de montagne autour de Dirac, je ne dis pas. Je n'y pense pas, c'est tout.

Plutôt marcher. Il me faudrait une voiture qui rentre seule au besoin, ou qui vienne me chercher. « Cela s'appelle une voiture avec chauffeur », me renseigne Sinta. Elle a raison. Si l'on attend la voiture autonome, l'on doit prévoir de forts délais.

Aujourd'hui, j'y ai pensé. Sinta a une excellente voiture. Elle n'est pas récente, mais elle a d'excellentes reprises, une bonne tenue de route, un bon braqué. La suspension est un peu rude. L'on sent bien la route. Il ne me déplaît pas de sentir la route quand je roule.

Les bonnes suspensions, quand on roule longtemps, finissent par donner un léger tournis, une vague migraine, une imperceptible torpeur. Là non. Je sens bien chaque irrégularité de la route, chaque pierre d'un chemin, j'en fais davantage corps avec la machine, et même avec le terrain que je parcours. C'est un peu comme si je n'étais plus enfermé dans l'habitacle.

Une conduite énergique est requise pour compenser les chocs sur le châssis. Celle-ci chasse l'ennui possible des trajets. Je n'aime pas m'ennuyer au volant. J'ai tendance alors à conduire trop vite. Je me corrige, en principe, en prenant un auto-stoppeur. En parlant, sans y penser, je conduis plus lentement. Je ne mets jamais de musique quand je conduis. Je préfère écouter celle du moteur. On l'entend bien dans la voiture de Sinta.

Je m'efforce d'en prendre soin. Elle l'entretient bien, et l'on sent que c'est de la solide mécanique. Quand on ouvre le capot, l'on voit bien que toutes les pièces du moteur sont d'un accès facile. Je ne voudrais pas tomber en panne en pleine montagne.

Jouer avec les virages jusqu'à un petit chemin entre des mélèzes, qui conduit à un torrent près duquel s'arrêter à l'ombre pour écrire. L'avantage alors avec une voiture est le loisir d'écrire confortablement installé dans l'habitacle, portières grand ouvertes pour ménager un léger courant d'air, et profiter de la fraîcheur des bois, et de l'eau qui tourbillonne bruyamment.

Nouvelles lunettes

Sinta m'a offert une nouvelle paire de lunettes, enfin, leur monture seulement. Les lunettes, je les possédais déjà, des verres de vue légèrement teintés. Je ne m'en servais que devant un écran ou pour me protéger du soleil. J'en ai cassé une branche en tentant de sortir par la cuisine sans

éclairer. La porte était entrebâillée précisément dans l'angle où je me déplaçais vers elle.

J'ai pensé d'abord que je ferais mieux d'attendre mon rendez-vous avec l'ophtalmologue, mais Sinta a insisté pour m'accompagner au plus vite en acheter de nouvelle. Je n'aurais probablement pas choisi cette monture. « Je trouve qu'elle me vieillit », ai-je relevé d'abord. « Absolument pas », m'objecta Sinta. « Elle te fait paraître plus sérieux. Tu ressembles davantage à un professeur. »

Une telle perspective ne me réjouissait pas particulièrement. « Je la trouve trop grande », dis-je encore. « Elle ne l'est pas plus que celle que tu as cassée, puisque ce sont les mêmes verres », m'objecte-t-elle avec une pertinence certaine.

« Elle est très tendance » tente l'opticienne qui doit me prendre pour un dandy. Elle a l'air cependant de penser sincèrement qu'elle me va bien. « Elle est comme taillée pour ton visage », affirme Sinta.

Je me suis laissé convaincre. À l'usage, je ne le regrette pas quand je croise mon reflet ici ou là. Je trouve en effet qu'elles me vont bien. Laïla, qui m'apporte mon café le matin quand je m'arrête au restaurant du lac, le pense aussi. Elle me l'a dit dès qu'elle m'a vu.

Nous donnons sans doute trop d'importance aux apparences. Mais l'apparence, enseignait Georg Hegel dans son *Esthétique*, c'est l'essence qui apparaît.

À l'usage, j'ai découvert une autre vertu à mes nouvelles montures. Avec la sueur, elles ne glissent pas sur le bout de mon nez comme font les autres. Plus magique encore, si elles descendent un peu, je parviens à les remonter en le bougeant à peine.

Retour de Farzal

Le 17 juillet, penser énergiquement

« Tu classes ta “bribe métaphysique” du 15 juillet dans la rubrique de choses sans importance ? » m’interroge Nadina étonnée pendant que je m’assois en face d’elle. « J’étais en train de lire ton journal sur mon téléphone en t’attendant », répond-elle à mon air surpris : « Je trouve tes premières lignes plutôt profondes pour des “choses sans importance”. »

« Je ne t’ai pas trop fait attendre au moins ? » Elle m’assure qu’elle en était à peine où je me rassurais qu’elle aime comment je dirigeais sa thèse. « Tiens, tu as changé de lunettes. Elles vont bien avec ta barbe. »

« Tente d’imaginer le monde sans vie. En es-tu capable ? Qu’imagines-tu ? Ce monde sans vie, comment pourrais-tu encore lui appliquer un attribut comme existant ? En quel sens ce monde existerait-il ? Qu’existerait-il ? Et pour qui ? »

Les lignes de mon journal qu’elle vient de me relire lui rappellent quelque chose. Il lui semble avoir déjà lu des mots semblables, énonçant une idée toute proche. Je tente de l’aider : « Ja’far as Sadiq ? Mulla Sadra peut-être ?…

– Non, Georges Bataille, dans *les Larmes d’Éros* je crois bien, peut-être dans la préface. – Tu dois te tromper d’ouvrage. J’ai dû lire quelque chose de proche moi aussi, mais dans un autre. Je ne retrouverais plus. »

En lui faisant penser à Bataille, je lui ai donné une idée pour sa thèse : « Je pourrais lui ajouter un chapitre sur les environs du Surréalisme, sur ses marges, comme Bataille et le *Grand Jeu*. »

Elle m’explique que le Surréalisme se montre sous le couvert d’un groupe cohérent, avec ses Manifestes, ses déclarations collectives signées, qui, comme le disait André Breton, « pour satisfaire à tous ne satisfaisaient à personne ». Il fut en réalité une croisée de chemins qui ne convergeaient pas plus qu’ils n’étaient parallèles, mais semblable plutôt à comment tu décrivais le réseau de Descartes. Lui, ne s’était jamais voulu un groupe, ni un mouvement.

Beaucoup ont été des passagers provisoires, parfois clandestins, et les plus authentiquement surréalistes le furent brièvement, parfois du dehors,

parfois contre, comme les articles de Roger Caillois dans *les Cahiers du Sud* après sa rupture avec le groupe, que tu m'avais conseillé de lire. « Ne trouves-tu pas qu'ils étaient des gens étrangement différents les uns des autres ? Parfois des esprits se croisaient en des éclairs étincelants, sans nécessairement poursuivre la même route. Personne ne saurait dire l'étrange figure que dessinaient leurs rencontres. Il en va peut-être ainsi de toutes les rencontres fructueuses. »

Je trouve l'idée bonne, mais je crains qu'elle ne soit pas facile à traiter. « À mon avis, c'est plutôt une idée à garder en tête, et qui devrait être infusée tout au long de ta thèse, une fois que les grands traits en seraient esquissés. Qu'en penses-tu ? »

« Tu as probablement raison. Tu es sûr de n'avoir jamais rédigé de thèse, ni d'en avoir dirigée ? »

C'est facile à construire de nos jours avec le texte numérisé. Quand j'ai écrit mes cours, je n'avais pas un ordinateur à ma disposition. J'avais besoin de la grande table et du lit pour étaler mes notes. Ça n'en finissait plus d'écrire et de réécrire, de découper et de coller, et avec de vrais bâtons de colle ; et j'allais vite pourtant. « Mais prends garde à ces facilités. L'on y perd le fils de ses idées quand elles sont le plus vivaces, et l'on finit par dégurgiter une purée insipide. Sers-t-en de manière à ce que ta pensée reste énergique. »

Plus tard

Plus tard Nadina m'a écrit : « J'aime ton emploi d'exister comme un verbe transitif. » Je lui ai répondu que j'y avais trouvé plus d'élégance qu'à traduire par « existencier ».

« Tu l'avais pensé en arabe ? » m'a-t-elle encore envoyé.

Le 18 juillet, projet de chasse

« La Fédération de Russie attend visiblement l'effondrement prochain des régimes hostiles », me dit Farzal. Je lui objecte que je ne suis pas très sûr qu'il soit si proche. « Ce ne seraient pas les ambassades russes qui entreprendraient des révolutions de couleurs. Ce n'est pas leur genre, et elles ne sauraient pas le faire. Je vois plutôt se dessiner une lente ukrainisation de l'Europe. »

« Je la pressens depuis 2014, quand je voyais les ministres et présidents européens s'entendre avec les nazis. J'avais eu la nette intuition alors que

le cancer de Kiev allait se métastaser dans tout le sous-continent. L'on peut toujours se dire que pendant que les Européens se battront entre eux avec les armes qui auront été généreusement distribuées aux quatre vents, ils ne pourront plus s'occuper de la Tauride. Je ne crois pas cependant que la Fédération s'en réjouisse. Le fascisme a maintenant un pays, et elle ne le supporte pas. Elle ne se satisfera certainement pas qu'il obtienne un continent, même effondré. »

Farzal est revenu. Il m'a proposé une chasse dans la montagne.

« Tu ne crois pas qu'il fasse encore trop chaud ? – Il ne fait pas chaud en altitude. »

Cette fois, nous pourrons prendre des chameaux, m'a-t-il dit. Ils résistent mieux encore que les mulets aux climats extrêmes et aux terrains difficiles. Nous partirons de bonne heure, à la fraîche.

Le 19 juillet

Farzal a beau dire qu'il fait plus frais en altitude, c'est un point de vue relatif. L'air est déjà épouvantablement chaud en cette fin de matinée, et l'on n'ose ôter sa chemise, ni même remonter ses manches, tant le soleil brûle.

Farzal a une crème protectrice, elle fait partie de l'équipement militaire. « Ne crains pas d'en mettre », m'a-t-il conseillé. « Tu as la peau naturellement plus pâle que la mienne. Les coups de soleil sont mauvais en montagne. »

Il sera bientôt midi. Le soleil est déjà plus haut qu'il ne l'avait prévu avant que nous n'atteignions la vallée. Je progresse sans doute moins vite que lui et ses hommes qui sont entraînés. Je nous ai retardés.

Dans la vallée un peu plus haut, passée cette côte aride et caillouteuse qui me fait penser au Nouveau-Mexique, si ce n'est à quelque monde hostile extra-terrestre, nous serons à l'ombre de la grande falaise, presque abrupte, d'où tombent par-ci par-là les panaches d'embruns de petites cascades. Nous serons bientôt dans sa forêt.

« Le mieux serait de s'arranger pour ne pas circuler à des heures pareilles » dit Farzal.

La certitude qui vient des rêves

La vallée est étroite et creusée par un torrent rapide. Beaucoup d'essences les plus diverses s'étendent jusqu'aux falaises qu'elles semblent prêtes à escalader.

Nous nous sommes jetés sous une petite cascade. L'eau était fraîche mais pas glacée. Nous avons d'abord trempé nos bras, puis la tête. C'était à la fois revigorant et calmant, puis nous avons sorti nos provisions que Sinta et Sariana nous avaient préparées la veille, chacune de son côté, mais après s'être concertées.

Nous avons fait une sieste en attendant que le soleil descende un peu sur l'horizon. Nous avions débarrassé nos chameaux des couvertures qui protègent leur dos de la selle, sous lesquelles nous nous sommes glissés, car il fait plus frais ici, surtout à l'ombre. Nous avions étendu nos chemises et nos pantalons à des branches

– J'ai fait un rêve étrange, dis-je en me réveillant. – C'était quoi ? m'a demandé par politesse Farzal, déjà debout. – Ça ressemblait beaucoup à la réalité présente.

Farzal a seulement souri sans m'interroger davantage. Pourtant dans mon rêve, le monde était demeuré exactement comme je le vois autour de moi, mais il était sauvage, il était terriblement sauvage, sans être pourtant devenu différent en rien.

Nous avons remis la sécurité de nos fusils que nous avions gardés à portée. Nous ne risquons rien de précis, mais il traîne des ours par ici, et des loups, et des lynx. L'on ne sait jamais.

Je dis souvent que ce que j'ai appris de plus important dans ma vie, je l'ai rencontré à l'orée du sommeil, avant d'y plonger, ou en en sortant. J'explique quand même tout à Farzal, car ça le mérite.

Au désert

Le 20 juillet, les markhors

Farzal souhaiterait ramener un markhor, mais nous ne sommes pas sûrs de le pouvoir. Il doit observer d'abord l'état des hardes. Il a emporté de quoi prendre des photos pour les comparer avec celles collectées par le Conseil des Chasseurs dont il est aussi devenu secrétaire en tant que nouveau responsable de la région militaire.

Nous sommes à la saison où les femelles ont déjà mis bas. Si les bêtes sont nombreuses et semblent en bonne santé, nous pourrons prélever un adulte, sinon nous nous rabattrons sur autre chose.

Les markhors (مارخور) sont des caprins qui vivent sur les montagnes de l'ouest himalayen. Ils sont proches des mouflons, mais leurs cornes ne sont pas recourbées, elles sont droites, longues, plates et vrillées comme des tire-bouchons. Leur poitrail est plus épais et couvert d'une épaisse fourrure. Ils possèdent aussi une longue barbe pointue.

Depuis des temps immémoriaux, des rochers se sont décrochés de la falaise, qui abritent autour d'eux une végétation abondante et dense, aussi serait-il pénible de remonter le lit du torrent pour profiter de l'ombre et de la fraîcheur. Nous avons dû repartir sur l'autre versant où les arbres sont plus espacés, et la marche de nos chameaux, plus facile ; mais l'ombre, plus parcimonieuse. Heureusement, il fait beaucoup moins chaud maintenant.

L'on trouve souvent des markhors accrochés au flanc de la falaise en face. Les deux doigts de leurs pattes antérieures sont souples et robustes, et ils s'agrippent à la roche sous les angles les plus improbables.

« Regarde », me dit Farzal en me tendant ses lunettes. Ils sont une douzaine à flanc de paroi, qui broutent la végétation abondamment arrosée. « Ils semblent nombreux cette année. Beaucoup d'agneaux paraissent avoir échappé aux prédateurs cet hiver. »

« Tes mesures ne sont-elles pas trop à la louche ? – Elles suffisent. Qu'apprendraient plus de précision ? Ces hardes se déplacent peu de leurs lieux familiers, si ce n'est, selon la saison, pour gagner ou perdre de l'altitude. Aussi, avec l'habitude, on apprend vite à voir si les populations

stagnent ou s’accroissent. Nous le verrons mieux quand nous serons allés plus haut. »

Le 21 juillet, à propos des markhors

Nous entendons un sifflement strident. « Il doit y avoir des markhors dans le coin. Les marmottes viennent de les prévenir », me surprend Farzal.

Les markhors ne craignent pas beaucoup de prédateurs avec leurs cornes acérées. Les femelles doivent surtout veiller de près sur leurs agneaux, mais elles repousseraient un aigle ou un puma. Les marmottes ont donc tout intérêt à vivre à proximité des hardes, et à les prévenir en cas de danger, et les markhors ont pour les mêmes raisons intérêt à côtoyer les marmottes. C’est ce que m’apprend Farzal.

Les yeux des markhors détectent les plus infimes mouvements, mais ils perçoivent mal les détails. « Fais attention », m’a-t-il prévenu, « Ils n’attaquent pas l’homme, mais un mâle est bien capable de te charger, t’ayant pris pour un rival. Ne tire pas ; il te suffit de crier pour interrompre la charge. »

« Pourquoi ne pas tirer puisque nous sommes venus les chasser ? – Ce serait dangereux si tu le loupais. Et dans tous les cas, il vaut mieux choisir celui qui nous conviendra. »

Les markhors distinguent bien les mouvements, et mieux encore les odeurs. L’on doit être attentif au vent. Ils ont aussi une ouïe exceptionnelle, et nous marchons en silence. Le soir venu, nous nous rattrapons en bivouaquant.

Le 22 juillet

J’ai rêvé toute la nuit de markhors. Le peu de temps que j’ai eu pour contempler ces animaux à la jumelle, ils se sont gravés dans ma rétine plus fortement encore que les mouflons que j’avais vus à l’automne.

Les markhors sont plus impressionnants et plus étranges encore. Là où les mouflons m’étaient apparus comme des démons sautillants, les markhors semblent des dieux, ceux de la montagne.

Ils sont bien plus majestueux avec la fourrure ondulée de leur poitrail et la largeur de leurs cornes. La majesté de leurs postures et de leurs mouvements n’ôte rien à leur vivacité. Ils sont majestueux et tranquilles sur leurs parois qui semblent inaccessibles. De la taille et du poids d’un

homme, ils paraissent immenses quand ils contemplent leur royaume de vents et de précipices.

Mon esprit est hanté par ces animaux magnifiques, mais mon corps est épuisé. Farzal se demande s'il a bien fait de m'avoir imposé un tel chemin : « Tu n'es pas entraîné. » C'est surtout que je n'ai plus vingt ans. « Tu n'as rien à prouver », dit-il, « si tu ne veux pas aller plus loin, on rentre. Je peux même nous faire rapatrier par hélicoptère. »

N'exagérons rien. Je suis simplement épuisé, c'est tout. J'aurais dû davantage profiter du dos des chameaux, mais il était si agréable de marcher dans ces prairies sur lesquelles émergent par endroits des rochers autour desquels des arbustes font couronne, amandiers, frênes, rosiers sauvages…

Farzal n'est pas responsable. Je me suis épuisé moi-même comme un chien qu'on détache enfin. J'en avais oublié l'âge de mes articulations. Nous avons donc convenu que je resterai là la journée de demain pour reprendre des forces, pendant que Farzal grimperait encore. J'ai eu du mal à l'en convaincre ; il jugeait dangereux que nous fussions chacun seul dans la montagne.

Je reste donc sur place avec un chameau près de la source où nous avons campé. Il m'a laissé une position, où je pourrai le rejoindre demain.

Apprentissage des sensations

Il n'y a pas de chemin ici, même pas de sentiers, si ce n'est ceux qu'ont tracés les bêtes. Ce n'est pas habituel. Du moins a-t-on perdu l'habitude d'un tel monde.

Je ne suis pas resté longtemps tout près de la source. Elle n'est probablement pas là à mon seul usage ; des quantités d'animaux doivent venir y boire. Inutile de provoquer de mauvaises rencontres. Le chameau a blatéré dans la nuit. Peut-être un puma passé se désaltérer à la source dont je m'étais éloigné de cinq cents mètres. J'ai saisi le fusil et articulé quelques mots pour dissuader toute approche.

L'aube était glacée comme je n'en avais plus connues depuis longtemps. Je suis parti rapidement, j'ai pris mon petit-déjeuner à dos de chameau pour être à l'heure de notre rendez-vous ; un lac d'altitude pas très loin d'un glacier.

Me découvrant peu à peu pendant que le soleil montait, je me suis retrouvé en chemise à l'approche de midi ; celle sans col couleur sable,

légère mais à manches longues pour me protéger du soleil. Il était fort, mais sa dureté, comme adoucie par un gazon ras bien vert, plus rafraîchissant que la terre et les cailloux que nous avions traversés pour arriver dans la vallée. La chaleur restait tempérée ; et même le vent, un peu frais.

Je sais qu'un tel climat, à lui seul, fatigue le corps. La meilleure défense est de s'y abandonner, se donner à la moindre morsure du soleil, la simple griffure des vents de la montagne.

Depuis que nous sommes partis, les mouches non plus ne m'ont pas abandonné, surtout quand je reste sur le chameau, et je m'y suis habitué.

Avant d'arriver, je lui offre un galop. Je suis sûr qu'il a autant aimé que moi. J'espérais que Farzal aurait l'idée de me filmer. « Ne trouves-tu pas que l'on a fière allure sur un chameau au galop ? » je lui crie en descendant péniblement de ma monture, encore tout courbatu.

Farzal m'a appris que pour son espèce l'âge de l'animal n'est pas loin du mien. « Veux-tu le tuer sous toi à le faire courir ainsi ? » Je n'en démords pas : l'animal y a trouvé du plaisir, et si son âge est comparable au mien pour son espèce, il peut bien tenir cinq cents mètres au galop. « Tu n'es pas plus capable d'épargner tes forces que celles de ta monture. Je ne sais pas l'âge de tes articulations », m'a-t-il répondu dans un éclat de rire, « mais ta cervelle doit être comme neuve tant tu ne t'en sers pas. »

Retour à la civilisation

Le 23 juillet

Les femmes nous attendaient sur le balcon quand le jour déclinait. Elles ont couru à notre rencontre comme des adolescentes dans leurs longues robes légères. Les chameaux marchaient plus lentement pendant que le jour déclinait. Ce n'est qu'au dernier moment qu'ils forcèrent d'eux-mêmes le pas, sentant peut-être l'écurie, ou la nuit qui allait tomber brutalement par ce temps sec.

« Qu'il est beau ! » s'est exclamée Sinta, quand nous avons sorti l'animal de la housse qui le protégeait des mouches. « Je me demande si nous avons le droit de tuer de si belles bêtes », a dit Sariana.

C'était un gros mâle que nous avons chargé sur notre chameau le plus robuste. Ses cornes torsadées étaient immenses. En tenant sa tête redressée comme il la porte naturellement sur son poitrail, il dégageait une impression de magie. Aussi, je n'ai pas eu le cœur d'ironiser sur la remarque de Sariana, qui ne me paraissait plus tout à fait étrangère. En vérité, il est toujours bouleversant de prendre une vie.

C'est moi qui l'ai abattu cette fois. J'ai visé très vite. Je me tétanise si j'attends trop longtemps. Farzal avait épaulé aussi, prêt à faire feu si j'avais loupé mon coup. La tête du markhor a frémi et il s'est effondré sur place.

Mes rêves m'ôtent le sommeil

L'on a le temps objectif et le temps subjectif. Les deux sont soumis à des variations. Celles du premier ont été abondamment étudiées par Albert Einstein ; celles du second, plus succinctement par le bon Docteur Freud, qui ambitionnait de faire une science des rêves. Je tiens pour acquis que les processus oniriques sont avant tout une subjectivisation du temps, qu'ils se déroulent dans le sommeil ou non.

La durée d'événements est susceptible de se contracter ou de s'allonger de façon spectaculaire, quel que soit par ailleurs le comportement des horloges. Un temps subjectif n'est certainement pas un temps illusoire, pas plus que ne le serait un temps à la fois relatif et objectif.

Le temps de placer une balle de AK-47 dans le crâne d'un markhor est susceptible de se démultiplier considérablement, et cela non seulement au moment de l'événement (j'emploie « moment » dans son sens le plus rigoureux), mais aussi après coup (si j'ose dire) dans le rêve, éveillé ou non.

Nous savons que nous ne sommes pas attentifs aux innombrables impressions sensorielles que nos organes perçoivent à tout instant. Elles n'en sont pas moins des phénomènes physiques persistants, et susceptibles de demeurer longtemps actifs.

Tous les êtres vivants rêvent. L'on s'en assure avec la plupart des animaux. Les végétaux rêvent aussi. L'on ne saurait imaginer la profusion de fleurs si belles et de fruits si généreux, sans le travail du rêve. Je pense même que ces fleurs et ces fruits sont les rêves eux-mêmes des plantes, sucrés et parfumés.

Ainsi donc, les instants se démultiplient dans le temps subjectif ; ils s'y accomplissent dans un monde aussi réel, et pas seulement imaginaire.

Je rêve sans trouver le sommeil. Mes rêves le chassent. Trop de perceptions ont inondé mes sens ces derniers jours, et m'empêchent de m'endormir.

Le 24 juillet

Je me demande si la guerre en Tauride va entraîner une plus forte russification de la Fédération, ou son contraire. Ce sont des populations russes nombreuses qui sont libérées, ce qui irait plutôt dans le sens de la russification. Elles sont promises à un riche avenir avec le développement vers l'Est de tout le continent, ce qui conduirait alors au contraire. La Fédération a plus besoin que jamais de compter sur des populations non-russes. C'est assurément un peuple nouveau qui se crée.

« C'est un point de vue intéressant que tu développes au regard de la pensée surréaliste », relève Nadina. « Il réintroduit mon travail dans une plus longue durée. Nous risquons toujours de considérer l'époque où nous vivons comme le terme de celles qui l'ont précédée, plutôt qu'une transition vers un futur ouvert. »

« C'est bien ce qui donne du mal en effet à percevoir notre siècle tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change. »

Je ne sais pas si j'ai eu une si bonne idée de maintenir mon rendez-vous avec Nadina. Mes journées dans la montagne et ma nuit sans sommeil, font

régner le désordre dans mon esprit. Je peine à articuler mes phrases, et à tenir un raisonnement suivi. Heureusement, Nadina y parvient seule. Je me suis réveillé peu avant de la rejoindre au restaurant du lac.

– Finalement, dis-je à brûle-pourpoint, car mes pensées ont vraiment du mal à se suivre, ce sont les Mongols qui ont fondé la Russie.

– Tu crois ?

– C'est ce qu'il me semble, même si tous les historiens, russes ou non, s'efforcent d'en masquer l'évidence. Je crois que c'est ce que l'Occident n'a jamais pardonné à la Russie.

– Tu crois ?

– Les Russes se sont efforcés de se libérer de leur suzeraineté aux Mongols. Ils se sont même voulus plus occidentaux que les Occidentaux entre le dix-huitième siècle et le dix-neuvième. Les Tzars ont entrepris de créer un empire colonial sur le modèle de ceux de l'Ouest, mais il est paradoxal de coloniser ses anciens colonisateurs. Il en était resté d'étranges structures dans la Sainte Russie.

La Russie a pourtant contribué à une part non négligeable de la culture occidentale moderne. Hélas, la culture occidentale a laissé sa place à celle du Far West, de l'Ouest sauvage. Un autre Ouest sauvage se développe aujourd'hui, celui de la Chine, mais toujours riche, lui, d'un lointain passé.

Courrier de Nadina

Dans l'après-midi, Nadina m'a posté un courrier que je n'ai lu qu'après une longue sieste réparatrice.

« Je t'ai trouvé bizarre au dîner, mais inspiré » l'a-t-elle commencé. « Tu ne m'avais pas habituée à t'entendre énoncer ainsi des intuitions peu étayées. Tu n'avais pas l'esprit magistral, et j'en fus légèrement déroutée. Lorsque l'on s'est accoutumé à écouter la parole de celui qui en sait davantage, l'on ne se soucie plus que de bien la comprendre et bien l'assimiler. Tu as savamment déstabilisé cette attitude. Plus question d'assimiler tes paroles plutôt que de s'interroger davantage. Je me demandais plutôt où tu avais bien pu aller chercher tout ça. »

En commençant la lecture de son courriel, j'ai éprouvé une grande satisfaction; pour elle d'abord, dont l'esprit semblait bien taillé pour m'entendre ; et pour moi aussi, qui avais su déplacer sa posture.

« J'imagine que tu as tes sources pour affirmer que les Mongols ont fondé la Russie. J'avoue n'en rien savoir, et plutôt que de te croire, ou

aussi bien de douter de toi, tu me plonges dans des questionnements sans fin. L'on sait si peu de cette histoire, et l'on s'en satisfait. »

« J'ai remarqué que ce que l'on retient de l'histoire lointaine ressemble à des faits divers ; à ces histoires morbides qui nourrissent les intrigues des feuilletons télévisés. L'on n'y trouve toutefois rien de nature à éclairer l'histoire des civilisations et des cultures. Tu m'y as fait songer. »

Sa lettre continuait, assez longue et fort intéressante.

« Comment sais-tu que l'Europe n'a jamais pardonné à la Russie d'avoir été fondée par les Mongols ? Tu dois bien, là encore, avoir tes sources. J'imagine que tu as dû les trouver dans des poèmes et des romans, des fresques, des musiques, des architectures… Tu as dû les voir avec la netteté de l'évidence, mais qu'il serait dur de partager. N'hésite pas si tu as de telles sources à me les envoyer. »

Elle terminait sa lettre ainsi.

Plein été

Le 25 juillet, le markhor

La sueur colle tant mon pantalon à mes genoux, que j'ai du mal à les plier sans le relever un peu. J'ai laissé Sinta hier rejoindre nos amis dans les hauts de Dirac pour découper notre animal. Je n'avais pas le cœur à m'adonner à la dissection de ce corps magnifique. J'ai craint d'endommager l'image qu'il me reste de lui vivant.

Les deux doigts sur les ongles desquels marche l'animal et s'accroche au rocher, sont longs, comme ceux de tous les onguligrades, mais plus encore, fins, robustes et nerveux. Je l'ai bien remarqué quand je l'ai vu se déplacer, et l'ai senti quand je l'ai saisi pour le soulever.

Ils semblent d'autant plus longs et fin que le corps est recouvert d'un pelage abondant qui accroît son volume, et qui, même si les muscles sont robustes, le fait paraître comme sans pesanteur. On le croirait échapper à la gravité tant est fine l'extrémité noire de ses pattes sur lesquelles tombent les poils blancs de sa fourrure.

On le croirait doté d'une épaisseur toute aérienne malgré ses puissantes cornes et son buste massif. L'on croirait même voir la tête porter le corps tout entier, comme s'il n'était que fourrure ; comme une méduse porte l'amas de ses filaments venimeux.

La République de Dirac

En rentrant, Dirac m'a donné l'impression de revenir à la civilisation. Elle m'est apparue immense, moderne et terriblement agitée. Aujourd'hui, elle est redevenue une ville de province. Elle est pourtant une république ; la capitale d'une république autonome.

J'aime les petites républiques, celles de la taille de deux ou trois départements français.

Le 26 juillet, cours pour la rentrée

J'ai commencé à saisir mon cours sur l'édition. Pour l'occasion je le traduis à la volée. Je n'y trouve pas beaucoup de fil à retordre, si ce n'est pour l'étayer d'informations spécifiques sur l'édition anglo-américaine.

Peu de gens savent que l'édition aux États-Unis fut la championne du piratage des publications britanniques (je parle là du dix-neuvième siècle),

avec de remarquables arguments sur la libre diffusion du savoir et de la culture, dignes des futurs hackers. C'est ce que nous aimons tous dans ce grand pays, mais qu'il tend à oublier.

On utilise aux États-Unis une notion que j'aime, celle de *fair use*. Elle remplace un peu ce qu'on appelle en France « les usages de la profession » pour flouter les contours inextricables du droit ; mais ce n'est pas la même chose. *Fair use* est un autre concept. L'on pourrait utiliser « usages légitimes », ce qui ne voudrait de toute façon rien dire, puisque « légitime » renvoie à « loi », et qu'il s'agirait plutôt d'assouplir ses contours pour rendre possible des usages… *fair*… Comment tu traduirais *fair* ?

Mes recherches et mes mise-à jour ne sont pas assez importantes pour m'imposer un long et fastidieux travail, mais suffisamment distrayantes pour ne pas rendre ennuyeux ceux de la saisie et de la traduction. Mon seul regret est qu'ils m'imposent d'opérer au clavier, et donc pas n'importe où. J'ai bien la possibilité d'emmener ma tablette, mais elle ne m'offre pas le même confort.

Un vent s'est levé

Je me suis levé tôt et le vent aussi. La sueur ne colle plus à mon pantalon, mais je dois bien enfoncer mon chapeau quand je m'assois devant le Palais de Justice.

Je n'y suis pas resté aujourd'hui. J'ai découvert une petite place toute proche où je n'étais jamais passé. Elle n'est pas si petite en fait avec ses larges trottoirs ombragés de platanes très hauts ; mais isolée, comme coupée de la ville. Elle y est perdue, mais pas déserte, avec ses tables en devanture. Le sont seulement les rues qui y conduisent.

Elle m'a rappelé Barcelone où je me souviens d'avoir vu beaucoup de places coupées ainsi des grandes artères. Des places ombragées et isolées, pour aller s'y reposer les jours de grandes chaleurs, où y chercher l'abri lors des journées ventées, des places qui évitent les grands axes.

Le 27 juillet, la robe de Sinta

Sinta a acheté une robe qui me trouble fortement. Elle est d'un somptueux tissu vert indigo. Je ne sais si les deux termes s'emploient ensemble : disons qu'elle est d'un vert tirant sur le bleu indigo.

Avec son voile bleu turquoise marbré de noir laissant paraître ses cheveux qui s'y confondent, et son diamant favori au front, sa nouvelle robe lui donne des airs de grande dame. Sinta a choisi un maquillage qui l'émacie quelque peu, accentuant ses pommettes qui soulignent discrètement son léger type asiatique. Les lèvres rouge safran, les sourcils très noirs, rendant son regard d'une douceur et d'une profondeur féeriques.

Je dirais, comme lors de ma première impression pour mes nouvelles lunettes, que sa robe ne la fait pas paraître aussi jeune que ses vêtements habituels, disons ceux qu'elle portait avec Sariana l'autre soir en nous attendant sur le balcon, noyant sa taille fine dans les plis du tissu, rendant plus austère sa beauté ; mais à quoi bon se rajeunir quand les ans ont passé ? Sinta est belle comme une reine dans sa nouvelle robe, et la jeunesse n'en est pas le meilleur atour.

Le tissu me paraît être du jute. Sa texture à la fois brute et noble magnifie la peau. Sinta a choisi seule sa robe. Nous aimons certes parcourir les magasins ensemble et nous offrir des cadeaux, mais nous aimons aussi choisir seuls. C'est ainsi que j'avais acheté ma canadienne l'an dernier : une conviction subite ; de celles qui ne trompent pas.

Sinta m'attendait chez elle dans sa nouvelle robe quand je suis rentré. Je suis certain qu'elle l'a choisie d'abord au toucher. Elle a joué avec ses doigts de la texture du tissu. La couleur ensuite la séduite, qu'elle a évaluée au grain de sa peau.

Très vite, je le sens, sa robe a inspiré son maquillage. Il affine étonnamment son menton et la ligne de son nez. Elle en est devenue plus altière et plus attentive à la fois. Son regard est comme celui d'une musicienne qui observerait où elle pose ses doigts quand il lui est devenu inutile de les voir, et il s'est coloré d'une douce mélancolie.

Je me suis souvenu de la si belle chanson qu'avait écrite Charles Aznavour pour Sylvie Vartan, et j'ai commencé à dégrafer sa robe.

Le 28 juillet, apprendre à voir

Les Markhors, comme les chameaux, sont des animaux que j'ai du mal à dessiner. Je suis bien capable de croquer un cheval, un chien, un chat, un taureau sans avoir seulement un modèle sous les yeux. J'ai déjà dû écrire quelque part une telle remarque à propos des chameaux.

Je dessine un mouflon sans peine, ou un chamois, et même un dromadaire ; il n'a qu'une bosse et c'est plus simple. J'aime dessiner des

animaux qui paraissent vivants et dont on sent le mouvement. Déjà à l'école communale, un cheval que j'avais dessiné est resté longtemps sur un mur de la classe.

Mes chameaux n'ont pas l'air vivants. Je découvre la même incapacité avec les markhors. Ils sont désarticulés. En un sens, je les sens désarticulés avant même de les dessiner, en comparaison avec les autres espèces qui me sont plus familières. Ils ont des démarches bizarres, des mouvements d'apparence erratiques.

Pourtant la course d'un chameau n'a rien à envier à celle d'un cheval. Je me souviens quand je montais le mien au galop près du glacier. Je me souviens de mes sensations, et aussi de notre ombre qui nous suivait. Elle n'était pas désarticulée. Les mouvements des markhors non plus. Ils étaient tous harmonieux ; pas mes dessins.

C'est comme si les corps de ces bêtes obéissaient à une autre mécanique dont je ne perce pas le secret. Il faudra que je demande à Farzal de me permettre encore une fois de monter un chameau.

Des espèces ici semblent obéir à des lois de la dynamique différentes. Je devrais les chercher peut-être dans des peintures locales, miniatures et fresques.

L'on perçoit seulement les formes que l'on est capable de reproduire. Je l'ai découvert au lycée quand notre professeur de science nous faisait dessiner des fossiles, des os, des insectes… J'en avais d'abord été surpris, cette pratique nous prenant un temps considérable qui m'aurait paru mieux employé à acquérir des connaissances plus roboratives. J'ai vite compris l'importance d'apprendre à voir.

Le monde ces jours-ci

Le 29 juillet, la route du Sud

L'Iran est en passe de devenir un carrefour entre la Mer Caspienne et l'Océan Indien. L'on y construit frénétiquement de nouvelles routes, de nouvelles voies ferrées, de nouveaux ports.

Depuis que le Golfe Persique est sûr, une grande route s'est ouverte par le sud au profit de la Fédération de Russie, de la Transoxiane, et même de la Turquie. Au-delà du monde arabe, et de l'Afrique, elle se prolonge par l'Afghanistan et par le Pakistan jusqu'aux Indes, jusqu'en Chine.

J'ai toujours du mal à concevoir l'Inde et le Pakistan comme deux pays distincts. On a chassé les Hindous d'un côté, et les Musulmans de l'autre, mais le pays reste le même, avec sa culture, ses monuments, ses lettres, son histoire, sa musique… Je ne connais pas de partition aussi sotte.

Non, en vérité le pays n'en ressort pas identique à lui-même, mais seulement deux semi-pays, avec des demi-cultures, des demi-histoires, ou bien une seule et même nostalgie de l'exotisme britannique. Les Indes, les vraies, ce sont l'ensemble, l'immense et millénaire civilisation, avec ses poètes, ses philosophes, ses mathématiciens.

Coupez les ponts avec ce qui vous divise et vous diminue. Lisez le hindi, lisez l'ourdou, avec des caractères sanskrits ou bien arabes. Sergei Lavrov et Wang Yi vous expliqueront.

L'an dernier, l'Inde semblait laisser passer le coche. Aujourd'hui ce serait le Pakistan. Ce sont de forts remous diplomatiques résultant du glissement des plaques tectoniques, de vastes ajustements peut-être, mais passagers.

Le 30 juillet, dialogue avec Sariana

J'aime chez mes amis Farzal et Sariana leur goût pour bavarder des affaires du monde littéralement au raz des pâquerettes. Ils aiment pour cela sortir de la cité, chevaucher des chameaux, s'assoir dans l'herbe, se placer hors les portes.

Farzal fait aujourd'hui une manœuvre avec ses hélicoptères au-dessus des montagnes, et Sariana m'a invité à déjeuner avec elle, ce qui m'a

donné l'occasion de passer par l'appartement que je continue à louer en vain depuis que l'étudiante qui l'occupait est repartie dans sa famille.

Nous nous sommes assis dans le gazon près de chez eux sous la forteresse dans l'ombre d'un grand arbre d'où nous ne la voyons plus. Cachée est la ville elle aussi, nous voyons seulement des cimes encore tachetées de neige, du roc, des forêts. J'aime regarder le monde ainsi. « Peut-être verrons-nous passer les hélicoptères », m'a dit Sariana en déployant une petite bâche et le repas. Nous nous sommes déchaussés et allongés dans l'herbe.

Sariana : Je ne comprends toujours pas ton analyse du traité de Westphalie.

Moi : Parce qu'il n'y en a pas. Ce n'est pas le bon bout pour prendre les choses. Je ne parle de ce traité que pour prendre date. Oublions-le. Revenons de plain-pied à ce siècle déjà bien entamé. Que s'y passe-t-il ?

Sariana : Je dirais un réveil des souverainetés nationales face à un empire mondialisé.

Moi : Pas du tout. C'est au contraire ce qui s'estompe et disparaît ; les deux, de concert, chacun emportant l'autre dans leur néant commun. Souviens-toi du siècle précédent, de ses « blocs » et de ses « non-alignés », de la Tricontinentale, de ses Fronts de Libération Nationales. Tu n'étais pas née, et moi à peine ; et je n'étais déjà plus jeune quand ces choses ont disparu alors que tu naissais. Nous vivons dans un autre monde.

Sariana : Je n'en perçois pas à ce point l'évidence. Je vois au contraire des tensions qui s'accroissent contre un empire mondial imposant par la force ses propres règles, et de jeunes nations jalouses de leur souveraineté. Elles recherchent un droit international issu de toutes, et les reconnaissant chacune. N'y vois-tu pas comme une ressemblance avec la Guerre de Trente Ans et le Traité de Westphalie ? N'y vois-tu pas même son actualité ?

Moi : Pas du tout. Cet empire mondialisé dont on peut faire remonter la source au Traité de Münster, ne représente plus qu'un cinquième de l'humanité, même pas, et il reçoit de toujours plus puissants coups de boutoir. Qu'en ont à faire les quatre autres cinquièmes et davantage ? Fonder et défendre des souverainetés nationales ? N'ont-ils rien de mieux à faire ?

Un hélicoptère passe en rase-mottes au-dessus des arbres. « C'est le sien », s'écrit Sariana en agitant le bras. J'agite le mien aussi, n'ayant pas de raison d'en douter, et je laisse un instant retomber son enthousiasme.

Moi : Qu'est-ce qu'un État-nation ? La conjonction miraculeuse d'un peuple, d'un territoire, d'une langue, d'une monnaie, d'une histoire, d'une culture… Ôte quelques items qui ne te paraîtront pas essentiels si tu y tiens ; crois-tu que de tels serpents de mer existent ?

Je te l'accorde, un consensus s'est établi sur ce mythe, mais c'est un consensus pragmatique, c'est-à-dire provisoire. L'avenir reste entièrement ouvert sur la question. Avant le dix-septième siècle, le monde n'avait jamais marché ainsi. Il marchait mal, je te l'accorde aussi, mais il n'a pas marché mieux depuis, et il n'y a aucune chance qu'il continue dans cette voie.

Sariana : Pourquoi personne parmi ceux qui sont en charge de responsabilités, même les plus visionnaires, ne dit comme toi ?

Moi : Sans doute parce que ce n'est pas le moment, ni à eux de le dire. Mais ils ne disent pas le contraire.

L'hélicoptère refait un passage, et je laisse à Sariana le temps de le suivre des yeux.

Moi : L'Europe moderne a donné un formidable coup d'accélérateur à l'ingéniosité humaine. Tu peux aussi bien inverser la perspective. Si l'ingéniosité humaine cesse de porter l'Occident, l'histoire occidentale s'arrête là.

Sariana : Sur ce point je t'entends, mais tu ne peux te contenter de m'objecter que ceux qui ne disent pas comme toi que l'État-nation soit périmé, n'affirment pas non plus le contraire.

Moi : Personne ne peut nier le fait que le monde soit découpé en États-nations, ça n'aurait aucun sens. Ceci admis les camps se divisent en deux : dans le premier, ceux qui s'y accrochent, incapables de penser sans ce serpent de mer, et s'y arc-boutent avec fureur ; dans le second, au contraire, ceux qui se contentent de le tenir pour acquis, se gardant d'inférer davantage, prônant seulement l'entente entre tous les peuples. Ce sont ces deux camps qui constituent la fracture principale.

Sariana : Je ne suis pas en désaccord avec toi sur ce point.

Moi : La bonne question consisterait à se demander ce que tout cela implique pour la classe ouvrière internationale. J'entends bien celle du travail, de la technique et de la recherche.

Sariana : Je crois que tu l'as déjà évoqué pour ce qui est de l'ingéniosité humaine.

Le 31 juillet, le sage regarde la lune

Nous avons continué notre conversation hier sur la recherche spatiale. La Fédération de Russie vient de cesser de coopérer à la station orbitale prétendue internationale. Elle rejoint la République Démocratique de Chine qui en avait été exclue, pour coopérer à la station chinoise. Voilà de quoi ouvrir la porte à des collaborations avec de nouveaux pays.

Les États-Unis ont déclaré forfait. Ils abandonnent le projet. Sariana n'a pas davantage entendu parler que moi de leurs autres partenaires. En vérité, elle n'y avait même pas pensé. Dans le cadre de la récession en cours, ces questions en effet ne se posent peut-être pas.

L'argent économisé par l'abandon de la station, m'a dit Sariana, sera probablement récupéré par les oligarques de la haute technologie. On parle aussi d'une participation avec Hollywood.

Sécheresse

Le 2 août, la ville est à moi

Je ne sais plus depuis quand je n'ai plus vu une goutte de pluie. Je crois que c'est en passe de devenir un problème pour l'agriculture, même si les montagnes continuent à alimenter les cours d'eau. Leur débit baisse, on le voit bien devant la maison de Sinti. Personne ne s'affole pourtant. « C'est la saison », dit-on. « Il fait toujours ce temps en août. »

Il fait très chaud en ce début d'après-midi. Après déjeuné, j'ai marché jusqu'à l'un de ces rares boulevards qui monte presque raide vers le quartier de la forteresse.

Il se prolonge ensuite par des escaliers au milieu desquels sont plantés quelques conifères et des lauriers. Trop raide sans doute, il est peu fréquenté. J'ai marché lentement en cherchant l'ombre. Elle était rare à cette heure, car le boulevard monte droit vers le sud.

Peu avant le grand escalier, on trouve un bar restaurant prolongé d'une terrasse de bois un peu en surplomb de la chaussée, et abrité sous une large bâche rouge. C'est l'un des rares endroits où, l'altitude aidant, l'on sent un peu de vent.

On m'a apporté mon café avec un énorme verre d'eau glacée. Des branches de conifères et des fleurs de lauriers débordent des nombreux jardins autour des maisons. Il me fallait bien de telles raisons pour marcher jusqu'ici à l'heure la plus chaude.

L'ombre a maintenant choisi son côté, l'ouest, et elle recouvre la bâche. Il fait moins chaud mais toujours aussi sec. L'ombre est vite arrivée, sans me laisser le temps d'achever mon grand verre. Trois semaines après le solstice, les ombres s'étendent vite, et la chaleur diminue rapidement dans la journée. Le vent léger est déjà moins brûlant que lorsque je suis arrivé.

Les passants sont toujours aussi peu nombreux. Un bus grimpe péniblement, troublant la tranquillité, puis tourne à la première rue à droite. Personne n'est entré depuis que je suis là. Après l'heure du déjeuner, la ville est comme à moi.

Je note que je ne vois aucun oiseau voler. J'ai pourtant une large vue sur le ciel d'où je suis. Je n'en aperçois ni en altitude, ni au-dessus des arbres

qui ombragent la place à cent cinquante mètres plus bas. Peut-être se sont-ils rabattus sur les plans d'eau et les parcs.

Du 3 au 5 août, le feu, la poésie

Le feu est une forme élémentaire de la vie. Il en a tous les caractères. Il se nourrit, il se reproduit, il respire. Il ne semble pas avoir une conscience de lui-même, mais il sait se faire menaçant si on l'attaque.

Shaïn m'a demandé de prendre en charge un stage de combat du feu pour les métallos. Au début, j'ai refusé arguant que je n'étais pas particulièrement qualifié, et que ce n'était de toute façon plus de mon âge.

Il n'a rien voulu savoir. « Regarde », lui ai-je dit en saisissant la vieille lance à incendie en cuivre qui décore l'un des meubles de son bureau « J'ai appris avec un tel objet, que tu exposes aujourd'hui comme une superbe antiquité. Je ne sais même pas comment fonctionnent les nouvelles. »

« Les nouvelles fonctionnent exactement de la même façon, elles sont simplement plus légères. L'important est seulement de savoir quel jet utiliser sur quel type de feu, et ça n'a pas changé. » Que répondre à cela ?

Que l'on vous accorde une autorité, que l'on vous donne une chaire ou une tribune, et vous vous découvrez miraculeusement avoir des choses à dire. Enfin, il y a quand même une limite à cela. L'on doit savoir tenir sur la longueur. Si au bout d'une heure votre propos s'épuise, l'assistance ne tardera pas à s'en apercevoir, mais j'ai vite découvert que j'aurais pu tenir des jours. Le stage en avait trois.

Le feu est une forme élémentaire de la vie… Le feu sait nous effrayer quand il s'agit de l'approcher pour le combattre, et il sait aussi paraître moins dangereux qu'il n'est. Il brûle et nous étouffe sans même avoir à nous toucher.

La rapidité de l'intervention est toujours décisive. Un feu que nous éteindrions avec nos bottes et nos gants si nous réagissions en quelques secondes, demanderait une lance après quelques minutes, et un bataillon si nous tardions davantage. L'on doit donc agir vite, mais sans se mettre en danger. C'est ce qu'il importe d'abord d'apprendre.

Quelques bases sur la chimie du feu, le feu et l'électricité, les échelles de chaleur, l'oxygène ; puis le maniement de la lance, le jet à longue portée, le rideau d'eau pour produire comme un bouclier protecteur de fines gouttelettes, l'emploi de l'un ou de l'autre ou des deux en même temps, sachant que plus l'un est puissant, plus l'autre est faible ; l'usage

des extincteurs ; les différents types de feu, ceux d'hydrocarbures, de bois, de produits chimiques…

– Je ne comprends toujours pas pourquoi tu as fait appel à moi, ai-je quand même demandé à Shaïn le dernier jour. Les deux pompiers qui m'assistaient l'après-midi pour les exercices pratiques, où nous profitions de la forte chaleur pour corser les conditions, s'en seraient sortis au moins aussi bien.

– Je n'en crois rien, m'a-t-il renvoyé. Tu as un talent particulier pour ce genre d'interventions : tu parles et tu penses comme un poète.

– Comme un poète ? me surprend-il

– Un poète parle à l'esprit, mais aussi à l'âme et aux sens. Tu es exactement celui qu'il nous fallait. Comme tu l'as dit, face au feu l'on doit agir vite, sans prendre le temps de réfléchir, par réflexe. Ces réflexes doivent être renseignés par des connaissances profondément incorporées et par une bonne accoutumance au comportement des instruments. Il n'est pas facile d'obtenir cela en trois jours. C'est d'autant moins facile avec des jeunes gens qui sortent de l'école où ils ont été entraînés à écouter des phrases pour seulement les répéter, et à répéter des gestes pour seulement bien les reproduire. C'est dans une tout autre voie que tu les as entraînés, et tu t'y es fort habilement pris ?

Le 6 août, un air de luth

Un nuage est passé et a lâché quelques gouttes. Presque rien. Elles ont séché avant de tremper les sol. Elles ne nous épargneront pas d'arroser le jardin en fin d'après-midi.

L'eau n'a pas eu le temps de pénétrer la terre. Avec le vent qui descend la vallée, il fait presque frais maintenant en chemise légère sur le balcon. La lune en face de moi, toute pâle sur l'azur, est presque à son dernier quartier.

Une femme monte la rue non goudronnée avec de jolis bracelets de chevilles qui tombent bien à la hauteur qu'il faut, juste sous les pans de son large pantalon noir.

Les notes d'un *gâhân* au luth me tournent encore en tête.

Le gâhân

Le terme *gâhân* a quelque lointain rapport avec les Gâthâs. Les Gâthâs, ce sont cinq hymnes, de Zarathoustra, qui constituent la première partie de

l’Avesta. Je ne crois pas que l’on doive y chercher plus de rapports qu’entre *tragedos*, le « chant du bouc » qui désignait les anciens rituels dionysiaques, et « tragédie » tel qu’on entend ce mot de nos jours au propre comme au figuré.

Je n’ai pas cherché davantage. Les Gâthâs sont du texte sans musique, et le gâhân de la musique sans texte. Je crois que les deux termes n’ont pas plus de lien entre eux que le théâtre contemporain n’en a avec les rites dionysiaques.

Les mots ont d’étranges destins pendant qu’ils s’hybrident d’une langue à l’autre. Parfois ils sont soumis à des transformations morphologiques importantes, tandis que leur sens demeure à peu près identique, tel le *dhyana* sanskrit, le *jhâna* pâli, qui de *djana* donne *tchan* en chinois, et *zen* en japonais (dzen).

Parfois c’est le contraire, le mot demeure identique, mais son sens se transforme en passant dans l’usage courant.

Je l’ai souvent dit, les mots s’émoussent à l’usage si l’on ne les aiguise pas de temps en temps, comme « étonné », « navré », « abîmé ». Ils incitent alors le locuteur à une surenchère d’adverbes et de termes excessifs qui ne résolvent rien. « très navré » ne signifiera jamais l’agonie ; « très étonné », le foudroiement ; « très abîmé », l’engloutissement définitif. Parfois, bien employé, un mot usé parvient à récupérer son tranchant, d’autant mieux, comme par contraste, que son sens s’était affaibli.

La pluie enfin

Le 7 août, l'orage

L'orage est là. Il était temps. Dans les parcs, de larges surfaces étaient devenues sèches et terreuses. Devant les arbres, les feuilles tombaient, devenues jaunes.

Les nuages sont arrivés rapidement, surgis de derrière les montagnes comme par surprise. Ils se sont annoncés par des bruits de tonnerres.

Les gens ne se trompaient pas. La pluie arrive à son heure.

Les nuages noirs ont caché le soleil. Ils n'ont pas rafraîchi l'air ; ils l'ont d'abord alourdi. Les oiseaux se sont déjà cachés, les gouttes ne vont pas tarder. Le vent a commencé de forcir.

– Tu sors maintenant, s'étonne Sinta. – Pourquoi pas, j'ai envie de voir tomber la pluie des terrasses du lac.

La pluie a commencé, brutale, avec un vent violent. Je dois tenir mon chapeau, ce qui fait couler l'eau le long de mon bras jusque dans ma chemise. Je n'ai pas pris de parapluie, je ne pourrais pas le tenir ouvert.

Sous la verrière du bar de planches, j'aperçois la rivière à l'endroit où un bras vient rejoindre le lac. Je serai bien placé si je dois voir son niveau monter.

Le tonnerre n'a pas cessé, son bruit est toujours plus fort, presque un roulement continu ponctué de détonations assourdissantes, et je m'amuse à compter entre les éclairs et les bruits.

Derrière le comptoir, Laïla a mis la lumière, de simples petits spots qui sont encore bien suffisants. En fait, elle s'appelle Leïli, c'est le nom farsi qui correspond à Laïla en arabe, je l'appelle souvent ainsi.

La température baisse rapidement, et j'ai bien fait d'emporter ma saharienne bien déperlante. J'ai pensé aussi à une petite laine dans mon sac. J'aurais dû enfiler des bottes, car je sens que la rue non goudronnée devant la maison ressemblera à un torrent boueux quand je rentrerai.

Je crois que la forte chaleur est bien finie.

De larges flaques se créent sur les pelouses du parc.

Les chats sont tous rentrés. Ils contemplent la pluie comme moi sous la verrière. Le bruit des trombes d'eau a décru, mais pas celui des rafales

dans les branches. J’ai étendu sur une chaise ma saharienne trempée, et j’ai sorti ma veste.

Je distingue parfaitement les nuages rapides se chevaucher, se bousculer, se heurter. Ils sont hauts et ne cachent pas les montagnes boisées, les pentes rocheuses devenues luisantes.

La pluie a faibli, mais elle résonne fort sur la verrière. Le vent fait grincer un bout de métal. Leïli est venue voir, elle a levé la tête, attentive un moment. Elle n’a rien dit, est repartie derrière son comptoir apparemment rassurée, et a repris sa lecture.

Le bruit de la pluie est devenu monotone. Il est superbe le bruit monotone de la pluie. Il donne envie de l’écouter sans rien faire ; peut-être écrire, ou bien lire, comme Leïli.

Un chat s’est rapproché de moi en marchant sur les tables, et s’est mis sur mes genoux en ronronnant. Le bruit des gouttes monotones nous aura rapprochés.

Je le caresse machinalement, et il se met à frotter lui-même sa tête à ma main, à chercher à l’enfouir. Ça fait ça le bruit monotone des gouttes.

Ces jours-ci, commençait à me manquer l’envie de ne rien faire.

Je ne fais pas rien, j’écris. Mais comment pourrais-je appeler cela travailler cette fois ?

Étonnements

J’ai jeté un œil ce soir sur les recherches de Jean-Pierre Petit. Il nourrit en moi des intuitions hérétiques. L’astrophysique depuis quelques années raconte des récits fantastiques. Faire reposer une vision du monde sur de pures équations me paraît, pour le moins, risqué. Je ne suis pas contre le principe de tirer par déduction tout ce qu’il est possible de ce que l’on connaît. Cette expérience de pensée n’est pas dépourvue d’intérêt, mais ce qu’elle nous fait découvrir de plus fertile avec le temps, est combien notre raison nous trompe, et combien elle nous cantonne presque toujours en-deça de la réalité.

Jean-Pierre Petit tente dans une conférence filmée de convaincre son auditoire que les trous noirs n’existent pas. J’ai constaté avec satisfaction que je n’étais pas si perdu dans ses équations ; mais je ne les ai pas étudiées plume en main, me contentant de suivre à grands pas le raisonnement.

Bien sûr que l’on se trompe en comptant. La raison est plus trompeuse encore que les sens. Les physiciens les plus reconnus font donc des erreurs de calcul. Je le savais bien sûr. Le calcul le plus attentif n’y assure rien. Encore doit-on garder toujours à l’esprit l’intuition de ce que l’on compte.

L’un de mes oncles avait une petite entreprise de maçonnerie. Il était capable de calculer sur l’instant le coût d’une construction en arpentant le terrain, et il ne se trompait pas ; si plutôt, c’était cocasse, il se trompait avec les nouveaux francs et les anciens. Il est difficile d’évaluer le coût d’un chantier. Qu’on ne m’objecte pas que mon oncle ne pouvait pas se tromper, puisque le prix serait exactement celui qu’il allait facturer. Non, et c’est ce qui me fascinait : en resserrant ses décomptes, il se rapprochait peu à peu de sa première estimation. Ce ne sont pas des calculs faciles quand on a commencé jeune apprenti, ou peut-être si, justement.

Tout cela pour dire que même les calculs qui paraissent les plus abstraits demandent de prendre appui sur des intuitions acquises par des expériences patientes et renouvelées.

Je m’étais intéressé de près à la physique d’Aristote, tout en sachant bien qu’elle était fausse et sur quoi. Aristote possédait une intelligence étonnante, une ingéniosité, un sens de l’observation et de la synthèse qui nous surprennent encore, et l’on n’est pas moins surpris des observations qu’il avait négligées, de ses à-priori qu’il n’avait pas jugés nécessaire de vérifier : des détails simples, évidents, élémentaires. Maintenant que sa copie est, pour ainsi dire, corrigée, on demeure, comment dire, étonné, c’est cela : étonné.

C’est un peu ce que montre Jean-Pierre Petit quand il met en cause l’existence des trous noirs.

Le 8 août, attracteurs étranges

Des nuages encore, maintenant ils ont pris l’habitude, ils reviendront. Trente-quatre degrés après midi quand même, mais la température fraîchit vite dès que les ombres s’étendent, et quand celle des montagnes tombe sur nous, il vaut mieux enfiler une veste.

L’on voit encore des nuages, très gros, très blancs. Ils occupent tout le sud-est, et le nord-ouest du ciel est tout vide.

La pluie a duré jusqu’au milieu de la nuit hier, je l’entendais tomber en écoutant Jean-Pierre Petit. Les sols ont bien bu, et le niveau du cours d’eau devant la maison est monté. Celui de la rivière aussi.

« Quand il a plu, la terre est humide », lit-on dans le *Wou-Men-Kouan*, « Je viens de vous expliquer tout du fond de mon cœur, mais je crains que vous ne me croyiez. »

La pensée zen me fascine, et la syntaxe du japonais.

Il me semble percevoir deux niveaux dans la grammaire. Le premier : il est celui qui est en œuvre dans les correcteurs grammaticaux, les traductions automatiques, les programmes de prononciation et de reconnaissance vocale. Ce niveau commence à être bien circonscrit, mais on sent qu'il reste quelque chose : le second niveau.

L'esprit navigue dans la grammaire et s'en joue. Il est comme un enfant et ne réfléchit pas, il trace, il est comme un omble dans le courant. Ne semble-t-il pas, quand on y regarde, qu'il est à la source des mouvements qui structurent la syntaxe elle-même, ceux qui font fonction d'attracteurs étranges, comme dans la mécanique des fluides ?

Je sens que par là se trouverait la clé qui permettrait à toutes les formes de vie de se comprendre.

Attracteurs étranges

Le 9 août, une fiction

Sharif m’a tenu informé qu’il venait de copier sur le site du séminaire les dernières lignes de mon journal que j’ai publiées ce matin même. « Je les ai relues plusieurs fois », m’a-t-il écrit, « et tu m’as obligé à réviser ce que j’avais appris dans mes cours de physique quand j’étais encore étudiant sur la mécanique des fluides et ses attracteurs étranges. Ton intuition mériterait d’être étudiée de près. N’as-tu rien écrit d’autre et de plus précis sur ce sujet, même inédit ? J’en serais étonné. »

Je lui cite dans ma réponse une fiction écrite au tournant du siècle : *Les langues à attracteurs logiques du Devron*. Elle avait surgi de nombreuses réflexions sans issues. J’avais pris des notes qui ne conduisaient à rien de suffisamment consistant, et plutôt que de les abandonner stérilement dans un tiroir, j’en ai tiré une nouvelle. La fiction permet de poursuivre une pensée bien au-delà de ce qui serait accessible au seul raisonnement.

Le 10 août, dynamique de la pensée

J’avais un peu oublié ma nouvelle écrite il y a une bonne vingtaine d’années, mais je me souviens bien du café où j’en avais conçu l’essentiel en un après-midi. Je me souviens de la chaleur et de la relative pénombre où je m’étais installé. Je me souviens de la placette ombragée de hauts platanes, et décorée d’une splendide fontaine Wallace.

« À mon avis », me suggère Sinta qui a suivi, intéressée, mes commentaires, « cette nouvelle devrait être accompagnée d’une illustration représentant les différents attracteurs : point-col, source, puits, cycle-limite. L’on comprendrait mieux si l’on pouvait se les figurer. » Elle l’était lorsqu’elle fut publiée dans *À travers champs*. Je vais essayer de retrouver l’image, si Sharif veut la mettre sur le site.

Sinta ignorait tout des attracteurs étranges. Je n’ai pas souhaité l’humilier, mais j’ai eu du mal à cacher ma surprise. « Je me suis trop tôt et sans doute trop exclusivement consacrée aux lettres », a-t-elle tenté de justifier. Je lui ai répondu, peut-être trop péremptoirement, que ma nouvelle montrait à l’évidence que la mécanique des fluides n’était pas sans rapport avec le fonctionnement réel de la langue, et donc avec les

lettres. Puisque la parole et la pensée sont des flux elles aussi, elles sont soumises aux mêmes lois qui régissent tous les fluides.

Je comprends bien que la remarque de mon journal et ma nouvelle d'il y a plus de vingt ans, nous introduisent au cœur-même du travail de notre séminaire, mais je crains hélas que cette voie demeure stérile longtemps. Ce genre d'intuitions doit être soumis à de lentes macérations avant que quoi que ce soit de tangible ne se décante. C'est d'ailleurs la principale raison qui vous fait souhaiter partager vos écrits.

J'ai beau faire le malin à moindres frais avec Sinta, je ne suis moi-même pas très savant dans ces domaines. Mais j'entrevois peut-être une façon de s'y prendre.

Turbulences

L'orage est une occasion excellente pour contempler un phénomène de turbulences. Aujourd'hui ce n'est pas un orage auquel j'assiste, mais à une simple ondée, avec de hauts nuages qui s'entremêlent parmi les montagnes, et qui les font paraître plus hautes elles aussi.

Évidemment, quand j'écris que j'adore contempler l'eau sous toutes ses formes, à travers toutes ses métamorphoses : ondées, trombes, vagues de l'océan, torrents, chutes fumantes le long de parois, lacs, mares et étangs, brumes, brouillards, nuages, jets, que les lances à incendie modulent si bien, routes et chemins inondés… ce sont les turbulences que je contemple.

Notons que j'aime aussi contempler le feu ; les turbulences du feu.

Le 11 août, les Éditions du Progrès

La science moderne ne s'est pas beaucoup préoccupée des turbulences. Elle les a plutôt abandonnées aux ingénieurs. Elle s'y est mise sérieusement au cours du vingtième siècle. Même alors, elle s'est principalement souciée de comment s'en débarrasser.

Si j'étais un jeune physicien, je m'y intéresserais davantage. D'abord parce que le sujet se fait vite fascinant lorsque l'on y regarde, et il trace des perspectives dans les directions les plus inattendues. Les turbulences tiennent notamment une grande place dans la théorie du chaos.

Dans les années trente, Andey Kolmogorov, un mathématicien soviétique qui contribua à la topologie, à la logique intuitionniste, à la théorie classique des mécaniques de l'information et à la théorie

algorithmique et computationnelle de la complexité, s'intéressa de près aux turbulences ; puis il y eut surtout Lev Landau, soviétique lui aussi, auteur de la *Mécanique des fluides*, et auquel on doit une théorie sur les seuils de turbulence.

– Tu es bien érudit sur ces questions, me dit Licos.

– Quand j'étais jeune, *les Éditions du Progrès* à Moscou publiaient beaucoup de traductions en français des physiciens soviétiques.

Les volumes étaient souvent reliés pour le prix d'un livre de poche. Ils étaient bien écrits, bien construits et parfaitement traduits. Je me souviens d'en avoir achetés pour la seule beauté du titre. Les ouvrages scientifiques ont souvent des titres qui font rêver.

Ces livres étaient superbes, autant sous l'aspect proprement bibliophilique, que par leurs contenus. Ils étaient superbement composés sur un papier ni trop blanc pour ne pas fatiguer les yeux, ni trop terne. Malgré la reliure, élégantes mais pas au point de faire oublier leur usage pratique, et laisser croire qu'ils étaient destinés à meubler des étagères, et malgré le nombre de leurs pages, ils n'étaient pas d'un poids excessif susceptible de fatiguer le poignet.

L'impression des caractères était parfaite, d'un noir intense autorisant un corps assez réduit, et donc un moindre nombre de pages, et, par conséquence, un poids plus faible facilitant leur maniabilité. Il en résultait un confort de lecture qui favorisait l'effort de lire.

De plus, ces livres ne se refermaient pas quand un les posait sur la table. Ils restaient ouverts à la page, vous laissant tout le loisir d'en consulter un autre que vous auriez déposé à côté, de consulter vos notes, rallumer votre pipe, ou tout autre geste requérant les deux mains. Ces facilités encourageaient peut-être les auteurs à ne pas épargner l'effort qu'ils attendaient de leurs lecteurs. Ce n'étaient pas des ouvrages de vulgarisation.

Les ouvrages scientifiques qui ne vulgarisent pas sont presque toujours abscons et ennuyeux ; incompréhensibles par des non-spécialistes. Ils ergotent sur des formules et des citations, marchant au pas des fourmis et ne vous épargnant aucun de leurs zigzags. Ceux qui vulgarisent, tentent au contraire de vous faire grâce de tout effort soutenu pour comprendre ne serait-ce qu'une équation, préférant des anecdotes et des saillies

amusantes. Ils aiment vous faire sentir des vérités troublantes, mais si vous y envoyez les mains, vous brassez de la fumée.

– Je ne vois pas l'intérêt de lire des ouvrages de vulgarisation, intervient le sarcastique Licos, car ils s'ingénient à dessiner pour leurs lecteurs l'image d'un monde tel qu'il apparaît au moment où ils écrivent, et qui s'apprête à devenir fausse dans les dix, vingt ou trente années qui suivent. Toutes ces images grossières que tu as étudiées dans tes jeunes années sont maintenant erronées. Te rends-tu compte que si tu n'avais rien lu d'autre, tu ne saurais rien ?

Le 12 août, questions linguistiques

Sur la station orbitale chinoise, l'on ne parle que le chinois. C'est logique, mais je me demande comment les Russes vont s'y incorporer.

Il est probable que les uns comme les autres connaissent parfaitement l'anglais. L'anglais est devenu la lingua franca de la recherche. Je n'en crois pas pour autant que tout soit plié.

Les questions linguistiques ont une importance considérable à laquelle j'essaie de demeurer attentif.

La semaine prochaine se tiendra à Pékin un forum académique sur le thème : « les civilisations au milieu de profonds changements ». Il est organisé par l'Académie chinoise des sciences sociales. S'y rencontreront des chercheurs venus du monde entier. Shimoun s'y est rendu.

Remarques badines

Le 14 août, idiotie artificielle et inertie

Licos : Tu as raison, moi aussi, le lecteur qui me plaît est celui qui marque des buts avec mes passes. Sinon, ce ne serait pas drôle de publier.

Moi : Ce serait quand même drôle déjà d'écrire, car les points l'on est bien capable de les marquer seul.

Licos : L'on devrait quand même pour cela trouver les moyens de lire les autres.

Moi : C'est bien le hic. Il n'est pas évident d'obtenir des passes si l'on ne renvoie rien.

Licos : C'est une très juste remarque bien souvent ignorée. Des travaux qui sont en principe librement accessibles en ligne sans bourse délier, ne le sont pas dans les faits, puisque l'on doit encore les trouver. En fait, ils ne le sont pas.

À ce propos, ne trouves-tu pas que les moteurs de recherche sont de plus en plus délirants ?

Moi : Il me semble bien, oui. Je ne sais même plus comment régler mes paramètres de recherche. L'on trouvait mieux ce que l'on voulait il n'y a pas si longtemps. On faisait défiler quelques pages, puis en y sautant de lien en lien, on trouvait toujours son bonheur.

Licos : Le meilleur moyen reste de chercher à partir des sites que l'on connaît déjà.

Moi : Oui, mais cela tend à fermer les cercles quand on se serait avec raisons attendu à ce qu'ils s'ouvrent.

Nous revenons donc à la question : comment recevoir des passes, et surtout en transmettre à de bons joueurs ?

Licos : Je crois que c'est ce qu'ont prétendu offrir les réseaux dits sociaux en échange de données exploitables, mais en fermant les cercles, évidemment, là où l'on eût imaginé qu'ils les ouvrissent, et en devenant les caisses de résonance assourdissantes des lieux communs.

Moi : Ça ne marche donc pas.

Licos : Je crois que c’est la bonne conclusion. Elle est même excellente, plutôt que de se perturber l’esprit à y décrypter des intentions malhonnêtes. Trêve de pensées perfides ! Ça ne marche pas : c’est tout.

Des intentions perverses viennent peut-être après coup tenter de faire que ça marche quand même.

Moi : Tu me fais songer que l’échec pourrait parfois se faire stimulant. L’échec pousserait à s’enferrer.

Licos : Il est moins fastidieux de s’acharner dans l’échec, plutôt que de chercher pourquoi ça ne marche pas. L’effort est moindre. Ça s’appelle l’inertie.

Licos nous a raccompagné en voiture sous la pluie. Sinta lui a proposé de monter prendre un verre. Elle n’est pas beaucoup intervenue. « Vous semblez bien vous comprendre », nous a-t-elle dit, « mais vos raccourcis me déroutent. »

Moi : Il faut laisser reposer. Vous reprendrez une vodka ? »

Licos : Pas pour moi, je vais conduire.

Le 15 août, la démocratie

Bizarrement, l’on oppose toujours la démocratie à la dictature. C’est comme un réflexe : comme s’il n’y avait rien d’autre à quoi l’opposer. L’on ne songe même pas à l’anarchisme, qui pourtant s’impose. Non, les anarchistes sont devenus des démocrates eux aussi, et même des ultra-démocrates. D’ailleurs, je ne connais aucun régime de nos jours dans le monde qui ne se veuille démocratique. Cette simple évidence devrait alimenter pour le moins quelques approches critiques.

Ceci dit, la question de la démocratie m’intéresse moyennement. Elle n’est pas sérieuse. Le serait davantage d’observer comment dans le monde réel, sur des territoires particuliers et précis, des organes de décision porteraient fidèlement les divers points de vue des populations. Ou encore, comment ces populations dans leur diversité s’y prendraient pour mettre en place de telles instances. Au fond, on n’en sait rien, et les élections, à plus forte raison au suffrage universel, surtout quand on observe comment elles se déroulent, n’en garantissent rien. Il est seulement possible d’observer jusqu’à quel point les sociétés réelles y parviennent plus ou moins, et jusqu’à quel point elles ont sinon besoin d’un puissant système de surveillance et de coercition pour y remédier.

Je dois me rendre à la stricte évidence. Je ne grossis pas, je m'affaisse. Cela arrive toujours en vieillissant : le corps se tasse. Je devrais travailler mes pectoraux, mes épaules. Grimper dans des arbres, voilà. J'ai de la chance, il reste encore quelques fruits dans le jardin.

Sinta a un très beau noyer, très haut, avec une ombre généreuse près du jardin potager. Grimper à un noyer n'est cependant pas sans péril. Ses branches sont disposées de telle sorte qu'il est difficile de s'y accrocher, c'est sans doute pourquoi l'on ne cueille pas les noix, on les gaule. Les bras travaillent quand même, et les épaules, c'est vrai, mais ce n'est pas la même chose.

La démocratie me questionne moins que la dictature. Il s'agit d'un concept latin, puis il est devenu à la Renaissance une idée fixe de l'Occident moderne. À la base, telle que la concevaient les Romains, la dictature est la réponse à une crise. Elle est donc provisoire, puisque la crise l'est aussi par définition.

La république est en danger : l'on désigne alors un dictateur doté des pleins pouvoir pour résoudre la crise, et qui rentrera dans le rang quand ce sera fait. Rien n'empêche même de le désigner démocratiquement.

Le concept de dictature est devenu particulièrement intéressant lorsque le mouvement ouvrier s'en est saisi : la dictature du prolétariat.

L'on trouve un beau prunier près de la source qui alimente la mare, cerné de framboisier touffus. Il n'est pas difficile de grimper à un prunier, mais celui-ci est si peu haut qu'on en cueillerait les fruits du sol. Il n'y a plus de cerises hélas. Je ferais mieux tout simplement de réajuster mes mouvements de chi gong.

Quand on pense à une révolution, et la modernité occidentale en a connu beaucoup, on imagine plus ou moins consciemment deux temps : celui de la révolution proprement dite, et celui de l'ordre nouveau qui lui succède.

Un temps plus ou moins long sera consacré à délibérer, concevoir et réaliser les lois, les institutions et les instances qui formeront le nouvel ordre. Il arrivera cependant bien un moment où ce sera fini. On aura peut-être enfin une société parfaite, ou peut-être pas. Du moins, l'idée est là.

Dans les faits, rien n'est moins évident que de passer d'une période à l'autre. Bref, la révolution ce n'est pas facile, d'autant moins que

surgissent toujours avec elle des quantités d'ennemis. L'idée des deux périodes en est encore renforcée.

Ce modèle a imprégné l'Europe occidentale, mais il n'a rien d'universel, il est localement et historiquement circonscrit, à moins que l'on ne considère l'ouest de l'Europe comme le foyer de la civilisation universelle ; un pas que beaucoup n'ont pas hésité à franchir.

Le 17 août, les raisons des choses

Leïli sert le ballon de rosé jusqu'à ras bord. Je sais qu'elle le fait par gentillesse, mais je pense devoir lui expliquer que l'on ne se sert pas ainsi d'un verre ballon. Celui-ci est justement conçu pour n'être rempli qu'aux deux tiers, lui permettant ainsi de capturer l'arôme dans la partie supérieure du verre. On hume le breuvage avant que de le boire. « Excuse-moi de te faire cette remarque, surtout devant témoin, mais il fallait que tu le saches. »

« Quand Jean-Pierre explique une chose », intervient Nadina à qui je venais d'offrir la dégustation d'un rosé du cru, venu d'un autre cépage que celui de Rayan, le cousin de Sinti auquel nous étions allés rendre visite l'an dernier, mais de tout à côté, sur le même coteau, « il ne le justifie jamais par les mœurs ou les bonnes manières. Il te donne toujours des raisons pratiques et irréfutables. C'est passionnant d'apprendre les langues avec lui. La culture du vin aussi, je vois. »

« Viens t'asseoir Leïli, je t'offre un rosé, et déguste-le avec nous. – L'on dit que l'alcool trouble l'esprit, s'apprête-t-elle à refuser. – Pour cela il te faudrait boire bien plus qu'un ballon rempli aux deux tiers.

Tous les aliments et toutes les boissons ont des effets sur le corps, l'âme et l'esprit. Seul l'abus est néfaste, et l'abus répété. Le vin a plutôt des effets sur l'esprit, c'est pourquoi on le dit spiritueux. En arabe, le vin et l'esprit, ont la même racine. On doit le déguster avec l'esprit.

« Je vais, si vous le voulez bien, vous montrer comment on goûte le vin avec l'esprit. Vous verrez qu'alors il ne tourne pas facilement la tête ni ne trouble le sens. C'est d'abord une question de respiration… »

« Qu'est-ce que je disais », commente Nadina.

La propreté du ciel

Le 19 août, l’Otan a perdu

L’Otan a perdu la guerre. Ses forces en sont réduites à des actes désespérés : organiser un mercenariat « terroriste », massacrer des populations en bombardant des habitations civiles sans motifs militaires, menacer une centrale nucléaire… Elle n’est plus capable de rien qui ressemblât à une stratégie.

Elle a perdu la guerre, mais ne semble pas savoir laquelle. L’on en distingue nettement les signes chez les propagandistes, et même chez les plus fins commentateurs. Leur esprit ne sait se détacher des modèles westphaliens, et l’on prévoit déjà des traités de partition : comment découper des peuples et des territoires.

La question n’est pas du tout là, décider d’où placer des frontières entre l’on ne sait qui ni l’on ne sait quoi ; la question est de savoir ce qui doit circuler entre elles, et comment se prennent les décisions à l’intérieur.

Voilà résumé ce que m’a dit Farzal ce matin près de la gare. Bien sûr, chaque phrase appellerait un développement qu’il n’a d’ailleurs pas manqué de faire, notamment sur l’Afrique où l’intelligence des événements m’échappe largement. Je n’ai pas jugé utile d’en consigner davantage, tant ces développements me sont parus implicites, sinon impénétrables.

Aujourd’hui comme hier, il fait un peu frais le matin, avec un ciel dégagé où passent rapides quelques petits nuages bien nets. « Je t’ai vu chercher la lune dès que nous nous sommes installés » a remarqué Farzal. Elle était pâle et blanche à son dernier quartier. « J’aime à chaque instant savoir où et quand je me trouve » ; et puis elle nous renseigne sur la propreté du ciel.

Il fait un peu frais, on supporte un gilet.

Le 20 août, la versification

Personne ne paraît bien comprendre en France ce que serait la poésie. On l’a trop associée à la rime. La rime est pratique pour caler les périodes et indiquer précisément comment les prononcer. On le voit bien dans les chansons qui donnent aujourd’hui la principale raison de rimer.

Les techniques d’enregistrement ont si bien réussi à la chanson, qu’elle est devenue une industrie, et que plus personne ne songe à lire ni à écrire des textes rimés. Même les meilleurs poètes du vingtième siècle ne sont devenus célèbres qu’après avoir été chantés. Ça décourage.

Pourtant, l’on rime souvent sans le savoir. Il est bien évident que dans la prose aussi l’on se sert des consonances et des allitérations. La prose est la plupart du temps aussi rimée que les vers. L’on s’en apercevrait mieux si l’on faisait l’économie de ces renvois à la ligne qui exagèrent leur différence, et que je n’ai jamais aimés.

L’on ne saurait s’en passer pour les vers libres évidemment, qui sinon ne seraient plus des vers. Le vers libre est une forme de poésie plus soucieuse des signes typographiques que des signes sonores ; plus préoccupée de la page.

Le souci de l’espace de la page et celui de la musique n’en sont pas condamnés à s’exclure, ni seulement à s’ignorer. (Mallarmé l’avait bien conçu.)

Le 21 août, les livres à Dirac

Ce qui est curieux ici à Dirac, c’est combien, depuis l’enfance, les gens vivent avec les livres. Quand ces derniers jours, l’Iran a fait mettre sur orbite son satellite Khayyam, personne ne s’est demandé ici quel était ce nom. Tout le monde connaissait Omar Khayyam.

Il en est ainsi depuis longtemps. Tous les foyers ont des bibliothèques, et presque toutes contiennent quelques vieux livres, de très vieux livres, ceux de l’époque où l’imprimerie n’utilisait que la gravure du bois. L’on trouve même des copies au calame sur ce vieux papier solide et fin qui a vu le jour dans ces régions il y a environ un millier d’années. Ces livres mêlés, neufs et anciens, donnent aux lettres un sacré effet de profondeur.

Chez moi aussi, il traînait de vieux livres quand j’étais enfant. Le plus ancien que possédait mon père était l’édition originale des *Caractères* de La Bruyère.

Ces vieux livres que l’on trouve dans presque toutes les maisons, les gens les gardent. Ils les ont généralement lus ; mais l’on ne trouve pas de commerce de livres anciens, de collectionneurs bibliophiles. Si l’on a le choix entre une édition ancienne et une autre récente, personne n’hésitera. Aussi, quand on trouve des livres anciens dans une boutique, ils ne sont

pas vendus cher, si ce n’est en proportion de la difficulté à trouver l’ouvrage.

Un enfant ne sera pas grondé s’il saisit un vieux livre dans la bibliothèque. J’en ai vus pourtant de très beaux, décorés d’arabesques colorées.

Aujourd’hui, l’enseignement est bien organisé, mais je me demande comment les plus anciennes générations, la mienne seulement, ont appris à lire : « à la mosquée », me dira-t-on. Oui, sans doute, ce qui confirme mon opinion qu’il n’est pas bien difficile d’apprendre à lire et à écrire la langue arabe, et celles qui utilisent son alphabet. Les difficultés en sont d’abord phonologiques.

Ceci est en contradiction avec ce que j’avais lu en préparant mon cours il y a trente ans ; mais l’on n’est pas obligé de croire tout ce qu’on lit.

Les gens ne possèdent pas tous des livres anciens, et l’on en est plutôt aux bibliothèques numériques. Peut-être est-ce justement cette profondeur historique qui aide à assimiler sans peine et non sans intelligence de nouvelles façons d’écrire et de lire.

Les gens lisent ici les poètes classiques, et les contemporains, et même les voisins, car l’on écrit volontiers ici à Dirac, surtout doté des nouveaux procédés technologiques. Qui lit les poètes côtoie vite les philosophes, qui sont ici le plus souvent exactement les mêmes, et qui furent presque toujours les savants et les mathématiciens, tel Khayyam justement, dont bien des travaux en la matière ne sont toujours pas dépassés.

La poésie que lisent les gens m’étonne, car elle est plutôt leste, plutôt licencieuse. Même les enfants la connaissent, qui savent souvent lire l’arabe, le farsi et le dari.

Omar Khayyam est le grand poète du sexe et de l’alcool, même s’il est grotesquement réducteur d’en parler ainsi. Les Iraniens n’en ont pas pour autant hésité à donner son nom à leur satellite. Voilà qui ne doit pas surprendre.

Le 22 août, au désert

Je serais volontiers allé dans la maison de Sinti sur la montagne. Elle appartient à sa famille. J’ai bien compris que c’est un endroit où l’on va travailler : réparer la toiture, émonder les arbres…, chaque membre de sa famille y passe à tour de rôle entretenir la vieille bâtisse, et en ramène

fruits, légumes, fourrage, bois de chauffage…, chasser parfois, ou pêcher selon la saison.

Dans l'ensemble, ce sont des séjours laborieux. Travailler au grand air dans un décor incomparable avec des gens que l'on aime est sans aucun doute une expérience désirable. Elle ne l'était pas pour Sint.

C'est une vieille maison que personne n'a envie de laisser à l'abandon, mais où personne ne voudrait s'installer. Un tel lieu ne convient ni pour des jeunes, ni pour des vieux.

J'ai donc pris un peu la voiture ces derniers jours pour sortir de la ville. Sinon, je n'en ai pas besoin. J'aime marcher dans une ville. J'aime marcher aussi dans le désert, mais le trajet serait trop long alors pour seulement sortir des murs.

L'on trouve quelques hameaux et quelques fermes abandonnées dans les environs de Dirac ; isolés, trop loin de toute route et de tout chemin praticable sur quatre roues. L'on en trouve aussi, comme le chalet familial de Sinti, que personne n'habite mais que des gens visiblement entretiennent, où ils viennent au moins faucher les champs.

J'aime cette nature semi-habitée, où il vaut mieux cependant ne pas avoir peur des chiens. Une grosse bête qui court sur vous, ou trois ou quatre en aboyant, cela risque d'effaroucher lorsqu'on n'y est pas habitué. Mais ils sont bien éduqués : il suffit que vous vous baissiez pour renouer un lacet, et ils s'enfuient par crainte que vous ne leur lanciez une pierre. Ils continueront cependant à aboyer, c'est leur métier.

J'aime surtout aller plus loin, là où la nature n'est plus du tout humaine ; dans le désert.

Le désert, j'emploie toujours ce mot au sens biblique : là où il n'y a plus d'homme. John Wyclif l'avait traduit par *wildness*. J'aime m'y trouver, là où les prophètes firent de saisissantes rencontres.

Du vivant et du sauvage

Le 24 août, deux façons d'écrire

Il y a deux façons d'écrire. L'on n'est hélas pas toujours maître du choix. La meilleure est quand les mots vous viennent à la vitesse où vous les écrivez. Ils s'inscrivent avec aisance les uns derrière les autres sans que vous butiez sur un seul, ni que vous ayez à les choisir. Surgissent alors toujours quelques pensées que vous n'aviez pas senti venir.

L'on se sent parfois réticent à suivre sa plume quand elle nous conduit dans des directions qui ne sont pas celles qu'on songeait emprunter. Mieux vaut la suivre. Que risque-t-on ? Le papier se rature, il se déchire, l'on n'est pas obligé de montrer ce que l'on a écrit. À quoi bon retenir sa plume ?

D'autres fois, au contraire, vos pensées vous ont devancé. Vous devez les rattraper. Vous constaterez alors que le style est moins soutenu, ou que les idées sont moins bien construites. Paradoxalement, les phrases sont maladroites, alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que, plus pensées, elles soient plus charpentées.

Suivez votre pensée, et le texte devra être profondément raturé et réécrit pour qu'il paraisse enfin spontané et clair comme si, au contraire, votre pensée avait suivi votre plume. Le plus curieux est justement qu'en retravaillant beaucoup l'on parvient à retrouver ce naturel que la plume aurait atteint sans détour si la réflexion était poliment restée derrière.

J'avais fait ces remarques quand j'étais encore bien jeune. Je me demandais quelle était la meilleure méthode. J'observais, ce faisant, qu'on n'est pas toujours maître de son choix.

Le geste de la plume est impatient. Il n'attend pas. Il n'attend pas seulement que vous ayez compris ce que vous venez d'écrire. Il se peut que votre plume soit plus intelligente que vous. C'est une expérience intéressante à faire.

Pourtant, alors que je la faisais, je découvrais aussi que le laborieux travail de réécriture parvenait à peu près toujours au même résultat, y compris à rendre ma plume plus intelligente que moi.

Ce que j’ai surtout appris, c’est que si l’on a loupé ce flux harmonieux de l’encre, l’on est bon pour une fastidieuse et laborieuse réécriture.

Les maladresses de style sont comme des nœuds, des plis. L’on ne doit pas hésiter à tenter de les déplier. L’on y trouve parfois des trésors. Personne ne saurait le faire à votre place. Un autre agirait comme s’il trouvait un nœud dans le bois ; il prendrait un rabot. C’est ce que je ferais moi-même si je devais corriger un autre ; je ne pourrais accoucher sa pensée.

Ces questions ont frappé à ma porte alors que j’étais très jeune et fortement influencé par le *Manifeste du Surréalisme*. Elles m’ont accompagné comme ces lignes en témoignent.

Écrire, dans son plein sens, est proche de l’activité onirique, cette faculté du vivant de ressasser des empreintes proprioceptives, et de construire des formes de pensées et de connaissances avec. Il est concevable que toute forme de vie rêve d’une façon ou d’une autre.

Le 25 août, fertilité

L’époque où je me suis arrêté sur les deux façons d’écrire est celle-là-même où je me suis remis à m’intéresser aux mathématiques. Elles ont réveillé mon intérêt à ce moment où, à l’instar de Sinta, j’avais cessé de m’en préoccuper.

L’écriture a une considérable importance pour le calcul, que l’on perçoit immédiatement. À cette époque, je concevais les mathématiques comme une science. La science naturelle des nombres ? C’est un peu cela.

J’ai compris plus tard que les mathématiques sont un art : peut-être des arts, tant elles sont diverses. J’ai découvert bien plus tard quelques ressemblances entre le pragmatisme mathématique d’Henri Poincaré et le Surréalisme, principalement en lisant Pierre Reverdy. Je le montrerais mieux si j’avais les livres sous la main. Entre les trois, il est un mot-clé : fertile.

Le 26 août, encore sur la fertilité

Dans la montagne, les ombres se sont fortement creusées. L’on voit tout de suite d’où vient cette fraîcheur nouvelle.

Finalement, un soleil trop haut n’a jamais profité au paysage. Il écrase, pas nécessairement de chaleur. Il écrase le relief, les distances. Il les rétrécit. On l’observe même en mer. Ce matin, j’ai pris la voiture pour

sortir de la ville, puis j'ai marché très haut vers le col. La lumière de l'aube est saisissante quand on la voit gagner sur l'ombre des parois rocheuses.

J'aimerais être accompagné d'un chameau pour porter les vêtements dont je me dépouille peu à peu. J'ai suivi un petit chemin qui dut être laborieusement tracé sur le bord d'une rivière écumeuse, à quelques mètres au-dessus pour éviter qu'elle ne soit pas incessamment inondée. Le chemin n'est plus qu'un sentier, et les grosses pierres qui le soutenaient ont roulé. Je ne suis pas allé jusqu'au bout pour apprendre ce qui avait exigé tant d'efforts.

J'avais rendez-vous près du lac pour déjeuner avec Nadina. Je n'étais donc pas pressé. Il y avait de l'hysope, j'en ai cueilli. Quand je pars marcher hors de la ville, j'emporte toujours quelques petits sachets de toile propres.

« Alors tu trouves que le Surréalisme pourrait être compris comme le pragmatisme appliqué à la poésie ? », m'a interrogé Nadina. « Je ne l'avais pas vu, mais si l'on cherche, c'est plutôt convainquant. William James est plus mis à contribution que Sigmund Freud dans les textes fondateurs. »

« Tout est charpenté sur un empirisme radical. Voilà bien ce que le Surréalisme a opposé à la raison : l'expérience. Voila bien ce qui l'a toujours maintenu à l'écart de vagues spiritualismes. L'expérience, évidemment, pas l'irrationnel. »

« Tu noteras que si l'on désigne couramment le pragmatisme comme une philosophie de l'efficacité, Poincaré emploie plutôt le mot français de fertilité », l'ai-je relancée.

Le 28 août, oublier Hobbes

« Tu regardes encore un western », constate Sint. Je regarde souvent en effet des Westerns. Ils équilibrent mes soirées, et par là, mon hygiène de vie. Un western dure environ une heure trente. Pendant ce temps, l'on est transporté dans un monde sauvage, souvent beau, excessif, trop chaud, trop froid, trop étendu…, toujours hostile.

Quelquefois l'on y voit les peuples premiers se faire exterminer pendant que les Européens règlent entre eux leurs comptes. Le sens de la vie est simple : tirer le premier. L'on y voit de beaux chevaux.

L'on y appelle « ville » ce que dans le monde normal l'on n'appellerait pas « village » ; seulement « hameau », « lieu-dit ».

En une heure et demie, l’on y vit des aventures qui durent plusieurs lunes, pendant lesquelles des dizaines de vies sont emportées. Une heure et demie, c’est court. L’on n’en ferait pas grand-chose. Même une simple conversation vous entraînerait peut-être plus tard pour en sortir moins vivement.

L’on peut voir un film ensemble et en parler. Je n’y tiens pas. L’on ne trouve d’ailleurs pas beaucoup à dire d’un western. Celui que j’ai regardé hier débutait avec deux voyageurs dans la neige du Montana. Ils voient un pendu accroché à la branche d’un grand arbre. « Nous approchons de la civilisation », dit l’un. Les premières paroles du film.

C’est cela un western : une balade aux confins du monde humain, à la lisière du bien et du mal. Une balade qui ne dure pas deux heures, mais paraît durer des jours. Ils passent sans temps morts, pendant seulement une heure trente. C’est salubre, et la soirée n’est pas encore terminée.

Mon père qui aimait aussi regarder des westerns avait une formule bien à lui : « ça ne fait pas travailler la tête ». C’est à l’activité intellectuelle ce que le massage est au sport. Un monde de hauts arbres, de vastes prairies, de grands troupeaux et de bêtes sauvages. Comment ne pas en être nostalgique ?

Des Italiens sont venus apprendre aux Nord-américains comment faire des westerns plus intelligents, laissant davantage de côté la sauvage nature pour mieux la laisser voir qui vit encore dans l’homme. *Le Bon, la Brute et le Truand* est un bonheur d’humour noir, montrant les étroites limites où la « bonté » est circonscrite dans le monde réel.

Et même le « mauvais », et même « l’horrible » sont beaux, quand le truand court éperdu parmi les tombes, oublieux de la guerre et des morts pour ne plus songer qu’aux dollars qu’il sublime par sa fureur ; ou quand le tueur professionnel fait preuve de tout son art et de sa déontologie. Comment ne plus croire en l’homme ?

Fin de saison

Le 30 août, à Khajez

La notion d'écriture « automatique » est ambiguë. André Breton la préférait à celle de William James de « machinale ». Moi non.

La notion révèle toute son ambiguïté dès qu'on l'applique à l'écriture mathématique.

Ce que j'écrivais sur les westerns m'a donné le goût de rouler jusque vers les petites agglomérations tout autour de Dirac. J'adore rouler sur les départementales, enfin ce ne sont pas proprement des départementales ici, mais elles ont tous les atours de celles de chez moi, et même des communales. J'aime négocier les virages d'une façon toute opposée à celle de Sanpan.

L'on dit que l'écriture mathématique fait le calcul à notre place.

C'est donc une forme d'écriture « automatique », ou « machinale », dans laquelle la pensée ne précède pas la plume. Sinon elle ne servirait à rien.

Il paraîtrait pourtant étrange de prétendre que son « message » serait dicté de l'inconscient, bien qu'il ne soit pas par avance connu, conscient donc.

Nos manières d'en parler nous induiraient ici en erreur.

Des quantités de villages et de hameaux se suivent le long de la route en lacets sans que l'on puisse dire où s'achève l'un ni où commence l'autre. Des hangars, des étables, des granges, entrecoupés de prairies, de hautes haies ; des larges surface de gravier ou stationnent une camionnette, une charrette à pneus, une voiture, un tracteur…, des maisons rustiques parmi les arbres, avec leurs barrières de bois, des fontaines nombreuses qui alimentent les ruisseaux au bord de la voie et leurs herbes folles…, mais pas de banque, pas de saloon.

Hier je me suis arrêté à Khajez pour travailler, car je ne suis pas là seulement pour faire du tourisme. On y trouve une petite auberge qui louerait éventuellement une chambre ou deux à des voyageurs qui auraient trouvé quoi faire à Khajez. Ils ne le regretteraient pas, car la vue vaut le déplacement. Le village est situé sur une pente du mont Karpok d'où le

regard plonge dans une large vallée face à l'horizon des cimes et des nuages. Je me suis installé dehors à l'abri de la bâche et de hauts tilleuls, et j'y suis resté déjeuner.

Je m'y suis trouvé si bien que m'est venue l'idée d'y revenir avec tous ceux qui voudraient m'y accompagner le lendemain. Je suis venu avec Sint. Sharif et Nadina nous ont rejoints. Sont arrivés séparément Shimoun et licos. Nous avions convenu de parler de la rentrée qui ne va pas tarder. Sharif m'a demandé si mes cours étaient prêts. « Suffisamment pour commencer », l'ai-je rassuré. Puis nos échanges ont pris une tournure plus abstraite.

– La question, a dit Licos, est de savoir si pendant que nous écrivons une équation, nous pensons ce que nous écrivons. Dans ce cas, il y aurait simultanéité et non pas précession.

– Je crois que c'est un peu plus complexe, dis-je. Je me souviens avoir rencontré une équation en lisant les Cours de Cambridge de Wittgenstein, et j'ai vu tout de suite que sa solution était : « x=2 ». Sur le coup, j'ai été troublé. Comment je le savais ? Quand j'avais « 2 », la vérification était facile, mais comment l'avais-je obtenu ? J'ai été plus troublé encore quand je me suis aperçu pendant que j'entreprenais de résoudre l'équation, que je ne savais plus bien comment m'y prendre. Je ne suis pas un mathématicien et je ne fais pas ça tous les jours. En tâtonnant un peu, j'ai bien obtenu « x=2 ».

– Il m'est arrivé la même chose avec Idris, mon petit-fils, ajoute Sinta. Il se débattait avec un problème de trains. J'ai tout de suite vu que le premier rattraperait le second en, par exemple, quarante minutes. L'instituteur n'allait sûrement pas se satisfaire d'une telle réponse. Il voudrait un raisonnement, et je me suis trouvée embarrassée. Je l'avais fait pourtant ce raisonnement, mais dois-je dire « inconsciemment » ?

– Ceci tend à montrer que le raisonnement n'est pas simultané, mais postérieur à l'écriture, ajoute Shimoun.

– Cela montre surtout que nous ne nous sommes pas donné les moyens de bien poser de telles questions ; même Wittgenstein, même James, même Poincaré, même Reverdy, conclut Licos.

Le 31 août, les équivalences

– L’on pourra me dire ce qu’on voudra, je crois que la Fédération de Russie fait durer la guerre, dis-je en avalant une gorgée d’eau fraîche sur mon café chaud.

La Fédération de Russie a des raisons évidentes dont elle ne se cache pas et que nous comprenons tous : réduire les pertes militaires et civiles. Bien sûr… mais à ce point ! Les forces fascistes doivent être bien entamées dans les zones de combat, et il ne doit pas rester beaucoup de civils à épargner. Je comprends aussi que la Fédération ne veuille pas dégarnir ses autres fronts qui sont nombreux. Mais à ce point !

– Pour quelles raisons laisserait-elle délibérément le conflit s’embourber ?

– C’est justement la question que je me pose.

– Il paraît que si l’on jette un crabe dans une casserole d’eau bouillante, il s’agite et se débat, mais si l’on laisse la température monter lentement, il ne réagit pas. C’est à quoi tu penses ?

– Un peu, oui ; une façon de faire se tenir tranquille les États-Unis, d’endormir leurs capacités à se débattre. Personne n’en parle beaucoup.

– Je suis davantage surprise par la défaite à plate couture de l’Otan sur les plans économique et diplomatique ; mais présenter les Occidentaux comme des idiots est un peu court, reconnais-le. Personne ne peut-être bête à ce point.

– Tu crois ?

– Personne ne bloquerait ses importations quand il est déjà dans une crise industrielle et énergétique. Qui pourrait être assez bête pour croire que les nations du monde entier se retourneraient contre la Fédération au moment où celle-ci jette sans fléchir un coin opportun sous la porte de leur émancipation ? Personne n’est bête à ce point.

– Alors qu’en penses-tu ?

– Les autorités n’étaient pas informées.

– Informées de quoi ?

– Principalement, de l’état de leurs ressources. Celles-ci sont entre les mains d’un fouillis d’institutions privées dans lesquelles toute information est sous le sceau du secret commercial. Je mets au défi quiconque de savoir où en sont exactement leurs ressources énergétiques.

Rien ne me réjouit plus le cœur que l’or du soleil qui se répand à travers les ombres des feuillages. Ce matin, il est saisissant. Il dessine une profondeur bouleversante ; il dessine chaque feuille le long de ses coulées. L’or fondu se répand sur les pelouses ombragées et leur donne des tons bleu nuit, et à la surface du lac, émeraude.

Je trouve que Leïli est une observatrice très avisée pour ne s’occuper apparemment que de sa cuisine. Mais peut-être est-ce précisément parce qu’elle est une cuisinière si avisée qu’elle est si bonne observatrice.

Le 2 septembre, regain

« Si tu cherches de l’exercice physique », m’a proposé Sinta, pourquoi ne m’accompagnerais-tu pas chez mon frère de Sharzoul qui est en retard pour rentrer les foins ? »

L’on fait ici une double moisson. Fauchés en juillet, les foins ont le temps de repousser en août, mais les pluies ont retardé le travail.

Pourquoi Sinta ne m’a-t-elle pas proposé plus tôt d’aider à faucher ? Je me débrouille bien avec une faux. Utiliser cet outil sollicite tous les muscles du buste sans leur demander d’effort excessif, et il requiert une excellente posture du corps entier. Pourquoi ne m’a-t-on rien demandé ? Parce qu’on a des motoculteurs ici, évidemment.

J’ai lancé un défi au frère de Sint. L’an prochain, je reviendrai avec une faux, je partirai à pied en même temps qu’il sortira sa camionnette du garage et y chargera sa faucheuse, et nous verrons qui finira le premier. Sur les étroits espaliers que nous avons râtelés, je ne crois pas que le temps et l’effort de faire passer le motoculteur de l’un à l’autre soit avantageux, sans compter son nettoyage et son entretien ; et ne parlons pas des séances de kiné ou de gymnastique corrective.

Questions de fond

Le 3 septembre, merveilleux désert

L'étendue du désert provoque quelquefois une angoisse diffuse. Elle tient une place importante dans les Écritures. Je ne pense pas ici seulement aux Trois Livres. Les *Trois Corbeilles* du bouddhisme contiennent un sutra : *Pourquoi le moine a-t-il peur tout seul dans la forêt.* Le désert en Asie du Sud est souvent forestier, du moins n'est-il pas souvent sec.

Je ne crois pas que cette angoisse vienne d'un sentiment de présences diffuses. Le désert, justement, est désert. Ces présences, aussi effrayantes soient-elles, seraient rassurantes, donnant une prise où l'imagination s'accrocherait. Il n'y en a pas.

L'impression d'effroi qui nous assaille serait plutôt celle de la profusion. La profusion est la caractéristique principale du réel. La réalité est toujours profuse, même celle du désert, et à plus forte raison.

Dans le désert, il n'y a rien, pourrait-on dire ; disons rien d'intéressant, rien susceptible d'éveiller un intérêt. Le désert est vide disons. Il est vide et il est pourtant profus. Qu'il soit forestier, rocheux, chaud ou glacé, humide ou torride, vous trouvez à voir : très loin, des monts rocheux ou boisés, des plaines sans fin ; et tout près, des feuilles, des roches… Écartez les branches, grimpez sur le rocher, il y a encore à voir. C'est infini. Regardez un caillou, regardez une tige, prenez un microscope, ou un télescope, c'est infini.

C'est cela qui nous fait nous imaginer des présences terrifiantes pour borner l'infini.

Il n'y a peut-être pas un nombre infini de grains de sables dans le désert ; mais certainement une infinité d'angles de vue pour regarder chacun, et d'angles par lesquels la lumière tombe sur lui, qui changent à chaque instant et ne reviendront jamais.

Cela nous fait-il vraiment peur, au point que nous nous le cachions sous des présences terrifiantes ? Oui, cela effraye peut-être. Cela bouleverse sûrement.

« En somme », me demande Sinta, « accepterais-tu de dire que tu t'es fabriqué un désert portatif ? »

Je ris. « Et ma présence dans ton désert, le rend-elle moins effrayant », m'interroge-t-elle encore ? « Non, c'est lui qui la rend plus prodigieuse et plus sereine à la fois. »

Le 5 septembre, extrait d'un courrier à Whu

Je viens de lire un article sur les causes de l'effondrement de la puissance chinoise, notamment technologique et scientifique au treizième siècle : les Mongols. Soit, les guerres mongoles ont été dévastatrices et ont ruiné le pays. L'on aura probablement sous-estimé leurs effets. Cependant, la question est seulement déplacée : où les Mongols avaient-ils trouvé la puissance qui leur a permis d'écraser celle des Songs ?

Les Mongols ont détruit beaucoup de civilisations, trop pour que ce fut à la portée de quelques tribus arriérées au-delà du Taklamakan. Les Mongols ont fondé le plus vaste empire que le monde a porté.

L'empire mongol est devenu l'empire chinois des Yuans ; et quoi qu'on dise de cet empire, de son histoire, y compris intellectuelle et scientifique, elle ne se réduit pas à un effondrement. Mais qu'étaient les Mongols ? Moi, je ne le sais pas. Tout ce que l'on veut et son contraire. Les Mongols, ce fut aussi la Peste Noire, mais ce ne fut pas que cela.

Quoi qu'il en soit, ce fut nettement après l'instauration la dynastie Ming, et donc plus tardivement encore que celle Yuan, que la Chine mit un terme à son empire maritime, peu après avoir construit une flotte de guerre impressionnante. Ce fut une décision ferme et radicale, pas un simple abandon imposé par la force des choses.

Que l'on remarque encore aujourd'hui, la présence de la culture et de l'identité chinoise dans l'Asie du Sud-Est, à Singapour, à Sumatra… J'étais encore enfant quand j'ai assisté à la télévision à des pogroms de Chinois en Malaisie. C'est bien après l'avènement de la dynastie Ming que l'on a fermé les ports derrière soi et détruit les chantiers navals, jusqu'aux plans d'architecture. C'est singulier.

Quand l'Europe commençait lentement à devenir moderne, la Chine avait cessé d'être la plus grande puissance mondiale, et l'Europe n'y fut pour rien, encore incapable d'en être une cause lointaine ; elle régressa à un stade bien antérieur à celui de la dynastie Song, et l'explication par les Mongols en serait bien insuffisante : nous devons savoir que nous ne comprenons rien à ce qui a eu lieu. Nous croyons connaître l'histoire de

quelques civilisations, mais nous ne comprenons pas leur histoire simultanée.

Le 6 septembre,

Sur les grands médias occidentaux, l'on n'en parle pas de la « grande contre-offensive » sur Kherson. Il ne sera pas facile de cacher longtemps sa pulvérisation déjà bien documentée. Cette opération était suicidaire, ce fut visible dès les premières heures.

Il me semble parfois que l'Otan ait une stratégie inverse à celle des Russes, comme si elle voulait les pousser à avancer plus vite. Elle vient de les débarrasser des meilleures unités encore debout, et des meilleurs matériels récemment livrés.

Pourquoi les alliés ralentissent-ils délibérément leur victoire ; et l'Otan en face, accélère-t-il sa défaite ? J'ai hâte de savoir si les Russes vont profiter du boulevard qui vient de leur être ouvert.

Réunion de rentrée

Le solaire et l'éolien sont restés intelligemment à Dirac dans le cadre artisanal. Naturellement l'université des sciences suit cela de près. Petits artisans et des chercheurs œuvrent ainsi main dans la main pour améliorer les procédés, transformant les premiers en auxiliaires de la recherche, mêlant leurs compétences et démultipliant à coup sûr les occasions d'expérimenter. Bien sûr, le département de Licos a un pied là-dedans.

Les éoliennes l'intéressent plus que les plaques solaires et la chimie du propylène. L'on a vite renoncé aux hélices à Dirac, au profit des turbines, qui ont un meilleur rendement. Une nouvelle fabrique de turbines s'est installée à la sortie sud de la ville ; une petite fabrique pour de petites turbines destinées à de petits immeubles pour ne fournir de l'électricité peut-être qu'à un seul foyer. Elle ne doit pas employer plus qu'une trentaine d'ouvriers, tous très qualifiés, quasiment des chercheurs.

Naturellement, l'Union des Métallurgistes de Shaïn y a aussi mis les pieds. Elle est entièrement autogérée par les travailleurs de l'Union Métallurgiste, tous spécialistes des alliages métalliques bizarres.

L'on calcule généralement le taux de rendement en comparant l'énergie émise et celle dissipée pour la production et le fonctionnement du dispositif. Ce rendement est bien plus élevé que celui de la plupart des

éoliennes fabriquées dans le monde, où l'on se préoccupe davantage du rapport entre l'argent investi et les gains monétaires.

Il paraît que des procédés sont à l'étude qui, soutenus par d'énergiques politiques de subvention, permettront bientôt de générer de l'énergie en quantité moindre que celle dissipée à la produire. C'est du moins ce qu'affirme l'article d'un chercheur chinois paru récemment dans une grande revue internationale. « Certains », me prévient Licos, « affirment qu'il s'agit d'un canular conçu par ce jeune homme qui n'avait pas douté qu'il serait publié. »

Physique et métaphysique des courants-d'air, c'est le nom d'un mémoire sur lequel travaille un chercheur de l'équipe de Licos, qui étudie comment les fluides dans certaines circonstances génèrent eux-mêmes leur propre accélération. Ses recherches intéressent fortement le syndicat des viticulteurs, toujours attentifs à de nouveaux moyens de contrôler les orages et la grêle. Les études de Lev Landau autour de la mécanique des fluides, et notamment de sa théorie sur les seuils de turbulence y sont fortement mises à contribution.

J'ai assisté ce matin à la première réunion préparatoire de la prochaine rentrée universitaire prévue le 10 octobre. Beaucoup de collègues ne sont pas venus, jugeant que leur présence n'était pas utile au point d'écourter leurs congés. La mienne ne l'était pas non plus, puisque tout fut dit dans la langue locale. (La seule raison d'en utiliser une autre eût été justement qu'elle le fût).

J'avais depuis longtemps perdu l'habitude de dessiner sur mes cahiers, mais je m'y suis remis. Situé en altitude dans l'amphi, chacun a dû se convaincre que je prenais assidûment des notes. J'étais rassuré que mes collègues fussent suffisamment nombreux pour m'informer de ce que j'avais raté. J'ai demandé à Licos en sortant, mais il m'a parlé de ce qu'il a voulu.

Dans les villages

Le 7 septembre

J’ai bien appris quelques mots depuis plus d’un an que je suis ici, et je suis capable de répondre à une question simple, mais hier je n’ai rien compris. Dessiner pendant que quelqu’un parle, du moins si presque personne ne s’en rend bien compte, est profitable à l’orateur, lui faisant croire à un auditeur concentré. Cela suffit parfois même à rendre une salle plus attentive.

Je dessine volontiers pendant des réunions ou des allocutions. Contre toute attente, j’entends et je retiens mieux, du moins quand je comprends la langue. Ce que j’entends pendant que je dessine demeure plus profondément ancré que si je prenais des notes.

Les réunions et les allocutions m’ennuient. Il n’en sort jamais rien de bon ni d’efficace. Je préfère des notes bien écrites et réfléchies qui laissent le temps de les lire et de renvoyer au besoin des réponses synthétiques. Je ne parle pas du « chat » évidemment, qui cumule les inconvénients de la parole et de l’écrit.

Je sais par expérience qu’on travaille mieux et plus vite avec des courriels au sein d’une équipe. Le temps de la rumination n’est pas très compressible par les nouvelles technologies de la communication. Quand il m’arrive de faire des cauchemars la nuit, je rêve souvent de réunions, d’allocutions, de congrès…

« J’évite le plus possible de faire des réunions », me confie Shimoun, « sauf informelles et improvisées. Je n’en fais quand même pas des cauchemars. »

L’université a été construite autour d’une antique madrassa dont on a conservé les vieux bâtiments avec leurs arcades, leurs colonnes et leurs bancs de pierre. C’est un lieu qui invite aux rencontres improvisées avec ses sièges à l’abri du soleil ou de la pluie. Autour s’étendent des bâtiments neufs, avec quelques-uns plus anciens, carrés et massifs, qui semblent dater du vingtième siècle. Ils donnent aux nouvelles constructions un aspect plus léger, presque aérien, avec de nombreux patios verdoyants.

Le 8 septembre, Falizor

Falizor est un joli village encastré à la sortie d'une gorge. Le terme est excessif, situé trop profondément dans la gorge, le soleil manquerait pendant l'hiver. Le village est plutôt enchâssé dans l'épaisse végétation, là où la rivière se jette dans une plaine étroite. Son eau est retenue dans son cœur-même, formant un petit lac.

Sur une rive, un restaurant le surmonte d'un mètre cinquante de sa terrasse fermée par de fraîchement peintes barrières de bois agrémentées de pots de fleurs. Toujours fasciné par les turbulences des fluides, je n'ai su résister à m'y arrêter déjeuner.

De la terrasse, la vue est imprenable sur le jeu de boules un peu plus bas, près de la minuscule place qui n'abriterait pas un marché, mais où la camionnette d'un marchand se gare parfois, et où les villageoises viennent l'attendre à heures convenues.

Le jeu de boules ? Oui, l'on y joue ici, comme à Dirac où il fut introduit par les Grecs à la fondation de la ville quand elle s'appelait Dirakoussa. Les règles diffèrent un peu de celles qui s'appliquent chez moi ; je l'ai appris en disputant une partie un jour à l'université. J'aime pratiquer ce jeu qui cultive l'amitié, mais j'ai tant d'autres choses à faire.

Falizor est un village si paisible qu'il donne envie d'y passer ses jours. J'ai déjeuné avec des ombles et des pommes-de-terre au four. Ce que l'on appelle ombles ici, et que j'ai déjà eu l'occasion de déguster, me paraît être des truites, un peu grosses peut-être. Je n'y ai jamais vu la moindre différence, et le même mot d'origine farsi de *karaketor* les traduit, mais ce n'est pas l'avis du guide touristique en français.

Le 9 septembre, à Dalangar

L'on trouve de bien beaux villages autour de Dirac. Dalangar se situe à haute altitude. À flanc de côte, il est cerné de prairies rases en cette saison, cernées à leur tour par de denses forêts de pins et de mélèzes. Le village sent l'étable. La route qui y conduit et le traverse n'est pas goudronnée.

On ne trouve rien à Dalangar, même pas un café, seulement un petit oratoire de pierre. Il est surmonté d'un étroit belvédère couvert pour que le muezzin ne gèle pas quand il fait son appel dans la neige. J'ai été tenté d'y monter, mais je n'ai pas osé, bien que je sois convaincu que personne n'en aurait été dérangé. J'ai appris à me faire discret quand je ne suis pas chez moi.

J’emporte toujours de quoi manger quand j’emprunte la voiture de Sinti, ne sachant pas toujours à l’avance où je vais me retrouver. Un petit pain spécial comme elle les fait si bien, qui suffirait à lui seul pour caler l’estomac, quelques fruits, un radis noir, des olives, un fromage de chèvre. Je prends tout dans mon sac. Il fait frais déjà à cette altitude, ma saharienne est boutonnée et j’emmène une épaisse veste de laine et un chèche de coton.

L’horizon est cerné de pitons rocheux particulièrement aigus où s’accrochent des plaques de neige. Ils sont trop éloignés pour que j’aie le temps de marcher jusqu’à eux.

Le 10 septembre, Zaponour

Près des grandes forêts, de nombreux villages sont presque entièrement construits en bois. Un immeuble en bois, on appelle cela un chalet. Ils sont immenses, avec de vastes granges et des étables.

Zaponour n’est pas un petit village, il est déjà un bourg. Il possède plusieurs rues, des vraies, avec de larges trottoirs et des chaussées asphaltées, ou de minuscules en terre battue, et il est dépaysant de voir toutes ces vastes demeures en rondins, séparées de la rue par des jardins potagers, épargnant quelques bouts de pelouses, quelques arbres fruitiers, un parterre de fleurs, avec une allée bien entretenue qui conduit à la porte d’entrée dont le palier est souvent protégé des intempéries par une verrière. Beaucoup d’étendages aussi, une balançoire à côté de la niche du chien. C’est accueillant.

La mosquée aussi est en bois, en rondins, pas en planches, bien placée dans un jardin au milieu d’une grande place. Son bois paraît teinté de terre verte. Elle semble vétuste, patinée, quoique bien entretenue et en parfait état.

Quelques immeubles sont en ciment, quelques boutiques, un marché couvert devant le pont. Le grand bar restaurant est aussi en rondins, devant la scierie, avec ses tables installées sur le large trottoir à côté de la gare des cars. Il communique avec l’épicerie magasin de légumes, qui vend aussi de tout : réveils, câbles USB, parapluies… Elle a même un coin librairie presse. J’y ai acheté quelques fruits et me suis installé à une table pour un petit-déjeuner.

Zaponour est bâtie sur une plaine arrosée par une large rivière. On n’y manque pas de place. Maisons et jardins y prennent tout l’espace qu’ils veulent. Circulent des semi-remorques de bois, des tracteurs.

Tout près, en suivant la route qui conduit vers une étroite vallée, est un village plus petit construit sur le même modèle. Après une halte à Zapinor, j’ai poussé jusqu’à lui où j’entendais déjeuner.

Le ciel est haut à Shâmssylî

À La Shâmssylî il n’y a ni bar ni restaurant. Qu’importe, une habitation à l’entrée du village en tient lieu, m’a-t-on renseigné. On m’y régalera pour quelque argent. Rien ne la distingue des autres : un chalet rustique, une table et des chaises massives devant la porte, posées sur un tapis de terre mêlé de sciure. L’on scie les rondins tout à côté.

La femme qui me reçoit, jolie, la quarantaine, me propose des œufs au plat avec des tomates, des oignons et des poivrons, accompagnés de riz. Elle m’offre pour me raire patienter un ballon de rouge de Dirac, parfaitement rempli aux deux tiers.

Je me suis assis dans la cuisine à la regarder faire devant son fourneau de fonte placé sous une poutre qui tient lieu d’étagère, avec des ustensiles de cuisine accrochés à des clous. Avec le pique-feu, elle soulève le disque de fonte pour ajouter quelques pignes qui s’enflamment rapidement et chauffent vite. La sale est superbe, belle comme une cuisine de conte de fée. « Vous préférez rester dedans ou vous installer dehors ? »

Aujourd’hui la limpidité de l’air est parfaite. Aucune trace de nébulosité. Aussi loin que je regarde, les moindres détails sont nets, et le soleil de septembre est assez décliné pour que l’ombre les dessine plus nettement encore.

Il semble que cet air découpe mieux les sons aussi. Peut-être les découpe-t-il bien par un effet acoustique que je conçois encore mal. J’entends des coups sur du métal, clairs et réguliers, lointains, un paysan peut-être qui aiguise sa faux ; puis quelques cris de choucas qui passent, très nets aussi, bien découpés les uns des autres, rendant l’espace immense sur les crêtes déjà enneigées.

Le vent des montagnes

Le 13 septembre, curieuses choses

Les chiffres sont curieusement durs à mémoriser, et cela dans toutes les langues et tous les alphabets. Sais-tu que je ne suis jamais parvenu à compter jusqu'à dix en japonais ? L'on ne s'en rend pas bien compte, sauf quand on apprend une langue nouvelle et que l'on redécouvre cette difficulté, mais l'on se hâte de l'oublier dès qu'on l'a surmontée.

– Comment l'expliques-tu ?

– À cause de la polysémie des chiffres, évidemment.

– Quelle polysémie ?

– Nous avons d'abord celle des cardinaux et des ordinaux. Trois n'a pas la même signification que troisième. Ce sont deux significations élémentaires qui se masquent mutuellement.

– Se masquent ? M'interroge Nadina.

– Quand tu songes à une signification, elle te fait oublier l'autre, et donc le mot qui la désigne si tu n'es pas accoutumée à la langue. Il arrive fréquemment que la signification d'un synonyme vienne faire écran au mot que tu cherches. On n'y prête moins souvent attention que cela ne se produit.

Je m'interromps inquiet : « Ne trouves-tu pas les tomates trop cuites ? » Aujourd'hui Sinta n'est pas chez elle, et j'en ai profité pour inviter Nadina à déjeuner. « Non, elles sont excellentes », trouve-t-elle. J'ai bien failli les faire brûler, mais elle a raison, la sauce adhère mieux aux pâtes. C'est le genre de cuisson que l'on ne réussit qu'en ne le faisant pas exprès. Je reprends donc mon idée.

– Songe encore que les chiffres évoquent des figures, des pictogrammes géométriques. Trois suggère le triangle ; quatre le carré ; six, deux triangles qui s'interpénètrent ; douze, une croix templière dont chaque pointe est surmontée de trois points.

– Douze n'est pas un chiffre mais un nombre.

– Cela dépend, tous les systèmes numériques n'ont pas la même base. De nos jours, nous employons couramment le binaire, le décimal et l'hexadécimal. Dans ce dernier, seize est un chiffre pour lequel on utilise

par convention la lettre F. Dans le binaire cependant, trois n’est pas un chiffre mais un nombre, on le notera donc avec deux uns et on le dira onze.

– Soit, mais quand, enfant, l’on apprend à compter, l’on n’entre pas dans ces considérations.

– Pas si sûr. Je me souviens d’avoir fait rire ma mère quand j’étais tout petit en lui disant que j’avais appris quatre avant trois. Ma mère m’a répondu moqueuse que l’on ne pouvait pas aller à quatre sans passer par trois. Ce n’est pas vrai, si tu plies une feuille en quatre, tu n’as pas à passer par trois.

– Cas typique de confusion entre cardinal et ordinal. Tes remarques amusantes conduiraient à des questions profondes en les poursuivant. Elles devraient intéresser Sinta et les collègues de votre séminaire.

– Oui, il serait certainement fertile de s’arrêter à déchiffrer les nombres et à dénombrer les chiffres. On a bâti toutes les sciences sur ces drôles de choses, mais je ne crois pas que l’on ait jamais compris ni que l’on sache bien ce qu’elles sont.

Le 14 septembre, les volets

La façade de Sinti est orientée parfaitement au sud, à la minute d’angle près. Je l’ai nettement remarqué en croisant les volets comme nous le faisons pendant l’été. Autour de midi, nous changeons l’angle en les accrochant de manière à réduire celui par lequel entrent les rayons quand ils ont passé le zénith, et je me suis aperçu aujourd’hui-même à quel point l’orientation est précise. Je parle du midi solaire, pas celui du fuseau qui est décalé de quelques minutes. Les maçons se sont appliqués ; ce ne saurait être le fruit d’un hasard.

À midi pile, un rai de soleil s’étend tout droit sur le tapis du sud au nord. J’ai envie de vérifier si cette précision est courante dans les constructions de Dirac ; je vais m’encombrer de ma boussole en sortant. Voilà encore une source de ces étranges objets dont je parlais hier avec Nadina. Si l’on en croit une monographie de Sharif, elle est une source principale des nombres. Une autre est la musique, mais elle est un peu la même. Le soleil n’est-il pas le grand métronome ?

Nous croisons déjà les volets moins souvent. La semaine prochaine, ce sera l’automne.

Le 15 septembre, spectaculaire et incroyable

Ces jours-ci les mots m'ont manqué pour parler de l'offensive de l'Otan dans l'oblast de Kharkov, et c'est pourquoi je n'en ai pas écrit un seul. Spectaculaire ! Incroyable ! Ce fut finalement la propagande atlantiste qui me les a soufflés. Le plus incroyable est que j'ai été dupe pendant une semaine, comme le spectateur crédule d'un prestidigitateur, et je fus loin d'être le seul. Je ne parvenais pas à croire, ou plus exactement à comprendre, les informations pourtant factuelles et crédibles de l'État-major de la Fédération. Elles me paraissaient des justifications maladroites pour refuser d'avouer une défaite.

Les forces armées alliées abandonnaient tout simplement l'oblast de Kharkov. Après tout, il n'avait jamais fait partie des buts de guerre si j'ai bonne mémoire, et ce territoire est aussi inutile qu'indéfendable. Pourquoi y disperser des défenses qui seraient plus utiles ailleurs ?

Ce furent les extravagances de la propagande atlantiste qui m'ont d'abord dessillé. Sans elles, le succès de l'offensive sans appui aérien ni support d'artillerie suffisant, semblait déjà trop facile, et la surprise des défenseurs peu crédible. La progression dans les territoires abandonnés tombait à un trop bon moment pour les pays de l'Otan au bord de l'explosion et de l'effondrement, dont la détermination craquait de toutes parts. Ce fut pour eux une bouffée d'oxygène. Certains se mirent même à rêver de croix gammées aux portes de Moscou.

Seule la prise d'Izioum justifiait une opération si coûteuse en vies et en matériel, mais à la condition que les fédérés veuillent toujours prendre l'oblast jusqu'à Kharkov. Que peuvent faire maintenant les États-Unis et leurs quatre brigades « ukrainiennes » survivantes ? Soit défendre le territoire qu'ils ont conquis, toujours aussi inutile qu'il l'était, et plus indéfendable encore sans appui aérien ni soutien d'artillerie suffisant, soit se sauver au plus vite pour renforcer les lignes du Donbass.

En attendant, les exactions ont commencé contre les civils qui n'ont pu être évacués, comme ce printemps au nord de Kiev. Les occupants ont de bonnes raisons de le faire, et de le faire savoir pour terroriser ceux qui ne sont pas fidèles à la junte, tout en restant assez discrets pour ne pas choquer leurs alliés. C'est aussi un dilemme pour la Fédération de Russie, qui sait que l'opinion publique lui reprochera de les avoir encore une fois abandonnés.

Le 16 septembre, impressions champêtres

Sinta est presque habillée comme moi. Elle porte une ample chemise blanche sans col, mais qu'elle garde par-dessus son pantalon, clair comme le mien. Elle s'est coiffée elle aussi d'un chapeau à larges bords, plus larges que le mien. Elle porte comme moi un gilet de chasse kaki sur sa chemise, et des sandales de cuir plus fines que les miennes. Sa tenue lui donne des airs moins universitaires, et je trouve que cela lui va bien.

J'aurais presque froid malgré la marche, avec un simple gilet sans manche. Le vent descend des montagnes, et commence à faire voler les premières feuilles mortes. Ce n'est pas désagréable le matin.

Nous allons ensemble vers l'université qui n'a pas encore repris les cours mais est déjà ouverte. J'aime le chemin, la rue, ou la route non macadamisée, je ne sais comment dire. Je n'en ai encore jamais parlé dans mon journal, sauf des berges un peu en amont de chez Sinta, qu'avec Sanpan nous avions nettoyés l'an dernier. Ce chemin a quelque chose de champêtre avec ses taillis de noisetiers, ses buissons de fruits rouges maintenant bien secs, ses hauts noyers et ses ifs. Il existe bien sûr des voies plus directes pour rejoindre la ville.

On entend encore les crapauds la nuit près du cours d'eau ou du petit étang devant la maison de Sinti. L'hiver, on ne les entend plus. Je me demande ce qu'ils deviennent. Les batraciens pourtant n'hibernent pas. Du moins je ne le pense pas.

Je n'en sais rien. Comment ai-je vécu si longtemps, et si souvent près de lieux où ils se font entendre, sans m'être jamais posé la question ?

Entre Shanghai et Tauride

Le 19 septembre, Plotin au pays des soviets

Sinta a écrit un intéressant article en français pour un site d'information africain. Elle l'a plaisamment intitulé *Plotin au pays des soviets*. Elle y trace à grands traits la philosophie d'Alexandre Douguine et en éclaire utilement son influence en Europe. Celle-ci y est en effet plus forte qu'en Russie-même. Alexandre Douguine parle les principales langues européennes, et il n'a pas besoin de traducteurs pour ses conférences et ses écrits. Il alimente au sein de l'extrême droite occidentale un penchant pour la Russie, qui ne lui est pas naturel.

C'est paradoxal, l'extrême droite a maintenant un pays, l'Ukraine. L'on s'attendrait davantage à ce que l'extrême droite européenne se mobilise pour combattre les horribles Eurasiens qui l'assaillent. C'est ce que font certains d'entre eux. Pourquoi l'extrême droite européenne est-elle ouverte à la philosophie de Douguine ? Les raisons s'appellent René Guénon ou Julius Evola. Finalement ce sont plutôt ces derniers qui ont ouvert les esprits droitiers aux thèses de Douguine, et à travers lui, aux idées de Poutine, bien qu'il soit difficile de reconnaître en ce dernier un guénonien. L'on doit cependant remarquer que l'esprit droitier n'en est pas devenu favorable aux plus proches alliés de la Fédération de Russie, loin de là.

Cette étrange inversion entre aussi dans le jeu des régimes occidentaux qui en accréditent l'idée que la Fédération de Russie fleurerait l'extrême droite. Le récit des régimes occidentaux présente Douguine comme un idéologue proche du pouvoir, un Bernard-Henri Lévy russe en quelque sorte, et pas plus philosophe en fait. Sa philosophie n'est pourtant pas dépourvue d'intérêt, ressuscitant, face au déterminisme causal, le concept de cause finale.

Le 20 septembre, des causes finales

« Les Surréalistes aimaient René Guénon, non ? » Me demande Nadina. « Oui, au début, quand il a écrit *Le Règne de la quantité*, mais ils n'étaient pas sur le même trajet. – Et toi, que penses-tu du principe de cause finale ? »

– La causalité efficiente ouvre sur des chemins qui ne mènent nulle part ; elle multiplie les apories. Le finalisme ne nous conduit pas davantage bien loin. Pour autant, l'intelligence de la cause efficiente est utile pour un esprit qui sait où il va. Elle lui répond à la question : comment ?

– Cependant le finalisme conduit à Dieu.

– Pas nécessairement. Si la cause finale appartient à Dieu, autant t'abandonner à sa volonté. À quoi bon en savoir plus ? Et comment pénétrer ses dessins ? Si elle appartient plutôt à chaque existence vivante, tu n'as pas davantage de questions à te poser. Il te suffit de savoir ce que tu veux. Tu n'en sauras pas plus, car ta volonté n'est pas moins impénétrable. Ses racines sont insondables.

– Et le devoir ? M'interroge-t-elle encore.

– Ta question peut paraître surprenante, mais elle ne me surprend pas. Elle est pertinente : la volonté, le désir, en se trempant prennent la forme du devoir. Le sens du devoir, pas plus que le désir ou la volonté, ne sont l'issue d'une réflexion. Le devoir s'impose et n'a pas besoin d'inférences, comme il s'est imposé à Moïse quand il a vu frapper l'esclave. Là encore, l'inférence concerne la causalité efficiente : comment ? Quoi faire ?

– En somme, la causalité ne vaut qu'en servant une fin ?

– On peut résumer ainsi.

Le 22 septembre, Sommet de Samarcande

« Comme tu l'as bien compris », me répond Sariana, « la Fédération ne peut pas vaincre l'Otan en Ukraine avant de l'avoir battue sur les autres fronts. »

Je suis allé déjeuner avec Sariana. Je voulais prendre des nouvelles de Farzal. Il n'est plus à Dirac depuis un certain temps, et je suppose que s'il avait voulu que je sache où il se trouve, il me l'aurait dit.

J'ai rejoint Sariana au même restaurant où nous nous étions vus la dernière fois. L'eau a beaucoup monté sous les ponts.

« Nous savons tous que ce n'est pas une guerre qui a lieu en Ukraine. Si les choses sérieuses devaient commencer, si une véritable guerre devait être déclarée, ce serait entre la Fédération de Russie et l'Otan. » Sariana a raison, mais le temps n'a pas encore sonné me semble-t-il.

« Pour l'instant, il paraît plus avisé de laisser les pays de l'Otan s'épuiser dans leurs diverses déroutes qui fait jouer le temps contre eux »,

Sariana devance-t-elle ma pensée, « leur étouffement industriel et énergétique qui menace leur capacité de s'armer, l'hostilité grandissante des peuples, leur isolement diplomatique, leur écrasement sous la dette…, et peut-être bientôt, l'invasion des sauterelles », conclue-t-elle d'une référence biblique ironique.

Dirigeants politiques, journalistes et experts de l'Otan usent encore jusqu'à la corde, et se gargarisent de l'incroyable et spectaculaire contre-offensive prétendument ukrainienne. C'est pour faire oublier Samarcande. Nous avons surtout parlé du Sommet de Samarcande. Je l'ai écoutée attentif, elle connaît mieux que moi son continent et son histoire.

Les lames écumantes et un peu boueuses des deux rivières frappent sur les piliers du pont. Il a beaucoup plu ce mois-ci, sans que j'aie jugé bon d'en parler dans mon journal.

Le 24 septembre, Samarcande

Samarcande occupa dès l'antiquité le centre du monde entre les grands foyers de civilisation, la Chine la Perse, l'Inde et celui des trois mers, blanche, noire et rouge. (La Mer Blanche était la Méditerranée.) Les Sogdiens qui l'ont fondée ne sont pas un simple souvenir ; l'on parle encore leur langue dans des villages voisins ; un dialecte proche du farsi. Le Zoroastrisme y était probablement la religion dominante. Les Iraniens peuvent donc s'y sentir chez eux.

Tout le monde sait que Samarcande fut conquise par Alexandre (Iskandel) en 329. La ville prit en grec le nom de Maracanda. Ce fut l'un des nombreux royaumes grecs qui ouvrit la porte au Bouddhisme jusqu'aux rives de la Mer Blanche. La ville fut associée successivement à l'empire séleucide, le royaume gréco-bactrien et l'empire kouchan, avant d'être conquise par les Sassanides vers 260, où elle devint un site central de la diffusion du Manichéisme à travers l'Asie Centrale. Puis virent les Huns Blancs, puis les Bleus alliés aux Sassanides.

Quand le monde manichéen se tourna vers l'Islam (la prétendue conquête arabe), les Turcs s'y opposèrent à Samarcande, et tinrent bon jusqu'à ce que la ville fut prise par les Chinois de l'Empire Tang.

Les Chinois peuvent aussi s'y sentir chez eux. Samarcande atteignit un apogée commercial comme ville chinoise, au centre de la route de la soie. Des Sogdiens acquirent même des postes administratifs importants dans l'empire Tang. La ville fut finalement reprise à l'empire Han par les

Omeyyades vers 710. Les Perses y apprirent la fabrication du papier de deux prisonniers chinois faits à la bataille de Talas. Omar Khayyam a vécu à Samarcande quelque temps avant de s'installer à Ispahan.

Gengis Khan conquit Samarcande en 1220. C'était le temps où Marco Polo et ses frères firent leurs voyages. « Samarcande est une très noble et grandissime cité, où se trouvent de très beaux jardins et tous les fruits qu'homme puisse souhaiter. Les gens y sont chrétiens et sarrasins. » Marco Polo (1255-1324), *Le Devisement du monde*.

Ibn Battuta séjourna à Samarcande vers 1335. « Je me dirigeai vers la ville de Samarcande, une des plus grandes, des plus belles et des plus magnifiques cités du monde. Elle est bâtie sur le bord de la *Rivière des Foulons*, et couverte de machines hydrauliques, qui arrosent des jardins. C'est près de cette rivière que se rassemblent les habitants de la ville, après la prière de quatre heures du soir, pour se divertir et se promener. Ils y ont des estrades et des sièges pour s'asseoir, et des boutiques où l'on vend des fruits et d'autres aliments. Il y avait aussi sur le bord du fleuve des palais considérables et des monuments qui annonçaient l'élévation de l'esprit des habitants de Samarcande. » Ibn Battouta (1304-1368), *Voyages* (Tome II).

Samarcande devint en 1369 la capitale de Timur Lang, celle du plus grand empire qui exista au monde, où furent drainés les plus grands esprits et les techniques les plus innovantes qui rayonnèrent jusque dans l'Ouest Lointain. Ulugh Beg y fit construire un observatoire où il mena des travaux de grande qualité avec des savants tels Qadi-zadeh Roumi, al-Kashi ou Ali Quchtchi. Après sa mort, la vie intellectuelle et artistique des Timourides se concentra à Hérat en Afghanistan. Puis les Moghols repoussés de Kaboul fondèrent leur empire autour de l'Océan Indien.

En 1868, Samarcande est passée sous domination de l'Empire russe, c'était l'époque du Grand Jeu.

Samarcande est à elle seule tout un programme pour le Sommet de l'Organisation de coopération de Shanghai qui vient de s'y tenir.

Tournants

Le 26 septembre, à Samarcande

Je vieillis. Je ne verrai pas la fin de l'histoire. Personne ne voit jamais la fin d'aucune histoire. Tant pis pour la cause finale. La fin est sans fin.

Omar Khayyam n'a pas vu la fin de l'Empire Mongol, ni son nom donné au dernier satellite iranien, ni le début de l'Empire Moghol.

L'on confond toujours les empires mongol et moghol. C'est normal. La similitude des noms marque seulement qu'il s'agit à peu près de la même civilisation qui se prolonge sur un autre territoire.

Les Mongols ont été repoussés des terres sogdiennes par les Ottomans au-delà du Khorassan, et ont rétabli leur empire sur le sous-continent indien au début du seizième siècle sous le règne de Babur. Le cœur de l'empire de Timur Lang avait été conquis par les Turcs, nommément les Ouzbeks. Il est devenu le Turkestan, où l'on parle majoritairement le turc ou des langues apparentées. Les Turcs pourraient aussi se sentir chez eux à Samarcande.

Quant à l'Empire Moghol, que l'on ne s'y trompe pas, sa culture était plus un métissage entre celles de la Perse et des Indes, et il s'était déjà opéré, qu'elle n'avait gardé de liens avec les peuples authentiquement mongols du nord de l'Asie. Sa culture était même plus savante et plus raffinée que celle qui s'était d'abord développée en Transoxiane sous les Timourides. Indiens comme Pakistanais pourraient donc se trouver aussi chez eux à Samarcande.

Les Indes stupides n'ont rien trouvé de plus intelligent que de couper en deux leur territoire après leur libération. Aujourd'hui, Narendra Modi veut même débarrasser la République de l'Inde de tout ce qui demeurerait des Moghols. Qu'est-ce que les Indes sans les Moghols ? Ce que serait l'Europe sans la Renaissance et la Modernité.

Le 27 septembre, le nouveau style de Sinta

« Tu dis que tu écris ton journal sans chercher de documentation, mais dans tes dernières pages, tu as bien dû faire des recherches, non ? » Me demande Sinta. « Non, j'ai seulement vérifié pendant la saisie l'orthographe des noms propres, les dates, et copié les citations. J'ai écrit à

la volée. Regarde, j'ai encore le manuscrit sur le bureau. » Sinta le parcourt des yeux et admet : « Il n'y a même pas beaucoup de ratures. Je suis impressionnée. Tu devais être un bon élève. Je me souviens que tu t'étais inscrit en Histoire à l'université, non ? »

« Je n'y ai jamais entendu parler des grandes civilisations d'Asie, et certainement mes professeurs non plus. » Sinta sourit. « Moi, j'ai appris tout ça au lycée, mais je serais embarrassée pour improviser un tel résumé. »

Sinta semble avoir définitivement épousé mes goûts vestimentaires : pantalon de toile ; bottes ; chemise de flanelle à carreaux ; chapeau genre explorateur. Ce style lui va bien.

Elle n'a pas pour autant renoncé aux touches féminines : bracelets que rendent visibles ses manches légèrement retroussées sur les avant-bras ; un foulard délicieusement décoré d'un motif floral dans le style moghol, noué comme une cravate sur le col, et qui vole au vent.

« Tes commentaires sur Samarcande attirent opportunément mon attention sur les notions d'empire, de civilisation, de nation, qui prennent des significations bien différentes de celles qui ont cours dans l'Ouest lointain ; de même que celles de culture, de peuple, de religion. »

« J'avais déjà remarqué cela. Tu vois, Alexandre Douguine semble chercher un sens plus pur à ces mots dans une transcendance. Cet effort me paraît inutile, car on les trouve déjà dans l'Histoire universelle, et jusque dans celle présente, en train de s'accomplir. Mais nous n'en verrons pas la fin, comme je l'écrivais avant-hier ; elle n'en a probablement pas. »

Sinta a placé une broche sur son chapeau qui est l'exacte copie du bijou dont le collier tenait son voile. Elle en porte toujours un sous son chapeau, noué façon corsaire, et qu'elle laisse pendre dans son dos.

« Dis-moi Sinta, pourquoi tiens-tu à porter un voile, même avec un chapeau ? » je lui demande sans transition « Je ne tiens pas à être une jolie poupée qui a besoin de se faire servir parce que ses cheveux lui tombent sur le visage », me répond-elle.

« Je comprends, en travaillant dans la métallurgie, j'ai dû moi aussi protéger mes cheveux que je portais plus longs qu'aujourd'hui et que je ne voulais pas couper. Ils étaient un danger si je m'approchais d'une flamme nue ou d'un engrenage. Mais pourquoi alors laisses-tu prendre si long ton foulard dans le dos ? »

« Je ne suis pas métallo, moi, il me suffit que mes cheveux ne me viennent pas dans le visage », réplique-t-elle.

« Ce n'est donc pas à cause des préceptes coraniques ? » je l'interroge encore. « Oui et non ; c'est toujours ainsi que je les ai compris : ne pas s'entraver pour paraître belle ».

Lé 29 septembre, quotidien

L'automne est descendu très vite des montagnes. Nous avons encore de belles journées ensoleillées. Il ne fait pas bien froid, même au petit jour, mais mon corps fut surpris, sans préparation à ce subit changement.

J'ai besoins d'avoir chaud sous les draps pour m'endormir rapidement dans un sommeil profond. Ils sont frais en se couchant, et avant seulement que je ne les aie sentis se réchauffer, je dors.

L'étudiante à qui je laissais mon appartement, a gratuitement bénéficié d'un studio à la cité universitaire. Il est plus petit, mais plus proche et plus confortable pour elle. Je retourne donc souvent où je m'étais installé l'an dernier.

Sinta aime m'y rejoindre. C'est là où nous nous sommes connus. Cela fait des souvenirs. Nous en manquons beaucoup. Nous aimerions tant en partager de lointains.

Mon étudiante m'a fait découvrir un escalier qui conduit à ce que j'hésite à appeler un jardin. J'imaginais qu'il ne menait qu'à des caves. Nous y descendons souvent à la nuit tombée pour regarder la lune en buvant un thé. C'est très romantique.

L'un des petits-fils de Sinti, Nasser, va venir passer quelques jours. Je pense lui laisser mon appartement. « C'est un adolescent. Je crois qu'il s'y trouvera mieux que s'il restait chez toi, et que j'aille moi-même m'installer ailleurs. Il a l'âge où l'on aime avoir son quant-à-soi », ai-je proposé.

On lui demandera son avis quand même ; il ne faudrait pas lui laisser le sentiment qu'il nous dérange.

Le 2 octobre, comme le temps passe

Le discours du président de la Fédération de Russie lors de la réunification des territoires russes m'a surpris. Je ne crois pas avoir été le seul parmi ceux qui paraissent l'avoir compris. Alors que partout les états d'esprits songeaient surtout aux territoires, Vladimir Poutine a parlé d'histoire.

Il a associé cette réunification à une scission : une sécession envers l'Occident. C'est très important : cette sécession est moins géographique que temporelle. Elle est en réalité aussi bien une rupture avec l'Empire Russe depuis au moins Pierre Le Grand, et cela m'a presque fait sursauter quand j'ai lu la traduction officielle de son discours en anglais. Même dans les pires heures de la guerre froide, l'URSS n'avait jamais douté faire partie de l'Europe.

« Si je me souviens bien, tu l'avais déjà dit toi-même », me répond Farzal, revenu à Dirac. Nous sommes allés déjeuner près du pont à l'embranchement des deux rivières, pour fêter son retour. « Je l'avais déjà dit », renvoie-je, « mais lorsque c'est Vladimir Poutine, cela prend une tout autre portée. »

Farzal rit, « en tout cas, ta remarque est pertinente. Il a replacé la culture occidentale moderne comme l'une parmi d'autres, pas plus universelle, mais historiquement située et locale ; ce qu'elle est évidemment. »

« S'il a affirmé cette idée d'une façon si publique, c'est qu'elle était déjà née dans les têtes de ceux qui l'écoutaient, et que la rupture était, pour ainsi dire, consommée. »

Je me suis trop couvert. Je ne pensais pas qu'il faisait encore si bon. Quand je suis sorti, le vent soufflait des montagnes.

J'ai déboutonné ma saharienne et défait mon chèche. J'ai bien fait quand même de me couvrir : je me suis refroidi ces jours-ci, et j'en ressens encore une faible douleur dans le thorax. Je sens la chaleur et les épices me faire du bien.

Choses subtiles

Le 4 octobre, la voie

L'on ne doit pas s'y tromper, c'est l'Occident Moderne tout seul qui s'est rétrogradé en une civilisation parmi les autres. Ce n'est pas Vladimir Poutine, ni les Russes, ni le Grand Sud, ce sont les Occidentaux eux-mêmes.

La Modernité Occidentale (je m'excuse d'utiliser des sujets aussi problématiques, c'est pourquoi je recours à l'artifice des majuscules), avait assimilé à marche forcée les cultures, les connaissances, les philosophies du monde entier. Fibonacci, Pico della Mirandola, firent bien des émules. L'Occident, l'Europe donc, devint le centre de gravité de la civilisation. Empreinte de modestie au départ, surestimant souvent le savant perse, moghol, indien ou chinois, elle réussit finalement à pousser plus loin les conquêtes de l'esprit. Au dix-huitième siècle, les nouvelles découvertes se firent nombreuses en Europe, qui dépassa ses maîtres.

S'inversa alors la proposition. Ivre de ses capacités à assimiler les apports des autres civilisations, de son universalisme donc, l'on se mit à penser que l'universalisme fût occidental. L'Occident se crut la seule civilisation universelle, et se donna la mission de civiliser le monde.

C'est sur ce point que René Guénon m'avait séduit au sortir de l'adolescence, très influencé alors par les surréalistes ; mais il m'avait aussi profondément déçu. Il opposait cette « Modernité » apparemment accomplie, à la « Tradition ». Avec une lecture charitable, l'on pouvait voir dans cette division une simplification pédagogique, mais l'on n'allait certainement pas la suivre plus loin. Pour moi, tradition et progrès ne sont pas des termes opposés, mais, plus que complémentaires, quasiment synonymes. Leur simple étymologie l'atteste.

L'idéologie occidentale, au sens ou Karl Marx disait « l'idéologie allemande », Guénon en définitive l'entérinait en lui opposant une altérité, la Tradition, une et une seule tradition comme altérité absolue et tout aussi achevée. Il les opposait en ignorant superbement que les traditions, les vrais, progressent aussi avant de paraître des photographies immobiles du passé. Il les opposait en fait comme deux traditions, ramenant la

« modernité » à une simple « tradition occidentale », son idéologie si l'on veut ; et la « Tradition », à son ombre, engendrant, si j'ose dire, leur stérilité réciproque ; oubliant surtout que les « traditions » surent être en leur temps des « modernités radicales », et en inspirant toujours de nouvelles.

René Guénon m'avait séduit, comme les Surréalistes, par sa critique du quantitatif et de la raison ; mais pour prendre un exemple qui me semble clair, l'on ne réduira pas la mathématique à du quantitatif, depuis Pythagore ou Jafar as Sadiq, ou Omar Khayamm, ou Gottfried Wilhelm Leibniz, ou Henri Poincaré…, ou René Thom.

Kill the deamon

« Tue-le avec le Gestionnaire d'Activité. » Sinta lit par-dessus mon épaule mon *tchat* avec celui qui m'a vendu mon ordinateur ce printemps. « Tu lui as vraiment demandé comment quitter l'application ? » me demande-t-elle interloquée.

Elle a raison de s'inquiéter pour moi, moi qui conseille à qui veut m'entendre de conserver un alias du Gestionnaire d'Activité dans la barre de lancement, car il rend Linux aussi intuitif que Mac OS.

J'étais perturbé par Snap qui ne parvenait pas à se mettre à jour automatiquement comme il est censé le faire, et dont je recevais des messages d'alerte m'invitant à le forcer à quitter au risque de *disruptions*. Il ne pouvait pas se mettre à jour, puisqu'il se lance au démarrage.

Voilà le genre d'applications qui m'irritent, qui font tout et n'importe quoi sans qu'on n'en sache rien, ou ne font rien quand il le faudrait, en principe pour faciliter la vie de l'utilisateur. J'ai été perturbé au point d'en perdre le bon sens.

Mon interlocuteur m'a expliqué comment m'en débarrasser : « Si tu veux virer snap-store c'est possible, et le remplacer par le store "classique", c'est ce qu'on fait par défaut, il te suffit d'installer "logiciel" : http://apt.ubuntu.com/p/gnome-software-plugin-flatpak. Tu pourras ensuite utiliser "logiciel" pour virer snap store. »

Linux ne devrait pas proposer par défaut ce genre d'applications. « Tu es trop émotif », me dit Sinta en me passant la main dans les cheveux comme pour apaiser un animal farouche.

Le 5 octobre, matin d'automne

Dirac reste une ville plus étendue qu'elle n'est peuplée. De grands espaces sont laissés entre les bâtiments, même dans les nouveaux quartiers que l'on reconstruit sur la rive ouest. L'on y détruit les vieilles habitations pour laisser plus d'espace.

Selon d'où l'on regarde, l'on ne voit que de la forêt, avec les pentes et l'éloignement. De plus près, l'on se détrompe. Même en cette saison où les feuilles tombent, l'effet demeure ; il est vrai que les conifères sont si nombreux.

Nous sommes à la saison de la mousse, elle recouvre les pierres, bien verte et toujours humide, abritée par les grands arbres.

Les feuilles ne sont pas encore toutes tombées, beaucoup restent vertes, mais d'autres arborent déjà des rouges lumineux, des jaunes clairs, des bruns fauves.

Des fleurs blanches ont poussé dans les pelouses. L'odeur est forte de la végétation et de la terre humide.

« Ne trouves-tu pas la maison bien poussiéreuse en ce moment ? », me demande Sinta en traversant le parc. « Pourtant nous l'entretenons comme d'abitude. »

« Ce doit être parce que nous ne croisons plus les volets dans la journée ; on la voit mieux. Si tu regardais l'écran de mon portable ! Pendant l'été, elle volait dans les rais de lumière, escarbilles de soleil maintenant devenues cendres. » Dis-je un peu lyrique.

Le 6 octobre, l'âme du cheval-vapeur

Nasser est jeune mais il a déjà une vocation : les moteurs. Dès qu'il est arrivé, il a démonté la voiture de Sinti et l'a remontée, autant pour se rendre utile, elle marche mieux, que par plaisir, ou surtout pour s'entraîner. « C'est de la bonne mécanique », m'a-t-il dit quand je suis venu lui donner un coup de main.

J'admire sa dextérité. J'étais moi-même habile de mes doigts à son âge, mais les ans ont raidi mes articulations. « L'on doit s'entraîner », dit-il. L'entraînement fait passer directement les interactions du cerveau par la moelle épinière. »

C'est que Nasser n'est pas seulement un Stakanof de la mécanique, il pense aussi, il pense avec les mains. « Les mains sont le siège de l'intelligence », affirme-t-il. « C'est pourquoi l'apprentissage d'un

instrument de musique est une matière obligatoire dans notre enseignement. Il nous aide aussi à assimiler les mathématiques. »

Nasser s'intéresse d'abord à la conception des moteurs, le dessin des pièces, le choix des métaux. Il jongle avec les logarithmes. Personnellement, je n'ai jamais bien compris ce que sont les logarithmes. Quand je le lui avoue, Nasser me regarde incrédule. « Rassure-toi, je sais m'en servir, et j'en connais ce que tout bachelier doit savoir, mais j'ai des problèmes avec le concept. Par exemple, qu'en est-il si l'on utilise d'autres bases que décimale ? Il m'est arrivé à plusieurs reprises de griffonner quelques pages pour le calculer, mais j'ai laissé tomber, jugeant que depuis que l'on utilise les logarithmes, d'autres que moi avaient déjà dû s'y pencher, et que je finirais bien par trouver les réponses toutes mâchées. »

« Depuis quand utilise-t-on des logarithmes ? » me demande-t-il. « Je ne sais pas. Les Chinois s'en servaient pour définir la gamme chromatique ; Pythagore aussi semble-t-il. Peut-être nul ne le sait. Il est si simple de les utiliser bêtement pour tant d'occasions, que l'on ne se pose pas de question. »

Nasser se passionne tout particulièrement pour les moteurs nucléaires. « Si tu veux, je peux te faire rencontrer ici des gens qui t'intéresseront sûrement », lui dis-je, en pensant bien sûr à Shaïn et sa bande.

La rentrée

Le 9 octobre, logements rustiques

J’ai un goût pour les logements vétustes, pas nécessairement commodes, pas forcément bien entretenus. Dans les premières années de ma vie adulte, j’ai cru que je n’avais pas le choix, mais j’en ai connus de modernes et neufs, et j’ai bien vu que je ne m’y plaisais pas.

Je me plais chez Sinti. L’habitation n’est ni neuve ni particulièrement confortable, mais les plafonds sont hauts, l’orientation est parfaite. L’espace perdu ne l’est pas pour tout le monde ; le regard circule dans l’ombre des recoins où aime se cacher la poussière. Le parquet est usé, mais l’on s’y assoit même sans un tapis quelque peu élimé.

Les meubles de bois massifs, si difficiles à déplacer, sont beaux, teintés au brou de noix et satinés à l’huile lin. Ils donnent envie de les toucher, de les caresser, et faire la poussière devient sensuel. Ils sont certainement plus vieux que nous. Le regard promène sur les irrégularités des murs, les plis des tissus.

L’appartement sent le tilleul, la menthe, la lavande que Sinta met dans les armoires pour chasser les mites. Il sent le bois aussi, qui attend l’hiver contre la cheminée.

Les meubles de la cuisine sont aussi en bois, taillés à la diable, peut-être même pas par un artisan mais pas l’habitant lui-même, et eux aussi teintés au brou de noix et polis à l’huile de lin. J’aime travailler de bon matin dans la cuisine, à même la table sur laquelle je viens de prendre mon petit-déjeuner et quelquefois y attendre le soleil se lever de derrière l’Actar. Sinta a son bureau de l’autre côté, où elle voit les premières lueurs du jour colorer les montagnes, où elle voit, le soir, le soleil disparaître derrière de lointains pitons rocheux.

Le 10 octobre, chez Farzal et Sariana

La maison de Farzal et de Sariana est neuve. Quand j’ai commencé à les connaître, ce n’est pas là que j’aurais imaginé que Farzal vivait ; Sariana, peut-être. Je l’aurais plutôt vu dans un refuge de montagne, mais cela ne convenait peut-être pas pour un commandant. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il ne perd jamais une occasion de courir monts et forêts.

L’appartement est merveilleux, situé à quelques minutes de marche de leurs bureaux respectifs, ensoleillé du matin au soir, disposant d’une vue imprenable sur la montagne et sur la ville.

Tout y est commode et confortable, surtout leur piscine couverte, dont les vitrages sont opaques de l’extérieur. Pourtant, même Sariana ne paraît pas en profiter. Elle préfère passer des nuits à son bureau qu’apporter du travail à la maison.

La vue est si belle que leur maison attire dehors. Aujourd’hui même, nous avons fait quelques brasses dans la piscine avant de nous sécher au soleil dans la pelouse, puis, comme Farzal a dû sortir, raccompagnant Sinta en voiture, qui m’a laissé la sienne. Nous sommes partis, Sariana et moi, prendre un thé au bar à la bâche rouge dans le boulevard si tranquille.

Le nerf de la guerre

« Il me semble que ce que la Fédération de Russie a le plus à redouter, et derrière elle toute l’Afrique-Asie, est que le sous-continent européen sombre dans le chaos. Si une telle chose arrivait, ce serait pire que ne l’avait été l’effondrement de l’URSS, pire même que ce qu’était devenue l’Afrique au vingtième siècle : des millions de morts, des millions de réfugiés porteurs d’épidémies, des groupes terroristes… Voilà la vraie menace. Qui souhaiterait de tels voisins ? »

« Ce n’est pas le souci des États-Unis, et qui semblent au contraire jouer cette carte qui leur permettrait de poursuivre leur guerre sans issue contre le cours de l’histoire et le reste du monde. »

« C’est pourquoi, je pense, les alliés ne voient pas trop quoi faire d’autre pour l’instant, que reculer en limitant leurs pertes tout en massacrant les forces ennemies qui les talonnent pour conquérir des fermes délabrées, des forêts, des marécages. » Je tiens ce discours à Sariana qui est à sa partie, et dont je sais qu’elle me renseigne utilement, ou au besoin me corrige.

« Comme tout le monde, tu oublies le nerf de la guerre », me répond-elle : « les satellites d’observation et de communication. »

« C’est sans doute l’arme principale de notre époque, oui », admets-je. « L’arme sans laquelle les autres sont impuissantes. Seulement nous ne savons jamais rien d’elle. Au mieux, nous le devinons. Quand les alliés ont connu leurs pires revers, nous avions compris que malgré leurs premières attaques, l’ennemi avait repris le contrôle de ses satellites d’information. Par le ministère russe de la défense, nous avons su que les États-Unis en

avaient encore récupéré la maîtrise ces temps derniers, ce qui leur avait permis quelques manœuvres heureuses. »

« Sais-tu que la situation s'est encore renversée depuis deux jours ? », m'apprend Sariana. « En face, l'on n'a plus les moyens d'ajuster des tirs précis ni de communiquer en temps réel, et cela risque de durer plus longtemps cette fois. Les alliés cessent donc de reculer ; mais, je partage tes analyses, je ne crois pas que nous allons les voir se précipiter à prendre des mesures spectaculaires, eux. »

« Tu reprends un thé ? », me demande-t-elle. Elle rentre le commander avant de poursuivre : « Du moins, cela fera peut-être cesser les stupides menaces nucléaires du Pentagone, qu'ils profèrent en feignant d'avoir entendu les Russes en parler les premiers. »

« La Fédération aurait tort de se presser », conclus-je. « Pendant que l'Otan a gagné quelques centaines de kilomètres carrés de fermes inhabitées et de marécages où leurs bataillons ne savent où s'abriter, elle a perdu l'Afrique. »

La jeune serveuse, avec un très joli sourire qui donne envie de lui parler, nous ramène une théière fumante. Je lui rends son sourire, et j'ajoute plutôt : « Cependant la Fédération doit songer à protéger rapidement les populations russes fraîchement libérées. »

Le 11 octobre, premier cours

J'ai donc donné mon premier cours aujourd'hui. Tout s'est plutôt bien passé. J'ai déjà dit que je n'étais pas trop bon à l'oral ; en anglais, c'est pire encore. Je ne le pratique pas assez, j'écris, je lis, mais le parle peu. De toute façon ma prononciation est abominable. Celle du français n'est pas excellente non plus, je respecte les liaisons, mais j'avale les mots. Nous n'étions pas nombreux, et mes étudiants m'ont quand même compris. L'on entend mieux dans une petite salle. Ils ne sont pas nombreux, une douzaine de présents pour seize inscrits.

J'ai commencé à leur présenter mon cours et à leur expliquer le travail que j'attends d'eux pour, en quelque sorte, le poursuivre à ma place jusqu'à nos jours. Je ne leur ai pas caché que je souhaitais qu'ils se transforment durant l'année toujours plus en mes propres enseignants, et moi en leur étudiant ; que nous inversions les rôles en somme. L'idée leur plaisait, et ne leur est pas parue folle.

Ce ne fut pas tout à fait la même chose avec la direction de l'université. Sharif m'avait fait venir pour que je la défende moi-même, ayant observé ma force de persuasion quand j'étais convaincu. J'ai fini par leur faire admettre que mon idée était « intéressante ».

Mon premier cours n'aurait pas plu à René Guénon. J'ai noyé mes auditeurs sous les chiffres. Je leur ai parlé de la démultiplication des publications qui avait accompagné les successives révolutions en Occident. L'important n'était évidemment pas de retenir ces chiffres dont je ne me serais pas souvenu sans mes notes, mais la courbe de leur explosion.

Non seulement les révolutions de l'Occident et l'impression ne se comprendraient pas les unes sans les autres, mais l'édition a fait naître un groupe de travailleurs qui est naturellement devenu l'avant-garde du mouvement ouvrier. Non seulement capable de lire et d'écrire, elle avait les moyens de prendre en charge la diffusion de ses projets.

J'ai eu une excellente idée de proposer à mes étudiants de concevoir eux-mêmes la suite à donner à mes cours. J'ai présélectionné ainsi ceux qui étaient les plus disposés à admettre sans se troubler mes façons de penser.

Nettoyages d’automne

Le 18 octobre, grands nettoyages

J’ai aidé Sinta à ranger sa cave. Il devait y avoir longtemps que personne ne l’avait fait. Peut-être ne l’avait-on jamais fait. J’ai trouvé des dissertations qu’elle avait écrites quand elle était encore au lycée.

Je lui ai demandé la permission de les lire. Elle les avait rédigées en arabe. L’arabe est la langue de la philosophie ici. Elle était en plus dans un lycée musulman.

Elle a hésité. « Je ne les ai jamais relues », m’a-t-elle dit, et je comprenais comme si j’avais été dans la même situation, qu’elle craignait de paraître ridicule.

« Civilisé, sauvage, barbare » ; l’un des sujets invitait à s’interroger sur ces notions. L’approche de Sinti était originale : elle considérait que ces trois termes servaient à dénoter un même objet, mais en portant sur lui trois regards, c’est-à-dire trois jugements, différents. Disons que « sauvage » et « barbare » sont les jugements que l’on porte sur ses voisins. Je l’ai lue avec une grande attention.

Je me suis dit qu’être professeur de philosophie dans un lycée était un travail éprouvant. Sint se débattait comme une diablesse avec sa pensée qu’elle ne savait pas encore bien énoncer. Pauvre enfant, pensais-je compatissant, et imaginant avec quelle aisance elle aurait rédigé ces huit ou dix pages manuscrites aujourd’hui.

Sinta se sentait très civilisée quand elle avait écrit ces pages, nourrie d’une civilisation millénaire. Elle ne se sentait pas moins barbare ; et sans doute plus encore, une sauvage.

Si elle n’hésitait pas à voir dans la modernité occidentale une pure barbarie, elle n’épargnait pas davantage l’antique civilisation sogdienne, ou encore, plus tard, sassanide, mêlée de Zoroastrisme, d’Hébraïsme, d’Hellénisme et de Bouddhisme, de Manichéisme, et finalement d’Islam. Elle les regardait, donc, de l’extérieur, du désert. Et le sauvage ? Justement, il voyait du dehors. Elle ne le croyait pas pour autant particulièrement bon, même si elle avait su citer Jean-Jacques Rousseau.

Son regard était donc original et passionnant, et quel dommage qu'elle n'eût pas encore les moyens de le présenter comme il le méritait ! Quelle épreuve une telle lecture devait être pour un professeur impuissant !

Sur le fond, je la reconnais bien, et j'y retrouve de nombreuses prémisses qui alimentent toujours sa pensée. Une sauvage dans le fond, mais terriblement civilisée et redoutablement barbare.

Nettoyer la cave de Sinti m'a mis d'humeur à nettoyer aussi mon journal. Ces deux activités m'ont pris plusieurs jours pendant lesquels je n'ai rien fait d'autre, sinon donner mon deuxième cours et mon premier atelier aux mathématiciens.

Mon journal y a perdu quatre pages. À la fin de l'été dernier, il était devenu poussif.

La perte d'énergie que j'y avais perçue en approche de septembre était redoutable. Nous étions encore au début, ou plutôt à la fin du début. C'était de quoi inciter à refermer un livre. L'on se dit que le plus intéressant a déjà été dit, et qu'à partir de là il ne sera plus question que d'allonger la sauce. J'en fus inquiet en me relisant, mais le rythme reprend vite. Enfin, je crois.

Mon idée première était d'introduire quelques divisions dans l'ouvrage, un plan, un minimum de structuration. Je m'inquiétais qu'il soit peu lisible tout d'une masse. Je n'y suis pas parvenu. Il est d'un bloc, je n'y peux plus rien. Il n'a pas d'ordre.

Sinta avait écrit ses dissertations en 1973. « J'écrivais vite alors, comme toi maintenant ; je veux dire que je m'en faisais une règle. La veille du jour où je devais rendre ma copie, je m'installais dans le jardin, j'allais dans un parc, ou je montais dans le grenier, où, accroupie, je rédigeais d'un trait. J'aimais me sentir prise par le temps ; être contrainte à m'élancer. »

« À l'époque », continue-t-elle, « j'étais fascinée par ceux qui parviennent à écrire de gros livre ; cela me semblait surhumain. – Moi aussi, dis-je. Cela me paraissait comparable bâtir un grand pont, ou une forteresse, ou à lancer une fusée, mais seul. »

« À quel auteur pensais-tu en particulier ? – Je ne sais plus. Peut-être à Jules Verne. » Sint éclate de rire. « Jules Verne ? C'est à lui que tu te mesurais ? – J'étais jeune, je te parle de quand j'avais douze ou treize ans. – On n'écrit pas de dissertations à cet âge. »

Il vaut mieux lire Verne moins jeune. Quoi qu'on pense, ce n'est pas un auteur pour la jeunesse. Il vaut mieux être un peu dégrossi en physique, en mécanique, en géographie, en géologie… Sinta continue de rire.

« Et toi ? À qui te serais-tu mesurée ? » Elle hésite un peu : « À Sohrawardi peut-être ? »

Sohrawardi est l'auteur le plus accompli : maître en philosophie, en sciences, en théosophie…, rédigeant des traités, des contes, des poèmes ; tenant un peu à la fois de Pico della Mirandola, de Marsile Ficin et de Francesco Colonna, maître du récit visionnaire, si jeune, avec son œuvre déjà abondante, condamné à mort pour intelligence avec le sublime… Oui, une autre éducation.

Le 20 octobre, vitesse et lenteur

Je savais qu'après la libération de l'Afghanistan, tout irait très vite. Pourtant je ne croyais pas que les États-Unis allaient s'attaquer à la Fédération de Russie. Ils ne semblaient pas se rendre compte combien ils n'en avaient pas les moyens. Ils semblent avoir perdu tout contact avec le principe de réalité, surtout ces derniers jours.

Chacun voit bien que l'Otan tire ses dernières cartouches, comme les soldats de Kiev, avec leurs fusils contre les drones qui les envahissent. C'est la fin. Ceux qui ont vu ces images le comprennent.

Mais la fin de quoi ? Pas seulement d'un régime, il semble ; pas seulement d'un système.

Le 21 octobre, le chat de Schrödinger

Les drones sont et ne sont pas iraniens. C'est un peu le principe du chat de Schrödinger, m'explique Farzal. La République Islamique ne vend pas des drones à la Fédération de Russie. Cela compliquerait encore son inconfortable situation diplomatique, mais elle tient à faire savoir que si un éventuel acheteur est intéressé par leurs performances et leurs prix, il est invité à se faire connaître.

Les Russes affirment eux aussi ne pas en avoir achetés, non pas, comme le suggèrent les mauvaises langues, parce que ce serait avouer qu'ils sont à court d'armements et contraints d'en acheter au rabais : non, au contraire, ce sont d'excellents drones, peut-être les meilleurs aujourd'hui sur le marché, et assurément les moins chers. La Fédération de Russie ne demanderait pas mieux que de donner un coup de pouce à l'industrie de

l’armement de ses alliés sans s’en cacher, leur offrir l’occasion de tester leurs matériels et de faire connaître leurs performances. Mais non, pour des raisons inconnues ils ne le font pas, c’est tout.

Il ne déplaît cependant pas aux uns et aux autres d’afficher leur complicité et leur bonne entente ; mieux : que l’Otan elle-même en fasse la promotion. Leurs images respectives en sont rendues plus sympathiques par leur hostilité commune à l’impérialisme, et celle-ci y gagne une plus large cohérence et une portée plus générale.

Mais chut ! Pas de vente ni d’achat. Laissons ces questions triviales à leurs calomniateurs. Que le chat soit effectivement mort ou vivant, ou encore mort et vivant, ne change rien à la théorie de Schrödinger.

Des drones iraniens, qui sont et ne sont pas iraniens, cela favorise ce qu’on appellerait le « softpower » russe, précise Sariana.

La Fédération s’en sert, et qu’on en puisse douter en fait parler davantage. La Fédération ne répugne pas à faire valoir ses bonnes relations avec les mondes islamiques, comme les forces tchétchènes y ont déjà contribué. Voilà qui tempère opportunément le nom qu’elle s’est donnée de Fédération de Russie alors qu’elle est loin de n’être habitée que par des Slaves ; qui modère l’impression d’une nostalgie d’un empire orthodoxe défenseur de la chrétienté en Orient, comme le lui prête l’Ouest. Cela favorise notamment la camaraderie de rencontre avec la Turquie, et d’autres relations diplomatiques.

Le Saint Empire Orthodoxe et les Tartares se sont tant battus qu’ils sont devenus un même peuple : autant qu’on ne l’ignore plus ; et cela est bon pour les relations internationales, et pour faire paraître l’Otan comme un ramassis de parias suprématistes. Ces idiots d’ailleurs plongent dans le panneau et en rajoutent des couches.

Certes, ce n’est ni une question de régime, de système, ni même de découpe de frontières.

Nour

Le 24 octobre, les gares de Dirac

Il y a une gare à Dirac. Je n'y suis jamais retourné depuis mon arrivée. Elle se situe entre la Grande Mosquée Blanche et le bazar. Je ne passe jamais par là. Il y en a une autre, toute petite, près de l'université. La ligne remonte la vallée vers l'est. Ce serait pratique pour sortir de Dirac faire des balades en montagne.

Le premier avantage du train sur la voiture est qu'il ne vous oblige pas à revenir à l'endroit où vous l'auriez garée. Le second est que même sur une telle ligne, avec ses fréquents arrêts, ses fortes côtes et ses nombreux lacets, il reste un moyen de transport suffisamment rapide.

L'une de mes étudiantes le prend tous les jours. Curieusement, elle n'est pas d'ici, je veux dire de la région. Elle est africaine. C'est plutôt curieux qu'une étudiante africaine ait trouvé gîte dans un village, plutôt qu'à proximité de l'université où elle est inscrite.

Quand je lui ai confié ma surprise, elle m'a expliqué qu'elle avait pris ce qu'elle avait trouvé. Elle ne le regrettait pas, car elle loue à une famille une chambre devant la gare. C'est rapide, confortable, et l'abonnement ne coûte pas cher si l'on est étudiant.

Le 25 octobre, le sac de Nour

J'avais immédiatement remarqué Nour dès mon premier cours. Je crois ne pas avoir été le seul, et certainement pas parce qu'elle était la seule à avoir la peau noire.

Nour a un magnifique, un vraiment très beau sac, en cuir, plutôt masculin, et même d'une touche quelque peu militaire et qui rappelle confusément par ses couleurs le bon vieux sac tyrolien. Il ressemble à un que j'avais remarqué au bazar, peut-être l'y avait-elle acheté.

Il est de ces sacs qui gardent leur forme rectangulaire même quand on les porte sur le dos avec une seule sangle, permettant ainsi de transporter un ordinateur en toute sécurité, sans qu'il ne se déforme ni ne se casse. Le sac est fait d'un beau cuir, à peine tanné, peut-être de chameau, dont la couleur sable se mariait parfaitement avec le ton de son treillis d'une pièce, sable lui aussi mais tirant légèrement sur le vert. L'ensemble s'harmonisait

avec la couleur de sa peau, très sombre, et la texture de ses tresses crépues coiffées d'un béret rouge.

La semaine suivante, elle portait le même sac, mais elle s'était vêtue, d'une manière plus ouest-africaine, d'une djellaba noire somptueusement décorée de motifs dorés, d'un voile fait d'un chèche noir retenu pas un collier qui laissait pendre un bijou somptueux sur son front, et elle n'avait pas gardé ses solides godillots à lacets. J'imagine qu'il ne devait pas être si facile de trouver comment s'habiller, nouvellement arrivée d'Afrique dans une telle région montagneuse. C'est alors que je lui ai finalement parlé de son sac.

Nour n'est pas très grande, et fine comme une liane. Ses vêtements amples lui prêtent une relative épaisseur, mais un coup de vent nous détrompe en les plaquant à son corps. Son visage lui aussi est fin, et son nez, légèrement aquilin. Ses yeux sont vifs et ses lèvres mobiles. Ses cils et ses sourcils sont longs et noirs, mais elle ne paraît pas excessivement maquillée. Elle parle très bien le français, l'anglais, l'arabe, le touareg et le wolof, et elle est ravie d'employer avec moi la langue qui est quand même celle de son pays.

Elle m'a montré les détails de son sac. Oui, elle l'a bien acheté au bazar, ce doit être celui qui me plaisait. « C'était le dernier », m'apprend-elle navrée.

Nous avons parlé un bon moment devant un thé près de la gare d'où elle allait repartir. « Les Touaregs défendent leur culture, leur langue et leur façon de vivre », m'a-t-elle dit, « mais nous ne revendiquons pas notre indépendance. Où et comment conviendrions-nous des frontières ? Les temps ne sont plus aux nationalismes, mais au panafricanisme. » Elle est Touarègue.

– Tu n'as pas froid, lui ai-je demandé quand j'ai vu le soleil passer derrière les montagnes. D'où tu viens, n'as-tu pas trop de mal à te faire au climat des montagnes ? – D'où je viens, il y a aussi des montagnes, et des heures glacées. Pour le moment, j'apprécie plutôt la fraîcheur des cimes. – Nous en reparlerons cet hiver.

Le 27 octobre, Nour et l'Afrique

« Je suis content d'avoir fait la connaissance de Nour », dis-je à Sint. Elle me renseigne opportunément sur l'Afrique. J'ai le plus grand mal à comprendre ce qu'il sy passe. Oui, je connais un peu l'histoire récente, la

géographie, les ressources… J'ai suivi l'avenir du continent, disons depuis mon enfance. Mon père avait navigué sur les côtes africaines. Il avait tiré de ces voyages une haine vivace de la colonisation. « Ils ne nous pardonneront jamais », disait-il souvent, je m'en souviens.

« Tu n'es donc pas si ignorant », me répond Sinta. « Si, même si dans ma jeunesse, mon organisation a eu de nombreux contacts avec ce continent. Des camarades qui avaient occupé leur usine de construction de grues et qui avaient entrepris de l'auto-gérer, étaient parvenus à en vendre une à la Libye. Ils avaient été accueillis par Muammar Gaddafi lui-même à Tripoli, et j'en ai gardé une affection toute particulière pour ce dernier. Plus tard, une délégation de nos camarades avait été invitée à Ouagadougou par Thomas Sankara. Je ne vois donc pas l'Afrique comme une terre si étrangère. Pourtant, non, je n'y comprends pas grand-chose. Je n'y ai pas d'amis personnels, si ce n'est intimes, qui puissent me la faire comprendre avec leur cœur. »

« De plus, l'Afrique n'est pas née avec Patrice Lumumba, comme je pourrais en avoir l'immédiate intuition. Quand j'étais étudiant, à l'occasion d'une occupation, mon professeur de mathématiques m'avait longuement parlé de son pays, le Dahomey, et j'avais bien compris que l'Afrique n'était pas, littéralement, préhistorique, comme le croit encore le gouvernement français, la "junte française", comme dit Nour. »

« Nous avons trouvé l'occasion d'en parler ensemble autour d'un café cette semaine. J'espère que les camarades de Nour ne se méprennent pas sur notre relation », dis-je à Sinti. « Tu peux être certain qu'ils l'ont déjà fait, me répond-elle en riant. – Avec notre différence d'âge ? la reprends-je étonné. – Tu sous-estimes ton charme, me corrige-t-elle. Les vieux messieurs ont la chance de séduire les jeunes femmes plus longtemps que les dames mûres n'en ont d'attirer les regards des jouvenceaux. »

Oui, elle a bien dit « jouvenceaux » ! « Trêve de billevesée », lui renvoie-je sur le même ton : « Elle me prend pour son grand-père. Quand bien même serait-elle séduite par des lueurs de désir qu'elle ferait naître dans mes yeux, je ne céderais pas dans cette voie. Elle serait déçue. » Sinta éclate encore de rire : « Et avec moi ? » m'interroge-t-elle. « Avec toi ce n'est pas pareil, j'ai touché ton corps parfait avec mon esprit. »

Je mets mes lèvres sur les siennes, et je guide délicatement sa main vers mon pantalon pour le lui prouver. Sinta rougit délicieusement. Je le vois à son souffle qui caresse ma joue, les yeux fermés.

Le 28 octobre, des nombres

– J'ai fait une observation troublante : j'ai noté que les *Spice Girls* étaient cinq. – Et qu'a de troublant cette observation ? Me demande Nadina goguenarde.

– Elle est troublante si je songe à un autre groupe féminin de la même époque, *All Saints*. Dès que j'ai vu leur premier clip sur l'écran d'un bar, j'ai bien su qu'elles étaient quatre, je les avais distinctement identifiées. Compte les années qu'il m'a fallu pour m'assurer que les *Spice Girls* étaient cinq. – Passionnant ! ironise Nadina.

« Observe que le nombre cinq est très petit, pas beaucoup plus grand que quatre ; et la façon dont nous concevons chacun est cependant qualitativement différente. »

« Quand après tant d'années, je me suis assuré de leur nombre exact, j'ai observé que j'avais le plus grand mal à me les remémorer chacune distinctement. Je les comptais, il en manquait toujours une. C'est curieux pour un si petit nombre. Surpris, j'ai recherché des vidéos en ligne, et j'ai vu que dans des clips tardifs, elles n'étaient plus que quatre. Laquelle manquait ? Je ne trouvais plus. Étonnant non ? »

Nadina s'éveille enfin, une lueur d'intelligence s'allume dans ses yeux. « Oui, l'on est susceptible de se perdre dans un nombre minuscule, mais je dois te décevoir : cette découverte ne t'appartient pas. L'esprit humain commence à perdre pied après trois ou quatre, sans le recours à des prothèses cognitives scripturales ou phonétiques. René Daumal le développe dans son roman *le Mont Analogue*. »

« Oui, je sais, mais je n'en avais jamais fait une expérience aussi nette. Il semblerait que les abeilles montent à cinq. »

Changement de saison

Le 31 octobre, des usages du numérique

Les retours d’un correspondant m’ont permis de me convaincre par l’exemple que ce journal que je rédige en ce moment-même est lisible sans en suivre l’ordre. J’en induis qu’un plan ne lui est pas nécessaire, cependant un index serait peut-être bienvenu. Surtout pour moi.

Le problème est que je n’en ai jamais fait. J’ai toujours jugé qu’il était un luxe pour un texte numérisé dans lequel les recherches sont si commodes. Encore doit-on savoir quoi chercher. Les entrées d’index informent bien sur le contenu d’un ouvrage, mieux qu’un plan finalement.

Le problème, disais-je, est que je n’en ai jamais fait, que je ne sais pas comment m’y prendre, et que j’utilise LibreOffice. LibreOffice est un excellent traitement de texte, peut-être le meilleur, mais, si j’en juge par la peine que j’ai eue à prendre en main ses nombreuses fonctions, il n’est pas des plus intuitifs.

Je regrette que le développement d’un programme qui l’était bien davantage, comme Abiword, ait été abandonné. Je m’en étais servi à l’époque où il n’était encore que très peu bogué. Simple et léger, il était parfait pour accomplir ce dont j’avais besoin, tout ce dont j’avais besoin, rien que ce dont j’avais besoin.

L’usage intelligent du numérique suppose que tout ce que l’on produise avec un programme soit voué à s’émanciper de celui-ci, mais aussi de la machine et du système sous lequel elle tourne. C’est le principe.

Dans la pratique, c’est impossible si l’on n’opère pas un choix. Pour un fichier texte notamment, l’on doit choisir si l’on souhaite assurer son impression sans perte ; si l’on souhaite le prolonger, le corriger, le modifier ; ou si l’on tient à ce qu’il maintienne sa structure sous quelque forme qu’on l’affiche. L’on doit donc l’enregistrer sous les principaux formats standards.

L’on a pris l’habitude le plus souvent de contourner le problème en imposant des programmes, voire des systèmes, ou encore des systèmes en ligne, « dans le nuage » comme on dit. Ce sont de très mauvaises

habitudes. Je pense que nous devrons creuser cette question avec mes étudiants.

Le 3 novembre, changements imperceptibles

Un hélicoptère file au-dessous des nuages. J'en entends un second qui doit le suivre un peu plus haut, dans les nuages donc. L'hélicoptère file entre les toits et les cimes des arbres. Il doit être de la nouvelle unité de Farzal.

Je doute que Farzal soit si heureux de ces nouveautés, malgré sa promotion. Moi-même j'apprécie médiocrement ces bruits qui viennent déranger les choucas. Comme chaque année en cette saison, les choucas ont des cris particulièrement lugubres.

J'aime pourtant les hélicoptères, surtout ceux de Farzal, qui volent avec une souplesse de libellules. Je suis sûr que Farzal nourrit envers eux des sentiments aussi mitigés que les miens.

Il doit assurément trouver un plaisir à virevolter au-dessus de ses montagnes avec ces magnifiques appareils, puissants et légers quand ils dansent dans les courants. Même d'ici, vu du sol, c'est très beau.

Cependant, votre perception des montagnes en est changée. Vous ne pouvez plus les voir de la même façon. Même moi qui regarde du sol, ce n'est plus pareil.

Que peut-on y faire ? Le monde change et l'on ne peut l'en empêcher ; même lentement, imperceptiblement.

Le 6 novembre, saison

Le thé bien chaud est agréable en cette saison ; du Earl gray brûlant. Comme chez moi, le début du mois de novembre est le moment où le froid décide définitivement de s'installer. Le vent glacé des cimes descend quand le jour pointe. L'on doit se dépêcher de profiter des heures ensoleillées. Les nuits se sont sensiblement allongées, et la température baisse rapidement dès que s'entame l'après-midi. Il faisait bon aux alentours de midi.

Je me suis installé à la terrasse du bar à la bâche rouge dans le boulevard tranquille, à l'ombre évidemment car le soleil est déjà passé derrière les montagnes. Il fait froid mais je suis bien couvert et le thé est très chaud, très bon.

Je tire quand même la fermeture-éclair de ma veste fourrée sans manche. C'est ma dernière acquisition au bazar. Une veste rouge matelassée de duvet d'oie ; j'ai craint d'exagérer quand je me suis vu dans la glace. « Tu portes vraiment bien le rouge », m'a dit Sinta. Alors je l'ai prise.

Les ombres s'étendent. Je ne connais pas la température exacte, mais le métal de mon stylo ne glace toujours pas mes doigts. Je reste encore un peu.

Le 7 novembre, Nasser est rentré

Avant que Nasser ne reparte, j'ai pris la peine de l'introduire parmi le cercle de mes connaissances, dont certaines lui seraient sûrement utiles pour ses projets d'avenir. Je lui ai fait rencontrer Shaïn, Licos et Sariana.

Sans intentions bien dessinées, je me suis dit que de tels contacts lui seraient au moins une source de connaissance, de documentations, éventuellement de conseils. Shaïn l'a apprécié et m'en a reparlé.

« Tu prends ton rôle de grand-oncle virtuel bien au sérieux », m'a remercié Sinta. Je me suis questionné avant de prendre ces initiatives. N'était-ce pas anticipé ? « Si tu l'as senti ainsi », me répond-elle, « c'est que le moment était bon. »

Pourtant Sinta ne l'avait jamais fait, alors qu'elle a bien plus de relations que moi ici. « Mais je ne connaissais ni Shaïn, ni Licos, ni Sariana et Farzal avant que tu ne les rencontres. »

Nasser est reparti chez lui, il habite Douchandor, une petite ville au nord de Dirac, où il m'a invité à passer le voir.

Les hélicoptères

Je ne me lasserais pas de voir voler des hélicoptères ; de les entendre aussi. Ils sont très bruyants. On en voit beaucoup sur Dirac ces temps-ci. Farzal tient visiblement à ce que son contingent prenne rapidement ces nouvelles armes en main. Ils ont déjà tous eu une formation en Russie où les hélicoptères ont été achetés.

Je ne sais pas si ces armes ont conservé l'importance stratégique qu'elles avaient acquise au siècle dernier. Je les crois devenues trop faciles à abattre avec des missiles. « Tout dépend de la façon dont on les utilise », m'ont expliqué Farzal et Sariana.

De toute façon, je n’en ai pas l’usage. Je les trouve seulement magnifiques en vol, tout de légèreté et de puissance.

J’aime aussi leur bruit. Il dérange les choucas, les fait prendre l’air en volées compactes, et leur donne une raison de pousser leurs cris lugubres. Richard Wagner aurait aimé. Il avait un don pour entendre de la musique où personne avant lui n’en avait décelée. J’ai appris à aimer Wagner dans les chantiers navals, et ses impressions sonores de lumière de l’aube.

Le 8 novembre

Les territoires détenus par le pouvoir Kievien sont devenus inhabitables. La survie des habitants est menacée. Inévitablement, ils devront être déplacés, ce qui entraînera des millions de réfugiés vers l’Europe qui n’a plus les moyens de s’en occuper, ni la volonté probablement.

L’Europe est déjà au bord de l’effondrement, ses gouvernements vacillent, ses banques sont au bord de la faillite, son industrie est privée de matières premières et d’énergie. Elle se prolonge par des expédients provisoires qui résolvent moins de problèmes qu’ils n’en préparent de nouveaux. Combien de temps avant de craquer ? Nul ne peut le dire, à commencer par ceux qui ont la charge de ce qu’il serait peut-être encore temps de décider.

La propagande lénifiante de l’Ouest rassure et berce : tout va de plus en plus mal… pour la Fédération de Russie. Nul ne s’inquiète de ce que pourrait provoquer la conjonction des camps de réfugiés et des quantités d’armes fournies par l’Otan et disparues avant d’avoir atteint le front.

Constellation du Scorpion

Le 12 novembre, stratégies

Les forces de la Fédération de Russie ont abandonné la ville de Kherson. J'en ai été surpris comme tout le monde. En y regardant mieux, c'est le choix le plus logique pourtant, et l'incrédulité générale des « anti » comme des « pro » me surprend à son tour.

Quels auraient été les arguments pour repousser cette option ? J'en vois trois. Le premier est la difficulté d'évacuer et de reloger décemment la population, mais La Fédération en a les moyens et l'espace. En le rejetant, elle nous apprend qu'à ses yeux les bâtisseurs valent mieux que les bâtiments.

Le deuxième argument est la portée politique, diplomatique, symbolique de cet abandon, après les référendums d'adhésion à la Fédération. En le repoussant également, l'État-major montre qu'il n'en fait pas son souci : il ne fait pas dans le symbolique, il fait dans le militaire, comme il nous y avait habitué.

Les deux camps ne sont donc pas dans les mêmes logiques. C'est cela, je crois, qui rend tout le monde incrédule. Les forces de l'Otan se sont dont aventurées dans la ville désertée, d'abord hésitant, puis exultant comme à l'issue d'une héroïque victoire.

Le camp de l'Ouest ne cache pas son incompréhension. Et maintenant ? Continuer l'offensive en passant le Dniepr ? Personne n'y croit, et les forces de l'Otan continuent à se faire lentement défoncer sur le reste du front.

À l'Ouest l'on dit que les Russes devraient se dépêcher de négocier avant de devoir encore céder du terrain ; mais c'est à l'Ouest qu'on commence à parler sérieusement de négociations. En effet, l'occupation de Kherson serait un excellent avantage s'il était question de cesser le feu et de négocier maintenant. Ce n'est certainement pas la raison pour laquelle les Russes l'ont cédé.

Le troisième argument pour ne pas abandonner Kherson aurait été la difficulté de retraverser le Dniepr pour reprendre l'offensive vers l'ouest. Ce franchissement n'est peut-être plus nécessaire maintenant que les

forces de l’Otan y sont bien calées ; il serait plus simple de redescendre le long de la rive ouest.

Le 13 et 14 novembre, AbiWord

Peu de temps après avoir fait allusion au traitement de texte AbiWord, je suis passé sur son site. J’avais écrit qu’il n’était plus développé et très bogué. Eh bien pas du tout. Je m’en sers en ce moment même, et il marche très bien. Il a été porté en français, et la correction orthographique est très satisfaisante.

Je ne l’ai plus bien en main depuis tant d’années que je m’en étais d’ailleurs si peu servi, mais il est justement si intuitif que j’y suis déjà à l’aise. Il se pourrait aussi que je puisse avoir un, des correcteurs grammaticaux.

Mon travail d’hier testé ce matin sur une autre machine, je déchante un peu. La gestion des styles n’est pas au rendez-vous quand j’ouvre sur LibreOffice le travail que j’avais prolongé dans la nuit sur AbiWord. Je suis très désappointé. Je n’ai pas pris le temps de faire un tour complet et j’ai peut-être sauté quelque-chose.

Il me semble que le travail de base sur un ordinateur est l’écriture de journaux. De journaux ? Tout ce qu’on appelle légitimement journal : journal de bord, journal de voyage, intime, de recherche… À partir de là, l’on doit être en mesure de jongler avec les exportations web et pdf ; en mesure d’y puiser les éléments de travaux postérieurs. Il me semble difficile d’échapper à ce travail de base.

Pour cela, les grosses suites bureautiques ne conviennent pas, d’abord parce que ce n’est pas exactement un travail de bureautique ; ni non plus les traitements de texte trop minimalistes. L’on a besoin de programmes qui fassent tout ce qui est nécessaire, et seulement ce qui est nécessaire. Et nous en manquons.

Penser, au sens très large qui enveloppe toutes les activités humaines, qui fait de tout travail humain un travail intellectuel, suppose des outils scripturaux, et ceux-ci exigent à leur tour des outils numériques. Nous en manquons encore, et peut-être toujours davantage pour travailler confortablement. Nous ne sommes même pas certains que ceux qui existent tiennent leurs promesses. Nous devrions y creuser un peu dans notre cours.

J’ai déjà pu noter qu’AbiWord exporte un excellent code HTML, plus propre que celui de LibreOffice.

Le 14 novembre, stratégie encore

Nous ne comprenons rien à ce qu’il serait pourtant le plus intéressant de connaître. Les troupes et les derniers civils ont réussi leur exfiltration de Kherson à l’heure prévue sans perte d’homme ni de matériel. C’est surprenant, car l’Otan avait bombardé les derniers convois. Sans atteindre de cible ? C’est étonnant. Cela semble pourtant avéré.

Ce ne fut pas le cas dans la région de Kharkov, qui aurait dû pourtant être plus facile à évacuer, en principe. L’explication qui s’impose est que la surveillance et le brouillage satellitaire de la Fédération aurait gagné en efficacité ; et celles de leurs adversaire aurait faibli. Cela concorde avec ce que m’avait dit Sariana au début du mois.

Nul ne paraît informé de cet aspect de la guerre qui est pourtant, de loin, le plus important, le plus intéressant et le plus riche d’enseignements pour l’avenir, et pas pour cette seule campagne. Les États-Unis et la Fédération de Russie se testent sur ce terrain depuis le début des hostilités, chacun cherchant autant à évaluer les capacités de son adversaire qu’à lui cacher les siennes.

Le rapport de force ne cesse d’évoluer. Il a changé à plusieurs reprises sans que personne ne soit en mesure de l’évaluer précisément. Sariana et Farzal en savent plus que moi, mais ils ne sont pas prolixes.

Si chacun peut évaluer les moyens dont son adversaire se sert, il ne peut être certain de ceux qu’il préfère garder dans sa manche, ni de ceux qu’il s’apprête à perfectionner grâce à ce qu’il apprend de nouveau. Je n’en sais rien, mais je m’étonne que les États-Unis paraissent dépendre d’un oligarque aussi fantasque qu’Elon Musk.

Depuis le retrait de Kherson, deux options s’opposent dans le camp étasunien : battre le fer pendant qu’il est chaud et poursuivre l’invasion de territoires russes ; ou bien geler le front et entamer des négociations. C’est oublier cocassement que ce choix ne leur appartient pas, et moins encore à la junte de Kiev. Leur adversaire en a certainement un troisième, nimbé encore de mystère. Qu’importe, ce ne sont que des arguments pour racler encore quelques dollars.

Le 15 novembre, écrire

J’ai pris froid. Voilà une dizaine de jour que je traîne une toux qui est devenue grasse maintenant. Je me suis soigné mais trop tard, et suffisamment tôt quand même pour échapper aux complications. C’est fini, je ne souffre plus que des meurtrissures de mes voies respiratoires.

Il pleut abondamment, les journées sont brèves. Elles sont typiques de cette période que je n’aime pas beaucoup. Dans moins d’une semaine, le soleil entrera dans la constellation du Sagittaire. Le froid sera plus vif mais plus sain, et la durée des jours ne variera presque plus.

Je suis peu sorti, j’en ai profité pour explorer des logiciels. « Pourquoi perds-tu ton temps ? » m’a dit Shimoun. « LibreOffice est le meilleur. » Je veux bien l’admettre, mais il n’est pas sain qu’un seul domine à ce point les autres que l’on risque d’en devenir dépendant. Et puis il est bien trop compliqué. Même ses manuels le sont. Les explications pour créer un index sont données dans un ordre qui n’est pas logique.

L’on finit par y parvenir, mais après combien de tâtonnements ! Les développeurs de LibreOffice semblent avoir un esprit tordu, qui a quelque-chose de bureaucratique, de bureautique disons. Ceux d’AbiWord ont plutôt la morphologie mentale de chercheurs, inventive et originale, mais peu portée à prendre par la main le débutant. Le manuel est incomplet et peu illustré.

J’ai découvert un autre programme qui permet de saisir directement à même un écran vide. L’on fait apparaître l’interface en déplaçant le curseur en haut de l’écran. Je connais déjà plusieurs personnes qui l’ont adopté. J’ai cru à un gadget ; j’en suis moins sûr. Il possède de très bons outils linguistiques et il est agréable à utiliser.

Je ne le conseillerais pas pour travailler de gros documents, mais il est pratique pour prendre des notes à la volée, et les copier dans un courriel ou sur son traitement de texte. Une option permet de lui faire imiter le bruit de la machine à écrire. J’adore.

Pendant la guerre

Le 15 novembre, la guerre, quelle guerre ?

Y aurait-il une guerre ? Une guerre en Ukraine ? Mais qui est en guerre ? Les États-Unis sont-ils en guerre ? Non, et ils l'affirment. L'Otan est-elle en guerre ? Et l'Europe ? Et le Royaume-Uni ? Non.

La Fédération de Russie serait-elle en Guerre ? Non plus. Il ne sera pas facile d'avoir des négociations de paix.

Si seule l'Ukraine est en guerre, il serait plus simple de décider qu'elle n'existe pas. Ce ne serait pas beaucoup forcer l'imagination.

Plus de livraisons d'armes, plus de subventions, plus de troupes étrangères : plus d'Ukraine. Les États-Unis pourraient directement faire la guerre à la Fédération de Russie, et l'on pourrait enfin commencer des négociations de paix.

Les États-Unis auraient-ils le culot de négocier dans le dos de Zélinski ? Ben ils se gêneraient. Ils feraient comme avec Ki.

Avec qui ? Ki, le général Ki, le Zélinski du Sud-Vietnam.

Plus personne ne sait qui est Ki. Ce sera pareil avec Zélinski. Les États-Unis négocieront sans lui et l'on oubliera son nom. Comment s'appelait déjà le président afghan ?

Notons que les négociations ne gèleront pas le front. Pas plus qu'au Vietnam, pas plus qu'en Afghanistan. L'on négociera pendant que l'on se battra, et l'Otan finira quand même par se faire mettre dehors et accepter la négociation d'un traité de sécurité en Europe.

Et pourquoi n'y a-t-il pas de guerre ? Qui a si peur de la guerre ?

La peur des armes nucléaires ? Non, les États-Unis n'oseraient jamais. Ils ont déjà peur de faire la guerre. On les comprend.

Le 16 novembre, les déploiements de la marche

Grâce au train et à la voiture de Sint, je fais beaucoup de marches en montagne. Je comprends Farzal, marcher en montagne est une expérience forte, même si comme moi l'on craint le vertige, ce qui m'interdit certains lieux.

Sint m'a convaincu de lui laisser un relevé précis de mes trajets. Pour faire bonne mesure, j'en envoie une copie à Farzal. En cas d'accident,

l’intervention d’un hélicoptère serait la bienvenue. Tout le monde est ainsi rassuré.

On ne le croirait pas, mais ce sont les descentes qui fatiguent le plus. Elles épuisent les genoux et les mollets. Pour les montées, il suffit de prendre son rythme.

Je parcours surtout des prairies d’altitude où la vue est ouverte. Parfois je marche dans la neige qui est déjà tombée bien bas.

Il n’est pas facile d’évaluer en montagne les distances exactes ni les altitudes. Les montagnes immenses se déplient à chaque pas, découvrant de nouvelles étendues cachées. L’on marcherait des heures ainsi. Je marche des heures.

Je marche pendant les heures ensoleillées, et je travaille pendant la nuit qui est si longue. Je m’installe devant l’âtre et j’entretiens le feu. Il est devenu difficile de trouver une table au soleil tant il a maintenant baissé sur l’horizon. Autant sortir de la ville et en profiter en marchant.

« Nour est très belle », m’a dit Sinta. Je l’ai invitée à déjeuner pour qu’elles se connaissent. Elle avait mis sa veste bleue, d’un superbe bleu touareg que rehaussait son rouge à lèvres garance vif. Le reste était noir comme ses cheveux longs et crépus.

Elle avait gardé ses gros godillots militaires. « Tu dois te lever de bonne heure si tu veux faire ta prière du matin », a relevé Sinta amusée pendant que nous nous déchaussions dans l’entrée. « Je crois que je vais acheter des bottes comme vous tous », sourit-elle.

J’avais aussi invité Schimoun ; le courant passe mieux quand il y a un nombre égal des deux sexes, ai-je souvent remarqué. Nous avons surtout parlé de littérature africaine. Je connais mal celle de l’Afrique occidentale, mais plutôt celle des Comores et de la côte de l’Océan Indien.

Il y a de quoi avoir honte d’être français. Les colonisateurs français ont été les pires pour avoir laissé se perdre ou avoir détruit les acquis culturels des mondes qu’ils avaient pillés, comme Georges Sorel l’avait noté.

Je ne crois pas que l’on trouve beaucoup d’écrits en français de Georges Sorel sur l’Afrique et le colonialisme en général. L’on doit le lire en anglais. Il est beaucoup traduit et publié aux États-Unis car il fut l’un des principaux inspirateurs des Wobblies. Il eut à travers eux une réelle influence sur la révolution des soviets autour de la Mer Noire, en Tauride,

dans les régions zaporogues qui viennent d'adhérer à la Fédération de Russie, et où l'on se bat aujourd'hui.

Le 17 novembre, pour Sorel

Georges Sorel fut le principal marxiste français, le seul même qui avait une envergure théorique. Joseph Prouhdon pour important qu'il soit dans le mouvement ouvrier, n'était pas marxiste, Pierre Kropotkine non plus.

Des galéjades accréditent que Sorel n'était même pas communiste, bien qu'il fût l'un des fondateurs du Parti Communiste en France ; d'autres qu'il aurait eu des accointances avec le fascisme. Mussolini le citait souvent, et l'ambassade italienne proposa de prendre en charge sa tombe ; mais celle de l'Union Soviétique aussi. Si Mussolini aimait Sorel, Sorel lui, le détestait cordialement avant-même qu'il n'opte pour le fascisme, quand il était encore un leader du socialisme italien. Georges Sorel a écrit un *Pour Lénine*, et non un « pour Mussolini ».

Sorel a visiblement inspiré Georges Bataille quand il écrivit *la Part Maudite*, dont une première édition très courte, de la taille d'un long article, parut dans *la Critique Sociale* qui publiait couramment Sorel.

L'on dit que Sorel était anarchiste, ce qui n'est pas faux aux temps où les deux termes avaient encore un sens qui les rendaient à peu près synonymes. Leur sens n'est d'ailleurs pas très clair pour moi si anarchisme et communisme ne le sont pas.

Sorel n'a jamais pris beaucoup les « ismes » au sérieux. L'avenir lui a donné raison : les mots demeurent mais les significations se corrompent. Il était davantage un théoricien des syndicats, proche de la CGT et des IWW, et des principaux mouvements ouvriers internationalistes. Il n'était pas un homme d'appareil ni de parti.

À sa mort, il fut ostracisé, ce qui était facile puisqu'il n'avait pas de mouvement derrière lui ; des gens de droite et des collabos firent mine de s'en réclamer à la suite de Mussolini. Qu'avait-il bien pu faire pour cela ? Nul n'a jamais compris. La droite n'hésita pas non plus à puiser chez Antonio Gramsci.

Que manquerait-il à Sorel, que pourrait-on lui ôter pour permettre de le retourner ainsi ? Sans doute son internationalisme, et lui donner en retour une touche de suprématisme. Oh l'on devrait bien trouver dans son œuvre quelques phases qui accréditassent une ambiguïté, l'homme avait le verbe leste et la formule carrée ; mais certainement pas une idée.

Où sont passés les migrateurs ?

Je n’ai pas bien remarqué les migrateurs cette année. Il y a longtemps qu’ils ont dû passer. J’ai l’impression que les migrations ont été perturbées cette année, mais je n’en ai pas eu l’information. Je n’ai pas remarqué les arbres des parcs et des boulevards chargés de grappes d’oiseaux. Ils ont bien dû passer pourtant. L’on se croit bien informé mais on ne l’est pas.

J’ai dû les voir mais je ne les ai pas remarqués. Ils font pourtant un sacré vacarme quand ils passent.

Peut-être me déplaçais-je dans les vallées à ce moment-là, mais dans les vallées aussi ils passent. Ils s’en donnent à cœur joie, les parcourant bruyamment dans un sens, puis dans l’autre.

J’ai bien vu les choucas pourtant, et les grands rapaces planant dans les hauteurs. Où étais-je quand ils sont passés ?

L’on ne voit jamais rien, l’on vit comme dans un rêve, et l’on prétend parler des affaires du monde.

Le travail

Le 19 novembre, les temps hollywoodiens

« La Fédération de Russie a lancé une frappe de missile sur la Pologne », ai-je entendu dire avant-hier. Diantre ! « Qu'a-t-elle ciblé ? – Un tracteur dans un champ. – Ouf, encore une galéjade. »

L'enquête rondement menée par les États-Unis a conclu rapidement à un anti-missile ukrainien qui a continué sa route après avoir loupé sa cible. Un accident tragique, certes, deux morts, mais pas de quoi déclencher une guerre nucléaire, ni même en débattre. Ces anti-missiles font toujours un nombre considérable de victimes quand ils loupent leur cible. Les reportages de terrain nous montrent systématiquement leurs impacts ou celui de débris, mais sans le préciser.

Le plus important, ce sont moins les faits, que la rapidité avec laquelle les États-Unis ont reconnu un anti-missile ukrainien tombé par accident – ils veulent négocier au plus vite –, et celle avec laquelle les Kiéviens ont affirmé, et affirment encore, une attaque délibérée d'un tracteur agricole, et appellent à activer l'article 4 et 5 du traité de l'Atlantique Nord. Voilà qui fait désordre.

Les États-Unis ont déployé des moyens hollywoodiens à faire passer pour une victoire écrasante ce qui n'était qu'un repositionnement des troupes russes, pendant que les forces kiéviennes subissaient des pertes irréparables et que leurs infrastructures étaient systématiquement détruites. Il serait opportun pour eux d'en tirer profit maintenant en négociant au plus vite sans paraître perdre la face. Les Russes qui cherchent peu à faire dans le symbolique, ne tenteront pas de les humilier davantage devant leurs populations et les autres nations. C'est le moment.

Pour l'heure le simulacre fonctionne encore, peut-être trop bien. « Nous sommes en train de vaincre, continuons l'offensive », surenchérissent d'autres factions, au risque de fragiliser la fugace illusion. Je peine à croire que la junte kiévienne ose contredire ses fournisseurs sans de solides soutiens, notamment chez ces derniers.

Oui, nous sentons des luttes sans merci entre de nombreuses factions dans le camp étasunien. Nous sentons leurs manœuvres contradictoires

depuis longtemps, et percevons de moins en moins les buts qu'elles poursuivent. Enfin, ce n'est pas ce qui nous dira par où sont passés les migrateurs.

Le 21 novembre, libre et lisible

Ça y est, nous entrons dans le sagittaire. Je conserve quelques séquelles de mon refroidissement, notamment une petite toux grasse de temps en temps, mais tout va bien. Sinon je n'aurais pas tant marché dans la montagne où le soleil m'a rendu mes forces, et dont j'ai respiré à pleins poumons les essences gorgées des dernières pluies.

Nasser, le petit-fils de Sint, et moi avons entretenu une correspondance depuis l'été. Il semble impressionné par mes connaissances sur l'histoire du mouvement ouvrier « par-delà les siècles et les civilisations » comme il dit. « Tu lui associes tacitement celle des hackers », m'a-t-il écrit. « Cela ouvre des perspectives inattendues ; mais je ne comprends pas la distinction, si ce n'est la rivalité, entre les logiciels libres et "open source" », m'a-t-il demandé.

Pour comprendre, lui ai-je expliqué, l'on ne doit pas chercher à être trop intelligent, ou plutôt trop technique. Si je t'accorde la liberté d'utiliser, de modifier et de partager mon programme, encore dois-tu être capable de lire le source. Si tu ne l'es pas, je ne t'accorde qu'une liberté formelle. L'on connaît de nombreux programmes qui sont passés sous copyleft, voire dans le domaine public, et qui n'ont plus été modifiés, car il était plus simple d'en programmer un nouveau que de tenter d'accéder au code. Pour être réellement libre, le source doit être ouvert, c'est-à-dire lisible.

Si je te donne un tel programme, que je t'accorde ou non la liberté de l'utiliser, le modifier et le partager, l'on ne voit pas par quel moyen je pourrais t'en empêcher. Pour être effectivement libre, un programme doit avoir un source lisible, et réciproquement. Alors pourquoi deux sortes de licences agréées par deux organisations distinctes : la Free Software Foundation, et l'Open Source Initiative ?

Si tu y regardes de près, tu verras que l'OSI est entre les mains d'ingénieurs qui gagnent leur vie en programmant, et qui doivent donc se protéger de pirates en col blanc. Ces derniers seraient tentés de privatiser leur travail, en en faisant leurs salariés aussi bien. Les licences de l'OSI sont destinées à leur permettre de programmer des logiciels qui demeurent libres.

La FSF est principalement tenue par des chercheurs qui n'ont pas exactement les mêmes soucis. Lorsque tu l'as compris, tout devient plus clair. La plupart des licences sont de toute façon agréées par les deux organismes.

Le 22 novembre, travail manuel et digital

Les licences libres sont d'une importance insoupçonnée. Leur apparition est certainement l'événement le plus déterminant du changement de civilisation en cours. Elles renouvellent les principaux paradigmes éthiques et industriels. Elles redonnent des significations neuves aux notions de lutte de classes et de socialisme qui commençaient à se vider de sens.

Quel est le modèle de la production industrielle apparue au seuil de la modernité ? L'imprimerie, la reproduction à l'identique exactement d'un objet, le livre imprimé, avec toutes ses spécificités : principalement les frais fixes et les frais variables. (Voir mon dernier cours.) Les frais fixes sont ceux qui ne varient pas quelle que soit la quantité des ouvrages imprimés, c'est-à-dire dire, principalement la composition ; et les frais variables, ceux de l'encre et du papier principalement, avec le prix de la main d'œuvre bien sûr. Voilà, c'est cela le principe.

La chose numérique change tout. Elle réduit les frais variables jusqu'à les faire disparaître. Si vous produisez un logiciel, à moins que vous ne teniez à le proposer dans une boîte somptueuse, gravé sur un disque et accompagné d'un manuels imprimé ; à l'accompagner de quelques auto-collants et autres *goodies*, qu'aurez-vous encore comme frais variables ? Reproduire un programme à l'identique, ce n'est pas un gros travail. Il suffit de le télécharger, le logiciel se reproduit seul sans dépense notable, du moins monnayable. Une fois son coût de production amorti, ses seuls frais fixes, toute nouvelle vente est un bénéfice net.

Ce n'est pas anecdotique : dix, mille ou dix millions, les coûts sont les mêmes. C'est vrai avec un logiciel, cela le demeure avec toute production numérique à partir d'un programme : livre, film, musique…

Avant, les frais fixes se diluaient, ainsi que les redevances de droits d'auteur et de brevets, parmi les frais variables, ces coûts en étaient un pourcentage qui diminuait progressivement parmi celui des matières premières et de l'énergie.

Bien sûr, l’on continue et l’on continuera à produire des pantalons, des automobiles ou des chaises qui ne seront ni numérisées ni susceptibles de l’être (quoique nous ne sachions pas où nous mènera l’impression 3D), mais un principe a été bouleversé. Qu’advient-il de ce travail de création qui a pris la part du lion, qui est la production à la source de toute production ? Car même un pantalon doit avoir ce que l’on appelle un « patron ».

Ce travail n’entre pas dans la catégorie de ce que l’on désigne par « services ». Il ne se laisse pas enfermer non plus dans le secteur tertiaire, ni même secondaire. Il serait plutôt au cœur-même du primaire, dans le sens précisément où on l’a appelé ainsi, c’est-à-dire celui qui est au départ.

Les travailleurs digitaux, comme j’aime les appeler pour les distinguer des travailleurs manuels, sont plutôt les nouveaux bûcherons, les nouveaux baleiniers, les nouveaux chercheurs d’or…

Ce ne sont pas des détails. Les paradigmes sont changés, retournés.

Les temps modernes

Le 23 novembre, luttes des classes.2

« La LuttedesClasses.2 que tu dessines a quelques caractères fort intéressants », m'avait répondu Shaïn dans la liste de diffusion. « D'abord, elle laisse enfin de côté la juste rémunération et les moyens d'entraide, auxquels elle préfère la liberté : et pas n'importe laquelle, pas la liberté d'aller et de venir, ni celle de céder à ses envies, ou quelque autre sottise, mais celle de travailler en n'obéissant qu'à sa déontologie. »

Sinta m'a remercié. « Alors Nasser a envoyé en double sa réponse à ton courriel sur la liste de diffusion des métallos ? Vous commencez à tous bien vous entendre. Je suis ravie des portes que tu lui ouvres. »

Sinta a tort des me remercier. « C'est lui plutôt qui me les ouvre, non », lui ai-je fait remarquer.

« Nous passons alors allègrement », continuait Shaïn, « de ce que Karl Marx appelait dans son langage pittoresque, la conscience de la classe "en soi", à celle de la classe "pour soi". Celle qui fait se demander au baleinier auquel tu faisais allusion, s'il doit réellement tuer des baleines tant qu'il en reste ; qui le fait interroger sa propre déontologie, et lui suggère de la libérer des subordinations du salariat et de la propriété privée des moyens de production. »

« En vérité, ce que voulait intuitivement obtenir la conscience de classe en soi, étaient les moyens pour cette conscience pour soi. »

« La réponse à ces questions se trouve dans les ateliers, pas dans les parlements. » concluait Shaïn. « Ce fut sur quoi achoppa le mouvement ouvrier au vingtième siècle. »

Le 25 novembre, hors champ

– Alors, quand tu étais à l'université, tu as principalement étudié la perception ? – Oui, mes études suivaient d'assez près les travaux de William James. – Pourquoi n'as-tu pas continué puisque ce sont manifestement des questions qui t'intéressaient et qui ont continué à retenir ton attention ?

– Oui, mais quelles questions justement ? L'approche était principalement neurologique, mais nous savons très bien que ces

dispositifs biologiques fonctionnent en étroites relations avec des prothèses cognitives qui relèvent de la linguistique et de la sémantique, et aussi de la logique et des mathématiques.

La cible passe d'un champ à l'autre, du physiologique au linguistique, du sémantique au mathématique, et elle nous échappe toujours. Tu avances encore plus vite en passant par le récit soufi, ou les dialogues du Tchan, Sohrawardi ou Dôgen. Sans oublier Ludwig Wittgenstein, ni non plus Henri Michaux et Jorge Luis Borges.

– Les mystiques musulmans étaient tous de sacrés médecins, de sacrés philologues et de sacrés mathématiciens, conclut Shimoun.

Le 26 novembre, fictions et propagande

La presse oligarchique de l'Ouest, chante la défaite « de Poutine ». Ce n'est pas à quoi correspond ce que l'on voit et entend partout ailleurs. Pourquoi raconter ces salades ? Pour s'allier l'opinion ? L'opinion, combien de divisions ? À propos de divisions, c'est l'Ouest sauvage qui se divise, et par l'intermédiaire de sa presse oligarchique, ses factions se renvoient ses contradictions à la figure.

Ce n'est pas proprement de la propagande. La propagande, je n'ai rien contre, ce n'est pas un gros mot. Il est normal que des autorités qui produisent des décisions et des analyses les fassent connaître. Je n'en attends pas moins d'elles. Il est normal qu'elles ne disent pas tout. Je leur demande seulement de bien le faire, clairement et lisiblement, en montrant d'où elles parlent : faire savoir ce qui doit être su, et ne pas dire ce qui doit être tu.

Cette propagande-là m'intéresse. Ce n'est pas ce que fait la presse oligarchique. Non, elle produit des *narratives*, en français « des fictions ». Elle invente des univers parallèles que les factions de l'Ouest sauvage se jettent mutuellement à la figure, car leurs divisions s'exacerbent. Celles-ci ne m'intéressent pas.

L'Ukraine n'existe plus et les États-Unis ont perdu leur guerre. Rien ne presse les Russes, si ce n'est de réduire les fortifications en aplomb de Donetsk d'où la ville est bombardée. Le reste se joue ailleurs. Regarde donc les cartes.

L'Ouest sauvage n'est pas en mesure de soutenir son industrie de guerre face à la Fédération de Russie ; elle perd la guerre militaro-industrielle. Ses travailleurs manuels et digitaux ne sont plus à la hauteur.

Il a perdu l'Afrique et le Monde Arabe. Il a perdu la main-mise sur le pétrole et l'hégémonie du dollar. Même au sein de l'OTAN, la Turquie qui y est encore le seul pays à avoir une armée présentable, commence à se comporter davantage comme un adversaire que comme un allié, menaçant militairement les régions pétrolifères du nord de la Syrie et de l'Irak, où les Kurdes se sont laissés réquisitionner par les Étasuniens pour en garder le contrôle.

La guerre en Tauride a largement fonctionné comme un leurre.

Le 27 novembre, l'Ouest sauvage

« Tout a commencé le jour où l'on a confondu Occident Moderne et Ouest Sauvage. Ce n'est pas la peine d'éplucher les détails, les promesses bafouées, les provocations perpétuelles, ni cette manière impudente qu'a l'Ouest de dénier qu'il se soit réunifié, pour affirmer au contraire qu'il a battu l'Union Soviétique. Tout cela ne sont que des conséquences. Conséquences de quoi ? De ce que l'Occident Moderne a cessé d'exister pour devenir l'Ouest sauvage et hollywoodien. Tu comprends que la Russie est une part constitutive de la civilisation Occidentale Moderne, au point que la Fédération en devient la représentante exclusive parmi les autres héritiers des grandes civilisations ; de l'Occident Moderne, mais pas de l'Ouest Sauvage. »

« Tu as peut-être raison », convient Sariana.

« Et comment ! Si tu me comprends, il te sera évident que c'est une menace existentielle, non pas contre la Fédération de Russie comme elle le pense et qui se porte très bien, mais contre la modernité occidentale. »

Le 29 novembre, la neige

Rien n'est plus émouvant qu'un pâle soleil de fin d'automne. Il me réchauffe à peine à travers des nuages un peu ocres aussi fins qu'une brume. Il réchauffe cependant et sans doute brunit-il légèrement ma peau.

J'ai mis ma gabardine kaki, celle qui fait davantage habillé que ma canadienne. Avec elle, j'ai plus l'air d'un vétérinaire rural que d'un chasseur. Sinta affirme que c'est mieux pour donner des cours.

La neige est tombée depuis plusieurs jours maintenant. Je ne l'avais pas noté. À quoi bon, c'est tous les ans la même chose, enfin je crois. Je n'y ai pas regardé de trop près.

Rien n’est jamais la même chose, les ans ont-ils fini par me l’apprendre. Si je regardais mieux, je verrais que la neige est très différente cette année. Je n’ai pas bien regardé.

Une campagne de bombardement massif sur les dispositifs énergifuges de l’Ukraine et du Kurdistan syrien, et la neige devient plus menaçante ; mais ceci n’est pas du vrai changement, c’est de l’imaginaire : ça ne change pas la neige.

Elle est blanche, comme des coups de gomme sur du fusain. Voilà comment elle est précisément aujourd’hui, et promesse de longues soirées devant le feu.

« Tu n’as pas froid ? » me demande Nour en s’asseyant à la table devant le café-restaurant de la gare où elle prend son train tous les jours, et où je l’attendais pour déjeuner. « Même pas aux doigts », dis-je en prenant sa main. Les siennes sont glacées.

« Quand il fera vraiment froid, tu le verras à ce que je n’écrirai plus avec mon stylo métallique. – Tu ne veux pas manger à l’intérieur ? – Bien sûr, d’ailleurs le soleil se cache. »

– Ça ne rend pas Sint jalouse que nous nous rencontrions si souvent ? – Mais non. Elle sait que nous sommes un peu compatriotes. Ça rapproche. – La France et le Burkina ! Compatriotes ?

– Si nos parents avaient été aussi intelligents que les Soviétiques, nous aurions fondé une Union des Républiques Socialistes de Conseils : la France, l’Afrique Occidentale, l’Indochine et tous les autres territoires francophones. Ça se serait probablement très mal passé, mais pas plus que la décolonisation. Les crimes du Communisme restent loin derrière ceux de l’anti-communisme. La question est plutôt pourquoi nous ne l’avons pas fait, nous n’y avons même pas songé.

Décembre

Le 2 décembre, ce que les objets disent

Quand le soleil frappe en montagne, il frappe bien. Ce matin je me sentais gelé sous ma canadienne, mon épais gilet de laine et ma chaude écharpe. Maintenant, je suis en chemise au soleil à déguster ma vape.

La vape est une invention extraordinaire. Ici à Dirac, où l'on ne vous empêcherait pas de sortir une pipe ou du tabac à rouler, je lui suis resté fidèle. Elle est pourtant nettement plus chère que le tabac qui ici n'est pas taxé, mais tellement plus appréciable. Les pièces ne sont plus envahies de fumée comme par une cheminée qui tire mal. C'est apparemment aussi l'avis des Dirakïn.

Je ne dis pas qu'une bonne pipe parfois ne me tenterait pas. Je me demande si ce n'est pas l'allumette qui me manque le plus, et les braises rougeoyantes du tabac. La pipe est trop sale cependant ; il suffit d'en fumer une et le goudron envahit le tuyau, la tige et commence à boucher le trou de tirage. On ne parvient pas à nettoyer sans s'en mettre sur les doigts. Quant à la cendre, elle tombe, sur le clavier, sur la chemise.

La vape reste propre. On l'utilise des semaines sans que le tuyau et l'embout ne se couvrent de légers résidus bruns. Le liquide finit par jaunir si l'on ne le vide jamais, mais on le voit bien et on le sent très vite au goût. Le seul inconvénient est qu'on ne peut garder la vape à ses lèvres quand on se sert de ses deux mains, et l'on ne pourrait pas non plus appuyer sur le bouton qui actionne la résistance.

Ensuite, l'on doit trouver de bons arômes. Ici, ils viennent pour l'essentiel de Chine. À ma connaissance, c'est le seul pays qui parviennent à fabriquer des saveurs de tabac crédibles. Il devient impossible d'en obtenir en Europe où l'on déteste les Chinois.

Dans l'Ouest, une superstition vivace veut que les Chinois fassent travailler les enfants, même des gens superficiellement cultivés le croient. En réalité, les Chinois font travailler les machines, c'est plus efficace. Plus vous faites travailler des machines dotées de force programmes, plus vous accroissez les frais fixes et réduisez les coûts variables, et donc les prix.

En principe, cela devrait provoquer une baisse tendancielle des taux de profit, et donc des crises et du chaumage. Pour de mystérieuses raisons, ce n'est pas le cas en Chine, pas seulement depuis que le Parti Communiste est aux affaires, mais depuis des dizaines de siècles.

C'est un vaste mystère que le bon sens suffirait peut-être à expliquer : la réduction du capital variable donne beaucoup de temps pour faire autre chose. On n'est pas obligé de chaumer, il y a toujours bien d'autres choses à faire. C'est ce qu'on appelle le progrès social. Si les organisations ouvrières parviennent à imposer « le progrès social », la conscience de classe « en soi » incline à passer à la conscience de classe « pour soi ». Tout ceci naturellement est vivant, et la vie ne se comporte jamais de façon aussi mécanique ; elle est plus compliquée, mais c'est une tendance, une tendance forte.

La chine est une très vieille civilisation, la plus vieille encore vivante, et elle a accumulé bien plus que les autres des expériences les plus diverses. Certainement les progrès technologiques ont produit des catastrophes en Chine aussi, mais elle en a triomphé. Je ne saurais le démontrer, mais je soupçonne que l'invasion par les Mongols du si technologique empire Song au treizième siècle ait été provoquée par l'une d'elle.

J'ai acheté une nouvelle batterie pour vaper. Son esthétique le dispute à ses performances. Une journée m'a été nécessaire pour prendre en main ses subtils réglages, et depuis deux jours que je l'utilise intensivement, elle est encore à moitié pleine. Cinq mille milliampères-heure, c'est énorme pour une batterie.

Elle est cependant simple à utiliser. Il suffit de l'allumer d'abord, et dès que vous y vissez la partie qui contient la résistance, elle vous indique sur l'écran le nombre optimal de watts. Vous pouvez évidemment en changer, et l'écran vous alertera si vous dépassez la valeur maximale, et le système vous arrêtera. C'est simple et sûr.

Je vape généralement au-dessus d'un milliohm. Rappelons que plus ce nombre est bas, plus la résistance chauffe et la vape dégage une abondante vapeur, mais c'est au détriment des arômes. J'utilise donc peu de ressources.

J'apprécie modérément les vapes trop complexes qui demandent des connaissances d'ingénieur en électronique. À supposer que l'on connaisse les paradigmes, l'on se souvient peu des mesures et surtout de leurs

rapports quantitatifs. Il y a bien longtemps que j'ai oublié la loi d'Ohms ; mais si le programme calcule à ma place…

Je commençais à me dire que j'étais comme celui qui achète un quatre-quatre pour faire les courses dans son quartier. Je ne le regrette pas, d'autant moins que cette batterie n'est pas chère. Une batterie s'use en fonction de ses cycles, le nombre de fois où on la remplit et on la vide. Elle devrait donc me servir longtemps, et quand elle aura fait son temps, je pourrai toujours la revendre à un antiquaire pour l'utiliser comme un somptueux presse-papier ; car l'objet est somptueux.

Le corps de la batterie est flanqué de pièces de cuir là où les doigts se posent, leur épargnant le contact froid du métal. Celui-ci est d'une couleur kaki très sombre comme certaines armes à feu. Elle ne lui donne pas pour autant une apparence militaire, mais plutôt « plein air » ou pour le moins sauvage.

Par sa couleur et sa substance, ma vape s'accorde avec mon habillement. L'écran de contrôle n'est pas trop gros mais lisible, j'ai changé la couleur bleue de l'affichage pour du rouge, peut-être pas plus beau, mais mieux accordée à l'objet.

Ces derniers temps, j'ai trouvé un nouvel arôme aux saveurs de fort tabac brun. J'y décèle un petit arrière-goût de noix qui ne me déplaît pas. Je glissais souvent dans ma blague de cuir quelques feuilles de noyer pour que le tabac ne sèche pas.

Le 4 décembre, les jours et les saisons

Les jours passent abominablement vite, à seize heures, c'est comme s'il faisait déjà nuit. Je cours sans cesse après l'heure.

Et les journées se succèdent avec une célérité tout aussi déconcertante. Passer, c'est cela, j'ai l'impression que ma vie ne fait que passer, se dérouler comme d'un touret devenu fou.

Il semble qu'avec l'âge, le temps se déroule plus vite. Plus vite, ou est-ce moi seulement qui deviens plus lent ? Je ne sais quelle réponse est la plus démoralisante.

Je n'avais jamais écrit un ouvrage aussi long d'un seul trait, sans plan, sans parties, sans ordre, si ce n'est celui des jour et des saisons. Cet ordre me convient, c'est celui de la vie.

Le 5 décembre, jeux de l'esprit

Je regarde régulièrement les rubriques du site *the duran*. Alexander Mercouris et Alex Christophoru y diffusent plusieurs fois par jour de savoureuses vidéos sur la situation internationale. En principe, je préfère lire, et donc relire et ruminer. Eux cependant donnent à la parole une dimension qu'atteint difficilement l'écrit.

Ils emploient un excellent anglais, clair et bien construit, que j'entends sans peine. Les vidéos sont parfois faites par l'un des deux, les deux ensemble qui dialoguent, ou avec un invité. Tout s'y déroule dans une bonne humeur et un réjouissant pétillement d'esprit.

En les retranscrivant, l'esprit n'y apparaîtrait pas, ou peu. Leurs propos sont surtout rigoureux et bien documentés ; l'esprit est dans le ton. Je me suis fait attentif à la façon dont on devrait transcrire cette distanciation humoristique avec du texte seul.

J'ai pensé au bon docteur Freud, à son *Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. L'esprit consiste dans le brusque affleurement d'un sens latent qui reposait sous la surface imprévisible d'un sens manifeste. Nos deux gentlemen excellent à ce jeu en utilisant presque exclusivement le ton, et quand ils ont un invité, celui-ci est irrésistiblement entraîné à faire comme eux. Ils y déploient une subtile habileté, toute en finesse, et que l'on ne retrouvera pas dans une transcription scripturale. Nos compères sont d'ailleurs fréquemment cités, traduits et commentés, et personne n'y parvient sans évoquer explicitement le ton. Je ne crois pas que tout le métier d'un auteur dramatique y suffirait.

J'apprécie particulièrement les vidéos de Christophoru. Il est filmé tandis qu'il déambule dans les rues et les parcs d'Athènes, sur le ton de l'improvisation. Il ne se prive pas de s'interrompre pour commenter la vue, un visage gravé sur un tronc, une remarque urbanistique…, et il reprend son développement où il l'avait laissé, ou avoue sans ambage qu'il ne sait plus ce qu'il était en train de dire.

Athènes est une belle ville, étonnamment bien entretenue pour un pays économiquement sinistré.

Questions diverses

Le 7 décembre, question de civilisation

Nadina a bien avancé sa thèse, et j'apprends beaucoup d'elle. Nous nous rencontrons souvent, environ une fois pas semaine, sinon le Protocole de Transfert de Fichier (FTP) y pourvoit.

Je l'ai informée du choix du CNRS en France pour la licence Creative Common CC-BY pour les publications par les éditeurs scientifiques. C'est une demi-mesure intéressante. Nous dirions un progrès, mais qui semble provoquer déjà beaucoup de résistances de la part des revues scientifiques.

Moi, je préfère m'en tenir au strict copyleft. Avec toutes ces licences, l'on n'est jamais sûr de ce que l'on croit avoir donné, ni de ce que l'on souhaitait interdire.

Nous nous rencontrons toujours devant le lac aux baraques de bois. « Tu me dis, en somme », résume Nadina, « que ces questions sont importantes et complexes, car elles sont, sans en avoir l'air, des questions de civilisation. »

Enfin, l'on ne doit quand même pas trop se préoccuper de législations, car les mouvements de civilisation s'arrêtent rarement aux feux rouges. Les lois sont des superstructures qui reposent tout entières sur des infrastructures technologiques.

Le 8 décembre, Abiword encore

Depuis que j'ai redécouvert Abiword, je m'en sers souvent. C'est un programme très agréable à utiliser. Employant peu de ressources, il est très réactif, même sur mon vieux Lenovo qui a plus de douze ans, et j'aime les interfaces que l'on dit spartiates, et qui sont surtout bien lisibles. Je l'adopterais bien s'il ne lui manquait pas un bon correcteur grammatical. C'est rédhibitoire pour un traitement de texte. Les développeurs y travaillent, le module est là, mais encore instable. C'est fou les fautes de grammaire que l'on peut faire, qui ne sont que d'inattention, carrément des « actes manqués » !

J'ai déniché en ligne un bon manuel en français pour Abiword, très clair et complet, au point d'expliciter des évidences. Il s'adresse à celui qui ne saurait même pas ce qu'est un traitement de texte, et n'en aurait jamais vu.

Je ne critique pas un tel choix, quelques-uns de mes étudiants en auraient bien besoin.

Le 9 décembre, chute d'empire

La Fédération de Russie est portée par un renversement de civilisation, et qui n'est en rien de son fait, bien au contraire. Elle a plutôt tenté de le ralentir, si ce n'est de l'empêcher. Elle a plutôt cherché à être portée par la vague de ce renversement plutôt que d'en être emportée, mais pas autant qu'elle aurait pu le tenter. Pas plus que les Chinois, la Fédération de Russie n'a cherché à en tirer avantage au détriment de l'empire étasunien : la chute de celui-ci, comme chacun peut le comprendre, ferait un raz de marée dont peu ne pâtiraient pas. La Fédération a choisi de surfer sur cette vague, mais elle doit être attentive à ne pas aller plus vite qu'elle.

Les dirigeants de l'Empire que nul n'ignore être un peu bas de plafond, ne comprennent pas. Ils infèrent que ce qui leur paraît être des hésitations de la Fédération, serait causé par la crainte de la puissance impériale. L'Empire qui sent probablement que le temps ne joue pas en sa faveur, que les rapports de forces s'inversent rapidement sur tous les fronts, ou peut-être par seul réflexe d'adopter la posture la plus opposée à celle de son adversaire, tente, quoi qu'il lui en coûte, toutes les provocations, cherchant à pousser la Fédération à agir plus vite, trop vite.

L'on ne devrait cependant pas s'y tromper : l'événement important qui se déroule, ce n'est pas la chute de l'empire ; celui-ci n'est qu'un dommage collatéral. Ce n'est même pas non plus la fin de la modernité occidentale, ou peut-être simplement sa métamorphose, c'est la nouvelle civilisation qui s'apprête à naître.

Le 10 décembre, un drame

Ce matin, le vent est glacial et revigorant. Je me sens habité d'une puissance neuve dans la lumière du soleil et l'air pur. Le soleil a cessé de se coucher toujours un peu plus tôt ; maintenant le crépuscule ne varie plus. Dans quelques jours, il viendra plus tard, et cette perspective m'enchante.

J'ai étendu le linge au point du jour. Le vent et le soleil l'auront vite séché avant la nuit. J'avais mis mon blouson fourré. C'est le vent surtout qui sèche, même quand il est humide, mais il ne le paraît pas. Le temps est sec, on le voit quand on verse le sel : les grains sont fins et tombent avec

fluidité ; quoique je subodore que la cause efficiente en soit plutôt le chauffage central et le feu de bois dans la cheminée.

Mes bottes préférées sont en train de s'user. Elles commencent à prendre l'eau. La semelle est bonne, ce sont autour de ses coutures avec le cuir de chameau retourné que celui-ci se fendille. Je peux marcher sans crainte sur un sol humide, mais sous une pluie forte, l'eau passe.

Les objets s'usent, c'est normal. Ils deviennent plus beaux en vieillissant quand ils sont bien entretenus ; les vêtements s'adaptent au corps, et en prennent la forme. Ma gabardine kaki me fait maintenant paraître plus élancé que lorsque je l'avais achetée.

Les formes de mes bottes que je trouvais passables quand elles étaient neuves, se sont moulées à mon pied, à ma marche. Mes bottes sont devenues très belles, patinées, mais elles commencent malheureusement à prendre l'eau. Je ne les ai pas bien entretenues. Je dois dire que je ne savais pas comment entretenir le cuir de chameau retourné. Je n'allais pas les cirer.

Les bottes ne sont pas très chères ici. Ce n'est pas de devoir en acheter de nouvelles qui me chagrine, c'est qu'elles étaient devenues si belles ; et que les neuves mettront autant de temps à le devenir aussi.

« Oui, c'est dommage », compatit Sinta. « Tu aurais dû immédiatement faire comme je te l'ai expliqué. »

Le 13 décembre, de l'amour

Arthur Schopenhauer avançait que le sexe joue un rôle déterminant chez les humains, leur vie personnelle comme leur histoire. Il constitue pourtant un angle mort de la philosophie.

Je n'hésite pas à le suivre sur cette piste, cependant, dès ma première lecture dans l'adolescence, je n'ai pu l'accompagner longtemps. Schopenhauer associe unilatéralement la libido à la reproduction de l'espèce. Bien sûr que les deux sont liées, mais pas de manière à se recouvrir complètement. La libido est peut-être la condition *sine quoi non* de la reproduction, mais pas seulement.

Sur ce point précis, Schopenhauer ébauche son concept d'inconscient : je recherche (inconsciemment) une bonne reproductrice, dit-il à peu près. Ce n'est pourtant pas ce dont j'aie jamais vécu l'expérience. L'inconscient a bon dos.

Je n’ai jamais pu le suivre dans cette voie où l’amour serait l’illusion d’une cause finale : la reproduction. Je n’en crois pas un mot. Je pense plutôt que la libido préempte les organes reproducteurs, comme la locution, par exemple, préempte la cavité buccale dont la fonction première est d’ingérer la nourriture.

La bouche avec ses dents, sa langue, sa glotte…, se fait organe de phonation à l’aide de tous ceux de mastication, de gustation…, sans que ces doubles fonctions n’entretiennent de relations plus particulières. Toutes les espèces ne produisent pas des sons par la bouche ; certaines frottent leurs pattes postérieures contre leurs élytres, d’autres agitent leurs ailes ; leurs fonctions vocales préemptent leurs organes locomoteurs.

J’en conçois donc que la libido, je préfère dire l’amour, est une fonction autonome envers la reproduction, et non l’illusion d’un hypothétique instinct au service d’une cause finale. Ma critique de Schopenhauer en réalité prolonge la sienne, car non seulement la philosophie est coupable d’avoir ignoré le sexe alors qu’il commande la vie des hommes, mais il n’a pas vu l’amour qu’il cache derrière lui. Alors, de celui-ci, si central, si puissant, si autonome, qu’en est-il ?

Je pense que sur ce point, la philosophie islamique, et même hébraïque, sont plus avisées que les autres. Schopenhauer, lui, se préoccupait surtout de philosophie hindouiste. Il n’est pas douteux que celle-ci a nourri les deux autres, et la pensée des Indes mogholes contient des trésors.

Attendant le solstice

Le 15 décembre, le rouge te va si bien

L’esprit s’agite, l’esprit ne cesse de s’agiter. L’esprit est écervelé. Si nous étions de purs esprits, nous serions de purs idiots.

« Je n’y avais jamais songé », me dit Sint, la tête contre ma poitrine, au creux de mon épaule. « Comment fais-tu alors pour discipliner ton esprit ? »

« Je n’y songe même pas. C’est comme un gosse, on doit le laisser vivre. » Sint rit en se serrant davantage contre moi.

Sinta aime se serrer contre moi, même quand nous ne sommes pas seuls. J’aime aussi la prendre contre moi.

J’avais davantage de retenue quand j’étais plus jeune. J’aurais craint que nous fussions pris pour des adolescents écervelés. Plus maintenant. Nous n’avons vraiment plus l’air d’adolescents. J’aurais craint que plus personne ne nous prît au sérieux. Aujourd’hui, je n’ai plus ces craintes, Sint non plus.

« Tu n’as pas trop chaud dans ta doudoune sans manche ? – J’aime avoir chaud en cette saison. – Ce rouge te va si bien », dit aussi Sinta.

Parfois le vêtement ne parvient plus à se faire un obstacle à la peau qu’il recouvre. Il ne la couvre plus, c’est comme s’il la découvrait au contraire. Alors vous en venez à vous demander ce que vous cherchez à travers la peau que vous touchez.

Oui, que cherches-tu sous la peau ? Derrière des lèvres ? Que caresses-tu ? Que pénètres-tu à l’aide de ta langue et de ton membre ? Qu’espères-tu atteindre ? Qu’atteins-tu ?

Tout n’est à côté que jeu idiot de l’esprit, agitation d’écervelé.

Le 16 décembre, les vertus révolutionnaires

Le temps est à l’orage et le ciel est bas. On doit laisser allumé toute la journée. Le coucher du soleil est déjà plus tardif d’une minute, mais nous ne pourrons même pas le mesurer. Nous sommes quand même heureux de la savoir.

Sint et moi avons regardé une conférence récente de François Récanati au Collège de France. Récanati est un philosophe qui m’a longtemps

accompagné et qui a eu pour moi une fonction quelquefois cathartique. Je pense à la préface à un livre de John Austin que j'évoquais lors de ma polémique avec Shimoun et Sint l'an dernier.

Nous avons à peu près le même âge et il a bien changé depuis le temps de sa casquette et de sa barbe un peu hirsute ; à l'âge où l'on se serait plutôt attendu qu'il nous parlât de révolution. En fait, il parlait de la langue, sujet révolutionnaire s'il en est.

Récanati a toujours ses airs d'anarchiste italien et son sourire un peu malicieux, mais il est beaucoup mieux sapé, sa barbiche est bien taillée et son front un peu chauve.

J'avais trouvé Récanati injuste envers Jacques Lacan dans les années quatre-vingt. Au début très proche, jusqu'à participer au Séminaire, il l'a, comme Brutus, poignardé avec les autres conjurés.

Moi, j'aimais bien Lacan. Il m'a toujours fait penser à Sacha Guitry. Un Sacha Guitry qui se serait pris pour un prophète ? Non ; plutôt le contraire, un prophète qui se serait pris pour Sacha Guitry. Jacques Lacan avait des paroles prophétiques, mais il n'avait rien d'un prophète, n'en déplaise à ses disciples qui lui en voulaient peut-être pour cela.

François Récanati est prophétique lui aussi, mais peut-être avisé par les mésaventures lacaniennes, il est prudent. Il a compris qu'il n'était pas bon d'être prophète en France à cette époque ; il a choisi d'écrire ses livres en anglais avant de les faire paraître chez lui, et de travailler beaucoup aux États-Unis où il s'est construit une autorité qu'il aurait eu bien du mal à imposer dans son pays.

Il est pourtant demeuré un révolutionnaire, et il ne craint pas d'employer le mot. Quelle révolution ? La bonne, celle de la langue, du langage ordinaire, de la parole.

La parole de François Récanati dénote les cardinales vertus que l'on attend d'un authentique révolutionnaire : modestie et discipline. J'en fus profondément frappé en l'écoutant ; et le petit sourire malicieux dont il ne s'est jamais départi, semblait là pour le rappeler. Les révolutions ne naissent pas d'un esprit singulier et fantasque, fût-il révolutionnaire. Je le sais moi aussi, quoique je sois incapable de me discipliner.

Les paroles de François Récanati étaient merveilleusement claires et intelligibles, mais elles demandaient à l'intelligence un travail précis, continu et complexe pendant qu'elles s'énonçaient. Je voyais mon esprit,

comme si je n’y fusse pour rien, accomplir ces très nombreuses et difficiles opérations cognitives qui me permettaient de me laisser comme emporter.

Le 18 décembre, ainsi va la vie

Le soleil se lève toujours plus tard. Il se couche plus tard aussi, mais deux minutes, ce n’est pas encore très perceptible. Les jours ne continuent pas moins à raccourcir, et l’on attend l’aube avec impatience ; on attend le solstice.

Aux baraques du lac, on a du soleil pendant quelques minutes entre quatorze et quinze heures, et l’on ne doit pas le louper, espérant que des clients ne se soient pas attardés après le déjeuner, et qu’il reste une table libre. Me voilà donc attentif à l’heure comme un employé de bureau.

Le café de la gare près de l’université est plus ensoleillé, mais il est plus éloigné de chez Sint, et le lieu me plaît moins quand je n’y attends pas Nour.

Le 19 décembre, conversation au soleil

« Il y a beaucoup d’agitation ces temps-ci pas loin de chez nous entre le Kirghizstan et le Tadjikistan, autour d’une vallée parallèle à celle du Panchir », me dit Sanpan qui a eu comme moi l’idée de prendre un café au soleil près du lac. « Oui », dis-je, « j’en ai été prévenu, mais je n’en sais pas grand-chose. Personne n’en parle, ni ici à Dirac, ni dans la presse mondiale. » Sanpan m’a interrompu pendant que je rédigeais mon journal, et que je reprends comme si de rien n’était.

« Il y a beaucoup d’agitation aussi à Oulan-Bator en Mongolie », dis-je encore. « Personne n’en parle non plus, si ce n’est le *Quotidien du Peuple*. »

« Pourquoi lis-tu le *Quotidien du peuple* plutôt que *Global Times* ? M’interroge-t-il. « Parce qu’il a une édition française. »

Sanpan préfère *Global Times* qui n’est pas le journal officiel du Parti Communiste. « Il défend la même ligne, mais comme il n’engage pas le Parti, il est libre de pousser les analyses et les hypothèses plus loin et d’en dire davantage. »

Il y a quelques années, à l’occasion d’une grande exposition de René Magritte à Pékin, j’avais lu un article remarquable sur le *Quotidien*. Je ne sais s’il engageait le Parti ou non. L’auteur avait le souci scrupuleux de rendre l’œuvre et le Surréalisme lui-même accessibles au lecteur chinois,

et il faisait appel pour cela aux classiques de la Chine, notamment Tchouang-tseu. Il y parvenait sans trahir Magritte ni l'esprit surréaliste de son temps. Au contraire, même à moi, Français et familier du Surréalisme, il avait rafraîchi mon regard.

« Je crois », reprend Sanpan, « que l'on ne parle pas beaucoup de ces régions car chacun sait confusément qu'il ne s'y passera rien de nature à changer le cours que les choses ont pris partout ces temps-ci. »

« Tu sais », me dit-il encore, « Je finis par comprendre ta notion de "westphalisme". Je crois que des concepts résonnent encore fortement comme des boîtes vides : ceux de cette conception westphalienne qui a inauguré l'histoire de l'Occident Moderne et fondé l'ordre mondial. »

Il semble que le soleil demeure déjà un peu plus longtemps près du lac. Il est plus de quinze heures, et il nous en reste encore un petit rayon.

Noël

Le 24 décembre, Moussorgski

J’ai regardé la chorégraphie d’une *Nuit sur le Mont Chauve* de Modeste Moussorgski. J’en ai été impressionné.

Moussorgski est l’un des premiers musiciens que j’ai connu grâce à ma professeur de musique quand j’étais au lycée. Elle nous avait fait entendre *Boris Godounov*, ce qui est curieux pour des élèves aussi jeunes. Nous devions avoir entre onze ou douze ans.

Je me souviens qu’elle était belle. Je la trouvais sans doute habillée et maquillée avec trop d’élégance, mais ses choix musicaux dénotaient plus de profondeur que sa mise.

Je me souviens qu’elle sentait bon le parfum et le rouge à lèvres quand elle se penchait sur moi pour corriger ma dictée musicale. Je crois qu’elle fut la première femme qui éveillât ma sensualité adulte.

La musique de Moussorgski me hante et continue à me tourner en tête.

Le 25 décembre, Moïseïev

La chorégraphie de Moussorgski, *une Nuit sur le Mont Chauve*, était une réalisation récente du Ballet Moïseïev, le plus célèbre de Russie. Igor Moïseïev, mort peu après à plus de cent ans, est à mes yeux le maître absolu de l’énoncé non verbal.

Une nuit sur le Mont Chauve est présenté comme un poème symphonique. Moi, je dirais plutôt une fable, et plutôt espiègle. Il n’est pas facile de raconter ce qui ressemble à une fable chorégraphique, je vais tenter de me l’épargner.

J’ai été profondément surpris par l’allure qu’avait prise la danse après les vingt premières minutes. Les danseuses n’épousaient plus les figures traditionnelles du folklore russe ; elles s’étaient tournées vers la danse orientale. Ce ne fut pas immédiatement perceptible. Nous en restions quelque peu éloignés. J’ai repassé la bande au moment de la rupture pour m’en assurer. Aucun doute.

Je n’avais pas souvenir de tels pas dans une chorégraphie russe, ni particulièrement chez Noïseïev, sauf très explicitement dans des reprises de folklores des pays du Turkestan, ou plus lointains encore, car Noïseïev

se préoccupe des folklores du monde entier pour entretenir la fraternité entre les peuples. Il a toujours eu des idées bien précises sur ces questions, qu'il savait aussi énoncer sans mot. Elles lui ont valu la traversée de plusieurs régimes sans que sa reconnaissance ne soit ébréchée.

Il me semble que c'est lui que l'on devrait interroger sur l'évolution des concepts de nation, de peuple, de culture… Je pense qu'il a davantage l'oreille de Vladimir Poutine que ne l'aurait Alexandre Douguine. Je les ai vus dîner ensemble peu avant sa mort. Ils semblaient bien s'entendre. Ils devaient parler de musique.

L'on percevait un écart entre le caractère sauvage et violent de la musique de Moussorgski, et les mouvements des danseuses qui finalement l'accentuaient.

Je sais que depuis quelques-temps la danse orientale a refleuri en Russie et dans les pays devenus indépendants. On l'observe aussi en Europe de l'Est. L'on utilise en Occident le terme peu élégant de « danse du ventre ». On l'observe ailleurs.

La danse orientale, avec ses techniques particulières, on la retrouve un peu partout, de l'Afrique Occidentale aux îles du Pacifique, au point que l'on peut la considérer comme la façon de danser la plus courante et la plus naturelle de la planète.

Le 26 décembre, l'État et sa propriété

Bien que Noël ne soit pas ici une fête importante, et que les Chrétiens ne la célèbrent que le 7 janvier, Dirac est entrée dans une période festive, avant tout pour l'équinoxe du 23.

Nasser est venu pendant les congés scolaires. Je lui ai laissé mes clés. Je l'ai entraîné au café près de la gare pour déjeuner avec Nour. Je suis certain qu'ils s'apprécieront. Puis, je les laisserai quand viendront Licos et Shaïn pour que nous prenions un café ensemble. Ces périodes où les habitudes se rompent sont idéales pour des conversations impromptues.

« L'idéologie contemporaine semble atrophiée », dis-je. « Parmi les boîtes vides qui lui servent à ranger ses idées, il en est deux qui tiennent une place importante : la "démocratie" et la "dictature". Étrangement, il n'y en a pas d'autre, aucune alternative, aucun sursaut d'imagination. »

« Plus surprenant encore », continue Shaïn, « concernant la propriété, on en trouve deux encore : propriété "privée" et propriété "publique". »

« Ce n’est pas la même chose », dis-je. « J’en suis bien d’accord », reprend-il, « mais ce n’est pas la seule alternative. »

« Je l’admets. Si nos moyens de production deviennent la propriété d’un fonctionnariat collectif ou de collectivités d’actionnaires, nous n’en sommes pas moins dépossédés ; à plus forte raison si ces collectivités sont constituées à peu près des mêmes personnes. »

« Il a raison », approuve Licos. « La remarque importante est que l’on ne conçoive aucune autre alternative. Certes une autre serait évidente, mais elle n’entre pas dans les paradigmes de l’idéologie. »

« Vous savez bien que je partage vos vues sur ces questions, et je ne justifie pas l’État-nation ni sa propriété », je les rassure. « La première fonction d’un mouvement ouvrier organisé serait de dissoudre l’État. Cependant, nous ferions bien de comprendre rapidement pourquoi de tels mouvements qui étaient parvenus à s’emparer du pouvoir au siècle dernier, y ont si manifestement échoué. Ils n’ont produit qu’un pouvoir gestionnaire d’un capitalisme monopoliste d’état. Sans vouloir tout mettre dans le même sac, il serait au contraire urgent et nécessaire de comprendre pourquoi. »

Nasser est venu à notre table pour saluer nos amis et me prévenir qu’il allait raccompagner Nour à l’université. Shimoun venait de nous rejoindre, et nous nous sommes replongés dans une critique serrée de la notion d’État.

« Pourquoi une communauté, quelle qu’elle soit aurait besoin d’un centre de décision et de commandement ? » Nous a-t-il demandé. « Cette question est toute semblable à une autre qui ne lui est pas sans lien de parenté : pourquoi toute langue a-t-elle besoin d’une grammaire ; une grammaire bien formalisée, et pas seulement intuitive et telle qu’on l’emploierait sans y penser, ce qui suffit bien pour la parler ? Parce qu’elle est entourée d’autres langues qu’il s’agit d’apprendre et de traduire. Pour une très semblable raison, une communauté a besoin d’un centre d’autorité : pour s’adresser à ceux des autres. »

Ceci laisserait entendre que la dissipation de l’État passerait avant tout par une modification des rapports de voisinage.

Le 29 décembre, sur la neige

Il fait froid mais beau sur la neige blanche. Les jours allongent, maintenant on en est sûr, on a presque gagné dix minutes le soir, et cela se remarque.

« C'est quand même une déclaration de guerre. Elle surprend car elle est rétroactive, ce qui n'est pas courant. » Nous parlons évidemment du dernier discours de Vladimir Poutine et du ministre de la défense de la Fédération. « Une déclaration de guerre à l'Ouest collectif et imprécis ; et l'ouverture à des négociations qui s'apparente alors à une invitation à la reddition. »

« Les autorités étasuniennes se trouvent très isolées maintenant. Abasourdies, elles laissent répondre Zélinsky dans la foulée de son *Show* au Congrès étasunien, suivi d'un même pas par la presse officielle, mais il devient difficile d'affirmer en même temps que les deux camps sont sur le point de gagner », me répond Sariana. « L'Ouest collectif est loin d'être debout comme un seul homme pour une guerre avec la Fédération, et l'hostilité s'étend ailleurs contre les États-Unis qui ne peuvent plus cacher leurs faiblesses militaires, technologiques, industrielles, … »

« Les États-Unis ne disposent pas moins d'un atout considérable : des centaines de satellites mi-civils, mi-militaires. Parce qu'ils sont les deux à la fois, il est difficile de s'en débarrasser sans causer des catastrophes dans le monde entier. Les autres puissances spatiales n'ont pas les moyens de pallier ce problème, à ce que je crois savoir. »

« Tu es bien avisé pour un civil », me répond Sariana. Je n'en tirerai pas beaucoup plus.

Farzal n'est pas là. Sariana et moi avons tiré la table en fer forgé et en plexiglas, et deux chaises dans la neige devant la grande baie en face de la forêt de mélèzes. Nous profitons du soleil devant nous et de ses rayons qui se reflètent sur la grande vitre par derrière.

Noël encore

Le premier janvier

Agréable, ce pâle soleil de janvier. Il fait frais mais il réchauffe suffisamment le jour. L'on a gagné douze minutes le soir et les aubes ne varient plus, enfin presque. Je sens en moi des forces nouvelles. La lune est déjà bien grosse. Elle s'arrondit très lentement la semaine qui vient.

C'est étrange cette apparente dyssynchronie de tous les mouvements célestes, comme si tout se passait sans ordre, par hasard. Des horloges, partout des horloges, mais désynchronisées, avec des temps qui s'écoulent différemment les uns des autres.

L'on trouve pourtant dans le ciel des mouvements entièrement stochastiques. Ils sont rares, mais l'on sait calculer qu'ils sont incalculables, celui de je ne sais plus quel satellite de Jupiter par exemple. L'on sait calculer qu'ils sont entièrement déterminés, mais tous les effets de leurs déterminations sont incalculables. C'est le contraire de ce qu'avait affirmé Laplace : « S'il existait un démon omniscient, il connaîtrait l'avenir. »

Nous n'en sommes plus si sûrs ; si chaque cause déterminait l'avenir comme dans un entonnoir où se réduiraient les possibles… Il semble que ce soir précisément le contraire : une spirale toujours plus vaste de virtualités.

Le soleil pâle s'incline toujours plus bas au-dessus du lac, et il devient toujours plus pâle, un cercle de mercure qui traverse les nuages rapides. Je vais rentrer.

Le 3 janvier, le grand air

La neige n'est pas épaisse. Il en tombe peu, elle tient, elle s'accroche, elle verglace aussi, mais elle ne s'épaissit pas. C'est aussi bien. Je devrais mettre des crampons à mes bottes, et me munir peut-être d'une canne ferrée.

J'ai pris mes bottes fourrées, celles qui sont bien étanches. La texture de leurs semelles ne glisse pas, mais je dois être prudent sur les plaques de verglas.

Le froid aux mains ne m'empêche toujours pas d'écrire à l'extérieur, si du moins je me résous à les glisser de temps en temps dans les poches de ma canadienne, avec le stylo également pour le réchauffer aussi. Le soleil ne sort pas aujourd'hui, mais on voit des traînées de ciel bleu à travers les nuages. Le monde est magnifique, et l'arôme des mélèzes sous la neige, merveilleux.

Il ne fait pas trop froid aujourd'hui ; quoique percé, le couvercle de nuages retient une tiédeur. Je préfère tellement écrire en plein air.

Le ciel se dégage, et le froid va bientôt tomber avec le crépuscule. Je ne vais plus tarder.

J'aime les mots « plein air », ou « grand air », ce sont les petits noms du désert.

Le 5 janvier, le domaine de définition

« Vous posez mal la question de la vérité. Il me semble qu'une vérité ne peut s'énoncer qu'après avoir défini un domaine de définition. »

« Comment cela ? »

« Tu as bien appris à résoudre des équations… »

Oui, j'avais bien compris ce que disait Licos avant même que Shimoun ne pose sa question. Comment n'y avais-je pas pensé tout de suite ?

Cette idée m'était venue à l'époque où je lisais beaucoup d'ouvrages des *Éditions du Progrès*. Je l'ai quelquefois évoquée par écrit. Pourquoi n'y avais-je pas immédiatement pensé dès que nous avons commencé à discourir du concept de vérité ?

Aucune vérité ne vaut tant qu'elle n'est pas définie dans un domaine au sein duquel seulement elle fait sens. À propos de cette définition justement et de ses limites, il me semble particulièrement justifié de dire que le qualitatif y serait un quantitatif pauvre.

Ce dimanche, ce sera encore la noël ; la Noël orthodoxe. Nous irons à la messe Sint et moi, car les chants orthodoxes sont particulièrement beaux, et la voix grave des prêtres, et leur façon de dire que Christ est ressuscité avec tant de joie que l'on a envie de la partager.

Je crois que j'ai appris à mieux comprendre ce qu'est une religion, pourquoi les gens s'y accrochent tant. Cela n'a que peu de rapport avec de quelconques croyances. La première fonction d'une religion consiste à consacrer les moments essentiels de la vie : mariage, naissance, mort ; de consacrer les liens entre ces trois moments, et qui sont aussi bien ceux qui

se tissent entre les hommes. Cela compte dans une vie d'homme, et nul ne veut y renoncer.

Que Christ soit ressuscité ne fait pas littéralement beaucoup de sens pour moi, mais je peux y reconnaître un air de parenté avec « ami si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place ». Celui qui sort de l'ombre à ma place, au fond je ne m'en soucie guère si je tombe. À lui de s'en sortir, c'est son problème maintenant ; mais ça a quand même des airs de vie éternelle.

Le 6 janvier, des vérités

Si tu marches suffisamment longtemps dans une même direction, tu ne verras jamais le sol s'incliner, ébauchant le passage à une autre forme, ou s'élever comme les bords d'un récipient. Tu rencontreras peut-être une mer, totalement plane elle aussi. Tu ne descendras pas de pentes sans finir par en remonter, ou bien tu seras devant des plaines ou des étendues d'eau. Si tu regardes d'une haute montagne, tu verras un horizon brisé, mais il conservera une horizontalité relative. La terre est plate.

Cette surface plane est-elle infinie ? Probablement pas puisque le même ciel qui disparaît au couchant apparaît au levant ; mais nul n'en a jamais atteint les limites.

Voilà qui pourrait constituer un domaine de définition pour la proposition « la terre est plate ». Cependant, si tu entreprends une longue navigation en tenant le même cap, et que tu parviennes à rejoindre ton point de départ, tu devras modifier ton domaine de définition et inférer que la terre est ronde.

Cette dernière vérité n'annule pas la précédente, mais la recouvre. Elle n'en est pas plus vraie ni supérieure. L'expérience de l'horizontalité est sans aucun doute supérieure à une simple croyance en la rotondité.

Le 7 janvier, second Noël

Moi, je dirais plutôt « le cosmos est vivant », mais quand un Orthodoxe me dit « Christ est ressuscité », nous savons reconnaître la même joie. Disons seulement que je ne comprends pas bien alors le domaine de définition.

Il n'y a pas beaucoup d'Orthodoxes à Dirac, mais ils sont totalement partie-prenante de la cité. Ils ne sont pas les seuls chrétiens, parmi d'autres obédiences orientales monophysites. Les Hébreux sont nombreux eux

aussi, et divers. La Grande Synagogue de Dirac est fréquentée. Il existe encore à Dirac d'autres communautés plus minoritaires : Zoroastriens, Manichéens, Bouddhistes, Bahaïs, Sikhs…

Pour autant, de nombreux passages dérobés se sont creusés entre les cultes. La tradition moghole est encore vivace ici du Sulh-e-Kul, plus qu'au Pakistan. Rares sont les dirakïn qui n'ont jamais mis les pieds dans les lieux de prière des communautés voisines à l'occasion de mariages, de naissances, de morts ou de circoncisions.

Ceci n'empêche en rien la plupart des fidèles d'appliquer scrupuleusement leurs rites respectifs. Aussi les différences entre les communautés demeurent visibles, mais elles n'empêchent pas les uns et les autres de bien se connaître et de partager beaucoup.

J'apprécie cela : Ici je peux dire que je ne crois en rien sans laisser imaginer aucun rejet, ni que l'on s'empresse de ne pas chercher à comprendre. J'éveille plutôt un intérêt attentif. On n'hésite pas à me citer quelque sage musulman, quelque rabbin célèbre, quelque patriarche ; Al Hindi récemment. Oui, je fus touché par la lecture du philosophe moghol Al Hindi.

La Noël du calendrier julien a une signification particulière pour moi. C'est le jour de la Saint Lucien dans celui grégorien, celui où le soleil commence à se lever plus tôt.

Observations à creuser

Le 8 janvier, le Sulh-e-Kul

Dans l'empire moghol, j'en parlais hier, avait régné le Sulh-e-Kul, inspiré au tournant du douzième et du treizième siècle par le soufi persan Khwaja Moinuddin Chishti. Ses héritiers en théorisèrent les principes. Ils furent adoptés par l'empire à la fin du seizième siècle. Notons que le Sulh-e-Kul était bien antérieur à l'Empire Moghol.

Il devint une sorte de philosophie religieuse, issue des échanges organisés à l'Ibādat Khāna, la Maison de la Dévotion, fondée en 1575 au palais d'Akbar à Fatehpur Sikri. Des débats confrontaient les points de vue musulmans, hindouistes, bouddhistes, jaïns, chrétiens, juifs, zoroastriens… La Deen-i-Illahi affirmait qu'aucune école ne devait primer dans la quête de Dieu, qu'elle ne devait être fondée ni sur des prophètes ni sur des écritures sacrées.

En somme, il s'agissait des prémisses de la science moderne appliquées aux sciences religieuses. Notons que toutes les sciences étaient religieuses alors, en Asie comme en Europe ou en Afrique.

La méthode scientifique moderne, elle, fonde les certitudes sur la seule inférence et la seule expérience. Elle refuse toutes références au point d'oublier parfois que les sciences aussi ont une histoire. Voilà à peu près ce que j'en avais écrit dans un autre livre.

Le 9 janvier, l'attraction des corps

Nous sommes allés danser. Je n'ai jamais été un bon danseur ; maintenant que mes articulations se sont raidies, c'est pire encore. Ce n'est pourtant pas l'avis de mes amis.

« Tu danses un peu comme les Libanais », m'a dit Sharif qui nous avait accompagnés avec Nadina. Je fus surpris de l'apprendre. Je me suis plutôt efforcé de faire danser Sinta.

Moi, je ne sais pas bouger la tête latéralement sur mes épaules sans la pencher, accentuant ses mouvements par celui de mes yeux. Je ne sais pas prolonger dans mes hanches les mouvements de mes mains jusque dans mes chevilles. Sint, elle, danse parfaitement.

Elle a beaucoup pratiqué la danse dans sa jeunesse et même son enfance, la danse classique, la danse orientale classique, et elle comprend parfaitement que moi pas. Je soupçonne d'ailleurs que la remarque de Sharif ne visait qu'à me mettre à l'aise.

Ici l'on danse comme l'on a toujours et partout dansé dans les bals ; d'abord les femmes ensemble, et les hommes aussi. L'on étend les bras et l'on saisit ses voisins par les épaules pour entamer une ronde ; les femmes font de même. Le groupe des hommes et celui des femmes forment ensuite chacun une ligne, et vont à leur rencontre, finissant par former des couples.

L'on a longtemps pratiqué à peu près ainsi partout dans le monde, en Provence, au Texas avec la country, en Afrique, dans le Pacifique, partout. Nous commençons par un jeu de séduction entre l'ensemble des femmes et celui des hommes, qui se résout en un autre entre un homme et une femme : « les femmes » nous attirent d'abord, avant que ce ne soit « une femme ». C'est charmant.

Les couples ne se reconstituent pas tout de suite, ils se forment un peu par hasard, selon la place de chacun au départ. J'ai dansé avec des femmes que je ne connaissais pas, puis changeant successivement de cavalières, j'ai rejoint Sint.

Le 10 janvier, l'Anatolie

C'est un groupe kurde qui nous a fait danser hier. Au siècle dernier, le Kurdistan dont j'ai toujours aimé la musique populaire, était prêt à devenir une république socialiste soviétique, sur la foulée de l'Arménie. C'est ce qui permit à Atatürk d'être épargné par les puissances impérialistes qui comptaient sur lui pour faire barrage à l'Union Soviétique ; mais cela nous renvoie un siècle en arrière.

Le Kurdistan, en réalité c'est l'Anatolie, et cela change tout selon que l'on pense à l'un ou à l'autre. L'Anatolie est l'un des quelques cœurs de la civilisation universelle ; pas une capitale particulière, mais le massif tout entier. Que l'on songe aux grands philosophes, savants, poètes, mathématiciens, et tout cela ensemble, qui lui ont associé leur nom : Shihab od-Din Yahya Sohrawardi, Omar Khayyam, Farid ud-Din Attar, Ǧalāl al-Dīn Rūmī, Muhyi d-din Ibn ‘Arabî, Saady…

Qu'est-ce que le Kurdistan en comparaison ? Le peuple, la culture nationale kurde ? Les enjeux territoriaux de l'impérialisme font pâle figure ; simples aléas de l'Histoire.

Quoi qu'il en soit, la nation kurde avait un sens quand le pays fut écartelé entre quatre pays par les empires : la Turquie, la Syrie, l'Iran et l'Irak. Or depuis, l'identité nationale s'est morcelée, elle s'est diffractée entre les quatre territoires. Les laisserait-on s'unifier qu'ils n'y parviendraient plus.

Tout s'est accéléré ces derniers temps, où les divers mouvements kurdes se sont laissés piéger, instrumentaliser, où ils perdent jusqu'à leur base populaire. Les mouvements kurdes sont devenus les jouets des Étasuniens. Nous savons que les États-Unis cassent leurs jouets. « Il est dangereux de s'opposer aux États-Unis », disait à peu près Henri Kissinger, « Il est fatal d'en être complice. »

Les Étasuniens et les Kurdes se sont laissés piéger ensemble en ce début d'année par la Fédération de Russie. Elle est parvenue à engager sous son égide des négociations fructueuse entre la Turquie et la Syrie.

Les mouvements kurdes ont trop fait confiance à l'Europe. Bien sûr, ils y voyaient des avantages immédiats. Ils ont trop fait confiance dans les États-Unis. Bien sûr, ils les croyaient maîtres du jeu. Les voilà piégés ensemble entre Turquie, Syrie et Irak, où ils ne comptent pas que des amis.

Les États-Unis ont encore perdu une manche, ou la face, appelons cela comme nous voudrons. Cela leur arrive maintenant presque chaque semaine, et cette fois douloureusement, comme si la Fédération de Russie les avaient déjà remplacés dans leur rôle de puissance diplomatique mondiale, et envers un membre de l'Otan militairement le plus puissant ; et un pays ennemi. Les États-Unis vont assurément chercher à se venger ; les prochaines élections en Turquie font une bonne occasion pour y tenter une révolution de couleur.

Nous pouvons donc être certain qu'Erdogan restera au pouvoir. Pourquoi ? Parce que le scrutin sera saboté avant même d'être achevées. Pour les États-Unis l'affaire est pliée : ou Edogan le perd, ou il est truqué. Ils tenteront donc leur coup avant même que l'on ne sache qui l'aurait gagné, et ils échoueront. Un renversement du pouvoir sera probablement tentée aussi en Arabie Saoudite.

Le 12 janvier, trois mauvais rêves

Je deviens douillet comme un chat. Je me mets à aimer la chaleur et les coussins doux. J'adore regarder le matin le soleil qui entre toujours plus généreusement dans la grande pièce. Je n'ai pas renoncé pour autant au

plaisir d’un café dans la fraîcheur d’une matinée avancée, au grand air, assis sur une chaise de bois.

Le métal du stylo devient quand même bien froid ces jours-ci, et je ne répugne pas à rentrer m’installer près de la cheminée.

J’ai fait d’étranges cauchemars ces trois dernières nuits. Les souvenirs m’en sont confus. Les trois fois, mon premier ordinateur, un Mac Classic, y tenait la place centrale.

Dans mon premier rêve, ce n’était pas tout de suite un Macintosh ; il avait seulement, et je ne m’en aperçus pas immédiatement, l’interface Mac OS 2 ou 3, mais en couleur, un très beau vert émeraude en fond d’écran et des icônes sable, comme l’appareil lui-même.

Le procès d’impression venait de se déclencher sans que j’y sois pour rien, et comme un gros fichier était ouvert, je m’empressais de l’interrompre avec la commande dont je me souviens encore, « Pomme+Point », et qui ne marchait jamais.

Les feuilles de papier qui tombaient devinrent du liquide, de l’eau qui coulait et paraissaient d’une même nature que la belle interface émeraude qui, quelques versions de systèmes plus tard, fut mieux connue sous de nom de « aqua ». J’ai refait ce rêve, à quelques variantes près, les deux nuits suivantes.

Le plus curieux est que ces trois cauchemars m’ont réveillé dans un état de terreur persistante, bien que des rêves plus effrayants soient imaginables. Réveillé, je me suis levé pour prendre un chocolat chaud afin de me rasséréner. Je me suis finalement rendormi de fatigue avant l’aube. Ces deux dernières nuits, j’ai dormi paisiblement, mais je ressens encore un épuisement des précédentes.

Bien dans l’hiver

Le 13 janvier, déjeuner avec Sariana

Une brume recouvre la vallée de Dirac, et le froid n’est pas vif. Cependant la météo est affirmative : le soleil va sortir en début d’après-midi.

Le système satellitaire étasunien ne semble pas beaucoup gêner les forces russes après les dégâts que leurs missiles ont causés au sol. L’on ne craint donc plus qu’ils se sentent forcés de s’en débarrasser.

L’on imagine bien que c’est à quoi faisait allusion le président des États-Unis quand il a menacé de réponse nucléaire toute attaque non conventionnelle. Quoi d’autre ? Le président de la Fédération lui avait rappelé la supériorité de celle-ci en la matière, qu’elle n’hésiterait pas à riposter au même niveau, et que ce n’était pas du bluff. Bien sûr que Biden bluffait, qui en doutait ? L’Ouest avait aussi montré des signes de nervosité au sujet des câbles sous-marins en cours d’année. La Fédération ne sera pas contrainte à de telles extrémités.

Ces derniers jours, l’Ouest qui ne peut plus cacher sa déroute, s’évertue d’expliquer que la chute de l’énorme complexe militaire d'Artemovsk qui barre du nord au sud la République de Donetsk, n’a aucune importance stratégique. L’on se demande pourquoi la Fédération s’y est acharnée sans cesse depuis les premiers jours, pourquoi s’y sont concentrés jusqu’à quatre-vingt pour cent des forces armées de l’Ouest, et pourquoi continue-t-on à y acheminer des renforts, dilapidant les dernières réserves.

Voilà un résumé de ce que m’a appris Sariana sans surprise. Nous nous sommes retrouvés pour déjeuner au superbe restaurant où elle m’a entraîné quelquefois. Nous ne sommes pas sortis dans le patio ; nous sommes restés à l’intérieur quoiqu’un beau soleil l’inondait.

« Dis-moi, Sariana », lui ai-je demandé, « Farzal n’est-il jamais inquiet que nous nous rencontrions si souvent en début d’après-midi ? »

« Pas du tout », rit-elle. « Et chasse ce regard inquiet », ajoute-t-elle. « Il ne doute pas de ton charme viril. Il a seulement remarqué comme moi, même si ton regard s’égare quelquefois machinalement sur ma poitrine et sur mes hanches, que tu n’avais d’yeux que pour Sint. »

« C’est peut-être dommage », ai-je ajouté en la regardant et en riant aussi.

Le 14 janvier, la science des rêves

L’on ne se débarrasse pas de cauchemars persistants sans les comprendre. Je m’en suis heureusement débarrassé.

Comme je l’avais noté, j’ai fini l’année sur les genoux. J’ai mieux commencé la nouvelle. Le premier signe en est que j’ai repris un pas plus vif et plus ferme.

« Je me demande comment tu as bien pu interpréter tes rêves ? », m’interrompt Sinta.

Les rêves possèdent un langage bien à eux. Ils ne racontent pas, ils n’expliquent pas, ils ne prouvent pas. Ils activent des traces mnésiques de percepts de telle sorte qu’elles réveillent les inférences que tu opérais quand elles se sont imprimées. Personne ne peut donc les interpréter à ta place. Ils ne parlent que pour toi.

Le 15 janvier, l’ère du feu

Je continue à penser qu’il n’y a pas de solution pour l’humanité tant que nous ne sortirons pas de l’ère du feu. Ce n’est pas moi, hélas, qui m’y collerais. Je n’ai pas assez d’espace chez Sinta, comme elle le dit plaisamment.

Depuis le début, l’humanité s’est construite sur la découverte du feu. Elle s’en est peu écartée et y revient toujours. Qui dit énergie pense combustion. Il est temps que ça s’arrête.

La houille blanche, je me souviens de la photo pleine page d’un barrage sur mon livre scolaire de géographie au chapitre « la houille blanche ». Il y eut un rêve d’énergie hydraulique alors ; puis l’on passa au nucléaire. Toujours et encore la combustion !

J’étais encore enfant et je n’ai pas compris tout de suite les dangers du nucléaire. Pendant que je comprenais, un fort mouvement anti-nucléaire naissait quand il était trop tard. On parla de sortir du nucléaire. J’ai trouvé cette idée plus dangereuse encore.

Sortir du nucléaire ne résoudrait plus rien après y être entré. Les déchets étaient là, et l’on espérait au moins que les recherches et les revenus engendrés par l’exploitation seraient utilisés pour résoudre le problème. Abandonner le nucléaire ne résoudrait rien. L’on en est arrivé à n’avoir

plus de personnel pour démonter les centrales. On conserve les dangers mais avec, en prime, un déficit d'énergie.

L'on approche du moment où l'on n'aura plus rien à brûler. Ce danger est bien plus grand qu'un éventuel réchauffement climatique contre lequel nous sommes démunis, et ne tentons de toute façon rien d'efficace. Ce à quoi nous assistons est dérisoire et sans effet.

Ce n'est pourtant pas l'énergie qui manque, il y en a partout. Peut-être ne sait-on pas comment en rentabiliser le commerce.

Le 17 janvier, tropismes

N'avoir d'yeux que pour une personne est une expression qui dit bien ce qu'elle veut dire mais qui peut être trompeuse. N'avoir d'yeux que pour une femme n'empêche pas de regarder les autres, comme le mettent en scène les bals populaires. Les femmes m'attirent, évidemment, et j'aime aussi attirer leurs regards, mais elles m'entraînent aussitôt, imperceptiblement, vers celle qui a capturé le mien.

Tout se dirige naturellement vers sa plus haute perfection, comme le disait Maître Eckhart, et le désir comme le reste. Cependant le pluriel joue aussi son rôle dans ces magiques tropismes.

Sinta, elle, n'est pas indifférente aux regards des autres homme non plus. Elle aime les séduire. Elle aime voir leurs regards s'égarer sur son corps et ses gestes. Et c'est plutôt flatteur pour moi, qu'elle me préfère malgré tout à de plus grands, de plus forts, de plus beaux, de plus jeunes. La vie manquerait de sel si, après avoir séduit, on ne se sentait plus capable de séduire encore.

L'esprit est volage, et je le laisse voler, mais qu'on ne s'y trompe pas, je ne suis pas ce que l'on appelle un coureur. Ce ne sont pas pour moi des choses bien sérieuses. Ce sont toujours les flèches d'Éros seules qui m'ont surpris à l'improviste.

Nous retournerons danser, j'en ai parlé à Sint.

Le 18 janvier, le froid

Il faisait un beau soleil tout à l'heure chez Sint, et le voilà maintenant qui se cache derrière des nuages rapides. Il fait maintenant un froid vif ; trop vif déjà pour écrire avec un stylo métallique, trop même pour se priver de gants.

Je n’aime pas trop les gants, ou alors des gants de laine qui accordent plus de souplesse aux doigts. Je pourrais me mettre au chaud à l’intérieur, mais j’ai du café chez moi, et si ce n’est pas pour profiter du grand air, autant le prendre à la maison.

Enfin mon soleil ressort. Je m’y attendais, ces nuages filent vite, le vent est fort en altitude. Ici, j’en suis bien abrité.

Dans l’échancrure des nuages, j’ai cru reconnaître un piton rocheux qui dominait les monts. Il n’était pas à sa place. Il se tient d’habitude bien plus au sud. C’était encore un nuage, un nuage plus lointain et plus haut, et bougeant donc plus lentement. D’habitude, les pitons rocheux ne se déplacent pas.

Les choucas volent haut aujourd’hui. Minuscules points noirs qui se laissent porter par des courants d’altitude.

Les nuages sont immenses au-dessus des montagnes, et l’on ne voit pas lesquels donnent aux autres leur ton de pierre humide. Le ciel redevient bleu et ensoleillé, et c’est encore un autre monde.

Au cœur de l’hiver

Le 20 janvier, dialogue avec Sint

L’on ne vit pas dans une société, l’on vit sur une planète ; et une société est soumise aux lois de la terre et du ciel.

– Voilà qui rappelle l’antique sagesse chinoise.

– Ce n’est que ma propre sagesse, pas si antique, bien qu’elle remonte à mes jeunes années, quand je n’avais pas encore lu les Chinois.

Le problème de la Modernité est qu’après avoir découvert qu’une monade humaine, toi, moi, est capable de comprendre les lois de la terre et du ciel comme s’ils entretenaient entre eux une intimité particulière, elle s’est mise à confondre la monade leibnizienne avec le citoyen hobbesien.

– Je comprends, me répond Sint. Ceci a donné deux définitions bien différentes et même opposées de l’individu.

Le 23 janvier, jeux d’esprit

L’esprit, c’est comme un gosse, on doit le laisser vivre, je sais. Cependant, l’on doit quand même le surveiller. Les œuvres de l’esprit ne sont jamais sans conséquences.

Le corps est plus grave, il gravite. Les corps exercent un gravité, une attraction, une attirance.

Que veux-tu dire ? – Rien, mon esprit joue avec le mot « corps ».

Les branches au-dessus de nos têtes n’ont plus de feuilles. Elles sont devenues noires, et les choucas les font craquer en y marchant sous le ciel d’un gris pâle uniforme. Nous avons pris soin qu’il n’y en ait pas au-dessus de nos têtes. Parmi la hachure des branchages, l’on devine quelques nids de choucas, petites taches noires hérissées.

Il commence à faire froid dans le parc du Palais de Justice où nous espérions le soleil ; très froid, d’un froid qui est tombé d’un coup.

Le 24 janvier, sur Carl Orff

Sint et moi nous faisons toujours une fête du repas du soir ; de la préparation du repas du soir. L’idée seule de cuisiner ensemble enchante quelquefois notre journée.

Le repas de midi, c’est différent. Il est plus improvisé, et parfois nous ne déjeunons pas ensemble.

Quand l’heure du repas du soir approche, nous savons que tout le nécessaire est prêt, tous les ingrédients ont été amenés, il ne manque plus rien. La fête alors commence des couteaux et des hachoirs. Il est bon de savoir que tout est prêt, que pendant la journée, nous avons pensé à nous procurer le nécessaire, que rien n’a été oublié. Quel plaisir de déguster ensuite ce que nous avons préparé avec soin, tout en parlant d’art, de rhétorique, de musique…

Ce soir nous avons parlé de Carl Orff et de ses Carmina Burana. Contrairement à l’idée reçue, l’ouvrage ne fut pas si bien reçu par le parti nazi. Il était certes difficile de faire plus germanique, mais ce n’était pas l’idée que le nazisme se faisait de la germanité. Cependant la réception enthousiaste du public rendait l’ouvrage difficile à condamner.

Qui trouvait Orff nazi, qui le trouvait trop décadent, proche de l’art et de la musique russe, et, de là, un peu juif. L’invention musicale de Orff planait au-delà, et lui-même bénéficia, pendant et après la guerre, de la protection de ces ambiguïtés.

(Un livre serait à écrire sur la manière dont les Européens depuis le dix-neuvième siècle ont été tentés d’assimiler les Juifs et les peuples eurasiens par opposition aux Indo-européens. Pour s’en convaincre sans s’imposer de lectures trop stupides, l’on se reportera à *l’Unique et sa propriété* de Max Stirner (1844), et à la *Généalogie de la morale* de Nietzsche (1887). Ni l’un ni l’autre ne les reprenait à son compte, ni davantage ne les réfutait, tout en s’y référant explicitement.)

J’aime les poèmes en latin et en vieil allemand des *Carmina Buraba* que j’ai la chance de comprendre. En vérité, je les comprends pour les avoir déjà lus et en reconnaître sans trop de peine les paroles chantées.

Le 25 janvier

Il est possible que l’Europe entière se fasse ukrainiser. C’est une menace que je vois se dessiner depuis 2014. Pour l’heure, l’Union Européenne n’existe plus déjà ; comme l’Ukraine elle n’est plus que le jouet des États-Unis. Elle se dit unie, bien sûr, plus que jamais, tous ligotés les uns aux autres. Nul ne sait ce que les États-Unis veulent en faire. Les États-Unis ne le savent probablement pas.

Les États-Unis ne peuvent décider grand-chose. Les si mal nommées « élites » des pays occidentaux sont des benêts. Ils ont décidé une guerre contre ce qui me paraît la première puissance militaire, sans s’être assurés

de disposer de suffisamment d'armes et de munitions en réserve, ni de la capacité d'en produire rapidement en grand nombre. Comment les militaires ont-ils pu ne pas réagir ? Je pense qu'on les a rassurés en leur promettant qu'une vaste offensive de sanctions économiques allait mettre très vite la Fédération à genoux.

Pour que tous les autres pays s'alignent sur les sanctions, il aurait au moins fallu que les opérations militaires parussent probantes. Ne le parurent-elles pas ? Pendant une courte période, la Fédération tomba dans des pièges, comme à Gastomel, mais le compte n'y était pas.

Les pièges ont tué beaucoup de combattants, mais la junte n'a su en tirer aucun avantage stratégique. Les pièges étaient tramés de réseaux satellitaires principalement civils, ce qui ne facilitait pas leur destruction. Ce fut la preuve que l'Ouest collectif ne manquait pas de petits malins, mais certainement de stratèges.

À partir de là, la Fédération a au contraire montré des capacités stratégiques impressionnantes, déplaçant ses unités sur un front immense avec l'habileté d'un joueur d'échec. La situation aujourd'hui, avant même que les Russes aient utilisé leurs réserves, ressemble beaucoup à un pat.

Le 26 janvier, sur la propagande

Ce mois-ci, Emmanuel Todd a publié au Japon un livre à propos de l'affrontement avec la Russie. Il a dû penser qu'en France sa publication aurait été immédiatement enterrée, si elle avait seulement pu paraître. Elle a d'ailleurs été saluée par un silence remarquable. L'on a bien dû cependant en parler un peu, et j'ai depuis entendu plusieurs fois répéter qu'aux États-Unis, avec une population deux fois plus importante, l'on trouvait deux fois moins d'ingénieurs que dans la Fédération de Russie.

Je répète que ce livre n'a presque pas été lu dans le monde atlantique, où l'on n'a eu que deux ou trois brefs entretiens avec l'auteur. Pourtant, ces chiffres simples et faciles à retenir ont frappé les esprits. Voilà qui démasque la vanité de la guerre de propagande et de ses beuglements en cœur, quand une simple information, claire et pertinente, sait s'ouvrir seule son chemin.

Le 28 janvier

Pas question d'étendre le linge dans le jardin, ni seulement sur le balcon ensoleillé. Il gèle immédiatement. Le linge gelé devient cassant comme du

verre. Il risque de se briser ; dans tous les cas, les fibres des tissus, sans que ce soit immédiatement visible, deviennent cassantes, fragilisant le linge qui résiste moins alors aux déchirures.

Tous les jours, je ramène du bois, des branches cassées par la neige sur le lit du cours d'eau, et qui l'obstrueront au dégel. Le bois est un excellent moyen de chauffage. Il réchauffe déjà avant même de le brûler quand on le ramasse, quand on le scie, qu'on le fend, qu'on le range.

L'Ouest Collectif a choisi de se démilitariser lui-même, semble-t-il. Il avait fourni une armée conséquente en Ukraine, mais disposant de peu de réserves en armes et en munitions : de quoi tenir quelques semaines, un mois ou deux, le temps pour que la Fédération tombe dans le piège satellitaire et succombe aux sanctions. Depuis, les forces otano-fascistes doivent puiser dans leurs réserves, avec une industrie incapable de les renouveler. Elles doivent dégarnir d'autres fronts pour alimenter celui-ci.

La fédération n'a pas eu à détruire l'industrie européenne sous des tapis de missiles, elle avait déjà été annihilée par les gouvernements européens eux-mêmes. Je ne sais qui y a seulement songé.

Des hommes et des choses

Le 29 janvier, mon stylo

J’ai acheté un nouveau stylo. L’encre ne coulait plus avec une fluidité suffisante dans l’ancien. Il commençait à se faire vieux. Les stylos s’encrassent inévitablement avec le temps. Le nouveau glisse comme seul sur le papier ; c’est un plaisir. L’on est prêt à écrire n’importe quoi pour le plaisir, comme je suis en train de le faire.

C’est un Parker. Je suis parvenu à en trouver un a bazar de Dirac. Il est en tout semblable à l’ancien, même forme, même dimensions, si ce n’est que son corps est en plastique noir, avec le même capuchon métallique orné de la flèche caractéristique de la marque. Il est ainsi plus élégant, mais surtout moins froid entre les doigts.

J’achète toujours des Parkers. Comme je l’ai déjà dit, j’écris très vite, mal mais très vite, et les stylos des autres marques ont du mal à alimenter ma plume avec assez d’abondance, même quand ils sont neufs, même quand ils sont chers.

Celui-ci est une entrée de gamme, mais qui me satisfait pleinement, me confirmant ce que j’ai souvent remarqué, que la qualité n’est pas nécessairement en rapport avec le prix.

Le 31 janvier, mouvements assez lents

Les Kurdes de Syrie viennent de reprendre langue avec le gouvernement. C’est une bonne nouvelle. J’ai de la sympathie pour les Kurdes, et c’est ce qu’ils avaient de mieux à faire. Les États-Unis apprécient moins. C’est encore une de leurs défaites hebdomadaires.

Les tensions demeurent encore vives entre la Turquie et le PKK. Je ne comprends pas le PKK depuis longtemps, même si je les connais bien tant ils sont nombreux à Marseille. Je ne comprends pas que des gens qui arborent le portrait de Staline dans leur cuisine à côte de celui de l’imam Hussein, nouent des alliances aussi suspectes, aussi suicidaires avec les États-Unis.

Nul ne sait où cela conduira. Tout bouge vite ces temps-ci dans la région, quoique fort lentement aussi d’une certaine façon. Comme les lents mouvements tectoniques, l’on ne voit rien bouger ; l’on voit ce qui s’est

accompli sans le voir s'accomplir. Les tremblements de terre ne sont que de lointaines résultantes.

Je vois reprendre vie la grande Anatolie, cet immense massif, plus grand que les Alpes, est le cœur du monde arabo-persan. Il est tout à la fois arabe et persan, et pas seulement. Il est grec, il est romain, il est hébreux, il est arménien…

Pour l'heure, il est turc politiquement. C'est un formidable défi, car la Turquie politique n'est pas turque ; elle est anatolienne. La plupart des Turcs ne peuplent pas la Turquie, ils habitent le Turkestan, que coupe en deux la frontière chinoise. Tout cela impose au président Recep Tayyip Erdoğan une subtilité quasi métaphysique.

Mais non ! Il ne cherche pas à rétablir l'Empire Ottoman, pas plus que d'autres l'Empire Russe. C'est plus compliqué, plus subtil, et cela pousse les anciens rivaux à s'entendre. Tant pis pour l'Otan qui compte les blindés sur ses doigts avec des projets de maquignons westphaliens.

Les nations d'Asie Centrale ont ceci de particulier qu'elles se chevauchent, et très largement ; l'essentiel d'une nation se trouvant souvent hors des frontières. D'une façon ou d'une autres elles n'ont d'autre choix que de partager leur territoire entre plusieurs nations. Les états et les nations d'Asie Centrales le savent.

Le 2 février, sur la parenté

Ce que j'ai noté l'an dernier sur les rapports de parenté à Dirac me paraît maintenant largement légendaire. Ils sont comme partout ailleurs emportés par les modes de vie contemporains. Les travaux fort intéressants au demeurant d'Emmanuel Todd, négligent cet aspect provisoire. Je pense que ce sont moins ces formes elles-mêmes que leur effondrement, qui a favorisé l'adoption du socialisme ici ou de l'économie de marché là-bas.

Cela revient un peu au même n'est-ce pas ? Pas tout à fait. Je note d'abord que cette remarque nous fait passer de la très longue durée, celle des relations de parenté, à celle d'une révolution rapide. L'on ne peut pas enchaîner de telles évolutions comme si elles étaient d'un même ordre.

Voilà : la famille patrilinéaire favorise le socialisme. C'est probablement vrai si l'on ne s'y arrête pas, cela s'observe, mais le diable est dans les détails. Disons que cette structure de parenté facilite l'acceptation de nationalisation des moyens de production, mais qu'en est-il de leur collectivisation ? Je ne le sais pas. Les propagandes communistes et anti-

communistes m’ont déjà assez trompé. Ces mouvements sont rapides et provisoires.

Des changements aussi brefs ne sauraient se stabiliser. Probablement sommes-nous au milieu du gué, et je soupçonne que les si anciennes structures de la parenté ne lui survivront pas longtemps, ni même les diverses et récentes évolutions qu’elles ont inspirées.

Je les crois plus fragiles, plus fugaces, que ne le laisse entendre Todd. Cela est promis encore à de nombreux changements, surtout maintenant qu’État et nation se découplent.

Le 5 février, senteurs

Sinta m’a offert de l’eau de toilette. Elle a trouvé au bazar une eau de toilette Hermès qui a dû lui coûter une petite fortune. On trouve de tout au bazar de Dirac.

Je ne suis pas particulièrement bien disposé envers les parfums de luxe parisiens, mais là, je fus impressionné par l’arôme qui m’a immédiatement séduit, comme il avait charmé Sint.

Il s’harmonise avec les saveurs de tabac que je vape, et de son subtil goût de feuilles de noyer. Cette eau de toilette sent la vieille grange montagnarde ; elle dégage un goût de pin, de bois un peu sec.

Elle donne l’impression que l’on respirerait mieux, que l’on se trouverait en plein air (le petit non du désert). Mon jugement a surpris Sint, mais elle est heureuse que son cadeau me plaise et, à l’évidence, que je ne feigne pas.

Je suis un peu étonné qu’un parfum parisien imite des senteurs de vieilles granges auprès des cimes. Voilà qui est inattendu. J’identifie de nombreux autres arômes, principalement végétaux.

Le petit dépliant en caractères minuscules dans le fond de la boîte évoque des senteurs de cuir. De cuir ? Les cuirs ont tant de senteurs diverses. Une grange ensoleillée dans la montagne, avec des plantes aux larges feuilles près de la source et du bassin de bois. Un noyer tout proche peut-être… Non, c’est la saveur de mon tabac.

Les nez parisiens connaîtraient-ils l’odeur d’une grange en pleine montagne ? Qu’importe, ça me plaît. Dans un froid profond et délicat…, me semble-t-il, qui rendrait son arôme rafraîchissant… J’aime.

Il est viril, précise la notice.

Le 6 février, inerte hostilité

Je suis fatigué. Il y a des jours comme ça, des jours fatigants. Depuis ce matin, tout va de travers. J'ai dû perdre une heure à mettre à jour mon système.

Je dis bien mettre à jour, pas mettre à niveau en passant d'une version à une autre. Mon vieux Lenovo est lent, mais le problème ne venait pas de la mémoire vive ni du processeur, il venait de la connexion. Pourquoi ? Je ne sais pas. Ça n'en finissait plus, comme au temps des premiers modems.

Puis j'ai vu que mon téléphone mobile ne reconnaissait plus sa carte. Assurément, il suffirait de la sortir pour la repositionner. Pas si simple : trouver d'abord un trombone plus fin. Sortie trop vite, elle est tombée sur la table, me forçant à tester plusieurs fois sa bonne position.

Il y a des jours comme ça, je passe sur tout le reste, où les objets paraissent se liguer pour briser l'ardeur de nos résolutions. Je n'ai rien fait, j'avais perdu l'élan.

Tout s'est dénoué au mieux, heureusement. Ça ne se passe pas toujours ainsi, je devrais être content. Je ne le suis pas ; une matinée perdue, où se rompit mainte fois mon entrain : ça fatigue les nerfs.

Je suis fatigué, je n'ai rien fait. Je me suis calmé en regardant glisser les nuages. Que pourrais-je encore écrire d'intéressant dans mon journal ?

Effrayante hostilité des choses inertes ! Auriez-vous donc une âme ?

Bruits de guerre

Le 8 février, tremblement de terre au Levant

J'évoquais un tremblement de terre, et voilà qu'il a eu lieu, précisément dans la région dont je parlais. J'en ai été bouleversé, et même, ne doutant pourtant pas que j'y fus pour rien, un peu culpabilisé. Je ne suis pas comme les États-Unis qui eux, pour se venger de leurs revers, maintiennent les sanctions contre la Syrie ; mais la Turquie envoie de l'aide aux Kurdes par-delà la frontière.

Le 9 février, propagande

Je contemple avec intérêt le lent rétropédalage de la propagande otanienne. Les objectifs sont lentement revus à la baisse. Jusqu'où cela ira-t-il ? Peut-être l'avancée russe est-elle si lente pour laisser à l'ennemi tout le temps nécessaire à réfléchir. Il le leur faut bien.

La propagande instille une peur panique de la guerre si elle éclatait : que ferait la Fédération, que ferait l'Otan, que ferait le reste du monde ? L'Otan ne se dit pas en guerre, mais la Fédération si, et nous voyons bien ce que font les uns et les autres.

Il est étrange que des pays en guerre n'osent l'avouer à leur population, et qu'ils préfèrent les effrayer qu'en appeler aux sentiments patriotiques. Ils ne sont pas près de la gagner.

La propagande de guerre prétend que la Fédération perd plus de combattants qu'elle n'en engage. Elle en a engagés peu depuis l'arrivée des réservistes. Ils se jetteraient « comme à Verdun » en vagues humaines sur les positions fortifiées, dit-on, mais on n'est pas obligé de le croire. Pourquoi le feraient-ils ?

La Fédération n'est pas pressée. Seuls les néo-cosaques wagnériens le sont et les milices du Dombass. L'on a senti des tensions à ce sujet. « Doucement les gars », semble leur dire l'état-major. « Laissez arriver les renforts pour que nous les hachions. »

Le 10 février, Mink

Les chefs de l'Ouest sont des benêts. Ils ont reconnu qu'ils n'avaient pas pris les négociations de Minsk au sérieux, qu'ils s'étaient moqués des Russes et n'avaient cherché qu'à gagner du temps pour se préparer à la

guerre. Ils auraient mieux fait de se taire, surtout pour l'avoir préparée si mal ; à peine pour quelques semaines, quand les Russes, eux, étaient fin prêts : armée, industrie, finance, diplomatie…

Vladimir Poutine semblait embarrassé lors de son dernier grand discours, pour plaider sa bonne foi naïve : il toussotait beaucoup, même si l'on peut le juger honnête, trop peut-être pour savoir feindre l'honnêteté. Craignait-il que ses ennemis l'accusent lui-même de s'être servi des négociations pour gagner du temps, ou qu'on le croie lui aussi un peu benêt ? Mais c'était trop tard. En face, l'on avait déjà avoué. Que la Russie se soit bien préparée ne prouvait pas de toute façon qu'il n'aurait préféré un accord.

Le 11 février, le complot

Il en est qui voient des complots partout. Il en existe bien pourtant, et que l'on ne voit pas même quand ils sont éventés : le complot ukrainien.

En quoi consistait-il ? Prendre le contrôle de tous les gouvernements du monde atlantique, et il a quasiment réussi. Qui en sont les cerveaux ? Nuland, Kagan et d'autres dont je ne retiens pas les noms. L'on hésite à leur propos pour parler de cerveaux.

Le 12 février, précision archangélique

Je l'avais déjà remarqué : la guerre fait bien peu de victimes civiles, comparée à toutes les autres. Les Russes s'efforcent férocement d'épargner les populations.

L'on se demande comment cela est possible malgré les obusiers de l'Otan qui visent délibérément les habitants de Doneskt, malgré les débris de missiles et les antimissiles qui tombent à l'ouest au petit bonheur, malgré les bombardements russes massifs sur la ligne de front…

Bien sûr les chiffes sont à prendre avec des pincettes, mais ils viennent du Mossad qui n'a pas de réelles raisons de mentir, et ils donnent un ordre d'idée.

Les armes russes sont d'une précision diabolique, peut-être angélique pour la circonstance : archangélique.

Je n'ai pas beaucoup écrit la semaine dernière. J'ai repris des bribes de conversations, tenues ici où là, pour prendre date principalement.

Le 14 février, bruits de paix

Il n'y a pas un mois, l'Ouest parlait de livrer des blindés lourds, puis des avions de chasse à l'Ukraine pour lui permettre d'envahir les territoires russes fraîchement libérés ; puis l'on a continué à en parler, mais pour aider l'Ukraine à résister aux poussées russes ; enfin l'on a dû admettre que l'Ouest n'en possédait pas assez, et moins encore de munitions.

« Si l'Ukraine ne reçoit pas assez d'armes, elle perdra la guerre ; on doit donc s'empresser de l'armer. Mais si elle ne gagne pas, ce ne sera que prolonger l'agonie de l'Ukraine. On hésite, on tergiverse, et l'on sait maintenant qu'il serait trop tard. D'ailleurs nul ne possède ces armes en quantité suffisante. » L'on en est à peu près là. À mon avis, l'on ne verra pas beaucoup de chars lourds allemands, britanniques, français, étasuniens, avant longtemps en Ukraine.

Il importe de négocier. Mais avec qui ? Avec qui Sergueï Lavrov peut-il ouvrir des négociations ? Je pense que conviendraient mieux des négociations entre militaires. Guérassimov et de bons officiers supérieurs du Pentagone. Nous verrons. Je prends le pari que les opérations ne seront pas interrompues par les négociations, comme au Vietnam, comme en Afghanistan.

L'Ouest restera paralysé tant qu'il ne saura pas quoi faire des conjurés ; le complot est maintenant éventé, mais il demeure en cours.

« Votre eau de toilette sent bon », me dit la femme que je croise dans l'étroite ruelle. Elle a dû me le dire dans la langue locale, que je commence à comprendre un peu maintenant. « Votre parfum personnel », précise-t-elle en arabe, car tout le monde comprend un peu l'arabe ici

Elle n'est pas très jeune et ses cheveux sont tout blancs sous son voile. Elle devait être blonde, et de sa teinte naturelle ne restent maintenant que des éclats d'or. Elle a les yeux bleus, d'un bleu ciel de neige, et un séduisant sourire mélancolique.

Elle marchait lentement, et ses gestes aussi étaient lents. Ils avaient la lenteur et la beauté de ceux d'une magicienne, qui m'avaient laissé étonné. Bloquées, mes réflexions sur la guerre mondiale en cours.

Le 15 février, la guerre aujourd'hui

Les forces prétendument ukrainiennes sont devenues aveugles. Elles ne parviennent plus à cibler les Russes comme elles le faisaient encore avant leur retrait de Kherson, ni à communiquer entre elles avec fluidité.

J’ai entendu dire que le propriétaire de Starlinx leur avait coupé son réseau, jugeant que la vocation de ses installations n’était pas militaire. Nous peinons à le croire. Malgré les apparences, je sais qu’Elon Musk est afro-américain, qu’il est né en Afrique du Sud et en a toujours la nationalité. Qu’il ait un tel pouvoir est cependant peu vraisemblable. D’ailleurs les forces prétendument ukrainiennes étaient déjà aveugles avant qu’il n’en soit question. Selon toute vraisemblance, des ingénieurs russes ont fait preuve d’imagination.

Je ne sais pas exactement ce que les Russes ont trouvé : Nouveau satellite ? Destructions de bornes sur le terrain par des missiles ? Systèmes de détection ? Un peu de tout cela ? Probablement. Le résultat est là.

Cet aspect de la guerre m’intéresse vivement, mais il est celui dont on est le moins informé.

Le 16 février, impressions

J’ai repensé à la femme qui m’avait parlé hier dans l’étroite ruelle. J’y ai repensé en prenant mon eau de toilette.

Elle était belle, cette femme, surtout dans cette ruelle. Le bleu de neige du ciel allait bien à ses yeux, et le blanc de ses chevaux m’avait fait remarquer les premiers bougeons des amandiers. Déjà ? Est-ce possible ?

Cette ruelle est ensoleillée dès le levé du jour, et le soleil levant est le plus profitable à la végétation.

La ruelle lui allait bien, avec sa palissade d’un bois si sec qu’il en était devenu blanc, comme les fleurs d’amandier qui allaient la recouvrir bientôt.

J’espérais la rencontrer encore ce matin en descendant vers les restaurants de bois, avec sa marche lente et sensuelle.

Si loin

Le 18 février, conférence de Munich

« Odessa et les territoires qui l'entourent de Kherson jusqu'à la Transnistrie, les Russes ne sont pas obligés de les prendre par la force pour les libérer », me dit Farzal.

Autour de la haute forteresse de Dirac, là où il habite avec Sariana, les amandiers ne bourgeonnent pas encore. Le soleil s'y lève tôt, mais il doit d'abord pointer de derrière les cimes de l'Actar.

Je pense comme Farzal. Maintenant que l'Ukraine est détruite, il faudra bien songer à la reconstruire, et prendre en charge les populations. La Fédération n'a pas d'intérêt à s'avancer dans les territoires qui sont les débris de l'ancien empire Austro-hongrois, et préférera peut-être en laisser la gestion et la facture à l'Ouest. Au nord-ouest de la Mer Noire, les populations demanderont certainement elles-mêmes leur secours.

L'hiver n'est pas bien froid cette année pour peu que je puisse en juger : ce n'est que la deuxième année que le passe à Dirac.

Nous avons parlé de la conférence de sécurité de Munich qui se tient ces jours-ci, où s'opposent les dirigeants de l'Otan. S'opposent, oui : le complot est éventé, et les chefs de gouvernements ne veulent plus suivre les conjurés.

Cependant, plus personne ne veut suivre les gouvernements ; ils vacillent tous plus ou moins, quelques-uns tombent et se ramassent. Personne ne suit plus personne à l'Ouest, et les conjurés en profitent. Victoria Nuland prêche de plus belle la reconquête de toute l'Ukraine, le renversement du gouvernement russe, le démantèlement de la Fédération, et d'autres folies dont nul ne voit l'ombre d'un fugace espoir du moindre moyen pour y parvenir.

« Pourquoi dit-elle ça ? » demande Sint. « Soit elle y croit, et elle serait crétine à un point que l'on ne peut imaginer ; soit elle ment, et ceux qui l'écoutent devraient être aussi crétins. Alors pourquoi dit-elle cela ? »

« La raison en est évidente », lui répond Sariana. « Elle prépare sa défense. Elle s'apprête à accuser les dirigeants qui ont tant de mal à avouer

qu’ils ne la suivent plus, d’avoir abandonné et trahi l’Ukraine dès qu’ils l’oseront. »

« Ça n’a aucun sens », insiste Sint. « Peut-être », reprend Farzal, « mais que peut-elle dire d’autre ? Que le complot dans lequel elle et ses complices les ont tous compromis était un piège mortel ? Et que peuvent répondre ces dirigeants qui s’y sont laissés compromettre ? »

Le 19 février, sur l’attraction des corps

Je repense à la femme apparue dans la ruelle aux palissades blanches. Elle était elles-mêmes tout de blanc vêtue : une robe et un manteau de laine décorés de broderies. Avec son collier de cristal, elle était comme une allégorie de l’hiver, ce que l’Aphrodite de Botticelli était au printemps.

J’ai toujours été attiré par les femmes de mon âge. Quand j’étais enfant, je n’étais attiré que par les petites filles ; puis adolescent, par les adolescentes, et ainsi à vingt ans, trente, quarante.

À quarante ans, j’ai commencé à m’en étonner, et toujours plus en vieillissant. Comment pouvais-je découvrir de la beauté là où je n’en avais jamais vu ?

C’est pratique quand on y songe ; ça simplifie le quotidien. J’imagine ma tristesse si à mon âge, je n’avais d’yeux que pour de jeunes femmes. Je ne dirais pas qu’elles me laissent toujours indifférent, bien sûr ; et si elles pouvaient lire dans mes pensées, beaucoup souvent rougiraient. Non, ce n’est pas cela, c’est que mon imagination n’y trouve pas commodément de prises.

De toute façon, je ne prends jamais ce genre de choses au sérieux. Ceci paraît contradictoire avec ce que j’ai pu écrire par ailleurs. C’est ma raison qui parle ici, et elle n’accorda jamais d’importance à ces pulsions. Elles sont fougueuses et puissantes, mais fugaces. J’ai un caractère trop sérieux pour m’y abandonner.

Au bout d’un certain temps, toute femme devient ennuyeuse, et l’idée d’en avoir une quotidiennement sous la main ne m’a jamais emballé, quoiqu’elle soit de nos jours très partagée dans tous les coins du monde, en ce moment-même où l’idée de faire des enfants s’y dissipe.

Dis-je le contraire de ce que j’ai affirmé ailleurs ? Pourquoi pas ? L’on peut bien dire et se contredire avec la même sincérité. Peut-être n’est qu’à oublier la loi universelle de l’attraction des corps.

Le 20 février, ma suffisance m'agace

Rien ne m'agace plus que ma façon péremptoire d'affirmer ce que je prétends savoir. « Tous ce que je sais est que je ne sais rien. Je ne le dis pas par modestie. Ma seule allusion à Socrate l'atteste. » Voilà ce que je me suis permis d'affirmer ce matin lors de mon cours sur l'édition.

Ma suffisance m'agace. Je dois cacher ainsi combien je me sens perdu si loin en plein cœur de l'Asie. Je me sentais déjà perdu si loin au nord-ouest de la Méditerranée.

La vérité est que je prends des poses. Si je me sentais si perdu, je n'aurais pas le cœur de faire le malin.

Le 21 février, nettoyer la douche

Je suis épuisé ; je viens de nettoyer la douche. Cet exercice est éprouvant, l'on doit s'accroupir, tendre les bras… Je ne le fais jamais.

Sint s'en charge ; mais il n'y a pas de raison, n'est-de pas ? Si, il y en a une : elle y réussit mieux que moi. Elle est plus souple ; c'est la danse orientale.

Le 22 février, un rêve

J'ai fait un rêve curieux. J'étais allé chez Sanpan pour utiliser son ordinateur. Qu'en avais-je besoin, puisque j'en ai déjà deux et une tablette, sans compter celui de Sinti ?

Bon, j'ai donc utilisé l'ordinateur de Sanpan, et lorsque j'ai eu fini, je ne trouvai plus mon travail. Je me suis mis à le chercher partout.

Il arrive fréquemment que l'on ne retrouve plus ce que l'on vient de faire sur un ordinateur. En général, on le retrouve dans les partions du disque dur. Ce n'est pas où je le cherchai, mais à côté ; sur la table, sur d'autres tables, sur d'autres meubles, dans d'autres pièces…

L'appartement devenait immense, et il était toujours plus peuplé : les enfants de Sanpan, ses frères, ses cousins, leurs familles…

Les couloirs, les escaliers prenaient des allures de rues, avec des tables contre les murs où du monde était attablé devant des verres. Je trouvai même une salle de bal avec une billetterie à l'entrée.

« Drôle de rêve », dit Sint. « Tu en comprends le sens ? – Je me sens peut-être un peu perdu si loin de chez moi. »

Le 24 février, rester jeune

Sint marche d'un pas de chasseur alpin que j'ai parfois du mal à tenir. Elle a de bonnes jambes, c'est à cause de la danse orientale. En côte, c'est elle qui a du mal à me suivre. J'ai plus de souffles qu'elle. Marcher ensemble nous aide ainsi à entretenir nos forces et à nous maintenir relativement sveltes.

Tant mieux, j'ai acheté une nouvelle veste rembourrée sans manche, d'une couleur kaki qui s'accommode à la plupart de mes vêtements. Elle est très ajustée, et il ne faudrait pas que je reprenne les deux kilos que j'ai perdus depuis Noël.

– Ça sent le poisson. – Le poisson ? s'étonne Sint.

Oui, la constellation des poissons dans laquelle nous venons d'entrer. L'air y devient comme plus confortable. Il n'est pas plus doux, non. Il est encore frais, mais, c'est cela, plus confortable. La vie paraît plus douce, plus fluide et plus imprévisible.

La veste rouge que j'avais achetée cet automne, je l'avais prise trop grande. Ce genre de vêtement doit se porter plus près du corps, c'est ce que m'a expliqué le vendeur du bazar. La nouvelle veste est comme faite sur mesure ; elle me maintient comme un corset, mais sans rigidité, un corset aérien qui m'invite à me tenir plus droit moi-même, et à élargir mes épaules. Sint n'en tarit pas d'éloges.

Critique de la tradition

Le 28 février, il a neigé dans la nuit

Il a neigé dans la nuit. Il faisait froid. Maintenant tombe une fine pluie, et le temps s'est adouci. L'on ne sait plus où mettre le linge à sécher.

« Tu n'as pas un bureau près de l'université, à côté de la petite gare ? » me demande Leïli, la jeune et sympathique serveuse du restaurant à la terrasse de bois devant le lac. « Il est ici mon bureau », lui ai-je répondu en plaisantant.

« À force de débiter des sornettes, l'Ouest s'est fait sortir du jeu. Il a permis à la Chine de retourner le Conseil de Sécurité de Munich à son profit », venait de m'expliquer Leïli. « Je prends les paris », continue-t-elle, « la Chine va dicter les conditions de la paix. Pour le dire, autrement, à force de vouloir faire de la Chine un complice non assumé de la Fédération, l'Ouest en a fait un arbitre. »

« Les Chinois », dis-je, « comprennent mieux les énoncés performatifs chers à John Austin que les nations anglophones : Quand dire c'est faire, ou, pour prendre le titre original *How doing things with words ?* Les koans du Tchan nous apprennent combien ils avaient de l'avance. Ils ont vite trouvé la juste posture. »

« Nous avons donc un juge et un plaignant » reprend Leïli ; « il en manque un second. Il ne peut être le président Ukrainien, qui ne saurait négocier pour l'Ouest tout entier. Comment pourrait-il seulement décider du déplacement des ogives nucléaires vers l'ouest ? »

« Il ne saurait être non plus le président des États-Unis, dont on ne sait s'il représente le Gouvernement de l'Union, ou la bande de conjurés qui l'entoure. Que l'Ouest se débrouille, c'est la position de la Fédération et de la Chine. Un bon coup de torchon dans les institutions sera nécessaire. »

« L'Ouest est mis en demeure de cesser d'armer les belligérants. Il ne s'y résoudra pas facilement. En attendant il accuse la Chine de vouloir le faire. Pendant ce temps, la Fédération a presque fini de libérer les territoires russes. Si elle y était pressée, elle le ferait en quelques jours. Elle s'emploie pour le moment à démilitariser l'ennemi méthodiquement. Le choix de la lenteur se comprend à la lumière des autres champs du

combat. L’on peut toujours prendre une ville rapidement si l’on a les moyens d’y mettre le prix ; la construction d’un gazoduc, par exemple, ou encore l’institution d’une monnaie commune avec d’autres nations, sont nécessairement plus lentes. La guerre dure pendant que la Fédération renforce sa position mondiale, et que la Chine peaufine sa posture de première puissance », conclut Leïli.

Si l’arrêt des livraisons d’armes est un préalable à un cesser-le-feu, la Fédération dispose de tout son temps.

Le premier mars, les énoncés performatifs

Si vous dites « belote » en déposant la dame et le roi d’atout, vous gagnez trente points ; du moins si vous jouez à la belote et si vous possédez bien ces deux cartes. Si vous dites « je vous unis par les liens du mariage », ça marche aussi si vous en avez l’autorité et si vous êtes dans la situation nécessaire. Ce sont les derniers détails qui échappent souvent aux étasuniens à propos des énoncés performatifs. Ils supposent qu’au besoin déposer un revolver sur la table peut y suffire.

L’on se souvient de la célèbre phrase d’un conseiller de Georges W. Bush qui donne une idée de comment on conçoit les énoncés performatifs aux États-Unis : « Nous sommes un empire maintenant et quand nous agissons nous créons notre propre réalité. »

Le 2 mars, profondeurs de l’histoire

Je connais bien l’histoire de la Civilisation Occidentale Moderne. Je connais ses dates clés ; mais je connais mal celle des autres. Il en résulte que je ne connais pas si bien en fin de compte l’histoire de l’Occident.

L’histoire que je connais au sein de cet Occident, de l’Europe Occidentale précisément, n’est que sa partie émergée : celle où elle se confond avec les autres civilisations plonge, quand l’Occident moderne apparaît, dans les abysses de la Sonde et de l’Océan Indien. Oui, je sens que cette histoire est enfouie dans les grandes fosses océaniques.

J’espérais m’instruire davantage ici. Il est vrai qu’ici même je suis aux antipodes des abysses, dans les contreforts des massifs d’Asie Centrale.

Le grand empire khmer a disparu entièrement, digéré par la jungle. Le plus intéressant, ce serait de connaître les interactions entre toutes ces histoires. Je n’ai jamais cru aux traditions, nous sommes tellement métissés ; puis nous tranchons les liens dans le vif.

Le 5 mars, les lumières de l'Orient

Les cultures sont poreuses, et c'est bien naturel si l'on réfléchit un peu. Qu'est-ce en réalité qu'une culture ? Pensons à des sauvages isolés dans un coin perdu du monde. Dira-t-on qu'ils n'ont pas de culture ? Bien sûr qu'ils en ont une, et qui en vaut bien une autre. Les dira-t-on cultivés ? Non, ce n'est pas le sens que l'on donne à ce mot.

Qu'entendons-nous quand nous disons d'un homme qu'il est cultivé ? Nous disons seulement qu'il n'est pas savant qu'en la sienne. Sinon nous disons qu'il est un idiot, et c'est le sens littéral de ce mot.

Dans l'Europe de l'Ouest, on a commencé à dire qu'un homme était cultivé quand il ne connaissait pas seulement la Bible, les prophètes et les Pères de l'Église, et qu'il était aussi instruit dans les lettres gréco-latines. L'on n'est cultivé qu'en pensant le mot « culture » au pluriel.

Les docteurs ont bien tenté d'unifier ce pluriel, d'en faire une scolastique, mais c'était du raccommodage sans fin. Thomas d'Aquin a relu Aristote à travers Averroès. Il en a critiqué et retaillé cette lecture pour la faire entrer dans le cadre de sa scolastique. En face, les oulémas s'y évertuaient aussi, comme l'avait entrepris Averroès en relisant Aristote à travers Avicenne.

Par cela, on voit bien que la posture du Sulh-e-Kul constituait un tournant décisif.

C'est toute la question de la querelle entre Roger Caillois et Claude Levi Strauss : ce n'est pas que la culture chinoise serait intrinsèquement supérieure à celle des Trobriandais ; c'est que cette dernière se réduit à peu près à elle-même, alors que la première est une extraordinaire construction qui a récolté et semé dans le monde entier.

Le 6 mars, la science moderne

« La Chine a beaucoup semé », me dit Sinta, « et l'Occident Moderne a beaucoup récolté. » Sa remarque me laisse songeur : « Je n'en sais rien. Il a surtout semé la méthode scientifique moderne. Ce n'est qu'un principe assez simple finalement : généralisation de l'inférence mathématique et systématisation de l'expérience ; mais qui a une puissance heuristique étonnante. »

« Il a surtout semé la technologie », me renvoie Sinta.

« Ce n'est pas négligeable si l'on ne confond pas la technologie avec la production d'objets technologiques. »

Il me semble qu'à mon tour, je rends Sint songeuse : « Factuellement », conclut-elle, « la technologie est aujourd'hui l'ensemble des connaissances utiles à la généralisation de la production salariée et à la privatisation des moyens de production et du travail intellectuel, et leur soumission à la domination totalitaire d'une petite caste cleptocrate et totalitaire. »

« Je suis d'accord. »

Le 7 mars, à propos de moi

Nous n'avons pas d'identité. Le plus souvent, nous répondons seulement à celle que l'on nous donne.

Nous répondons par politesse, pour couper court, pour ne pas faire d'histoires ; mais nous n'y sommes pas autant obligés que nous le croyions la plupart du temps.

Les Dirakïns sont peu contraignants pour ce qui est de répondre à l'identité qu'ils nous prêtent. D'ailleurs il n'y a pas de carte d'identité à Dirac.

Dégel

Le 9 mars, anniversaire

Les retraités m'ennuient. Ces gens n'ont pas d'heure. Si vous échangez quelques mots au café, l'on ne vous quitte plus. Si vous ne vous dérobez pas assez vite, un autre se joint au premier. Vous n'en finissez plus.

« Tu n'as pourtant pas tant à faire », me dit Sinta. « Et tu passes trop de temps à préparer tes cours. »

« Je recherche une certaine perfection. » Ma réponse la fait rire. « Qu'en as-tu à faire ? Que tu les prépares consciencieusement, c'est louable, mais quelle folie de chercher la perfection. Si seulement tu envisageais de les éditer. »

« Éditer laisse tout le temps de parfaire. Les cours ne se rattrapent pas. – Au contraire, chacun s'améliore quand on recommence. – Ce n'est alors plus le même, mais un autre, ailleurs, plus tard… Chacun est unique et doit tendre à la perfection de l'éternité. »

« L'éternité ? – L'éternité de l'instant. »

Nous rions. Sint et moi disons souvent n'importe quoi, par jeu, comme pour tester la consistance d'énoncés irréfléchis.

Soixante-dix ans aujourd'hui. J'en suis étonné. Comment le temps a-t-il pu me filer ainsi entre les doigts.

Le plafond des nuages est bien haut, que parfois quelques rayons parviennent à percer donnant l'impression qu'une pâle lumière vous enveloppe. Le temps me donne un peu de vague à l'âme. Il fait bon dans le jardin du Palais de Justice où Sinta m'a quitté.

Le 11 mars, c'est ainsi que tout change

Le bon soleil d'un printemps précoce est en train de se cacher maintenant que je me suis assis à une terrasse pour lui.

Comment trouver encore toujours à dire dans ces pages ? Honnêtement, n'ai-je pas déjà écrit tout ce que je pouvais dire, et davantage ?

Le plus intéressant à mes yeux, ce sont ces différences que l'on ne voit pas distinctement, ce qui semble ne pas bouger mais se modifie subrepticement.

Ce sont des détails difficiles à remarquer, car leur intérêt se dessine après coup ; quand il serait trop tard pour les noter à la volée. Qu'est-ce qui aujourd'hui, en cet instant semblerait important ? Cela le sera-t-il encore un peu plus tard ?

C'est ainsi généralement que l'on change d'époque, par un déplacement du sens de l'importance.

Ce sont des changements lents, mais des déplacements nécessairement plus rapides. C'est ainsi que tout change.

La veille du jour où Hiroshima fut bombardé, ce jour précédent, n'était pas intrinsèquement la veille ; il n'était à ce moment-là le jour précédent de rien du tout. Il ne devint proprement la veille que le lendemain.

Comment attraper cela au vol ? … S'il y a seulement un intérêt à la faire ?

Ce jour d'été de 1789 où Louis Capet put écrire dans son journal : « Rien ».

Le 12 mars, illusion du fanatisme

On évoque souvent la fanatisation du peuple allemand quand le Reich menait sa résistance désespérée contre l'avancée des alliés. Mes découvertes de fragments de presse de l'époque ou d'actualités cinématographiques m'ont convaincu du contraire. Il me semble plutôt que le peuple allemand n'y croyait pas, ne croyait pas que l'Allemagne se trouvât dans une situation aussi critique ; qu'il ne pouvait tout simplement pas croire la vérité. Une victoire des grossiers et brutaux cosaques et des rustiques cow-boys du Far West ? Insensé.

Il semblait voir dans les défaites répétées, les bombardements destructeurs, une sorte de ratée de l'Histoire qui allait se corriger d'elle-même, et cela semble avoir duré longtemps. Les peuples du Reich étaient confrontés à l'incroyable, à l'impensable, sans que la propagande ni la fanatisation n'y fussent pour beaucoup.

Les chefs de l'État-major et de l'industrie savaient l'effondrement de l'armée, la déroute de la production et le tarissement des matières premières. Ils étaient les seuls.

C'est exactement la situation de l'Europe actuelle, maintenant alliée, et même vassale, des États-unis et de la Grande-Bretagne. La réalité est impensable, incroyable.

Le 14 mars, à l'orée du sommeil

Je me suis assoupi en regardant la dernière chronique d'Alex Christophoru. Je le voyais déambuler dans les rues d'Athènes, et je l'entendais toujours distinctement ; et je voyais en même temps une jeune fille pleurer.

Elle ne me rappelait personne de particulier, je ne la connaissais pas. Elle n'était pas précisément quelque part, ni à Athènes ni où que ce soit, sans aucun rapport évident avec les analyses pertinentes et sarcastiques de Christophoru.

Sa peine me touchait profondément. Elle était là, sous mes yeux, mais hors de toute portée. Et Chistophoru parlait, et le jeune fille pleurait sans aucun lien explicite. Les rêves ne font pas dans l'explicite.

Elle était jeune, vêtue avec élégance ; une étudiante apparemment, en commerce probablement, et sa peine m'accablait, comme mon impuissance à y pouvoir quoi que ce fût.

Je continuais à entendre distinctement Christophoru et à comprendre ses propos. Ce fut bref, ce fut fugace avant que je ne me rende compte que je m'endormais. Je me retrouvai dans les lueurs de fin d'après-midi illuminant la pièce d'une enveloppante lumière d'or pâle.

Christophoru parlait toujours en traversant un parc. Qu'avait-il dit ? Ce n'est qu'en me réveillant tout à fait que ce que je venais de suivre et qu'il me paraissait avoir compris s'effaça comme de la craie sur un tableau noir.

Quel rapport cela avait-il avec les chaudes larmes de la jeune étudiante de commerce à quoi se réduisait tout ce que j'avais suivi ?

Le 18 mars, une petite place

Une petite place avec une fontaine. J'y suis déjà passé sans m'arrêter. Une librairie y propose quatre tables et du café, du thé, des sucreries. Je n'y ai pas résisté.

La place a une vue dégagée sur le boulevard, large quoique plutôt désert, qui grimpe vers la forteresse, et un autre, formant un angle d'environ cent-vingt degrés, qui descend vers le centre-ville sous un tunnel d'arbres bourgeonnants à peine. J'aime les vues dégagées.

En 2008, personne, moi le premier, ne songeait à rapprocher la crise en Géorgie avec l'effondrement des prêts hypothécaires et la panique bancaire qui ont suivi. Aujourd'hui, il en va tout autrement entre l'écrasement de l'armée ukrainienne autour d'Artiomovsk et la faillite des banques

occidentales. L’on ne retient pas les noms des multiples localités dont s’emparent les cosaques de Wagner chaque jour, mais ceux des banques qui tombent les unes après les autres, comme si elles-mêmes étaient les véritables cibles des attaques par les troupes d’assaut. C’est ce qui aujourd’hui s’impose à l’esprit.

Le temps est printanier. On en est surpris de voir la neige encore si proche sur les flancs des montagnes.

Le 19 mars

Combien le monde a changé depuis que je suis ici. Il me semble méconnaissable.

Ce n’est pas le monde de tous les jours tel que je le vis ici, qui est différent. Au contraire, il me rappelle étonnamment là où j’ai toujours vécu. Il me le rappelle même tel que je l’ai toujours connu plus que tel qu’il commençait à devenir.

C’est le monde en grand qui a changé, le monde mondial, depuis que je suis arrivé.

Après-demain, trois cents millions de personnes s’apprêteront à fêter la veille de Norouz.

Goûts de printemps

Le 20 mars

– La Cour Criminelle Internationale m’a plaisamment rappelé les facéties des Monty Python.

– Un mandat d’arrêt contre le président de la Fédération est une initiative cocasse en effet, mais n’en néglige pas les conséquences.

– Les quelles ?

– Il n’a aucune légitimité juridique certes, et seuls les dirigeants Européens sont tenus de le prendre au sérieux. Il va donc compliquer leur faculté de négocier au moment-même où ils en ont un besoin crucial.

Sinta a raison, l’Europe s’exclut du jeu diplomatique au moment le plus critique ; et c’est ce même moment qu’a choisi le président Biden pour rejeter le plan de paix chinois, plongeant des deux pieds dans le piège tendu.

La Chine se place en arbitre et en défenseur du droit international. Les États-unis lui cèdent ainsi la place pour prendre celle de belligérants, s’opposant de front, à la place du pouvoir ukrainien, au plan de paix qui ne leur était pas proposé.

Le 21 mars, un monde apaisant

La mode masculine à Dirac s’affirme plus encore que l’an dernier dans des motifs calligraphiques colorés : des tricots de coton imprimés aux teintes printanières qui offrent de la lecture ; des floraisons de lettres. De longs chèches jetés autour du col offrent encore d’autres possibilités d’en multiplier les effets de couleurs et de sens.

Dirac est un monde reposant. Le plus apaisant, et que l’on ne remarque pas tout de suite, est l’absence d’enseignes lumineuses, voire clignotantes, notamment en plein jour, ainsi que de la plupart des sollicitations de l’attention, lumineuses ou sonores, fortement énergivores, terriblement agaçantes surtout, et funestes pour la concentration.

Bien sûr, comme ailleurs dans le monde, les affiches sur papier, les vitrines, sollicitent les regards. L’on voit bien alors combien elles sont en comparaison peu absorbantes pour l’attention.

Comme ailleurs dans le monde, les ordinateurs de poche sont sollicités. L'on en fait un large usage, mais si l'on y prend garde, peut-être moins compulsif qu'ailleurs, en partie probablement à cause de ce qui précède. Il semble en conséquence que la plupart des gens soient capables de suivre le fil d'une idée pendant une période raisonnable, ou encore une conversation.

Le 22 mars, inutile de bien réfléchir

– Un déca ? m'interroge Leili.

Un décaféiné ? Ai-je bien commandé un déca ? Je l'interroge et m'interroge moi-même. Je ne prends jamais de déca.

Oui, c'est une bonne idée, j'ai déjà bu trop de cafés depuis ce matin. Ce qui me surprend, c'est que cette idée n'avait pas surgi dans ma conscience. Elle est pourtant la mienne puisque je l'ai énoncée et que je l'approuve.

Il est curieux de voir comment parfois nos idées nous viennent. « Automatiquement » dirait Breton, « machinalement » dirait James, et pourtant grammaticalement articulées.

Mon exemple est simple, mais il m'est arrivé d'articuler des idées bien plus complexes avant de les avoir proprement pensées, m'imposant quelquefois de solides réflexions pour bien les comprendre, et n'étant au fond pas du tout sûr qu'elles fussent justes.

Je crois bien être le premier à avouer une telle chose, et j'en suis finalement surpris car elle me semble des plus naturelles. Si ce n'est pas ainsi que nos pensées nous viennent, alors comment naissent-elles ?

Parfois, vous ne devez pas vous y tromper, c'est simplement la langue qui parle à votre place. Des pensées vous viennent seulement parce que des us grammaticaux leur ont tracé le chemin. En principe vous ne vous y trompez pas, vous voyez vite qu'elles ne sont pas les vôtres ; parfois non, surtout si votre attention est perpétuellement déroutée par des sollicitations diverses.

Les mots n'ont pas que des dénotations, ils ont aussi des connotations. Les mots affinent leur sens selon ceux qui les accompagnent, c'est un caractère essentiel des lexiques, mais ils devancent ainsi parfois de loin vos idées. C'est pourquoi une certaine attention soutenue reste nécessaire, même pour laisser divaguer votre esprit ; sinon vous finissez par vous retrouver bien loin de vous-mêmes.

C’est pourquoi celui qui est davantage rompu à la plume qu’à la parole ressasse plus volontiers les phrases qui lui viennent, et bredouille même dans sa tête. C’est pourquoi je passe un temps trop considérable à préparer mes cours, mais ce n’est pas pour me déplaire, c’est comme un jeu, un jeu passionnant.

Le 24 mars, l’art de travailler

L’Ouest collectif croit qu’il a poussé la Russie dans les bras de la Chine. En réalité c’est le glissement de terrain dans la vallée des Trois Gorges qui a poussé les deux pays dans les bras l’un de l’autre. Les Russes avaient dépêché un nombre considérable de matériels et de sauveteurs au point qu’on aurait pu croire que la catastrophe se fût passée chez eux. Avec cela, les équipes des deux pays semblaient coopérer parfaitement, aussi bien entre elles qu’avec la population et les autorités locales. J’avais lu à l’époque des articles dont le *Quotidien du Peuple* s’était fait l’écho.

J’ai connu plusieurs occasions de travailler avec des Russes et avec des Chinois, et je n’en étais pas autrement surpris. Pour ces gens, il existe toujours une solution. Sur un chantier, il y a toujours des avaries, des malfaçons ; ils ont un art achevé de trouver des solutions, et qui étaient toujours, selon la formule consacrée, « gagnant-gagnant ». Pas question de se défausser sur un partenaire, mais, comme un réflexe, résoudre le problème au profit de tous. Ce fut toujours pour moi un plaisir de travailler avec eux ; comme c’en était un encore de violenter la langue de Shakespeare autour d’un thé au réfectoire pour se conter des anecdotes savoureuses.

C’est à partir de ce moment-là je crois que la relation entre les deux peuples s’est fortement réchauffée, et que j’ai commencé à lire des échanges d’articles écrits par des intellectuels russes et chinois dans les journaux des deux pays, évoquant de nouvelles vision de la vie et du monde.

Bien sûr les intérêts stratégiques, économiques, énergétiques, technologiques…, je ne le nierais pas, ont leur importance, mais à eux seuls ils ne suffiraient pas.

Le 25 mars, les casse-cou

Les jeunes gens font ici de choses un peu folles. Pendant le dégel, ils sautent sur des plaques de glace que les rivières emportent, et ils se laissent dériver par le courant.

C'est dangereux, bien que l'on m'ait assuré que des accidents mortels y soient rares. C'est un peu comme reste dans mes souvenirs la Feria à Arles, où les jeunes gens couraient en excitant les taureaux quand ils étaient lâchés dans la ville.

C'était impressionnant mais ceux qui se livraient à ces jeux étaient suffisamment à leur affaire et auraient su secourir celui qui, tombé à terre, aurait été pris à partie par un animal furieux.

À Dirac aussi, l'on saurait secourir celui qui serait tombé à l'eau et risquerait d'avoir le crâne fracassé par une plaque de glace ou un rocher contre lequel le courant le projetterait. C'est bien dangereux tout de même, mais la jeunesse de Dirac aime goûter à ces frissons, et se griser d'adrénaline au point de ne plus ressentir les éclaboussures glacées.

La saison commence dans la plaine après les derniers ponts au sortir de la ville, et se poursuit au fil du dégel, jusqu'aux scieries en remontant la Garous.

Le 26 mars, le séminaire

Mon journal laisserait croire que notre séminaire soit au point mort, et qu'il ait cessé de m'intéresser. Il n'en est rien. Je rencontre régulièrement mes collègues, Shimoun, Sharif, Sanpan, et Licos qui lui a été associé et dont nous apprécions tous les lumières sur l'épistémologie des mathématiques.

Nous publions nos travaux en ligne, et les vidéos des rencontres publiques. Voilà pourquoi je n'ai pas éprouvé le besoin d'en rendre compte dans mon journal.

Fondations sans fondements

Le 27 mars, courriers de Whu

Whu m'a écrit à propos de ma dernière intervention sur le forum du séminaire. En fait elle m'a répondu sur le forum lui-même, mais d'une façon très personnelle : « *Dear JP, it's always fabulous to read your posts…* »

Je parlais bien sûr de mes remarques sur le déca que j'avais commandé l'autre matin dans le restaurant près du lac. « Je suis admirative », précisait-elle, « de ta tournure d'esprit qui retient son attention sur les événements minuscules de la vie quotidienne pour les soumettre à la question. »

Elle trouvait significatif, comme je l'avais noté dans mon journal, que personne ne paraissait avoir fait déjà une telle remarque. C'est sur cet aspect que la discussion était devenu bien vite la plus serrée.

Whu m'avait aussi envoyé le soir-même un courriel. Il m'était adressé, mais n'avait rien de plus personnel que ses posts sur le forum, au contraire. Elle me reprenait sur ce que j'avais noté dans mon journal à propos du prétendu plan de paix chinois. « Il n'existe pas proprement un tel plan », m'expliquait-elle, « seulement les grandes lignes de ce qui constituerait les préalables à une relation apaisée dans le sous-continent européen. »

« Comme tu l'as plusieurs fois relevé avec perspicacité, un plan de paix supposerait que l'on s'entende sur qui est en guerre et contre qui, et de quelle guerre il s'agit. Il est clair que pour l'heure ni la Maison Blanche, ni le parlement européen ni les gouvernements du sous-continent, et moins encore la junte de Kiev, ne font des interlocuteurs crédibles ni acceptables. L'Ouest collectif ? Quel numéro doit-on appeler ? »

Le 30 mars, généalogie

« Peu de gens lisent Giorgio Agamben. Ils ont certainement tort mais on peut les comprendre. Est-il bien utile d'aller chercher dans la patristique occidentale les fondements de la pensée politique moderne ? »

« J'imagine que si je croyais à l'ordre mondial comme aux saints sacrements, c'est ce que je ferais, » dis-je. Shimoun qui est un puits de science s'est mis en tête de m'introduire à la lecture d'Agamben.

« J’imagine que si je partageais de telles croyances, remonter jusqu’à leurs sources conduirait à les démasquer et me mettrait dans une position embarrassante », conclut-il.

« Agamben est un philosophe embarrassant », continue Shimoun. « Ces fondements dont il fait l’archéologie, ou plutôt la généalogie, sont un violent déni de la Modernité Occidentale. »

« En effet, qu’importe la table si l’on fait table rase. » Shimoun a tout à fait raison : l’Ouest Collectif est en opposition radicale à l’Occident Moderne. L’expression plaisamment imagée d’Emmanuel Todd me vient à l’esprit : « catholiques zombies ». L’authentique modernité s’était installée à Moscou puis à Pékin. (Pourquoi pas à Nankin et à Ekaterinbourg est une question à laisser tranquillement reposer dans un coin de son cerveau.)

Shimoun habite lui aussi quelque part entre l’université et le lac au bord de la rivière. Il s’installe le plus souvent dans le dernier restaurant de bois. Qu’il y en ait trois nous permet plus aisément de nous y rejoindre ou de nous isoler. Je l’ai retrouvé aujourd’hui dans son repaire. Il y fait un peu plus frais.

« Rien ne change du jour au lendemain, et la modernité est restée embrumée de la vieilles métaphysiques ; mais le Marxisme s’en est fait un remède radical. Les anges et la trinité peuvent bien hanter le grenier, tout repose sur des infrastructures bien plus solides. »

« Je comprends, la modernité s’était solidement implantée dans l’Eurasie, et elle aurait aussi bien pu le faire en Iran ; mais les Iraniens ont préféré, rejetant la patristique du Saint Empire déguisée en droit constitutionnel contemporain, aussi bien que la moderne table rase, faire leur propre généalogie de la métaphysique arabe », reprends-je. « Je dis bien arabe, non pas dans le sens national mais linguistique. »

Tout ceci explique l’attrait particulier de Foucault pour la République Islamique. Il était bien inouï d’appeler les docteurs pour faire la généalogie de l’Islam. Pour le monde atlantique, c’était l’horreur absolue. Pour moi, ce fut une perspective inattendue. Elle rompait avec le rôle purement réactionnaire qui avait contaminé l’Islam notamment en Indonésie, et ouvrait une perspective moins désespérée que tenter les conciliations que l’on avait connues en Afrique et en Asie. De là à demander aux Oulémas de se faire un conseil constitutionnel de la république, c’était dur à avaler, mais une voie était ouverte.

« Je t’entends », me répond Shimoun ; « mais une question demeure : s’agit-il pour nous de revenir aux traditions ou de secouer nos rêves de nos cheveux ? »

Le 30 mars, détail important

« N’oublie pas », avait insisté Shimoun, « que ce qu’exhume Agamben dans ses généalogies n’est pas dans le passé. Elles ne ramènent rien au jour qui aurait été perdu dans le passé, mais perdu dans le présent. »

Toute philosophie, toute vision du monde, dort tranquillement pliée dans la langue. Je notais l’autre jour, dans mon journal puis dans le forum, que la langue parle parfois à votre place. C’est justement ce qui a conduit Shimoun à m’entraîner dans la lecture d’Agamben.

Il regarde volontiers le monde par le grand angle, contrairement à moi qui emploie plus volontiers la macro.

Le 31 mars, l’esprit des lois

J’en ai un peu marre des fêtes, le Noruz, le Ramadan. Elles nous donnent de bonnes occasions de nous voir et de bavarder, plutôt que d’échanger sur le forum. Celui-ci a cependant des avantages sur la parole ; il l’épure. Il est si facile de manipuler le texte et ses incises que la pensée en est accélérée tout en conservant la rigueur de l’écrit.

La Chine non plus n’a pu faire l’économie de ruminer le confucianisme. Je l’avais observé avec curiosité, n’y comprenant strictement rien à l’époque où s’était élevée une hostilité contre lui ; mais les temps ont changé. La cérémonie des Jeux Olympiques en 2008 l’a figuré avec pertinence.

J’ai des affinités particulières avec la Chine, et avec sa poétique où j’ai tant puisé. J’aime son « ciel » qui n’est pas peuplé d’entités mystérieuses, de puissances angéliques et archangéliques hiérarchisées ; sa « terre », plus étendue que profonde. Je me sens bien dans la culture chinoise, pour un peu, je dirais que je m’y sens chez moi.

En Chine, le monde n’obéit pas à des lois. Les philosophes y ont démontré l’absurdité de cette bizarrerie occidentale. Le monde incréé n’obéit à rien du tout. Il n’y a pas proprement de lois en Chine, plutôt des mesures et des proportions. Elles sont évidemment inspirées par la nature et formulées par l’homme lui-même.

Ce qui y tient lieu de pouvoir, de gouvernement, serait plutôt comme un bureau d'enregistrement des unités et des mesures, notamment de la musique, le plus important, comme ne l'aurait pas réfuté Pythagore, le plus chinois des Grecs.

Les Chinois ne se sont jamais soucié que leurs lois fussent mauvaises. L'on se disait qu'elles décourageaient ainsi de chercher le règlement des différents dans les tribunaux. Le droit musulman n'était pas si différent malgré ce à quoi l'on se serait attendu, malgré les hiérarchies d'anges et d'archanges réparties dans les échelons des cieux.

Le droit musulman divise d'abord les choses en deux : l'interdit et l'obligatoire. Entre eux, se trouve le licite, ce qui n'est ni interdit ni obligatoire. Plus la part du licite est étendue, et celles de l'interdit et de l'obligatoire, réduites, mieux c'est.

Parmi le licite, l'on a le louable et l'on a le blâmable. Les actes louables sont approuvés de tous, mais ceux qui s'en abstiennent ne sont pas punis. Les actes blâmables sont réprouvés par tous, mais ceux qui s'y livrent ne le sont pas non plus. C'est le domaine du licite, et l'idée est qu'il soit le plus étendu possible.

Naturellement, les lois musulmanes (j'entends le droit positif) sont aussi mauvaises que celles des autres civilisations, et elles ouvrent autant de champ à l'hypocrisie, au sophisme et à la casuistique ; du moins y en a-t-il peu et il est plus facile de s'y retrouver que dans les réglementations européennes, encourageant aussi à chercher des solutions techniques plutôt que procédurales.

Voilà de quoi alimenter nos prochaines conversations, Shimoun et moi. Il m'a déjà parlé de François Julien, dont le travail ne m'est depuis longtemps plus inconnu.

Chez les humains

Premier avril

Quotidiennement de nouveaux traités commerciaux consacrent des échanges en yuans, en roubles, en monnaies locales plutôt qu'en dollars. La part de celui-ci sur le marché mondial reste forte, mais ce n'est pas le plus important. Les trous qui la grignotent s'élargissent lentement, et il devient plus difficile de les mesurer pour la banque des États-Unis ; mais n'est pas encore le plus important.

L'important est qualitatif : passer du contrôle de la totalité des marchés à une part seulement, c'est cela l'important. Cela suffit pour faire de la dette des États-Unis une vraie dette, de celles que l'on doit finir par payer. Certains, optimistes, disent que le système économique de l'Ouest sauvage en a encore pour trente ans ; d'autres, plus réalistes, une dizaine d'années. La question est, à quoi faire. En matière de finance, les anticipations jouent un grand rôle. On dirait avec autant de raison que le système est déjà mort.

L'Ouest sauvage n'a rien vu venir. La Fédération de Russie non plus, ni le reste du monde. La Fédération est la principale bénéficiaire de la situation, mais elle n'y est pour rien. Les mesures brouillonnes de l'Ouest l'ont entièrement provoquée ; et cela, personne ne pouvait le prévoir.

Depuis tout s'accélère. D'excellentes raisons apparaissent pour que les anciens ennemis se réconcilient, et que les anciens vassaux de l'Empire lui tournent le dos. Voilà qu'aujourd'hui-même l'Arabie des Saoud abandonne le navire pour se rapprocher du Traité de Shanghai. Suprême ironie : un premier avril.

Le 3 avril, nous recevons

Farzal et Sariana sont venus dîner. Le feu ronronne dans la cheminée. Il n'est pas encore temps de s'en passer.

« La stratégie nucléaire », nous explique Sariana, « ne consiste certainement pas à utiliser l'arme atomique. Elle consiste à maintenir l'équilibre, décourageant chaque camp de frapper sans risquer une catastrophe réciproque ; dans le meilleur des cas, d'obtenir une supériorité suffisante pour convaincre l'adversaire qu'il risque une frappe qui le décapiterait l'empêchant de riposter. »

« Là encore », reprend Farzal, « il suffit que l'adversaire le croie, sans qu'il soit nécessaire de mettre la menace à exécution. C'est là où nous en sommes. La Fédération domine l'Otan, mais a-t-elle les pouvoirs d'une frappe qui la décapite ? Ce n'est pas sûr, mais ce n'est pas impossible. Comment s'en assurer si le principe consiste précisément à ne pas utiliser l'arme atomique ? Comment la Fédération peut-elle en convaincre l'Otan ? À partir de quel moment la probabilité obtient-elle le même résultat qu'une certitude ? »

« Il est donc extrêmement improbable que l'arme nucléaire soit employée par les États-unis, même pour faire face à un danger existentiel », conclut Sariana. « Quant à la Fédération, elle n'a qu'à poursuivre sa stratégie : renforcer ses moyens sans les utiliser, comme nous venons de vous l'expliquer. »

Le 4 avril, un peu de neige

Il fait encore frais. Comme on dit chez moi : en avril ne te découvre pas d'un fil. C'est malheureusement ce que j'ai fait. J'ai ressorti mes pantalons de printemps en coton plus léger, et j'ai froid aux genoux quand je m'assoie dehors.

Un peu de neige est tombée, saupoudrant les toits et les trottoirs de Dirac. Elle ne tiendra pas longtemps quand le soleil ressortira.

Le 5 avril, les choucas de Dirac

Les choucas ont une réelle élégance, et le blanc visible de leurs yeux qui révèle où leur regard se déplace, leur donne une touche d'intelligence surprenante. Leur costume noir et leur plastron blanc auxquels ne manquerait plus qu'une cravate ne les rendent pas fiers.

Rien à voir avec les pigeons qui s'oublient sur les tables des buvettes. Prenez un pigeon, ignorez le bec et les plumes, vous avez une sorte de rat. L'on en trouve chez moi par dizaines, qui ne donnent aucune envie de déjeuner dans un parc. Rien à voir avec ces maîtres d'hôtel aussi inutiles qu'accueillants que sont les choucas de Dirac.

J'ai commandé un couscous devant l'étang du Palais de Justice. Le soleil s'est adouci.

Depuis que j'ai changé mes lunettes, j'écris nettement moins gros. L'an dernier à la même saison, un cahier manuscrit contenait un chapitre tapuscrit. Maintenant il en contient deux.

Le 6 avril, la certitude qui vient des rêves

Depuis longtemps, je ne rêvais plus, du moins je ne me souvenais plus de mes rêves. Rêver me manquait.

Dans mon rêve de la dernière nuit, je circulais avec Sint dans une ville à la campagne. En fait, il n'y avait pas de ville, seulement la campagne, et particulièrement accidentée, sinon quelques bribes de murs détruits, des briques à peine visibles sous les ronces, beaucoup d'arbres, des rochers abrupts. Pas de ville donc, mais des passants, des commerces, dont surtout des librairies, des cafés, des galeries. Je ne m'interrogeais pas, ne me demandais pas comment des livres étaient conservés en bon état sur des étagères de planches clouées entre deux troncs, offerts aux intempéries.

Sint m'avait devancé, et je me retrouvais au bord d'une petite falaise, me demandant par où je pourrais poursuivre ma route. J'avais suivi ce qu'il restait d'un escalier qui me conduisait devant le vide. Il me suffit de me pencher sur ma gauche pour voir un étroit sentier herbu et raide qui descendait sur la clairière. Je sautais de la plateforme de pierre et je le dévalai en courant, me laissant emporter par ma masse. Au dernier virage, je m'accrochai à une branche souple qui plia en m'accompagnant pour sauter dans la clairière.

La clairière était pentue elle aussi et je me dirigeai vers Sint qui consultait des livres sur une étagère entre deux troncs en interrogeant la vendeuse. Je marchais vite, je courrais presque en pliant les genoux sur l'herbe dense et les cailloux, parmi des passants.

J'aime rêver, et j'aime me souvenir de mes rêves. Ils me réveillent à une réalité plus vive. Si l'on veut, c'est la vie diurne qui en est rendue plus réelle : l'herbe et les cailloux qui roulaient sous mes bottes.

La vie ne serait-elle pas moins intensément réelle si l'on ne la rêvait pas ?

Le 7 avril, les nations

« Les nations n'ont pas d'amis, aime-t-on dire dans l'Ouest sauvage, elles n'ont que des intérêts. Les nations occidentales nous prouvent pourtant immédiatement le contraire, faisant fi de leurs intérêts les plus évidents, pour leurs amis d'Amérique. Est-on bien sûr pourtant que le premier des intérêts ne soit pas d'avoir de vrais amis ? »

« Voilà une belle parole de sagesse, Sint », dit Sharif, « et j'en retiendrai la formule. »

Pensons au territoire du Turkestan de part et d'autre de la frontière chinoise. De qui est-il peuplé ? De Turcs évidemment, qui parlent des langues turques, ont des cultures turques, et auxquels le président de la Turquie Recep Tayyip Erdogan n'est pas indifférent. Il est aussi peuplé de bien d'autres nations : Russes, Iraniens, Chinois, Kazakhs, Mongols…

L'intérêt de chaque nation qui peuple ces territoires depuis des temps immémoriaux, ou plus récemment, serait-il d'en chasser toutes les autres ? Et qu'en ferait-elle ? Elle les chasserait ? Les exterminerait ? Les assimilerait ?

« Jean-Pierre pense que les autorités chinoises sont complètement paranoïaques avec les Ouïghours », dit Sinta.

« Je n'en suis pas convaincu », répond Sharif. « Le massacre à l'arme blanche d'ouvriers qui attendaient leurs cars pour aller travailler était particulièrement odieux. Qu'allaient faire leurs camarades sinon s'armer de ce qu'ils trouveraient et partir lyncher les Ouïghours qui croiseraient leur chemin ? La Chine n'est pas armée pour de telles situations comme le sont les états occidentaux. Ils n'ont que des agents de police avec leurs képis et leurs petits bâtons blancs, ou bien l'armée, avec ses fusils et ses chars. »

« J'en suis conscient, » dis-je, « et j'ai vu ce qu'il s'était passé au Tibet quelques années plus tôt, avec ses lynchages de musulmans. Un soulèvement ouïghour au Xinjiang était cependant très improbable, et il est devenu carrément impensable depuis la libération de l'Afghanistan, la stabilisation du Kazakhstan et l'apaisement du Moyen-Orient. »

« Tu admets toi-même que ces évolutions étaient imprévisibles. – Oui, si rapidement, mais la tentation de déstabiliser le Xinjiang avait déjà fait long feu. J'exagère un peu en évoquant la psychose », dis-je en plaisantant, « mais ne me conteste pas la névrose : les autorités chinoises ont été obsessionnelles. »

Questions difficiles

Le 10 avril, questions militaires

« Une contre-offensive de l'Otan dans le Dombas est impossible avant que le sol n'ait séché. Dans tant de boue, les chars n'auraient pas besoin des Russes pour être arrêtés. Pour plus tard, je demeure sceptique », dit Farzal péremptoire.

« L'Otan n'a plus les moyens d'une attaque d'envergure. Je ne crois pas qu'il reste grand-chose de son armée. La première a été anéantie dans les premiers mois, une seconde a été mobilisée, et nous en sommes à la troisième. Il ne doit pas rester beaucoup de brigades aguerries et bien coordonnée. Ce sont les combattants qui remportent les victoires, pas des ramassis de mobilisés de la dernière heure, probablement démoralisés et démotivés ; ni davantage des mercenaires peu disposés au suicide, et formant des unités disparates. »

« Les mercenaires sont un souci pour L'Otan, qui en a un impérieux besoin pour utiliser les armes complexes livrées au compte-gouttes par tout l'Ouest sauvage. Elle a besoin de mercenaires compétents, et s'ils le sont, ils comprennent sûrement qu'on leur propose un aller simple pour l'enfer. Il ne doit pas être facile de convaincre un bon militaire de démissionner provisoirement de l'armée de son pays et de s'engager comme contractant volontaire, perdant par l'occasion la protection de la Convention de Genève. »

« J'imagine que les fuites publiées ces jours-ci, probablement à l'initiative du Pentagone, avaient pour but de les convaincre que l'éventuelle offensive n'est pas un suicide », relève Lycos. « Intéressante remarque », répond Farzal. « Je ne l'avais pas encore entendue. Comment y as-tu abouti ? – Logique élémentaire : Qu'apprennent-elles, et qui cela intéresse-t-il ? »

« Certes », continue Farzal. « De toute façon, l'Otan n'aura pas assez d'hommes, même en déguisant en soldats ukrainiens tous les mercenaires, "terroristes", "djihadistes" recrutés dans le monde entier. »

« "Ils se battent avec courage et détermination", répète-t-on à l'envie, même parmi les cosaques de Wagner qui aiment se valoriser. Je n'en crois

rien. Je me suis laissé dire que l'on trouve des substances qui transforment n'importe qui en fou furieux. Mais des fous furieux ne sont pas des soldats aguerris, c'est pourquoi ils sont décimés. Les vieux chars ne feront pas le poids face aux T-90 plus récents et plus nombreux…, et j'en passe. Alors ? »

« Alors », poursuit encore Farzal, « je ne sais pas ce que sera cette contre-offensive contre des troupes fraîches, les réservistes appelés cet automne et qui n'ont toujours pas été engagés. Tout a principalement reposé ces derniers mois sur les force d'assaut de Wagner en première ligne, des unités retirées de Kherson, et les milices des républiques. »

« Tu restes bien silencieux ? » me demande Lycos.

« Je vous écoute », dis-je, « pour moi, si une offensive a lieu, elle sera très utile à la Fédération pour tester et ajuster ses armata-14. Je crois qu'elle a bien fait de ne pas encore lancer leur production en série. L'on ne doit jamais craindre de bien tester les nouvelles armes ; sinon l'on arrive à des catastrophes comme les États-Unis avec leur F-35. La Fédération se prépare de grands succès à l'exportation. »

Le 11 avril, questions d'apprentissage

Ce matin, en pratiquant le chi gong avec Sint, elle m'a fait remarquer que je tenais mal mon bassin. « Les danseuses javanaises ne tiendraient jamais la pose si elles se tenaient comme toi. »

Elle m'a aidé à faire reposer la gravité de mon corps sur l'étendue du bassin. « Tu as parfaitement raison, je suis bien plus stable. Comment ne t'en aperçois-tu qu'aujourd'hui ? »

Mes mouvements et mes équilibres sont améliorés ; me voilà devenu plus souple. Si nous pratiquons le chi gong ensemble, c'est bien pour être en mesure de nous corriger.

Je me demande pourquoi je ne me suis pas corrigé seul. Maintenant que j'en suis avisé, je sens mon corps épouser de lui-même la bonne posture.

La plupart du temps, tout vient seul. Vous vous corrigez spontanément. Un maître, un professeur, un formateur, seront au mieux utiles à accélérer le processus. Je me souviens d'une jeune femme qui suivait mes ateliers d'écriture et m'avait présenté un texte long et bien frappé. Il commençait par employer pour sujet le pronom « on ». Puis il virait sans transition avec le pronom « vous » qui rendait bien mieux.

Elle ne s’en était même pas aperçu. Elle n’avait même pas vu la faute d’orthographe qui s’était glissée au point précis où le tournant s’était imposé. « On avez », avait-elle écrit dans un balancement entre les deux pronoms.

Je n’avais pas eu à lui suggérer moi-même d’opter pour la deuxième personne du pluriel. Je n’y aurais même pas pensé.

Sint avait peut-être eu raison de ne pas me corriger tout de suite. J’y serais probablement venu seul. Elle a quand même bien tardé. Je pratique le chi gong depuis à peu près trois ans.

Dès qu’elle m’a dit, c’est venu seul, et j’ai conservé la posture correcte quand je marche, quand je reste assis, ou debout. Je me sens plus stable. Je marche plus rapidement, je n’ai plus de mal à tenir le pas de Sint, à marcher plus vite qu’elle, peut-être, puisque j’ai des jambes plus longues. Je souhaiterais une clairière en pente avec des cailloux et des branches cassées sous les hautes herbes pour la dévaler.

Sinta paraît ravie. « Tu danseras peut-être mieux samedi. – Doucement sint. J’ai soixante-dix ans depuis un mois. Il ne faudrait pas que je me fasse un tour de reins. »

Le 12 avril, comment Nour s’habille

J’adore comment Noura s’habille. Elle s’habille n’importe comment. Son informe pantalon noir est coupé trop court et laisse tombé des filaments effilochés sur ses énormes godillots. – Les fuites de documents confidentiels de l’Otan lèvent un petit vent de panique dans l’Ouest sauvage, dit-elle. On assure qu’ils sont authentiques.

– Je veux bien, fais-je. À ce que j’y ai vu et ce que j’en ai entendu, elles ne contiennent aucune information utile ni inédite, et elles sont souvent erronées. Ce n’est pas parce que des documents sont certifiés « top secret » que leurs contenus sont factuellement vrais ou seulement vraisemblables. Je ne sais comment Nour supporte un simple tee-shirt, noir lui aussi. J’imagine qu’elle a dû s’habituer au froid dans son pays où les aubes et les nuits sont glacées.

– Ces fuites contrediraient plutôt la première impression de Lycos, ajoute-t-elle. Elles n’encourageraient personne à s’engager, mais plutôt à fuir, bien quelles reprennent une bonne part de la propagande Kievienne. Qui est responsable de ces fuites et pourquoi, sont des questions qui passionnent l’Ouest.

– Si les documents sont authentiques, ils proviennent évidemment d’officiers du Pentagone.

Nour porte un bonnet de laine sur ses cheveux crépus en désordre, un bonnet de ski d’un très beau bleu touareg qui va bien à son teint.

– Nous savons que les officiers du Pentagone sont plutôt hostiles à cette guerre et ne s’en cachent pas, à plus forte raison quand ils sont retraités, dis-je encore. Ils sont plutôt au faîte des questions militaires, et ont compris dès le début que le temps joue contre eux, qu’ils devraient se hâter de normaliser à tout prix la situation avec la Fédération. Ils ont bien analysé les qualités et la puissance de leurs adversaires et préféreraient ne pas s’y frotter. Ils sont les mieux placés pour savoir qu’ils ne sont pas prêts, ni ne le seront avant longtemps.

Les godillots de Nour paraissent immenses pour son corps svelte. Elle m’évoque une version féminine de charlot, mais ravissante pour autant, avec un regard et un sourire ingénus à vous chavirer.

Impressions de printemps

Le 12 avril, le jeu du je

La bonne posture de mon bassin que j'ai acquise hier ne se maintient pas aussi bien que je l'aurais souhaité.

Je me souviens, dans mon adolescence, avoir déjà corrigé la posture de mon bassin et pratiquant l'haltérophilie. Ça n'avait pas duré, les mauvais plis revenaient. Plus tard, un camarade de travail, un haltérophile justement, m'avait corrigé en me voyant me baisser pour soulever des charges lourdes. Il n'avait pas hésité à appuyer sur mon dos, tenir mon buste, jusqu'à ce que je m'y prenne bien. J'en ai vite décuplé ma force. Pourquoi cette bonne tenue ne se maintient-elle pas puisqu'elle est naturelle ?

Parce que j'écris et saisis au clavier. Une heure devant une feuille ou devant un écran, et les mauvais plis reviennent. Peut-être chercher un fauteuil ergonomique, mais j'écris souvent ailleurs, sur des tables de bars.

Je me suis assis cet après-midi à la terrasse du boulevard tranquille, sous la bâche rouge du bar qui maintenant est noire et prend des tons de terre brune quand le soleil la frappe, bien décidé à régler radicalement le problème.

Le problème est que, lorsque j'écris, je ne pense à rien d'autre et je ne perçois plus mon corps, ni ma colonne vertébrale qui peut bien se courber sans que j'y sois pour rien. Je ? Qui est je ici ?

C'est sans doute ici le rapport de ce « je » à mon corps qui est en jeu.

Peut-être tout vient-il du rapport excessif qu'a établi le monde occidental avec le siège, chaise, fauteuil, tabouret. Les gens ici se tiennent plus volontiers en tailleur. Ils chantent même en tailleur. Peut-être devrais-je m'habituer à m'asseoir ainsi, sur un tapis, un coussin ; prendre appui sur une table basse, un lutrin.

Moi, si je devais parler assis en tailleur, donner un cours par exemple, je manquerais de souffle et y gagnerais des crampes dans les jambes. C'est peut-être une question de souffle.

Entreprendre de changer tout cela à mon âge ressemble à une tentative désespérée.

Je me souviens lorsqu'il m'est passé par la tête d'apprendre à marcher sur une corde. Je n'y eus pas beaucoup de mal. Il y avait toujours des cordes tendues à un mètre au-dessus du pont – on dit « des bouts » dans la marine, que ce soit une simple ficelle ou un câble épais. Plutôt que passer dessous, ou sauter par-dessus, il était plus simple d'y marcher, ou encore d'y courir. J'ai vite vue qu'il suffisait de se tenir à son regard.

C'était facile. Je n'étais plus si jeune, enfin si quand même : la trentaine.

J'ai vu pourtant en écrivant ces lignes-mêmes où je n'ai parlé que du corps, mon attention l'oublie inexorablement.

Le 13 avril, changements

Ce serait un jeune soldat qui aurait fait fuiter les documents secrets qui font grand bruit depuis quelques jours. Voilà qui est difficile à croire. Pourquoi pas le fils du concierge ? Ces documents n'ont de toute façon que peu d'intérêts factuels, mais ils pourraient servir efficacement de pièces à conviction s'ils sont avérés authentique.

De petites feuilles ont commencé à pousser sur les arbres du parc du Palais de justice. Elles sont clairsemées et ne donnent presque aucune ombre. Les feuillages ont davantage poussé près du lac des restaurants de planches. Pourtant le Palais de Justice est plus ensoleillé, mais le soleil y parvient plus tard, prouvant, comme je l'ai souvent dit que la lumière de l'aube est la plus profitable. Près du lac, l'on dira que les arbres font déjà de l'ombre ; et ici, qu'ils sont encore dénudés. La différence n'est pourtant pas énorme ; mais qualitativement, si.

J'avais fait remarquer à Leïli combien les feuilles ont vite poussé dans la semaine. Ce fut l'affaire de deux à trois jours. Mardi l'on s'asseyait encore au soleil ; jeudi, l'on était à l'ombre. Il aurait été cependant difficile de discerner le moment précis. Ici, au Palais de Justice, il n'a pas encore eu lieu.

– Pièces à conviction pour quoi ? Me demande Sinta.

– La Fédération de Russie, comme quelques autres pays, préparent activement des dossiers pour mettre en accusation les États-Unis et l'Otan. Ils prennent un volume déjà considérable.

– Qu'espèrent-ils avec trois pays qui leur sont hostiles au Conseil permanent de sécurité ?

– Que représentent ces pays à l'échelle de la planète ? Crois-tu qu'ils constituent une assurance à long terme ?

Le 15 avril, impression de printemps

Il fait beau mais il fait du vent. De gigantesques et magnifiques nuages projettent leurs ombres démesurées en descendant du nord avec une surprenante vélocité. Il ferait bon sans le vent.

Le vent, il n'est pas bien froid, et il n'est pas bien régulier. Il dépend de l'ombre des nuages. Quand l'ombre s'installe suffisamment longtemps, ou encore le soleil, il s'arrête. Le vent tombe presque complètement jusqu'au moment où le nuage est passé, ou bien qu'un autre arrive.

Les rafales deviennent très fortes pendant un court moment, et l'on est bien embarrassé si l'on tente d'écrire sur une table à l'extérieur. Le mieux est d'attendre. Ça ne dure jamais longtemps. Le vent cesse aussitôt que le ciel s'est décidé enfin à se dégager ou à se couvrir.

Aujourd'hui les nuages sont exceptionnels ; vraiment très beaux, très étendus. Par endroits d'un blanc immaculé, ailleurs plus sombre, comme chargés d'orage. Immenses, ils laissent au vent le temps de se calmer quand ils s'attardent sur vous. Au fond, c'est distrayant ; c'est comme si vous jouiez avec.

Quand il fait un tel temps sur la mer, les vagues dont énormes. L'on ne se lasse pas de traverser les murs d'eaux qui se succèdent. L'on se laisse soulever à leur approche et, juste avant la crête écumeuse, de passer à travers, pour surgir de l'autre côté. Je le ferais pendant des heures.

L'on sent la fraîcheur quand passe le nuage. Ma veste sans manche matelassée fait merveille en cette saison.

Le 16 avril, dans le ciel

« Dilma Rousseff, l'ancienne présidente du Brésil, vient de prendre la tête de la banque des BRICS. Voilà des affaires rondement menées. Elles n'arrangeront pas les miennes, si je finis par rentrer en France. »

« Alors tu ne penses pas que le corps expéditionnaire de l'Otan en Ukraine lancera une offensive », coupe court Farzal, braquant son hélicoptère dans lequel il m'a invité à un baptême de l'air.

« Avec quoi le ferait-il ? » réponds-je. « Je sais que l'Otan dispose de troupes toutes prêtes en Pologne et en Roumanie. Si le Pentagone décidait de les engager, la donne serait différente, mais ce serait de la folie. La situation n'en serait même pas renversée en fait. »

« L'Ouest Sauvage t'a-t-il fait douter de sa folie ? »

« La folie ne peut faire remonter les rivières à leur source. Elle le fait seulement croire au fou », dis-je.

« Des peuples ont cru qu'une prière pouvait faire se lever le soleil. (On n'est pas obligé de le croire, du moins que des peuples l'aient cru.) », s'amuse Farzaal. « Aujourd'hui, l'on dit que l'opinion publique suffit à modifier le réel. »

« Tu maîtrises suffisamment ton appareil, Farzal ? Tu ne prends pas de risques au moins ? » Je le trouve frôler dangereusement les falaises et les cimes des arbres. Lui se contente de rire. Je n'avais pas vécu une telle aventure depuis longtemps.

Le 17 avril, un climat difficile

Le climat est définitivement devenu printanier, mais l'on doit être prudent en cette saison à Dirac, les variations climatiques dans le cours d'une journée sont impressionnantes. Le premier rentré a la charge d'allumer une petite flambée dans la cheminée quand le soleil déploie les vastes ombres des montagnes.

C'est une heure paisible dont on goûte la douceur en frottant une allumette sous des brindilles cassées et quelques pignes. Les aiguilles de pin se mettent vite à craquer sous la flamme.

C'est une heure où je n'ai aucune peine à m'assoupir en regardant le soir tomber.

Sinta a recommencé à m'inviter à prendre mon chapeau quand je sors. En cette saison, le soleil tape fort et l'air est encore frais, trop pour que la sueur humecte suffisamment la peau. C'est un temps difficile.

Où soufflent les vents

Le 19 avril, panafricanisme

À Dirac, j'aime les chants d'oiseaux. Dans les parcs, celui du Palais de Justice ou celui près du lac, les bruits de la circulation sont étouffés, et l'on n'entend qu'eux.

Je les entends mais je ne les vois jamais. Pour cela, l'on devrait certainement les guetter longtemps dans les ramures. Les oiseaux qui ont les plus beaux chants, sont généralement les plus petits.

On les entend très bien de l'appartement de Sinti ; du mien aussi. Le mien, je l'ai laissé à Nour. Le train n'était pas bien cher et elle était proche de la gare, mais les bus sont gratuits à Dirac, et lui laissent une plus grande latitude d'horaires. Je l'ai aidée à emménager avec la voiture de Sint.

Nour est fortement concernée par le panafricanisme. Moi aussi par ailleurs, mais moins personnellement bien sûr. Le panafricanisme m'a surpris et séduit. Il tourne la page de la négritude. Sans rien renier ni rien céder, il l'amplifie.

Tous les noirs sont africains ou d'origine africaine, mais tous les africains ne sont pas noirs. Le projet panafricain rebat les cartes. Il met à mal le concept d'état-nation si cher à l'esprit westphalien.

« Pour toi, qu'apporte d'essentiel le panafricanisme, ? » me demande Nour. « Tu le sais mieux que moi. »

Le 21 avril, souvenirs étranges

À dix heures, toujours un petit vent se lève. Il descend le long de la Garous et en porte l'humidité. À dix heures il fait sûrement plus frais qu'à neuf. Le fond de l'air est cependant devenu plus doux ces derniers temps, et les vêtements se sont faits plus légers.

Le bustier de Nour dévoile son nombril, ses hanches et ses épaules. Sa peau avive en moi d'étranges sensations qui iraient dans un sens qui n'est pas celui de la relation que je souhaite conserver avec elle.

En vérité, c'est tout autre chose : le grain de sa peau me rappelle celui de Sint quelques dizaines d'années plus tôt. Comment puis-je m'en souvenir puisque je ne l'ai pas connue alors ? Pourtant le fait est là : je m'en souviens.

Le 22 avril, rien n’est simple en matière de religion

Aujourd’hui, c’est la rupture du jeune. Je n’ai rien vu passer cette année, ni le Noruz, ni Pâques, ni le Ramadan. Je n’ai pas le goût des fêtes, et moins encore celui des rites. C’est sans doute parce que je suis français. Tout bon Français, celui qui connaît et comprend bien la France, connaît et comprend aussi ce mouvement de dégoût que lui inspire l’Église.

J’en ai longuement parlé à Nadina pour l’aider à saisir l’anticléricalisme du Surréalisme et mieux poursuivre sa thèse. Aujourd’hui tout cela est devenu complexe, surtout vu de loin.

J’ai revu récemment un film de Claude Chabrol que j’avais trouvé médiocre à sa sortie : une charge un peu caricaturale contre la bourgeoisie catholique, dont le journal Charlie faisait alors son beurre. En le revoyant un demi siècle plus tard, je l’ai trouvé plus intéressant.

Dans les années 1980, cette bourgeoisie catholique était déjà sa propre caricature, mais considéré sur la longue durée, l’on se souvient qu’elle avait exercé un pouvoir totalitaire sur le pays, surtout avant la Guerre Révolutionnaire Mondiale. L’on s’en souvient si l’on a lu, mais plus personne n’en conserve en mémoire l’expérience.

L’on a du mal à imaginer que l’antipathique édile du film, s’apprêtant à combattre la troupe de théâtre blasphématrice, serait devenu aujourd’hui un catholique-zombie, prêt à défendre d’une même ardeur le toujours vaillant *Charlie Hebdo* et son droit principiel à blasphémer.

C’est pourtant évident si l’on y regarde bien, mais l’on n’aurait rien vu si le toujours facétieux Emmanuel Todd ne s’était pas livré à de subtiles études sociométriques.

Ce dégoût viscéral des Surréalistes pour l’Église (je dis bien « l’Église » et nous savons la quelle) est donc dur à comprendre après un siècle passé ; d’autant plus qu’il n’existe rien de totalement comparable dans les autres pays – peut-être l’Espagne…, ou l’Italie, mais pas entièrement.

Il est d’autant plus dur à comprendre, que ce rejet radical de la religion s’est toujours vite tempéré lorsqu’il n’était plus question de « l’Église ». Vous n’avez qu’à lire Antonin Artaud pour vous en convaincre, ou considérer l’estime d’André Breton pour Malcolm de Chazal. Vous en serez d’autant plus déroutés que les catholiques zombies, devenus de fanatiques laïcards sont rendus fous-furieux par toute forme de religion exotique.

« Mais par la même raison que la justice fait le juste et la sagesse le sage, la divinité doit nécessairement transformer en dieux ceux qui l'ont acquise. Donc tout homme heureux est un dieu. Il n'existe à la vérité qu'un seul Dieu par essence ; mais rien ne s'oppose à ce qu'il y en ait un grand nombre par participation. » (*Omnis igitur beatus, deus ; sed natura quidem unus, participatione vero nihil prohibet esse quam plurimos.*) Boèce – *Consolations*, livre III.

J'ai une affection toute particulière pour Boèce et pour son ouvrage partiellement versifié, *Consolations de la Philosophie*. Que Boèce ait été canonisé m'a toujours surpris. Était-il seulement chrétien ? Rien ne l'atteste. Rien dans ses écrits ni sa vie n'en apporte l'évidence. Seules quelques lignes de son livre m'ont rappelé un évangile, *l'Évangile de Marie*, Marie de Magdala, quelque peu apocryphe. Rien n'est simple en matière de religion.

Le 23 avril, vent

J'ai acheté un nouveau chapeau. Il est couleur sable ; il va bien avec ma veste sans manche molletonnée. Son avantage est qu'il est en tissu, et qu'il se plie donc aisément si je veux le glisser dans mon sac : un chapeau à larges bords que des boutons pression permettent de replier selon d'où vient le soleil.

Je ne saurais dire encore s'il me va bien. Il fait nettement plus plein air que les deux que j'avais. Il tient à peine sur ma tête avec le temps qu'il fait, mais il tient. Il est parfaitement ajusté malgré la large prise que laissent ses bords aux bourrasques. J'ai bien fait de l'acheter.

J'ai projeté pour Nadina un film que j'avais beaucoup aimé quand je l'avais vu adolescent : *Nazarin* de Luis Bunuel. Quand je l'ai découvert, il m'avait semblé mériter le prix de l'anticléricalisme. Il pourrait être aussi pourtant vu comme une apologie du christianisme, ce qui n'est pas si contradictoire pour moi. De nos jours, j'imagine qu'avec la décomposition avancée de l'Occident Moderne, tout cela est en passe de devenir incompréhensible. Ce sont à ces questions abyssales que j'ai tenté d'introduire Nadina ce matin près du lac.

Le 24 avril, temps changeants

J'attends des changements profonds de cette époque mouvante ; des changements plus profonds que ceux dont on entend trop parler et dont je

parle trop moi-même. Je tente de voir à travers le brouillard de la guerre, de la géopolitique, des technologies militaires, de la recomposition du commerce mondial…, derrière cette écume agitée.

Derrière ces écrans, il se joue des choses plus essentielles, plus difficiles à cerner, qui nous échappent, se dissimulant même au regard de ceux qui les font naître.

– Je vois ce que tu veux dire, me répond Sint. Souvent les changements décisifs viennent de ceux de quelques paradigmes.

– Je sais, mais les nouveaux portent souvent aussi des noms anciens ; des noms simples et anciens. La modernité occidentale en a beaucoup puisé dans le lexique le plus quotidien, des mots simples et usés jusqu'à la corde. Ils ont été utilisés pour désigner des choses aussi simples : travail, force, vitesse… Des mots qui ne paraissaient ni prétentieux ni savants. Ils innovaient seulement d'autres rapports entre ces choses, des rapports essentiellement numériques ; l'on disait alors géométriques.

– Je comprends. Comment prendre le vent quand de telles choses se lèvent ? Comment être attentif ? Ce n'est assurément pas facile, pense Sinta à voix haute.

Il ferait presque chaud aujourd'hui si le vent ne soufflait pas.

L’Orient moderne

Le 26 avril, la Modernité orientale

Il va y avoir deux ans que je me suis installé à Dirac, et les quartiers industriels au sortir de la ville sur les rives de la Garous se sont étendus. Les premières impressions qui me restent en mémoire en sont fortement modifiées.

Les quartiers neufs construits sous les falaises de l’autre côté de la rivière paraissent achevés. L’an dernier, j’y avais rencontré Shaïn et Ismaïl que j’avais aidés à vider leur camionnette.

Sharif et Nadina, qui projettent de se marier, y ont déjà jeté leur dévolu pour un appartement. Il faudra que nous passions les voir.

Cette sortie de la ville a beaucoup changé. C’est fou comme tout change sans que tout ait changé. Des détails que l’on aurait crus négligeables contaminent ce qui est autour d’eux. Sous ce ciel dégagé, striés de longs nuages fins semblables à des éraflures, la ville a pris des airs étonnants de modernité.

Les ombres du soir se sont avancées sur la nouvelle ville. Il fait grand-jour encore, mais des lampes ont dû déjà s’allumer derrière des façades, on les devine dans le contre-jour.

De nouvelles barres d’immeubles ont été construites où je les avais vues en chantier. La route a été élargie et des murs coupe-bruit dressés, pas bien hauts pour ne pas cacher la vue ; des murs bas inclinés, de pierres roses venues probablement des carrières de l’autre côté de la ville.

Les habitations ne dépassent pas trois étages, avec des façades en retrait les unes sur les autres pour laisser la place à des terrasses qui donnent sur le sud. Seul le linge étendu laisse penser que ces quartiers sont populaires, malgré leurs airs de résidences de la Côte-d’Azur ou de Floride.

Les usines et les entrepôts eux aussi sont modernes, du moins le paraissent-ils maintenant davantage.

Aujourd’hui, l’envie m’a pris de rouler jusqu’à la sortie de la ville ; jusqu’où débutent les vignobles. J’ai songé un instant pousser jusque chez Rayan, puis j’ai craint de le déranger. J’imagine qu’il doit avoir pas mal de ceps à tailler après l’hiver.

Sans avoir eu à rouler longtemps, je me suis senti bien loin, dépaysé, et même un peu désynchronisé, tant la sensation de rapides changements fut forte. Je me suis arrêté dans un relai routier près de la large route pour boire un ballon de rosé du pays.

Dans ce genre de paysage, mi-urbain mi-industriel, il tombe souvent avec le jour une sensation de tragique. Je ne sais comment je la décrirais mieux. Il s'agit d'un tragique à bas bruit, mais on est loin de la cheminée où l'on craque une allumette dans une vieille maison.

De tragique, il est surtout l'ampleur ; et l'éclairage aussi, des dernières lueurs du jour qui se mêlent à celles des grandes lampes jamais éteintes des chantiers, et celles des feux de position des voitures qui roulent l'on ne sait vers où.

Le 27 avril, pêche aux souvenirs

Il m'est étrange de circuler dans une ville qui m'est devenue familière, mais sans que j'y retrouve des souvenirs lointain. Il en apparaît quand même que je dirais de substitution.

Un bar, dans lequel je me suis arrêté devant la place qui ce matin abritait un marché, m'a rappelé Embrun. Plus précisément, c'est le café qui me l'a rappelé, et plus exactement la tasse. C'est une de ces tasses que l'on trouvait dans tous les bars il y a bien longtemps, et que l'on ne trouve plus nulle part maintenant, même si l'on veut en acheter. L'on en trouve donc à Dirac.

Lourde, en céramique je crois, d'un vert sombre et laqué, l'intérieur blanc, avec les bords dorés. J'aime cette sorte de tasses, bien basses ; des tasses qu'il est impossible de renverser.

Je déteste renverser du café sur un pantalon. Je déteste en renverser seulement dans la sous-tasse, ce qui revient souvent au même, la tasse goutte.

Avant de repartir je devrais songer à demander au serveur où il a déniché cette tasse somptueuse.

Elle me rappelle Embrun dans mon enfance, avant-même que ne soit construit le barrage de Serre Ponçon. Mon père m'avait offert un café ; non, je me souviens, un café au lait accompagné d'un croissant.

Comme la tasse, le bar lui-même était somptueux, ces bars aux tables de marbre et aux vitres encadrées de rideaux de dentelle, enchâssées dans les

cadres de bois de la devanture aux teintes satinées qui faisaient chaud au cœur de bon matin, quand, même en été, les vallées sont encore fraîches.

J'adorais alors tremper un croissant dans du café au lait bien chaud. J'en ai gardé le goût longtemps. Puis il m'est passé.

La paroi extérieure de la tasse dessine un décagramme aux angles arrondis. L'intérieur est parfaitement circulaire. Le café est très noir sur son fond blanc, sans transparence, très fort, très bon.

La tasse est lourde, je la tiens pourtant bien entre mon pouce et mon index par sa hanse bien dessinée, festonnée de laque dorée. Elle est agréable au toucher. Qu'on n'en trouve ici, et plus en Europe, laisse soupçonner que ce dessin particulier serait d'origine orientale.

C'est ainsi que Dirac que je connais depuis si peu de temps, me réveille à des souvenirs lointains.

Le 28 avril, la modernité

Toujours l'homme fut moderne, aussi loin que remonte l'histoire et la préhistoire. La Grotte Cosquer, n'est-elle pas définitivement moderne ?

Qu'est-ce que la modernité ? Je l'ai découverte, je l'ai vue quand j'étais bien jeune encore sur une illustration de mon livre de Français : les murs immaculés d'un château au-dessus d'un jardin, une image peinte à la façon des miniatures du début de la Renaissance. Elle était fortement moderne.

L'essence de la modernité, pour se la figurer, l'on doit regarder attentivement les images que je viens d'évoquer ou de toutes semblables. L'on en trouve partout : café de Chengdu dans le quartier des canaux, où une élégante jeune femme se penche sur le clavier de son Lenovo ; bijou d'obsidienne du Mexique, qui fut moderne, n'en doutons pas ; boîte en bois marquetée de Quandahar ; hôtel de luxe près du transsibérien ; grande moquée de Kazan… Mieux encore, l'on pénètre la modernité par les lettres : Montaigne, Li Taï Po, Arakida Moritaké, Luis de Gongora, des furieusement modernes.

Il n'y a pas de style moderne à proprement parler. Tous le sont et le demeurent un certain temps, avant qu'un autre ne prenne leur place. Que disent les images de la modernité ? Elles disent qu'il y a eu de l'ancien temps, et que nous sommes maintenant dans les temps modernes.

Dans toutes les sociétés, et à toutes les époques, des objets et des lieux disent de telles choses. La modernité est anti-historique. Elle dit : il y a eu

de l’histoire et il n’y en a plus. La modernité nie aussi le progrès : la lente progression tâtonnante des traditions.

Elle nie toute tradition aussi bien. Elle surgit dans le présent sans transition : l’ancien temps et les temps modernes. Elle surgit, joyeuse et grisante pour l’éternité d’une vie d’homme.

Toujours, à toute époque, les hommes ont eu le sentiment de vivre enfin dans les temps modernes. La modernité est naïve et nous l’acceptons de bonne grâce.

Une société devient une colonie lorsqu’elle ne perçoit plus sa modernité, n’en produit plus, et se laisse séduire par celle d’un empire. L’Occident a usé sa modernité jusqu’à la corde. Il n’en produit plus. Il n’y a plus d’Occident moderne.

L’Asie ne promeut pas sa modernité, accréditant ainsi qu’elle ne cherche pas à coloniser. Elle n’en est pas pour autant dépourvue. Je ne peux être indifférent à la modernité orientale, mais elle est si multiple qu’elle en devient indéchiffrable ; sa modernité de la vie quotidienne.

« Tu fais le panégyrique de la modernité, ou son procès sans appel ? » me demande Nadina. « Quelle importance ? »

Je sens que la chaleur va bientôt devenir torride pendant les après-midi. Je suis resté en chemise sous les ramures clairsemées que traversent de fins rayons de soleil pour tacheter le sol.

Les images mentales

Le 2 mai, images mentales

« Les francophones comprennent mal la notion d'intelligence artificielle. Ils ne pensent pas que la notion est issue de l'anglais, où intelligence renvoie à information. Un mot rend parfaitement cette notion : informatique. L'intelligence artificielle, cela signifie simplement l'informatique, l'information automatique. Pas de quoi avoir des vertiges métaphysiques », m'explique Sint.

Il fait agréablement frais sous les branchages que le vent agite à peine, juste assez pour voir bouger l'ombre des feuilles sur la table de métal. Sint est en beauté aujourd'hui avec son voile blanc de coton qui fait valoir le rubis qu'elle porte sur le front.

Elle doit avoir chaud en marchant au soleil. Moi non plus, je n'ai pas encore sorti les vêtements de printemps. J'hésite à le faire, puisque le matin et le soir nous retournons en hiver.

« Tu penses », me demande Sint, « que l'apparition de nouveaux paradigmes dont tu me parlais la semaine dernière, pourrait passer par l'adoption de l'hexadécimal avec le système de notation et de prononciation du Bibi que tu nous avais expliqué l'an dernier ? »

« Pour être sincère », dis-je, « je m'attends à les découvrir qui surgissent ici où là chaque jour, mais je ne vois rien apparaître. Robert Lapointe était un amuseur, on ne va pas le contester, mais il ne s'est pas investi dans une élaboration aussi complexe que le Bibi avec la seule intention d'amuser. D'ailleurs il n'a amusé personne. Non, il se rendait bien compte qu'il construisait un outil cognitif essentiel pour les temps nouveaux. »

« Il semble que personne ne l'ait remarqué, sinon toi », observe Sint. « Si je l'ai remarqué, c'est qu'il est remarquable. D'autres n'ont pas dû voir immédiatement les usages possibles. Comme je l'avais dit l'an dernier, des machines convertissent très bien les bases numériques à notre place. Ceux qui ont appris à utiliser le Bibi, l'ont fait pour s'amuser, sauf moi, afin de créer des chartes de couleurs pour mes pages web. »

Je m'étais rendu compte que les couleurs de mes fonds et les polices de mes pages différaient sensiblement selon les machines sur l'écran

desquelles je les voyais. J’ai donc chercher à définir des gammes de couleurs dont les valeurs relatives soient moins affectées que d’autres par le changement d’écran. Je devais donc établir des rapports numériques très précis. Il m’est vite paru évident qu’il est plus facile de mémoriser un nombre, même élevé, et d’en concevoir intuitivement la valeur en bibi, qu’avec les notations convenues de l’hexadécimal, avec ‘a’ pour ‘10’, ‘b’ pour ‘11’, etc.

« Le Bibi est plus commode pour réfléchir et mémoriser pendant que l’on travaille, mais comme l’on doit finir par entrer dans le programme les valeurs en notation conventionnelle, quand j’ai eu achevé mes chartes, je n’ai plus eu à l’utiliser. Voilà pourquoi le Bibi est utile, mais pourquoi l’on peut aussi s’en passer ; mais pas cependant pour concevoir, intuitionner et mémoriser. »

« C’est bien ce qu’un programme ne fera jamais à ta place », remarque Sint. « Il ne produira jamais des images mentales à ta place, ni ne travaillera avec. »

« Je m’attends à voir réapparaître le Bibi d’un jour à l’autre, peut-être réinventé, peut-être avec des noms et des conventions légèrement différentes, mais au fond, identiques ; peut-être en Iran, peut-être en Chine. – Pourquoi en Chine ou en Iran ? – Il me semble que c’est où l’on en aurait le plus d’usage aujourd’hui, et où les esprits y seraient par leurs cultures, les mieux préparés. »

Le 4 mai, désordre dans les concepts

La notion d’image mentale est complexe. Elle-même est une image : l’image mentale ne concerne pas nécessairement le visible, elle est aussi bien une image sonore.

Nous ne savons pas dire beaucoup des images que nous nous donnons, ni ne comprenons comment nous nous en servons. Sur cette notion, cette image, nous fondons ce que nous appelons « intelligence ». Sans ces images, pas de travail intellectuel humain, ces mots n’ont aucun sens.

Une image mentale serait aussi bien une simple et banale valeur numérique, disons un nombre : 0,1 ; 10 % ; 1/10 ; et la polymorphie par laquelle nous la saisissons successivement est proprement ce qui en fait précisément une image.

Voilà qui est à la fois simple et complexe. L'époque moderne ne s'est jamais donné beaucoup de moyens d'accomplir assez de rangements dans ce fatras, bien que James se fût mis à l'ouvrage.

Le problème est que nous ne savons plus trop si nous touchons ici à la psychologie, à la logique, la mathématique, la linguistique, la grammaire, la rhétorique, la poétique, et pourquoi pas la poésie, l'art, l'esthétique. C'est en quoi je me suis perdu au sortir de l'université.

– Peut-être devrait-il s'agir essentiellement d'esthétique, suggère Sint. Au sens littéral, l'art de passer de l'intelligible au sensible.

– C'est bien de quoi il s'agit. Mais quel désordre !

Le 5 mai, jungles intimes

Dirac est une ville plus moderne que je m'en étais aperçu quand je m'y suis installé en 2021. C'est à cause de la modernité orientale que je n'avais pas bien perçue.

La modernité orientale aime faire dans le rustique, dans le plein air. Ici l'on n'aime pas les immeubles de grande hauteur. L'on aime les styles traditionnels, mais tout est neuf sans le paraître.

De la verdure pourtant : l'on hésiterait à parler d'espaces verts : les jardins sont autant de petites jungles qui plairaient à Joseph Borrell (le Vice-président de la Commission européenne, qui aime comparer le monde qui n'est pas européen à une jungle).

Jungles tranquilles, rafraîchissantes, qui tempèrent le climat, et que j'aimerais dire intimes. La ville emploie des armées de jardiniers. Ils sont qualifiés et experts pour donner l'impression de ne toucher à rien, pour faire en sorte que la végétation se répande comme seule.

Dirac s'est enrichie récemment, m'a expliqué Sinta. Ce n'était pas ainsi quand elle était jeune.

« La philosophie fabrique des concepts », me dit-elle. « L'on dit aussi que la science produit des paradigmes. Je ne crois pas que cela nous mène loin. Le plus important serait de produire des images mentales ; mais l'on ne sait même pas comment s'y prendre. »

Shimoun sourit. « L'on a connu dans toutes les grandes civilisations des ouvrages qui recensaient des images mentales » dit-il.

Nous nous sommes rencontrés devant l'un des restaurants de bois à l'heure où il faisait déjà chaud. Des jardiniers ramassaient des branches

cassées parmi les pierres et les galets au bord du lac, s'ingéniant à rendre le lieu plus naturel et plus sauvage.

Le 6 mai, images de l'esprit

À une lointaine époque, je m'étais entiché de littérature alchimique. J'avais vite compris qu'il s'agissait d'abord d'un phénomène d'édition ; d'impression de livres qui avait coïncidé avec l'apparition de l'imprimerie en Europe. J'avais vite compris que le phénomène n'était pas inspiré d'intentions parfaitement honnêtes. Les libraires-imprimeurs avaient trouvé le moyen de vendre des livres chers et rares en exploitant des sciences secrètes ou prétendues telles. L'on avait cherché de vieux manuscrits latins, souvent traduits de l'arabe, la langue de l'alchimie, dont les traductions étaient bizarres, quand ce n'était extravagantes.

De cela je me suis aperçu plus tard, en lisant les alchimistes arabes. Ils traitaient de chimie, de la combinaison des corps, il n'y avait rien de plus mystérieux, si ce n'est que reconnaître les noms des matériaux dans cette langue ancienne était difficile, et peu utile par ailleurs. Ces lectures n'étaient cependant pas dépourvues d'intérêts, car les auteurs se livraient souvent à des généralités, des remarques épistémologiques et des commentaires sur des savants antiques, Aristote, Zosime…

Je vais peut-être un peu vite en renvoyant tout sous le registre de l'escroquerie. Il y avait de cela, mais pas seulement. Il n'est pas dit que les lecteurs, les auteurs traducteurs, les libraires-imprimeurs fussent dupes. À y regarder de près, ces livres donnaient souvent lieu à des jeux de l'esprit fascinants, et ils étaient beaux. L'on aurait pu les dire des recensions d'images mentales dont Shimoun parlait hier matin.

J'ai connu des ouvrages semblables dans le monde indien, pendant l'ère moghole notamment, qui faisaient des recensions d'images mentales védiques. Ces images identifiables dans leurs traditions respectives, sont souvent transversales à d'autres. J'aimerais en reparler avec Shimoun.

Dialogue

Le 7 mai, la colère

Ô muses, chante la colère de Prigojine. Elle a stupéfié le monde. L'on n'avait rien vu de semblable depuis le bouillant Achille. Les morts étaient convoqués ; corps ensanglantés et meurtris à la faible lueur de lampes. Une vidéo insensée.

L'on n'avait jamais vu depuis, un combattant s'adresser ainsi à la hiérarchie militaire. Autant dire que l'événement est historique. Il y aura un avant et un après.

C'est à l'ouest que la colère d'Evgueni Prigojine a le plus stupéfié. On n'y plaisante pas avec la hiérarchie. Plus que de l'insoumission, c'est du blasphème. L'Ouest est étonné : si même les régimes supposés autoritaires le prennent à l'aise avec la hiérarchie, jusqu'où ira-t-on ?

Le 11 mai, dialogue de philosophie première

– Il fallait à la science moderne un créateur. Les lois des mathématiques décrivent tout. Elles sont les lois de la création, mais seulement de la création créée.

– Explique-toi mieux.

J'ai souvent observé que Lycos aime pratiquer les raccourcis dans sa pensée. Des inférences n'y sont même pas signalées par des points de suspension, qui nous autoriseraient au moins à imaginer que quelque-chose manque pour être complet.

Une fois qu'on a compris, ces élisions semblent moins déroutantes : l'on n'y voit plus rien manquer. L'on est cependant embarrassé par de semblables énoncés ; l'on craint que des imprécisions, de toujours possibles lapsus ne nous induisent en erreur. Il semble pourtant que lorsqu'on pense par raccourcis, l'on fasse peu de lapsus ; que l'on soit peu enclin à utiliser des mots mal appropriés.

« La science moderne s'en sort bien avec ce qui est, mais elle ne peut rien avec ce qui n'est pas. Tu déduiras les lois des mathématiques avec tout ce que tu as sous les yeux et sous les mains, mais tu ne feras rien apparaître sous tes yeux ni sous tes mains de la seule réflexion mathématique. »

« Je m’abstiendrais de te donner les quantités d’exemples qui me viennent à l’esprit pour te prouver le contraire, car j’imagine que lorsque tu dis « la seule réflexion mathématique », tu entends « absolument rien d’autre ». L’on a déduit l’existence d’une planète sans la percevoir, par le seul calcul des effets qu’elle exerçait sur son environnement. Il n’y avait donc pas proprement rien : le calcul seul. »

« Je crois que tu comprends ce que je veux dire. Si les mathématiques sont les lois auxquelles obéit le monde, elles ne peuvent que lui être données pas le créateur de celui-ci, et ce créateur doit être à la fois suffisamment impersonnel et transcendantal pour créer ce monde, et suffisamment personnel à la fois pour partager une relation intime, quasiment de parenté, avec celui qui entend ces lois. Tu comprends bien ici que l’on ne trouve rien dans le principe d’une telle personne divine qui ressemblât à une entéléchie aristotélicienne, ni au ciel des Chinois, ni même au Brahman des Védas. »

Les raccourcis de Lycos sont passablement fatigants pour l’esprit qui tente de le suivre. Pour ralentir le sien, je lui propose une objection : « L’on connaît pourtant bien des civilisations polythéistes ou athées qui avaient conçu de puissants instruments mathématiques, pour ne citer que les Grecs, et surtout les Indiens. »

« Tu as raison, je n’ai pas été clair. Ils auraient été suffisamment bien équipés pour avoir inventé la physique moderne, mais ils ne l’ont pas fait. Ils ne l’ont pas fait car ils ne parvenaient pas à induire de ces mathématiques les comportements de la physique. »

« Soit, il est plus évident de déduire les mathématiques de la physique que d’induire la physique des mathématiques. J’ai lu et entendu bien des paroles étayant l’hypothèse, ou si tu préfères l’expérience d’un Dieu créateur du monde et pourtant personnel. Je pense à Leibniz, à Kogève et tant d’autres. Elles ne m’ont jamais convaincu. »

« Si la proximité d’une personne divine avait été nécessaire pour conduire à la science moderne, ce n’aurait pas été les Européens qui l’eussent découverte, mais bien avant eux les arabo-persans, après la fin des Sassanides. Eux avaient cherché dans la chimie. Les Occidentaux, bien plus tard, dans la mécanique, la reine des sciences. »

« L’on n’imagine pas l’acuité de ces questions sur lesquelles rivalisaient les savants de la Rome byzantine et ceux de la Perse islamique », commente Shimoun.

En sortant de l’université, j’ai rencontré Lycos, et nous avons engagé la conversation en descendant vers le centre de la ville. Puis nous avons croisé Shimoun près de la place où j’avais aimé ces derniers temps observer la croissance des ramures. Nous nous y sommes arrêtés.

Après avoir commandé trois cafés, je reprends : « Pour le dire tout net, je ne crois pas que nous ayons une intuition naturelle des mathématiques, dévoilerait-elle ou non notre proximité avec un créateur du monde. Si j’ai lu attentivement les Méditations Métaphysiques de René Descartes, et j’en ai été fasciné, je tentais de percer au plus près le récit de son expérience. Je n’ai jamais découvert en moi ce qui me laisserait croire que j’aurais un accès inné aux lois des mathématiques. Je comprends bien le dialogue du Ménon, mais ce n’est pas de cela qu’il s’agit : pas de l’intuition de la géométrie, mais celles de sa relation avec la physique ; son rapport avec le monde créé si tu veux. »

« Même l’intuition mathématique, je n’ai jamais su la découvrir en moi autrement que par la médiation du comportement physique des matériaux. »

« Je te donnerai un exemple simple : la poulie. La première fois que j’ai vu employer une poulie, j’en fus surpris. Je n’étais qu’un petit garçon, et j’aurais bien pu me convaincre quelques années plus tard que le procédé était, au contraire, intuitif. Cependant le levier ne m’a pas paru non plus immédiatement intuitif. »

« Plus tard, lorsque j’ai su employer la géométrie pour décrire les phénomènes de la poulie et du levier, et lorsque je fus capable d’y réfléchir plume, et même règle, en main, je les ai trouvées peut-être plus contre-intuitifs encore. Logiques peut-être, mais pas intuitifs. »

« Ta remarque n’est peut-être pas si contradictoire avec ce que dit Lycos », relève Shimoun. « L’intuition d’une intimité des mathématiques par l’intermédiaire d’un Créateur à la fois transcendant et humainement proche, aurait pu n’être qu’une illusion, mais l’on peut imaginer que cette illusion fût de nature à donner seule l’impulsion de chercher un nouveau système du monde. »

« Oui, mais pourquoi le monde occidental ? Qu'avait l'Occident que n'auraient pas eu l'Eurasie et l'Océan Indien ? » Insisté-je. « Serait-ce d'avoir fondé la science moderne sur la mécanique plutôt qu sur la chimie ? Probablement, mais je ne suis pas assez savant pour m'engager plus loin. »

« Alors que posséderait la mécanique que n'aurait pas la chimie », reprends Shimoun, « au point que l'on dût attendre Lavoisier pour en produire enfin une aussi consistante que la mécanique, et dont on eut tant de peine à concilier les principes respectifs, avant de découvrir de si nouveaux et de si curieux objets que sont les particules et les molécules ? »

« Je crois que ce qui fait de la mécanique une reine », dis-je, « est qu'elle repose au départ sur un très petit nombre de figures : la poulie, le levier… Elles sont simples, elles ne sont pas nombreuses. Oserais-je dire : elles sont bêtes ? »

Dialogues

Le 14 mai, dialogue avec Nadina

– Je n’ai rien compris à votre dialogue, toi, Lycos et Shimoun, m’a dit Nadina. J’imagine que ce dont vous parliez vous est familier ; vous deviez vous entendre à demi-mots. Je t’avoue n’avoir pas trouvé Lycos faire plus de raccourcis que toi.

Si je vous ai bien compris, l’approche scientifique du monde impose qu’il soit conçu comme une création, et donc le produit d’une décision délibérée d’un sujet, et certainement pas un processus causalement déterminé.

– C’est à peu près cela, et c’est une idée qui nous était déjà venue en tête, et que nous avions, pour ainsi dire, acquise des modernes. C’est la raison pour laquelle nous l’avons sans doute mal développée, et qu’elle te paraît en raccourcis.

– J’ai été surprise de vous voir argumenter comme des théologiens, toi surtout, que j’ai toujours entendu confesser un athéisme et un matérialisme convaincus. Tes amis ne m’étaient pas parus non plus bien loin de partager tes façons de voir.

– La question n’est pas là. La question est que si nous cherchons dans le monde de l’intelligible de quoi fonder les prémisses de ce qui ressemblerait à une science, nous devons trouver un agent, un sujet susceptible d’une opération volontaire et intelligente.

– Un dieu ?

– Pas pour moi. Non, seulement au moins un être vivant et créateur. Le monde en est plein. Tout dans le monde vit et crée ; le produit et le transforme. Pourquoi en refuser le miracle, pour en faire une abstraction ?

– Un être vivant ?…

– Je ne sais pas où commence ni où s’arrête le vivant. La volonté, la volition à minima, la voracité, la reproduction… je ne sais non plus où elles commencent ni où elles s’arrêtent. As-tu déjà bien vu du feu ? Et une vague ? As-tu déjà lutté contre une vague ?

– Ta vision aurait-elle quelque-chose à voir avec Mach ? Ou avec Ludwig Feuerbach ?

– Non. J’hésite un peu, mais non. Feuerbach se place lui-même comme un tel sujet : Moi. Il peut bien consentir à élargir ce moi à un nous, mais tout est dans cette relation entre le monde et moi. Prends l’exemple d’une flamme. Tout est dans la relation peut-être, mais nous sommes indépendants dans le sens où la flamme, je peux l’avoir allumée, et aussi l’éteindre. Elle peut me brûler, me consumer aussi bien. Nous pouvons nous détruire l’un l’autre, nous tuer ; nous pouvons nous faire cesser d’exister l’un pour l’autre, pour en faire exister autre chose.

Le propre du vivant est qu’il meurt, le propre des êtres vivants est qu’ils se tuent, se dévorent. Ce n’est pas exactement d’une telle façon que Feuerbach, ni Mach, ne pensent la relation. Ce n’est pas ainsi non plus que la science moderne le conçoit.

Le 15 mai, dialogue avec Sint

Sint a des lèvres pulpeuses. Elles ne sont pas particulièrement épaisses, non, elles sont fruitées, comme les cerises dont elles ont la couleur et l’éclat. Sint sourit davantage des yeux, qu’elle plisse de façon charmante.

– Comme Nadina, dit-elle, je suis quelque-peu déroutée par votre dialogue métaphysique. Je suis même surprise que vous accordiez tant d’importance à la métaphysique. La métaphysique : ce qui est au-delà du monde physique. Quel au-delà ?

– Est-il possible de considérer une chose en faisant abstraction de son caractère physique ? Bien sûr. Un nombre par exemple. Considérons le nombre deux. Deux n’est-il pas concevable sans se demander : deux quoi ? n’est-on pas capable de l’utiliser ainsi, de l’utiliser efficacement sans relation avec rien de physique ? Ne doit-on pas s’y résoudre en abordant les mathématiques, plutôt que se confiner à faire de simples calcul ?

– Et pourquoi ne pas appeler cela les mathématiques plutôt que la métaphysique ?

– On l’appelle comme on veut. La question que nous nous posons consiste à interroger le rapport entre les lois des mathématiques et celles de la physique. On l’appellerait aussi bien philosophie première, *prima philosophia*, ce serait davantage à mon goût. Cette question est profonde, consistante et pratique. Descartes s’était demandé : pourquoi les lois de la nature obéissent-elles à celles des mathématiques ? Et il avait répondu : parce que le Créateur les a données à sa création.

J’avais écrit de cette réponse qu’elle était une géniale absurdité. J’avais écrit ailleurs qu’elle était une pirouette. Descartes était habile à faire sauter les questions dont on pouvait douter de l’urgence. Quel rapport y a-t-il entre les lois de la nature et celle des mathématiques ?

– Je ne crois pas que sa réponse n’était pour lui qu’une pirouette.

– Elle l’était pourtant. Elle sonnait bien un peu comme une tautologie. Je t’accorde que, pour Descartes, Dieu ne se réduisait pas à un mot, ni à ce que lui avait appris sa nourrice ; mais de leur relation, il en gardait le secret. Il était discret sur une telle expérience. Si sa phrase n’était pas une pirouette, elle était au moins une dérobade.

– Et pour toi ?

– Moi j’ai depuis longtemps déplacé la question : pourquoi les lois des mathématiques obéissent-elles à celles du vivant ?

Le 17 mai, consolations

Dès que des mots sont écrits, ils semblent plus vrais. C’est un drame. Ils le semblent plutôt pour celui qui les lit, même s’il est celui qui les lit après les avoir écrits. C’est un drame surtout pour celui qui les écrit.

Écrire est toujours poser un acquis ; et ce n’est pas un drame, au contraire.

Acquis ne veut pas dire vrai. Il est toujours temps de déconstruire, et c’est un autre acquis ; et celui qui écrit voit que cela est bon.

Celui qui écrit voit que ce qui pour lui est acquis, ne l’est pas pour tout le monde. C’est un autre drame. Celui qui écrit ne manque jamais de voir que ce qu’il a posé, parfois magistralement, est ignoré de tous, même de ceux dont il croyait avoir été lu et compris ; à plus forte raison de ceux qui ignorent jusqu’à son existence.

Il sait que c’est logique et irréfutable, et pourtant cette évidence lui est contre-intuitive, ou, pour le moins, difficile à convenir, car il sait que ce qu’il a posé lui est acquis et certain, fût-ce pour lui seul. Cela rend celui qui écrit solitaire.

Ce n’est évidemment pas le cas de celui qui parle, du moins s’il ne parle pas seul.

Boèce ne s’attendait certainement pas que je le lusse un jour. Plus personne ne viendrait. Il attendait tranquillement la mort dans son cachot où le roi des Burgondes, ou des Ostrogoths, l’avait condamné, et dont je n’aurais pas seulement soupçonné l’existence sans cela.

On le sent bien consolé à le lire, posant tranquillement par écrit ses acquis, ne les posant pour personne, et heureux de le faire.

« Pour la plupart des gens, pas de ceux comme toi ou comme Boèce », me reprend Sanpan, « les acquis dont tu parles sont des biens communs. Nous les recevons et les étudions ensemble. Crois-tu que chacun soit condamné à tout réinventer ? »

« Ne crois-tu pas que toutes ces recensions, cela ne finisse par faire beaucoup à la longue ? »

« Je vois le fond de ta pensée. Tu te demandes si toutes ces recensions, notamment sous la forme des revues savantes, ne se résument pas à une façon de disparaître ; si ces parutions ne confinent pas à des disparitions. »

« Quand j'étais plus jeune, je lisais tous les articles dans une revue qui m'avait publié. Je me disais que chacun devait faire ainsi, et je pensais que mon texte y trouvait autant de lecteurs. Un abonné n'est pas nécessairement un lecteur, et je me doutais que la revue n'en eût pas beaucoup d'autres. On ne lit pas les textes publiés, on les cite, on s'y réfère. »

« J'ai toujours été attentifs et curieux des effets que l'entourage d'autres textes avaient sur les miens. Puis, je ne les ai souvent plus lus, et j'ai appris que je n'étais pas le seul. »

Les lois du vivant

Le 19 mai, une forme de vie

– « Pourquoi les lois des mathématiques », me cite Sinta, « obéissent-elles à celles du vivant ? » C'est une forte remarque. Elle me renvoie à l'expression fameuse de Ludwig Wittgenstein.

Sinta m'a souvent entendu citer les mots de Wittgenstein « une forme de vie » ; plus précisément « comme » une forme de vie. J'ai souvent relevé qu'ils étaient mal compris.

S'il est comme une forme de vie dans le langage, elle est dans l'énoncé-même ; l'énoncé logique, mathématique, poétique, amoureux… La forme de vie, ce ne sont pas les circonstances ni les activités dans lesquelles participe l'acte de langage. (Cette dernière interprétation, sans être absolument fausse, serait seulement triviale.)

– Avant notre dialogue du 15, dit Sint, je ne comprenais pas avec la même intensité ce que tu voulais dire.

Il y aurait comme une forme de vie dans le langage. L'on comprend d'autant moins cette phrase que la remarque est simple. Il n'y a rien à comprendre : elles n'explique rien, elle ne décrit rien : elle montre. L'on voit ou l'on ne voit pas. « Une forme de vie ? Où ça ? »

« Tu as vu ? On dirait une forme de vie. – Ah oui. »

– Et quelles sont les lois du vivant ? m'interroge Sinta.

– Pour te dire le fond de ma pensée, Sint, je ne crois pas que le vivant possède de loi. Il les donne ; il les donne seulement.

Sint plonge dans un profond silence. « Oui, je crois que je comprends », m'étonne-t-elle. Oui, je suis sûr qu'elle comprend.

Le 20 mai, le printemps est humide

Le printemps est humide. Ce temps ne me déplaît pas. L'humidité exalte les odeurs, celles de la végétation évidemment, mais les autres aussi, celle du café, du thé, celles des moteurs. Mais non, les odeurs de moteur ne sont pas désagréables non plus, il n'en faut pas trop, c'est tout. Une odeur d'essence près des talus trempés, c'est toute la campagne au printemps. L'on sent la campagne à Dirac, même dans les quartiers les plus urbanisés. C'est à cause des jardins, des parcs et des canaux nombreux.

Mon nouveau chapeau fait merveille. Il protège bien du soleil, et de la pluie aussi. C'est un chapeau de brousse en tissu ; c'est ainsi qu'on l'appelle. Le tissu est à la fois assez rigide et assez déperlant pour que ses larges bords ne se déforment pas sous la pluie. Pour protéger ses lunettes, rien n'est mieux. Pas une goutte n'atteint les verres.

Pourquoi la science moderne n'est-elle pas née de l'Anatolie à la Transoxiane ? Et d'abord, en est-on bien sûr ? Il est fort possible que les Européens aient découvert la science moderne dans des manuscrits arabes.

L'on n'y a pas cherché d'assez près. Et l'Histoire, c'est comme le reste, l'on y trouve surtout ce que l'on y cherche.

La rencontre de l'immense empire Perse très hellénisé depuis Alexandre, avec les tribus du Prophète, dut être déterminante ; c'est-à-dire de la philosophie et des mathématiques hellénistiques avec la religion des Arabes.

La prétendue conquête arabe est une légende. Les Arabes ne pouvaient pas conquérir la Perse. C'est une simple question de démographie. Ce fut plutôt le message coranique qui conquit les esprits, puis, plus lentement j'imagine, le monothéisme qui conquit les mathématiques.

Je ne sais combien de temps il fallut aux savants perses pour achever la synthèse entre les concepts de la philosophie grecques et ceux de la Révélation coranique. Ce monumental travail philologique était déjà accompli aux temps d'Al Fârâbî mort en 950.

Pour autant, ce n'était toujours pas la science moderne. Cela se passait avant l'arrivée des Mongols, et il est probable qu'ils en furent un puissant stimulant.

Les peuples des steppes, Huns, Turcs, Mongols, paraissent avoir joué un rôle de stimulateurs de l'Histoire. Ils semblent n'avoir jamais eu de culture bien dessinée, récupérant plutôt au passage celles qu'ils rencontraient.

Ils paraissaient frustes. Des nomades, on s'imagine. Et pourquoi ? Cela les conduisit à inventer ce que l'on a appelé le papier bible, et qui est bien pratique. C'est sous le règle de Toramâna en Inde, dans le Pakistan actuel si je ne me trompe pas, que fut inventé le zéro.

Les Mongols ont construit le plus grand empire de l'Histoire, et qui a produit les plus grandes conquêtes de l'esprit. Un peuple de nomades éleveurs de chevaux : voilà qui va à l'encontre de ce qu'enseigne l'Histoire

universelle. D’ailleurs, tout ce que disent les historiens des Huns, des Turcs et des Mongols est incroyablement insatisfaisant.

Le 22 mai, la loi du vivant

Il pleut, il pleut beaucoup. Cela commence à devenir désagréable pour le linge qui prend une si bonne odeur quand il sèche au soleil.

J’ai acheté des lunettes teintées pour travailler à l’écran. Je vois bien de près, comme tous les myopes. Ce sont les lointains qui deviennent flous sans mes verres, et je reconnais à peine quelqu’un sur un autre trottoir.

À l’écran, je lis sans peine sans devoir m’approcher. Je crains cependant que la lumière artificielle ne fatigue ma vue. J’ai donc acheté des lunettes de soleil au bazar.

Aux premiers essais, j’en suis content, mais je crains de les avoir prises trop sombres. Avec ce temps pluvieux, de toute façon, je me distingue à peine dans la glace quand je n’allume pas.

Je n’ai pas tardé à m’apercevoir que ces lunettes, la base des verres étant plus pâle, m’incitent à tenir la tête plus haute et à corriger spontanément mon assise. Je retrouve ainsi la posture que mes derniers exercices de chi gong avait améliorée.

Il est curieux d’observer comment ce que l’on se met en tête avec assez d’obstination finit par se produire comme par une force des choses. Je me demande d’ailleurs si rien de bons ne se fait jamais autrement que d’une telle façon. C’est sans doute la loi du vivant.

Le 23 mai, nouvelle démocratie

Erdogan arrive bien placé pour le second tour des élections. Rien n’annonce une tentative de révolution de couleur. Je m’étais donc trompé, mais on n’en sera sûr que dimanche.

L’opposition, présentée comme de gauche dans l’Ouest Sauvage, se montre au cours de la campagne bien plutôt d’extrême-droite, une extrême-droite nationaliste et xénophobe. Avec un Kémaliste à sa tête, je n’en suis pas plus étonné.

Il y a deux nationalismes et deux xénophobies en Turquie : celle qui pense en termes de civilisations et qui est xénophobe envers l’Ouest Sauvage ; celle qui est xénophobe envers ses propres voisins, Syriens, Kurdes, Iraniens, Afghans…, et dont le nationalisme se cale sur les frontières. Cette carte du nationalisme et de la xénophobie est surtout jouée

par l’opposition comme sa dernière chance, au prix de compromettre ses revendications sur les droits de l’homme, et elle les rend mois crédibles. Pour autant, rien n’est aussi clair qu’il le paraît. Ni l’opinion publique, ni les intérêts de la Turquie ne coïncident avec l’ouest sauvage, mais bien davantage avec l’entraide et l’amitié entre tous leurs voisins, des Russes aux Arabes.

Le problème des élections en Turquie est qu’elles commencent à se jouer, comme il est devenu coutumier dans le monde atlantique, à cinquante-cinquante. L’on sait ce qui se passe alors. Au lieu d’opposer des options claires, permettant ensuite aux élus de connaître les rapports de force et de savoir sur quoi négocier, voire de commencer éventuellement à s’y mettre entre les deux tours, les camps se contentent de faire de la surenchère sur les mêmes thèmes, se disputant les mêmes propositions et s’opposant sur des nuances. En définitive, de telles élections ne tranchent ni ne changent rien. L’on trouve davantage de contradictions au sein des listes des mêmes candidats qu’il n’y en a entre les deux concurrents. L’on se plaît à appeler encore cela la démocratie. Elle tend à produire comme un double parti unique.

Jours paisibles à Dirac

Le 25 mai, la paisible mosquée de Xi'an

La République Démocratique de Chine a invité tous les gouvernements d'Asie Centrale à Xi'an. Les pays d'Asie choisissent toujours attentivement leurs lieux de rencontre. L'on se souvient de Samarcande l'an dernier.

Avec Xi'an, l'on ne peut faire plus chinois. Elle fut la première capitale après que le premier empereur Quin, Shi Huangdi, eut unifié les Royaumes combattants. Elle est célèbre par ses guerriers d'argile découverts et déterrés à la fin du vingtième siècle. Le monde entier en a entendu parler. Pour autant, cette capitale est située très à l'ouest, au départ des caravanes de la soie. Aussi l'Islam y a depuis longtemps une forte présence.

La grande mosquée de Xi'an est connue pour avoir été construite dans le style d'une pagode. Son minaret paraît surgir de l'écrin d'une végétation luxuriante. L'on retrouve partout en Chine de remarquables mosquées de styles souvent inattendus. Elle est l'une des plus anciennes, construite en 742.

Il y a vingt ans, j'ai eu l'intuition qu'une civilisation d'une immensité inédite reprenait son vol au cœur de l'Asie. Personne ne m'a cru. Quand on revoit l'état du monde alors, l'on ne s'en étonne pas. Tout s'est passé si vite.

La Grande Mosquée de Xi'an occupe un espace considérable dans le vieux quartier musulman, mais il est subtilement découpé en petites cours tranquilles. La végétation y paraît plus dense qu'elle ne l'est en réalité. C'est l'une des plus vieilles mosquées de Chine, peut-être la plus vieille.

La Grande Mosquée de Xi'an : l'attribut « grand » lui va mal ; je l'appellerais « la paisible mosquée de Xi'an ». L'Islam s'est largement répandu en Chine dès qu'il eut pénétré la Transoxiane. Une conquête paisible. Le choix de la ville a dû chercher à le rappeler.

Les calligraphies en caractères coufiques s'approprient bien l'architecture de style pagode.

Le 28 mai, colère pour colère

– C'est quoi en fait la grosse colère de Prigojine, m'interroge Leïli ?

– Tu sais que l'état-major cherchait à attirer les forces ukrainiennes à Artiomiovsk pour les hacher sur place, mais les combattants de Wagner avançaient trop vite. L'état-major, l'on imagine qu'il était excédé, a donc décidé de les priver de munitions.

Les munitions, ça sert à avancer, mais ça sert aussi à repousser les attaques. Les forces de Wagner se sont donc trouvées à court pour se défendre et ont eu des pertes qu'elles n'auraient pas dues. Voilà la raison de cette colère homérique.

– On la comprend.

– Bien sûr. La façon est plutôt radicale d'imposer les ordres, et elle a coûté des vies ; l'état-major ne doit pas en être si fier. J'imagine qu'il ne doit pas être facile sur le champ de bataille de contrôler exactement sa vitesse de progression. D'un autre côté, Artiomiovsk était un piège excellent pour y attirer les forces ukrainiennes, et il ne fallait pas l'éventer trop tôt. Les deux côtés devaient donc être en colère de bonne foi.

– C'est quand même dégueulasse pour Wagner.

– Sans doute, et c'est pourquoi Prigojine a pu se permettre ses paroles excessives sans en subir de conséquences, et recevoir ses munitions. Tout le monde comprend.

Le 29 mai, possibilité d'orage

Je sens qu'un orage approche subrepticement dans notre dos. Il n'y a qu'un instant, un brûlant soleil nous accueillait. Il s'est caché, et le vent nous rafraîchit maintenant. J'ai rangé mon chapeau dans mon sac.

« Nous aurions pu laver ce matin », me confie Sint, « le linge serait déjà sec. »

Si l'orage doit éclater, peut-être ferions-nous mieux de ne pas l'attendre. Nous ne sommes pas loin, nous sommes aux restaurants du lac ; un orage n'aurait cependant pas besoin de beaucoup de temps pour nous tremper. Le ciel est sombre au-delà des ramures.

L'orage était prévu plus tôt ; sur l'écran, l'icône des éclairs était si grosse qu'elle nous a inquiétés. Il continue à faire chaud malgré le vent moite.

Le vent fait se lever une sourde rumeur dans les branchages. Elle vient peut-être aussi de la forêt qui grimpe la montagne de l'autre côté de la

rivière. Je ne sais pas s'il va pleuvoir. L'orage va peut-être nous éviter. Le vent souffle dans la direction des nuages. J'ai envie d'attendre pour le savoir.

Le 30 mai, une route de montagne

Ce n'est pas la première fois que je gravis une route de montagne pour me rendre au bord de la mer en rêve. Je monte, je monte, je monte toujours et j'arrive à un rivage.

J'ai connu éveillé de telles impressions en me rendant jusqu'au lac de Serre-Ponçon. Il est grand, c'est vrai, mais enfin, ce n'est pas la mer. Dans mon rêve, si.

J'ai connu cela aussi dans les Alpes en rejoignant des lacs ; des lacs plus petits, mais dont la sensation en arrivant était plus saisissante encore tant la pente était raide.

Des lacs de montagne, c'est cela, où me conduit mon imagination onirique ; des lacs de montagne bien trop vastes pour être possibles. Il y a en moi quelque chose qui me convainc qu'en montant, l'on finit par rejoindre comme une mer, un océan.

C'est vers quoi je roulais dans mon rêve sur une route de montagne, une belle route, large et solide, avec des murs de pierre pour retenir les éboulis de la saison des neiges, avec de larges accotements de terre où les camions trouvent à se garer.

Le 31 mai, l'odeur forte de l'orage

Il ferait presque froid avec les nuages et le vent. Aujourd'hui encore, un orage se profile. Nous prenons du retard avec le linge.

Deux gouttes tombent sur mon cahier. Je le range dans mon sac. Je regarde le ciel. Plus rien.

Je ressors mon cahier. J'en reçois encore. Je me déplace sur une table sous la bâche.

Ça y est : l'odeur forte de l'orage commence à se lever.

Le 3 juin, l'instant

« Bonjour », me lance Sint dans la lueur de l'aube qui traverse les volets croisés. Elle est rayonnante elle aussi comme le jour. J'ai poussé la porte de sa chambre car je ne savais pas si elle dormait encore ou si elle était sortie.

« Qu’est-ce que tu as de beaux yeux », me dit-elle en me rejoignant dans la cuisine. Peut-être les lueurs du soleil levant les lui font-elles redécouvrir. Elle plonge dans mon regard en me prenant le bras. « Ils sont si noirs ! »

J’ai les yeux marron ; ils sont très sombres, mais ils ne sont pas noirs. Les siens aussi maintenant le paraissent, malgré la petite lueur verte que je leur connais. Tout semble si pur ce matin après les orages de la semaine.

Il est des instants qui s’épinglent sur vos vies et n’en bougeront plus. Vous les vivrez sans cesse éclatants comme au premier jour. Les ayant connus une fois, vous n’aurez plus à les revivre pour qu’ils vous éclairent à jamais. Celui-ci en est un.

Vous les revivrez peut-être sans les avoir vous-mêmes vécus. Le vivant est sans limite.

J’ai de si lointains souvenirs d’elle. Je la revois enfant, son sourire éclatant, cueillant des noisettes, aussi ravie qu’aujourd’hui, dans les branches ruisselant de jour.

Fin de printemps

Le 5 juin, la Révolution en Mer Noire

Une chose me chiffonne. Depuis l'an dernier, je n'ai pas entendu parler une seule fois de Nestor Makhno.

J'ai tout entendu depuis plus d'un an, depuis dix ans, sur cette hypothétique nation connue sous le nom d'Ukraine ; de l'antique Tauride à l'éphémère junte néonazie de Kiev. Rien qui collât avec ce que je connaissais. Pourtant depuis plus d'un an et davantage, l'on se bat sur cette terre qui a connu une guerre révolutionnaire des plus radicales du siècle dernier. L'insurrection makhnoviste ne serait même plus un souvenir ?

L'armée makhnoviste avait repoussé les Autrichiens, et elle venait de prendre la Crimée quand elle fut détruite par l'Armée Rouge de Trotski. Comment a-t-il fait ?

Makhno n'était pas le simple chef charismatique d'un réseau de résistance. Les territoires insurgés étaient vaste et fortement industrialisés. Leurs conseils étaient connus dans le monde entier. Des volontaires les avaient rejoints de partout.

L'armée de Makhno n'était pas l'ennemie de l'armée rouge. Elle lui était même incorporée sous le nom de huitième armée rouge.

En tournant au dernier moment ses canons lors de la prise de la Crimée, Trotski pouvait-il effacer tout cela comme la commune de Kronstadt ? Je n'y étais pas. Je ne sais à quoi tout cela ressemblait sur place. Mon imagination peut bien broder, mais je ne sais rien, ni ce qu'il en reste.

Makhno était connu. L'hymne de son armée est même devenue la célèbre chanson du partisan, « ami si tu tombes… » Peut-on effacer cela comme l'on retoucherait une photo ?

On l'efface cependant, on l'efface en retartinant l'histoire d'un hypothétique pays supposé s'appeler Ukraine.

Le 7 juin, la meilleure façon de marcher

J'ai épousé une nouvelle façon de marcher. Je cabre davantage le talon en le levant. Je commence par soulever le talon, puis j'avance l'avant du pied pendant qu'il reprend la position horizontale. Sinta m'a corrigé en faisant du chi gong.

L’on se dira qu’il doit être difficile de changer d’aussi vieilles habitudes, habitudes aussi personnelles que sa façon de marcher. Il n’en est rien : la nouvelle est si naturelle, et surtout si reposante. Elle repose mes reins, et les genoux d’abord, et les mollets quand je descends à vive allure.

En fait, elle ne change en rien ma démarche, celle par laquelle l’on me reconnaîtrait de loin. Je tends seulement à aller légèrement plus vite.

Nous avons observé des vidéos de danses indonésiennes. J’aime la danse indonésienne, j’aime la musique d’Indonésie aussi ; les musiques, les danses, tant l’archipel a été traversé par les influences les plus diverses : Inde, Chine, Arabie, Perse…, et même Portugal et Espagne.

En cabrant davantage mon pied en marchant, mon dos se cabre aussi naturellement. Mon ventre s’estompe, j’en ai toujours eu un peu, et mon buste se détend et s’ouvre.

Lever le pied ainsi élance tout mon corps. Grâce au chi gong, il ne l’élance pas vers le haut, ce qui ne me mènerait à rien, mais vers l’avant, les côtés…, vers l’espace gravitationnel environnant, et mon poids devient force.

Avec Sint, nous nous sommes corrigés ensemble ; car elle pratique le chi gong depuis moins longtemps que moi.

Le 9 juin, croire en l’impunité

L’Ouest ne fait même pas de propagande. La propagande, ce n’est pas cela ; ce n’est pas dire n’importe quoi, c’est seulement faire savoir les positions générales de ceux pour qui elle est faite. Ce n’est pas quelque-chose de mal, ni qu’il ne serait pas utile de connaître. Il est bien possible qu’elle diffuse quelques mensonges, ou qu’elle cache une part de la vérité ; elle ne peut cependant tourner le dos au raisonnable ni au crédible.

Je serais personnellement intéressé de connaître la ligne que suivent les divers pays de l’Ouest Sauvage. Nous n’en savons rien. Ils débitent des sornettes sans queue ni tête, ruinant leur propre crédibilité et l’intérêt qu’ils devraient susciter.

De quoi, et surtout qui, cette pseudo-propagande cherche-t-elle à convaincre ? De deux choses : deux mensonges, et tous les autres paraissent donnés seulement pour les faire oublier.

Le premier est que l’Ouest ne serait pas en guerre. Formellement, c’est exact, la guerre n’a pas été déclarée. La Fédération non plus n’est pas en guerre, elle se livre à une opération spéciale. En réalité la guerre est totale,

militaire, économique, industrielle, diplomatique… L'Ouest alors ne prendrait aucun risque, ne craindrait aucune menace, le front est loin.

Ce mensonge repose sur un second : l'armée étasunienne serait la plus puissante du monde, et de loin. Elle n'est en fait que la plus chère. Ce second mensonge se propose de faire sommeiller l'Ouest sur des coussins d'impunité supposée.

La population ? L'on s'en fout. L'on sait comment elle est traitée à l'Ouest, et ses inexistantes possibilités d'intervenir. Les hommes de l'art, les militaires ? Probablement pas.

Le double mensonge doit convaincre les porte-paroles et les décideurs. Je pense qu'ils croient au moins le second volet. Je pense que même des intellectuels honnêtes, et pas particulièrement suprématistes, le croient.

Le 10 juin, croire ou ne pas croire

S'il est si important pour l'Otan que l'on croie en son invulnérabilité, il l'est aussi par conséquence qu'elle ne soit pas décrédibilisée. Il est donc peu probable que l'alliance engage ses propres forces dans la campagne d'Ukraine. L'attaque se poursuit, mais l'on ne voit pourtant pas ce que les forces ukrainiennes pourraient faire de plus après le fiasco de cette grande offensive tant attendue. Encore une fois, le jeu est entre les mains de la Fédération dont les intentions sont impénétrables.

Je ne croyais pas que l'Ouest allait finalement lancer cette offensive suicidaire, et précisément où elle était attendue de pied ferme. Elle s'est soldée par ce à quoi je m'attendais : en une semaine, des pertes irremplaçable sans acquis en retour. L'on voit mal comment les assaillant retourneraient la situation, maintenant affaiblis après les hommes, les blindés, les munitions dores et déjà dilapidés.

Pendant les combats, bien sûr, la guerre, la guerre totale, continue sur le front industriel, économique, diplomatiques, technologique… C'est ce que m'a expliqué Farzal.

Le 13, sous la caresse du vent

Il fait ces jours-ci un temps tropical. Le climat des Tropiques se caractérise par une forte chaleur humide, et surtout par un ciel blanc.

Oui, sous les tropiques le ciel est souvent laiteux. On le croit bleu sur les photographies d'îles de rêve, mais pour les réaliser, l'on doit patiemment choisir son jour, ou les retoucher fortement. Oui, sous les tropiques, le ciel

souvent est blanc. Voilà qui est plus rare en montagne, et notamment à Dirac.

Il est bleu mais très pâle, rendu laiteux par la forte nébulosité. Il a plu toute la nuit. Je dormais mais au réveil, j'ai vu la campagne trempée. Des brumes s'élevaient par nappes au-dessus de la vallée. Les peintres chinois prisent ces paysages.

La ville de Xi'an connaît bien ce climat. Bien qu'elle soit située très à l'Ouest, des nuages viennent l'arroser de la Mer de Chine. Ils lui donnent sa dense végétation, et des brumes qui s'élèvent le matin et pâlissent le ciel. À Dirac, c'est plus rare, c'est un temps de juin, un temps de fin de printemps.

Je vois de beaux nuages blancs dans le lointain, des nuages de coton vaporeux, et qui, à travers eux, laissent voir un ciel plus bleu. Ils promettent la pluie pour ce soir et la nuit.

Il fait une douce chaleur cependant dans l'ombre des grands arbres près du lac, sous les caresses d'un vent léger.

L’été arrive

Le 14 juin, ce qui est fait est fait

Seuls les gens sans culture pouvaient s’imaginer que la dissolution de l’Union Soviétique aboliraient deux siècles d’histoire, et davantage.

L’on avait déjà beaucoup parlé de l’effondrement du marxisme au début du vingtième siècle, avant déjà que n’éclate la Guerre Mondiale Révolutionnaire (tant pis pour ceux qui n’ont pas suivi). Le Marxisme s’était précisément effondré dans l’histoire-même. La Grande Révolution Prolétarienne n’était pas un moindre événement, de ces trous dans l’eau que rebouche l’écume.

À partir de là, il fallait bien trancher, à partir de la fin de la guerre. Le monde s’est coupé en deux : ceux qui voulaient finir le travail, et ceux qui voulaient refaire l’histoire. Là était la question. Elle se posait à tous ; à moi notamment, pour prendre un exemple simple et proche.

Avec mon sens inné de l’histoire, je songeais bien sûr à terminer ce qui avait été entrepris. C’est quoi l’histoire ? Une chose simple : ce qui est fait est fait. Ce qui est fait n’est plus à faire. En arriver là fut déjà assez dur.

De la Grève Générale à la Grande Révolution Prolétarienne, et après une longue guerre de trente ans, comment savoir où l’on en était ?

Que continuer après l’expérience zaporogue ou catalane ? L’Orient Rouge, la Révolution Africaine…

C’est avec quoi j’ai atteint l’âge d’homme, me demandant : et maintenant, on fait quoi ? Ainsi quand j’ai vu tomber le rideau de fer, je n’ai pas pensé à un *reset*. J’ai songé à une accélération. Tiens, ça repart, me suis-je dit, même si ça semblait repartir à l’envers. Je ne me trompais pas.

Sinta m’écoute avec attention. Je me rends compte que chaque fois que je décline grammaticalement un nom propre, le sien ou celui d’un autre, c’est toujours pour accentuer sa fonction syntaxique. En anglais j’aurais dit : « She do listen ». C’est pourquoi j’ai précisé « attentivement », mais l’adverbe aurait été inutile dans la langue locale.

Sinta aime m’entendre parler de mon histoire. Elle a raison, c’est bien de cela qu’il était question ici entre nous.

Le 19 juin, l'hécatombe

Depuis quinze jours déjà, nul n'ignore que l'offensive étasunienne a échoué. Ce genre de bataille se gagne dans les vingt-quatre à quarante-huit heures.

Même un enfant a vue bien souvent des films où la cavalerie se jette sur des positions retranchées. Elle subit alors de lourdes pertes pendant qu'elle est ainsi à-découvert. Si elle parvient à rejoindre les lignes de défense ennemies, elle entreprend de les réduire tandis qu'elle occupe une situation plus favorable, et la proportions des pertes commence à se renverser. Nul besoin d'avoir fait l'école de guerre, le principe est toujours le même.

Depuis deux semaines, les forces des états-unis sont immobilisées devant les lignes de défense, où elles se font méthodiquement massacrer sans avancer ni se résoudre à reculer.

Pourquoi n'abandonnent-elles pas ? Je n'en sais rien. Si elles n'ont pas réussi une percée en quarante-huit heures, elles n'y parviendront pas maintenant qu'elles ont perdu le meilleur de leurs forces et que l'hécatombe s'accélère.

L'absence de réactivité du camp occidental surprend tous les analystes. Il est comme décérébré. Il s'obstine à ce qui lui résiste avec la même rage que des mouches derrière une vitre. Le contraste est complet avec la réactivité des forces de la Fédération, se renouvelant sans cesse devant tout nouvel obstacle.

Le 20 juin

Les États-Unis ne songent toujours pas à lever le pied. Ils envoient encore de nouvelles armes, toujours plus obsolètes. Ils en sont à puiser dans les stocks des années soixante.

J'apprends sur l'heure que le corps expéditionnaire a décidé « une pose » dans l'offensive, façon de dire qu'ils ne peuvent plus rien faire.

Les forces de l'Otan sont devenues obsolètes, et elle coûtent toujours plus cher. Plus elles vieillissent et plus elles se font chères à entretenir.

L'arsenal nucléaire des États-Unis est devenu davantage un danger pour eux que pour leurs ennemis. Ces armes ont des dates de péremption, leurs composants sont instables.

L'Ouest Sauvage n'a plus une industrie capable de faire face à la guerre. Elle n'a plus non plus une classe de travailleurs et d'ingénieurs assez formés et assez nombreuse. Il est plus long et difficile de former une classe

de bons travailleurs, que de trouver et de produire de nouvelles sources d'énergie.

Le 21 juin, cours nouveau

Tout avait commencé après la guerre, recommencé plutôt, par l'appel aux insurrections. Lutter, lutter était devenu plus important que savoir pour quoi ou contre quoi. Pas immédiatement du moins ; jusqu'à la Révolution Iranienne, pourquoi les gens luttaient allait, pour ainsi dire, de soi.

Les Iraniens luttèrent pour l'Islam, et le monde en fut déboussolé. Une Révolution Islamique ?! On les isola. Ça ne répond pas de toute façon à la question : On fait quoi maintenant ? La Révolution Islamique elle-même, elle faisait quoi ?

Il y avait bien un parti communiste en Iran, et une forte tradition de lutte de classe. Il avait pris sa place dans la révolution ; mais « communiste », cela voulait dire « Union Soviétique », et ne passait pas. L'Union Soviétique, puis la Fédération de Russie, avait eu de gros problèmes avec l'Islam, son Islam intérieur.

Qui n'aimait pas l'Union Soviétique en ces temps sauvages, aimait nécessairement les États-Unis. Ce n'était pas le cas de l'Iran. Il se fit le pire ennemi des États-Unis, bien devant l'Union Soviétique et la Chine. La République Islamique était sans-doute d'abord anti- impérialiste.

Ce fut un tournant. À partir de là, ce fut comme si l'insurrection avait changé de camp. Ce fut l'époque des « révolutions de couleur », pilotées par les États-Unis et à leur service. Tout avait changé, et d'abord les stratégies de lutte de classe.

Le dessin d'une kalachnikov brandie fut pour une ou deux générations un signe de ralliement. Ernesto Guevara fut la figure de cette époque. Je n'en renie rien, mais déjà j'étais sceptique.

La révolution des conseils ouvriers, des soviets, le communisme, l'anarchisme, le syndicalisme…, appelons le comme nous voulons, est la prise de contrôle des moyens de production.

Les oligarques de l'Ouest Sauvage aimeraient aussi les contrôler, ils aimeraient les contrôler eux-mêmes et que ce ne soit pas les travailleurs, mais cela signifie les détruire.

Les fleurs du chemin

Les fleurs commencent à sécher sur les bords des routes et des chemins. La pluie des derniers jours les avait fait envahir tous les talus. Ce n'est qu'en les cueillant que j'ai vu qu'elles commencent à se dessécher. Elles commencent à peine. J'en coupe un beau bouquet pour le ramener chez Sinti.

J'ai décliné Sinti pour mettre en valeur l'adverbe « chez », qui est un bel adverbe de la langue française. La locution « chez soi » a une force toute particulière en français.

Chez Sinti. J'y apporte des fleurs.

C'est beau des fleurs dans un vase, mais l'on ne doit pas oublier de changer l'eau ; c'est quelque peu fastidieux, et l'on ne doit pas négliger non plus d'essuyer le pollen qui sera tombé sur le meuble. C'est pourquoi je m'abstiens quelquefois d'en ramener.

L'été est là, qui musarde à la porte. Et dans l'atelier du cordonnier, le rossignol en cage chante toutes ses gammes.

L’Orient après la pluie

Le 27 juin

Qu’on est bien à l’ombre des ramures dans un léger courant-d’air. Je remonte du bazar, ma chemise trempée par la sueur.

J’ai commandé en arrivant un sirop d’estragon. Le sirop d’estragon rappelle l’anis. Je ne connaissais pas. L’on fabrique d’étonnants sirops ici, avec des herbes, des épices.

J’ai rejoint Sint, Sariana et Farzal qui m’attendaient pour déjeuner près du lac. « L’un de mes étudiants m’a appris cette semaine que la langue française se porte mieux que je ne le pensais, » dis-je. C’est le fruit des travaux de recherche que je leur confie. « Le nombre de locuteurs s’est accru ces dernières années, notamment grâce à l’Afrique. »

Notons que les francophones sont toujours plus polyglottes. C’est une bonne chose, même si elle paraît souvent contre-intuitive à d’aucuns. Comme s’ils croyaient que le nombre des cellules du cerveau nécessaires à l’usage d’une langue était nécessairement fini, il valait mieux les réserver à une seule. Pour eux, pour bien parler une langue, mieux vaudrait n’en parler point d’autres.

C’est évidemment le contraire, et on l’explique très bien

« La marche du bouillant Prigogine sur Moscou fut un événement bizarre, très bizarre. Bien trop étrange pour que je me satisfisse de ce que j’en ai entendu, même des commentateurs les plus avisés. Je suis prêt à admettre que Progogine fût fou, mais pas idiot ; et fût-il fou, il aurait trouvé plus de monde pour lui passer une camisole de force que pour le suivre.

Je répète souvent que la Fédération n’est pas pressée. Le temps joue pour elle, et pour tous ses alliés. Sans cesse elle se renforce, accroît son arsenal, améliore ses armements, tire chaque jour un peu plus de bénéfice de ses lourds investissements… La Chine, l’Iran, la Corée du Nord, l’Algérie, la Turquie…, suivent le même procès à des rythmes divers. Il est donc urgent de ne rien accélérer. »

« Nous pensons tous un peu comme toi, nous venions d’en parler », me confie Farzal. « C’est une stratégie évidente mais subtile, qu’il n’est pas si

facile de justifier à l’opinion publique. La population compte les morts, mesure les souffrances de ceux qui vivent dans les territoires russes occupés… Prigogine s’en est fait le porte-parole de l’étrange façon que l’on connaît. »

« Il n’y a sans doute aucun intérêt à comprendre les détails de cette fantasque machination », poursuit Sariana. « Il suffit d’observer qu’elle s’est résolue sur un coup de maître du gouvernement, devenu du jour au lendemain incritiquable sans quantité de bémols. »

« Prigogine s’est retrouvé absolument seul, sans aucun soutien, même critique, et l’union s’est faite derrière le président, Choïgou et Gerassimov. »

« La Turquie est un membre de l’Otan », relève Sint après que je l’ai citée parmi les alliés de la Fédération. « Elle devrait donc être du côté de l’Ouest Sauvage. »

« Il n’en est rien. Sa vision de l’avenir en est à l’opposée, et ce n’est plus le cas avec ses proches voisins. M’en a convaincu une récente émission sur la chaîne kurde de la télévision nationale turque », dis-je. « Qu’il existe une telle chaîne est d’ailleurs un signe fort à lui seul. Elle y diffusait un concert de musique kurde par un groupe bien connu de musiciens iraniens. »

« Je l’ai écouté moi aussi », approuve Farzal. C’était un beau concert. C’est la première fois que je voyais ce groupe jouer ainsi, avec bien moins de musiciens que d’habitude, huit, et l’on entendait mieux la partition de chacun, qui, tour à tour, faisait des longs solos. Souvent ne jouaient pas plus de trois musiciens en même temps qui se répondaient l’un l’autre. »

J’aime ce caractère de la musique de ces pays d’Asie Centrale, où aucun musicien, ni aucun instrument ne domine longtemps les autres.

« Loin de dominer », reprend Sariana, chacun sert la partition de l’autre. C’est cela que l’on appelle ici un bon musicien : celui qui rend un autre meilleur.

C’était de la musique populaire kurde, mais dont la nouvelle façon de jouer du groupe, car j’avais déjà souvent entendu cet ensemble célèbre, donnait une austérité et une profondeur inhabituelle. J’aime la musique populaire kurde, mais elle fait parfois un peu fête au village.

Le 28 juin, se sentir chez soi

Je commence à connaître bien des gens du quartier. Je les connais sans ne rien en connaître, mais tous les jours nous nous saluons, nous échangeons quelques mots. J'ai des formules toutes prêtes en langue locale.

Ce n'est pas désagréable, l'on se sent chez soi, l'on en oublie qu'il y a encore si peu de temps que l'on est là. Les magasins, l'épicerie, la station-service ont pris l'habitude de m'appeler « tonton ». Pas « grand-père », heureusement.

Cela n'engage à rien, mais fait chaud au cœur de se sentir chez soi. J'ai observé que je n'en étais en rien gêné pour contempler les nuages, les cimes, les lointains, et cela d'autant moins que le principal sujet de nos brèves conversations, concerne la pluie et le beau temps.

Le 29 juin, fragrances

Il pleut. Ce matin, en ouvrant les volets, je me serais cru à Grasse. Grasse est la ville des parfums. L'on y sent partout les fleurs et les feuilles séchées.

Ici, elles ont séché sur pieds, sous le soleil du début d'été, et la pluie matinale exaltait leurs fragrances.

Le 4 juillet, l'Europe après la pluie

Les peuples de la Fédération étaient certains qu'ils allaient gagner la guerre, celle qui ne fut pas déclarée. Maintenant ils le savent, c'est ce qui est nouveau. Ils savent qu'ils l'ont gagnée.

Il suffit de ne pas se presser et de laisser à l'Ouest Sauvage le temps de comprendre, de l'admettre ; d'imaginer ce qu'il devrait faire maintenant, maintenant qu'il a perdu ; de trouver quoi dire sans trop se dédire ; d'admettre l'exact contraire de ce qu'il proclamait ; de justifier les dépenses insensées et les reculs formidables consentis pour rien ; et surtout de trouver qui saurait parler au nom des autres, le Président Poutine les y invite.

Le 6 juillet, archéologie de la haine

L'Europe a connu probablement un terrible traumatisme à l'époque des invasions mongoles et tartares. Il en est resté comme une frontière. Depuis, une haine s'est enracinée à l'encontre des peuples à l'Est de l'Europe :

slaves, tartares, turkmènes, juifs, musulmans, orthodoxes, chrétiens d'Orient…

L'Empire russe a occupé une place toute paradoxale dans cette topique. Il a arrêté les barbares, se prenant lui-même pour l'authentique empire gréco-romain, non sans quelques solides arguments.

L'on doit bien finir par décider derrière qui l'on referme la porte. On la referma aux limites du Saint Empire Romain Germanique. Les Russes eux-mêmes balancèrent longtemps, ne décidant pas du côté où ils étaient. Ils choisirent quand même l'Occident. Ils coupèrent leur barbe, leurs cheveux et leurs manches, changèrent de tenue, pratiquèrent des pogroms… Ils firent ce qu'ils pouvaient mais ne convainquirent jamais les Européens.

Aujourd'hui, les Russes ont changé. Ils ont pris le meilleur de la civilisation occidentale moderne, mais ils ne se prennent plus pour des Européens. Ils se sont fédérés avec d'autres peuples d'Asie. L'Otan voudrait en finir avec eux, mais il se heurte toujours plus lourdement au réel.

Les papillons de Dirac

Le 8 juillet, croyance

Ce que j'appelle « l'Ouest Sauvage », ou souvent « le monde atlantique », ou atlantiste, et que Sinta appelle ironiquement, « le monde en voie de sous-développement », a vécu dans un rêve.

Le monde atlantique a construit ses fictions à grand renfort d'effets spéciaux, et il en diffuse les récits hallucinés à l'aide de ses médiats gouvernementaux ou ceux de ses oligarques.

Je me suis longtemps demandé pourquoi le monde atlantique tenait à faire croire ces fictions aux populations. J'ai enfin compris mon erreur. Il ne cherchait pas à le faire croire : il le croyait ; les classes dirigeantes du monde atlantique, à force de le faire croire, l'ont cru.

Le 9 juillet, souvenir d'été

Mon chapeau de brousse me rappelle des souvenirs d'adolescence. Je n'avais pas le même, mais de la même couleur, sable, et d'une substance proche : d'une structure plus rigide et recouverte de tissu quand-même.

J'ai retrouvé une impression connue en l'ôtant, passant mes doigts sur le tour-de-tête humide de sueur. Cette sueur a une odeur bien identifiable. Elle n'a pas changé depuis tant d'années ; une odeur plus végétale qu'animale, une odeur de vieille grange. Les chapeaux ont souvent cette sorte d'odeur l'été.

Il avait les mêmes boutons-pression que celui que je porte aujourd'hui pour en tenir relevé un bord sur le côté, ou les deux. C'était alors plutôt un chapeau camarguais. J'aurais bien repris le même si j'en avais trouvé un au bazar, mais je n'aurais jamais pu le glisser dans mon sac.

36 degrés à l'ombre, annonce le thermomètre. Ce n'est pas excessif pour un début d'après-midi, mais l'air brûlant est à peine respirable malgré un vent léger, un vent très chaud.

Les hélicoptères de Farzal font des rondes pour veiller aux feux de forêt. Ce sont des Alligators, que la république de Dirac a acquis l'an dernier de la Fédération de Russie. « Ce sont les meilleurs hélicoptères d'attaque », affirme fièrement Farzal. Je le crois sachant le nombre de blindés atlantiques qu'ils ont brûlés dans les plaines zaporogues.

« Les Léopard-2 avaient prétendument de quoi se défendre des hélicoptères », dit Farzal, « mais ils n’en ont pas abattu un seul. »

Le parfum de citron dans le broc d’eau glacée chavire l’âme.

Le 10 juillet, les papillons sont de sortie

L’on a jugé un peu vite que la Fédération avait été imprévoyante en débutant son opération militaire. L’on pouvait le comprendre, puisqu’elle avait été largement improvisée. Elle fut cependant parfaitement menée, et victorieuse d’une certaine façon. Terrassée, la junte dut tout de suite chercher un compromis. La suite fut si étonnante que personne n’aurait pu l’imaginer.

L’Otan interdit tout compromis et déclara la guerre : ou plutôt ne la déclara pas formellement à la Fédération de Russie, mais la lança quand même. Ce fut un coup de poker imprévisible, car d’abord un coup de folie, misant tout sur l’effondrement économique causé par les sanctions, et qui était loin de se produire.

La Fédération y subit quelques pertes qu’elle n’est pas prête d’oublier, ni certainement de pardonner ; rien en tout cas qui changeât le rapporte stratégique. Le seul véritable changement fut de faire passer la « menace existentielle » dans l’autre camp.

L’armé de la Fédération se restructura au prix de deux victoires à la Pyrrhus catastrophiques concédées à l’ennemi, qui se retrouva vite sur le flanc ; plus assez d’armes, plus assez de munitions, trop de morts. L’Ouest Sauvage multiplia les débâcles sur tous les fronts : militaires, diplomatiques, économiques…

« Je ne demande pas beaucoup d’eau, Leïla. » Je l’appelle souvent Leïla, version arabe de son prénom. « Je te demande qu’elle soit bien fraîche. Je ne te demande pas un grand verre, ni une carafe, juste un verre d’eau bien fraîche. C’est essentiel au rite du café. » Leïli sourit en retournant me le chercher.

« S’il avait accepté de perdre la bataille, l’Ouest n’aurait pas perdu la guerre. »

« En effet, c’est pourquoi cette alternative ne paraissait pas imaginable, même si l’on n’envisageait pas un tel ressort pour l’économie de la Fédération, ni pour ses forces armées. D’un autre côté, ceux qui ne savaient l’envisager, auraient dû faire un autre métier. »

« L’Ouest Hollywoodien a lancé une guerre, et il est terrorisé que l’on puisse le prendre, non pas au mot, puisqu’il ne l’a pas déclarée, mais sur le fait. » La guerre est réelle, mais l’Ouest n’assume pas qu’elle devienne formelle. L’Ouest manque d’armes et aimerait ne pas le montrer ; il aimerait cacher que beaucoup ne sont pas aussi récentes ni performantes qu’en face ; il aimerait ne pas devoir demander à ses populations de s’y faire tuer. Il est terrorisé de la guerre qu’il a lancée, et cette terreur le stérilise.

Les papillons sont de sortie. Comment peuvent-ils infatigablement voleter par cette chaleur ? Mais Dirac ne manque pas de petits coins frais : minuscules jardins, petits plans ombragés et bien humides, répandant leurs effluves dans l’environnement proche. Les papillons aiment cela, et les hommes aussi qui reçoivent des bouffées de fraîcheur en circulant.

Le 12 juillet, les arbalètes de Dirac

Je me demande si l’unité de cavalerie de Farzal garde toujours une arbalète dans un coin de ses hélicoptères. Cette arme silencieuse n’a peut-être plus d’utilité alors.

Mais d’un hélicoptère, l’on peut en descendre, comme d’un cheval ou d’un chameau ; ainsi même alors, son utilité demeure concevable.

Les arbalètes de Farzal sont lourdes et grandes, en métal damassé. Farzal m’a autorisé à en utiliser une. Les carreaux sont relativement faciles à armer par un double levier. L’on emploie aussi des chargeurs d’une demi-douzaine.

La facture de ces armes est ancienne, mais elles paraissent avoir été fabriquées plus récemment, et peut-être améliorées à l’occasion de leurs successifs usinages. C’est tout à fait dans l’esprit des Dirakïn.

L’on ressent une impression étrange à manipuler une telle arme, ni entièrement antique, ni totalement récente, devant un moderne et vorace Alligators.

L’obsession de faire pénétrer du métal dans des corps vivants n’a jamais cessé de stimuler l’ingéniosité humaine. J’en ressens comme un frisson en manipulant l’arme.

Le 13 juillet, où habitent les papillons ?

Le vent s’est levé et les papillons sont rentrés. Je me demande où. Où vont-ils quand il fait du vent, ou quand il pleut ?

Peut-être y a-t-il de petits hangars où ils plient leurs larges ailes comme des éventails.

J’aimerais caresser le corps duveteux des papillons ; le corps, pas les ailes, dont mes trop gros doigts produiraient probablement des dommages irréparables aux minuscules écailles colorées.

Les antennes des papillons ont la forme de deux yeux, deux petites feuilles duveteuses qui épousent le dessin d’un œil. C’est pourquoi je me suis persuadé qu’avec elles ils voyaient. J’imagine mal qu’ils voient avec leurs yeux comme je vois moi-même. Ils voient avec leurs antennes, dessinées comme des feuilles duveteuses.

Ils sont beaux vus de près, ils sont très beaux, et l’on est embarrassé quand ils font naître le désir de les caresser.

L’on ne sait comment saisir un papillon. Je ne les saisis pas ; je leur tends les doigts pour qu’ils s’y posent. Ils le font généralement. J’aime sentir un papillon me marcher sur les doigts.

Ils ont l’air d’aimer aussi. Peut-être est-ce à cause d’un léger goût de tabac. Aujourd’hui, ils ne sont pas là.

Comme les temps changent

Le 14 juillet, d’anciennes mélodies

Je ne sais pas bien ce que l’on appelle « démocratie », le terme n’est pas clair et l’est de moins en moins.

Je préférerais dire « représentatif ». Il me semble que ceux qui prennent des décisions pour d’autres devraient en être représentatifs. D’une façon ou d’une autre, je pense que c’est le cas de toute communauté fonctionnelle. De quelle façon y parvient-on ? Je n’en ai aucune idée.

Nous savons que l’élection au bulletin secret ne garantit rien. Nous savons aussi que cette représentativité est perceptible de façon tangible souvent, ou n’est pas.

Ceux qui prennent les décisions pour les autres ne peuvent pas toujours leur demander leur avis. Comment débattre publiquement de stratagèmes militaires ou commerciaux, là où s’imposent la ruse et le secret ? Ceux qui décident ne peuvent être représentatifs qu’en ce qui concerne les buts et les intentions que leurs décisions poursuivent.

Pour cela, ils doivent être représentatifs de la diversité et des consensus de ceux pour qui ils décident. Ils n’ont pas à être représentatifs de chacun, car ce que pense chacun n’a pas tant d’importance, ni même de réalité : chacun pense immédiatement en consensus…

Je n’en sais rien… Je n’ai pas vraiment d’idées sur ces questions. Je ne suis pas même sûr qu’il soit nécessaire d’en avoir.

Ma remarque amuse Nadina. « Tu m’étonnes », dit-elle.

« Il est bien d’autres questions auxquelles je n’ai pas de réponse et avec lesquelles je dois vivre. T’es-tu demandé où passaient les papillons quand il fait du vent ? » Nadina part d’un grand rire clair.

Il me revient un air de guitare. Un air que j’avais composé quand je n’avais pas dix-huit ans.

– Tu as composé de la musique, toi ?

– Oh, c’est beaucoup dire. Je m’étais un temps initié à la guitare. Il aurait fallu que je m’y misse plus tôt pour que mes doigts devinssent assez souples. C’est pourquoi j’écrivais les quelques mesures que j’avais tâtonnées sur les cordes, incapable de les jouer vraiment. Plus tard, quand

j’ai connu l’ordinateur, j’ai utilisé des programmes. Ils me permettaient d’employer plusieurs instruments à la fois sans savoir n’en jouer aucun. Je ne fus pas davantage satisfait des résultats. J’ai continué à utiliser ces programmes pour mieux étudier les musiques chinoises et perses.

– Finalement, tu es un musicien contrarié.

– C’est exact. Je n’ai jamais compris pourquoi mon père ne m’avait pas offert des cours de musique, ni acheté un instrument. La musique était pour lui comme si elle n’existait pas. La peinture et les lettres tenaient une place importante chez lui. Il m’offrait des livres, m’en conseillait, m’entraînait dans les musées, dans les ateliers de peintres qu’il connaissait. Il ne m’aurait pas offert un pipeau. Je m’étais pourtant même fabriqué un instrument avec un bidon d’huile de vidange et du fil de pêche. Non, il n’accordait aucune importance à la musque, elle lui paraissait vaine et puérile.

– C’est surprenant pour un homme qui semblait cultivé.

– André Breton était semblable, qui snobait Érik Satie.

C’est curieux : les airs me sont revenus en tête sans raison, alors que je les avais depuis longtemps oubliés. Je n’aurais su me rappeler une seule mesure si je les avais cherchées. Elles me sont revenues d’un coup devant le restaurant de Leïli où j’allais rejoindre Nadina.

Je demeure attentif aux inventions musicales du monde entier. Je les attends compte tenu de l’ébullition de l’époque. L’invention musicale ne se contentera pas de bigarrer des traditions, de métisser les cultures. Les cheminements qu’emprunte la culture comptent davantage, comment elle se partage, ce qui la véhicule.

Les grandes autoroutes, ce qu’on appelle à juste titre son industrie, exerce un tropisme qui éteint sa virtuelle inventivité. Pour autant, cette domination quasi-exclusive commence à être mise à mal par ces temps agités.

C’est ce que nous pensons, Nadina et moi.

Le 19 juillet, Littérature confidentielle

Nour est rentrée dans son pays, et elle ne reviendra pas l’année prochaine. J’en suis attristé.

Elle a entrepris de créer une revue et une maison d’édition francophones. Elle m’a demandé d’y publier des fragments de mon journal.

« Je ne veux pas que tu te sentes forcé », m’a-t-elle écrit, « car je sais que tu es plus soucieux de discrétion que de célébrité. »

Pour la discrétion, je ne m’inquiète pas trop car, je le sais bien, et nous en parlions cette semaine avec Nadina, les « industries culturelles » exercent leur tropisme. Cela n’est pas au fond, d’un certain point de vue, une mauvaise chose.

J’ai souvent entendu utiliser le mot « confidentiel » avec une touche de péjoration. Je ne l’entends pas ainsi. Je revendique la confidentialité : je pratique quel genre ? La littérature confidentielle. Elle l’est dans le ton, le ton de la confidence, et dans l’esprit. Je partage des confidences, et, naturellement, pas à la cantonade. C’est une posture de plume, c’est un style.

En toute franchise, je comprendrais si des autorités, pour peu qu’elles me laissent entendre de quoi et de qui elles seraient représentatives, me disaient : « Mais enfin ! Pensez-vous vraiment qu’il convienne de diffuser ce que vous venez de faire à la cantonade ? »

Je leur répondrai : « Oui, je comprends très bien. C’est aussi mon souci. Verriez-vous comment l’on pourrait rendre cela un peu plus confidentiel ? »

« C’est aussi mon souci. À force d’être livré à la cantonade, l’on finit par ne plus oser rien dire ; par ne plus seulement oser penser. J’aimerais tant, s’il vous plaît, que vous m’y aidiez. »

Nous avons parlé de ces questions dans mes cours sur l’édition à la fin de l’année universitaire. J’ai plutôt confiance en Nour pour savoir quoi faire de la cantonade.

Bien sûr, Nour et moi restons en contact, mais je suis attristé de ne plus la voir.

Le 20 juillet, le spectacle désintégré

L’Otan a perdu la guerre, et cela d’une façon si rapide, si nette, qu’on en est tout surpris. Elle l’a perdue magistralement, sans même l’avoir déclarée.

Elle manque d’armes, de munitions, et aussi de chair à canon. Elle reste abasourdie, ne sachant quelle décision prendre. Elle manque d’industrie pour s’armer correctement. Elle supplée les force ukrainienne avec des T-60 qui furent en leur temps les meilleurs chars du monde, à l’époque où je suis né.

Les pays de l’Otan sont au bord de l’effondrement financier. Chaque jour, ou au moins plusieurs fois par semaine, ils reçoivent des coups de boutoir qui les ébranlent jusqu’à leurs fondements.

Ils ne savent pas quoi faire. Ils ne savent comment négocier la paix ; ils dénient être en guerre.

Le spectacle, le spectacle intégré qu’avait subtilement analysé Guy Ernest Debord, s’est désintégré. Le spectacle désintégré, car même désintégré il existe encore, mériterait un nouveau Debord. Le spectacle désintégré fait la catatonie de l’Otan.

Le 21 juillet, l’ordinateur personnel

– À quoi t’es-tu rendu compte que la civilisation occidentale moderne était finie ?

– Quand je l’ai vue passer à côté du numérique.

– À quoi l’as-tu vu ?

– Oh, ce fut rapide. En l’espace de quelques mois, les signes se sont accumulés. Le projet NeXSTSTEP notamment, m’a donné à réfléchir…

L’ordinateur personnel fut pour moi comme une révolution intérieure. Je m’étais déjà intéressé aux langages de programmation, au binaire et à l’hexadécimal, avant même mes vingt ans. Comprenant vite que je n’avais pas les moyens d’aller beaucoup plus loin, j’ai laissé la question sous le coude. Une vingtaine d’années plus tard, l’invention de l’ordinateur personnel m’a remis en selle. Il m’a permis notamment d’en posséder un pour le prix d’une modeste voiture d’occasion.

Pourquoi des gens désireraient-ils un ordinateur ? La question saisit les fabricants incrédules. Il n’est aucune activité pour laquelle la programmation ne soit pas utile : littérature, ingénierie, architecture, finance, graphisme, gestion de données, musique, fabrication d’automates… Rien n’en est épargné. Il suffit de savoir programmer. Procurez-vous une machine capable de le faire, apprenez, et composez vos propres outils.

L’arme numérique

Le 22 juillet, une douche

Hier j’expliquais à Sint comment l’ordinateur personnel provoqua chez moi une véritable révolution de l’esprit. J’ai souvent dit alors qu’apprendre à programmer était plus difficile qu’apprendre à conduire, mais beaucoup moins qu’apprendre une langue naturelle. Ce n’était donc pas insurmontable, loin de là. Il suffisait à chacun de s’y mettre, et je ne doutais pas que chacun s’y mît.

Le hasard m’a fait rencontrer un ingénieur qui avait travaillé sur le projet NeXSTSTEP. « Le plus difficile pour l’utilisateur », m’expliqua-t-il, « consiste à savoir retrouver les fichiers qu’il a enregistrés. » Oui, bien sûr, les premiers jours. Il suffit d’apprendre. Ces choses devraient s’enseigner à l’école, sachant que le premier problème serait que les maîtres le sachent d’abord. Même alors, ne seraient-ils pas capables de chercher avec les élèves ?

Le plus difficile serait plutôt à mes yeux de s’y retrouver dans la jungle des formats : formats de texte enrichi ; formats graphiques ; formats de son, de vidéo, etc ; de régler les questions qui en dépendent d’interopérabilité, d’émanciper son travail de la machine et du programme. Cela aussi devrait être enseigné à l’école.

La vérité est que mon intuition était fausse. Peu se soucièrent d’apprendre ; ou sans doute les découragea-t-on, car il n’en allait pas ainsi au départ. Au départ, l’on devinait la même passion qu’avait suscitée la mécanique des moteurs, automobiles, motos, cyclos, voire des engins agricoles.

Cela fit long feu. Bientôt le meilleur slogan de vente d’un programme fut qu’il n’y ait rien à apprendre, ni rien à comprendre. Voilà ce que l’on peut appeler passer à côté du numérique. C’est ce qui cacha la révolution numérique ; ce que les ordinateurs avaient à offrir de plus précieux.

En découvrant les ferments d’une révolution numérique, sur le même élan, je tombais sur le copyleft et l’open source : la gauche d’auteur et le source lisible. J’en fus enthousiasmé. Je n’avais aucun doute que se trouvaient là les ferments d’une révolution.

Je pèse mes mots. Je n’entends pas un simple tour sur soi-même pour revenir à son point de départ. Non, je voyais un tournant décisif, en tout point comparable à l’invention de l’écriture : rien de moins.

Je le pense toujours. Je n’ai pas changé fondamentalement d’avis. Je me suis seulement rendu compte assez vite que l’invention de l’écriture ne s’était pas faite en un jour. C’est que les hommes durent d’abord comprendre que pour se servir de l’écriture, l’on devait commencer par apprendre à écrire. Ce fut ce qui prit le plus de temps.

Voilà donc où j’en étais à ce tournant du siècle, comprenant que ce qui m’avait d’abord ébloui n’était pas encore pour le lendemain. Un siècle peut-être, quelques dizaines de siècles…

Tu imagines l’effet que cela eut rapidement, mais toutefois progressivement, sur mes convictions préalables ; toutes mes convictions qui s’articulaient parfaitement à la révolution numérique en puissance : révolution de l’esprit, révolution du travail.

Ce fut comme une douche, un rinçage à grande eau, qui m’inspirait une patience à laquelle rien ne m’avait préparé. Une douche, ça calme.

Le 26 juillet, contagion

Toutes les découvertes, toutes les inventions technologiques ont des applications utiles. Ce sont elles qui déterminent la plupart du temps leur succès. Cette utilité, on le conçoit sans peine si l’on y réfléchit, doit être trouvée dans des usages antérieurs à la technique elle-même. Quand Héron inventa le premier train à vapeur, il n’y avait aucune utilité pour une telle invention dans l’Empire Byzantin. C’est pourquoi Héron n’est pas resté dans les annales pour être l’inventeur du train. Il eût dû attendre des siècles pour cela.

L’invention doit donc posséder une utilité immédiate, et elle n’est pas toujours la bonne, celle à laquelle elle répondrait le mieux. L’usage plutôt n’est pas forcément celui qui correspondrait le mieux à l’invention, la nourrirait le plus. Quand on découvrit la fission nucléaire, le premier usage conçu fut une bombe. Ce n’était pas le plus intelligent, ni celui pour lequel on étudia l’atome, ni encore qui offrit les plus grandes avancées.

La plupart du temps, les usages de la technique sont idiots et régressifs. D’aucun ont souvent du mal à comprendre que ces emplois stupides ne sont pas nécessairement inhérents à telle invention particulière, ni à la

technologie en général. L'invention du numérique date déjà de plusieurs générations, son usage n'a peut-être pas encore été découvert.

Il est cependant une utilité essentielle, fascinante et supérieure qui concerne toutes les inventions : elle est celle d'entraîner tous les hommes à percer davantage les lois de l'univers ; celle de modifier les façons de vivre et de travailler, et d'y entraîner chacun.

L'on en déduirait sans peine que la plus grande utilité de toutes les découvertes est leur capacité à se transmettre au plus grand nombre ; d'être contagieuses.

Toutes les découvertes et les inventions cependant n'y réussissent pas. Il arrive même que leurs effets soient contraires ; lorsqu'elles cherchent, par exemple, à pouvoir être employées sans rien apprendre, ni comprendre.

Le 27 juillet, orage en montagne

Une fraîcheur nouvelle est tombée sur Dirac ; quelques brèves ondées de bon matin, mais il n'en fallait pas plus pour que descende des cimes un vent léger. Il nous rafraîchit depuis trois jours et entraîne des nuages aux formes si diverses et aux si grandes variétés de gris qu'ils nous ravissent.

Il faisait trop chaud ce mois de juillet ; la chaleur en montagne se fait vite agressive.

Des nuages en montagne, et les cimes semblent plus hautes, nettement plus.

Peut-être y a-t-il eu des orages violents vers l'Actar. J'ai entendu tonner dans la nuit. Je me suis levé mais la pluie était faible sur le balcon. Au matin, il avait séché.

« Je suis bien d'accord avec toi », dit Sinta partageant son petit déjeuner. « L'on connaît des civilisations qui ont atteint des sommets grâce à leurs savoir-faire répandus et partagés au sein des populations. La Chine et l'Europe Occidentale en sont des exemples fort bien documentés ; l'Europe Occidentale notamment à l'époque moderne. »

« Voilà donc la réponse que je t'avais donnée », lui renvoie-je. « J'ai compris que la civilisation occidentale moderne mourait quand elle ne se montra plus capable de partager et de diffuser ses technologies. L'on utilisait et diffusait les produits technologiques, mais pas la technologie. »

« Le mot « technologie » lui-même en perdait sa signification, celle de désigner la matière qui étudie les techniques, leur science si tu veux. Il commença à désigner ses produits seuls à l'exclusion de leurs techniques

qui, loin d’être diffusées étaient protégées par des brevets, et cachées dans des boîtiers inviolables, des langages opaques. »

Le 29 juillet, des armes et des outils

« Je crois que tu minores l’aspect militaire, ou si tu préfères, guerrier de l’ingéniosité des hommes. » J’entends bien l’objection de Farzal. Elle me rappelle les *Règles pour la direction de l’esprit* de Descartes, ouvrage inachevé, probablement inachevable, et ne présentant aucune nécessité d’être achevé, tant, quand on a compris, l’on sent qu’il pourrait se prolonger indéfiniment : un ouvrage sans fin, essentiel et toujours ouvert. Bref, dans ses *Regulae* René Descartes évoque la métallurgie en précisant qu’ayant appris à forger, avant de songer à fabriquer des armes, l’homme devra produire des outils lui permettant de travailler le métal : pinces, marteaux… La première chose à laquelle pensait Descartes, c’était dans sa nature, étaient des armes ; des armes et d’abord des outils.

La guerre lancée par les États-Unis en Ukraine illustre à la perfection la remarque de Farzal, montrant l’importance de ce que j’appellerais « l’arme numérique ». Elle ne cesse de faire la différence, mais on n’en voit pas grand-chose. L’on voit bien que les ingénieurs des forces armées russes déploient une efficacité croissante et remarquable, mais l’on ne sait pas exactement ce qu’ils font.

« L’on ne voit évidemment pas les détails, mais on le comprend très bien », me répond Farzal. « Je ne dirais pas quant à moi qu’ils passent à côté du numérique. »

« Le plus important », reprend-il, « est que ce savoir se diffuse entre eux, se partage, engage toujours plus d’hommes. »

En passant par la Neva

Le 4 août, horizontalité sauvage

Moscou, Saint-Pétersbourg : la modernité occidentale en grand. Qui imaginerais des villes disposant d'une telle profusion d'espace ? L'immensité ne s'y projette pas vers le haut, malgré les monumentales tours que fit construire Staline à Moscou. L'immensité y est horizontale, sa démesure est dans l'étendue. Aussi ni Moscou ni Saint-Pétersbourg ne sont écrasantes. L'étendue est offerte au regard et à la marche sans entrave.

L'ampleur des places et des parcs, la longueur des avenues, la largeur des trottoirs n'écrasent personne. Non, l'on s'y sent rassasié d'espace, il fait bon y marcher.

Les Russes marchent vite, même les vieilles. L'on marche goulûment. Où que l'on se trouve, la vision est vaste. Elle offre des horizons lointains aussi bien qu'apaisants. Le regard n'est jamais heurté. L'horizon est une immensité sauvage.

Flâner ? Pas vraiment. La marche se fait vive. Même les larges carrefours se laissent traverser sans peine, sans terreur, malgré la circulation rapide. Les Russes conduisent vite aussi.

Les parcs sont parfaitement entretenus ; les pelouses, impeccables. L'on y pratique le yoga ou la tranquille contemplation des nuages.

Je n'avais jamais vu de rues si propres. L'on s'assiérait volontiers sur les perrons. Personne ne le fait. Il ne manque pas de bancs, en bois, géométriques, en fer forgé… Qu'on ne craigne pas la fatigue d'une marche dans laquelle l'espace sans limite nous grise.

Il doit bien y avoir un mot ici en russe qui traduise « wildness », comme je dis « désert ». Même avec des centaines de marcheurs la place ou le parc semblent déserts, tant il reste de l'espace à chacun.

Farzal et Sariana nous ont invités pour quelques jours avec eux en Russie. Le voyage leur est payé, et comme une voiture pour quatre ne coûte pas plus que pour deux, Sint et moi n'avons qu'à nous loger et nous nourrir. Nous sommes quatre alors à nous relayer pour conduire, ce qui rend pour nos amis la voiture plus souhaitable que le train

Parvenus dans la plaine de l’Amou-Daria, le trajet est rapide ; les routes sont larges et droites et le paysage nous prépare déjà aux horizons que la ville démultiplie. Oui, l’espace se déploie immense à Saint-Pétersbourg où nous sommes arrivés ce matin.

Le 5 août, le monde en grand

Nous n’avons pas eu beau temps. Il pleuvait à Moscou. L’on y portait des gilets et des vestes, mais l’on y croisait encore quelques débardeurs. Nous sommes toujours en plein été. Les nuages après la pluie sont saisissants dans ces étendues aussi sauvages que si parfaitement urbaines.

Je n’ai rien vu en chemin de Samarcande. Il faisait nuit. Peut-être au retour.

Je n’avais jamais trouvé l’occasion de me rendre attentif à ce nord-ouest de la Russie, et qui est à bien des égards son cœur, son centre si j’ose dire. Il le fut du dix-huitième siècle au vingtième. Plus maintenant ; il est devenu un passé grandiose, et qui n’est plus seulement celui de la Russie. Il est celui de la modernité.

L’on sent qu’au vingtième siècle, l’Occident s’est trouvé à une croisée des chemins, hésitant d’un côté entre New-York et Washington, et de l’autre entre Saint-Pétersbourg et Moscou ; hésitant entre deux continents. Ce ne sera finalement ni l’un ni l’autre.

Le 6 août, le delta de la Neva

Cette Russie moderne, entre Saint-Pétersbourg et Moscou, face à laquelle le reste du continent a pu en certains temps paraître sauvage, ou aussi bien barbare, à l’instar du continent nord-américain face à sa côte atlantique, a perdu cette centralité. Ceux qui rêvaient au début de ce siècle de la reconstruction d’un empire à partir de cette centralité, ont dû se faire une raison.

Pour autant, l’Est et le Sud ne furent ni sauvages ni barbares. Sur cet arc qui va de Constantinople à Samarcande, avaient fleuri les plus riches et les plus antiques civilisations ; les plus inventives dans les sciences, les arts et la philosophie. Là se trouvaient les grandes civilisations, jusqu’à l’Est le plus profond.

Farzal et moi sommes allés nous baigner devant Gazprom, les installations industrielles et la direction de Gazprom. Il y a là une petite

plage bien aménagée. L’eau est un peu fraîche, mais agréable si l’on nage vite.

Là encore, tout est démesuré, mais pas inhospitalier le moins du monde. L’on sent la mer, mais aussi l’herbe fraîche. Entre l’architecture industrielle et de longues barres d’habitations aux couleurs brunes et pastel, s’étendent de vastes prairies apparemment non entretenues. La pluie récente a exalté leur senteur qui se mêle à celle de la mer et de l’iode.

L’on se sent tranquille à se faire sécher sous un ciel lui aussi immense, traversé de larges nuages qui rendent le delta de la Neva plus démesuré encore qu’il ne l’est.

L’on oublie ici les tons pistache des palais et des églises du centre. L’on trouve à Saint-Pétersbourg une concentration unique de statues, de palais, d’églises et de musées. La verdure bleuissant à l’horizon, et les infinies nuances de gris des nuages bercent l’âme. La mer est passablement agitée.

Sinta s’est fortement intéressée à la façon dont s’habillent les Russes. L’on ne voit pas de gens spécialement élégants, ni non plus négligés, et peu de personnes laissent des indices permettant d’imaginer leur classe. Les vêtements semblent avant tout confortables et solides, avec une petite touche « plein air ». Ils sont bien coupés et mettent en valeur les corps. L’on ne semble pas apprécier ici de se sentir engoncé, limité dans ses mouvements, ou gêné dans sa marche rapide pour s’être mal chaussé ; mais les femmes ne négligent pas le charme, et bien des robes légères ont des échancrures qui montent jusqu’aux cuisses. On n’oserait pas les porter à Dirac.

Je me demande ce que Sint va dépenser. La vie est chère ici.

Le 7 août, si, alors

Tout est allé si vite depuis que je suis parti vers l’Est il y a trois ans. La libération de l’Afghanistan fut stupéfiante. Aujourd’hui-même au Niger se préparent encore des tournants radicaux.

Tout aurait pu se dérouler plus lentement si la plus grande république bananière du monde et ses dominations européennes ne s’étaient pas frénétiquement débattues. Des mécaniques implacables étaient déjà en place, qu’il n’était plus possible d’arrêter.

Combien de temps cela aurait-il pris autrement ? L’on ne peut la savoir. Tout aurait pu aller très vite aussi bien.

Ces mécanismes implacables étaient les conséquences de décisions humaines bien sûr ; mais plus aucune d'entre elles ne parviendrait maintenant à les changer. Ils sont faits d'enchaînements trop complexes pour que l'esprit parvienne à y dessiner des routes entre les trop nombreux « si, alors ».

De retour à Dirac

Ce voyage en Russie m'a déconcentré de la tenue de mon journal, bien qu'il en soit la suite, et peut-être la fin.

Je ne saurais continuer comme si de rien n'était. Peut-être le poursuivrais-je dans un nouveau tome.

Mais pas tout de suite. Je dois lever le nez.

Index

Index lexical

Afghans....27, 61 sv
Agamben....449 sv
Anatolie....284, 414, 426, 586
Aristote....34, 184 sv, 315, 439, 576
Attracteurs....76, 315 sv
Austin....402, 437
Avicenne....439
Babur....20, 353
Bazar....14, 19, 111, 123, 187, 245, 285 sv, 369 sv, 375, 425, 427
Bibi....80, 82 sv, 222 sv, 573 sv
Boole....38, 80, 115, 119 sv, 143, 160, 222, 277
Breton....13, 161, 251, 256, 289, 333, 446, 566
Cahiers du Sud....22, 239, 290
Caillois....203, 290, 439
Chomsky....33, 45
Choucas....30 sv, 34, 130 sv, 169, 252, 344
Christophoru....396, 443
Constellation....131 sv, 160, 377, 380
Descartes....51, 86, 154 sv, 222, 267 sv, 272, 275 sv, 289, 579, 582 sv
Désert....7, 68, 103, 162, 258, 293, 302, 327 sv, 337 sv, 365, 377, 410, 427, 443, 617
Douguine....349, 354, 406
Éditions du Progrès....318 sv, 410
Empirisme....151, 331
État-nation....15 sv, 43, 307
Fârâbî....66 sv, 202, 241, 586
Farzal 106 sv, 134 sv, 167 sv, 188, 191 sv, 197, 205, 211, 227, 258 sv, 274, 289 sv, 304 sv, 325, 350, 356, 361 sv, 367, 374 sv, 379, 381
Feuerbach....581 sv
Freud....50, 297, 331, 396
Gamash....59, 61, 98, 176
Garous....14, 19, 21, 58 sv, 61, 98, 130, 149, 176, 218, 448, 565, 569
George Boole....80, 115, 119 sv, 143, 160, 222, 277
Ghazali....127, 142
Grand Jeu....41, 45, 167, 289, 352
Grande Tartarie....16, 23, 165 sv, 230
Guénon....349, 357 sv, 364
Hobbes....154 sv, 268, 331
Ibn ‘Arabî....239, 414
Intelligence en réseau....153, 155 sv, 161
Ismaïl.....86 sv, 101 sv, 116 sv, 123, 140, 144 sv, 153, 155, 161, 176, 197 sv, 201, 203, 234, 267, 269
James....207, 331, 333 sv, 389
Kaboul....28, 61, 165 sv, 352

Kamânche.....96, 101, 159, 251
Khayyam.....326 sv, 352 sv, 414
Khorassan.....16, 85, 353
Lacan.....151, 402
Lapointe.....80, 82, 115, 222, 573
Licos.....182 sv, 185 sv, 188 sv, 192 sv, 219, 221 sv, 236, 258, 261, 275 sv, 319 sv, 334, 339 sv, 375
Lovelace.....80, 277
Mach.....581 sv
Makhno.....238, 593
Marx.....95, 157, 205, 357, 389
Nadina46 sv, 50, 52 sv, 93, 206, 228, 243 sv, 250 sv, 257, 279, 283, 285 sv, 289 sv, 298 sv, 324, 331, 334, 345 sv, 349, 372, 397, 413, 566 sv, 569, 572
Nasser.....355, 359 sv, 375, 386, 389, 406 sv
Nietzsche.....114, 229, 422
Norouz.....147 sv, 197 sv, 205 sv, 444
Nour. 47, 126, 198, 205, 235, 248, 257, 265, 281, 300, 310, 314, 343 sv, 365, 369 sv, 374, 382, 392, 403, 406 sv, 559 sv
Peirce.....58, 203
Petit.....261, 314 sv
Platane.....22, 56, 195, 206, 209, 302, 317
Poincaré.....66, 141, 145, 222, 330 sv, 334, 358
Pragmatisme.....58, 330 sv
Proust.....50, 110, 256
Pythagore.....113, 178, 358, 360, 452
Rayan.....9, 57 sv, 139, 191, 302, 324, 569
Récanati.....143, 401 sv
Samarcande.....268, 350 sv
Sanpan.....53, 65 sv, 70, 72, 120, 125, 155, 171 sv, 238, 240, 259, 275 sv, 279 sv, 333, 348, 403 sv
Sariana 106 sv, 135, 137 sv, 168, 191, 193 sv, 228, 253 sv, 274 sv, 292, 297, 303, 305 sv, 350 sv, 361 sv, 368, 375, 379, 391
Schopenhauer.....50 sv, 114, 399 sv
Schrödinger.....367 sv
Shahhosseini.....117, 123, 234
Shaïn.....92, 95, 101 sv, 176, 267 sv, 275, 310 sv, 339, 360, 375, 389
Sharif 22 sv, 29, 33 sv, 40, 43 sv, 52 sv, 71 sv, 76 sv, 82 sv, 93, 101, 115, 118, 125, 150 sv, 158, 166, 176, 178 sv, 216, 228, 233, 239, 243, 262 sv, 270, 274, 285 sv, 317, 334, 346, 364
Shimoun.....53, 65 sv, 71, 82, 125, 129, 141 sv, 145, 154, 156, 275 sv, 320, 334, 341, 380, 390, 402, 407, 410, 448 sv, 575 sv
Sohrawardi.....367, 390, 414
Sorel.....207, 382 sv
Soufi.....46, 115, 150, 390, 413
Spectacle.....124, 133, 158, 160, 226, 276, 611 sv
Sulh-e-Kul.....412 sv, 439
Surréalisme.....46, 228, 279, 283, 289, 330 sv, 566
Thom.....122, 186 sv, 193 sv, 222, 358
Todd.....423, 426 sv
Transoxiane.....165, 284, 305, 353, 586
Whitehead.....50 sv, 141

Whu.....34 sv, 37 sv, 44 sv, 79, 179, 219 sv, 226 sv, 235 sv, 338, 449
Wildness.....328, 617
Wittgenstein.....46, 66, 334, 390, 585